IX
4.55
A3

APR 17 1928

ANALECTA
BOLLANDIANA

TOMUS XLVI. — Fasc. I et II

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE
PAULUS PEETERS
ET ROBERTUS LECHAT

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES
Société des Bollandistes
24, Boulevard Saint-Michel

PARIS
Librairie Auguste Picard
82, rue Bonaparte

1928

REVUE TRIMESTRIELLE SUBVENTIONNÉE PAR LA FONDATION UNIVERSITAIRE

HOC FASCICULO CONTINENTUR

Robert Devreesse. La Vie de S. Maxime le Confesseur et ses recensions 5

Hippolyte Delehaye. Trois dates du calendrier romain 50

Alfons Hilka. Une Vie inédite de sainte Marine . . . 68

Auguste Coulon. A propos d'une relique de S. Mammès 78

Paulus Grosjean S. I. Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Dublinensium 81

Hippolyte Delehaye. Les lettres d'indulgence collectives (*suite*)

Chapitre V. Les lettres collectives au XVe et au XVIe siècles (*à suivre*) 149

Ad Catalogum codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Scholae theologicae in Chalce insula supplementum 158

Bulletin des publications hagiographiques . . . 161

1. E. C. E. Owen. — 2. R. W. Muncey. — 3. I. Clerici. — 4. R. Helm. — 5. E. Caspar. — 6. V. N. Beneševič. — 7. G. Bardy. — 8. J. Bremond. — 9. E. Thouverez. — 10. G. Mourey. — 11. E. Peterson. — 12. R. Karutz. — 13. M. R. James. — 14. J. S. Stone. — 15. T. Klauser. — 16. P. Styger. — 17. C. Galassi Paluzzi. — 18. B. Schulz. — 19. University of America Patristic Studies. — 20. S. W. J. Teeuwen. — 21. A. Bludau. — 22. R. J. Deferrari. — 23. V. Burch. — 24. E. Schwartz. — 25. F. D. Moorrees. — 26. G. Rhode. — 27. W. E. Crum. — 28. I. Phocylides. — 29. O. Gatzweiler. — 30. R. M. Woolley. — 31. J. Bidez, A. Delatte, F. Cumont, J. L. Heiberg et O. Lagercrantz. — 32. Enciclopedia Europeo-Americana. — 33. R. Aigrain. — 34. Hist. Aufsätze A. Schulte gewidmet. — 35. Symbola litteraria. — 36. W. J. Watson. — 37. J. J. Walsh. — 38. W. G. Hanson. — 39. M. Maher. — 40. J. J. Marshall. — 41. M. Joynt. — 42. A. H. Thompson. — 43. F. Harrison. — 44-45. W. D. Simpson. — 46. M. V. Hay. — 47. P. Gruyer. — 48. B. P. Kurtz. — 49. P. B. Kolon. — 50. M. Perroud. — 51. F. C. Burkitt. — 52. F. S. Betten. — 53. E. Gwynn. — 54-56. L. Gougaud. — 57. D. Maclean. — 58. H. H. E. Craster. — 59. U. Berlière. — 60. Th. Michels. — 61. P. Cloché. — 62-63. B. Hermann. — 64. R. Stachnik. — 65. V. Leroquais. — 66. W. Levison. — 67. Ch. H. Haskins. — 68. J. A. Robinson. — 69. L. Menzies. — 70. T. R. Barnett. — 71. Konrad von Seldenbüren. — 72. H. C. Scheeben. — 73. H. C. Lambermond. — 74. G. M. Löhr. — 75. J. D. Rambaud. — 76. M. D. Constant. — 77-78. P. Doncœur. — 79. M. J. Ferré et L. Baudry. — 80. E. A. Peers. — 81. J. Slipyj. — 82. L. Oliger. — 83. E. Castellani. — 84. G. Golubovich. — 85. E. Dalleggio d'Alessio.

Ce numéro a paru le 27 mars.

ANALECTA

BOLLANDIANA

DES PRESSES DE JULES DE MEESTER ET FILS
WETTEREN (BELGIQUE)

ANALECTA

BOLLANDIANA

TOMUS XLVI

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE
PAULUS PEETERS
ET ROBERTUS LECHAT

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES
Société des Bollandistes
24, Boulevard Saint-Michel

PARIS
Librairie Auguste Picard
82, reu Bonaparte

1928

BHG. = *Bibliotheca hagiographica graeca.* Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.

BHL. = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis.* Bruxellis, 1898-1901. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior.* Ibid., 1911.

BHO. = *Bibliotheca hagiographica orientalis.* Bruxellis, 1910.

Catal. Gr. Germ. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae.* Bruxellis, 1913.

Catal. Gr. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis.* Bruxellis, 1896.

Catal. Gr. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1899.

Catal. Lat. Brux. = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae regiae Bruxellensis.* Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.

Catal. Lat. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi.* Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.

Catal. Lat. Rom. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae.* Bruxellis, 1909.

Catal. Lat. Vatic. = *Catal. codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1910.

Mir. BVM. = *Index miraculorum B. V. Mariae* editus in Anal. Boll., t. XXI, p. 241-360.

Synax. Eccl. CP. = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae,* ed. H. Delehaye, Bruxellis, 1902, in-fol. (*Acta Sanctorum,* Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

LA VIE DE S. MAXIME LE CONFESSEUR ET SES RECENSIONS

« Les sources de cette compilation ne se laissent pas encore démêler et le texte actuel en est bien peu satisfaisant. » C'est en ces termes réservés que le R. P. Peeters qualifiait naguère la *Vita Maximi* (*BHG.* 1234) imprimée par Combefis en tête de l'édition des œuvres de S. Maxime (1).

Cette *Vita* — laissons de côté, pour le moment, les deux Vies résumées (*BHG.* 1235-1236) — telle que la donne, partagée en 42 articles, l'édition de Combefis, nous fournit, tout de même, sur l'existence de S. Maxime, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, des renseignements de premier ordre. On peut la diviser en quatre actes ou périodes, correspondant chacune à une phase bien délimitée de la vie du saint confesseur : 1) Maxime jusqu'à son arrivée à Rome (§ I-XVI) ; 2) l'enlèvement de Rome, le premier procès et la sentence d'exil (§ XVII-XXVI) ; 3) l'interrogatoire de Bizya et de Rhégium (§ XXVI-XXXIII) ; 4) le procès, le martyre, le second exil et la mort (§ XXXIV-XLI) ; à quoi s'ajoute (§ XLII) une dédicace à S. Nicolas. Cette division n'est pas factice, on le verra plus loin avec quelque détail. Pour le moment, toute provisoire ou artificielle qu'elle puisse paraître, elle va nous permettre une première constatation : celle d'une lacune évidente entre

(1) *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 195, compte rendu du mémoire du P. PEITZ, *Martin I. und Maximus Confessor. Beiträge zur Geschichte des Monotheletenstreites in den Jahren 645-668*, dans *Historisches Jahrbuch*, t. XXXVIII (1917), pp. 213-36, 429-58. Le texte imprimé par Combefis (1675) a été reproduit dans Migne, *P.G.*, t. XC, p.68-109. C'est cette réimpression que nous suivons. A moins d'indication contraire, quand il sera fait mention d'un texte sans numéro de volume, c'est à ces colonnes de Migne qu'on voudra bien se reporter.

la première et la seconde période, entre les § XVI et XVII. Prenons en effet le § XVI (*P.G.*, col. 87) : on y raconte que Pyrrhus, convaincu d'hérésie par Maxime, demande son pardon, vient à Rome, est reçu par le pape ; de là, il passe à Ravenne et retourne « à son vomissement ». Puis, le rédacteur bloquant en une seule phrase des événements qui se rapportent à un autre contexte historique, ajoute que Pyrrhus, payant d'audace, passe à Constantinople et y reçoit une seconde fois, pour prix de son abjuration, le siège patriarcal (*τὴν ἀρχιεροσύνην λαμβάνει δεύτερον*). Ainsi s'achève le § XVI.

Les mots qui suivent, au début du § XVII : *ἐπεὶ δὲ καὶ τὸν αἴτιον, ὅστις ἐστίν, οὐκ ἠγνόει,* nous introduisent subitement dans un autre cadre et on ne voit guère leur rapport avec ce qui précède. En quoi Maxime, car c'est de lui qu'il s'agit, pouvait-il être tenu responsable (*αἴτιον*) de ce qui venait de se passer ? De plus, et sans que rien l'annonce, nous assistons immédiatement à l'enlèvement de Maxime, des deux Anastases, disciples de Maxime, et à celui du pape Martin. Mais nous ne savions pas que Martin fût pape. Plus haut (début du § XV), il est question de pontifes romains, mais c'est de la succession de Théodore à Jean (642) qu'on nous entretient ; c'est Théodore qui reçut Pyrrhus ; puis, l'ancien patriarche reniant son passé le plus récent lors de son séjour à Ravenne, c'est Théodore qui le condamna au synode de Saint-Pierre de 646. Il y a donc dans le texte de la *Vita*, entre les § XVI et XVII, une lacune manifeste où disparaissent des événements qui se distribuent entre 646, date du synode de Théodore, et les décrets impériaux contre Maxime et le pape Martin.

Cette lacune, nous l'avons trouvée comblée par la Vie de S. Maxime qui se lit dans les *Acta Sanctorum* (1). Le rédacteur de cette partie des *Acta*, I(oannes) P(inius), nous avertit qu'il avait sous les yeux un exemplaire *ex Ms. codice ducis Sabaudiae* et une Vie, cohérente pour l'ensemble avec le texte de ce manuscrit, traduite par Pontanus. A parcourir, même d'un large coup d'œil, le texte des *Acta*, on s'aperçoit qu'il commence comme celui de Combefis et finit de même ; les § I-XVI cor-

(1) Aug. t. III (1737), p. 123-24.

respondant à ce que nous avons appelé le premier acte de la vie de S. Maxime sont identiques, mais aussitôt après les mots qui annoncent le retour de Pyrrhus à Constantinople (p. 123 : *et praemium impietatis secundo accipit*), nos textes divergent. Au lieu de passer immédiatement aux ordres du basileus d'amener Maxime, ses disciples et le pape Martin à Byzance, la *Vita* ici traduite contient un long fragment où sont racontés successivement la mort du pape Théodore, l'élection de Martin, l'action de S. Maxime et le concile du Latran ; suit un catalogue des œuvres du saint auquel sont mêlés quelques détails sur son activité.Puis, on nous dit que Constant, qui achevait alors la neuvième année de son règne, ne manqua pas d'être mis en souci par ce que le concile romain venait de faire de son dogme (le Type). Et parce qu'il n'ignorait pas qui était responsable de toute cette résistance, il ordonne qu'on saisisse Maxime, ses disciples et le pape Martin : avec les mots qui commencent cette dernière phrase (p. 125 : *et quoniam auctorem non ignorabat*) nous rejoignons le § XVII de la *Vita* imprimée par Combefis : *ἐπειδὴ καὶ τὸν αἴτιον, ὅστις ἐστίν, οὐκ ἠγνόει...* Désormais, le raccord est fait entre nos deux exemplaires ; ils ne s'écarteront plus l'un de l'autre jusqu'à la fin du récit.

Il nous faut distinguer maintenant un troisième état de la *Vita*. Le texte qu'il nous fournit a le même début, la même conclusion que les deux précédents témoins (Combefis et *Act. SS.*), exception faite du petit couplet à S. Nicolas (§ XLII). Il ajoute, ainsi que la version de Pontanus, le long passage qui manquait à Combefis sur la mort de Théodore, l'élection de Martin, le synode du Latran, les œuvres de Maxime et la décision de Constant. Vient ensuite, comme dans les deux exemplaires dont il a été question, ce que nous avons appelé le second acte de la vie du saint, c'est-à-dire l'enlèvement des saints personnages (§ XVII), le premier procès de Maxime (§ XVIII). Puis, omettant les § XIX à XXV et la première partie du § XXVI — soit *P.G.*, 89A 10 à 96C 3 —, notre rédacteur mentionne immédiatement la sentence d'exil consécutive au premier jugement (*P.G.*, 96C 6-15). Quelques mots de liaison et nous voilà emmenés à Bizya — notre troisième acte — pour l'interrogatoire ; mais alors les termes diffèrent notablement

de ceux de la *Vita* (§27 sq.). C'est à cette source qu'est emprunté le récit de Baronius (1).

Inutile de poursuivre davantage la comparaison entre les trois états ou rédactions de la *Vita*. Il a suffi de montrer que trois textes avec même début, même fin et longues portions parallèles, se séparent à un moment donné. D'où viennent-ils, pourquoi se séparent-ils, comment se rejoignent-ils? C'est bien, si je ne m'abuse, la question que posait, sous une autre forme, le R. P. Peeters.

Je tâcherai d'y répondre en cherchant quels rapports ont entre elles ces rédactions de la *Vita S. Maximi*. Mais, puisqu'il s'agit de sources à retrouver, une première enquête doit être faite auprès des documents que nous possédons par ailleurs sur la vie et l'activité de notre héros. En voici la liste :

1. *La Relatio motionis* (*BHG.* 1231, *BHL.* 5841). C'est le procès-verbal de l'interrogatoire de Maxime devant le tribunal du palais impérial ; il est dû à Anastase,disciple du saint, (*P.G.*, XC, 109 ; Mansi, XI, 3 ; *P.L.*, CXXIX, 603).

2. *La lettre de Maxime à Anastase* (*BHG.* 1232),où le confesseur raconte une entrevue avec le patriarche (*P.G.*, XC, 132 ; Mansi, XI, 11 ; *P.L.*, CXXIX, 621).

3. *La dispute de Bizya et de Rhégium* (*BHG.* 1233 ; *BHL.* 5842), récit que nous devons également à Anastase le disciple ; il y rapporte le dialogue de Maxime avec Théodose, évêque de Césarée et d'autres personnages envoyés de Constantinople à Bizya d'abord, puis à Rhégium (*P.G.*, XC, 136 ; Mansi, XI, 46 ; *P.L.*, CXXIX, 626).

4. *La lettre d'Anastase le disciple aux moines de Cagliari* (*P.G.*, XC, 133 ; Mansi, XI, 12 ; *P.L.*, CXXIX, 631) dans la traduction d'Anastase le Bibliothécaire.

5. *La lettre d'Anastase l'apocrisiaire à Théodore de Gangres* (*BHL.* 5843) où sont racontées les dernières souffrances et la mort de Maxime et d'Anastase le disciple. De ce document nous ne possédons, en grec, qu'un large extrait conservé dans le ms. 380 de la bibliothèque Synodale de Moscou ; nous y reviendrons dans un instant. L'ensemble a été traduit et

(1) Tome VIII, p. 391 de l'édition de 1599 [an. 649] ; Pagi, éd. de Lucques, t. XI, p. 398.

légèrement remanié par Anastase le Bibliothécaire (*P.G.*, XC, 171 ; *P.L.*, CXXIX, 659).

6. *L'hypomnesticum* (*BHL.* 5844), plus spécialement réservé à l'histoire d'Anastase l'apocrisiaire (*P.G.*, XC, 193 ; *P.L.*, CXXIX, 681). L'auteur paraît être Théodore de Gangres, le même probablement que Théodore correspondant du pape Martin ; c'est peut-être au même que nous devons la *Commemoratio* ou récit de la vie du pontife depuis le jour où il fut enlevé de Rome jusqu'à sa mort (*Afflictionum maerores*, *P. L.*, CXXIX, 591-99).

De ces six documents, les trois premiers et le début du cinquième semblent seuls avoir subsisté en grec, mais l'ensemble a été conservé dans une traduction latine faite par Anastase le Bibliothécaire ; ce dossier fait partie d'une série d'opuscules relatifs au monothélisme publiés par Sirmond sous le titre de *Collectanea* (1).

7. Un fragment du second concile monothélite (Mansi, XI, 74).

8. Nommons enfin la *Vita* (*BHG.* 1234).

Ces documents énumérés, le problème des sources de la *Vita Maximi* et de ses trois rédactions n'est plus qu'un jeu. L'emploi des sources se trouve, en effet, être celui-ci :

I-II (Combefis et *Acta Sanctorum*).

§ I-XVI.

Suit dans *Act. SS.* le fragment consacré aux événements qui se placent entre la mort du pape Théodore et les résolutions de Constant.

(1) Paris, 1620, réimprimé dans *Sirmondi opera*, t. III, Paris, 1696 ; nous avons consulté l'édition de Venise (1728), p.284-402. Le manuscrit qu'employait Sirmond appartenait à la cathédrale de Laon ; venu entre les mains de le Tellier, il passa, en 1700, avec la bibliothèque de celui-ci, à la bibliothèque Royale où il reçut la cote 4060[2]. Cf. *Anciens inventaires et catalogues de la bibliothèque Nationale* publiés par H. Omont, t. IV : *La bibliothèque Royale à Paris au XVII[e] siècle*, p. 376 [XI. Manuscrits de le Tellier, archevêque de Reims (1700)... libri latini manuscripti, n. 21 : *Anastasii Bibliothecarii collectanea et alia edita olim a Sirmondo ; fol. in membran., 700 aut 800 annorum*]. Le manuscrit, coté aujourd'hui 5095, renferme, à partir du fol. 27[v], les pièces qui ont été énumérées,

§ XVII-XVIII.
§ XIX résume *Relatio motionis* § 1.
§ XX » » § 2.
§ XXI » » § 3-4.
§ XXII-XXIII » § 5-6.
§ XXIV-XXV donnent presque mot à mot la *Lettre de Maxime à Anastase.*
§ XXVI, 1re partie = fin de la *Lettre de Maxime à Anastase.*
» 2e partie. Cf. *Relatio motionis* § 15 (*P.G.*, 129A 1-9).
§ XXVII-XXXI résument *Dispute de Bizya* § 1-23.
§ XXXII. » » § 24-25.
§ XXXIII. » » § 26-27.
§ XXXIV résume le *fragment du Concile monothélite.*
§ XXXV-XXXVIII.
§ XXXIX-XL résume la *Lettre d'Anastase à Théodore de Gangres.*
§ XLI-XLII.

III (La narration de Baronius).

1) Elle donne ou suppose tout ce que contient le texte des *Acta Sanctorum* jusqu'à la fin du § XVIII, quelques mots seulement étant changés vers la fin de ce paragraphe. Le reste vient dans l'ordre suivant, quelques variantes peu importantes mises à part.

2) 2e partie du § XXVI de la *Vita.*

3) *La dispute avec Théodose* (§ I-XXXI, exactement *P.G.*, 137A 11-169B 5), puis, après quelques mots de liaison,

4) *La Relatio motionis.*

5) *Vita* § XXXIV, deuxième partie (depuis 104 B 10), § XXXV, XXXVII, XXXIX-XLI.

Il sera donc nécessaire, à l'avenir, de distinguer entre les trois diverses rédactions de la *Vita* (*BHG.* 1234).

Les quelques manuscrits que j'ai pu consulter — c'est le soin de cataloguer ceux du Vatican qui m'a amené à cette étude — se répartissent de la façon suivante :

A) *Vat. gr.* 508, saec. XII-XIII, membr., fol. 240-264 et *Paris. B.N.* 1508, saec. XIII, chart., fol. 412-433v (*Catal. Gr. Paris.* p. 196, 198). Ces deux manuscrits donnent un texte identique à celui de Combefis ; il est très possible que le 1508 représente l'exemplaire copié par l'éditeur.

B) *Palat. gr.* 245, saec. XII, membr., fol. 86ᵛ-107ᵛ (*Catal. Gr. Vatic.*, p. 218). Le texte qu'il donne correspond à celui de Pontanus, mais il a une lacune dans le fragment inconnu aux deux exemplaires précédents. Au même type reviennent le ms. du duc de Savoie mentionné par Pontanus, vraisemblablement le *Taurinensis CXVI*, saec. XVI, fol. 297 et ss., également lacuneux, et le *Paris. B.N.* 1453, saec. XI, fol. 265-281 (*Catal. Gr. Paris.*, p. 121).

C) *Vat. gr.* 511, saec. XI, membr., fol. 1-31 (*Catal. Gr. Vatic. Suppl.*, dans *Anal. Boll.*, 1902, p. 7).

Mosq. Bibl. Synod. 391. Ce manuscrit nous est connu par une importante publication de Muretov, donnée par tranches, à partir de janvier 1913, dans le *Bogoslovskij Věstnik* sous le titre : « Vie de S. Maxime le Confesseur. Traduction, édition et observations. » Muretov combine et traduit les données d'une demi-douzaine de témoins qui sont : 1) le ms. 380 de la bibliothèque Synodale de Moscou ; 2) le ms. 391 de la même bibliothèque ; 3) le texte des *Act.SS.* ; 4) le récit des Annales de Baronius ; 5) la version slavonne des Ménées de S. Dimitri de Rostov ; 6) la Vie géorgienne de S. Maxime analysée par C. Kekelidze (le texte géorgien a été depuis lors édité par le même auteur dans *Monumenta Hagiographica Georgica*, Pars prima : *Keimena*, t. I, Tiflis, 1908, p. 60-103). Nous n'avons à nous occuper que des deux textes de la bibliothèque de Moscou, les textes slavons et géorgiens ne nous étant point accessibles.

Le manuscrit 391 (M) est décrit par Muretov (p. 2). La Vie de S. Maxime en occupe les fol. 89-152. Dans cette cinquantaine de feuillets, deux seulement se trouvent être de parchemin (91 et 94) et peuvent être datés des XII-XIIIᵉ siècles ; le reste a été écrit sur papier au XVᵉ siècle. L'ordre est à rétablir ainsi : 89-99, 124, 125, 100-118, 128, 119-123, 126-127, 129-152. Grâce aux notes de Muretov, il est aisé de classer ce manuscrit : il prend place à côté du Vat. gr. 511, dont il reproduit l'ordonnance et les particularités.

Vat. gr. 453, an. 1382, chart., fol. 132ᵛ-182ᵛ (*Catal. Gr. Vatic.*, p. 3). Ce manuscrit, pour la portion qui nous intéresse, est de même contenu, quelques variantes mises de côté, que le Vat. 511. C'est peut-être celui qu'employa Baronius ; certains

signes, quelques mots rencontrés de place en place, surtout dans les feuillets consacrés aux événements du pontificat de Martin, semblent être contemporains des recherches effectuées pour le tome VIII des Annales ; on en rapprochera le *Vallicell.* 113 [G. 74], saec. XVI, fol. 3-33v (Cf. Martini-Bassi, p.193-94) et le *Coislin* 307, an. 1552, fol. 131v-158 (1).

Une place très spéciale revient au Mosq. Bibl. Synod. 380 dont il a été question plus haut. Muretov qui en a publié intégralement de très larges fragments l'a désigné sous la lettre A. Ce ms. a été écrit en l'année 1022 ; les fol. 231-252 qui contiennent la Vie de Maxime débutent par le titre : *Βίος καὶ πολιτεία καὶ ἄθλησις τοῦ ἀοιδίμου καὶ μακαριωτάτου πατρὸς ἡμῶν καὶ ὁμολογητοῦ Μαξίμου καὶ τῶν δύο μαθητῶν αὐτοῦ.*

Cette recension de la Vie du saint confesseur est unique. Pour en faire saisir du premier coup et l'importance et l'économie, j'en diviserai l'ensemble en deux groupes. Le premier est constitué par l'insertion des documents, je veux dire de la *Relatio motionis* (fol. 234v-239v ; cf. Muretov, p. 50-82) jusqu'aux mots *ἐλπίδα τοῦ Θεοῦ* (§ 15, *P.G.*, XC, 129A 15), de la lettre de *Maxime à Anastase* (fol. 240-241) précédée d'une courte introduction et suivie de quelques mots de conclusion, du récit de la *Dispute de Bizya* dont le prologue a été un peu arrangé (fol. 241-249), du passage de la lettre d'*Anastase à Théodore de Gangres* qui raconte les dernières semaines et la mort de Maxime (fol. 251-252). Cette dernière pièce est la plus importante, puisqu' elle seule nous donne le texte grec intégral (Muretov, p. 161-168 = *P.G.*, XC, 173B 9-174C et

(1) D'autres manuscrits seraient à énumérer qui contiennent soit la *Vita* soit un ou plusieurs des documents qui ont servi au rédacteur de la *Vita*. La *Relatio monitionis*, la *Lettre à Anastase*, la *Dispute avec Théodose* se trouvent dans le *Monac.* 10, saec. XVI (cf. *Catal. Gr.Germ.*, p.95), dans les *Venet. Marc.* 135, s.XIII, et 137, saec. X (Zanetti, p. 78-79). Quant à la *Vita*, elle se trouve dans les *Monac.* 10, fol. 606-623, *Genev.* 30, fol. 22-30, *Bibl. Bolland.* 285, fol. 229-234v ; il sera désormais facile de voir à laquelle des trois rédactions appartiennent ces exemplaires qui ne m'ont pas été accessibles. Il faut leur adjoindre le cod. 17 (saec. XV) du monastère *Deiparae in Chalce* : *Βίος... συγγραφεὶς παρὰ Μιχαὴλ μοναχοῦ τοῦ ἐξαβουλίτου μονῆς τοῦ Στουδίου.* Cf. *Anal. Boll.*, t. XX, p. 55.

P.L., CXXIX, 659c-661b) que résument les autres recensions de la *Vita* (§ xxxix-xl) ; par elle, également, on peut se rendre compte de quelques légers remaniements opérés par Anastase le Bibliothécaire sur les textes qu'il traduisait.

Quant au reste, c'est-à-dire le cadre de la Vie où s'ajustent les quatre documents qui viennent d'être énumérés, c'est une sorte de rhapsodie faite par quelqu'un qui avait devant les yeux un exemplaire de la *Vita* d'après la recension que donnent les Vat. 511, 453 et autres témoins de même genre d'une part, et Théophane d'autre part. Il serait inutile pour le dessein que nous poursuivons présentement, de faire la démonstration par le détail. Notons seulement que le compilateur cite Théophane presque mot à mot, alors qu'il démarque et arrange la recension de la *Vita*, le tout mêlé de digressions ou de développements à lui personnels.

Son récit commence à la rencontre d'Héraclius et d'Athanase le patriarche jacobite ; toutes ces tractations et les événements qui en découlent se retrouvent rapportés en d'autres termes, quoique équivalemment pour l'ensemble, dans les chapitres VIII, XI-XIII de la *Vita*, mais notre auteur a préféré copier Théophane (éd. De Boor, I, 330-331). Il avait ces deux sources une fois de plus devant lui quand il raconta (fol. 250v-251 ; Muretov, p. 156-59) la mort des persécuteurs et le concile d'Agathon. Ailleurs, par contre, Théophane faisant défaut, il se contenta de résumer la recension de la *Vita* : c'est ainsi que dans les fol. 233v, 234, 239v, 240 (Muretov, pp. 35, 37, 39, 84,85) il nous raconte le séjour de Maxime à Rome et son activité littéraire en des termes qui rappellent singulièrement le modèle démarqué.

Grâce aux RR. PP. Bollandistes, j'ai pu avoir sous les yeux le texte d'une *Vita in epitome* (Cod. Boll. 193, fol. 247-248, copié de l'Ambros. N. 162 aujourd'hui 834. *BHG.* 1235). C'est tout simplement un résumé sans intérêt historique d'un exemplaire de la Vie de S. Maxime, semblable à celui qui a servi pour les *Act. SS.* (1) D'une source identique provient,

(1) La Vie de S. Maxime publiée par Latyšec (*Menologii anonymi byzantini saeculi X, quae supersunt.* Fasciculus alter, Petropoli, 1912, p. 273-76) est de contenu identique.

un peu plus raccourcie encore, la notice du Synaxaire (*P.G.*, CXVII, 584 et *Synax. Eccl. CP.*, p. 409-410, 21 janvier et p. 888-90, 13 août) (1).

***

Le problème littéraire énoncé, et, on peut le dire, résolu du moins dans son ensemble, nous devons refaire le travail des hagiographes. Dans les pages suivantes, on racontera donc ce que fut la vie de S. Maxime et aussi comment furent traitées par des rédacteurs successifs les pièces qui en racontaient les épisodes les plus tragiques. Chemin faisant, on empruntera aux textes contemporains ce que nos documents laissent deviner ou supposaient connu de leurs premiers lecteurs.

I. S. Maxime jusqu'a son arrivée a Rome.

Nous ne possédons, pour cette première partie de l'existence du saint confesseur qu'une seule source : les paragraphes I-XVI de la *Vita*, de contenu identique, quelques mots mis à part, dans les trois rédactions déjà signalées.

Après un prologue banal (§ I), on nous raconte que Maxime était né à Constantinople d'une famille noble à tous égards, que ses jeunes années furent soumises à une éducation pénétrée de sévérité chrétienne (§ II). Il commença ses études et se fit remarquer par une application peu commune à la philosophie (§ III) (2). Puis, il devint secrétaire de l'empereur

(1) Il ne m'a pas été possible de consulter divers documents relatifs à S. Maxime édités par S. L. Epifanovitch à Sergiev Posad, en 1915. Cette dernière publication doit être de première importance puisqu'il semble bien que l'auteur ait mis la main sur un texte grec de l'*Hypomnesticon*, qu'il avait déjà communiqué à Muretov pour ses traductions de la Vie de S. Maxime (*Bogoslovskij Věstnik*, février et avril 1914).

(2) Maxime est un philosophe. Ses ouvrages édités, d'autres encore manuscrits mais vraisemblablement authentiques, révèlent un tempérament de dialecticien ; le nom de philosophe lui est donné à plusieurs reprises dans l'*Hypomnesticon*. Parfaitement au courant de la tradition, — les nombreuses citations qu'il lui emprunte en sont

Héraclius (610-641) et remplit avec zèle les charges de cette honorifique et délicate fonction (§ IV).

Les § V-VI nous apprennent que l'hérésie monothélite commençant à se développer (1), Maxime quitte le monde, renonce à tout et se réfugie au monastère de Chrysopolis ; sans tarder, il devient higoumène de la maison où il s'était retiré. L'hérésie gagnant du terrain, Maxime décide de fuir un milieu sujet à la contagion ; il pourra, ailleurs, raffermir la foi des hésitants. Il part donc dans le dessein de visiter les îles, l'Afrique et Rome (§ VII).

Héraclius, vainqueur des Perses, se laisse influencer par les évêques peu orthodoxes, Athanase patriarche jacobite, Sergius de Constantinople et Cyrus de Phasis. Le pape consulté condamne toutes ces nouveautés, de même Sophrone à Jérusalem ; le trouble et l'indécision sont dans les églises (§ VIII-XII) (2).

un témoin — il semble que Maxime ait voulu faire autre chose que manier l'argument d'autorité ; il essaya de fixer les termes techniques nécessaires à l'explication du dogme. Auprès des monophysites, l'épithète de philosophe valut à Maxime une mauvaise réputation. Pour Michel le Syrien, Maxime est un platonicien dangereux, un hérétique retors ; tout ce que Michel raconte à son sujet est un mélange de détails bizarres, même saugrenus ; pis qu'un chalcédonien, Maxime est un nestorien (éd. CHABOT, t. II, 1901, pp. 435-37, 443-51 passim).

(1) Nous n'avons pas à raconter ici les origines du monoénergisme ou du monothélisme. On trouvera dans les histoires de la théologie ou des conciles les détails nécessaires. Cf. par exemple HEFELE-LECLERCQ, *Histoire des Conciles*, t. III, I, p. 317 sq. Les pages consacrées par Mgr DUCHESNE, *L'Église au VIe siècle*, p. 381-485, à toute cette querelle demeureront longtemps le plus beau et souvent le plus ému des récits qui aient été faits de la dernière controverse christologique.

(2) C'est ici que commence la Vie de Maxime conservée dans le ms.380 de la bibliothèque Synodale de Moscou (*Ἡρακλείου τῶν σκήπτρων τῆς ῥωμαϊκῆς ἀρχῆς*...).L'ordre est tout à fait différent de celui que donnent les autres recensions de la *Vita*. Comparée à la *Vita*, la narration du manuscrit de Moscou correspond, en gros, aux § VIII, XI, XII, XIII, IV-VII, XIV, XV. C'est dire qu'elle reproduit, pour les portions parallèles, l'arrangement de Théophane ; elle en reproduit même les mots : tout ce que donne Théophane depuis la rencontre d'Hiérapolis (éd. DE BOOR, I, 329, 21) jusqu'au synode

Sergius meurt (décembre 638) ; Pyrrhus, monothélite lui aussi, prend la succession. Héraclius disparaît à son tour (641). Son fils, Constantin III, lui succède, mais pour peu de temps. Un empoisonnement, auquel Pyrrhus ne paraît pas avoir été étranger, rend le trône libre. Il passe à Héracléonas, bientôt chassé de Constantinople avec Martine sa mère et Pyrrhus (641). Constant II devient empereur, Paul est élevé au trône patriarcal à la place de Pyrrhus exilé (§ XIII).

Maxime arrive en Afrique ; sans tarder, il dénonce l'hérésie, combat ses prétendus fondements, lutte par la parole, remonte les courages. Il rencontre les évêques, leur démontre les fausses subtilités des novateurs.On apprend alors que l'évêque de Rome réunit un synode d'évêques pour anathématiser l'hérésie. Maxime conseille aux Africains de suivre pareil exemple. En Afrique et dans les îles, Maxime acquiert la plus haute réputation (§ XIV-XV) (1).

du Latran (p. 332) se retrouve dans notre manuscrit. Quant aux faits intéressant moins directement l'histoire générale, comme la vie de Maxime à la cour, son entrée et sa vie au monastère, son désir de voir Rome — détails qui n'allaient pas au but de Théophane — le compilateur du manuscrit de Moscou les emprunte à l'une de nos recensions — elles concordent toutes à cet endroit — et les arrange à sa façon autour du cadre que lui fournissait Théophane. Muretov et Brillantov (cf. ci-dessous, p. 42, n. 1) ont cru, à tort me semble-t-il, que Théophane puisait à la Vie de Maxime, représentée par le manuscrit 380 de Moscou. Michel le Syrien (p. 402) donne le texte de la lettre adressée par Héraclius à Athanase et (p. 405-408) la réponse du patriarche. On sera édifié, notamment p. 407, par le compte des griefs monophysites à l'adresse de Chalcédoine.

(1) Sur le séjour de Maxime en Afrique, cf. DUCHESNE, op. cit., p. 433-39. C'est par une distraction qu'on a imprimé (p. 433) le nom de l'abbé *Thalamius*, au lieu de *Thalassius*. Les événements qui se déroulèrent alors en Afrique, auxquels furent mêlés le patrice Grégoire et Maxime,la discussion avec Pyrrhus (juillet 645), les synodes de 646 ont été racontés en termes excellents par M. DIEHL, *Histoire de la domination byzantine en Afrique* (Paris, 1896), p. 537-560. Sur l'influence de Maxime dans les îles, cf. lettre à l'évêque de Crète (*P.G.*, t. XCI, p. 604), aux orthodoxes de Sicile (ib.,p. 112). La correspondance de S. Maxime a permis au R. P. GRUMEL (*Notes d'histoire et de chronologie sur la vie de S. Maxime le Confesseur*, dans les *Échos d'Orient*, 1927, p. 24 et ss.) de compléter le récit de la *Vita* jusqu'à l'année 649.

Le pape Jean meurt et Théodore le remplace. Vers le même temps, Pyrrhus, patriarche détrôné de Constantinople, arrive en Afrique. Une dispute entre lui et Maxime l'amène à l'abjuration de son erreur. Il promet de venir à Rome, de donner au pape, outre l'hommage de son abjuration, un acte de sa soumission. De là, il passe à Ravenne et fait volte-face ; à cette nouvelle, le pape l'excommunie. De cette condamnation Pyrrhus se soucie bien peu : retournant à Constantinople il reçoit pour la seconde fois — présentement comme prix de son impiété — le siège patriarcal (1).

II. Maxime et le pape Martin. Le Synode du Latran.

L'activité de S. Maxime.

On a vu plus haut que la *Vita* éditée par Combefis a subi, après le § XVI, une amputation: on nous amène subitement un responsable (*ἐπεὶ δὲ καὶ τὸν αἴτιον*) duquel nous ne connaissons pas la culpabilité ; on fait enlever le pape Martin alors que Théodore venait, cinq lignes plus haut, de condamner Pyrrhus. Cet exemplaire de la *Vita* suivi par Combefis, venu à coup sûr d'un archétype mutilé à cet endroit, nous pouvons le compléter. Déjà, le début et la fin du fragment qui manque à Combefis avaient été traduits par Baronius, le texte complet par Pontanus. Nous donnons le texte grec de ce passage d'après les Vat. gr. 511 (V), 453 (B), le Coislin gr.

(1) A la fin de sa dispute avec Maxime, Pyrrhus promet d'aller au tombeau des Apôtres, de voir le pape et de lui remettre un témoignage écrit de son abjuration. Les derniers mots ajoutent que Maxime partit à Rome avec Pyrrhus et que celui-ci revint à l'orthodoxie (*P.G.*, XCI, 353A). Le *Liber Pontificalis* mentionne la condamnation de Pyrrhus par Théodore. Théophane ajoute que le pontife trempa la plume qui signait l'acte de condamnation dans le calice consacré (*ἐκ τοῦ ζωοποιοῦ αἵματος τοῦ Χριστοῦ τῷ μέλανι ἐπιστάξας*, éd. de Boor, I, 332. Cf. notes des pages 333-334. Le même détail est reproduit dans le ms. A de Moscou, fol. 23v). — Notre biographe bloque en une seule phrase la condamnation de Pyrrhus par Théodore et son retour au siège de Constantinople ; de même Théophane ; mais ce dernier, dans une incise, mentionne la mort de Paul.

307 (C), le Pal. gr. 245 (P), le Paris. B. N. 1453 (E), le Mosq. Bibl. Syn. 391, [MURETOV, *art. cit.*, pp. 36, 38, 40-47] (M).

Ἐπεὶ δὲ συνέβη (1) *τὸ τηνικαῦτα καὶ Θεόδωρον τὸν Ῥώμης ἐξ ἀνθρώπων φοιτῆσαι ἄνδρα πολλοῖς ὡς ἴσμεν ἐνιδρώσαντα* [1] *πόνοις καὶ εὐσεβείᾳ ἀναρρηθέντα, Μαρτῖνος ὁ ὁσιώτατος τῷ ἐκείνου θρόνῳ ἐγκαθιδρύεται, μεγάλοις καὶ οὗτος ἐμπρέπων χαρίσμασι καὶ πολιτείᾳ* [2] *λάμπων ἐμφανεστάτῃ, οὗ δὴ καὶ τὴν ἀρετὴν ὁ θεῖος ἀγάμενος Μάξιμος, τούτῳ τὰ πολλὰ καὶ συνῆν καὶ ἐν οἷς ἐχρῆν ὡμίλει τὰ δέοντα· ὅθεν καὶ βουλεύεται σὺν αὐτῷ τοὺς ἁπανταχῇ ὀρθοδόξους ἀθροῖσαι καὶ σύνοδον μεγάλην κροτῆσαι ὡς ἂν ὑπὸ τοσούτοις θεοφόροις ἀνδρᾶσι τὰ μὲν τῆς ὑγιοῦς πίστεως βεβαιοτέραν σχῇ καὶ ἀντίρρητον τὴν ὁμολογίαν, τὰ δὲ τῶν ἐναντίων περιφανῆ καὶ διασημοτέραν τὴν ἔκπτωσιν δέξηται. Οἵ γε καὶ εἰς πεντήκοντα συνειλεγμένοι καὶ ἑκατὸν τούτοις καὶ τοῦ σοφώτατου παρόντος Μαξίμου, πάντα μὲν οὗτοι σὺν λόγῳ καὶ θείῳ* [3] *πνεύματι ἔδρασαν, πάντα δ'ὡς εἰκὸς τὰ πεπραγμένα ὑπεμνημάτισαν, πολλὴν τῷ ὀρθῷ λόγῳ δεδωκότες τὴν συνηγορίαν καὶ τὰ παρ' ἑαυτοῦ συνεισενεγκόντες σπουδῇ ἕκαστος* [4]· *καὶ πάντας μὲν τοὺς εἰσηγητὰς τοῦ ἀνοήτου δόγματος, ἀναθέματι περιέβαλον* [5]*, Σέργιόν φημι καὶ Πύρρον καὶ Παῦλον καὶ Πέτρον τοὺς κακῶς προεδρεύσαντας Κωνσταντινουπόλεως, Κῦρόν τε Ἀλεξανδρείας καὶ Ἀθανάσιον Ἀντιοχείας καὶ τοὺς τούτων ὁμόφρονας. ἀναθεματίζουσι δὲ σὺν τούτοις καὶ τὸν λεγόμενον Τύπον ὃν ὁ δυσσεβὴς βασιλεὺς Κώνστας ἐξέθετο καὶ τῇ ἁγίᾳ Ἐκκλησίᾳ ἀνεστήλωσε βλασφημίας ὄντα ἀνάμεστον* (2).

Ὁ μέντοι θεῖος Μάξιμος εἰς ἔλεγχον τῶν ἀσεβῶν καὶ βεβαίωσιν τῶν πιστῶν, λόγους συγγραψάμενος καὶ ἐπιστολὰς συνθείς, λογικαῖς τε καὶ γραφικαῖς ἀποδείξεσι βεβαιώσας τῆς καθ' ἡμᾶς πίστεως τὴν ἀλήθειαν, πανταχοῦ τῆς οἰκουμένης ἐκπέμπει [4]*, ὧν καὶ τὴν κατὰ μέρος πρᾶξιν εἴσεταί γε* [6] *ἤδη ὁ βουλόμενος τῷ ἐκτεθέντι περὶ αὐτῶν ἐντυχὼν ὑπομνήματι. Ἀλλὰ γὰρ ὁ θεῖος Μάξιμος τὸ ἀπ' ἐκείνου ἀδιαλείπτως τὴν Ῥώμην οἰκῶν, ἅτε καὶ*

[1] *ἐνιδρύσαντα* P. — [2] *πολυτεία* V. — [3] *om.* PE.— [4] (*ἕκαστος-ἐκπέμπει*) *om.* PE *et ducis Sabaudiae apographum.* Cf. *Act. SS.*, p. 124. — [5] *περιέβαλλον* V. — [6] *δὲ* V.

(1) **Voir à la fin de l'article, p. 44.**
(2) **Voir à la fin de l'article, p. 46.**

ταύτην οἰκήσειν τῆς Βυζαντῖδος ἀπαίρων σκοπὸν θέμενος, εἰ καὶ Ἀφρικὴ τοῦτον ἐπὶ πλέον [7] παρακάτεσχεν ἔρωτι σφοδροτέρῳ τῷ περὶ ἐκεῖνον ἐαλωκυῖα, ἀλλὰ γὰρ τὴν Ῥώμην τοῦ λοιποῦ ἐνδιαίτημα ἔχων ὡς εἴρηται, πολλοῖς μὲν ἀνὰ πᾶσαν ἡμέραν τοῖς ἐπὶ τοῦτον [8] φοιτῶσι ὠφελείας μετεδίδου τῆς ἀπὸ γλώττης, ὁμιλῶν τὰ συνοίσοντα, καὶ ἀπὸ τῶν συντιθεμένων φιλοπόνως λόγων πρὸς βίον ἐνῆγε (1) τὸν ὑψηλότατον, ἀρετῆς [9] μονῆς πείθων ἀντέχεσθαι [10] καὶ τῶν κάτω καὶ ὑλικῶν ἀπορρήγνυσθαι ὡς ἂν μηδενί φημι τούτων ἔχῃ [11] ὁ νοῦς ὑποκατακλίνεσθαι, ἄνω δὲ οὗτος φερόμενος καὶ πρὸς τὰ ἄνω φέρεσθαι δεδημιουργημένος. Σπουδὴ γὰρ ἦν οὐδ' ὅση καὶ ῥηθῆναι θεοληπτικωτάτῳ ἑλκύσαι πρὸς ἀρετὴν ἅπαντας καὶ ταύτης ποιῆσαι ἐρᾶν οὕτω τῷ ἑαυτῆς λόγῳ ἐραστὴν οὖσαν καὶ ἐφετὴν καὶ ὅλον πρὸς ἑαυτὴν μεθιστῶσαν τὸν ἐκείνης ἁλόντα τῷ ἔρωτι. Διάτοι [12] καὶ τοὺς πολλοὺς ἐκείνους καὶ καλοὺς διέξεισι λόγους (2), πολυειδῶς ἅμα καὶ ἐπιβόλως [13] τὴν φέρουσαν πρὸς ταύτην ὑποτιθείς · ὅσγε οὐδ' ὥρας ἔληγε τὸ βραχύ, νῦν μὲν περὶ βίου καὶ ἀγωγῆς ἐπιὼν τῆς ἀκριβεστέρας, νῦν δὲ περὶ ἠθῶν καὶ ἐπιμελείας παθῶν καὶ τοῦ σὺν λόγῳ πράττειν πάντα καὶ λογισμῷ. Ἄλλοτε δ' αὖ περὶ δογμάτων καὶ θεωρίας ἄλλης γνωστικωτέρας καὶ ἧς μόλις ἂν καὶ οἱ τὸν νοῦν διαβεβηκότες ἐφίκοιντο, ἡμῶν ἐντεῦθεν δοκιμάζων τὸν πόθον καὶ μετεωρίζων πρὸς τὰ θειότερα καὶ νῦν μὲν ὁ λόγος αὐτῷ περὶ ἀποχῆς τῶν παρόντων καὶ τοῦ μηδενὶ τῶν ἡδέων σαίνειν τὴν αἴσθησιν, ἄρτι δὲ περὶ καρτερίας

[7] πλεῖον V. — [8] τούτου BC. — [9] καὶ *add.* P. — [10] ἀνέχεσθαι V. — [11] ἔχοι V. — [12] διὰ τοῦτο P. — [13] εὐεπηβόλως E.

(1) Notre texte fournit un document de première valeur, un catalogue des œuvres de S. Maxime. Pour tel ou tel des ouvrages, l'identification n'est pas absolument certaine, pour d'autres au contraire, ii n'y a pas lieu d'hésiter. Le premier numéro signalé paraît devoir être le *Liber asceticus* (*P.G.*, XC, 912-56).

(2) L'ouvrage que décrit le biographe doit être celui que les éditions nous donnent sous le titre de *Capitum quinquies centenorum.* J'identifierais la première partie de la description (*περὶ δογμάτων...*) avec les deux premières centuries (*P.G.*, XC, 1177), la seconde (*περὶ ἀποχῆς...*) avec la troisième (col.1260), la quatrième (*ἄρτι δὲ...*) avec la cinquième (col. 1304). Est-ce la même série que Photius (*Bibl.* 194) connaissait, autrement distribuée (*...λόγος κεφαλαίοις ρ' διειλημμένος καὶ ἕτερος ὁμοίως τοῖς ἴσοις ἀπηρτισμένος, ἐν οἷς θεολογία τε διαλάμπει καὶ ἠθῶν διακόσμησις διαπρέπει*)? je ne saurais en décider.

καὶ ὑπομονῆς καὶ τῆς ἄλλης μεγαλοψυχίας ἐν πειρασμοῖς κἂν σφοδροὶ οὗτοι δοκοῖεν καὶ ἀνυπόστατοι. Ἀλλὰ τοὺς περὶ προσευχῆς (1) εἴποις λόγους αὐτῷ; ἀλλὰ τοὺς ἐν τάξει προϊόντας ἐπιστολῶν [14] καὶ μύωπα κατανύξεως τῇ ψυχῇ καὶ δηγμὸν ἐν καρδίᾳ ποιοῦντας; τοὺς δὲ ἀγάπης (2) ἕνεκα πονηθέντας τῷ θαυμασίῳ, εἰ μὴ ἅπαντας εἰδέναι ἐγίνωσκον οἷα [15] ἐν ἐπιτόμοις κεφαλαίοις διὰ τὸ πᾶσιν εὐλήπτους (3) ὑπομνηματισθέντας, πολλοῦ ἂν ἐποιησάμην εἰπεῖν περὶ τούτων καὶ παραστήσασθαι. Ἐπεὶ δ' οὐδείς, ὥς γε [16] ἐμαυτὸν πείθω, τῶν περὶ ἀγάπης ἐκείνου λόγων ἀνήκοος, καὶ μάλιστα οἷς ἀρετῆς μέλει [17] καὶ ἀγάπης, ἀφίημι τέως ὅσα γε ἐβουλόμην περὶ τούτων ἐρεῖν [18], τοσοῦτον καὶ μόνον εἰπὼν ὅτι ὁ τούτους καὶ [19] ποσῶς ἐπιὼν καὶ ἀγάπην τὴν ὡς ἀληθῶς ἀγάπην γνωρίσει, καὶ μῖσος τὸ καθ' οἷον δήποτε τρόπον μισήσει, καὶ θυμοῦ μὴ κατὰ λόγον ἐκφερομένου κρατήσει καὶ ἐπιθυμίαν λυττῶσαν ἐπίσχῃ καὶ τὸν λογισμὸν τῆς ὕλης ἐκσπάσει [20] καὶ τὸν νοῦν πρὸς τὰ συγγενῆ ἀναγάγῃ [21] καὶ ὅλον ἑαυτὸν μεταβάλῃ πρὸς τὰ θειότερα. Ἀλλ' ἄρα λόγους μὲν σχεδιάσαι καὶ κεφάλαια ἐν τάξει παραινέσεως ὑπαγορεῦσαι πολὺς ἦν οὕτω καὶ προχειρότατος, ἀνάπτυξιν δὲ γραφῶν κατιδεῖν καὶ τούτων τὸν κατὰ βάθους νοῦν συνιδεῖν ἢ ἐλάττων ἢ ἀποδέων τίνος; Ἀλλὰ τινος ἡ κρυφιωδεστέρα ἐκείνη καὶ μυστηριώδης τῶν γραφῶν θεωρία καὶ ἡ εἰς [22] βάθος τῶν νοημάτων ἐξάπλωσις (4); τίνος ἢ παλαιᾶς ἅμα καὶ νέας τῶν ἀσαφεστέρων ὑψηλοτέρα καὶ οὐ κατὰ τὸ πρόχειρον ἔκφρασις [23], τίνος οἱ ἀνηγμένοι λόγοι καὶ αἱ λεπτοτέραι ἔννοιαι καὶ ἡ ἐν ἀπορρήτοις ἐξήγησις; ὃν γὰρ τρόπον αὐτὸς λεπτύναι διέγνω τὸν νοῦν πάσης ὑλώδους ἀπορρήξας ἐμφάσεως, ἵν' ἔχοι σὺν οὐδενὶ

[14] ἐπιστολὰς V. — [15] (οἷα - ὑπομνηματισθέντας) om. P. — [16] ὥστε BC. — [17] μέλλει P, ex μέλει V. — [18] quae sequuntur usque ad verba Ἄρτι τοίνυν om. Sabaud. apogr. — [19] om. PE. — [20] ἐκπτώσει M. — [21] ἀναγάγοι ... μεταβάλοι B. — [22] ἐς VBE. — [23] ἔκφανσις MV.

(1) *Expositio orationis dominicae*, *P.G.*, XC, 872-909.

(2) *Κεφάλαια περὶ ἀγάπης*. *P.G.*, XC, 960-1080. Cf. Photius, *Bibl.* 193.

(3) Cf. *P. G.*, XC, 960B 7 : *Ἀλλὰ μᾶλλον ἐμπόνως προσέχειν ἑκάστῳ τῶν κεφαλαίων· οὐ γὰρ πάντα πᾶσιν, ὡς οἶμαι, εἰσὶν εὔληπτα.*

(4) Il faut, je pense, voir dans cette notice le livre intitulé *Quaestiones et dubia* (*P.G.*, XC, 785-856, incomplet).

τῷ κωλύοντι καὶ [24] γνώσεως ἐφῆφθαι τῆς ὑπὲρ γνῶσιν καὶ θεωρίας ἐπιβαίνειν τῆς ἀνωτάτω, οὕτω δὴ καὶ τὸν παρ' ἑαυτοῦ λόγον αἰσθητῆς ἅμα καὶ παχυτέρας ἐννοίας [25] ἀπήγαγε καὶ τοῦ μὴ τῇ φαινομένῃ λέξει παρίστασθαι ἀλλ' ἐνδοτέρῳ προβαίνειν καὶ ἄβυσσον προκαλεῖσθαι ἀβύσσῳ λεπτοτέρων φημὶ λόγων καὶ νοημάτων. Τίς γὰρ, ἵνα μὴ τἄλλα λέγῳ, τὸ ἐν πέντε καὶ ἑξήκοντα κεφαλαίοις (1) ἐκτεθὲν τῷ θαυμασίῳ [26] πόνημα διϊὼν ἔνθα παλαιᾶς ἅμα καὶ νέας γραφῆς διασαφεῖ [27] τὰ ἀπόρρητα, οὐκ ἂν θαυμάσοι καὶ διαπορήσοι τὸν ἀναπτύξαντα νοῦν καὶ τὴν ἐγκυμονήσασαν τὰ ὑπερφυῆ οὕτω διάνοιαν καὶ τὸ τῶν νοηθέντων ὕψος καὶ τὴν ἄλλην θεωρίαν καὶ ἀναγωγικωτέραν τῶν τοιούτων ἐπίλυσιν; Ἀλλὰ γὰρ οὐδὲν ἧττον ὄψεταί τις τὸ τούτου ἀνηγμένον ἐν λόγοις καὶ τοῖς πονηθεῖσιν αὐτῷ σχολίοις περὶ τὰ τοῦ μεγάλου Γρηγορίου (2) συγγράμματα ἐντυχών· τούτων γὰρ ὡς ἴσμεν τὰ πολλὰ δύσληπτα ὄντα καὶ οὐ σαφῆ τὴν δήλωσιν ἔχοντα καὶ μάλιστα ὅσα [28] δογμάτων ἔχεται καὶ τῆς ἐν τῇ Τριάδι θεολογίας, αὐτὸς καὶ τὸν ἐν τούτοις εἶδε νοῦν καὶ φωτὶ γνώσεως θειοτέρας εἰς [29] τὸ ἐπιδηλότερον ἤγαγεν, οὐκ ἐννοίᾳ μόνον καὶ θεωρίᾳ μυστικωτέρᾳ, ἀλλὰ καὶ φράσει ὑπερφερεῖ καὶ λόγῳ περικαλλεῖ τὴν ἐξήγησιν διαθέμενος. Ἐπεὶ δ' ὁ γεννάδας εἶδε καὶ τὰ τοῦ Ἀρεοπαγίτου Διονυσίου (3) συγγράμματα ἃ περὶ ἱεραρχίας καὶ ἱεροτελεστικῆς ἄλλης ὁ θεῖος οὗτος διέξεισι τάξεως ἀσαφείᾳ κεκαλυμμένα ὡς τὰ πολλά, καὶ τούτοις προσσχὼν κατὰ τὸ ἐνὸν [30] λόγῳ σαφεστέρῳ καὶ ἑρμηνείᾳ διηύγασε καὶ ἀνέπτυξεν, οὐχ ὡς ἂν εἴποι τις ἐπιπολαίως καὶ ἀφωσιωμένως, ἀλλὰ καὶ ἐνδοτέρῳ τούτων εἰσδὺς καὶ τὸν ἐν βάθει νοῦν θαυμασίως

[24] *om.* M. — [25] *θεωρίας* B. — [26] *τοῦ θαυμασίου* PE. — [27] *διασαφῆ* V. — [28] *om.* BM. — [29] *ἐσ* VE. — [30] *εμὸν* M.

(1) Il s'agit des *Quaestiones ad Thalassium* (*P.G.*, XC , 244-773). C'est à tort qu'on lit dans la Bibliothèque de Photius (cod. 192) : *Γραφικῶν ἀπορημάτων ρξδ' λύσεις.* A vrai dire, la suite montre très bien qu'il y a simplement erreur de chiffres, puisque Photius donne le titre de chacune des questions ; seulement, le patriarche compte la première parmi les éléments du prologue et ne doit pas être responsable du chiffre ρ' mis en avant de son compte.

(2) *Ambiguorum liber* (*P.G.*, XCI, 1032-1417).

(3) *In Dionysium, de Caelesti hierarchia* (*P.G.*, IV, 29-184), *de Divinis nominibus* (185-416), *de Mystica theologia* (416-432).

ἀναλεξάμενος. Ὅσα δὲ καὶ περὶ τῆς ἱερᾶς μυσταγωγίας (1) λόγῳ μυστικωτέρῳ οὗτος ἐτράνωσε, τί μὲν ἡ τῶν ἱερέων ἐν τῷ ναῷ δηλῶν εἴσοδος, τί δ'ἡ [31] ἐφ' ὑψηλοῦ τοῦ ἀρχιερέως καθέδρα, τίς δ'ἡ περὶ αὐτὸν στάσις καὶ τάξις καὶ τρόπος [32] ψαλμῳδίας καὶ ἀναγνώσεως καὶ θυρῶν κλεῖσις καὶ ἀσπασμὸς ὁ πρὸ τοῦδε καὶ πιστῶν ἔνδον εἰσέλευσιν [33] καὶ ἀμυήτων ἐν τῷ προνάῳ [34] πρόπτωσις, καὶ ἁπλῶς ὅσα κατ' ἐκείνην [35] τὴν φρικτὴν ὥραν τελεῖται. Ταῦτα μὲν οὖν ὥς γε καὶ αὐτὸς οἶδα, λόγος ἂν οὐδεὶς ἄλλος ἐναργῶς παραστήσοι κἂν εἰ [36] πολλὰ περὶ τούτων εἰπεῖν [37] προσθείη, μόνος δ' ὁ συντάξας ἐκεῖνα λόγος καὶ ἄξιός γε περὶ τούτων ἐρεῖν [38] ὥσπερ οὖν καὶ εἴρηκε καὶ τῶν τηλικούτων ἐν ἑαυτῷ δέξασθαι τὴν περίληψιν· ἀλλὰ γὰρ μέχρι τίνος περὶ λόγων καὶ συγγραμμάτων καὶ ἄλλων πονημάτων τοῦ ὁσίου [39] διέξειμι, ὧν ἁπάντων μνησθῆναι καὶ ἀνὰ μέρος δοῦναι τῷ λόγῳ, ἴσον δοκεῖ μοι ἢ [40] εἰ καὶ ψάμμον θαλάσσης ἐπειρώμην ἀναμετρεῖν καὶ ἀστέρας ἕνα πρὸς ἕνα ἀπαριθμεῖν [41]. Οὐκοῦν τὰ περὶ ἐκείνων [42] λέγειν παρεὶς πρὸς ἄλλα τρέψω τὸν λόγον, ἐντεῦθεν καὶ μᾶλλον τὸ ἐν πάθεσι καρτερικὸν τοῦ γενναίου παριστῶν καὶ [43] διαφανέστατον.

Ἄρτι τοίνυν (2) Κώνσταντι τῷ ἀπογόνῳ Ἡρακλείου τὴν βασι-

[31] δὴ δὴ M. — [32] *deficit* P. — [33] καὶ πιστῶν ἔνδον εἰσέλευσις *om.* M. — [34] ναῶ M. — [35] ἐκείνω B. — [36] *om.* B. — [37] ἐρεῖν E. — [38] αἱρεῖν V. — [39] σοφοῦ M. — [40] *om.* M. — [41] θαλάσσης ἐβουλόμην μετρεῖν... καὶ ἀστέρας ἀπαναριθμεῖν E. — [42] ἐκεῖνον V, ἐκείνου E. — [43] *om.* B.

(1) *P.G.*, XCI, 657. Le biographe a surtout en vue les chapitres 8, 15, 9 et 11.

(2) L'empereur achevait la neuvième année de son règne (650) quand il vint à se préoccuper des décisions prises au Latran. Avec ce retour à l'histoire des événements, nous retrouvons la traduction de Baronius. Baronius, en effet, connaissait le texte que nous venons de donner. Racontant ce qui se passa en 649, il a inséré dans ses *Annales* (tom. VIII, éd. de 1599, p. 391) une traduction de notre document depuis le début : *ἐπεὶ δὲ συνέβη* jusqu'à *συνεισενεγκόντες σπουδῇ ἕκαστος* (Postquam autem evenit ut Theodorus... cum suam quisque operam ac industriam studiose navasset). Il laisse de côté ce qui n'allait pas directement à son dessein de chroniqueur, le catalogue des œuvres de S. Maxime et les allusions à son actif ministère ; quelques pages plus loin (p.424, An. 650), Baronius revient à Maxime et prend sa narration à la dernière partie de notre texte grec : *οὐκοῦν τὰ περὶ ἐκείνων λέγειν παρεὶς* (his omissis ad alia orationem

λείαν διέποντι καὶ ἔτος ἔννατον ταύτῃ [44] *ἀνύσαντι πολλήν τε τοῖς κακοδόξοις οἷα καὶ αὐτῷ τοῖς ἴσοις κατισχημένῳ δεδωκότι τὴν παρρησίαν καὶ πάντα τῆς πονηρᾶς λυμῆς ἐμπλήσαντι. Τούτῳ δὴ ἅτε καθ' ὁρμὴν τῶν ἄλλων κεχωρηκότων* [45] *καὶ περὶ τῶν ἐν Ῥώμῃ φροντὶς γίνεται οὐχὶ μετρία* [46] *πυθομένῳ ἤδη ὡς οἱ ἐν αὐτῇ πάντες διάφοροι τούτῳ καὶ τοῦ οἰκείου δόγματος καθαίρεται.*

[44] *ταύτην* M. — [45] *κεχωρηκότι* M. — [46] *οὐ μετρία* BC, *οὐχ ἡ μετρία* V.

III. Maxime enlevé de Rome. Son premier interrogatoire a Constantinople. La sentence d'exil.

Ici vient donc à sa place le § xvii de la *Vita*. On y trouve bloqués, de même que dans les dernières lignes du § xvi, des événements qui se distribuent sur plusieurs années. C'est ainsi qu'il est fait allusion aux mesures prises contre le pape Martin (1), mais seulement en passant car l'auteur suppose ses lecteurs suffisamment édifiés à ce sujet : il avertit expressé-

convertam). Un instant après, il rejoint, ainsi que notre version grecque, le § xvii de la *Vita* (*ἐπεὶ δὲ αἴτιον P.G.*, col. 85D) ; la traduction de Pontanus, ainsi qu'il a été dit, correspond, pour l'ensemble, au texte grec.

(1) L'histoire des dernières années de S. Martin est assez connue ou facile à connaître pour qu'il soit permis d'en omettre le récit. Les pages alertes de Mgr Duchesne (*L'Église au VIe siècle*, p.447-451) donnent la substance des documents. Enlevé de Rome en juin 653, le pontife, après toutes sortes de mauvais traitements, mourait à Cherson le 17 septembre 655 (*Hypomnesticon. P.G.*, XC, 198B 4). Dans un long mémoire signalé plus haut (p. 5, note 1), le R. P. Peitz a étudié par le menu les faits qui survinrent durant les dernières années du saint pontife, depuis le coup de main par lequel on se saisit de lui, jusqu'au jour où il rendit son âme à Dieu. On verra plus loin, à propos du premier interrogatoire de S. Maxime, que nous adoptons une chronologie légèrement différente de celle qu'ont choisie les deux savants auteurs dont nous venons de parler. Selon sa coutume, Théophane résume, en quelques mots, la *Vita* (ed. laud. p. 332) : *ὅστις* (Constant) *μαθὼν καὶ θυμοῦ πλησθεὶς τόν τε ἅγιον Μαρτῖνον καὶ Μάξιμον ἐνέγκας ἐν Κωνσταντινουπόλει καὶ βασανίσας ἐξορίᾳ παρέπεμψεν ἐν Χερσῶνι καὶ τοῖς κλίμασιν· πολλοὺς δὲ καὶ τῶν ἑσπερίων ἐπισκόπους ἐτιμωρήσατο.*

ment qu'il ne veut raconter autre chose que les gestes de S. Maxime. Dans une phrase très ramassée, notre hagiographe s'exprime ainsi au sujet de Maxime : *Σὺν αὐτῷ καὶ τὸν τούτου μαθητὴν Ἀναστάσιον μεθ' ἅμα τοῦ ὁμωνύμου τούτου καὶ ὁμοτρόπου, ὃς καὶ ἀποκρισιάριος τῆς κατὰ Ῥώμην Ἐκκλησίας ἐλέγετο.* Il y a certainement erreur de perspective en ce qui regarde l'apocrisiaire ; on a vu plus haut que l'exil d'Anastase remonte aux premières manifestations orthodoxes contre le Type de Constant, et d'autre part il n'apparaît pas que l'apocrisiaire soit mêlé, en aucune façon, aux événements qui vont se dérouler. Reste l'autre Anastase, Anastase le disciple, constantinopolitain de bonne famille (1) que nous retrouvons, à de nombreuses reprises, à Rome et à Constantinople, aux côtés de son maître.

Le § XVIII raconte ce que fut l'arrivée de S. Maxime à Constantinople. Des hommes, désignés à cet effet, viennent le chercher au navire ; on l'injurie, on déchire ses vêtements, on le jette en prison. Plusieurs jours se passent et un tribunal est monté, présidé par le sacellaire (2) qui ne témoigne aucun respect pour l'accusé quasi octogénaire (*P.G.*, 88C 11) (3).

Quant au détail de ce procès, poursuit la *Vita* — les rédactions suivies par Combefis et Pontanus ne comptent désormais que pour une seule,leurs données s'étant rejointes aux premiers mots du § XVII — le disciple du saint l'a raconté dans un mémoire détaillé ; comme il est possible de s'en procurer la teneur, continue-t-on, il suffit présentement de le résumer *οὐ κατὰ διήγησιν, ἀλλὰ κατ' ἐπιδρομήν* (4).

(1) *Τοῦ γενομένου νοταρίου τῆς μακαρίας ἡμῶν μάμμης*, dit le consul Théodose à Maxime en lui parlant d'Anastase (*P.G.*, 168A 10).

(2) Ce sacellaire est probablement le même qui présida le procès de S. Martin. Cf. *Hypomnesticon*, *P.G.*, 197B.

(3) A quelques lignes de là, une dizaine de mots ont été omis par Combefis : la traduction de Baronius et celle des *Act. SS.* les supposent ; les voici d'après le Vat. 511, 12^{v} :

COMBEFIS, *P.G.*, 88D 4 :	Vat. 511, 12^{v} :
ὅμως γοῦν	*ὅμως γοῦν τῇ τοῦ ἁγίου τῶν λόγων στροφῇ καὶ ταῖς πρεπούσαις ἀποκρίσεσι μὴ δυνάμενος ὅλως ἀντειπεῖν μάτην ἐφάνη πάντα κινῶν.*
μάτην ἐφάνη πάντα κυκῶν.	

(4) Baronius, à cet endroit (p. 425-427 de l'édition de 1599) donne

Dans les Vat. 511 et 453, le récit se poursuit autrement. Après l'allusion au travail détaillé du disciple (88D 9 : *αὐτὸς ὁ καλὸς τοῦ ὁσίου μαθητὴς ἐπὶ μέρους διέξεισιν*), nos manuscrits continuent : *ἃ καὶ ἡμῖν ἔδοξεν* (*δόξαντά ἐστιν* V), *εἰ καὶ* (*εἶναι* B) *ἰδιωτικώτερόν πως εἴρηται* (*εἴρηνται* VB), *ἀλλ' οὖν διὰ τὸ εὔληπτα καὶ τοῖς τυχοῦσιν εἶναι αὐταῖς λέξεσι ταῦτα διεξελθεῖν*. Et le Vat. 511 ajoute : *ἔχει δὲ οὕτως*. Voilà une phrase bien difficile à saisir, me semble-t-il. Ce n'est pas ce qui suit qui pourrait l'éclairer : par une phrase plus fournie ici (Vat. 453), plus réduite là (Vat. 511), on nous apprend, sans autres frais, le verdict prononcé par le basileus (cf. *Vita*, § XXVI, 2e partie). Puis, continuent nos deux témoins, le saint étant dans son premier exil, il reçoit la visite de l'évêque Théodose de Bizya : ainsi est amorcée, quelques mots du début changés, la *Dispute de Maxime et de Théodose* ; elle se termine par l'internement de Maxime à Perbera (*P.G.*, 137A 8-169B 6).

Ce n'est qu'en apparence que nous nous éloignons de Constantinople et du premier procès ; nos deux témoins vont nous y ramener sans grand luxe de liaison avec ce qui précédait. Maxime est donc à Perbera ; un certain temps se passe, le basileus le demande à nouveau et au jour fixé : *τῇ ἡμέρᾳ ᾗ προσωρμίσθησαν*... c'est-à-dire que nous sommes brusquement en présence de la *Relatio motionis* qui est reproduite jusqu'au dernier mot de l'interrogatoire (*τὸ γενόμενον γέγονε*, *P.G.*, 128D 15). La suite des deux manuscrits continue par les § XXXIV, 2e partie - XLI de la *Vita*.

Il faut revenir, il en est temps, à notre point de départ, expliquer tout ce bouleversement, depuis l'instant où nos manuscrits romains se séparent de la *Vita* (88D 9 : *ὁ καλὸς τοῦ ὁσίου μαθητὴς ἐπὶ μέρους διέξεισιν*). A vrai dire, les détails mis à part, un lecteur ordinaire était déjà fixé sur la tenue et pouvait pressentir l'issue du procès ; il pouvait, sans encombre, se transporter immédiatement à la sentence d'exil (*Vita*, § XXVI, 2e partie), il savait en gros la chronique des débats ;

un texte qui cadre exactement avec ceux que traduisent, de leur côté, Combefis et Pontanus ; il n'y a pas de doute que l'auteur des *Annales* s'est éloigné, pour cette partie de la vie de S. Maxime, de la tradition qu'il suivait jusqu'alors.

le reste, c'est-à-dire leur détail, intéressait un public plus restreint. Je suppose donc qu'après les mots relatifs au mémoire du disciple (*αὐτὸς ὁ καλὸς τοῦ ὁσίου μαθητὴς ἐπὶ μέρους διέξεισιν*), la première rédaction de la *Vita* poursuivait par les mots conservés dans le Vat. 511 : *ἔχει δὲ οὕτως*. L'écrivain venait de parler d'un récit détaillé, il allait en donner le contenu : il s'agissait d'une pièce tirée d'un dossier bien constitué, complète par elle-même, témoignage de celui qui fut, avec Maxime, le plus intimement mêlé aux débats, Anastase le disciple. La *Relatio motionis* venait donc bien à cette place, insérée logiquement dans la trame de la vie de Maxime.

La suite de ses vicissitudes est plus délicate à reconstituer. J'imagine qu'un rédacteur, une fois la pièce annoncée (*ἔχει δὲ οὕτως*), négligea peut-être de la copier immédiatement à sa place, ou mieux des copistes postérieurs ne songèrent plus à son insertion ; le résultat fut le suivant : la *Relatio motionis* qui venait parfaitement à cet endroit se trouva logée beaucoup plus loin. C'est le cas qui s'est produit pour la tradition que représentent les Vat. 511 et 453 et le ms. 391 de la bibliothèque Synodale de Moscou. Dans d'autres copies, au contraire, le document d'Anastase était bien mis à sa place. L'hagiographe qui composa la *Vita* (éd. Combefis) le trouva là où il devait être ; toute la glose, assez mal tournée d'ailleurs (*P.G.*, 88D 10 à 98A 5), qu'il consacre au mémoire d'Anastase ne s'expliquerait guère autrement. Puisqu'on ne voulait plus reproduire intégralement le récit du procès facile à trouver séparément ailleurs — aujourd'hui encore — mais seulement le résumer, quelques mots d'explication ou d'introduction étaient nécessaires. C'est ce que fit le rédacteur de la *Vita*.

Baronius avait une première fois échappé au piège que tendent nos deux mss. 511 et 453, c'est-à-dire qu'aussitôt après la mention du travail du disciple, il avait complété son récit par une autre source (vraisemblablement le Vat. gr. 508) qui donnait le résumé de ce premier procès de S. Maxime. Pour la suite, il revient à la tradition que représentent nos deux témoins. Après avoir [An. 656] raconté ce qui se passa à Bizya, il poursuit en traduisant les quelques mots de liaison donnés par nos manuscrits, imprime ensuite, du début à la fin [An.

657, ed. cit., p. 464-470], la *Relatio motionis* dont il avait traduit ci-dessus [An. 650, p. 425-427] le texte résumé auquel il a été fait allusion il y a un instant.

Voici donc insérée dans la Vie de S. Maxime, la *Relatio motionis*. C'est une pièce de première importance, puisqu'elle fut écrite par un témoin aussi bien placé que pouvait l'être son auteur, Anastase disciple de Maxime. Elle nous est parvenue en deux états : une recension longue qui remonte, en tenant compte des accidents normaux à la tradition des textes, à celui qui l'écrivit,et une recension courte, un résumé dû à des compilateurs tardifs de la Vie de Maxime. A sa lecture, nous allons suivre les débats du premier procès.

Relatio. § 1 (résumé par *Vita*, § XIX). On commence par demander à Maxime s'il est chrétien ; on lui objecte qu'il ne peut être chrétien s'il hait l'empereur. On lui reproche d'avoir soulevé l'Égypte, la Pentapole, l'Afrique et d'avoir fait le jeu des Sarrasins. Puis (§ 2, résumé par *Vita*, § XX), Maxime est accusé d'avoir favorisé, par le récit d'un songe, les prétentions du patrice Grégoire (1). A toutes ces calomnies qui doivent fournir les éléments suffisants pour un crime de lèse-majesté, Maxime répond avec dignité et sang-froid. C'est au même chef que se réduisent les accusations des § 3 et 4 (résumées par *Vita*, § XXI) : on y voit quels furent les moyens mis en œuvre pour que Rome reconnût le Type. Maxime raconte, par exemple, que le patrice Grégoire venant à Rome, était porteur d'un message de Constant qui demandait qu'on fît l'union : le désir du basileus était appuyé par de nombreux présents à Saint-Pierre (2). Maxime sollicité d'user de son crédit dans ce dessein demanda sur quelle base, comment pourrait se faire l'union, et Grégoire de répondre sans hésitation : *ἐν τῷ Τύπῳ*, persuadé qu'il était, lui et le monde officiel de Byzance, que si on voulait bien faire silence sur certaines idées ou du moins sur certaines formules, la paix se ferait. Maxime lui répliqua que l'intégrité du Symbole ne

(1) Sur ces événements, cf. l'ouvrage de Ch. DIEHL cité plus haut.

(2) Les § 2 et suivants, le § 10 fournissent quelques détails sur le séjour de Maxime à Rome.

permettait semblables accommodements auxquels la politique avait plus de part que la religion. Grégoire ayant alors parlé du rôle sacerdotal de l'empereur, Maxime lui marqua quelle différence existe entre le prêtre et le basileus.

§ 5.6 (résumés par *Vita*, § XXII, XXIII). Maxime est congédié de l'audience. Son disciple (Anastase) est introduit ; il parle des égards de Maxime à l'endroit de Pyrrhus ; on le frappe jusqu'à le laisser à moitié mort ; puis les deux accusés sont ramenés en prison. Bientôt après, Maxime se voit reprocher d'être origéniste : il n'a pas de mal à se disculper.

§ 6. Le même jour, vers le soir, on demande à Maxime de raconter ce qui s'est passé en Afrique, puis à Rome entre lui et Pyrrhus. Son récit achevé, « Pourquoi n'es-tu pas en communion avec l'église de Constantinople ? » lui objecte brutalement le président. Et Maxime de rappeler que les quatre saints conciles (notons que le second concile de Constantinople n'est pas nommé) ont été rejetés par les neuf articles d'Alexandrie (1), puis par l'*Ecthèse* (634), puis par le Type (*ἐπὶ τῆς ἕκτης ἰνδικτιῶνος ἐκτεθέντος Τύπου*). Il conclut en affirmant qu'il ne cédera pas un seul article de sa foi.

§ 7. Maxime avait proclamé son attachement aux décisions de Rome et au récent concile (*τῆς ἐπὶ τῆς ὀγδόης ἰνδικτιῶνος γενομένης συνόδου*). L'occasion semble unique de mettre sa foi à l'épreuve. On lui annonce donc que les apocrisiaires romains sont là et que le lendemain, ils communieront avec le patriarche. Maxime ne s'émeut pas de semblable nouvelle ; l'union dût-elle se faire, il demeurera ferme dans l'attitude qu'il a prise.

Voilà bien avec la mention des apocrisiaires, la première donnée qui permette de dater les événements contenus dans la *Relatio*. Il n'y a pas à cacher que la chronologie de la Vie de Maxime est hésitante. D'une part, nous avons vu que les documents grecs inconnus à Combefis mettent à la neuvième

(1) Il s'agit du concile de Cyrus de Phasis, devenu par la volonté d'Héraclius patriarche d'Alexandrie (631). Chargé de faire l'union entre coptes (monophysites) et melkites, il aboutit (633) à un texte qui fut signé des deux parties ; l'union était obtenue, mais au profit du monoénergisme. Voir le texte dans HEFELE-LECLERCQ, t. cit., p. 340-341.

année de Constant, soit en 650, l'enlèvement de Maxime et d'Anastase ; d'autre part, le § XVII de la *Vita*, commun à toutes les rédactions supposées de celle-ci, fait saisir Maxime et son disciple en même temps que Martin et les évêques d'Occident (juin 653). Il faut choisir : ou bien conserver l'année 650 et supposer un espace de quatre ou cinq années entre le départ de Rome et l'interrogatoire dans le palais de Constantinople, ou bien supposer, dans nos textes grecs (ci-dessus, p. 23, l. 1) une erreur de chiffres, et dater de 653 la décision de Constant vis-à-vis de Maxime. Quoi qu'il en soit du point de départ, l'arrivée des apocrisiaires donne un point ferme à partir duquel la chronologie de Maxime peut être assez exactement fixée. Les apocrisiaires romains étaient ceux du pape Eugène récemment élu (août 654) sous l'œil de l'exarque, alors que Martin vivait encore ; ils venaient notifier à l'empereur l'élection du pontife, mais ils n'avaient point de lettre pour le patriarche, nous apprend Maxime dans sa réponse à ceux qui lui annoncent que les envoyés romains communieront le lendemain avec le patriarche (*οὐκ ἤγαγον πρὸς τὸν πατριάρχην ἐπιστολήν*).

§ 8-11. L'interrogatoire se poursuit ; on tente de persuader Maxime que l'empereur n'a voulu que la paix, que le Type n'est pas un article de foi, mais surtout une mesure de discipline, un appel au silence sur les questions qui divisent. Chacun reste sur ses positions, mais on a l'impression que les officiers byzantins sont fortement ébranlés par la précision et l'à-propos des réponses de Maxime ; ils se retirent persuadés que tout cela est fort embarrassant et difficile (début du § 12).

Il semble bien que se place ici un épisode du procès que ne donne point la *Relatio motionis*, mais qui nous a été conservé dans la *lettre de Maxime à Anastase*. Cette lettre se retrouve presque intégralement reproduite dans la *Vita* (§ XXIV, XXV et première partie de XXVI) et son insertion nous renseigne une fois de plus sur les procédés littéraires du rédacteur. Il vient, en effet, de résumer (1re partie du § XXIII) le § 5 de la *Relatio* et de réduire à quelques lignes le reste de ce document où il s'agit, nous le verrons bientôt, du recours des officiers à l'empereur pour qu'on en finisse avec Maxime, dût-on employer la manière forte : la suite logique serait donc à prendre au

§ XXVI ; mais il y avait une pièce du dossier de S. Maxime à loger dans les environs, la lettre du saint abbé à son disciple. Notre rédacteur n'hésite pas : il change quelques mots de-ci de-là et insère le document.

Dans cette lettre, Maxime raconte que le 18 du mois, hier écrit-il, jour de la Pentecôte [18 mai 655] (1), le patriarche Pierre (*ἐδήλωσεν αὐτῷ ὁ λεγόμενος πατριάρχης Πέτρος*,Mosq.380, fol. 240) vint vers lui et lui demanda de quelle église il était, de Byzance ? de Rome ? d'Antioche ? d'Alexandrie ? Toutes sont unies ; si Maxime veut faire partie de l'Église catholique, qu'il se rattache à elles et ne reste plus seul de son côté. La réponse du confesseur est digne des plus belles : l'Église catholique est celle qui tient la foi du bienheureux Pierre. Finalement, la vérité une fois proclamée, il s'en remet à ses juges : *τὸ δοκοῦν ὑμῖν... ποιήσατε*. Alors on lui fait savoir que l'empereur et le patriarche ont décidé *διὰ πραικέπτου τοῦ πάπα Ῥώμης* de le vouer à l'anathème et de le mettre à mort. Maxime se soumet à la volonté de Dieu et accepte le verdict.

Comment expliquer cet accord entre l'empereur, le patriarche et le pape, auquel il vient d'être fait allusion ?

Arrivés à destination — peut-être la veille ou l'avant-veille de la Pentecôte (16 ou 17 mai 655) — les apocrisiaires du pape Eugène furent rapidement gagnés au parti officiel. La *lettre d'Anastase le disciple aux moines de Cagliari* ne laisse aucun doute à ce sujet : *adhuc et senioris Romae propriae consentire sectae coegerunt apocrisiarios* (*P.G.*, XC, 135c 3). Anastase continue (136A 5) : *unde et talibus circumvenientes litteris, ei qui miserat, mittunt.* Cet envoi d'une synodique par Constantinople à Rome semble bien confirmé par un passage du

(1) *Χθὲς ὀκτωκαιδεκάτῃ τοῦ μηνός, ἥτις ἦν ἡ ἁγία Πεντεκοστή.* Dans sa traduction, Anastase traduit *qua solemnitas agebatur Mediae Sanctae Pentecostes,* version que suit Combefis. Pagi (ad annum 657, p. 501-502, n. 6) partant de cette traduction veut qu'on lise *heri quod fuit vicesima secunda mensis dies,* la *Media Pentecostes* tombant en 655 le 22 avril. C'est faire une singulière violence au texte de Maxime pour le seul profit d'Anastase le Bibliothécaire. Le rédacteur de la *Vita,* insérant la lettre à Anastase supprime toute précision : *Χρόνος τὸ ἀπ' ἐκείνου βραχύς.* De même, le compilateur du ms. 380 de Moscou (fol. 240) : *Μετὰ οὖν ἡμέρας τινὰς...*

Liber Pontificalis (t. I, p. 341) : *Huius temporibus Petrus, patriarcha Constantinopolitanus, direxit synodicum ad sedem apostolicam.* Anastase supplie, en conséquence, les moines de Cagliari d'adresser à Rome des hommes recommandables par leur piété et une fermeté solide comme la pierre afin que le pontife romain échappe au péril qui le menace lui et toutel'Église.

Le succès relatif remporté auprès des apocrisiaires, même si la suite ne devait pas le confirmer, n'était pas assez complet, cependant, pour permettre au patriarche Pierre de dire que toutes les églises, Rome comprise, étaient unies, que les trois autorités suprêmes s'accordaient pour condamner Maxime. C'est à cette singulière affirmation, que lui apportait la lettre de son maître,qu'Anastase le disciple aura décidé d'écrire aux moines de Cagliari.

Avec le § 12 de la *Relatio*, nous assistons à une nouvelle, séance du procès (1). Le samedi qui suivit (*τῷ ἄλλῳ σαββάτῳ*) Maxime et Anastase sont, une seconde fois, amenés au palais. Le premier, Anastase est introduit. Cet interrogatoire va se passer en présence des deux patriarches. L'un de ces patriarches est Pierre, quel est l'autre? Pyrrhus écarté (2), la série des noms possibles est fort limitée. Il peut s'agir de Macédonius d'Antioche, qui parut au second procès (3). Mais on peut songer également au vicaire patriarcal d'Alexandrie. Jean de Nikiou (4) raconte comment, avant de livrer la ville aux musulmans, les Byzantins trouvèrent bon de remplacer Cyrus décédé. Le diacre Pierre fut choisi, mais il quitta la ville, croyons-nous, en même temps que Théodore

(1) Le début, soit les lignes B 5-C 2 appartiennent,sans aucun doute, au § 11 ; les détails contenus au § 12 sont naturellement amenés par une date précise : *καὶ πάλιν τῷ ἄλλῳ σαββάτῳ.*

(2) Voir à la fin de l'article, p. 47.

(3) Depuis les revers d'Héraclius, le patriarche d'Antioche résidait à Constantinople. C'est là que Macédonius acheva ses jours ; c'est là également que fut élu et que demeura, sans revoir Antioche, son successeur Georges.

(4) R. H. CHARLES, *The Chronicle of John, Bishop of Nikiu,* translated from Zotenberg's Ethiopic text... (Oxford, 1916), p. 200, Cf. CAETANI, *Annali dell' Islam,* t. IV, pp. 294 et 297.

qui l'avait installé sur le siège patriarcal. Il mourut en 651 ; depuis lors, la hiérarchie melkite fut représentée par un *topotérète*. Théodore fut le premier de ces vicaires patriarcaux d'Alexandrie en résidence à Constantinople. Macaire d'Antioche le nomme parmi les assistants de Paul au second procès de Maxime ; peut-être fut-il au premier. Qu'on ne s'étonne pas trop de le voir appelé patriarche. Son successeur, Pierre, sera nommé aux différentes sessions du IIIe concile de Constantinople immédiatement après les légats romains et Georges patriarche de la ville impériale ; la signature de Pierre d'Alexandrie trouve la même place dans la série des souscriptions du procès-verbal de la dernière séance (1).

Anastase est interrogé ; on lui demande s'il a anathématisé le Type ; il répond par l'affirmative, bien mieux il ne se cache pas d'avoir écrit un « libelle » contre l'édit. On le fait sortir et Maxime est introduit.

§ 13. Troïle, un des personnages qui questionnèrent Martin et que nous aurons occasion de retrouver plus tard, insiste auprès du saint abbé pour qu'il dise la vérité. Maxime n'hésite pas à répéter qu'il a anathématisé le Type, mais s'indigne qu'on abuse de cette déclaration pour conclure qu'il a par là même anathématisé l'empereur. Il rappelle que la condamnation eut lieu et dans l'église du Sauveur et dans celle de la Mère de Dieu. « Pourquoi, aimes-tu les Romains et par contre, hais-tu les Grecs ? » lui demande Troïle. — « Nous ne devons haïr personne », répond Maxime ; « j'aime les Romains parce que nous avons la même foi, j'aime les Grecs parce que nous avons la même langue. » — « Quel âge as-tu ? » répliqua le juge. — « Soixante-quinze ans, » dit Maxime. — « Depuis combien de temps ton disciple est-il avec toi ? » — « Depuis trente-sept ans. » Alors un des clercs s'écria : « Le Seigneur t'a rendu tout ce que tu as fait au bienheureux Pyrrhus. »

§ 14. A tout cela, continue la *Relatio*, aucun des patriarches ne répliqua quoi que ce soit. Elle ajoute qu'au moment où Maxime avait évoqué le concile de Latran, Démosthène — encore un des juges du pape Martin — trouva bon de dire

(1) Mansi, XI, 210, 218, 641, 687. Théophane d'Antioche et les autres personnages viennent après Pierre.

que le concile n'était pas confirmé, celui qui l'avait convoqué ayant été déposé. « Il n'a pas été déposé, riposta Maxime, il a été chassé » (*οὐ καθῃρέθη, ἀλλ' ἐδιώχθη*). Ce qu'ayant entendu, Troïle dit : « Tu ne sais pas ce que tu dis, abbé ; ce qui a été fait a été bien fait » (*τὸ γενόμενον γέγονε*).

§ 15. N'obtenant rien, les autorités mirent à exécution les menaces proférées. La séance fut levée, Maxime reconduit en prison. Le lendemain, qui était un dimanche, le jury vint trouver l'empereur pour le mettre au courant de ce qui s'était passé (1).

Ici, s'intercale une phrase conservée dans le Vat. gr. 453, fol. 148^{v}, aussitôt après l'annonce du mémoire d'Anastase (*αὐταῖς λέξεσιν διεξελθεῖν* ; cf. ci-dessus).

Μαθὼν τοίνυν ὁ βασιλεὺς τήν τε τοῦ σακελλαρίου πρὸς τὸν ἅγιον δυστροπωτάτην διάλεξιν καὶ τοῦ θαυμαστοῦ ἀνδρὸς τὴν πρὸς σακελλάριον ἀκαταγώνιστον ἐν λόγοις ἀντίθεσιν καὶ ὡς μετὰ τῆς ἥττης πλείστην ὅσην τῷ σακελλαρίῳ καὶ τὴν αἰσχύνην εἰσήνεγκε, μετ' ὀργῆς αὐτοὺς εὐθὺς παραπέμπει ἐν φρουρᾷ κατὰ τὴν Θρᾴκην, τὸν μὲν ἅγιον ἐν πόλει Βιζύῃ, τοὺς δὲ τούτου μαθητάς, τὸν μὲν εἰς Πέρβην, τὸν δὲ εἰς Μεσέμβρειαν (2).

(1) C'est à cet endroit que vient, à mon avis, la dernière phrase du § XXIII de la *Vita*, séparée de son lieu logique par l'insertion faite un peu au hasard de la lettre légèrement retouchée de Maxime à son disciple (elle occupe les § XXIV, XXV et le début de XXVI). Voici cette phrase à déplacer (=*P.G.*, 93B 11-15) : *τὸ συνέδριον λύσαντες, αὐτοὶ σπουδῇ πρὸς τὸν βασιλέα εἰσήεσαν, τὴν τοῦ ἀνδρὸς ἔνστασιν καὶ τὸ ἐν λόγοις ἀήττητον προσαγγέλλοντες, καὶ ὅτι Μάξιμον οὐδεὶς ἂν πείσοι συνθέσθαι τοῖς ἡμετέροις κἂν κολάζειν ἐπιχειροίη*. L'auteur de la Vie de Maxime dans le Mosq. 380, me paraît avoir eu ces détails devant les yeux : la phrase de transition qu'il a placée (fol. 241) entre la lettre de Maxime à Anastase et le récit de la dispute avec Théodose, est modelée sur les lignes de la *Vita* à cet endroit.

(2) La première partie de la sentence fait défaut dans le Vat. 511 et le Mosq. 391 qui rejoignent le texte du ms. Vat. 453 — après l'*ἔχει δὲ οὕτως* (Vat. 511) dont il a été question plus haut—par les mots : *εὐθὺς οὖν ὁ βασιλεὺς παραπέμπει κ.τ.λ.* Nos documents sont ici un peu brouillés. Je croirais volontiers que la fin de la *Relatio* devait être primitivement ce qu'elle est dans le Vat. 453, un peu arrangée dans la seconde partie du § XXVI de la *Vita*. Quant au § 15 de la *Relatio*, il a certainement subi des retouches à partir de 129A 10 ; une section qui comprend A 11-13 est une réadaptation d'un texte

Bizya, Perbè, Mésembria, tels sont donc les lieux d'exil assignés à Maxime et aux deux Anastases. L'*hypomnesticon* rappelle, nous l'avons vu, que Mésembria fut le second lieu de bannissement imposé à l'apocrisiaire ; il y sera fait allusion à différentes reprises dans la suite du récit.

IV. L'interrogatoire de Bizya.

Les Vat. gr. 511 et 453, le Mosq. 391 — le Mosq. 380 en des termes un peu différents — poursuivent : *Ὄντος δὲ τοῦ ἁγίου ἐν τῇ τοιαύτῃ πρώτῃ ἐξορίᾳ, ἐξῆλθε πρὸς αὐτὸν Θεοδόσιος ὁ ἐπίσκοπος Βιθυνίας σὺν δυσὶ πατρικίοις ἐκ προσώπου τοῦ βασιλέως καὶ τοῦ πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως ἐκπεμφθέντες.* Ce qui suit reproduit mot à mot (à partir de *P.G.*, 137A 11) la *Dispute de Maxime et de Théodose*, mais nous devons tirer du protocole de cette dispute donné ailleurs dans son intégrité (*P.G.*, 136D 1-137A 11) un renseignement de premier ordre.

Nous sommes au 24 août de la 14e indiction (656). Le patriarche de Constantinople qui envoie l'ambassade à Maxime, de concert avec l'empereur, est Pierre qui, nous l'avons vu, succéda à Pyrrhus dans l'été 654. Le récit de la dispute est dû, nous avertit le rédacteur de la *Vita* (*P.G.*, 96D 10), à la plume d'Anastase le disciple qui avait déjà écrit la *Relatio motionis*. De même qu'il a fait pour la *Relatio*, le rédacteur de la *Vita* va continuer pour la Dispute : il résumera, nous dit-il, ce deuxième travail d'Anastase, et, de fait, les § XXVII-XXXI de la *Vita* présentent en raccourci les § 1-23 de la rencontre de Bizya.

Les *Acta Sanctorum* donnent, de même que Combefis, ce

que nous rencontrerons plus loin. La fin (A 14-D 2) est banale et conviendrait aussi bien à une autre Passion. Je propose donc de lire — provisoirement du moins, avant une enquête définitive de la tradition manuscrite — la fin de la *Relatio* (§ 15) dans l'ordre suivant : 1) *Ταῦτα ὅσα— ἔπεισαν τὸν βασιλέα* (soit *P. G.*, 129A 1-6), 2) *Μαθὼν τοίνυν — Μεσέμβρειαν* (Vat. 453 et 511 et Mosq. 391), texte démarqué dans *Vita*, § XXVI, 2e partie (*P.G.*, 95B 11-15 et 96C 3). C'est à un arrangement postérieur que semblent dues les dernières lignes du § XXVI sur Perbera et Anastase l'apocrisiaire, de même que le passage de la *Relatio* qui correspond à *P.G.*, XC, 129A 6-10.

texte résumé. Baronius, au contraire, suivant la tradition des deux mss. romains 511 et 453 (1), reproduit la narration d'Anastase dans sa totalité à l'exclusion de quelques mots du début où il semble combiner le commencement du § XXVIII de la *Vita* (96D1-8),avec celui de la *Disputatio*. Mais avant de donner le texte, Baronius fournit quelques explications. Il rappelle qu'à la IVe Action du VIIe concile, deux fragments furent lus de la Dispute de Maxime avec Théodose (2). Il parcourut les œuvres de Maxime conservées à la Vaticane pour trouver d'où venaient ces fragments. Il cherchait vainement, même il avait renoncé à tout espoir de mettre la main sur les deux pièces, quand le hasard les lui fit découvrir incorporées aux deux mss. vaticans de la Vie de S. Maxime.

La Dispute avec Théodose est une argumentation théologique, fort précieuse pour déterminer les positions de S. Maxime ; nous n'avons pas à nous y arrêter présentement. Relevons seulement l'allusion à l'exil des deux Anastases, l'un à Perbera, l'autre à Mésembria (144B 6).Une autre fois, Maxime parle de l'apocrisiaire ; à un moment de la dispute, il semble que Théodose se rende à l'idée exprimée par Maxime d'une légation à Rome. Maxime propose qu'on y mette Anastase l'apocrisiaire qui est l'objet, depuis longtemps déjà, de mauvais traitements (3). Théodose refuse sous prétexte que lui et Anastase ont eu ensemble quelques difficultés dont il lui tient rancune. Les deux interlocuteurs n'arrivent pas à s'entendre et l'évêque Théodose quitte Maxime (fin du § 23. Cf. *Vita*, fin du § XXXI).

A quelque temps de là — le 8 septembre de la 15e indiction [656] — un ordre arrive de Constantinople : l'empereur commande d'amener Maxime au monastère de Saint-Théodore près de Rhégium (4). Il recommande d'user de grands égards en-

(1) An. 656, éd. de 1599, p. 450-61 (PAGI, éd. cit., p. 478-88) d'après la traduction de Pierre Morin.

(2) MANSI, XIII, 40A 1 - B 3 = *P.G.*, 156A 2 - B 14 et 164A 11 - B 2.

(3) Col. 156A 6-10 : *ἐκεῖνος γὰρ καὶ τὴν γλῶσσαν οἶδε, καὶ αἰδοῦνται αὐτὸν ἀξίως, τοσούτους χρόνους κολαζόμενον, διά τε τὸν Θεὸν καὶ τὴν κρατοῦσαν ὀρθὴν πίστιν ἐν τῷ κατ' αὐτοὺς θρόνῳ.*

(4) Kutschuk-Tzschekmetsché, près San Stefano.

vers le saint abbé. Le transfert accompli, le consul Paul qui en était chargé, rend compte de sa mission. Le lendemain, 9 septembre 656, les deux patrices Épiphane et Troïle accompagnés de l'évêque Théodose viennent vers Maxime. Ils tentent par diverses promesses de le décider à se soumettre au bon vouloir du basileus : qu'il reçoive le Type, et des honneurs de toute sorte lui seront prodigués ; le basileus viendra lui-même à sa rencontre et le conduira solennellement à la grande église, ensemble ils participeront aux saints mystères ; par cet acte, l'unité sera restaurée dans tout l'empire. Tel est le contenu des § 24, 25 de la Dispute, résumés dans la première partie du § XXXII de la *Vita* (*P.G.*, 101A-B 9).

§ 26. A toutes ces propositions, Maxime répond qu'aucune puissance d'ici-bas ne pourra le contraindre à pareille abjuration. Il prend à témoin les saintes images du Christ et de sa mère (c'est le passage lu au VIIe concile). Toute cette scène se retrouve, quelques mots changés, dans la seconde partie du § XXXII de la *Vita* (101B 9 - C 7).

§ 27. Devant une telle résolution, les envoyés de Constant n'ont plus rien à répliquer. Maxime est insulté, bafoué, frappé ; l'évêque Théodose est obligé d'intervenir pour mettre fin à ce déchaînement de violences. Cf. *Vita*, § XXXIII.

§ 28, 29. Le patrice Épiphane avait protesté de son orthodoxie et récité, en partie du moins, son Credo. A cela Maxime objecte : si vous croyez ainsi, pourquoi me forcer à reconnaître le Type qui est la négation de ce Credo ? Épiphane de lui répliquer alors que le Type est tout simplement une formule de passage, rien de plus ; et Troïle faisant allusion à ce qui s'était passé lors du procès (cf. *P. G.*, 121D 10-124A 1) répète que le Type n'était pas un nouveau symbole, mais l'ordre impérial de faire silence sur certaines questions. Silence qui vaut une hérésie, lui riposte Maxime.

Rien n'avançait, chacun restait sur ses positions. On imagina cependant que de nouvelles menaces pourraient agir sur le saint vieillard ; on lui annonça donc de quelle façon il serait traité à Constantinople où il allait être dirigé. Puis, les envoyés du basileus se retirèrent et rentrèrent à la ville impériale ; on était à la veille de l'Exaltation de la Sainte Croix.

§ 30. Dès le lendemain, le consul Théodose était près de

Maxime ; il le dépouille de ses vêtements et lui lit l'ordre de Constant : « Puisque tu n'as pas voulu d'honneurs, ils seront éloignés de toi. Tu auras le jugement de tes disciples, celui de Mésembria et celui de Perbera. » Les deux patrices confirment ce qu'avait dit Théodose ; c'est à savoir que les deux disciples de Maxime seront amenés et jugés ; sur place on verra quel sort leur faire (*καὶ δοκιμάζομεν καὶ αὐτούς, καὶ βλέπομεν καὶ τὴν ἐπ' αὐτοῖς ἔκβασιν*).

Voilà qui en dit long sur l'état des esprits à l'égard de ceux qui résistaient encore au Type. Car la résistance continuait ; à Rome même, où le pape Eugène avait paru chercher des accommodements, il y a changement d'attitude vis-à-vis des ordres que transmettait l'exarque de la part de son maître. On a vu plus haut que le patriarche Pierre avait envoyé une synodique au pape Eugène et combien Anastase le disciple craignait que le pape ne fût circonvenu. Au courant de ce qui se passait, le peuple romain imposa sa volonté : il obligea le pape à se montrer ferme et ne lui permit de célébrer la messe que s'il déclarait ne pas recevoir la synodique patriarcale. Soutenu par le peuple, Eugène dut suivre la ligne de conduite que lui traçaient les événements (1). Constantinople s'en irrita. Et voilà pourquoi Épiphane et Troïle font sonner bien haut devant Maxime que le pape ferait bien d'être prudent ; il relève la tête aujourd'hui, lui, tous ceux de là-bas (Rome) et le reste des disciples de Maxime : ce qui les attend, c'est le sort de Martin (2). Ceci dit, Maxime fut confié aux soldats qui l'amenèrent à Selembria.

§ 31. On resta deux jours à Selembria ; Maxime y eut à se défendre contre la niaise accusation d'un soldat qui avait

(1) *Liber Pontificalis*, I, 341 : « *Et accensus populus vel clerus eo quod talem synodicam direxisset* [le patriarche Pierre], *minime est suscepta, sed cum maiore strepitu est a sancta Dei ecclesia proiecta; ut etiam nec eundem papam demitteret populus vel clerus missas celebrare... nisi promisisset his ipse pontifex minime eam aliquando suscipere.* »

(2) *Τὸν πάπαν τὸν νῦν ἐπαιρόμενον καὶ πάντας τοὺς ἐκεῖσε λαλοῦντας, καὶ τοὺς λοιπούς σου μαθητὰς καὶ πάντας ὑμᾶς χωνεύομεν ἕκαστον ἐν τῷ ἐπιτηδείῳ αὐτοῦ τόπῳ, ὡς ἐχωνεύθη Μαρτῖνος* (*P.G.*, XC, 168B 4-8).

répandu le bruit que le saint homme prononçait des blasphèmes contre la Theotocos. Maxime eut bien vite fait de se justifier. Bientôt, une escorte vint le prendre pour l'amener à Perbera (*καὶ αὐτὸς ἀπηνέχθη ἐν Περβέροις ἐν τῇ συνεχούσῃ αὐτὸν φρουρᾷ*). Avec ces mots se termine la dispute de Maxime et de Théodose ; les deux paragraphes (32 et 33) qui suivent dans l'édition de Combefis, appartiennent à un autre contexte (1).

Dans les Vat. gr. 453 (fol. 167^{v}) et 511 (fol. 19^{v}), Mosq. 391 (fol. 133), après les mots *συνεχούσῃ αὐτὸν φρουρᾷ* suivent quelques mots qui pourraient bien représenter la plus ancienne liaison entre les événements qui précèdent et ceux qui suivent. En voici la teneur : *Ἱκανοῦ δὲ χρόνου διαδραμόντος καὶ τοῦ ἁγίου ἐν τῇ εἰρημένῃ ἐξορίᾳ ὄντος, πάλιν ἀποστειλὰς ὁ βασιλεὺς μετεκαλέσατο αὐτὸν καὶ* [*Τῇ ἡμέρᾳ ᾗ προσωρμίσθησαν...*] Mais ainsi qu'il a été expliqué ci-dessus, il y a erreur dans l'agencement des documents puisque la liaison faite, on nous donne (*τῇ ἡμέρᾳ ᾗ προσωρμίσθησαν*) le texte de la *Relatio motionis*. Baronius victime de ce désordre traduit à cet endroit (2) la liaison dont nous venons de donner le texte et le document qui suit, cette *Relatio* dont il avait déjà traduit le résumé dans les Annales de l'année 650.

V. Le second procès, le second exil, la mort.

Vita, § xxxiv-xxxv. Maxime et les deux Anastases, dont on avait annoncé la prochaine arrivée (3), sont amenés à Constantinople (662).

(1) Le § 32 a tout l'air d'une note ajoutée. Dans le ms. des *Collectanea* d'Anastase (Paris, B. N. 5095, fol. 44) en face des deux mots *Iohannes consiliarius*, on lit : *Hunc sanctus papa a Chersone anathematizavit in epistola ad sanctum Maximum destinata*, et en face de *Mennam monachum : hic est qui et genere et matre Ægyptius erat et verae veritatis inimicus.* Le P. Peitz (art. cit., p. 447) rattache ce paragraphe au § 25. Je ne saurais me prononcer ; je remarque seulement qu'il manque à une grande partie des mss. (Vat. 453 et 511, Coislin 507).

(2) An. 657, p. 464-70.

(3) C'est ce que nous avait déjà laissé entendre la phrase *Ἱκανοῦ δὲ χρόνου κ.τ.λ.* Ce temps qui s'étend de l'arrivée à Perbera à la convocation de l'empereur va de 656 à 662.

Un concile fut institué pour le jugement des délinquants. Macaire d'Antioche, au cours de la VIIIe session du VIe concile (680-681), nous renseigne sur la marche de ce procès. Les juges furent Pierre patriarche de Constantinople, Macédonius d'Antioche et le topotérète d'Alexandrie, Théodore, accompagnés d'autres évêques. Maxime et ses disciples, ajoute Macaire, y furent anathématisés et exilés (1). Nous pouvons savoir davantage.

Un résumé de ce concile monothélite conservé par des partisans de Maxime — vraisemblablement par l'apocrisiaire Anastase — nous est parvenu (2). Combefis qui en trouva le texte grec l'imprima avec sa traduction à la suite du § 32 de la Dispute avec Théodose. Sirmond fit de même (3), mais nota en marge que le passage n'était pas dans les *Collectanea* et n'avait rien à faire avec la dispute.

Après avoir anathématisé Maxime et son disciple, le pape Martin, S. Sophrone et tous les orthodoxes, on introduisit Anastase l'apocrisiaire. Les injures de toute nature lui furent prodiguées. Puis le décret fut signifié aux trois confesseurs ; tout d'abord, le préfet, qui se trouvait à proximité, devait administrer aux condamnés une sévère flagellation, puis leur arracher la langue. Telle était la sentence (4). La *Vita* (§ XXXIV, seconde partie - XXXVII) nous apprendra comment elle fut exécutée.

Il ne paraît guère douteux que, dans une première édition de la Vie de S. Maxime, le récit du jugement suivi du verdict

(1) MANSI, XI, 357.

(2) MANSI, XI, 73-76 : *Fragmentum Actorum concilii II Constantinopolitani monothelitarum.*

(3) Opera, t. III, 373.

(4) Cf. *P.L.*, CXXIX, 656-57. Ce fragment d'Actes n'est pas extrait du dossier officiel de l'assemblée. C'est plutôt une sorte de chronique des débats, fabriquée après coup. Ce qui nous reste peut se diviser en deux parties dont la première est remplie par des anathèmes contre les orthodoxes. Quant à la seconde, je serais porté à y voir une reconstruction des événements d'après la *Vita*. Un exemple suffira : le fragment de ces prétendus Actes conciliaires raconte des faits postérieurs au Concile. Les quelques phrases du Mosq. 380, fol.249-249^v^, diffèrent quant aux mots de ce que nous donnent les autres recensions de la *Vita*, mais n'ajoutent aucun fait positif,

figurait là où nous ne lisons plus qu'un résumé. Si je ne m'abuse, il y eut d'abord lecture d'un décret d'anathème. C'est à cette lecture que se rapporte une phrase conservée dans nos mss. Vaticans et le Mosq. 391, hors de son contexte il est vrai, puisque les mots qui la précèdent sont les derniers du § 14 de la *Relatio motionis* (*τὸ γενόμενον γέγονε*, *P.G.*, 128D 15). *Τούτων οὕτως λεχθέντων*, poursuivent nos mss., *μικρὸν τὸν ἅγιον γέροντα τοῦ σεκρέτου διαστήσαντες, βουλὴν βουλεύονται ὡς τοῦ μὲν ζῆν δῆθεν...* (*P.G.*, 104B 10 ; la suite = *Vita*, § XXXIV, seconde partie). Le résultat de ce conseil qui voulait se donner des airs d'humanité fut de décider une cruelle flagellation pour Maxime et son disciple ; après quoi l'un et l'autre furent ramenés en prison.

§ XXXVI-XXXVII. Maxime est une fois encore remis au bourreau, on lui coupe la langue ; l'hagiographe note ici que ce fut en vain : par un miracle, Dieu conserva au courageux confesseur l'usage de la parole ; peu après, on le priva de la main droite (1).

Le même supplice était réservé à Anastase l'apocrisiaire (2). Ce n'était pas assez : les deux confesseurs furent promenés au dehors pour y recevoir les insultes et les moqueries de la

(1) Cf. ce qui est raconté dans le fragment du concile monothélite. Les trois confesseurs y sont condamnés à avoir la langue coupée. Ici nous retrouvons Théophane (A. M. 6149, éd. DE BOOR, I, p. 347). L'empereur, dit-il, ordonna de couper la langue et la droite de Maxime *ὡς πλεῖστα κατὰ τῆς αὐτοῦ δυσσεβείας σὺν τοῖς μαθηταῖς αὐτοῦ Ἀναστασίοις συγγραψαμένου*. Je pense que c'est à la lecture de cette phrase de son modèle retrouvé, où Maxime et les deux Anastases étaient réunis, que le compilateur du Mosq. 380 doit d'avoir fait subir le même supplice aux trois confesseurs (fol. 250 : *ἀπέτεμε τάς τε γλώσσας καὶ τὰς τιμίας χεῖρας αὐτῶν*). Ni Théophane, ni lui ne parlent du miracle qu'ont retenu les autres recensions de la Vie de Maxime.

(2) La *Vita* fait erreur en mettant ici le nom du disciple, au lieu de celui de l'apocrisiaire. Il est clair, d'après la lettre à Théodore de Gangres et d'après l'*Hypomnesticon*, que c'est l'apocrisiaire, et non le disciple, qui subit le sort de Maxime ; à tort aussi, par conséquent, elle adjoint l'apocrisiaire aux deux confesseurs — pour elle Maxime et Anastase le disciple — avant le départ pour l'exil. Tout ceci se retrouve démarqué dans le fragment du concile.

foule. Après quoi, on leur adjoignit l'autre Anastase et tous les trois furent dirigés vers un lointain exil (1).

Le § XXXVIII de la *Vita* est une addition manifeste : on y raconte la mort des persécuteurs et le triomphe des héros au temps d'Agathon (2).

Les § XXXIX et XL nous transportent au pays de l'exil ; ils ne sont que le résumé d'un document de premier choix pour la fin de l'histoire de Maxime et des deux Anastases : la *lettre d'Anastase l'apocrisiaire à Théodore de Gangres.*

Cette lettre, nous l'avons vu plus haut, s'est conservée entière dans la traduction d'Anastase le Bibliothécaire. Le Mosq. 380, fol. 251-252, a seul entre tous les témoins que nous connaissions, gardé une partie du texte grec : nous en noterons les particularités.

La lettre est envoyée du troisième exil : *a tertio exsilio id est Lazico.* Nous y apprenons que dès l'arrivée des trois confesseurs au pays des Lazes (3) — la traduction d'Anastase

(1) Après les mots *καὶ τοῦ ἀποκρισιαρίου Ἀναστασίου* (vraisemblablement à corriger en *μαθητοῦ Ἀναστασίου*), nos mss. Vaticans et le Mosq. 391 (cf. BARONIUS, p. 470) ajoutent *ἀπρονοήτους, γυμνούς, ἀνυποδήτους, ἀτρόφους, πάσης τῆς πρὸ τὸ ζῆν ἀφορμῆς ἀπεστερημένους, μὴ ἐγγίζοντας θαλάσσῃ ἵνα μὴ ἔχωσιν ἐκ τῶν ἐλεημόνων ἐπίσκεψιν, καὶ τὸ πάντων δεινότατον ὅτι καὶ διῃρημένους ἀπ' ἀλλήλων, τοῦτό γε μόνον καλῶς ποιησάμενοι, οἱ ἐναγεῖς, ἑαυτῶν ἀποδιαστείλαντες.* La première partie de cette phrase jusqu'à *ἐπίσκεψιν* se lit au § 15 de la *Relatio motionis* (*P.G.*, 129A 11-14). On voit par là une fois de plus combien nos textes ont été mêlés. J'ai dit plus haut que la seconde partie du § 15 de la *Relatio motionis* me paraissait suspecte ; le passage me semble ici mieux encadré.

(2) Le ms. 380 de Moscou (fol. 250v-251) donne, là encore, une version bien particulière. Pour cette partie, son rédacteur avait devant les yeux et Théophane et la *Vita.* De même qu'au début de la Vie de Maxime (voir ci-dessus, p. 15, n. 2), il s'est sincèrement préoccupé de combiner les deux narrations. Il donne donc tout d'abord sur le synode d'Agathon une sorte d'adaptation de la seconde partie du § XXXVIII de la *Vita*, en démarque ensuite le début et insère alors mot à mot le récit de Théophane (éd. DE BOOR, I, 351,15 - 352, 9) ; il revient enfin aux dernières phrases du § XXXVIII de la *Vita.* Ce paragraphe tout entier est omis par Baronius.

(3) Le ms. de Moscou remplace tout le prologue (soit *P.L.*, CXXIX, 659A 1 - D 1), par ces mots : *Τότε ὁ μέγας μάρτυς Μάξιμος ἐν τῇ ἐξο-*

précise que ce fut le 8 juin de la 5e indiction (662) — on eut soin de les dépouiller de tout ce qu'ils pouvaient avoir reçu de mains charitables, même du fil et des aiguilles qu'on leur avait donnés, ajoute Anastase. Maxime, impotent, épuisé de tourments, fut interné dans le *castrum* de Schemaris (*Σχιόμαριν*) au voisinage des Alains. L'abbé Anastase et l'apocrisiaire furent hissés sur des chevaux et expédiés le premier au *castrum* de Scotoris, le second dans un *castrum* du nom de Buculus aux confins de l'Alanie (1).

Peu de jours après (*τῇ ὀκτω και δεκάτῃ τοῦ αὐτοῦ ἰουλίου μηνός*, *quinto decimo namque kalendarum Augustarum*), les deux Anastases étaient une fois de plus sur route et bientôt séparés. Le disciple était dirigé vers un *castrum* de Souanie (*εἰς κάστρον τῆς λεγομένης Σουανίδος*, *Suanias* Anastase). Soit en route, soit à l'arrivée, rompu de misères et de souffrances, Anastase le disciple rendait son âme à Dieu, vers la fin de la seconde quinzaine de juillet (2). Quant à l'apocrisiaire, il fut dirigé vers le *castrum* de Thacyrie près de l'Abasgie (*iuxta Hiberiam* Anastase) (3).

Maxime était à Schemaris (ou Schiomaris) depuis plusieurs semaines quand, favorisé d'une vision, il annonça sa mort prochaine ; elle survint au jour indiqué, samedi 13 août 662 (4).

ρίᾳ ἀπενεχθεὶς καθὼς Ἀναστάσιος ὁ πρεσβύτερος καὶ ἀποκρισιάριος τῆς πρεσβυτέρας Ῥώμης γράφει πρὸς Θεοδόσιον πρεσβύτερον ἐν τῇ ἁγίᾳ πόλει διάγοντα· Ἡνίκα κατέλαβον κ.τ. λ. (Muretov, art. cit., p. 161-68).

(1) *Quod videlicet castrum iidem Alani captum nunc retinere noscuntur*, ajoute Anastase. Sur la topographie de cet exil, cf. Corn. Kekelidze, *Remarque sur les sources géorgiennes de la Vie de S. Maxime le Confesseur*, dans les *Trudy* de l'Académie de Kiev, 1912, pp. 1-41, 451-82. *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 456-59. L'étude de M. Kekelidze a été reprise et complétée par M. A. Brilliantov, qui a pu s'aider des observations faites sur place, à sa demande, par le colonel A. C. Enkel, en 1913. Voir *Khristianskij Vostok*, t. VI, p. 1-62.

(2) Le 24 juillet, précise l'*Hypomnesticon* (*P.L.*, CXXIX, 687B 9).

(3) Anastase ajoute (col. 660C 9-12) : *Hinc igitur conjicio quod circa undecimo kalendas, vel nono kalendas augustas quintae indictionis in Domino, sicut dictum est, obdormierit*, ce qui est une répétition de B 14-C 1. Quant à l'apocrisiaire, l'*Hypomnesticon* (trad. d'Anastase le Bibl.) nous apprend qu'il mourut le 11 octobre 666.

(4) La *Vita* (§ XL), la *Vita in epitome*, la notice du Synaxaire pla-

Il fut enseveli, ajoute le ms., *ἐν μοναστηρίῳ λεγομένῳ τοῦ ἁγίου Ἀρσενίου* (1). Longtemps après l'époque de la sépulture, le tombeau du saint confesseur était encore signalé au loin par un prodige : chaque nuit, trois lampes miraculeuses éclairaient le lieu de sa dépouille (2).

Le § XLI est une invocation à S. Maxime ; l'auteur demande à son héros l'appui nécesssaire pour arriver sans défaillance aux rivages éternels : *ἐνθα ἡ μακαρία διαγωγὴ καὶ κατάπαυσις ἡ γαληνοτάτη.*

C'est ainsi que se termine la *Vita* dans les mss. romains et le Mosq. 391 ; les Paris. 1453, 1508, l'édition de Combefis ajoutent (§ XLII) une prière à S. Nicolas, due vraisemblablement à la dévotion d'un copiste.

Il n'est pas inutile, après cette enquête sur la Vie de S. Maxime et des deux Anastases, de dégager, en manière de conclusion, les résultats auxquels nous ont amené nos analyses.

1° Nous possédons sur la vie de S. Maxime quatre documents de premier choix (la *Relatio motionis*, la *Lettre de Maxime à Anastase*, la *Dispute de Bizya*, la *Lettre d'Anastase l'apocrisiaire à Théodore de Gangres*) qui formaient un dossier. Ces différentes pièces ont été soit reproduites intégralement soit résumées dans les différentes recensions de la Vie du saint.

2° Trois de ces recensions ayant les unes et les autres même début et même fin, nous sont parvenues représentées également dans la tradition manuscrite et dans les textes imprimés consacrés à la vie de S. Maxime ; l'édition de Combefis, le texte des *Act. SS.*, les Annales de Baronius donnent ou supposent une de ces recensions. De l'une d'elles proviennent les deux notices de la *Vita epitomata* et du Synaxaire.

Une quatrième recension représentée par le Mosq. bibl. Synodale 380 se distingue des précédentes en ceci que le rédacteur ayant à sa disposition et les documents ci-dessus

cent la mort de Maxime à la troisième année de son exil (*ἐπὶ τριετίαν*) ; c'est une erreur, la lettre d'Anastase indiquant à deux reprises la 5e indiction.

(1) La *Vita in epitome* et la notice du Synaxaire ont gardé ce souvenir du monastère d'Arsène.

(2) Aussitôt après cette phrase, le rédacteur du Mosq. 380 ajoute une doxologie et les mots : *τέλος τοῦ βίου τοῦ Μαξίμου.*

énumérés, et l'une des trois recensions (la troisième) et la Chronique de Théophane, il eut pour premier soin de reproduire tout d'abord les documents du dossier et le texte de Théophane ; du reste, il ne conserva que quelques bribes qu'il agença à sa manière.

3° Le Type fut proclamé en 647, mais on peut hésiter sur la date où Constant commença à persécuter Maxime (650 ou 653).

4° Le premier procès de Maxime eut lieu en mai 655, Pierre étant patriarche.

5° Maxime, après deux résidences d'exil, fut ramené à Constantinople et jugé, une seconde fois, en 662 ; le 13 août de la même année, il rendait son âme à Dieu.

Il resterait maintenant à fixer la date de la première rédaction de la *Vita*. Je ne crois pas m'éloigner beaucoup de la vérité en la faisant contemporaine du VIe concile œcuménique (680-681) qui vengea la mémoire des victimes de Constant.

Rome, novembre 1927. Robert DEVREESSE.

NOTE à la page 18. *Ἐπεὶ δὲ συνέβη.* Théophane continue à suivre notre *Vita* (éd. DE BOOR, I, 331, 24) : *Θεοδώρου δὲ τοῦ πάπα τελευτήσαντος, Μαρτῖνος ὁ ἁγιώτατος χειροτονεῖται ἐν Ῥώμῃ. Καταλαβόντος δὲ καὶ Μαξίμου ἀπὸ Ἀφρικῆς ἐν Ῥώμῃ καὶ τὸν πάπαν Μαρτῖνον πρὸς ζῆλον ἐξάψαντος, σύνοδον ρν' ἐπισκόπων συναθροίσαντες Σέργιον καὶ Πύρρον, Κῦρον καὶ Παῦλον ἀνεθεμάτισαν, τὰς δὲ δύο θελήσεις καὶ ἐνεργείας Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν ἐτράνωσαν καὶ ἐκήρυξαν τῷ θ' ἔτει τῆς βασιλείας Κώνσταντος, ἔγγονος Ἡρακλείου, ἰνδικτιῶνι η'.* Cf. en des termes à peu près identiques l'adaptation du ms. A, fol. 233^v^. Il n'est pas question de raconter ici ce que fut le synode du Latran, mais il est indispensable pour comprendre soit la suite des événements, soit la teneur de certains témoignages relatifs à la vie de notre héros, de commenter, quoique brièvement, le passage de la *Vita* que nous avons sous les yeux. Le reste de la vie de Maxime est, en effet, commandé par un acte de Constant, le *Type*. Par cet édit, l'empereur défendait de parler d'une ou de deux énergies, d'une ou de deux volontés. Quand fut lancé l'édit fameux ? Les historiens le datent généralement de la fin de 648. S. Maxime, dans son interrogatoire du palais (*P.G.*, 120D 3) nomme la 6e indiction (*ἐπὶ τῆς ἕκτης ἰνδικτιῶνος ἐκτεθέντος Τύπου*), soit l'année 647. Cette date est confirmée par les données de l'*Hypomnesticon*, dont nous parlerons dans un instant. Mgr Duchesne (*Liber Pontificalis*, I, 339) s'était bien rendu compte que les premiers

mots de la notice du pape Martin (*Huius temporibus Paulus...*) revenaient à des événements appartenant au précédent pontificat, le biographe ayant soudé ensemble ce qui concernait et le Type et le concile du Latran. La notice du *Liber*, empruntée au discours du pape Martin devant les Pères du concile, doit être relue : *Paulus... studuit ad coperimentum proprii erroris quibusdam subreptionibus ut et clementissimo principi suadere typum exponere qui catholicum dogma distrueret; in quo typo omnes omnino voces sanctorum Patrum cum nefandissimorum haereticorum dictionibus enervavit, nec unam nec duas voluntates aut operationes in Christo domino nostro definiens confiteri...* Le récit des gestes de Paul continue par des détails qui rejoignent directement l'un de nos documents sur la vie de S. Maxime. *Ipse inlicite praesumere studuit, in tantum ut altare sanctae nostrae sedis qui erat in domo Placidiae sacratum in venerabili oraculo subvertens deripuit, prohibens ne adorandam et inmaculatam hostiam apocrisarii nostri ibidem Deo offerre valeant, nec communionis sacramenta percipiant. Qui videlicet apocrisarii, quia ex praeceptione apostolicae auctoritatis commonuerunt eum ut de tali haeretico intentum recederet, necnon et contestari visi sunt, persecutionibus diversis cum aliis orthodoxis viris et venerabilibus sacerdotibus insecutus eos, quosdam eorum custodiae retrudens, alios in exsilio deportans, alios autem verberibus summittens.*

L'un de ces apocrisiaires, Anastase, vigoureux défenseur d'Honorius (cf. *P.G.*, XCI, 244-45 et *P. L.*, CXXIX, 572), appartient à l'histoire de S. Maxime. Dans l'*Hypomnesticon*, une vingtaine de lignes sont consacrées à ce qui lui survint peu de temps après la proclamation du Type. Il en résulte que l'apocrisiaire commença, dans la sixième indiction (cf. *P.G.*, 196A 6, c 14), une vie d'exil qui devait se prolonger vingt années. C'est à Trébizonde qu'il fut, cette première fois, déporté. Ses deux disciples, deux frères, jeunes byzantins de noble famille, Théodore et Euprépès, furent arrêtés à Abydos alors qu'ils tentaient de fuir vers Rome, après que leur maître eût été emmené à Trébizonde. La cause de leur arrestation est exprimée nettement : *pro eo quod noluissent cum eis contaminari tam evidenti impietate in profano et penitus sine Deo imperatorio Typo qui ex submissione factus est eorum qui erant ecclesiae Constantinopoleos, et publicatis, id est denudatis omni substantia quae inerat sibi... flagellaque mortalia a praefecto suscipientibus et Chersonem in exsilium missis* (*P.G.*, 196BC). N'est-ce pas le meilleur commentaire aux plaintes formulées par le pape Martin contre les agissements de Paul vis-à-vis des apocrisiaires et des orthodoxes qui ne voulaient pas recevoir le Type ? Le plus jeune des deux frères, Euprépès, mourut bientôt. Théodore, au contraire, survécut de longues années ; il consola le pape Martin quand celui-ci vint, à son tour, subir l'exil en Chersonèse et raconta ses souffrances. A deux reprises, l'*Hypomnesticon* mentionne le premier exil d'Anastase l'apocrisiaire à Trébizonde (*P.G.*, 195D 15, 196B 8) et fait, en même temps, allusion à

deux autres exils auxquels il fut condamné plus tard (195C 5, D 2, 196A 9) ; nous aurons à y revenir. Quand l'évêque Théodore viendra voir Maxime à Bizya, le saint abbé fera allusion aux mauvais traitements qu'Anastase l'apocrisiaire subit depuis longtemps (*τοσούτους χρόνους κολαζόμενον, διά τε τὸν Θεόν...*). De même dans une de ses lettres, le pape Martin s'apitoie sur les soutfrances de l'apocrisiaire en Chersonèse : *tribulationibus afficiebant... eos qui circa monachum Anastasium erant qui a tempore multo hic propter Christum... afflictus est* et, dans la même phrase, il réunit le disciple et Maxime son maître (cf. *P.L.*, CXXIX, 602 D).

NOTE à la page 18, l.23. Les Actes du Concile existent encore, en latin et en grec (MANSI, t. X, 863 sq.). Si je ne me trompe, Maxime ne paraît pas aux séances officielles ; les évêques seuls ont la parole, eux seuls ont signé les procès-verbaux. Une seule fois (Actio II, MANSI, X, 910) on trouve la souscription : *Maximus monachus.* Le rôle du saint abbé dut être de premier plan. Le texte que nous avons devant les yeux laisse deviner quelle part il prit aux travaux du concile. Peu étaient comme lui versés dans la dialectique, peu connaissaient comme lui les arguments des hérétiques et les positions de la théologie traditionnelle. Serait-ce s'avancer trop que d'en faire l'auteur des dossiers patristiques versés au Concile ? Quoi qu'il en soit de la question de priorité, il me paraît intéressant de mettre en parallèle la liste des *χρήσεις* données par le *Tomus spiritualis et dogmaticus* adressé de Rome par Maxime à l'évêque Étienne (*P.G.*, XCI, 153 sq.) et la documentation rassemblée par les Pères à la cinquième session.

S. MAXIME, *Tomus spiritualis.*	MANSI X, 1088 sq. (*πρᾶξις ε'*).
160CD, Athanase, *De Incarn. et Trin.*	1088B.
160D-161A, Grég. Naz., *De Filio*, or.2.	1088D-1089A.
161AB, Grég. Nysse, or. *In Pascha.*	1089DC.
161B, id., *Contra Eunomium*, or. 2.	1089AB.
161BC, id., *Contra Apollinarem.*	1089DE.
164A 2-164D 2, Chrysostome, *In eos qui Missae non interfuerunt.*	1089D-1092, en partie seulement.
164D6-165A6, Cyr. Alex., *Thesaur.* 24.	1094CD.
165A, id., *Comm. in Iohannem.*	Cf. 1096AB.
165AB, Sévérien, *In Transeat.*	1092E-1093A.
166C-169A, Ambroise, *Lib. II ad Gratianum.*	1072BC, avec quelques variantes.
169A, Cyrille de Jérusalem.	1106BC.
169AB, Léon à Flavien.	1097B.
169BC, Chrysostome, *In viduam.*	1097CD.
169C, id., *In S. Thomam.*	1097B.
169C-170A, Cyr. Alex., *Thesaur.* c. 32.	1077CD et 1077B.

A cette liste d'orthodoxes est joint, de part et d'autre, un dossier des citations d'hérétiques.

169CD, Apollinaire : *Ἀπόδειξις περὶ τῆς θείας σαρκώσεως.*	1113E-1116B.
169D-172AB, Polémon (2 citat.).	1116BC.
172B C, Thémistius (2 citat.).	1117BC.
173A, Théodore de Mopsueste.	1117E-1120A.
173AB, Nestorius : *Ἐμφανὴς μύησις* (2 cit.).	1120BC.
173C, Paul de Perse.	1120CD.

NOTE à la page 31. *Συνελθόντων τῶν δύο πατριαρχῶν* et plus loin, vers la fin de l'interrogatoire (col. 128D 1) : *οὐδεὶς οὐδὲν τῶν πατριαρχῶν ἐφθέγξατο.* Cette note chronologique est à considérer, puisqu'on a fait état de la présence des deux patriarches pour fixer la date du procès de S. Maxime (E. MONTMASSON, *Chronologie de la Vie de S. Maxime le Confesseur* [*580-662*], dans *Échos d'Orient*, t. XIII, 1910, p. 149-54) L'auteur veut démontrer que les deux patriarches en question ne pouvaient être que « Paul alors sur le trône de Constantinople, et Pyrrhus ex-patriarche aspirant à recueillir l'héritage de ce dernier. En ce qui concerne Paul, on peut démontrer qu'il est mort en 654. Si nous comparons la chronologie des diverses listes patriarcales des historiens et des chroniqueurs, nous remarquons, il est vrai, de curieuses divergences au sujet de notre patriarche ; mais elles peuvent s'expliquer, et M. Brooks l'a fait, par des distractions de copistes (E. W. BROOKS, *On the List of the Patriarchs of Constantinople from 638 to 715*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, Leipzig, t. VI, 1897, p. 40-47). Inutile de refaire après lui un travail aussi démonstratif ; le savant anglais a définitivement prouvé que Paul II, monté sur la chaire patriarcale le 1er octobre 641, l'a occupée treize ans deux mois et vingt-six jours, et que Pyrrhus, réélu le 4 janvier 655, lui a succédé presque immédiatement » (art. cité, p. 152).

Les calculs de M. Brooks ne m'ont pas aussi facilement convaincu que l'auteur dont je viens de citer les lignes ; la chronologie des années 641-666, c'est-à-dire du pontificat de Paul II à celui de Pierre, n'est pas assurée. Les matériaux rassemblés par Brooks (p. 40) s'accordent, pour la majorité, à donner à Paul 12 ans et 26 jours de pontificat, toute mention de mois étant omise, soit d'octobre 641 à l'hiver 653. Vient ensuite, d'après les mêmes sources, le rapide pontificat (le second) de Pyrrhus fixé à 4 mois et 26 jours ; on ajoute (BROOKS, p. 44) qu'il mourut le jour de la Pentecôte. Pierre lui succède ; la plus grande partie des documents lui attribue douze ans et quatre mois de pontificat, ce qui nous fait rejoindre l'automne 666. Ces données, M. Brooks a cru bon de les négliger pour attribuer à Paul, contre toutes les sources par lui diligemment rassemblées, 13 ans, 2 mois et 26 jours d'épiscopat à Constantinople et le faire

mourir le 27 décembre 654 ; Pyrrhus serait venu ensuite et aurait occupé le siège patriarcal du 4 janvier à la Pentecôte 655. Mais alors, c'est Pierre qui voit ses années diminuées d'une unité, les 12 années des notices (certains exemplaires évidemment fautifs mettent ἔτη β'), étant par le calcul de M. Brooks réduites à onze. On peut s'étonner que l'auteur ait cru bon de se débarrasser de précisions sur lesquelles s'accordaient la plupart des témoins et de déplacer de quelques mois ou même davantage une chronologie qui, pour le reste, cadre assez étroitement avec les faits connus. Le motif de ces corrections est donné (p. 46) : la mort de Paul fixée par les documents au 26e jour de la 12e année de son élévation au trône pontifical est contredite par la *Narratio in S. Martinum* (*P.L.*, CXXIX, 597A). Je n'ai pas à m'occuper des Actes de S. Martin : des compétences ont déjà jeté leur dévolu sur ces pièces. Pour mon compte, je crois que le canevas des événements qui se déroulent entre le geste de l'exarque (juin 653) et l'exil à Sébastopol est suffisamment rempli par ce que raconte la *Commemoratio* d'Anastase le Bibliothécaire (*P.L.*, CXXIX, 591) et la lettre *Noscere voluit* du pape prisonnier. Enlevé de Rome en juin 653, Martin a trouvé à Misène le navire qui devait le transporter à Constantinople, *carcer meus*. De Misène, on devait filer vers la ville impériale, mais on dut s'arrêter de place en place, vraisemblablement pour éviter les corsaires sarrasins qui naviguaient dans les parages. Nulle part, au cours de ces escales plus ou moins forcées, on ne témoigna le moindre signe de compassion au vénérable prisonnier impotent et tué de fatigue. A Naxos seulement, la population se montra mieux disposée. Dans une lettre à Théodore (*P.L.*, CXXIX, 590), Martin raconte qu'il trouva dans l'île de la sympathie et des soins. A cet endroit le manuscrit des *Collectanea* contient quelques mots inexplicables : *in insula Naxia, quoniam ibi annum fecimus*. La lecture est certaine, il faut donc ou l'expliquer ou la soutenir. A cause de cet *annum fecimus* — si on le maintient — toute la chronologie est reculée d'une année : c'est le parti qu'ont adopté Mgr Duchesne, le P. Peitz et M. Brooks. Pour mon compte, malgré la témérité qu'il puisse y avoir, je tiens l'*annum* pour une faute et je me représente ainsi la suite de l'histoire de S. Martin : le 17 septembre 653, il arrive à Byzance ; mis en prison dès son arrivée, dans la nuit du 17 au 18, il y resta 93 jours (19 ou 20 décembre 653). Alors eut lieu le procès devant le sacellaire Boucoléon, la sentence de réclusion dans la prison de Diomède ; dans ces jours-là survint la mort de Paul ; aux derniers jours de décembre le pontife subit un nouvel interrogatoire. Jeté une troisième fois en prison, il y resta 85 jours (*P.L.*, CXXIX, 598C 8), soit jusqu'au 14 mars 654. Après quarante-huit heures dans la maison de Sagobela, le pape fut emmené à Cherson où il mourut en septembre 655.

Si, au contraire, on adopte l'*ibi annum fecimus* de la lettre à Théodore, Martin arrive à Constantinople en septembre 654 et c'est la suite des événements et d'autres documents qu'il faut ou décaler ou arranger. C'est-à-dire que la mort de Paul est remise à décembre 654

et que Pyrrhus, patriarche pour la seconde fois, meurt à la Pentecôte 655. Mais alors une difficulté surgit, provoquée par la lettre de Maxime à Anastase : si Pyrrhus est mort à la Pentecôte 655, il n'est plus guère possible que ce jour-là il ait interrogé Maxime ou que celui-ci, écrivant à Anastase le lendemain, ait pu faire silence sur un événement qu'il ne pouvait ignorer. E. MONTMASSON, on l'a vu, adopte les chiffres et les conclusions de Brooks. (Je suis moins sûr qu'il ait bien rendu, p. 152, n. 5, la note 1 de la page 46 où Brooks fait des objections à un mémoire de MICHAEL, *Wann ist Papst Martin I. bei seincr Exilierung nachKonstantinopel gekommen ? Z. f. k. Theolog.*, XVI, 1892, p. 375 ss.). Selon lui, Martin demeura en prison du 17 sept. au 20 déc. 654 ; le lendemain, l'empereur visitant le patriarche Paul malade, celui-ci trouva déplorable de traiter ainsi un évêque [Martin] (*P.L.*, t. CXXIX, 597A) ; peu de jours après, vraisemblablement le 27 décembre 654, Paul mourait et le 4 janvier 655, Pyrrhus prenait sa place. La conclusion de l'auteur est que Paul vivait encore le 21 décembre 654. « Donc, si deux patriarches ont assisté au premier procès de Maxime, c'est quelque temps avant le 21 décembre, mais en 654, et l'un d'eux est Paul. Le second ne peut être que Pyrrhus... Or, Paul est malade du mal qui l'emportera le 27 décembre ; donc le procès a commencé avant cette date. »

Cette reconstruction ne me paraît pas donner sa place à la lettre de Maxime à Anastase qui met le procès aux alentours de la Pentecôte ; elle suppose établie la date de décembre 654 pour la mort de Paul ; le raisonnement syllogistique y tient peut-être trop de place.

Contre cette assignation du second pontificat de Pyrrhus entre janvier et mai 655, il y a encore autre chose. Si, comme il est à peu près certain, c'est à cette dernière date qu'il faut placer l'arrivée des apocrisiaires du pape Eugène, comment se fait-il qu'aucun document ne parle de la mort de Pyrrhus qui serait survenue vers ce même temps ?

Pour mettre un terme à cette note déjà trop longue, mais à mon sens indispensable, j'indique les dates qui me paraissent à retenir : 1° Martin est arrivé à Constantinople en septembre 653 ; 2° son interrogatoire est contemporain de la mort de Paul (décembre 653) ; 3° Pyrrhus reprit le siège patriarcal de janvier à mai 654 ; 4° Pierre succéda à Pyrrhus en mai-juin 654. C'est sous son patriarcat, une année à peine après son élévation, que Maxime fut jugé pour la première fois, vers le temps où débarquaient les apocrisiaires du pape Eugène (mai 655). Deux difficultés demeurent : l'*annum fecimus* de la lettre *Noscere voluit* de S. Martin et la mention des deux patriarches à un interrogatoire de S. Maxime. Aucune des deux n'est insurmontable.

TROIS DATES DU CALENDRIER ROMAIN

Les recherches préliminaires à un commentaire historique du martyrologe hiéronymien nous ont amené à réviser diverses questions dont la solution dépend principalement de l'analyse de ce précieux document. Nous soumettons à nos lecteurs quelques-uns des résultats de notre étude, dans l'espoir qu'ils voudront bien les contrôler et nous indiquer, le cas échéant, la manière de les corriger.

1. Les saints Parthenius et Calocerus (19 mai).

Le groupe des saints Parthenius et Calocerus figure au martyrologe hiéronymien à cinq dates différentes : au 19 mai, au 17 mai, au 18 avril, au 20 juillet dans les deux éditions ; au 11 février dans le manuscrit de Berne seulement. Sans entrer ici dans des détails techniques qui peuvent être supposés connus, nous ferons remarquer que les dates de mai et d'avril se réduisent à une seule. Celle du 18 avril, *XIIII kal. mai* est le résultat d'une confusion avec *XIIII kal. iun.*, soit le 19 mai [1] ; celle du 17 mai est une de ces anticipations de la veille ou de l'avant-veille, comme il y en a tant dans nos manuscrits. De l'annonce du 20 juillet nous n'avons aucune explication à donner. Nos deux saints font partie, sous cette date, d'une liste assez longue, dont la composition n'a pas été tirée au clair, mais qui donne l'impression de n'être

[1] De Rossi, *Roma sotterranea*, t. II, p. 215, n'a pas remarqué cette particularité, si fréquente dans le martyrologe hiéronymien, et a supposé que le groupe Parthenius et Calocerus du 18 avril pourrait bien être distinct de celui de Rome, ou rappeler la dédicace d'un sanctuaire des saints romains, hors de Rome.

qu'un agrégat artificiel. Les deux annonces qui méritent notre attention sont celles du 19 mai et du 11 février [1].

L'anniversaire du 19 mai est consacré par la Depositio martyrum : *XIIII kal. iun. Partheni et Caloceri in Callisti Diocletiano VIIII et Maximiano VIII.* La rubrique topographique du martyrologe et de la Passion de nos deux saints y est également confirmée. Nous n'insisterons pas sur le fait que le groupe est noté deux fois dans la liste du 19 mai : d'une part, une simple annonce de calendrier, d'autre part, le résumé d'une Passion légèrement différente de celle que nous possédons [2], et à laquelle nous devons nous arrêter un instant.

Alors que le férial romain fait suivre les noms des deux saints de la date consulaire de 304, la Passion indique 250 comme l'année de leur martyre : *Passi sunt die XIIII kalendarum iuniarum Decio Augusto et Grato consulibus.* De Rossi attachait à cette Passion une importance exagérée, et croyait avoir réussi, au moyen d'un texte épigraphique, à expliquer un détail qui inspirait de justes défiances. Nous avons essayé de montrer ailleurs que l'argument ne portait pas, et que la Passion des saints Parthenius et Calocerus méritait bien le rang qu'elle occupe parmi les Passions dénuées de valeur historique [3]. Si l'on est de notre avis, on aura moins de peine à résoudre la difficulté résultant des deux dates 304 et 250. La première, qui se présente naturellement comme celle de la déposition des deux martyrs, est contredite par la Passion, et De Rossi n'arrivait à écarter la contradiction qu'en plaçant sous Dèce la mort de nos saints, et sous Dioclétien une translation de leurs reliques. Il est superflu de dire que l'illustre archéologue ne se contente pas d'énoncer cette dernière hypothèse. Il accumule les indices historiques qui pourraient la rendre vraisemblable, et les données topographiques jouent un rôle important dans son argumentation [4]. Nous avouerons qu'elle ne nous a point paru décisive.

[1] La question a été touchée en passant dans *Anal. Boll.*, t. XLV, p. 307-308. Elle exige d'être traitée avec plus de développements.

[2] *BHL.* 1534.

[3] *Anal. Boll.*, t. XVI, p. 240-41 ; *Pronomen*, dans *Archivum latinitatis medii aevi*, 1927, p. 28-29.

[4] Voir le chapitre *La cripta dei martiri Partenio e Calocero*, dans *Roma sotterranea*, t. II, p. 210-19.

Une des considérations auxquelles De Rossi accordait une grande importance est tirée des trois dates consulaires qu'on relève dans la *Depositio martyrum:* le 29 juin 258, pour la fête des apôtres Pierre et Paul ; le 22 septembre 304, pour Ste Basilla ; enfin le 19 mai 304, pour nos deux saints. La première n'est pas la date de la mort des apôtres, mais, de l'avis de De Rossi, celle de la translation de leurs restes. La seconde ne peut être celle du martyre de Basilla, et ne s'explique que par une translation. Il en sera de même de la troisième pour la même raison.

Nous avons dit ailleurs que la translation des apôtres en 258 n'est ni démontrée ni vraisemblable [1]. Celle de Ste Basilla ne l'est pas davantage, et les raisons spécieuses que l'on apporte pour la faire admettre ne sont pas sans réplique [2]. Il n'y a donc aucun argument d'analogie à faire valoir en faveur d'une translation des saints Parthenius et Calocerus, et on n'y aurait sans doute pas songé sans la donnée de la Passion, *Decio augusto et Grato consulibus*, que l'on suppose historique. Or, il n'y a pas le moindre indice permettant de retrouver dans ce récit d'allure nettement légendaire la trace d'un document digne de foi. Le rédacteur des Actes, qui se pique d'érudition, et entre en matière par un morceau d'histoire sur les deux Philippes et sur la persécution de Dèce, n'a pas eu plus de peine à trouver la date consulaire correspondant à cette persécution qu'à réunir les éléments de son introduction ; ce détail ne change rien au caractère de la composition. Pas plus que la chronologie des autres Passions romaines, celle de la Passion des SS. Parthenius et Calocerus ne mérite de nous retenir, et rien dès lors ne s'oppose à ce que le martyre des deux saints soit placé en 304. En acceptant cette date, on évitera une solution peu vraisemblable et d'inutiles complications. Car, comme on le verra, le système de De Rossi est moins simple qu'il n'en a l'air.

Parlons de l'annonce du 11 février : *Romae Caloceri Par-*

[1] *Les origines du culte des martyrs*, p. 303-308 ; *Anal. Boll.*, t. XLV, p. 297-309.

[2] P. Franchi de' Cavalieri, *S. Bassilla*, dans *Studi e Testi*, t. XXVII, p. 121-26.

theni martyrum. Elle n'est pas commune à tous les manuscrits. Mais le fait qu'elle est propre à celui de Berne ne suffit pas à la classer parmi les données négligeables. Commençons par dissiper un doute qui pourrait naître à propos d'un homonyme, S. Calocerus, évêque de Ravenne, dont la fête tombe précisément le 11 février [1]. On serait tenté de croire que, primitivement, Calocerus, l'évêque, était seul marqué au martyrologe, et qu'un interpolateur, se souvenant du groupe romain, a ajouté *Parthenius* et la rubrique *Romae*. Il n'en est pas ainsi. Le texte sur lequel on s'appuie pour placer S. Calocerus de Ravenne au 11 février montre que cette date n'est point traditionnelle. Nous voulons parler de la phrase d'Agnellus, dans son *Liber Pontificalis*, ch. IIII : *Defunctus et sepultus est, sicut aiunt quidam, III idus februarii in basilica beati Probi confessoris* [2]. L'expression d'Agnellus, chroniqueur consciencieux, montre que, pour Calocerus comme pour plusieurs autres évêques de Ravenne, on ignorait la date de la mort, et qu'au IXe siècle, on ne célébrait pas sa fête [3]. Il faut en conclure que, si on s'est mis à dire qu'il était mort le 11 février, c'est en le confondant avec le Calocerus du martyrologe, le compagnon de S. Parthenius.

En effet, le manuscrit de Berne n'est pas seul à mentionner une fête de nos saints au 11 février. Bède la trouvait dans son exemplaire et l'a adoptée. Et voici un témoignage plus important : à l'entrée d'une chambre voisine de la crypte de S. Eusèbe, au cimetière de S. Calliste, on a relevé ce graffito [4] :

TERTIO IDVS FEFRVA
PARTENI MARTIRI CALOCERI MARTIRI

De plus, dans le catalogue des reliques transportées à Saint-

[1] *BHL.* 1532, 1533.

[2] A. Testi Rasponi, *Codex pontificalis ecclesiae Ravennatis*, t. I, p. 34.

[3] Est-il besoin de répéter que le titre de «Sanctus», pas plus pour Calocerus que pour les autres évêques de Ravenne, n'est une preuve de culte ? Dans le *Liber Pontificalis* de Ravenne, moins que partout ailleurs, il n'a cette portée.

[4] De Rossi, *Roma sotterranea*, t. II, tav. xxxii, 5.

Silvestre, les noms des deux martyrs sont suivis de ces mots : *mense febr. die XI* [1].

Voilà donc deux fêtes des saints Parthenius et Calocerus dûment attestées. On croira peut-être que De Rossi a retenu celle du 19 mai pour la commémoraison de la translation, en 304, et adopté l'autre pour le jour de la déposition. Ce n'est pas aussi simple que cela. Fidèle au texte de la Passion : *Passi sunt die XIIII kalendarum iuniarum*, il regarde cette date comme celle du martyre ; le *III idus februarias* rappelle la translation. Mais alors, pourquoi a-t-on accolé à l'annonce du 19 mai l'indice consulaire correspondant à ce dernier événement ? « Cela ne veut pas dire, répond De Rossi, que la translation eut lieu précisément ce jour-là, mais que les reliques des saints célébrés à ce jour furent changées de place en 304. » Il ajoute que le 11 février convient mieux que le 19 mai 304 aux jours de l'occupation du cimetière de Calliste par le fisc [2]. Ce serait, en effet, dans sa pensée, pour les soustraire aux indiscrétions de la police que les corps des martyrs auraient été transportés.

Les savantes considérations du grand archéologue sur l'application des édits de Dioclétien dans le domaine de Maximien et sur l'état des lieux ne nous apportent malheureusement aucun fait justifiant son explication. Le double rappel, au 19 mai, de la déposition et de la translation en 304 est aussi peu naturel que peu clair ; et si réellement le 11 février on faisait l'anniversaire de la translation, c'est à ce jour-là qu'on aurait marqué *Diocletiano VIIII et Maximiano VIII*. De plus, l'institution à cette époque reculée, d'une fête en mémoire d'une translation de reliques nous a toujours paru un anachronisme. Les déplacements de corps saints que l'on suppose avoir eu lieu sous l'empire de circonstances passagères, sont des opérations de sauvetage et non des solennités dont le souvenir demandait à être consacré par une institution liturgique. Et puis, en ces temps-là, à Rome surtout, les translations ne se faisaient qu'en cas d'extrême nécessité. Il ne faut

[1] Mai, *Script. vet.*, t. V, p. 57.
[2] *Roma sotterranea*, t. III, p. 218.

les admettre que sur bonnes preuves, et se garder d'y recourir comme à une hypothèse probable.

La *Depositio martyrum* enregistre donc au 19 mai le martyre des SS. Parthenius et Calocerus et en marque l'année. Et la fête du 11 février? Il ne se présente aucune explication satisfaisante, et nous aimons mieux avouer notre ignorance que d'accepter des hypothèses dont les conséquences ne sont pas indifférentes. Le problème des fêtes doubles ne se pose pas seulement à propos des SS. Parthenius et Calocerus. Celui qui le résoudra n'aura pas perdu son temps.

2. Saint Vital (28 avril).

Tous ceux qui s'intéressent aux antiquités religieuses de l'Italie connaissent deux églises de Saint-Vital, vénérables par les souvenirs qui s'y rattachent, très inégales en valeur artistique : celle de Ravenne, d'une splendeur tout orientale ; celle de Rome, vieil édifice sans beauté, à moitié enterré en contre-bas de la Via Nazionale, sur l'ancien Vicus Longus. A ces deux églises se rattache un petit problème hagiographique qui vaut la peine d'être examiné.

Le manuscrit de Berne du martyrologe hiéronymien annonce au 28 avril :

Romae Vitalis martyris [1]

C'est aussi la formule de Bède et de Florus à la même date. Ce dernier, au 20 juin, enregistre également :

apud Ravennam natale Sancti Vitalis martyris...

A partir d'Adon, la rubrique romaine a disparu ; celle de Ravenne a passé au 28 avril [2]. De l'anniversaire du 20 juin il n'est plus question, et actuellement encore, au martyrologe romain nous lisons à la date du 28 avril :

Ravennae natalis sancti Vitalis martyris...

[1] L'abrégé de Reichenau porte : *Romae Vitalis.* Celui de Dublin : *Nat. sancti Vitalis.* Dans *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 392.

[2] Quentin, *Les martyrologes historiques*, pp. 425, 263.

Qu'Adon ait séjourné ou non à Ravenne, qu'il soit ou non un témoin spécialement autorisé de l'usage de cette église, il est certain que depuis des siècles on célébre la fête de S. Vital le 28 avril, tant à Rome qu'à Ravenne. Quelle est l'origine de cette fête? Où a-t-elle été introduite d'abord?

Rappelons-nous que S. Vital n'appartient en propre à aucune de ces deux églises. Son corps ne reposait pas à Ravenne, bien que Fortunat ait l'air de le dire [1]. Mais il lui arrive, comme à d'autres pèlerins qui visitent la basilique d'un martyr, de croire que son corps y est conservé, alors que ce ne sont que des reliques, souvent purement représentatives. Le témoignage du poète ne peut rien contre celui de l'évêque du lieu, S. Pierre Chrysologue [2], confirmé par la légende. D'après celle-ci, qui s'autorise faussement du nom de S. Ambroise, S.Vital est le père des SS. Gervais et Protais. Il fut martyrisé à Ravenne, et son corps jeté dans un puits. Valérie, sa femme, aurait voulu lui donner une sépulture honorable. L'hagiographe prétend qu'elle en fut empêchée par les fidèles, et aussi par un avertissement céleste. C'est l'expédient classique auquel ont recours ses pareils lorsqu'ils sont embarrassés d'indiquer le lieu de la sépulture du saint [3]. S. Vital est un des deux martyrs du groupe Agricola et Vital, dont l'invention, à Bologne, eut lieu en présence de S. Ambroise. L'auteur de la Passion en a fait un des personnages du roman dont les SS. Gervais et Protais sont les héros principaux, procédé à la mode alors. Mais le corps de S. Vital n'a jamais été transporté à Ravenne, où l'on n'a reçu que des « sanctuaria » pris sur son tombeau. Ceci concorde avec les recherches des archéologues sur l'oratoire qui précéda la basilique actuelle. L'autel n'était pas de ceux qu'on élève sur le corps d'un martyr, *ad corpus*, mais du type des autels renfermant une simple boîte à reliques [4]. La nouvelle basilique, celle que nous admirons encore aujourd'hui, fut commencée par l'évêque Ecclesius, et achevée sous Maximien, qui la consacra.

[1] *Vita S. Martini*, IV, 682 ; *Carm.*, VIII, 3, 167.
[2] *Les origines du culte des martyrs*, p. 368.
[3] Voir F. Lanzoni, *Le diocesi d'Italia*, t. II, p. 726-30.
[4] Lanzoni, t. c., p. 729.

On pourrait s'imaginer que Saint-Vital de Rome est dédié à un martyr de ce nom, enseveli *in coemeterio Iordanorum*, et inscrit au férial romain le 10 juillet. Il n'en est rien. Cette basilique dont les prêtres, au synode de 499, signent comme les desservants du *titulus Vestinae*, au synode de 595, du *titulus S. Vitalis*, fut fondée, sous le pontificat d'Innocent I (401-417), par une dame romaine du nom de Vestina, comme nous l'apprend le *Liber Pontificalis* dans la notice de ce pape : *Eodem tempore dedicavit basilicam sanctorum Gervasi et Protasi ex devotione cuiusdam illustris feminae Vestinae, laborantibus presbiteris Ursicino et Leopardo et diacono Liviano* [1]. Il n'est pas nécessaire de chercher longtemps à établir l'identité du S. Vital dont le nom fut donné, concurremment à celui de Vestina [2], au *titulus* du Vicus Longus. L'influence de la légende des véritables titulaires de la basilique se manifeste ici d'une façon saisissante. Les SS. Gervais et Protais sont éclipsés par celui qui, depuis le pseudo-Ambroise, passe pour être leur père.

La fête de S. Vital à Rome au 28 avril n'est pas seulement annoncée dans le martyrologe hiéronymien. Elle figure au sacramentaire Gélasien [3]. Comme elle ne coïncide pas avec le jour de S. Vital de Bologne, dont la fête, avec celle de S. Agricola, se célèbre le 27 novembre, le 28 avril ne peut être que l'anniversaire de la consécration du *titulus Vestinae*. C'est l'opinion de Duchesne [4].

Un raisonnement analogue a conduit d'autres érudits à conclure en faveur de Ravenne. Le 28 avril serait la date fixée par Maximien pour la consécration de la basilique [5].

Sur la dédicace romaine, nous ne possédons aucun document qui permette de préciser le jour. Pour Ravenne, nous avons une inscription, qui, malheureusement, nous est par-

[1] Duchesne, t. I, p. 220.
[2] J. P. Kirsch, *Die römischen Titelkirchen im Altertum*, p. 68-70.
[3] Manuscrit de Saint-Gall, Wilson, p. 341.
[4] Dans les notes manuscrites au martyrologe hiéronymien,
[5] Lanzoni, t. c., p. 730,

venue sous une forme très défectueuse ; c'est Agnellus qui nous l'a conservée [1].

> BEATI MARTIRIS VITALIS BASILICA MANDANTE ECCLESIO VERO BEATISSIMO EPISCOPO A FVNDAMENTIS IVLIANVS ARGENTARIVS EDIFICAVIT ORNAVIT ATQVE DEDICAVIT CONSECRANTE VERO REVERENDISSIMO MAXIMIANO EPISCOPO SVB DIE XIII. SEXIES PACIFICI BASILII IVNIORIS.

Agnellus, on le sait, était un chercheur et un chroniqueur exact ; mais il n'était pas épigraphiste, et il a pu commettre de lourdes erreurs dans sa transcription. Comme les copistes qui nous ont transmis son œuvre étaient des hommes notoirement ignorants, ils n'ont pu qu'aggraver les défectuosités du modèle. Sans nous inquiéter de savoir quels sont les auteurs responsables des fautes du texte, corrigeons tout de suite *basilica* en *basilicam*, et *vero* en *viro* deux fois, *pacifici* en *p*(ost) *c*(onsulatum). La date est indiquée d'une façon incomplète, et il faut essayer de la rétablir.

L'année semble ne pas offrir de difficultés : SEXIES POST CONSVLATVM BASILII IVNIORIS<INDICTIONE X> correspond à 547. Il est moins aisé de trouver le jour.

Au XVI[e] siècle, Rossi lisait : XIIII KAL. MAI. C'est le 18 avril, qui tombait cette année-là un jeudi.

Holder-Egger, dans son édition d'Agnellus, maintient le chiffre du manuscrit, et écrit XIII KAL. MAI. C'est le 19 avril, un vendredi.

Or, les consécrations avaient lieu le dimanche. On a fait remarquer que le 28 avril 547 était précisément un dimanche, ce qui amènerait à écrire : IIII KAL. MAI [2].

Le savant auquel nous devons la nouvelle et défitive édition d'Agnellus a certainement pensé à cette solution, et s'il ne l'a pas acceptée, c'est sans doute par cette considération que la liste des consécrations, un document auquel on peut se fier,

[1] A. TESTI RASPONI, *Codex pontificalis ecclesiae Ravennatis*, t. I, p. 198.

[2] LANZONI, t. c., p. 730.

indique pour S. Vital une autre date [1]: *Die XVII maii consecratio sancti Severi et sancti Vitalis.* Ceci nous donnerait :

XVI <KAL. IVN.>

correction nullement forcée, la confusion entre XUI et XIII étant aisée. Mais cette retouche en entraîne une autre plus grave. Le 17 mai 547 n'est pas non plus un dimanche, et il faut pour obtenir la coïncidence, descendre à l'année suivante. De là la restitution :

XVI <KAL. IVN. INDICTIONE XI> SEPTIES
P. C. BASILII IVNIORIS

Mgr Testi Rasponi appuie cette date, 17 mai 548, d'un autre argument. C'est qu'au printemps de 547 Maximien était arrivé depuis bien peu de temps à Ravenne, et qu'au milieu des difficultés rencontrées lors de son installation, il ne doit guère avoir eu le moyen de pousser activement l'achèvement de la basilique, où son portrait figure sur les célèbres mosaïques.

Comme on le voit, nous ne sommes renseignés sur la date cherchée que par la liste des consécrations, et ce n'est pas le 28 avril qu'elle nous indique. On en peut conclure que la fête du 28 avril n'est pas celle de la dédicace de Saint-Vital de Ravenne. C'est la dédicace de la basilique romaine, qui est devenue la fête de S. Vital. Elle a passé de Rome à Ravenne.

3. Sainte Sotère (11 février).

Comment on en est arrivé à distinguer jusqu'à trois saintes du nom de Sotère, toutes trois martyrisées à Rome, nous essaierons de l'expliquer à la fin de ce travail. Dans l'intérêt de la clarté, nous dirons dès maintenant que nous n'en reconnaissons qu'une seule, la parente de S. Ambroise, dont il a célébré le courage et la virginité [2]. Elle fut enterrée sur la voie Appienne, dans la région contiguë au cimetière de Cal-

[1] Testi Rasponi, l. c.
[2] *De exhortatione virginitatis*, 12 ; *De virginibus*, III, 6,

liste, que De Rossi a étudiée en détail [1]. Nous n'avons rien à ajouter, on le conçoit, aux résultats de l'exploration de l'hypogée de Sainte-Sotère par l'illustre archéologue, ni à son commentaire approfondi des textes de S. Ambroise. Nous voudrions nous occuper simplement de la fête de Ste Sotère. Les conclusions que De Rossi tire de la comparaison des dates auxquelles Ste Sotère est nommée dans le martyrologe hiéronymien paraîtront peut-être, après examen, moins solidement établies que le reste[2]. Ces dates sont les suivantes :

6 FÉVRIER : *Romae via Appia in cimiterio eiusdem natale Soteretis (Soteris) virginis.*

10 FÉVRIER : *Romae via Appia natale Soteris.*

11 FÉVRIER : *Romae Soteretis.*

12 MAI : *Romae Soteris virginis.*

Nous négligeons les variantes, qui ne sont que des graphies défectueuses du nom de la sainte. Pour ne pas nous embarrasser de questions accessoires, écartons d'abord une difficulté qui pourrait naître de la forme donnée à l'annonce du 10 février, dans le martyrologe de Florus de Lyon, qui dépend ici de l'hiéronymien, et reproduite ensuite par Adon et par Usuard :

IV id. feb. in Oriente sanctae Soteris virginis et martyris.

D'où provient cette rubrique *in Oriente*, certainement inexacte ? De Rossi, ingénieusement, l'a rapprochée d'un texte du *Liber de locis sanctorum martyrum*, où il s'agit de l'église de Sainte-Sotère : *iuxta viam Appiam in orientali parte civitatis ecclesia est S. Soteris martyris* [3]. Pour que ce rapprochement ait quelque valeur, il faudrait que l'on puisse constater que le rédacteur du martyrologe s'est parfois servi des Itinéraires romains. Or, il paraît bien ne pas les avoir connus. C'est la remarque de Dom Quentin [4], qui, trop modestement, propose à titre de simple curiosité, une explication qui nous

[1] *Roma sotterranea*, t. III, p. 3-192.
[2] Ibid., p. 18-23.
[3] *Roma sotterranea*, t. I, p. 260-61.
[4] *Les martyrologes historiques*, p. 328.

paraît beaucoup plus juste : une ligne plus haut, se trouvait le nom d'un martyr *Orionis*. N'est-il pas éminemment probable que la rubrique *in Oriente* a été suggérée par une lecture trop rapide du contexte ?

Revenons à nos quatre entrées. Celle du 6 février n'est appuyée par aucun autre texte.

Celle du 10 est conforme à la date du sacramentaire gélasien : *in natale sanctae Soteris IV id. februarias*. L'oraison du jour semble fournir une indication sur la signification de la fête :

> *Praesta, quaesumus, omnipotens Deus, ut sanctae Soteris, cuius humanitatis celebramus exordia, martyris beneficia sentiamus* [1].

La date du 11 février se retrouve dans une inscription de l'année 401 :

> HIC EST POSITVS BITALIS PISTOR. . . DEPOSITVS IN PACE IN NATALE DOMNES SITIRETIS TERTIVM IDVS FEBB... [2].

C'est la plus ancienne attestation de la fête de Ste Sotère. Elle se célébrait, au commencement du Ve siècle, le 11 février.

Voici comment De Rossi explique les trois premières dates : le 6 février est le *natale passionis*, ou du martyre ; le 10, est le *natale genuinum*, ou l'anniversaire de la naissance de la sainte. Le texte du sacramentaire gélasien : *cuius humanitatis celebramus exordia*, le prouve suffisamment. Ste Sotère avait, comme Ste Agnès, une double fête. Primitivement, la seconde se célébrait le 11 février, comme l'indique l'épitaphe de Vitalis. On la transféra au 10, sans doute à cause de la coïncidence de la fête des SS. Parthenius et Calocerus, du 11 février.

Ce système se heurte à une grave difficulté. Dans les premiers temps le seul anniversaire que l'on célébrait en l'honneur des martyrs était celui de leur déposition, ou, pour nous servir du terme employé ici par De Rossi, le *natale passionis*.

[1] WILSON, p. 166.
[2] DE ROSSI, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. I, n. 495.

La plus ancienne fête de Ste Sotère, celle du 11 février, n'est donc pas le *natale genuinum*, et en l'avançant d'un jour, pour une raison qui pourrait être celle qu'indique De Rossi mais qu'au fond nous ignorons, on n'a pu lui donner cette signification. Le 10 février on a donc continué à commémorer le *natale passionis* de Ste Sotère. La date du 6 février n'a aucune attestation liturgique, et le sacramentaire, qui enregistre deux fêtes pour Ste Agnès : *in natali sanctae Agnetis de passione sua*, le 21 janvier, et *in natali eiusdem de nativitate*, huit jours après, n'en connaît qu'une seule pour Ste Sotère. Il est assez naturel de se demander si le texte de l'oraison dont on fait état, a la portée qu'on lui attribue. D'ailleurs, nous sommes très peu renseignés sur l'origine du *natale genuinum* en général et sur l'époque approximative où fut introduit ce développement liturgique dont la double fête de Ste Agnès est l'exemple classique. La formule nous paraît aussi délicate à manier que l'hypothèse des translations lorsqu'il s'agit d'expliquer les fêtes doubles. Pour nous, l'annonce du 6 février, malgré sa rédaction irréprochable, n'a aucune valeur traditionnelle. C'est un de ces doublets sans portée comme le martyrologe hiéronymien en contient tant, et dont le mécanisme nous échappe trop souvent. Faut-il faire intervenir, comme on l'a proposé, mais à d'autres fins [1], la possibilité d'une confusion du *IIII idus* avec le *VIII idus* pour expliquer la présence de Ste Sotère au 6 février? On aurait plus volontiers recours à cette supposition si l'expression numérique était la même ; le *VIII id.* et le *VIII kal.* par exemple, sont plus facilement pris l'un pour l'autre. Il vaut mieux, peut-être, se contenter de constater le fait de la répétition, non sans faire remarquer que des trois annonces de Ste Sotère que nous venons d'examiner, celle du 11 février est la seule qui appartienne à l'archétype de nos manuscrits. Les autres se présentent comme des interpolations.

Voyons ce qu'il faut penser de l'annonce du 12 mai. Ce jour-là se célèbre la fête de S. Pancrace. Or, la Passion de ce

[1] A URBAIN, *Ein Martyrologium der christlichen Gemeinde zu Rom*, p. 126 ; J. P. KIRSCH, *Der stadtrömische Festkalender im Altertum*, p. 137.

martyr se termine par cette phrase, que nous appellerons une addition, bien qu'elle ait peut-être fait partie de la rédaction primitive :

> *Eodem tempore passa est virgo sacratissima, Sotheris nomine, nobili genere orta, sub Diocletiano nonies et Maximiano octies* [1].

Nous avons eu l'occasion de constater que la compilation hiéronymienne a fait beaucoup plus d'emprunts qu'on ne le croit généralement aux sources littéraires, et nous n'hésiterons pas à dire que l'annonce de Ste Sotère au 12 mai n'a pas d'autre origine que l'addition à la Passion de S. Pancrace. Celle-ci ne dit pas expressément, on l'aura remarqué, que la sainte a souffert le même jour que ce martyr, mais simplement à la même époque. Le compilateur a adopté la première interprétation, et a cru pouvoir donner à Sotère la même date qu'à Pancrace.

Nous n'avons pas besoin de nous arrêter longtemps à discuter la valeur des Actes de S. Pancrace[2] après l'excellente étude qu'en a faite M. Pio Franchi de' Cavalieri[3]. C'est une pièce déplorable, où les absurdités et les contradictions ne manquent pas. Il suffira, pour en donner une idée, de noter que l'histoire se passe à la fois sous Dioclétien et sous le pape Corneille (253). Il a été démontré que les recensions de la Passion où cet anachronisme est évité sont les plus récentes en date, et ont subi d'importantes retouches. Nous ignorons la provenance de l'addition concernant Ste Sotère. La seule pièce que nous possédions sur la sainte, l'*ἐγκώμιον* de Pamphile, moine de Jérusalem [4], ne fournit pas matière à contrôle. L'auteur n'a d'autre renseignement sur Sotère que les données de l'addition elle-même, et il se borne à les développer [5]. Ce qu'il faut retenir, c'est que l'hagiographe, malgré sa chronologie fantaisiste, ne se contredit pas en rapportant à la même persécution

[1] *BHL.* 6420, n. 5.
[2] *BHL.* 6420-6427 ; *BHG.* 1408, 1409.
[3] Dans *Studi e Testi*, t. XIX, p. 77-105.
[4] *BHG.* 1642.
[5] P. Franchi, t. c., p. 86.

le martyre de S. Pancrace et celui de Ste Sotère. De Rossi n'y a pas fait attention, et songeant uniquement à la mention du pape Corneille, il a vu entre les Actes de Pancrace et l'addition une différence de 50 ans [1]. Cette distraction a été grosse de conséquences, car elle semble avoir mis l'illustre érudit sur la voie d'une solution qui nous a valu trois saintes Sotères au lieu d'une.

Le martyrologe hiéronymien, au 12 mai, annonce successivement les saints Nérée et Achillée, puis S. Pancrace ; encore une fois S. Pancrace ; ensuite Ste Sotère, et une seconde fois Ste Sotère ; un martyr Jean ; de nouveau le groupe Nérée et Achillée, quelques autres saints et, pour finir, S.Pancrace une troisième fois. Les répétitions de ce genre, provenant de la collation de plusieurs exemplaires, sont très fréquentes, et la plus grave erreur que l'on puisse commettre dans l'interprétation de nos martyrologes, c'est d'attribuer à des homonymes les noms qui se répètent. Dans le manuscrit de Berne seul se trouvent, comme c'est souvent le cas, les rubriques topographiques romaines. Et voici ce que nous lisons dans cet exemplaire. Nous ne reproduisons que la tranche qui nous intéresse ici.

et natal
sci pancrati
UIA AURELIA
miliario secundo
Grati
UIA AURELIA
S|||oteris uirginis
ET UIA LAUICAN
miliario sexto
Sotheris Iohannis
Acillis Moireis
Afroditi Cum aliis
Numero quingentos
quattuor...

[1] *Roma sotterranea*, t. III, p. 95.

De ce texte qui, à première vue, est relativement simple, De Rossi a tiré ce qui suit :

natale sancti Pancrati
via Aurelia miliario secundo <Pan>grati
via Aurelia Soteris virginis
et via Lavicana miliario sexto Sotheris

Voilà donc, nous dit-il, deux saintes du nom de Sotère, différentes de la célèbre martyre de la voie Appienne, l'une honorée sur la voie Aurélienne, l'autre sur la voie Labicane. La vierge Sotère de la voie Aurélienne est celle que l'addition aux Actes de S. Pancrace dit contemporaine de ce martyr. Sa renommée était éclipsée par l'illustre Sotère de la voie Appienne. On a confondu, comme l'indique la date de 304, qui ne correspond pas — c'était l'idée de De Rossi — à celle du martyre de S. Pancrace. En résumé, il y a trois saintes romaines du nom de Sotère : la noble vierge, parente de S. Ambroise, martyrisée en 304, enterrée sur la voie Appienne ; la vierge Sotère, martyrisée, comme S. Pancrace, vers le milieu du IIIe siècle, et honorée, comme lui, sur la voie Aurélienne ; et finalement « une troisième Sotère, dont on ne connaît ni l'époque ni la condition, nous est révélée par le manuscrit de Berne au sixième mille de la voie Labicane, avec un groupe considérable de martyrs dont aucun document topographique ni historique n'indique la sépulture [1]. »

On n'a pas de peine à identifier la Sotère de la voie Aurélienne avec celle de la voie Appienne. De Rossi avait deux motifs pour les distinguer : l'un tiré de la chronologie, lequel, nous l'avons dit, n'existe pas ; l'autre de la rubrique topographique. Celle-ci est simplement erronée, et l'erreur s'explique aisément. L'interpolateur qui a compris le *eodem tempore* de l'addition dans le sens le plus strict, a dû se dire que, martyrisée en même temps que Pancrace, Sotère avait été enterrée avec lui, donc aussi *via Aurelia*. Rien ne permet donc de distinguer la seconde Sotère de la première.

L'existence de la troisième n'est pas mieux assurée. Pour

[1] *Roma sotterranea*, t. c., p. 23.

se rendre compte de l'indice topographique qui lui assura son identité, il suffit de relire le martyrologe au 10 février. On y trouvera

dans E : *Romae natale Soteris et uia Lauicana Zotici et Amanti*
dans B : *Romae Soteris uia Appia Zotici uia Lauicana miliario X*

C'est bien de Sotère de la voie Appienne qu'il s'agit ici.

Au 12 mai, le nom de Soteris de la voie Aurélienne a évoqué le souvenir d'une Soteris célébrée à une autre date, le 10 février, regardée, sans doute, comme une homonyme. Elle a été notée en marge d'abord, et après, introduite dans le texte. Seulement le commentateur, si l'on peut l'appeler ainsi, avait l'habitude, on le sait, de lire un peu rapidement, et il lui est arrivé cette fois encore de donner à la note topographique une attache défectueuse. *Via Lauicana* ne convient qu'à Zoticus et Amantius ; elle a été rapprochée du nom de Sotère, et c'est ainsi qu'a été obtenue l'annonce

Romae natale Soteris via Lauicana

Au 10 février, la formule se complétait par les mots *miliario X* ; ici nous lisons *miliario VI*. On sait par expérience que les copistes de nos martyrologes éprouvaient des difficultés particulières à reproduire exactement les chiffres. Il est très rare que les manuscrits s'accordent sur les nombres, et il n'est pas téméraire de penser que l'interpolateur, au 12 mai, a voulu écrire : *via Lauicana miliario X*. Il est superflu de faire remarquer que la martyre Sotère de la voie Labicane ne faisait point partie de l'archétype de nos manuscrits, vu que celle du 10 février n'y figurait pas elle-même.

Il peut être utile d'insister sur une dernière particularité qui semble avoir échappé à De Rossi. Il considère comme un groupe de martyrs de la voie Labicane ceux dont les noms suivent la troisième *Soteris* au 12 mai. Or, d'après ce que nous venons de constater, la rubrique topographique n'est pas à sa place. Elle appartient à des martyrs du 10 février. De plus, tous ces noms, à l'exception de *Iohannes*, sont aisés à identifier. Dans *Acillis Moireis* il faut reconnaître Achillée et Nérée ;

Afroditus est un martyr attesté par le martyrologe syriaque, qui le cite au 14 mai, et que l'hiéronymien, la veille, attribue à Alexandrie. Quant à la troupe de 504 martys, elle revient le 14, et la notice nous apprend qu'ici encore les copistes ont mal transcrit les chiffres, CCCCCIIII au lieu de CCCCIIII, et elle identifie ces martyrs avec les 404 que la légende donne comme compagnons aux saints Cirycus et Julitte [1].

En résumé, c'est la même sainte Sotère, celle de la voie Appienne, qui est nommée quatre fois. La date traditionnelle de sa fête est le 11 février. On ne sait ni quand ni pour quelle raison elle a été anticipée d'un jour. L'annonce du 12 mai a une origine purement littéraire. Et quant à celle du 6 février, elle s'explique probablement par une erreur matérielle.

H. D.

[1] *Act. SS.*, Iun. t. III, p. 15.

UNE VIE INÉDITE DE SAINTE MARINE

On connaît l'émouvante légende de Ste Marine. Appelée par son père au couvent où il mourut, elle y demeure, sur son conseil, cachée sous le nom masculin de Frère Marinus. Elle s'y acquitte patiemment de tous les devoirs d'un bon moine. Poussant l'humilité jusqu'à l'héroïsme, elle laisse peser sur elle une accusation infamante. Elle élève son prétendu enfant au moyen du pain qu'elle mendie à la porte du couvent. Sur l'ordre de l'austère abbé, elle accomplit les besognes les plus répugnantes, jusqu'au moment où elle est emportée par une mort prématurée. Les moines chargés de l'ensevelir reconnaissent l'erreur dont elle a été victime, et l'abbé, trop tard, se repent de son injustice. Cette légende a connu au moyen âge un grand nombre de remaniements, en toutes les langues. Il suffira de renvoyer au travail, aussi complet que méritoire, de Léon Clugnet, où tous les textes sont laborieusement réunis : Vie et office de sainte Marine. Textes latins, grecs, coptes, arabes, syriaques, éthiopiens, haut-allemand, bas-allemand et français (*Paris, 1905* = Bibliothèque hagiographique orientale, t. VIII).

J'ai découvert à la bibliothèque de l'abbaye de Heiligenkreuz (*cod. 112*) *une recension latine de la* Vita S. Marinae, *inédite, d'après ce que me dit le P. Delehaye. Elle me paraît valoir la peine d'être publiée, tant à cause de son allure poétique que par la présentation si claire du motif principal* (*d'après la version des* Vitae Patrum) ; *d'autant plus qu'on n'en connaît que cet unique exemplaire. Le manuscrit, sur parchemin, de la fin du XIIIe siècle, a été décrit à souhait dans les* Xenia Bernardina [1]. *Outre la* Vita S. Marinae, *il contient :* Isidori Hispalensis Sententiarum libri tres ; Moralium dogma philosophorum ; S. Bernardi sermones ; Gualteri ab Insulis Alexandreis [2] ; Hilde-

[1] Pars II. *Die Handschriften-Verzeichnisse der Cistercienser-Stifte*, t. I (Wien, 1891), p. 151.

[2] Une main moderne attribue faussement au même Walter de

berti Cenomanensis Zozimas « Sicut hyemps laurum » (*BHL. 5419*) ; Baldonis Novus Aesopus, *dont je viens de donner une nouvelle édition dans les* Abhandlungen d. Ges. d. Wiss. zu Goettingen (*phil.-hist.Kl., N. F.,Bd. XXI, 3, 1928*) ; Horatii Satyrae. *Le volume appartient au fonds le plus ancien de la bibliothèque du monastère de Heiligenkreuz, comme le montre l'ex-libris du fol. 1 :* Iste liber est beate Marie virginis in sancta+.

Au sujet de la forme métrique on remarque que le principe de la rime léonine s'étend parfois à des syllabes non accentuées, p. ex. praestas... coronas (*v. 4*) ; *mais comme règle générale nous avons la rime dissyllabique, p. ex.* : effari... meditari (*v. 1*). *Souvent deux ou trois hexamètres ne sont reliés que par la rime finale (vv. 27/9, 54/5, 64/5, 67/9, 78/9, 92/4, 107/9, 110/12, 114/5, 117/9, 156/7, 160/1, 164/5, 166/7, 168/9, 170/1, 172/3, 174/5, 195/6, 215/6, 234/5, 236/7, 265/8. Mais il peut aussi se présenter, en outre, des rimes intérieures (vv.67/8, 78/9, 164/5, 170/1, 172/3, 174/5, 195/6). Encore plus savante est la division des vers en trois (v. 194) :*

Nonne vides / quam mera fides / astrinxerit illum
Nil queritur / macie teritur / nutritque pusillum

de même, vv. 195/6. et 265/8.

Les hexamètres 66 et 269 sont dépourvus de rime.

Notre édition conserve la graphie du manuscrit. Nous avons seulement introduit la ponctuation moderne et mis des majuscules aux noms propres.

Goettingen. Alfons HILKA.

Châtillon le *Zozimas* et notre *Vita S. Marinae.* Table des matières reliée avec le codex : *Galterii sive Gualterii Morganiensis Abbatis Ord. Cist. opuscula metrica.* De même, fol. 80, addition aux rubriques : *Incipiunt opuscula metrica Galterii sive Gualteri Morganiensis abbatis Ordinis Cisterciensis, quorum primum de gestis Alexandri Magni libros 10 complectens in cuius fine auctoris nomen notatur. Secundum, Zozimas, seu vita eiusdem monachi, fol. 109. Tertium, Vita S. Marinae Virginis, folio 113. Vide de hoc Gualtero Carolum de Visch in sua bibliotheca scriptorum Ordinis Cist. verbo Gualtero Morganiensi.*

VITA SANCTAE MARINAE

Incipit vita sancte Marine virginis

Quis queat effari, Deus, aut saltim meditari,
Gracia donorum quam sit diversa tuorum,
Quam tua partiris speciebus munera miris,
Quotque modis prestas regni captare coronas !
Ille, magis fortis, premit ipsa pericula mortis ;
Hic, iusti cultor et iniqui criminis ultor,
Leges calcari vetat et ius prevaricari ;
Mitis at ille magis probra fert, gaudet quoque plagis ;
Hunc opus exercet, opus a levitate cohercet ;
Hic se, quo vivat caste, pinguedine privat,
Omne cavet fluxum, quo succidat sibi luxum ;
Hunc timor insignem facit, huic timor excitat ignem ;
Alter subiectus, alter stat ad omnia rectus ;
Ille labore domat se, ne spinas caro promat ;
Hic fugit immundi prorsus contagia mundi,
Ut conversari cęlo queat et speculari
Lumen cunctorum, quod mens sitit usque piorum :
Hos radios tales, alios quoque spirituales,
Quos licet inmensus nequeat percurrere sensus,
Sol pius ille vomit, sapiencia celica promit,
Omne bonum munus dans, fundit spiritus unus.
Hos inter flores varios gratosque decores
Splendet divina radians virtute MARINA.
Si speciosarum decus huic assigno rosarum
Seu violę dono vel et inter lilia pono,
Non errare putes me nec mea dicta refutes ;
Nam si purpureo non est caro tincta cruore,
Mens, fieri paciens duro transfixa dolore,
Ecclesię campum suavi respersit odore :
Hinc si dicatur rosa, vero nil refragatur,
Mente nimis lesa licet haud rubuit caro cesa.
Candida nempe satis fert lilia virginitatis,
Ast humilis mentis violas peccata fatentis,

Se substernentis, sublime nichil sapientis,
Tam proprie gessit, quod verior haud species sit.
Huius se genitor, flagranti mente petitor
Illius ęternę pacis lucisque supernę,
Exonerans curis mundi mala multa daturis
Et sibi delecto sub lege Dei duce recto,
Fit monachus, vixit iuxta quod regula dixit :
Maiori cedit, patri reverenter obędit,
Pervigil exercens opus et se carne cohercens,
Sanctis fervebat studiis pacique studebat,
Nullum ledebat, lesus quandoque fiebat.
Hinc patris affectus fratrumque vir utpote rectus
In se laxari meruit cunctis et amari.
Denique collatis donis summę pietatis,
Cernens consultum, sibi tristem fert homo vultum,
Que res merentis solet indicium fore mentis.
Nata relicta mari, quam fluctibus ille vorari
Anxius expavit, curas patri generavit.
Hunc etenim mundum mare quis neget esse profundum?
Quo qui versatur, quid ei nisi triste minatur?
Nam fragilis sexus, quin et seductilis etas
Non sinit esse dies illi noctesve quietas.
Eius deprenso vultu meroreque senso
Abbas miratus, est illi talia fatus :
« Dic, rogo, quid pateris, quia tristior esse videris?
Pande michi causam, quam celas pectore clausam !
Gracia, que manat contritos cordeque sanat,
Christi curabit te meroreque levabit. »
At sexus teneri formidans ille fateri
Scandala, quod gessit, primo sub corde repressit :
Hinc pudor, inde dolor pugnant sub pectore fratris ;
Hic vetat effari, iubet ille, sed anxia patris
Sollicitudo viam reperit ductu pietatis
Et prostratus humi lacrimis sic fatur obortis :
« Te, pater, elegi, tu dux vite, fuga mortis
Es michi, cura mee soli tibi credita sortis.
Vulnera curarum tibi detego clausa mearum ;

Quando me vovi monachum mundoque removi,
Omni nudatus spe, parvus erat michi natus.
Huius amore ligor, huic toto corpore figor ;
Hic michi nec letum nec cor sinit esse quietum. »
Abbas afflicto succurrit simplici dicto :
« Huc », ait « huc veniat puer, in nostro grege fiat ! »
Ille, fruens voto, letatur pectore toto
Accinctusque vię festinat visere natam
Instructamque pie verbis facit esse paratam
Ferre patris iussum. Muliebrem submovet usum.
Crines tondentur, habitu puer illa vidętur.
Summe mandavit pater et crebro replicavit
De non prodendo sexu monachoque gerendo :
Sic presentatur abbati masque putatur,
Quin et mutatur nomen, ne res retegatur ;
Namque *Marina* prius, sed nunc est dicta *Marinus*.
A patre prebetur sibi cura librisque docetur,
Accepit formam vitę, morum quoque normam,
Ad bona suadetur ; quod sit pia, casta, docetur.
Istis assuescit sensu virtuteque crescit
Cordeque sub recto sursum de tramite recto
Non deflectebat, mandata paterna tenebat.
Iam septem denos annos ętatis habebat,
Cum patre defuncto patris in cella remanebat,
Et quę mandarat pater, omnia mente locarat
Nec secus astrinxit monitis se legeque vinxit,
Quam pater urgeret stimulis semperque moneret.
Paruit abbati, studuit magis utilitati
Fratrum communi, quam quid sibi quereret uni ;
Non se tollebat dictis factisve gerebat,
Vana repellebat, corpus iuvenile premebat
Sanctorum more macię iugique labore,
Quicquid protervum, sed agebat se quasi servum,
Quod res poscebat fieri, non iussa gerebat.
Taliter in cella fuit ex etate puella,
Casta, probata bonę vitę famęque serenę.
Porro cella maris vicinum litus habebat,

Unde sibi fratrum grex usibus apta vehebat,
Hocque frequenter iter reda currente ferebat :
Huic operi sese sociare Marina iubetur,
Ut labor in plures dispertitus levigetur,
Quin et opus studiis maioribus acceleretur.
Paruit hęc ; itur iam sepius atque reditur.
Ast intra spacium, mare quod cella dirimebat,
Pandochium iam nocte viam claudente patebat,
In quo pausabant fratres karrumque locabant.
Filia *Pandocis*, nam sic herus ille vocatur,
Iure magisterii qui pandochio dominatur,
Dum clam mechatur cum milite, mox gravidatur.
Quod cognoscentes, utero surgente, parentes,
Ira flagrabant miseramque flagris cruciabant,
Acriter urgentes mechum prodique iubentes.
Quę, dum torquetur proferreque vera veretur
Urgerique minus sperans, ait : « Ille Marinus
Intulit invisę michi vim multumque renisę. »
Tunc deplangentes natę probra fęda parentes
Tecta petunt cellę, scelus inpinguntque puellę.
Ceu iaculo tactus, pater obstupuit tremefactus,
Nil fore posse minus credens, ait : « Ergo Marinus
Huc presentetur ! Volo scire, quod ipse fatetur ! »
Corporis intacti virgo pia, nescia facti,
Astat, pulsatur super incestuque rogatur :
Obticuit primo, volvens, quid dicat, et imo
Corde gemens, fundens lacrimas et pectora tundens,
Inquit : « Peccatum feci fateorque reatum. »
Eheu ! clementem minus atque nimis vehementem
Abbatem dirę mox ignis corripit irę :
« Siccine fędasti nos ? » inquit, « sic maculasti
Nostrę candorem cellę nitidumque decorem ?
Iam non noster eris consors nostrove frueris
Convictu, per te quia iam sordemus aperte !
Tu vitę fędę citus extra septa recede ! »
Heu quibus iniecti tenebris sumus, o male recti,
Ceca peccati nebula nimis obtenebrati !

Hinc bona dampnamus, quasi sint mala ; prava probamus.
Quot sanctę mentes sunt hac in nocte latentes !
Plures inpurę super astra putantur iturę ;
Sed qui cuncta vides, quociens examina rides,
Quę nos falsa damus, dum promere vera putamus !
Proicitur cella cęli nitidissima stella,
Trita prius verbis duris, plagis et acerbis ;
At tamen assedit foribus nec abinde recedit,
Crimen ut agnoscens et panis fragmina poscens ;
Exiguo refici solet et mavult rea dici
Criminis et credi, probra ferre, fame quoque ledi,
Quam iussu patris clausum reserare pudorem.
O virtus immensa, viri transgressa vigorem !
Iam ter decursus redit ad primordia rursus
Annus, cum natum, stupri levitate creatum
Lacteque semotum, genitrix infausta puellę,
Ceu furiosa ruens, affert ad menia cellę
Et famulę Christi stomachans ait : « Hunc genuisti :
Tolle tibi ! Tuus est, nutri, tibi reddere ius est ! »
Omnia candentem nimio fervore caminum,
Omnia ferventem candente rubore Marinum
Hinc rosa liliolis gratum permixta rubebat ;
Candida virginitas igni decocta nitebat.
Hac coctum fornace rubet iocundius aurum ;
His flammis exusta, Marina, merebere laurum,
Quę tibi debetur : iam splendet in arce corona.
Sta, ne letetur draco, ne perdas tua dona,
Hostis ad assultus pectus fidei tege scuto,
Nam labor hic multus te sistet in aggere tuto !
Constans esto, dabit stabilem pacientia pacem
Auraque spirabit, ignem quę tollat edacem.
Ureris igne modo, curarum stringere nodo ;
Sed quod nunc ledit te, ceu levis aura recedit
Fineque claudetur nullo, quod abinde sequetur ;
Plena bonis veris in gaudia suscipieris.
O mentem plenam dulcedinis ! En alienam
Prolem, ceu natum de carne tua generatum,

Accipis et servas ! O quid tibi laudis acervas
In regno Christi, pro quo tam dura tulisti !
Nam mendicata stipe, qua te plebs miserata
Afflictam fovit, tua quam contricio movit,
Hunc alis infantem, nullo te iure gravantem !
Sic duo fluxerunt anni ; iam condoluerunt
Fratres, pensantes grave pondus et hanc miserantes
Sic submittentem se, sic mitem, pacientem.
Taliter abbati sunt effusa prece fati :
« Anni iam bini sunt, ex quo culpa Marini
Penis torquetur, nec ei quisquam miseretur.
Nonne vides, quam mera fides astrinxerit illum ?
Nil queritur, macie teritur nutritque pusillum.
Iam facie nimia macię patet extenuata,
Qua luerit, rea quod fuerit, caro debilitata.
Pone modum penę, pater, ostendit quia plene
Velle pati, quantum vis : tu tibi consule tantum,
Ne, dum zelaris, ius Christi transgrediaris,
Quod tibi prefixit, cum discipulis ita dixit :
« Lege Patris veri volo vos miseris misereri.
Ponite mensuram, dantes, ad vos redituram ! »
Vix abbas, flexus irarum solvere nexus,
Denuo limandam verbis probrisque probandam
Acciri iussit, quam talia fatus adussit :
« Vir vitę sanctę cum te pater obtulit ante,
Non docuit normam, non tradidit hanc tibi formam,
Quam male sectatus, nimis es, miser, exspaciatus.
En invexisti tu cellę dedecus isti
Mesticię tantę, que non hic accidit ante !
Hinc nimis afflictus sum, sed fratrum prece victus
Tali concessum pacto tibi pando regressum,
Ut de sentina, qua fęda cloaca, coquina,
Vel stabulum pecorum vel quęlibet officiorum
Fęda domus sordet, sit opus tibi tollere fimum ;
Nec prius absistas, donec mundetur ad imum ;
Cura lavandorum tibi sit quoque calceolorum.
Omnia si facies hęc, sic frater michi fies. »

Mox, quasi divina missa sibi luce, Marina,
Gaudens, fetorem simul infestumque laborem
Suscipit, aggreditur opus officioque potitur
Et, nil probrosum reputans sibi, nil onerosum,
Solo letatur hoc, quod recipi mereatur.
Sic sic incedit, cunctis famulatur, obędit ;
Sic pia purgatur, sic sic decocta probatur !
Nulla triumphabat temptacio, nulla vetabat
Virginis ascensum per dura, per ardua tensum.
Iamque triumphato mundo, simul hoste necato,
Laurea debetur victrix, quam pugna meretur ;
Iam rex victrici pro mille dolis inimici
Proque tot illatis pęnis, tandem superatis,
Premia laturus regnumque perenne daturus,
Evectam castris strepitantibus intulit astris.
Alterati fratres obitum retulere Marini.
« En » ait ille, « pątet, quali sit debita fini
Vita nocens : sic ille miser de carne recessit,
Quod nec condignos luctus pro crimine gessit :
Cella portetur procul atque cadaver humetur ! »
Fratres, laturi corpus terręque daturi,
Ut nudaverunt, viso sexu, stupuerunt :
Curritur, accitur pater, et sibi res aperitur.
Abbas terretur super et captare monetur
Consilium pro se, stupet illatum odiose
Illi tam pure, flent omnes, ipseque iure,
Qui magis afflixit, flet plus et flens ita dixit :
« Tu, quę perlatis tot duris virginitatis
Florem texisti, te per nomen rogo Christi,
Ne michi culpatrix sis, sed pia propiciatrix !
Non ob rem diram, quam feci, iudicis iram
In me succendas, meritis nec digna rependas !
Eheu ! peccavi, sed nescius atque putavi
Turpia sectatum stupri patrasse reatum. »
Post hęc sublatum corpus tellure beatum
Fratribus ambitur temploque sacro sepelitur.
Virtus tunc demum, lumen speculata supremum,

Tempore quę tristi latitabat virgine Christi,
Claruit in signis tam sancto corpore dignis :
Ipsa parens nati, tecto stupro generati,
Prodit patratum, mox demone rapta, reatum,
Quo patre concepit, sic factis digna recepit,
Omneque delictum sancta de virgine fictum
Demon ut evolvit, iam septima vincla resolvit ;
Nam simul implevit, que debuit, illa quievit.
Istis vulgatis cito re veraque probatis,
Absque mora cruce plebs pia preduce rite gregata
Laudibus intonat et iubilo sonat omnia grata,
Undique gens ruit, undique confluit accelerata,
Mutuo concitat et loca visitat illa beata.
Dona ferunt pia, thura gerunt, humiles lacrimantur ;
Eger sanatur, claudus gressu solidatur,
Lumine letatur cecus, mala lepra fugatur,
Quin aliis mestis curatur plurima pestis.
Laus Patri, Nato sit Spirituique beato,
Qui, quas hic donat, virtutes ipse coronat !

Explicit.

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.
Expliciunt gesta Marine, forcia festa,
Quibus triumphavit, mundum carnemque domavit
Et hostem vicit, qui cunctos fraude devicit.

A PROPOS D'UNE RELIQUE DE SAINT MAMMÈS

Le 26 juillet 1726, monseigneur Pierre de Pardallian de Gondrin d'Antin, évêque de Langres et pair de France, pour déférer au désir du duc du Maine qui voulait faire présent d'une portion de relique de S. Mammès à l'église de Sceaux près Paris, sa paroisse, placée sous le vocable de ce saint, procéda solennellement à l'ouverture du reliquaire conservé dans la cathédrale de Langres, où était renfermé l'humérus du grand martyr grec, son patron.

Le procès-verbal de la cérémonie fut consigné dans les registres capitulaires, et une expédition authentique en fut envoyée, avec la relique, à Sceaux. « Monseigneur l'évêque, y lit-on, a bien voulu lui-même, revêtu de ses habits pontificaux, se rendre à la salle dudit chapitre [de Langres] où, en présence de Messieurs Broutet, chanoine et chambrier de laditte église, et Henriot, aussi chanoine et intendant des reliques de laditte église, députés de la compagnie, comme aussi des chirurgiens appellés à cet effet, après s'estre mis en la place qui luy avoit esté préparée devant un grand bureau, sur lequel avoit esté mis une nappe blanche et des flambeaux allumés, on a tiré du trésor de laditte église, autrement dit la chapelle aux reliques, un reliquaire de vermeil doré, fait en forme de bras, qui a esté posé sur ledit bureau, duquel, après l'antienne, le verset et l'oraison propres de saint Mammés dites, ouverture a esté faite par monseigneur l'évêque qui en a tiré un ossement, le dessus duquel estoit emboëté dans une autre petitte châsse aussy de vermeil doré, longue de deux poulces et demy, sur laquelle estoient ces mots grecs en deux lignes *ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΤΟΥ ΑΓΙ ΜΕΓΑΛΟΜΡ ΜΑΜΑΝΤ* [1], et, au bout, une cise-

[1] En marge de ces mots, on lit : *Versio: Reliquiae sancti magni martiris Mammetis.*

lure enfoncée dont l'empreinte est cy au bas jointe, laquelle relique en l'état cy dessus a esté mise au trésor de laditte église par Regnaud, évêque de Langres, qui l'avoit apporté de Constantinople [1] l'ayant obtenu de l'empereur Alexis Comnène qui la gardoit très précieusement dans son oratoire, de laquelle petite châsse ledit ossement ayant esté retiré, il s'est trouvé de la longueur de cinq poulces, et après un meurt examen a esté déclaré par les sieurs Nicolas Jannard et Nicolas Cherey, chirurgiens de cette ville, estre l'humerus ou l'os du bras partie inférieure, ledit os ayant ses trois éminences et ses deux cavités dans leur entier et très solides, duquel lesdits chirurgiens ont scié, de la partie supérieure, cette présente portion... etc. »

On voit, en effet, au bas du document, sur une bande de papier collée au parchemin, trois empreintes en cire d'Espagne, l'une aux armes de l'évêque de Langres, l'autre aux armes du chapitre : une main appaumée, réduction de l'image du bras reliquaire, sans doute celui qui est décrit ci-dessus, et qui figurait déjà sur le sceau du chapitre au XIII[e] siècle ; la troisième, plaquée au-dessus des deux précédentes, porte, dans un encadrement en grénetis légèrement ovale de 24-25 millimètres, l'image de S. Mammès [2] : un jeune homme imberbe, de face, en buste, un manteau tombant des épaules, tenant de la main droite une croix devant la poitrine. De chaque côté, dans le champ, disposées verticalement, les lettres

O	*M*
M	*A*
A	*C* (?)

donnant le nom du martyr ; le tout d'un caractère nettement byzantin et offrant de grandes analogies avec certaines bulles de type hagiographique publiées par M. G. Schlumberger dans sa *Sigillographie de l'empire byzantin ;* mais cette empreinte est en relief, les caractères se lisent à l'endroit, comme si elle provenait d'une matrice. On en doit conclure que la ciselure enfoncée au bout de la petite châsse, suivant les ter-

[1] Ajouté en marge : « l'an 1075 ».
[2] On lit, autour de l'empreinte : « empreinte cy-dessus énoncée ».

mes du document,était en creux. MM.Schlumberger et A.Blanchet, de l'Institut, à la haute compétence desquels nous nous sommes permis de recourir, ont bien voulu nous répondre que cette empreinte a été obtenue à l'aide d'une pierre gravée, appliquée fortement sur la feuille de métal. Le type, notent-ils, est dessiné dans un ovale et tout autour un espace blanc sépare l'effigie et l'inscription du grénetis, disposition dont il serait difficile de trouver d'autres exemples dans la sigillographie byzantine. Quant à la question historique, il est impossible de la trancher, rien n'indiquant sur l'objet qu'il appartient au règne de tel ou tel empereur.

Ajoutons que, suivant les auteurs de la *Gallia christiana* [1], l'évêque de Langres Jean de Bar est bien allé vers 1076 à Constantinople, où il aurait obtenu de l'empereur le bras de S. Mammès : *petiit brachium* [*beati Mammetis*] *martyris, quod in capella Imperatoris honorifice servabatur, quod tandem ad instantiam curialium qui eum diligebant vix potuit obtinere* [2]. Mais cet empereur ne pouvait être alors Alexis Comnène, qui ne monta sur le trône qu'en 1081. Le procès-verbal de 1726 n'en est pas moins intéressant puisqu'il nous a conservé la description d'un reliquaire et l'empreinte d'une ancienne effigie de S. Mammès aujourd'hui disparus.

Paris Aug. COULON.

[1] T. IV, 1728, col. 562.
[2] *BHL.* 5199.

CATALOGUS

CODICUM HAGIOGRAPHICORUM LATINORUM

BIBLIOTHECARUM DUBLINIENSIUM

Dublinii in tribus tantum, quod sciamus, publicis bibliothecis hagiographica latina servantur, nempe in Collegio Sanctissimae Trinitatis, in Marshiana bibliotheca, in Conventu O. F. M. Quibus descriptis librum unum adiecimus Collegii Sancti Patricii apud Maynooth, tribus Dubliniensibus codicibus simillimum.

Codices bibliothecae Collegii Sanctissimae Trinitatis apud Dublinium, olim singulis litteris binisque numeris arabicis vix non omnes signatos, in suo Catalogo novo ordine digessit novisque numeris distinxit T. K. Abbott, Catalogue of the Manuscripts in the Library of Trinity College, Dublin (*Dublin et London, 1900*) ; *singulis utrumque numerum praefiximus. Indicem iam pridem dederat* Eduardus Bernard *in suis* Catalogis librorum manuscriptorum Angliae et Hiberniae (*Oxonii, 1697*).

Bibliothecae Marshianae latini codices inter alios descripti sunt in Catalogue of the Manuscripts remaining in Marsh's Library, Dublin, *compiled by* John Russell Scott, *edited by* Newport J. D. White (*Dublin, s. a.*).

Librorum manuscriptorum qui penes Dublinienses Minoritas asservantur, tres prodierunt Catalogi, quorum nullus omnes codices complexus est. J. T. Gilbert, The Manuscripts of the former College of Irish Franciscans, Louvain, *in* Fourth Report of the Royal Commission on Historical Manuscripts, Part I, Report and Appendix (*London, 1874*), *p. 599-613, ubi recensuit praecipuos codices integumento ornatos et alia pauca;* <G. D. Burtchaell et J. M. Rigg>, Historical Manuscripts Commission. Report on Franciscan Manuscripts preserved at the Convent, Merchant's Quay, Dublin (*Dublin, 1906*), *qui quattuor ex decem libris litterarum Lucae Wadding*

descripserunt; Thomas Antonius O'Reilly, O. F. M., Franciscan Manuscripts in the Convent, Merchant's Quay, Dublin, *in* Archivum Franciscanum Historicum, *t. VIII (1914), p. 749-59 ; mors labores abrupit post unum librum descriptum.*

Maynutianae bibliothecae nullus iam index prodierat.

Saec. XVI recentiora vix non omnia neglexímus.

Restat ut iis omnibus gratias referamus quorum humanitate factum est ut hoc opus absolvi posset.

Paulus Grosjean S. I.

I. Collegium Sanctissimae Trinitatis

CODEX non signatus (Catal. Abbott, num. 52)

Liber Ardmachanus

Membraneus, foliorum 222 (quorum 1, 41-44 exciderunt), (0m, 197 × 0,146), binis columnis saec. IX ineunte exaratus.

Tribus constat partibus, forsan initio seiunctis, sed quarum prior cum altera non post annum 937 coniuncta est (vid. Quattuor Magistrorum Annales) : I (fol. 2-24) De S. Patricio, maxime latine, sed aliquam partem hibernice ; II (fol. 25-191) Novum Testamentum latine ; III (fol. 191-222) De S. Martino.

Totum codicem tanta cura descripsit ediditque ante paucos annos v. d. Iohannes Gwynn, *Liber Ardmachanus. The Book of Armagh* (Dublin and London, 1913) « paginatim lineatim uerbatim literatim », ut paucis ea tantum complecti oporteat quae latine scripta sunt.

Quae antea de codice dicta sunt, reperies apud Gwynn. Adde W. M. Lindsay, *Early Irish Minuscule Script* (Oxford, 1910), p. 24-30 et pl. ix.

1. (Fol. 2-8v) <Commentarius de S. Patricio a. Muirchu Maccu Machtheni> = *BHL.* 6497.

Inc. mutilus *sibi in hibernica servitute possito. Anal. Boll.*, t. I, p. 552, l. 25-583, l. 26.

2. (Fol. 8v) <Duo additamenta ad praecedentem Commentarium> = *BHL.* 6497.

Anal. Boll., p. 584, l. 2-7.

3. (Fol. 9) <Notanda praefixa Collectaneis Tirechani> = *BHL.* 6497.

Anal. Boll., p. 584, l. 8-585, l. 3.

4. (Fol. 9) Dicta Patricii = *BHL.* 6494.

5. (Fol. 9-15v) <Collectanea Tirechani ep. de S.Patricio> = *BHL.* 6496. **T. C. D. Liber Ardmach.**

Anal. Boll., t. II, p. 35-66, l. 11.

6. (Fol. 15v) <Notandum primum positum post Tirechani Collectanea> = *BHL.* 6496.

Anal. Boll., p. 66, l. 12-19.

7. (Fol. 15v-16) <Notanda quinque posita a librario post Tirechani Collectanea> = *BHL.* 6496.

Anal. Boll., p. 66, l. 20-68, l. 16.

8. (Fol. 16-19) <Additamenta ad Collectanea Tirechani, partim hibernice scripta> = *BHL.* 6499.

Usque ad *Anal. Boll.*, p. 238, l. 7.

9. (Fol. 19) <Notulae de Vita S. Gregorii I papae> = *BHL.* 6499.

Anal. Boll., p. 238, l. 8-16. Videntur referri ad ***BHL.*** 3639-3640. Fol. 19v vacat.

10. (Fol. 20-20v) <Prologus et index capitulorum Commentarii de S. Patricio a. Muirchu Maccu Machtheni> = *BHL.* 6497.

Anal. Boll., t. I, p. 545-48, l. 7.

11. (Fol. 20v-21v) Liber Angueli = *BHL.* 6500.

Stokes, p. 352-56, l. 20, praefixo lemmate.

12. (Fol. 21v) <Notandum de ordine liturgico diei dominicae> = *BHL.* 6500.

Stokes, l. c., l. 21-26.

13. (Fol. 21v-22) <De pacto inter S. Patricium et S. Brigidam Kildariensem> = *BHL.* 6500.

Stokes, l. c., l. 27-34.

14. (Fol. 22-24v) Libri S. Patricii = *BHL.* 6492.

Recensio huic codici propria.

Ex lemmate praefixo : *Libri S. Patricii*,credideris librarium exscripturum fuisse etiam *BHL.* 6493 ; quod tamen non fecit.

15. (Fol. 192-220v) Vita S. Martini ep. = *BHL.* 5610, 5614-5616.

16. (Fol. 220v-221) Aepistula Sulpicii eiusdem = *BHL.* 5611.

17. (Fol. 221v-222v) Aepistula eiusdem Severi ad Aurilium diaconem = *BHL.* 5612.

T. C. D.
A. 4. 8.

CODEX A. 4. 8 (Catal. 45)

Membraneus, foliorum 170 (0^m,222 × 0,144), lineis plenis saec. XII exaratus.

Duobus constat codicillis, quorum alter (fol. 22-170), qui continet librum Genesis cum commentario, fuit *Sancte Marie Belle Lande;* alter vero (fol. 1-20) his constat :

1. (Fol. 1-19^v) Vita S. Augustini Yponensis ep.= *BHL.* 785.

2. (Fol. 19^v-20) Indicium librorum omnium S. Augustini = *BHL.* 786.

3. (Fol. 20^v) <S. Augustini translatio> = *BHL.* 792 b.

CODEX B. 1. 10 (Catal. 167)

Membraneus, foliorum 121 (0^m,402 × 0,270), binis columnis saec. XIV exaratus.

Librum complet

(Fol. 2-121) De miraculis beate Marie Virginis.

Inc. prol. *Ad Dei omnipotentis laudem cum sepe recitentur miracula sanctorum* (cf. *BHL.* 5357) — Des. prol. *nec non pueris iudeis et paganis.*— Dein : *Incipit prima pars de conceptione et sanctificacione beate semper virginis Dei genitricis Marie ex dictis sanctorum. Maria virgo perpetua ut filium Dei salvatorem mundi pareret ut regina celi...*

In indice capitulorum qui scriptus est fol. 2-6, 21, numerantur miracula 485 tribus libris distincta. Ultimum autem est : *Sarracena per gratiam beate Marie fuit baptizata,* quod legitur fol. 121^v. Huic additum est miraculum de CPoli liberata, et narratio de S. Thoma Cantuariensi, VII B. Virginis gaudia cotidie recitante.

CODEX B. 1. 16 (Catal. 171)

Membraneus, paginarum 252 (0^m,380 × 0,282), binis columnis, saec. XIII exaratus.

Olim *Liber sancte Marie de Jorevalle.*

Fol. 2 legitur index rerum. Praeter ea quae nunc in codice insunt, notatur praeterea *Passio S. Torpetis, Passio S. Maximini m., Vita S. Germani ep. et conf.*

1. (Pag. 3-8) Vita S. Albini ep. et conf: = *BHL.* 234.

Mart. 1.

Om.prol. Des. *angelis plaudentibus emisit ad celos... Amen.*

2. (P. 8-28) Vita S. Gvinwaloei conf. = *BHL.* 8964b. Mart. 3. T. C. D. B. 1. 16

3. (P. 28-31) Passio SS. Perpetue et Felicitatis = *BHL.* 6634. Mart. 7.

Des. *memoriis communicantes precemur dominum... Amen.*

4. (P. 32-37) Passio SS. Quadraginta militum = *BHL.* 7539. Mart. 11.

Des. *lucent sicut luminaria in mundo... Amen.*

5. (P. 37-39) Passio S. Maximiliani mart. = *BHL.* 5813. Mart. 12.

6. (P. 39-58) Vita S. Patricii ep. = *BHL.* 6507. Mart. 17.

7. (P. 59-72) Narratio cuiusdam de purgatorio Hibernie et de gloria paradisi terrestris.

Inc. *Magnus sanctus P. dum in Hibernia verbum Dei predicaret* (cf. *BHL.* 6510) — Des. mutil. : *quamdiu hic debeat esse. Sicut enim in locis* |

Folium deest inter 72 et 73.

8. (P. 73-77) Vita S. Geretrudis virg. Mart. 18.

Inc. aceph. | *to et dixit: nec illum nec alium terrenum* — Des. *a sacerdotibus et ancillis Dei decentissime traditur sepulture... Amen.*

9. (P. 77-82) Miracula eiusdem = *BHL.* 3495.

10. (P. 82-91) Passio S. Eadwardi regis et mart. = *BHL.* 2418 (Passio). Mart. 18.

11. (P. 91-93) Miracula eiusdem = *BHL.* 2418 (Mirac.)

12. (P. 93-95) Vita S. Iohannis conf. = *BHL.* 4420. Mart. 19.

13. (P. 95-106) Vita S. Wlfranni ep. = *BHL.* 8738. Mart. 21.

Om. prol.

14. (P. 106-108) Passio S. Hyrenei mart. = *BHL.* 4466. Mart. 25.

15. (P. 108-122) Passio S. Theodosie virg. et mart. = *BHL.* 8090. April. 2.

Des. *ibi sit et thesaurus vester quod magmum est anime vestre.*

16. (P. 122-133) Vita S. Nicetii ep. = *BHL.* 6089. April. 2.

17. (P. 133-138) Passio SS. virg. Agapis, Chionie et Hirenis = *BHL.* 118. April. 3.

Inc. *Chionie, Hyrenis atque Agapis...*

T. C. D.
B. 1. 16

18. (P. 138-164) Vita S. Gudlaci = *BHL.* 3723. April. 13.
Om. prol. — Des. *visumque sibi ecclesie momento redonatum fatebatur... Amen.*

19. (P. 164-167) Vita S. Godeberte virg. April. 13.
Inc. *Sanctissima igitur ac beatissima virgo Christi insignis Godeberta transacto in Dei servitio* — Des. *ubi letatur leticia sempiterna... Amen.*

20. (P. 167-170) Passio S. Wassii mart. = *BHL.* 8500. April. 16.

21. (P. 170-177) Passio S. Eleutherii ep. et mart. = *BHL.* 2451. April. 18.

22. (P. 177-182) Vita S. Ursmari ep. = *BHL.* 8416. April. 19.
Om. prol.

23. (P. 182-213) Vita et Passio S. Elphegi ep. et mart. = *BHL.* 2518. April. 19.

24. (P. 213-220) Quomodo corpus S. Elphegi de Lundonia ad Cantuariam sit translatum = *BHL.* 2519.

25. (P. 220-222) Passio S. Epipodii mart. = *BHL.* 2574. April. 22.
Folium deest inter 220 et 221.

26. (P. 222-228) Passio S. Georgii = *BHL.* 3372. April. 23.

27. (P. 228-230) Passio S. Alexandri mart. = *BHL.* 2575. April. 24.

28. (P. 230-250) Vita S. Yvonis ep. = *BHL.* 4622. April. 24.

29. (P. 250-252) Passio S. Vitalis mart. edita a beato Ambrosio ep. = *BHL.* 3514. April. 28.
Des. mutil. *energuminis ibi clamaret ubi obrutus* |

CODEX B. 2. 7 (Catal. 172)

Membraneus, paginarum 413 (0^{m},350 × 0,236), lineis plenis saec. XIII exaratus, litteris auro et minio pictis decorus.

Fuit olim ecclesiae B. Petri Westmonasteriensis.

Quae pag. 3-8, 401-413 complent a codice aliena sunt. P. 2 scriptum est initium miraculi S.Edwardi *De contracto ad eius tumulum sanato.*

1. (Pag. 9-20) Vita et passio S. Thome archiep. et mart. = *BHL.* 8180.

2. (P. 21-64). Dompni Aelredi abbatis Rievallensis in Vitam S. Edwardi ep. et conf. = *BHL.* 2423. T. C. D. B. 2. 7

Sequitur *Genealogia regum Anglie et regis David S<c>ocie.* Inc. *Quoniam de moribus optimis religiosi regis David...*

3. (P. 195-205) Vita S. Eadmundi gloriosissimi Anglorum regis et mart. = *BHL.* 2392.

4. (P. 205-226) Gloriosa miracula eiusdem = *BHL.* 2397.

Inc. *Pretiosus denique rex et martyr Eadmundus in huius mundi harena* — Des. *manum ariditate ad testimonium praesumptionis permanente.*

5. (P. 226-230) Inventio cum translatione S. Ragenerii militis et mart. consanguinei sancti Eadmundi regis et mart. = *BHL.* 7054 f.

6. (P. 230-239) Vita et passio sanctissimi Freemundi regis et martyris S. Eadmundi regis et martyris ex sorore nepotis a quodam clero Burghardo nomine veraci stilo conscripta, sed et eiusdem corporis inventio a B. Berino eo tempore Dorchanensis ecclesie episcopo prout viderat exarata = *BHL.* 3144 b.

7. (P. 239-243) Vita sanctissimi Rumwoldi pueri conf. filii regis Northanhimbrorum et filie Pende regis Merciorum = *BHL.* 7385.

8. (P. 243-252) Vita et passio beatissimi regis Oswaldi mart. a paganis interfecti.

Inc. *Interfecto in pugna nobilissimo rege Eadwino* — Des. *per annos octo laboriosissime tenuit, regnante.... Amen.*

9. (P. 253-259) Vita S. Wereburge virg. = *BHL.* 8855.

10. (P. 259-263) Vita S. Atheldrethe virg. Iun. 25.

Inc. *Beata et gloriosa virgo Etheldretha nobilissimis parentibus... ut venerabilis doctor et veracissimus ystoriographus testatur Beda* — Des. *tecum in celis perfrui mereamur gaudiis. Amen. Secundum venerabilem Bedam IV. de gestis Anglorum.*

Additum est : *Videtur opportunum huic hystorie et ymnum virginitatis inserere .... Alma Deus trinitas que secula cuncta gubernas* — Des. *Quam affectu tulerat nullus ab altithroni* (= Hymnus de ea a. Ven. Beda, *H. E.* IV. 20).

11. (P. 264-275) Prohemium in miracula S. Atheldrethe virg. = *BHL.* 2638.

Des. *incomprehensibilia redemptoris mundi beneficia cui laus ... Amen.*

T. C. D. B. 2. 7

12. (P. 276-288) Vita S. Mildrethe virg. = *BHL.* 5960.
Des. in c. XIII.

13. (P. 289-316) Vita S. Guthlaci anachorite = *BHL.* 3728, 3729.

14. (P. 317-334) Vita S. Egwini ep. et conf. = *BHL.* 2433.
Des. *quia igitur Dei iuvante gratia vitam sancti et magnifici pontificis E. cum quibusdam miraculis veraci stilo digessimus, racionabile videtur... Amen.*

15. (P. 334-343) Vita S. Vulganii heremite et conf.= *BHL.* 8746.

16. (P. 345-393) Vita S. Honorati ep. et conf. = *BHL.* 3976.

CODEX B. 4. 1 (Catal. 191)

Partim membraneus (fol. 7-63), partim chartaceus, foliorum 138 (0^{m},297 × 0,210), cuius pars posterior lineis plenis saec. XV exarata est.

Codex miscellaneus unum continet libellum hagiographicum.

(Fol. 132-138^{v}) Confessio S. Cypriani episcopi = *BHL.* 2049.

CODEX B. 4. 3 (Catal. 174)

Membraneus, foliorum 124 (0^{m},274 × 0,171), lineis plenis variis manibus saec. XII vel forsan XI exaratus.

Binis constat codicibus (fol. 1-48, fol. 49-123) quorum singuli indices folio insiticio et fol. 49^{v} leguntur.

Quae complent fol. 100-103 et 121-123, hagiographica non sunt.

1. (Fol. 1-9) Liber Miraculorum S. Andreae=*BHL.* 430.

2. (Fol. 9-10) <Passio S. Andreae> = *BHL.* 429.

3. (Fol. 10) Prologus in laude Lucae evangeliste.
Inc. *Lucas hebraice latine ipse consurgens* — Des. *eiusque natalicium celebratur XV kl. novembris.*

4. (Fol. 10-12^{v}) Expositio Decorosi presbiteri in laude Luce evangeliste = *BHL.* 4973.

5. (Fol. 12^{v}-15^{v}) Sermo in laude beati Barnabe apostoli = *BHL.* 985.

6. (Fol. 16-16^{v}) Sermo S. Augustini de S. Vincentio,
P. L., t. XXXVIII, col. 1255.

7. (Fol. 16v-17) Item alius sermo. T. C. D. B. 4. 3

Inc. *Vincentii martyris sancti fortissimam et gloriosissimam passionem...*

8. (Fol. 17-19v) Revelatio gloriosa de reliquiis sacratissimi protomart. Christi Stephani sociorumque eius per sanctum Gamalielem venerabili Luciano presbitero celitus ostensa = *BHL.* 7854.

9. (Fol. 19v-21) Passio S. Eufemie et Sostenis ac Victoris = *BHL.* 2708.

Des. *quasi mille passibus a civitate Calcidonensium... Amen.*

10. (Fol. 21-22v) Martirium Didimi et Theodore virg. = *BHL.* 8072. April. 28.

11. (Fol. 22v-23v) Passio S. Luceiae virg. Mai. 26.

Inc. *Luceia virgo Christi civis urbica captivata est ab Auceia rege* — Des. *ad passionem vocari dignatus est ... Amen.* Cf. *BHL.* 4980.

12. (Fol. 23v-26) Passio sanctarum virg. Spei et Fidei et Caritatis et matris earum Sapientie = *BHL.* 2970. Aug. 1.

13. (Fol. 26-30) Passio S. Tecle virg.

Inc. *Non est quidem miraculum quod etiam* (?) *apostolus Paulus eos quos sibi in amicitia adiunxerat sit expertus*— Des. *celestis cognitionis lumen infundens postea cum bona voluntate requievit in pace.* Cf. *BHL.* 8020 a.

14. (Fol. 30-32v) <Passio S. Afrae>.

Inc. *Erat namque Narcissus episcopus eodem tempore quo Dioclitiana fervebat insania* — Des. *Et sic factum est ut in eodem die quo sepulta est Afra simul etiam mater eius ... Amen.* Cf. *BHL.* 109.

15. (Fol. 32v-41v) Vita et conversatio sancte Eufraxie virg. = *BHL.* 2718.

16. (Fol. 41v-43) Passio S. Victoris et Corone = *BHL.* 8561.

Inc. *In illis diebus persecutio fuit christianis sub rege Antonino...*

17. (Fol. 43v-44) Passio S. Crispine mart. atque sancte sacrata virgo (*sic*) = *BHL.* 1989.

18. (Fol. 44-44v) Passio Theodote et filiorum eius = *BHL.* 8096. Aug. 2.

19. (Fol. 45-48) Prefatio domni Fortunati in Vita S. Paterni sanctissimi conf. = *BHL.* 6477.

20. (Fol. 50-52) Vita B. Egidii ab. edita a Fulberto ep. = *BHL.* 93. Sept. 1.

T. C. D. B. 4. 3

21. (Fol. 52-56) Sermones de S. Nicholao = *BHL.* 6190.

Des. *Loculum corporis et cetera supradicta fidem abbati commisit propositumque super omnibus que agenda erant illum constituit.*

22. (Fol. 56ᵛ-57) In natale S. Iuliani conf.

Inc. *Beatus itaque Iulianus romana generositate clarissimus lingua facundus* — Des. *pater eius Anastasius cum omni familia credidit et baptismi gratiam consecutus numero fidelium applicatus est.*

23. (Fol. 58-59) Natale S. Servatii Tungrensis ep. = *BHL.* 7614. Mai 13.

Des. *nullius virtutem deseruisse probetur.*

24. (Fol. 60-63ᵛ) Vita S. Leonardi conf. = *BHL.* 4862.

Des. mutil. : *audientes igitur hoc Lemovicensium* |

25. (Fol. 64-72ᵛ) Passio SS. Iuliani et Basilisse virg. = *BHL.* 4529.

Om. prol.— Des. *sepulti autem in ecclesia sub sacro altare ex quo loco ... Passi sunt autem ... Amen.*

26. (Fol. 72ᵛ) In natale S. Baldhilde regine capitulum.

Sex lineae tantum.

27. (Fol. 73-85) Vita S. Gutlaci presb. = *BHL.* 3723.

28. (Fol. 85-85ᵛ) Sermo S. Athanasii ep. Alexandrie de miraculis que fecit imago domini moderno tempore in Beritho civitate = *BHL.* 4230. Nov. 9.

Des. mutil. : *quia acoetum et fel dederunt ei porrecta* |

29. (Fol. 86-94ᵛ) Vita sacratissime virg. Christi Amelberge = *BHL.* 323.

30. (Fol. 95-97) Sermo S. Augustini doctoris in natali S. Stephani protomart.

P. L., t. XXXIX, col. 2147.

31. (Fol. 97-98ᵛ) Item sermo de eodem mart.

P. L., t. c., col. 1684.

32. (Fol. 98ᵛ-99) Item sermo S. Augustini de S. Stephano.

Inc. *Quotiescumque caritatem vestram secundum preceptum domini...*

33. (Fol. 104-107) Passio S. Cypriani mart. = *BHL.* 2041.

Des. *et hi erant cotidiani actus destinati ad placentiam Dei.*

34. (Fol. 107-114ᵛ) Passio SS. martyrum Rufini et Wal<erii> = *BHL.* 7374.

35. (Fol. 114v-116) Tractatus de Machabeis mart. die natalis eorum. T. C. D. B. 4. 3

Inc. *Si quis verbum fratres dilectissimi fortasse miratur...*

36. (Fol. 116-120v) Passio S. Achatii cum X milibus sociis suis = *BHL.* 20.

Deest epistula Anastasii. — Des. ut *BHL.* 21.

CODEX B. 4. 20 (Catal. 202)

Membraneus, foliorum 110 (0m,265 × 0,189), binis columnis saec. XII exaratus.

(Fol. 1-110) <Clementis Recognitiones> = *BHL.* 6644.

Inc. aceph. : *mentes que ad fidem parate sunt ad infidelitatis lapsum* (=lib.I, c. 9 ad calcem) — Des.mutil. (lib. X) : *similiter autem et honeste ac pudice femine ut bene agant inde coguntur* |

Recensio differt ab interpretatione Rufini ; sic e. g. inc. lib. X : *Sequenti die Petrus una nobiscum mature ad locum quo pridie habita fuerat disputatio properavit.*

CODEX B. 4. 23 (Catal. 205)

Membraneus, foliorum 116 (0m260, × 0,175), binis columnis, additis litteris caeruleis et auratis, saec. XV exaratus.

Librum complet opus Iohannis Andreae de S. Hieronymo, cuius pars secunda (fol. 20v) = *BHL.* 3876.

CODEX C. 2. 4 (Catal. 255)

Chartaceus (0m,300 × 0,215), saec. XV variis manibus exaratus, quem magnam partem replent Acta Concilii Basileensis. Ad calcem leguntur epistulae nonnullae S. Hieronymi et eius Vita *BHL.* 3870, quae fine mutila desinit *voluptatem aut necessitatem omissa fuerit* (= P. L., t. XXII, col. 208A).

CODEX C. 2. 9 (Catal. 273)

Chartaceus, fol. non numeratis (0,265 × 0,185), lineis plenis saec. XIV exaratus.

Librum complet

Historia Lausiaca = *BHL.* 6532.

Omisso prooemio et epistula. Des. paucis lineis mutilus post verba *totus ille iam Christi es ; illius*| = P. L., t. LXXIV, col. 342c.

T. C. D.
C. 2. 14

CODEX C. 2. 14 (Catal. 277)

Chartaceus, paginarum 565 (0^{m},219 × 0,145), lineis plenis variis manibus saec. XV exaratus.

Codex miscellaneus theologicus, e quo unus proferendus videtur

(Pag. 86-92) Libellus de transitu et assumptione beate et gloriose semper virginis Marie editus a Militone quondam ep. Sardiniensi.

Inc. *Milito servus Christi ep. ecclesie Sardiniens. ... Cum vobis duo opuscula de vita* — Des. *predicantes magnalia Dei qui in trinitate perfecta ... Amen.*

CODEX C. 2. 18 (Catal. 281)

Chartaceus, foliorum 179 (0^{m},218 × 0,140), lineis plenis variis manibus saec. XV exaratus.

Codex miscellaneus.

1. (Fol. 56^{v}-60^{v}) Epistola S. Augustini ep. et doct. ad Cyrillum presb. de transitu S. Ieronimi doct. = *BHL.* 3867.

2. (Fol. 60^{v}-64^{v}) Epistola S. Cyrilli presb. ad S. Augustinum ep. et doct. de transitu et miraculis S. Ieronimi doct. = *BHL.* 3868.

Sola capita I-XII.

3. (Fol. 156-157) Sequentia excerpta sunt de longa vita S. Hugonis Lincolnensis ep. = *BHL.* 4019.

Videlicet cc. IX, XIII.

4. (Fol. 157-157^{v}) De reliquiis beate Katarine virg. et mart. miraculum excerptum de libro qui universale bonum de apibus <dicitur> = *BHL.* 1700.

(= Lib. II, cap. LIII, num. 10). Sequitur *Miraculum de undecim milibus virginum in libro apum* (ibid., num. 7).

CODEX C. 3. 19 (Catal. 301)

Constat duobus codicibus simul compactis, quorum alter a re nostra est omnino alienus.

Prior est membraneus, foliorum 251 (0^{m},213 × 0,137), binis columnis partim (fol. 1-21, 30-239), partim lineis plenis (fol. 22-29 et 241-244) variis manibus saec. XIV exaratus. Fol. 26bis, partim

T. C. D.
C. 3. 19

excisum, non est numeratum ; fol. 240 excisum est ; fol. 194bis est insiticium ; desunt folia 245-250.

Miscellaneus codex in quo leguntur (fol. 30-115) varia excerpta e Vitis et Miraculis sanctorum festisque per anni circulum et de communi sanctorum ; accedunt sermonum et epistularum excerpta S. Augustini et S. Bernardi. Dein haec habentur quae ad nostra studia pertinent :

1. (Fol. 199 - 200). Visio cuiusdam sanctimonialis <i. e. Elisabeth Schonaugiensis> de Assumptione beate Virginis Marie = *BHL.* 5355.

Inc. prol. *Fuit in diebus Eugenii pape secundi* — Des. prol. *quas solebat hoc modo narrare.*—Inc.*In anno, inquid, quo mihi per angelum Domini* — Des. *usque ad dominice annunciacionis solempnitatem.* In editione F. W. E. Roth = lib. I, 1 ; lib. II, 31 et 32.

2. (Fol. 201v - 203v) Vita S. Edmundi archiep. Cantuariensis = *BHL.* 2410 b.

Om. prol. inc. *Beatus Edmundus piis ex parentibus Abbendonie extitit oriundus.* —Des. *Obstupuere presentes nec immerito cum cernerent de pectore pio lacrimas profluentes mirantes quod in eius facie tanta de mentis exultatione refulsit leticia. Post haustum vero ablucionis prefate nullo aliquo alio liquore usus est* (§ 69).

3. (Fol. 243v - 244) <Miraculum>. Fuit quidam in provincia Merciorum cuius visiones ac verba non autem et conversacio plurimis sed non sibimetipsi profuit.

Inc. *Fuit autem temporibus Coenredi qui post Aeldilredum regnavit vir in laico habitu atque officio militari positus* — Des. *posset eorum numero sociari de quibus ait psalmus: Beati quorum remisse sunt iniquitates.*

4. (Fol. 244 - 244v). <Alterum miraculum>.

Gregorius M., *Dialog.* IV, xxiii.

CODEX C. 4. 3 (Catal. 313)

Membraneus, foliis non signatis (0m,225 × 0,145), binis columnis saec. XIV exeunte exaratus.

Librum complent

Legendae sanctorum quas compilavit frater Iacobus natione Ianuensis de Ordine fratrum Praedicatorum = *BHL.* 9035.

Pauca desunt in fine.

T. C. D.
C. 4. 23

CODEX C. 4. 23 (Catal. 332)

Membraneus, foliorum 320 (0m,187 × 0,132), lineis plenis saec. XIV exaratus.

Codici ceterum non hagiographico praemissa est *Visio Tundali.*

CODEX D. 3. 16 (Catal. 786)

Chartaceus, fol. non numeratis (0m,194 × 0,154), lineis plenis variis manibus saec. XVII exaratus. E pluribus codicibus compactus est, quorum primus continet adversaria de Vitis Sanctorum Hibernorum, Cambrensium, Armoricanorum deque Hiberniae antiquitatibus.

CODEX D. 4. 3 (Catal. 423)

Chartaceus, praeter aliquot folia membranea, paginarum 205 signatarum et 140 fere non signatarum (0m,210 × 0,262), paginis bipartitis variis manibus saec. XV exaratus.

Vita Christi et B. V. M., cuius mentionem facit Abbott in Catalogo, mutila est et sermone anglico conscripta ; *Narratiunculae de S. Michaele*, quas idem profert, non sunt nisi excerpta ascetica.

Miscellanea anglice et latine e quibus hoc unum prodendum :

(Pag. [207]) <Miraculum S. Gregorii papae.>

Inc. *In illo tempore quo sanctus Gregorius erat in magna Roma presul una die quando missam celebraverat in ecclesia que vocatur Pantacros, quando voluit consecrare corpus Domini apparuit sibi Dominus noster Iesus Christus in tali effigie sicut hic videtur depicta* (nulla tamen in codice est effigies). *Et ex magna compassione quam habuit quando vidit eum in tali figura concessit omnibus illis qui ante istam figuram ponunt genua sua in terra dicentes .v. Pater Noster et .v. Ave Maria omnes indulgencias que sunt in omnibus ecclesiis Rome, que sunt quatuordecim milia annorum. Et omnes istas indulgencias concessit dicta figura sancto Gregorio.* Sequuntur varia de indulgentiis, cum precibus etc. Des. *.xla. dies indulgencie a domino Clemente papa quinto conceduntur.*

CODEX D. 4. 28 (Catal. 442)

Membraneus, fol. non signatis (0m,175 × 0,121), lineis plenis saec. XV exaratus.

Librum fere complet Via vel Dieta Salutis a. Gul. de Lavicea.

Fol. paenultimum excisum est ; antepaenultimum^{v} continet. T. C. D. D. 4. 28

<De S. Thoma Cantuariensi.>

Inc. *Causas martirii beati Thome martiris breviter intimabo : pro advocacionibus ecclesiarum ne placitent in foro laicali* —Des. *Pro quibus causis et pro libertate sancte ecclesie beatus Thomas martirium in ecclesia suscepit. Ergo mentiuntur falsi questores etc.* Cf. *BHL.* 8193, 8237.

CODEX E. 1. 29 (Catal. 519)

Membraneus, foliorum 217 (0^{m},301 × 0,202), binis columnis saec. XV exaratus.

1. (Fol. 10-35^{v}) <Gesta et translationes trium magorum, auct. Iohanne de Hildesheim> = *BHL.* 5137.

Inc. in cap. III : | *ex tunc quidem mons nomine Vaus*—Des. (cap. XLV) *et quod hii tres reges virgines fuerint.*

2. (Fol. 65^{v}-75^{v}) <Visio Tundali>.

Om. prologo inc. *Hibernia est insula in occidentali oceano posita* (WAGNER, *Visio Tnugdali*, Erlangen, 1882, p. 5) — Des. (c. 25, *De redditu anime ad corpus*) *de die in diem magis placere cupientes ... Amen.* Verba haec desunt in edit. Wagneriana.

3. (Fol. 76-90) Vita gloriosi martiris Thome qui ecclesiam Cantuariensem suo martirio decoravit = *BHL.* 8215 b.

Des. ut *BHL.* 8200 d.

4. (Fol. 90^{v}-91^{v}) Qualiter probata fuit virginitas beate Marie matris Domini nostri Iesu Christi, per dominum Robertum Lincolnensem qui prout sequitur in greco reperit et transtulit in latinum.

Inc. *Temporibus piissimi imperatoris Iustiniani fuit quidam princeps Iudeorum Theodosius* — Des. *disponente hoc domino Deo veritatis ... Amen.*

5. (Fol. 92-93) Visio S. Pauli de penis inferni et de tormentis animarum = *BHL.* 6582.

Stilo mutato.

6. (Fol. 93^{v}-95^{v}) Incipiunt quedam valde notoria extracta ex epistola autentica quam Cirillus presbiter misit ad Augustinum de meritis et transitu sancti Ieronimi presbiteri ; ubi etiam si quis desiderat de penis purgatorii et inferni et quam

T. C. D.
C. 4. 23

CODEX C. 4. 23 (Catal. 332)

Membraneus, foliorum 320 (0m,187 × 0,132), lineis plenis saec. XIV exaratus.

Codici ceterum non hagiographico praemissa est *Visio Tundali.*

CODEX D. 3. 16 (Catal. 786)

Chartaceus, fol. non numeratis (0m,194 × 0,154), lineis plenis variis manibus saec. XVII exaratus. E pluribus codicibus compactus est, quorum primus continet adversaria de Vitis Sanctorum Hibernorum, Cambrensium, Armoricanorum deque Hiberniae antiquitatibus.

CODEX D. 4. 3 (Catal. 423)

Chartaceus, praeter aliquot folia membranea, paginarum 205 signatarum et 140 fere non signatarum (0m,210 × 0,262), paginis bipartitis variis manibus saec. XV exaratus.

Vita Christi et B. V. M., cuius mentionem facit Abbott in Catalogo, mutila est et sermone anglico conscripta ; *Narratiunculae de S. Michaele,* quas idem profert, non sunt nisi excerpta ascetica.

Miscellanea anglice et latine e quibus hoc unum prodendum :

(Pag. [207]) <Miraculum S. Gregorii papae.>

Inc. *In illo tempore quo sanctus Gregorius erat in magna Roma presul una die quando missam celebraverat in ecclesia que vocatur Pantacros, quando voluit consecrare corpus Domini apparuit sibi Dominus noster Iesus Christus in tali effigie sicut hic videtur depicta* (nulla tamen in codice est effigies). *Et ex magna compassione quam habuit quando vidit eum in tali figura concessit omnibus illis qui ante istam figuram ponunt genua sua in terra dicentes .v. Pater Noster et .v. Ave Maria omnes indulgencias que sunt in omnibus ecclesiis Rome, que sunt quatuordecim milia annorum. Et omnes istas indulgencias concessit dicta figura sancto Gregorio.* Sequuntur varia de indulgentiis, cum precibus etc. Des. *.xla. dies indulgencie a domino Clemente papa quinto conceduntur.*

CODEX D. 4. 28 (Catal. 442)

Membraneus, fol. non signatis (0m,175 × 0,121), lineis plenis saec. XV exaratus.

Librum fere complet Via vel Dieta Salutis a. Gul. de Lavicea.

Fol. paenultimum excisum est ; antepaenultimum^{v} continet. T. C. D. D. 4. 28

<De S. Thoma Cantuariensi.>

Inc. *Causas martirii beati Thome martiris breviter intimabo : pro advocacionibus ecclesiarum ne placitent in foro laicali* —Des. *Pro quibus causis et pro libertate sancte ecclesie beatus Thomas martirium in ecclesia suscepit. Ergo mentiuntur falsi questores etc.* Cf. *BHL.* 8193, 8237.

CODEX E. 1. 29 (Catal. 519)

Membraneus, foliorum 217 (0^{m},301 × 0,202), binis columnis saec. XV exaratus.

1. (Fol. 10-35^{v}) <Gesta et translationes trium magorum, auct. Iohanne de Hildesheim> = *BHL.* 5137.

Inc. in cap. III : | *ex tunc quidem mons nomine Vaus*—Des. (cap. XLV) *et quod hii tres reges virgines fuerint.*

2. (Fol. 65^{v}-75^{v}) <Visio Tundali>.

Om. prologo inc. *Hibernia est insula in occidentali oceano posita* (WAGNER, *Visio Tnugdali*, Erlangen, 1882, p. 5) — Des. (c. 25, *De redditu anime ad corpus*) *de die in diem magis placere cupientes ... Amen.* Verba haec desunt in edit. Wagneriana.

3. (Fol. 76-90) Vita gloriosi martiris Thome qui ecclesiam Cantuariensem suo martirio decoravit = *BHL.* 8215 b.

Des. ut *BHL.* 8200 d.

4. (Fol. 90^{v}-91^{v}) Qualiter probata fuit virginitas beate Marie matris Domini nostri Iesu Christi, per dominum Robertum Lincolnensem qui prout sequitur in greco reperit et transtulit in latinum.

Inc. *Temporibus piissimi imperatoris Iustiniani fuit quidam princeps Iudeorum Theodosius* — Des. *disponente hoc domino Deo veritatis ... Amen.*

5. (Fol. 92-93) Visio S. Pauli de penis inferni et de tormentis animarum = *BHL.* 6582.

Stilo mutato.

6. (Fol. 93^{v}-95^{v}) Incipiunt quedam valde notoria extracta ex epistola autentica quam Cirillus presbiter misit ad Augustinum de meritis et transitu sancti Ieronimi presbiteri ; ubi etiam si quis desiderat de penis purgatorii et inferni et quam

T. C. D. graves et intollerabiles sint, subscripta legat diligenter et
E. 1. 29 fructuose.

Inc. *Omnibus Christi fidelibus notum sit quod ista que hic subscribuntur* — Des. *ubi conveniunt caritatis insignia. Hec Bernardus.*

7. (Fol. 95v) Prologus in veram revelationem de assumptione beate Virginis Marie.

Inc. *Sanctus Melito de assumptione gloriose Dei genitricis qui a beato Iohanne apostolo audivit* — Des. *testimonia in sex libris digessit.*

8. (Fol. 95v-98v) Vera revelatio de assumptione beate Virginis, quam beatus Melito Sardensis episcopus a beato Iohanne audivit et scriptam in libro quem de ecclesia edidit et fratribus Laodicensibus misit.

Inc. *Melito servus Christi... Cum vobis de vita prophetarum* — Des. mutil. *obligata signaculo celi cum eo introducta*|

CODEX E. 1. 40 (Catal. 177)

Membraneus, foliorum 77, quorum primum alterumque integumenta interiora fuerunt ligaturae (0m,240×0,162), binis columnis saec. XIII exaratus.

Folia exciderunt inter 28 et 29, 61 et 62, 69 et 70, et post fol. 77.

De codice vid. M. R. James, in W. R. L. Lowe and E. F. Jacob, *Illustrations to the Life of St. Alban* (Oxford, 1924), p. 11-36. In quo opere haec folia exscribuntur hagiographica latina : 51, 52-62v.

Aliquot opuscula ex iis quae in codice continentur, venustis picturis illustrantur. Fol. 1, 2, nunc lacera, complent fragmenta varia, de quibus disserit M. R. James, l. c., p. 15-17. Fol. 3 : *Hic est liber ecclesie sancti Albani prothomartiris de armariolo A.* Fol. 29-50 acephalum legitur carmen gallo-normannicum a. Matthaeo Parisiensi de Vita S. Albani ; quod edidit R. Atkinson, *Vie de Seint Auban* (London, 1876), ubi de codice p. i-xvi. Fol. 63-66 exscripta sunt diplomata regum, ut ferunt, Offae et Egfridi de agris monasterii Sancti Albani ; fol. 66 partim vacat.

Gratia tandem persolvenda est d. v. Eduardo J. Gwynn, Collegii nunc Praeposito, qui huic codici describendo praesto affuit.

Haec nobis depromenda sunt :

1. (Fol. 3-20) Passio S. Albani Anglorum prothomartiris et Amphibali <et sociorum> = *BHL.* 212.

Rubrica partim oblita.

2. (Fol. 20-28v) Passio B. Albani = *BHL.* 213.

Inc. *Quisquis beatorum martyrum...*

T. C. D.
E. 1. 40

3. (Fol. 28v) Historia de inventione eiusdem sancti Amph<ib>ali sociorumque eius.

Superest tantum illud lemma, foliis avulsis inter 28 et 29.

4. (Fol. 50v-52v) <In inventione corporis S. Alba>ni. Lectio prima = *BHL.* 215.

Lemma partim erasum, forsan ut picturae locus compararetur. Post locum qui inscribitur quarta lectio, pergit narratio (fol. 51), nullis iam lectionum titulis distincta. Sequuntur liturgica (fol. 52v) ; inc.||| *Responsorium. Dixit Iesus discipulis suis : Nolite arbitrari quia venerim...*

5. (Fol. 52v-62v, 66v-68v). Tractus de invencione seu translacione S. Albani secundum aliud exemplar prout legitur ad prandium conventus in festo inventionis que facta fuit die sancti Petri ad vincula = *BHL.* 216.

Interiectis hymnis, fol. 55, 60. Nonnulla desunt inter fol. 61 et 62.

6. (Fol. 68v-69v) <De inventione S. Amphibali an. 1177>.

Inc. *Sepulta sunt corpora sanctorum quos S. Amphibalus ad Christum convertit sed celebrius* — Des. *miracula eterna recordatione digna ad gloriam Dei omnipotentis celebrantur.* Cf. T. D. Hardy, *Descriptive Catalogue,* t. I, p. 17, num. 30.

7. (Fol. 69v-70v) <Miracula S. Amphibali>.

Inc. *Miracula quibus divina miseracio beatum decoravit Amphibalum bifariam distinguuntur.*—Des. *Verum tamen inter omnes concives suos fulsit excellentissimus prout de ipso sollemniter commemoramus quod in populis clarissimus chorus-cavit.* Nonnulla desunt inter fol. 69 et 70.

8. (Fol. 70v-72). De translacione S. Albani Anglorum prothomartiris.

Inc. *<A>b incarnacione Domini usque ad passionem S. Albani anni elapsi sunt ducenti et octoginta sex.* — Des. *Quod diligenti inquisitione a fratribus est examinatum.*

Reliquum fol. 72 et 72v vacant.

9. (Fol. 73-77) <Miracula S. Amphibali> = *BHL.* 396.

Des. (imperfectus) *mensurando circumdedit.*

CODEX E. 2. 23 (Catal. 492)

Membraneus, foliis non signatis (0m,285×0,190), binis columnis saec. XIV exaratus.

T. C. D. E. 2. 23 Bedae Historiam ecclesiasticam gentis Anglorum excipit auctoris Vitae epitome et operum catalogus (=*BHL.* 1067) cum epistula Cuthberti (= *BHL.* 1068), quae des. : *ineruditio linguae facit.* Librum claudunt *Notationes de sanctis qui in anglica patria requiescunt.* Inc. *S. Albanus martyr* — Des. *sanctaque Merwenna abbatissa in loco qui dicitur Rumesige prope amnem Tærstan.* Ex aliis codicibus ed. F. LIEBERMANN, *Die Heiligen Englands* (Hannover, 1889), p. 10 sqq.

CODEX E. 3. 11 (Catal. 175)

Membraneus, foliorum 93 (0^{m},332×0,242), partim lineis plenis partim binis columnis saec. XIV/XV exaratus.

De codice egregie disputaverunt Gulielmus REEVES in *Proceedings of the Royal Irish Academy*, t. XV (1875), p. 339 sqq. ; Carolus PLUMMER, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. I, pp. XI-XIV, XXII.

Tribus constat codicibus simul compactis, fol. 1-13, 14-71, 72-93. Primus et postremus a re nostra alieni sunt ; qui autem secundo loco ponitur liber pars est codicis hagiographici binis columnis exarati. Huius fragmenti folia atramento olim sunt notata (quos numeros in descriptione adhibebimus) ; nuper paginae graphide signatae sunt, quibus cum numeris nonnulli aliquando utantur, non abs re videbitur antiqua folia conferre.

Codex acephalus.

Fol. 28, 29 = pag. 27-30. — Hic exciderunt 19 folia.
Fol. 49-64 = pag. 31-62. — Hic excidit 1 folium.
Fol. 66 (non signatum) = pag. 63-64.
Fol. 67-71 = pag. 65-74. — Hic exciderunt 20 folia.
Fol. 92-93 = pag. 75-78. — Hic exciderunt 11 folia.
Fol. 105-136 = pag. 79-142. — Fine mutilus.

In margine legi notulas manu Iacobi Usserii scriptas, non citra dubium esse putabat Carolus Plummer, l. c., p. XIV. Sed conferentibus nobis quaedam quae ab Usserio certe exarata fuisse constat (in codicibus D. 3. 11 et D. 3. 24), perspicuum omnino fit haec quattuor saltem eius esse manus : pp. 12, 49 et 85 in marg. sinistro ; p. 92, in marg. dextro.

Codicem Hibernorum Franciscanorum usibus accommodatum Minoritas Hibernos initio habuisse, prona est coniectura ; fuit etiam ante Usserium, cuius cum libris in Collegii Sanctissimae Trinitatis bibliothecam emptus est, Iohannis Dillon seu Dillone, qui suum nomen ter inscripsit (semel, ut Plummer advertit, l. c., in pag. 87 ; praeterea bis in marg. sup. pag. 138).

1. (Fol. 28-29^{v}) <Vita seu Navigatio S. Brendani ab. Clonfertensis> = *BHL.* 1438.

Inc. aceph. | ***fratres in monasterium sicut mos est in occidentalibus partibus*** — Des. mutil. ***altera vero avis reversa est in***

locum suum. Sancto autem Brendano cum suis | (MORAN, *Acta S. Brendani*, p. 103, circ. med. - 117, ad fin.) sed recensione haud parum diversa, etsi lectiones codicis Marshiani, qui huic consimilis est, se indicare falso profitetur Moran ; typis libellum mox daturos nos speramus. T. C. D. E. 3. 11

2. (Fol. 49-51) <Vita S. Mochoemoci ab. et conf.> = *BHL.* 5975.

Inc. aceph. | *sepius erunt. Tuus autem locus* (PLUMMER, op. c., t. II, p. 171).

3. (Fol. 51-53) Vita S. Finani ab. et conf.= *BHL.* 2980 b.

4. (Fol. 53-55) Vita S. Ruadani ab. et conf.= *BHL.* 7349 b.

5. (Fol. 55-57) Vita S. Cronani ep. et conf.= *BHL.* 1995 a.

6. (Fol. 57-60^{v}) Vita S. Comgalli ep. et conf. = *BHL.* 1910.

7. (Fol. 60^{v}-64^{v}, 66) Vita S. Carthagi ep. et conf. = *BHL.* 1624.

Excidit fol. 65, in quo legebantur cap. 56-64 fere tota, uti ostendit PLUMMER, op. c., t. I, pp. 192, 196.

8. (Fol. 66-71^{v}) Vita S. Declani pontificis et conf. =*BHL.* 2116.

9. (Fol. 71^{v}) S. Kiarani ep. <de Saighir> et conf. Vita = *BHL.* 4657.

Solum initium, foliis avulsis (PLUMMER, t. c., p. 217-218, l. 1).

10. (Fol. 92-92^{v}) Vita S. Molue ab. et conf. = *BHL.* 5059.

Inc. aceph. *in alio loco erat* (initio cap. 46 ed. PLUMMER, op. c., t. II, p. 221).

11. (Fol. 92^{v}-93^{v}) Vita S. Laurencii ep. Dublinensis.

Des. mutil.,foliis avulsis : *unus tamen ex illis quasi* | (*Anal. Boll.*, t. XXXIII, p. 134, l. 25).

12. (Fol. 105-106) Vita S. Munnu = *BHL.* 2997.

Inc. aceph.|*nore que rapuisti iterum non tonderis; sed priusquam crescat barba tua, iugulaberis* (PLUMMER, t. c., p. 232, l. 8.)

13. (Fol. 106-109) Vita S. Colmanni ab. = *BHL.* 1880 b.

14. (Fol. 109-110^{v}) Vita S. Barri ep. et conf. = *BHL.* 2983.

15. (Fol. 110^{v}-112^{v}) Vita S. Edi ep. et conf.= *BHL.* 188.

16. (Fol. 113-121) Vita S. Ludovici ep. et conf. = *BHL.* 5055.

17. (Fol. 121-122^{v}) Sequuntur aliqua miracula quae Dominus... per servum suum Ludovicum operari dignatus est = *BHL.* 5056.

T. C. D. E. 3. 11

18. (Fol. 123-131ᵛ) Vita beati Anthonii de Padua = *BHL.* 587.

19. (Fol. 131ᵛ-132) Extracta... ex alia quadam legenda S. Anthonii que incipit : Benignitas et humanitas = *BHL.* 593 b.

KERVAL, *S. Antonii de Padua Vitae duae*, p. 207-216, num. 5 incl.)

20. (Fol. 132-135) Vita beatissimi patris sancti Albei archiep. et conf. = *BHL.* 199.

21. (Fol. 135-136ᵛ) Vita S. Abbani ab. = *BHL.* 1 a.

Des. mutil. *in australi parte Britanie pervenerunt*| (PLUMMER, op. c., t. I, p. 11, l. 2).

CODEX E. 4. 10 (Catal. 179)

Chartaceus, foliorum A-C, 1-21, D-H (0ᵐ,234×0,182), lineis plenis saec. XVII exaratus.

Collectanea in editionem Vitae S. Brigidae *BHL.* 1455-1456 pro Iacobo Usserio, qui plurima sua manu adiecit et immutavit. Scribit : *Descripta est haec Vita Brigidae* (num. 2 infra) *ex antiquo manuscripto bibliothecae Cottonianae* (qui igne iam absumptus esse videtur). *Cui consimilis habetur... Ratisbonae... Unde ex Stephani Viti apographo variantes lectiones ad marginem apposuimus, additis hic capitibus illis quae a Cottoniano aberant.*

1. (Fol. Aᵛ-C) <Capita illa quae a Cottoniano aberant >.

Pars fol. C et fol. Cᵛ vacant.

2. (Fol. 1-21) Vita S. Brigidae virg. = *BHL.* 1455.

Inc. *Erat quidam vir nobilis, Laginensis genere, nomine Dubtachus.*

3. (Fol. 21, 21ᵛ, D-G) <Alia, ut videtur, capita quae in Cottoniano aberant>.

Fol. Gᵛ-H vacant.

CODEX E. 4. 12 (Catal. 517)

Constat tribus codicibus compactis (0ᵐ,210×0,148), quorum tertius, ut plurimum chartaceus, pag. 67 numeratarum et 30 fere non numeratarum, lineis plenis saec. XV exaratus.

Miscellaneus codex, ex quo, praeter *Visionem Tundali*, hoc promere oportet :

(Pag. 85-86) Prophecia et revelacio beate Hildegardis.

Inc. ***Floruit beata Hildegardis cuius est prophecia infra-***

scripta ante incepcionem ordinum mendicancium — Des. *filii iniquitatis scienciam viarum vestrarum scire nolumus.* T. C. D. E. 4. 12.

Vid. Bzovii, *Annalium Ecclesiasticorum* t. XV, p. 465 (ad an. 1415, num. xxxix).

CODEX E. 5. 6 (Catal. 604)

Partim chartaceus, partim membraneus, foliis non numeratis (0^m,220×0,152), lineis plenis saec. XV exaratus.

Codex miscellaneus, duobus codicibus compactus, quorum primus desinit paulo post Commentarios Iohannis de Mandeville de suis itineribus, anglice conscriptos. Haec promere ex altero videtur :

1. Incipit (*sic*) Evangelium Nicodemi.

Inc. *Ecce autem vir quidam nomine Ioseph agens in curia vir bonus et iustus* — Des. (post 9 folia impleta) *Et hic ipse Pilatus scripsit epistolam ad urbem regni Rome. Explicit.* Cf. Tischendorf, *Evangelia Apocrypha*, Gesta Pilati, xi. 3 - Evang. Nicodemi, pars II, xiii (xix).

Sequitur :

2. <E>pistola beati Bernardi super re famulari (*sic*) gubernanda ad Raymundum graciosum et felicem (*prius* filicem) militem ad primum.

Inc. *Gracioso et felici* (prius *filici*) *Raymundo domino Castri Ambrosii Bernardus in senium deductus salutem. Doceri petisti a nobis de modo et cura rei famularis gubernande qualiter patresfamilias debeant se habere.*—Des. *ad quem eam perducat sua dampnabilis senectus. Amen. Explicit hic epistola beati Bernardi super re familiari gubernanda.*

Sequuntur 13 folia proverbiorum latinorum ; quod restabat ultimi folii complevit anglice manus recentior. Tunc

3. <Pseudo-Matthaei Evangelium>.

Inc. *Transactis autem duobus annis magi ab oriente* — Des. (post 4 folia amplius impleta) *et quando Iesus dormiebat sive* (*sicut* cod.) *die sive nocte claritas resplendebat super eum in secula seculorum. Amen.* Cf. Tischendorf, op. c., Pseudo-Matthaei Evang., cap. xvi et sqq. ad finem.

Sequuntur versus quattuor.

4. <Miraculum de Iudaei filio in fornacem proiecto>.

Cf. Mir. BVM. 912. Des. post sesquipaginam : *agnitam ergo infans fidem catholicam credidit. In nomine P. et F. et Sp. S. una cum genitrice sua. Deo gratias.*

Habentur in fol. ultimo

5. <Notae de sanctorum reliquiis.>

Inc. *In primis sacrum corpus beate Marie Virginis in valle*

T. C. D.
E. 5. 6

Iosaphat fuit sepultum. Sancti Iohannis evangeliste corpus in Epheso fuit tumulatum — Des. *Iuxta Vit<er>bium* (?) *iacet virgo et martir Christi sancta Margareta.*

CODEX E. 5. 9 (Catal. 509)

Membraneus, paginarum 306 (0^m,215×0,145), lineis plenis saec. XV exaratus.

Codex miscellaneus.

1. (Pag. 13-18) Quomodo Tyberius Cesar misit Volusianum presbiterum in terram sanctam propter Iesum.

Inc. *Direxi vobis que gesta sunt de Iesu* — Des. *et Iudei a Romanis pro Iesu... Amen.* Cf. *BHL.* 4220.

Deest folium inte r 14 et 15.

2. (Pag. 18-23) <Vindicta Salvatoris>.

Inc. *De pena et origine Pilati legitur in quadam historia* — Des. *aque relacione quorumdam quedam diabolice immaginacione ebullire videntur.* Cf. TISCHENDORF, *Evangelia apocrypha*, Mors Pilati, qui Iesum condemnavit.

Sequitur (p. 23-26) Inc. *Legitur in quadam historia quod quidam vir fuit in Ierusalem nomine Ruben* — Des. *in medio diffusis visceribus.* Cf. TISCHENDORF, op. c., Acta Pilati (graeca), B, cap. I ex cod. C.

3. (Pag. 260-263) Vita S. Marine virginis = *BHL.* 5528.

4. (Pag. 263-264) Narracio S. Gregorii de monacho ortolano.

Dialogorum lib. I, cap. III.

5. (Pag. 265-271) <Narrationes variae>.

Inc. *Legitur quod S. Edwardus qui nunquam nisi alieno consilio ductus perperam egit* — Des. *sordes eius in pedibus eius.*

6. (Pag. 272-286) <Nomina SS. Anglie, Scotie, Hibernie, Wallie>.

Inc. *Adrianus abbas greca lingua* — Des. *Wulfstanus episcopus baculum in marmore fixit...*

7. (Pag. 297-306) <De Adam et Eva>.

Inc. *Cum expulsi essent Adam et Eva de paradiso* — Des. *quorum os locutum est superbiam.* Cf. Wilhelm MEYER, in *Abhandlungen der Münchener Akademie*, philos.-philol. Classe, t. XIV (1878), p. 187.

CODEX E. 5. 10 (Catal. 516)

T. C. D.
E. 5. 10

Constat variis fragmentis (ut plurimum 0m,213×0,138), saec. XIII-XV exaratis, latine partim, partim anglice. Foliis A-B non signatis (membraneis), 1-220 haud accurate signatis (partim chartaceis, membraneo unoquoque quaternionis involucro), CXV-CXXVII (membraneis), C-F non signatis (membraneis).

Folia A-B, C-F non sunt nisi ligaturae integumenta interiora ; fol. 50 (perperam positum post fol. 51) et fol. 52 insiticia sunt.

Codex fuit Iohannis Benet (seu Bennett) de Harlyngdoun (Harlington, Middlesex) ; vid. fol. Bv, 72v, 130.

Miscellanea prophetica e quibus haec videntur proferenda :

1. (Fol. 13) Prophecia (Gildae *add. man. rec. quae in marg. ascripsit :* De Wallia. Terra fecunda fructibus *cet.*)

Inc. *Cambria carne yian* (?) *Anglie natum dabit agnum, Qui cum senuerit tunc leopardus erit.*— Des. distichus 12mus et ultimus : *latitans quasi mortuus antro. Explicit prophecia mirabilis.*

2. (Fol. 15-20v) Hic incipit prophecia (Merlini *add. sup. lin.*) de Rege Anglie.

Reapse, ut videtur, prophetica complexio e variis auctoribus quorum se nomina repperisse scribit T. K. Abbott, *Catalogue*, p. 78.

3. (Fol. 34-35v) Mandatum dominicae diei de celo venit super altare Symonis in Ierusalem quod est super Golgotha ubi crucifixus erat Deus pro peccatis tocius mundi.

Des. *In die Phascae erat Romanus clericus in euum* (?) *congregatus ubi ista disciplina* (?) *inventa fuit. Explicit mandatum diei dominice.*

4. (Fol. 39-39v) Hildegardis contra fratres.

Inc. *Floruit beata Hildegardis cuius est prophecia infra scripta* — Des. *vestiti sine solicitudine, delicati sine labore.*

Sequuntur versus de argumento haud absimili (fol. 39v-40). Cf. supra, Cod. E. 4. 12.

5. (Fol. 40) Prophecia Sibille contra fratres.

Inc. *Filia Syon, corona capitis tui inclinabitur* — Des. *reformabitur status tuus, filia Syon. Amen.*

6. (Fol. 40-40v) Frater Columbius in colacione sua.

Inc. *Mortuo locus iusticie surget* — Des. *occidere nec ad seruum* (?).

Sequuntur versus de argumento haud absimili (fol. 40v-42).

7. (Fol. 43-44) Versus ad cognoscendum |||||| 1293.

Inc. *Tolle caput numeris bios* (?) *cancer luna suum dat* —Des. *Sanguine saxonico inuncta redibit* (?) *humus. Explicit,*

T. C. D.
E. 5. 10

8. (Fol. 44ᵛ) Gildas.

Inc. *Ter tria lustra tenent cum semi tempora sexti* — Des. *Qui galli fugient quia bella civilia fient In studii<s> divisos* (?) *leopardi vi perituros.*

9. (Fol. 44ᵛ-45) Vaticinium fratris S. Germani.

Inc. *Draco magne fidelis in brachio* — Des. *quia desiderium iustum est et Dominus Deus cum eis in eternum.* Cf. infra, num. 13.

10. (Fol. 46-72ᵛ) <Excerpta historica ex *Polychronico* Rad. Higdenii et e Ioh. de Mandeville alphabetico ordine digesta ; quorum pauca ad hagiographiam pertinent>

11. (Fol. 50) Copia prime fundacionis Sancte Crucis in ecclesia Sancti Gregorii Norhampton(ie).

Inc. *Quidam peregrinus de Anglia* — Des. *dictus perigrinus post mortem humatus existit* (Ed. P. GROSJEAN in *Northamptonshire Notes and Queries*, 1927-1928).

12. (Fol. 52). Denarius Sancti Petri quare datur in Anglia.

Ethulfus rex oracionis gracia Romam adiens vidit in eundo plurimos extra natale solum de diversis regionibus et gentibus nudos et vinctos publice penitere; unde motus, ut erat misericordissimus, dicitur impetrasse a Summo Pontifice ut Angli numquam nudi et ferro vincti vel extra Angliam cogantur penitere. Et propter hanc libertatem denarius Sancti Petri fuisse fertur institutus in Anglia. Rex Ethulfus a Roma reversus totam terram de dominico (dominio ?) suo tam decimam quam hidam optullit conventualibus ecclesiis per regionem (regnum ?) Iste humatus est Wynton(ie). Iste fuit subdiaconus in ecclesia Wynton(iensi), et quia rex Egbertus alium heredem non habuit, dispensante Summo Pontifice, assumptus audica (ita cod.) *extractus fuit ad regnum de clericatu.*

Hoc paulo post ann. 1451 scriptum est.

Cf. GULIELM. MALMESBIRIENSIS, *Gesta Regum*, cap. 109, qui similem narrationem prae oculis habuisse videtur.

13. (Fol. 106) Vaticinium filii Germani sancti.

Inc. *Draco magnus fidilissimus* (sic ; ante corr. *fidelissimus*) *in brachio* —Des. *Completur amborum desiderium iustum; est Dominus Deus cum eis in eternum.*

14. (Fol. 128-130) Nemo.

Inc. *Beatissimus Nemo et contemporaneus Dei Patris* — Des. *Nemo post completorium loquatur. Amen.*

Respondet partibus narratiunculae editae a WATTENBACH, *Anzeiger für Kunde der Deutschen Vorzeit*, N. F. t. XIII (1866), col. 361-67.

15. (Fol. 130ᵛ) Galamit. T. C. D. E. 5. 10

Haec narratiuncula male faceta est de ficticio nebulone qui nomen sumpsit e septem capitalium peccatorum litteris primis : Gula, Avaritia, Luxuria, Acedia cet.

16. (Fol. 131-131ᵛ) Articuli sancti Thomae Cantuariensis episcopi.

Pergit anglice.

17. (Fol. 222ᵛ) Hec fuerunt cause quare decollatus fuit Ricardus archiepiscopus Eboracensis dictus Scrope.

Inc. *Prima causa fuit quia consul<u>it regi ad penitendum et ad satisfaciendum pro periurio quo iuravit in villa de Chestre* — Des. *et ecclesia anglicana haberet suas libertates, privilegia et consuetudines secu(ndu)m iustas leges regni Anglie ab antiquo censitas* (?).

Haec manu paulo recentiore scripta sunt, saec. XV ex.

Cf. ea quae habet in extremo suo opere Thomas Gascoigne, ed. J. E. T. Rogers, *Loci e Libro Veritatum* (Oxford, 1881).

CODEX E. 5. 28 (Catal. 176)

Membraneus, foliorum 42 (0^m,125×0,198), lineis plenis saec. XII exaratus.

De quo M. Esposito in *Hermathena*, No XXXVII (1911), p. 86-90.

1. (Fol. 1-14) Vita et virtutes S. Ethelburgae virg. = *BHL.* 2630 b.

2. (Fol. 15-24) Vita et virtutes S. Wlfildae virg. = *BHL.* 8736 b.

Des. *presentius ac prestantius vivere.*

3. (Fol. 24-25ᵛ) De translatione S. Wlfildae.

Inc. *Amabilis Deo Wlfilda et in vita et post obitum miraculis gloriosa* — Des. *nos translati de viciis ad virtutum speculam* (?).

4. (Fol. 26-41) Textus translationis sanctarum virginis Aethelburgae, Hildelithae ac Wlfildae. = *BHL.* 2630 d.

CODEX E. 6. 1 (Catal. 641)

Membraneus, foliorum 131 (0^m,140×0,100), lineis plenis, variis manibus saec. XV exaratus.

Codex miscellaneus.

1. (Fol. 32) Miraculum beati Laurencii.

Inc. *Accidit Rome in quadam sancti Laurencij martiris*

T. C. D. E. 6. 1

ecclesia ut custos omnibus — Des. *cum tanta melodia chorus ille felix et gloriosus ascendit.*

2. (Fol. 85-90^{v}) Historia de Sirillo = *BHL.* 3868.
Des. *ut post grandia et ineffabilia locum tendant prodigia... Ieronimi iam promissa.*

3. (Fol. 101-108^{v}) <Miracula S. Hieronymi>.
Inc. *In ameno et iocundissimo siquidem mirabilium sanctorum prato positus* — Des. *quo quid ei acciderat enarrante, Deo et sancto Ieronimo laudes maxime persolvuntur. Amen.*
Videtur esse appendix ad *BHL.* 3868.

CODEX F. 4. 6 (Catal. 178)

Membraneus, paginarum I, 266, paginis 189-266 non signatis (0^{m},292×0,200), lineis plenis saec. XIV/XV exaratus.

1. (Pag. 1-187) <Vita S. Patricii> = *BHL.* 6513.
Omisso prologo.

2. (Pag. 188-266) Prologus domni abbatis Bernardi in Vita Malachie episcopi = *BHL.* 5188.
Des. mutil. : *domum istam decet sanctitudo in qua tante frequentia* |

CODEX F. 5. 3 (Catal. 667)

Membraneus, paginarum 254 (0^{m},210×0,136), binis columnis saec. XV exaratus *per Donaldum O Maelechlaind* (p. 54, col. 2).
Codex miscellaneus ex quo plura saec. XV e latino in hibernicum versa esse videntur (cf. R. Flower, *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. II, p. 527).
Haec deprompsisse sufficiet :

1. (Pag. 68-71) De Inventione S. Crucis.
Inc. *Anno ab incarnatione Domini CCXXXIII regnante venerabili Dei cultore (magno viro) Constantino* — Des. *ecclesie Ierosolimitane contra infideles.*
Cf. *BHL.* 4169. Recensio non nihil diversa.

2. (Pag. 76-78) Demonstratio <seu visio> Pauli.
Inc. *Dies dominicus dies leticie est* — Des. *vos ergo fratres karissimi audientes ista mala... Amen.*
Cf. *BHL.* 6582. Recensio itidem diversa.

3. (Pag. 85-100) Gesta Karoli Magni.
Inc. *Sicut apud sanctum Dionisium inter cetera gesta* — Des. mutil. pag. multum attrita : *ad quem paganus sagittam /// proiciens /////.*
Recensio ceterum ignota ; cf. Flower, l. c.

4. (Pag. 107-130) Gesta Karoli in Hyspania. T. C. D. F. 5. 3

Inc. *Turpinus Dei gratia archiepiscopus Remensis ac sedulus Karoli magni imperatoris et socius* — Inc. cap. I. *Gloriosissimus namque Christi apostolus Iacobus* — Des. cap. XXXIV : *beatus Matheus apostolus et evangelista sua praedicatione ad dominum convertit.* Cf. *BHL.* 1588-1593.

5. (Pag. 143-144) De morte Marie.

Inc. *Post passionem Domini anno XVI venit Dominus ad Mariam habens virgam palme in manu* — Des. *ad quod gaudium nos perducat... Amen.*

6. (Pag. 199-212) De miraculis beate Virginis.

Inc. *Quedam nobilis mulier fuit in Anglia beate virgini devota* — Des. *mundis manibus addet fortitudinem.*

7. (Pag. 214-216) De S. Patricio.

Inc. *Patricius dum Scotorum regi de Christi passione predicaret* — Des.*audeat navigio appropiare... posuerint pertingere.*

Narratio de Purgatorio S. Patricii, latine ceterum ignota, quae hibernice exstat (= PLUMMER, *Miscellanea hagiographica hibernica*, Catalogue, num. 160).

CODEX F. 5. 7 (Catal. 314)

Membraneus, foliis non signatis (0^m,200×0,135), lineis plenis saec. XIV in. exaratus.

Librum complent *Legendae sanctorum quas compilavit frater Iacobus natione Ianuensis de Ordine fratrum Predicatorum* = *BHL.* 9035.

CODEX G. 4. 16 (Catal. 737)

Membraneus, foliorum 126 (0^m,230×0,178), lineis plenis partim saec. XII (fol. 1-8, 126), partim saec. IX exaratus.

1. (Fol. 1-1^v) Prologus in passionem S. Pauli apost. = *BHL.* 6572.

2. (Fol. 1^v-8^v) Passio S. Pauli apost.a Lino ep. Romane ecclesie greca lingua conscripta et orientalibus ecclesiis destinata = *BHL.* 6570.

3. (Fol. 9-15^v) <Passio S. Petri apost.> = *BHL.* 6663.

Inc. acephala | *patitur tamen durare usque ad prestitutam diem.*

4. (Fol. 15^v-19^v) Capitula S. Pauli= *BHL.* 6575.

Sequitur Hymnus *Praelata mundi culmina*, ed. M. ESPOSITO in *Hermathena*, No. XXXVII (1911), p. 82-83,

T. C. D. E. 6. 1

ecclesia ut custos omnibus — Des. *cum tanta melodia chorus ille felix et gloriosus ascendit.*

2. (Fol. 85-90^{v}) Historia de Sirillo = *BHL.* 3868.

Des. *ut post grandia et ineffabilia locum tendant prodigia... Ieronimi iam promissa.*

3. (Fol. 101-108^{v}) <Miracula S. Hieronymi>.

Inc. *In ameno et iocundissimo siquidem mirabilium sanctorum prato positus* — Des. *quo quid ei acciderat enarrante, Deo et sancto Ieronimo laudes maxime persolvuntur. Amen.*

Videtur esse appendix ad *BHL.* 3868.

CODEX F. 4. 6 (Catal. 178)

Membraneus, paginarum I, 266, paginis 189-266 non signatis (0^{m},292×0,200), lineis plenis saec. XIV/XV exaratus.

1. (Pag. 1-187) <Vita S. Patricii> = *BHL.* 6513.

Omisso prologo.

2. (Pag. 188-266) Prologus domni abbatis Bernardi in Vita Malachie episcopi = *BHL.* 5188.

Des. mutil. : *domum istam decet sanctitudo in qua tante frequentia* |

CODEX F. 5. 3 (Catal. 667)

Membraneus, paginarum 254 (0^{m},210×0,136), binis columnis saec. XV exaratus *per Donaldum O Maelechlaind* (p. 54, col. 2).

Codex miscellaneus ex quo plura saec. XV e latino in hibernicum versa esse videntur (cf. R. Flower, *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. II, p. 527).

Haec deprompsisse sufficiet :

1. (Pag. 68-71) De Inventione S. Crucis.

Inc. *Anno ab incarnatione Domini CCXXXIII regnante venerabili Dei cultore (magno viro) Constantino* — Des. *ecclesie Ierosolimitane contra infideles.*

Cf. *BHL.* 4169. Recensio non nihil diversa.

2. (Pag. 76-78) Demonstratio <seu visio> Pauli.

Inc. *Dies dominicus dies leticie est* — Des. *vos ergo fratres karissimi audientes ista mala... Amen.*

Cf. *BHL.* 6582. Recensio itidem diversa.

3. (Pag. 85-100) Gesta Karoli Magni.

Inc. *Sicut apud sanctum Dionisium inter cetera gesta* — Des. mutil. pag. multum attrita : *ad quem paganus sagittam /// proiciens /////.*

Recensio ceterum ignota ; cf. Flower, l. c.

4. (Pag. 107-130) Gesta Karoli in Hyspania. T. C. D. F. 5. 3

Inc. *Turpinus Dei gratia archiepiscopus Remensis ac sedulus Karoli magni imperatoris et socius* — Inc. cap. I. *Gloriosissimus namque Christi apostolus Iacobus* — Des. cap. XXXIV : *beatus Matheus apostolus et evangelista sua praedicatione ad dominum convertit.* Cf. *BHL.* 1588-1593.

5. (Pag. 143-144) De morte Marie.

Inc. *Post passionem Domini anno XVI venit Dominus ad Mariam habens virgam palme in manu* — Des. *ad quod gaudium nos perducat... Amen.*

6. (Pag. 199-212) De miraculis beate Virginis.

Inc. *Quedam nobilis mulier fuit in Anglia beate virgini devota* — Des. *mundis manibus addet fortitudinem.*

7. (Pag. 214-216) De S. Patricio.

Inc. *Patricius dum Scotorum regi de Christi passione predicaret* — Des.*audeat navigio appropiare... posuerint pertingere.*

Narratio de Purgatorio S. Patricii, latine ceterum ignota, quae hibernice exstat (= PLUMMER, *Miscellanea hagiographica hibernica*, Catalogue, num. 160).

CODEX F. 5. 7 (Catal. 314)

Membraneus, foliis non signatis (0^{m},200×0,135), lineis plenis saec. XIV in. exaratus.

Librum complent *Legendae sanctorum quas compilavit frater Iacobus natione Ianuensis de Ordine fratrum Predicatorum* = *BHL.* 9035.

CODEX G. 4. 16 (Catal. 737)

Membraneus, foliorum 126 (0^{m},230×0,178), lineis plenis partim saec. XII (fol. 1-8, 126), partim saec. IX exaratus.

1. (Fol. 1-1^{v}) Prologus in passionem S. Pauli apost. = *BHL.* 6572.

2. (Fol. 1^{v}-8^{v}) Passio S. Pauli apost.a Lino ep. Romane ecclesie greca lingua conscripta et orientalibus ecclesiis destinata = *BHL.* 6570.

3. (Fol. 9-15^{v}) <Passio S. Petri apost.> = *BHL.* 6663.

Inc. acephala | *patitur tamen durare usque ad prestitutam diem.*

4. (Fol. 15^{v}-19^{v}) Capitula S. Pauli= *BHL.* 6575.

Sequitur Hymnus *Praelata mundi culmina*, ed. M. ESPOSITO in *Hermathena*, No. XXXVII (1911), p. 82-83,

T. C. D. G. 4. 16

5. (Fol. 20-23) Passio S. Iacobi fratris Domini = *BHL.* 4089.

6. (Fol. 23-24v) Passio S. Philippi apost. = *BHL.* 6814. Mai 1.

7. (Fol. 24v-49v) Liber de miraculis beati Andreae apost. = *BHL.* 430.

8. (Fol. 49v-52v) <Passio S. Andreae apost.> = *BHL.* 429.

9. (Fol. 52v-58v) Passio sancti ac beatissimi Iacobi fratris Iohannis = *BHL.* 4057.

10. (Fol. 59-79) De virtutibus sancti Iohannis evang. et apost. = *BHL.* 4316.

11. (Fol. 79v-99v) De miraculis beati Thomae apost. vel qualiter ad martyrii gloriam domino tribuente pervenit = *BHL.* 8140.

12. (Fol. 99v-106v) Passio S. Bartholomei apost. = *BHL.* 1002.

13. (Fol. 106v-116v) Passio S. Matthei apost. = *BHL.* 5690.

Om. prologus et epilogus.

14. (Fol. 116v-126v) Passio SS. apostolorum Simonis Chananei et Iudae = *BHL.* 7749, 7750. Oct. 27.

Sequitur : *Scripsit autem gesta apostolorum Abdias episcopus Babylonie... ex quibus decem ista decerpsimus initia de primo libro et ultima de decimo... Amen.*

15. (Fol. 126v) Passio Barnabae = *BHL.* 985.

Solum initium.

CODEX non signatus (Catal. 1104)

Chartaceus, pag. I-VIII non sign., 175 (0m,320× 0,208), lineis plenis saec. XIX exaratus a Gulielmo Reeves.

Collectanea de S. Brigida e quibus unum depromimus.

(Pag. 1-81) Vita S. Brigite = *BHL.* 4656.

Apographon summa cura transsumptum e codice saec. IX qui videtur intercidisse.

II. Bibliotheca Marshiana

CODEX Z. 3. 2. 1

Chartaceus, foliorum perverse signatorum circiter 250 (0m,305 × 0,184), lineis plenis saec. XVII exaratus.

Miscellanea, inter quae circ. finem occurrit (pag. signata 322) ;

Forma iuramenti quam S. Augustinus Anglorum apostolus et successores episcopi in consecratione sua assumpserunt. Iurans dico per Deum omnipotentem et per haec quatuor Evangelia quae in manibus teneo et per salutem gentium atque illustrium Dominorum nostrorum rem publicam gubernantium me in unitate (sicut dixi) Ecclesiae catholicae et communione Romani Pontificis semper et sine dubio permanere. MARSH Z. 3. 2. 1

Sequuntur de illo sacramento annotatiunculae.

CODEX Z. 3. 1. 5 (olim V. 3. 4)

Membraneus, foliorum sign. 33-158 (excisis 36, 37, 100, 137, 153 ; sed bis invenitur fol. 135), (0^m,350×0,235), binis columnis saec. XIV/XV exaratus.

Codex olim vulgo dictus Kilkenniensis et Ardmachanus ; de quo vide Gulielm. REEVES, in *Proceedings of the Royal Irish Academy*, 2nd Series, Vol. I (1877), p. 339-50 ; C. PLUMMER, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. I (1910), p. XI-XIV.

In aversa parte folii 159, quod insiticium est, legitur haud parum trita tabula codicis saec.XVII in. manu (nisi fallimur) Iohannis Colgani vel Hugonis Wardei, additis subinde notulis a Iacobo Usserio. Liquet codicem tunc acephalum non fuisse ; indicantur enim «Vita S. Patritii ||||| in fronte libri huius » ; « Vita ||| beatae Brigidae virginis incipit foll. 11 » ; « S. Ludovici foll. 23 » ; « S. Anthonii foll. 25 ». Vita S. Declani scribitur legi fol. 101, etsi ex hac vel simili recensione videtur Colganus afferre locum qui in fol. 100 legi debuit (*Acta SS. Hiberniae*, p. 560, col. 2) ; sed putidam narratiunculam pridem excisam esse nemo mirabitur. Alibi etiam affert Colganus locos duo ex fol. 137 nunc exciso (*Trias Thaumaturga*, p. 200, num. IV-V, p. 604, num. IX) ; eademque Vita S. Ailbei *BHL.* 199 « ex MS. Kilkenniensi » non mutila adhuc exstat, missa ad Bollandum ab Hugone Wardeo (Bibl. Boll. MS. 141, fol. 265-280^v ; cf. Wardei litteras ad Bollandum, ibid., fol. 325-326).

Sunt qui putent hunc codicem fuisse quem saec. XVII in. habebant Minoritae Kilkennienses. Iacobi Usserii fuisse vix dubium est, cuius certe scriptionis sunt hae notulae : fol. 103, marg. sin. ; 103^v, marg. inf. ; 116, 134, 135*bis*, marg. dext., ; et fol. 159^v. Colgani manus videtur haberi fol. 129^v, 147, marg. dext. ; et in Tabula fol. 159^v, de qua diximus. Hugo Wardeus haud pauca marginibus inscripsisse videtur.

Inde a n. 5 singulis Vitis (exceptis num. 12, 17, 30) in margine ascriptae sunt hibernice sanctorum genealogiae ; vid. Appendicem I.

1. (Fol. 33-33^v) <Vita S. Antonii Patavini> = *BHL.* 587.

Inc. aceph. *non sustinuisset; tandem seviente acrius* (KERVAL, *S. Antonii de Padua Vitae duae*, p. 103, § 38, 1).

MARSH Z. 3. 1. 5

2. (Fol. 33v-34v) Extracta... ex alia quadam legenda S. Anthonii que incipit : Benignitas et humanitas = *BHL.*593 b.

KERVAL, usque ad num. 5 incl.

Reliquum fol. 34v et fol. 35, 35v col. 1, vacant.

3. (Fol. 35v) De sancto <Flannano>.

Fragmentum. Inc. ***Angeli siquidem Domini per maria comitabantur*** **— Des.** ***de celo fluxerunt cum ordinaret dompnus*** **| Vide Appendicem II.**

4. (Fol.38-51v) Adamnani ab. vita S. Columbe ab. et conf. = *BHL.* 1886.

5. (Fol. 51v-56v) Vita S. Edani sive Maedhog ep. et conf. = *BHL.* 185.

6. (Fol. 56v-64v) Vita beatissimi Brendani ab. et conf. = *BHL.* 1438.

7. (Fol. 64v-70v) Vita S. Caemhgeni ep. et conf. = *BHL.* 1866.

8. (Fol. 70v-74) Vita S.Molyng ep. et conf. = *BHL.* 5988 b.

9. (Fol. 74-76v) Vita S. Finntani ep. et conf. = *BHL.* 2993.

10. (Fol. 76v-80) Vita S. Senani ep. et conf. = *BHL.* 7573.

11. (Fol. 80v-84v) Vita S. Mocoemhog ep. et conf. = *BHL.* 5975.

12. (Fol. 84v-86) Vita S. Finani ep. (*post corr.* ab.) et conf. = *BHL.* 2980 b.

13. (Fol. 86-88v) Vita S. Ruadani ep. et conf. = *BHL.* 7349 b.

14. (Fol. 88v-90v) Vita S. Cronani ep. et conf. = *BHL.* 1995 a.

15. (Fol. 90v-94) Vita S. Comgalli ab. et conf. = *BHL.* 1910.

16. (Fol. 94-99v) Vita S. Carthagi ep. et conf. = *BHL.* 1624.

Des. mutil. ***implevit alveum fluminis, sanctique*** **| (PLUMMER, op. c., t. I, p. 196).**

17. (Fol. 101-106v) <Vita S. Declani > = *BHL.* 2116.

Inc. aceph. | ***filium eius ut illum sine mora*** **(PLUMMER, op. c., t. II, p. 33).**

18. (Fol. 106v-109v) Vita S. Kyarani <de Saighir> ep. et conf. = *BHL.* 4657.

19. (Fol. 109v-112v) Vita S. virg. Ythe = *BHL.* 4497.

20. (Fol. 112v-116) Vita S. Molue ep. et conf. = *BHL.* 5059.

21. (Fol. 116-124) Vita S. Laurencii archiep. Dublinensis **<cum Miraculis>.**

Ex hoc codice Vitam et Miracula ed. C. PLUMMER, *Anal. Boll.*, XXXIII, 127-180. MARSH Z. 3. 1. 5

22. (Fol. 124-127) Vita S. Cainnici ab. = *BHL.* 1520.

23. (Fol. 127-129v) Vita S. Munnu ab. = *BHL.* 2997.

24. (Fol. 129v-132v) Vita S. Colmani ab. = *BHL.* 1880 b.

25. (Fol. 132v-134) Vita S. Barri ep. et conf. = *BHL.* 2983.

26. (Fol. 134-135*bis*) Vita S. Edi ep. et conf. = *BHL.* 188.

27. (Fol. 135*bis*-138v) Vita S. Albei archiep. et conf. = *BHL.* 199.

Excidit folium 137. PLUMMER, op. c., t. I, p. 54-60.

28. (Fol. 138v-144v) Vita S. Abbani ab. = *BHL.* 1 a.

29. (Fol. 144v-148) Vita S. Kiarani <de Cluain> ab. et conf. = *BHL.* 4654.

30. (Fol. 148-158v) Vita beati Malachie archiep. secundum Bernardum = *BHL.* 5188.

Excidit folium 153.

CODEX Z. 4. 5. 5

Membraneus, foliorum 62 (0m,195×0,156), lineis plenis saec. XIII vel XIV exaratus.

1. (Fol. 1-6v) <Vita S. Servani> = *BHL.* 7609.

Initio rubrica partim excisa, quae ceterum legi vix potest.

2. (Fol. 7-62) Vita S. Kentegerni ep. et conf. = *BHL.* 4646.

CODEX Z. 4. 5. 12

Chartaceus, paginarum A-D, 1-110, 1-6 (non num.), a-d, 1*-24* (0m,208×0,163), lineis plenis saec. XVII ex. exaratus.

(Pag. a-d, 1*-24*) Vita S. Brigidae virg.

Apographon a Narcisso Marsh transsumptum e codice Usseriano qui nunc in Collegio Sanctissimae Trinitatis asservatur ; vid. supra, p. 100, cod. E. 4. 10.

III. BIBLIOTHECA CONVENTUS O. F. M.

CODEX non signatus

Membraneus, foliorum 175 (0m,284×0,200), binis columnis saec. XV ex. exaratus.

Librum complent

FRANCISC. Cod. non sign.

Cronice generalium ministrorum Ordinis Fratrum Minorum.

Analecta Franciscana, t. III (1897), p. 1-575. Accedit Appendix I, p. 579-616.

CODEX A. 24

Chartaceus, pag. I-X, 1-304 (0^m,312×0,205), lineis plenis an. 1627 exaratus.

De hoc codice disseruit Carolus PLUMMER, *On two collections of Latin Lives of Irish Saints in the Bodleian Library*, in *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. V (1905), p. 451-54 ; Id., *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. I, pp. XV, XVIII-XIX. Ubi citra dubium ostendit hoc apographon esse (praeter Vitam S. Attractae) eorum fere omnium quae habebantur in codice nunc Bodleiano Rawlinson B. 505, in gratiam Hugonis Wardei et Iohannis Colgani exaratum anno 1627 a Iohanne Goolde, conventus Casselensis guardiano. Huius codicis coronidem vide *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. c., p. 452-53, ubi lin. 2 perperam habetur *naom* pro *náomh*.

Titulus in operculo est *Vitae Sanctorum ex Cod. Inisensi*. Plurima in marginibus ascripserunt Hugo Wardeus et Iohannes Colganus, qui et lemmata immutaverunt, Vitas in capitula adiectis numeris distribuerunt, aliter typographis suum opus digesserunt. Immo perspicuum est totum codicem aliquando discerptum fuisse ut Vitae eo ordine disponerentur quo in kalendario festa occurrunt, singillatimque ad prelum mitterentur. Quam ob causam non est putandus Colganus totum codicem aliquando amisisse (ut conicere videtur PLUMMER, l. c., p. 451, annot. 4), quod scribat initium Vitae S. Endei inter suas schedas esse perditum (*Acta Sanctorum Hiberniae*, p. 710, annot. 1). Quippe codicem inspicienti veri similius videbitur amissas esse paginas primas tantum illius Vitae, quas profecto ad typographos miserat, ut excerpta excuderent quae ad S. Faincheam pertinebant (op. c., p. 1-3). Codicis mentionem facit, an. 1673 *Catalogus manuscriptorum... olim in camera R. P. Colgani repertorum, quibus postea R. P. Sirinus usus fuit* (*Fourth Report of the Royal Commission on Historical Manuscripts*. Part I. London, 1874, Appendix, p. 612, col. 1, G). Lovanio Romam primum cum ceteris Hibernorum Minoritarum codicibus delatus saec. XVIII ex., Dublinium tandem asportatus est an. 1872.

Singula suo loco inseruit *Miscellaneis* suis *hagiographicis hibernicis*, inter nostra *Subsidia hagiographica* editis, Carolus Plummer, qui tamen huius codicis mentionem quodam casu praetermisit sub numeris 209 b, 212, 222 b, 225 b, 227 b, 232, 297 (quod spectat fragmentum pag. x). Ne longum sit, ubi Vita in *BHL.* alteroque Supplemento non recensetur, remittimus ad Catalogi numerum praemissis litteris *MHH*.

FRANCISC. A. 24

1. (P. I-VII) Attracta = *BHL.* 7986.
   Pag. VIII vacat ; pag. IX complet *Index Actorum Sanctorum in hoc extracto codicis Insulae Sanctorum contentorum*, binis columnis exaratus.
2. (P. X) Samthanna = *BHL.* 7486 d.
   Initium tantum, ad verba *ibi quoque aliquanto*, PLUMMER, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. II, p. 254, l. 3. Cf. infra, num. 24.
3. (P. 1-14) Finianus Clonardensis = *MHH.* 253 b.
4. (P. 14-21) Ruadanus = *BHL.* 7349 b (= *BHL.* 7350).
5. (P. 21-27) Tigernachus = *BHL.* 8287.
   Sequuntur hymni duo (PLUMMER, t. c., p. 268-69).
6. (P. 27-31) Baithinus = *BHL.* 896.
   Vita in communi omnium codicum exemplo videtur fine mutila fuisse.
7. (P. 31-39) Molasius = *BHL.* 4725.
8. (P. 39-42) Molingus = *BHL.* 5988.
9. (P. 42-46) Mochua = *BHL.* 5977.
10. (P. 46-50) Comgallus = *BHL.* 1909.
    Vita hic non mutila, etsi folium excidit in codice Salmanticensi.
11. (P. 50-95) Brendanus Clonfertensis = *BHL.* 1439.
12. (P. 95-99) Coemgenus = *BHL.* 1867.
    In hoc codice non mutila ; in Salmanticensi vero folium excidit.
13. (P. 99-104) Molua = *BHL.* 5060.
14. (P. 104-111) Kiaranus de Cluain = *MHH.* 225 b.
    Sequitur metrum de eo, R. A. S. MACALISTER, *The Latin and Irish Lives of Ciaran* (London, 1921), p. 183.
15. (P. 111-123) Ailbeus = *BHL.* 198.
    Apud PLUMMER, *MHH.* 209 b, lege : Inc.*Helueus episcopus beatissimus Hybernie insule alter Patritius.*
16. (P. 124-130) Bairreus = *BHL.* 2984.
17. (P. 130-142) Colman Ela = *MHH.* 229 b.
    In hoc uno codice non mutila.
18. (P. 142-157) Cainnech = *MHH.* 222 b.
    Fine non mutila, etsi in cod. Rawlinson B. 505 hoc loco folium excisum est.
19. (P. 157-165) Fintanus seu Munnu = *BHL.* 2998.
    Recensio in paucis diversa. Hic non acephala ; in cod. vero Rawl. folium desideratur.

FRANCISC. A. 24

20. (P. 165-178) Aidus = *MHH.* 208 b.

In ima pag.165 legitur hibernice : *Atá sépél Aodha meic Bric .i. an carnáin chriath*raigh (?) *ar Sliabh Liag i nGlenn* Colaim Chille ; *as ro documhlach hé* 7 *as guasochtach tre speinc* (?) *adhbhuil mîle* ar eirghid *uas* fairr*ge.* Id est latine : *Habetur sacellum Aidi filii Breaci, nempe acervus parvus lapidum in palude*(?), *in <monte dicto> Slieve League, in Glencolumkille; is <mons> valde arduus est et periculosus propter ingentes praeruptasque rupes* (?) *mille pedibus exsurgens in altum ab Oceano.* Cf. *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 501 B.

21. (P. 178-187) Boethius = *BHL.* 1388.

22. (P. 187-194) Columba de Terryglas = *BHL.* 1897.

Omissum est cap. 24, *Acta Sanctorum Hiberniae ex codice Salmanticensi,* col. 456.

23. (P. 194-206) Flannanus = *MHH.* 258 b.

Vide Appendicem III.

24. (P. 206-212) Samthanna = *BHL.* 7486 d.

Nihil initio desideratur, sed tota pag. 206 ductis lineis excussa est (nempe ad vocem *ibi*) ; in ima autem pag. scriptum est : *Vide initium huius Vita<e> etiam supra primo folio.* Cf. supra num. 2.

25. (P. 212-220) Ita = *MHH.* 267 b.

26. (P. 220-227) Fechin = *BHL.* 2845.

Sequuntur hymni duo, PLUMMER, *Vitae Sanctorum Hiberniae,* t. II, p. 84-86.

27. (P. 228-237) David Mevennensis = *BHL.* 2110.

28. (P. 237-244) Kiaranus de Saighir = *BHL.* 4658.

Accedit capitulum unum quod in cod. Salmanticensi desideratur.

29. (P. 244-250) Senanus = *BHL.* 7573.

Sequitur hymnus de eo.

30. (P. 251-257) Geraldus = *BHL.* 3416.

31. (P. 257-264) Finanus de Kinnity = *BHL.* 2980.

32. (P. 264-275) Maedoc Fernensis = *MHH.* 278 b.

33. (P. 275-285) Berachus = *BHL.* 1168.

34. (P. 285-291) Finanus de Clonenagh = *MHH.* 255 b.

35. (P. 291-304) Endeus = *BHL.* 2543.

CODEX A. 25 (alias A. 35)

Chartaceus, 300 fere paginarum ($0^m,210 \times 0,284$), saec. XVII exaratus a Iohanne Colgano.

Complectitur *Triadis Thaumaturgae* schedas quales ad typogra-

phos missae sunt. Harum duo fasciculi haud ita pridem exstitisse videntur, si credendum est catalogo manu scripto P. T. A. O'Reilly ; unum tantum repperimus. FRANCISC. A. 25

CODEX A. 58

Chartaceus, paginarum 266 (0^m,200×0,142).

Constat duobus codicillis quorum alter saec. XIV lineis plenis, duabus manibus (man. 1ª : p. 1-80 ; man. 2ª p. 81-158), alter saec. XV (p. 159-266) exaratus est.

1. (Pag. 1-82) Actus sanctorum sociorum sancti patris nostri Francisci = *BHL.* 3119 b, c.

Ordine non parum mutato. Des. *nisi ire pro elemosina* (SABATIER, p. 194).

2. (Pag. 82-144) Speculum perfectionis status fratrum minorum = *BHL.* 3120 *β*.

3. (Pag. 144-158) Quedam alia documenta vel facta eiusdem patris Francisci.

Habentur haec capitula : *De canonisacione ipsius* (p. 144) ; *Verba sacre ammonitionis B. Francisci ad universos Christi fideles* (p. 145) ; *De penitentia et correctione* (p. 147) ; *De infirmo male penitenti* (ibid.) ; *De epistola ejusdem ad sacerdotes ordinis* (ibid.) ; *Oratio* (p. 148) ; *De reverentia circa Corpus Domini et mundiciam altaris* (ibid.) ; *De concatenatione virtutum* (p. 149) ; *Quod tribulatio multum prodest* (ibid.) ; *Qualiter precepit B. Franciscus fratri Angelo ut iret nudus ad annunciandum predicacionem suam* (ibid.) ; *De prerogativis quas fecit Dominus in loco Sancte Marie de Angelis* (p. 150) ; *Quomodo fratres non servantes paupertatem vidit frater Leo a flumine voraci absorberi* (ibid.) ; *Nomina primorum fratrum seu sociorum S. Francisci* (ibid.) ; *Quid responderit B. Franciscus cuidam eum interroganti de provincialibus ministris* (p. 151) ; *Qualiter reprehendit quorundam fratrum habitus curiosos* (ibid.) ; *De ieiuniis B. Patris Francisci* (ibid.) ; *De intentione S. Francisci super illo verbo regule: Ubicumque fratres sunt qui scirent et cognoscerent* (ibid.) ; *Qualiter S. Franciscus reprehendit habitum fratris Helye* (p. 152) ; *Qualiter S. Franciscus dure corripuit quendam... pauperculum locum destruentem* (p. 153) ; *Qualiter frater Egidius reprehendit fratres gloriantes de curiosis edificiis* (p. 154) ; *Quis sit melior modus resistendi temptationibus carnis* (ibid.) ; *Rescriptum quo die et qua hora corpori S. Francisci impressa sint stigmata* (ibid.) ; *Qualiter S. Franciscus resurget ante resurrectionem generalem* (p. 157) ; *Qualiter*

FRANCISC. A. 58 *B. Franciscus in maiori reverentia habuerit fratres simplices* (p. 158) ; *De statura et phisonomia B. Francisci* (ibid.).

Seorsum servatur fasciculus inscriptus *Folia sparsa;* saec. XVII exarata, e quibus haec depromimus.

1. Index Sanctilogii genealogici.

2. Index libri IV operis inediti Iohannis Colgani de sanctis monasteriisque Hibernorum.

Vid. *Fourth Report of the Royal Commission on Historical Manuscripts.* Part I. *Report and Appendix* (London, 1874), p. 609, num. XXXVIIII (lege : XXXVIII).

3. <De SS. Hibernis in Glastoniensi et Ferramerensi monasterio.>

Fragmentum est lib. IV, dist. II, cap. 1 et 2 operis eiusdem inediti. *Fourth Report,* p. 610-11.

4. Purgatorium S. Patricii = *BHL.* 6510-6512.

(Cf. *P.L.* CLXXX. 988D-992C). Vide Appendicem IV.

IV. COLLEGIUM SANCTI PATRICII APUD MAYNOOTH

CODEX 3. G. 1

Chartaceus, fol. A-D et pag. 21-262 (0^m,305×0,195), lineis ut plurimum plenis exaratus an. 1627, ut hinc patet : (fol. D) *Vitae sanctorum Hiberniae. Ex libris D. Thomae Arthurii philosophiae et medicinae doctoris, qui omnia quae in eo continentur propria manu transcripsit ex vetustissimo codice membraneo inter libros D. Iac. Ussherii Primatis Armachani et in eiusdem bibliotheca extante Pontanae* <i. e. in urbe Drogheda> *anno Domini 1627.* Id de pag. 21-223 tantum intellegatur oportet.

Codex miscellaneus, in quo Vitae sanctorum non paucae.

Fol. A legitur : *Ex bibliotheca Chandosiana.* Iacobum Brydges, primum Ducem de Chandos (1673-1744) nonnulla monumenta historiae Hibernicae habuisse ab Henrico Hyde, altero Duce de Clarendon (1638-1709), aliunde certum est (cf. *Dict. Nat. Biography,* t. VII, p. 162). Inter quae et alios duo libros, praeter hunc, complebant Vitae latinae sanctorum Hiberniae, nunc Oxonienses Rawlinsonianos B. 485 et 505, quos ante Henricum Hyde habuerat Iacobus Ware, PLUMMER, *On two collections of Latin Lives of Irish Saints in the Bodleian Library,* in *Zeitschrift für celtische Philologie,* t. V (1905), p. 443. Idem forte et Thomae Arthurii codicem possederat. Quidquid est, Chandosiani libri sub hasta venerunt an. 1747. Haud scio an hic liber fuerit qui num. 3852 in indice proscripto ve-

niebat nomine *Vitae Sanctorum Hiberniae;* dubium tamen non est MAYNOOTH hunc non emisse Ricardum Rawlinson, cuius omnes codices in Bod- 3. G. 1
leianam bibliothecam devenisse certum est, F. MADAN, *Summary Catalogue of Western Manuscripts in the Bodleian Library*, t. III (1895), p. 177-78.

Hunc codicem quis in Hiberniam rettulerit, nescimus ; sed fol. D hibernice legitur : « *Mesi Cathal mac Donnch*adha *meic Cathail oicc uí Choncabhair ro chennaidh an leabhar so a Náth clíath Duibhlinne A. D. M.D.CC.LXX.* » ; i. e. latine : *Ego Carolus filius Donnchadhi filii Caroli iunioris O'Connor* <de Belanagare> *emi hunc librum Dublinii an. 1770.*

Credideris hoc apographon esse, mutato subinde stilo genealogiisque hibernicis e marginibus in ipsas Vitas latine inductis, codicis Z. 3. 1. 5 bibliothecae Marshianae, quem saec. XVII in. apud Usserium fuisse novimus, pleniorem quam nunc est ; nisi hinc inde (exemplo sit initium Vitae S. Carthagi seu Mochutu, p. 23 sqq.) cum codice E. 3. 11 Collegii Sanctissimae Trinitatis magis consonaret, quem etiam Usserii fuisse tunc temporis non ignoramus. Sed maxima similitudo haberi videtur cum eis quae ex illo suo Kilkenniensi Iohannes Colganus se deprompsisse scribit.Hicne Chandosianus vel similis codex fuerit Colgano Kilkenniensis libri apographon ?Sed haec aliquando forsan elaborabimus, ubi plus otii apud Maynooth suppetierit.

De codice breviter dixerunt v. d. J. MAC CAFFREY, in *Irish Theological Quarterly*, t. V (1910), p. 339, annot. 1 ; Carolus PLUMMER, *Miscellanea hagiographica hibernica*, p. 178.

1. (Pag. 21-23) Fragmentum de vita S. Flannani.

Inc. *Angeli siquidem Domini per mare* — Des. *Tunc Torrdhealbach compunctus est corde.*

2. (Pag. 23-35) Vita S. Carthagi = *BHL.* 1624.

Cf. PLUMMER, *Miscellanea hagiographica hibernica*, p. 251, num. 284 b.

3. (Pag. 35-47) Vita S. Declani = *BHL.* 2116.

4. (Pag. 47-62)Vita Divi Livini archiepiscopi ac martyris Gandavensium patroni ab Eligio Hancario elegiaco carmine breviuscule conscripta.

Inc. *Sincerus me traxit amor, clarissime martyr* — Des. *Aeternumque tenent membra sepulta decus.*

Sequitur *Hymnus de S. Livino.* Inc. *Liuine confessorum praecellens flos qui polorum* — Des. *disponat mentes puras.* Dein : *In beatum Livinum Poean.* Inc. *Non sinis aethereas martyr venerande per arcas*— Des. *splendidior fiet floribus ara meis.* Utrumque *Repertorio Hymnologico* ignotum.

5. (Pag. 62-69) Vita S. Albei = *BHL.* 199.

6. (Pag. 69-78 Vita S. Senani = *BHL.* 7573.

Ternis columnis exarata.

MAYNOOTH 3. G. 1

7. (Pag. 78-82) De vita S. Athractae virginis fragmentum.
Inc. aceph. | *fulgidius membratim corpus eius erat* — Des. mutila *qua fraude inita accessit rex* | Cf. *BHL.* 7986.

8. (Pag. 83-100) Vita S. Brendani = *BHL.* 1438.

9. (Pag. 100-103) Vita S. Finani = *BHL.* 2980 b.

10. (Pag. 103-113) Vita S. Caimhgini = *BHL.* 1866.

11. (Pag. 113-120) Vita S. Molyng = *BHL.* 5988 b.

12. (Pag. 120-129) Vita S. Mocoemhog = *BHL.* 5975.

13. (Pag. 129-134) Vita S. Ruadhani = *BHL.* 7349 b.

14. (Pag. 134-138) Vita S. Cronani = *BHL.* 1995 a.

15. (Pag. 138-145) Vita S. Comgalli = *BHL.* 1910.

16. (Pag. 145-152) Vita S. Kyarani = *BHL.* 4657.

17. (Pag. 152-159) Vita S. Idae virg. = *BHL.* 4497.

18. (Pag. 159-167) Vita S. Moluae = *BHL.* 5059.

19. (Pag. 167-171) Vita S. Barri = *BHL.* 2983.

20. (Pag. 171-175) Vita S. Aedi = *BHL.* 188.

21. (Pag. 175-182) Vita S. Cainnici = *BHL.* 1520.

22. (Pag. 182-190) Vita S. Colmani abbatis = *BHL.*1880 b.

23. (Pag. 190-208) Vita S. Abbani = *BHL.* 1 a.

24. (Pag. 209-214) Vita S. Ædani qui Maodhog dicitur = *BHL.* 185.
Des. imperf. *venit rex Brandubh ad messem.* PLUMMER, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. II, p. 255, cap. XXXVI.
Reliqua pagina 214 et p. 215-18 vacant.

25. (Pag. 219-223) Vita S. Fintani = *BHL.* 2993.
Pag. 224-26 vacant ; pag. 227-240 nonnulla complent a re nostra aliena, praeter hoc distychon (p. 240) :
Mobeog Patritius Ciricius Lazarianus
Terminorum medium dant tibi quatuor isti.

26. (Pag. 240-256) Vita S. Begae virg. = *BHL.* 1080.
Sequuntur *Miracula* = *BHL.* 1081.
Forsitan apographon cod. Cotton. Faust. B. IV, fol.122-138.

27. (Pag. 256-258) Legenda S. Lasciriani ep. = *BHL.* 4727.
Apr. 18.
Desumpta ex codice manuscripto plurimis in locis corrupto; is alius esse debuit a schedis P. FitzSimon.

28. (Pag. 258-260) Libellus de ortu beati Cuthberti de historiis Hibernensium excerptus = *BHL.* 2026.
Ex duobus manuscriptis codi cibus Cottonianae bibliothecae. Alter forsan fuerit codex Titus A. II, fol. 134 ; alter perierit, P. 261-62 vacant.

APPENDIX

I. Genealogiae[e]

E codice Bibliothecae Marshianae **Z. 3. 1. 5.** *Vide supra, p.* **109.**

1. (*fol.* **51**^{v}, *marg. inf.*) [1] Maodhág .i. mo Áodh óg aderthí ris conadh desi*n* rolen i*n* da ainm é .i. Maodhóg 7 Áodh ; 7 d' Fe*r*aibh Luirg ó Loch Erne do. Maedóg Ferna, m*ac* Sénda, m*eic* Eirc, m*eic* Fheradhaigh, m*eic* Fhíachrach, m*eic* Amhalghaidh, m*eic* Muiredaigh [2], m*eic* Cairthi*n*d, m*eic* Colla Uais, m*eic* Echach Doi*m*lén, m*eic* Cairbri Lifechair, m*eic* Corm*aic*, m*eic* Airt, m*eic* Cui*n*d Cédcath*aigh*.

2. (*fol.* **56**^{v}, *marg. inf.*) Brénaind, m*ac* Fin*n*logha, m*eic* Ealchon, m*eic* Alta, m*eic* Oghamai*n*, m*eic* Fidhcuiri, m*eic* Telmne, < meic Enna [1]>, m*eic* Fhúal*us*caigh, m*eic* Asdamai*n*, m*eic* Céir, m*eic* Fer*gus*a, m*eic* Rosa R*uaid*, m*eic* Rughr*aidh*e, m*eic* tSithrighe, m*eic* Fhomhóir, m*eic* Airgetm*air*, m*eic* Sirlaímh [2], m*eic* Find, m*eic* Bratha, m*eic* Labr*adh*a, m*eic* Cairp*ri*, m*eic* Ollomha*n* Fódla, <meic Fiacha Finnscotaigh [1]>, m*eic* tSédna Airt,m*eic* Airt, m*eic* Airt*ri*,m*eic* Eibric, m*eic* Eímhir, m*eic* Ír, m*eic* Míl*ed* Espai*n*e.

3. (*fol.* **64**^{v}, *marg. inf.*) Caimgin [1], *m* Caomlogha, *m* Cai*n*fheda, *m* Crimhfhedha, *m* Cuirb, *m* Fer*gus*a Lai*n*n [2], *m* Fhothaigh, *m* Echlamaigh [2], *m* Mesin Corb, <*m* Con Chuirb [3]>, *m* Mogha Corb, *m Con*q*ubar* Abratruaid [4], *m* Find Fil*ed*, *m* Rosa R*uaid*, *m* Fer*gus*a Fairgi, *m* Nuadat Ne*cht*, *m* tSedna tSithbaic [5], *m* Luigdech Loithfi*n*n, *m* Bresail Bric, <*m* Fiacha Foibric [3]>.

4. (*fol.* **70**^{v}, *marg. inf.*) Moling [1], *m* Faolai*n*, *m* Fe*r*adhaigh, *m* Eirc, *m* Fhiachna [2], *m* Aongu*s*a [2], *m* Deghadh, *m* Labrada, *m* Bresail Bel*aigh*, *m* Fhiach*ach* Baicedha [2], *m* Cath*air* Moir, *m* Feil*imthe* Fir-

1. — [1] *Hoc totum num. 1 videtur esse manu 2*^{a}. — [2] (m. M.) *add. sup. lin.*

2. — [1] *a religatore excisum, videtur desiderari.* — [2] (m. S.) *add. inter lineas.*

3. — [1] *in marg. manu 2*^{a}*, multum attrita annotatiuncula:* Laignech aili do | — [2] *ita cod.* — [3] *hoc loco una linea saltem excisa est.* — [4] Abratar. *cod.* — [5] *vix legi potest.*

4. — [1] *In marg. manu 2*^{a} *annotatiuncula, in qua legi potest tantum:* aigdo ; *leg.* <Do>Laig*nib* do ? — [2] *ita cod,*

urglais, *m* Cormaic Gelta Gaoth, *m* Nía Corb, *m* Con Corb, *m* Mogha Corb, *m* Conqubair Abratruaid. Sund coin drecus Caimgin 7 Moling.

5. (*fol. 74, marg. inf.*) Finntan, *m* Gaibhrein, *m* Corcaín, *m* Echach, *m* Bresail, *m* Déin. Sunn condric 7 Brighit.

6. (*fol. 76v, marg. inf.*) Senan Innsi Cathaigh, *m* Geirrcind, *m* Dubthaigh, *m* Décci, *m* Imchada, *m* Cuirb, *m* Lughaidh, *m* Cairbri Bascain, *m* Conair Caim [1], *m* Mogha Lama [2], *m* [3] Lughdach Alldathaigh, *m* Cairbri Croimcind, *m* Daire Dornmair, *m* Cairbri Findmoír, *m* Conaire Moír, *m* Edirsceoil, *m* Eogain, *m* Oillealla, *m* Iair, *m* D<agha>, <*m* Sin>, *m* Rosin, *m* Tríuin, *m* Rotríuin, *m* Airnil, *m* Maine, *m* Fhorgo, *m* Fhear. dhuid, *m* Oillella Erand, *m* Fhiachach Fir Mara, *m* <Aongusa Tuirmigh>. Sund coindric ré Colum Cilli.

7. (*fol. 80v, marg. inf.*) Mochaomóc, *m* Beoain, *m* Mellain, *m* Nesain, *m* Eirc, *m* Cuinneda, *m* Fhincaim [1], *m* Cuscraidh.

8. (*fol. 86, marg. inf.*) Do Muimnechaibh. Ruadhán, *m* Fergus Birn, *m* Echach, *m* Dera Duib, *m* Daire Cerb, *m* Maine Muncain, *m* Oililla Fland Big, *m* Fhiacha Muillethuin, *m* Eogain Moir [1].

9. (*fol. 88v, marg. inf.*) Cronan [1], mac Obrain, *m* Domaingein, *m* Phuirig, *m* Olchon, *m* Amraidh, *m* Aoluirg, *m* Derg, *m* Eirc, *m* Sabarrnaigh, *m* Finnchain [2], *m* Feg, *m* Finncada Ullaigh, *m* Connla, *m* Taidhg, *m* Cen, *m* Oililla Oluim.

10. (*fol. 90v*). Comgall Benncair [1], *m* Setna, *m* Braín, *m* Echach, *m* Fhorgo, *m* Ernaine, *m* Crimtainn, *m* Echach, meic Lugdach, *m* Rosa, *m* Imchada, *m* Feilimthe, *m* Cais, *m* Fhiachach Araidhi, *m* Aongusa Goibnend, *m* Fhiachach Mair, *m* Imomuin, *m* Araide, *m* Tibraidi, *m* Ferdruichi, meic Houea, *m* Gáithind, *m* Cublaith, *m* Rogedha, *m* Ireil Glanmair, *m* Conaill Cernaig, *m* Aimirgin Iargíunaigh, *m* Fhir Fhiled, *m* Rosa, *m* Rugraidi. Sund coindric Comgall 7 Brenuinn 7 Ciaran mac in tsaoír [2].

6. — [1] *leg.* Cain ? — [2] (m M. L.) *vix legi potest.* — [3] *hinc ad fin. num. 6 manu 2a.*

7. — [1] *hic litterae* mū (*vel* mcu) *eodem atramento oblitae ; sequitur in ras.* scraidh (?) ; *nomen hic desiderari perperam scripsisse videtur* PLUMMER, Vitae Sanctorum Hiberniae, *t. II, p.164, annot. 1.*

8. — [1] (m E. M.) *partim excisum.*

9. — [1] *Num. 9 totus manu 2a, quae initio in marg. adscripsit* | uimnech. — [2] *ita cod.*

10. — [1] *manu 2a, quae et initio adscripsit* | ShenUlltaib dó. — [2] (Sund-tsaoír) *manu 2a ; perperam* sáoir *ap.* PLUMMER, *t. c., p. 3, annot. 1.*

11. (*fol. 94v, marg. inf.*) Mochuda Lis Moir .i. Carthach, *m* Finain, *m* Naoí, *m* Cenllain [1], *m* Saighlend, *m* Cirb, *m* Aimrid, *m* Imchadha, *m* Eibhric, *m* Mheancon, *m* Uloim, *m* Mesichon, *m* Shùla, *m* Mogha Airt, *m* Oirbsean, *m* Eochadhoin, *m* Einne, *m* Fhidhchuire, *m* Teilmne, *m* Eoinne, *m* Lainde, *m* Tulsaigh, *m* Deamnoín, *m* Mhogha Táeth qui 7 Cíar, *m* Fheargusa, *m* Rossa Ruaidh, *m* Rughraidhi.

12. (*fol. 106v, marg. inf.*) Ciaran [1] Saigri, *m* Luaighne, *m* Rumaind Duach, *m* Conaill, *m* Cairbre, *m* Buain, *m* Dimbuain, *m* Eachach Lethriuin, *m* Amalgadha, <*m* Laoghaire Birnbuadhaigh [2]>.

13. (*fol. 109v, marg. inf.*) Ide, inghen Cinnfhaelaich, *m* Cormaic, *m* Concobair, *m* Conuill, *m* Aengusa, *m* Airt Cuirb, <*m* ..... [1]>, *m* Cairbri, *m* Fiachach, *m* Felim Rechtmair.

14. (*fol. 112v, marg, inf.*) Molua,mac Carrthuigh, *m* Daigri, *m* Cuirc Ocha, *m* Fergusa Fogha, *m* Fraech Fir, *m* Cruinn, *m* Echach [1].

15. (*fol. 124, marg. inf.*) Caindech [1], *m* Luigdach, *m* Lughdhach, *m* Dalann, *m* Ithechair, *m* Alta, <*m* Oghamain [2]>, *m* Cuire, *m* Daillbrí, *m* Lonaín, *m* Clasaig, *m* Mochta, *m* Mesamain, <*m* .....[2]>. Dona FirUlltachaib dó.

16. (*fol. 127, marg. inf.*) Do Leth Cuinn do. Munna, mac Thulchain, *m* thSena, *m* Degha, *m* Maain, *m* Raidhe, *m* Feidlimthe Rechtmair.

17. (*fol. 129v, marg. inf.*) Colman o Laind Eala, *m* Beogna, *m* Mochta, *m* Cuindedha, *m* ÁEngusa, *m* Fhiachaid, *m* Mail, *m* Carrthaigh [1], *m* Luigdeach, *m* Lairine, *m* Logha, *m* Cuiltri, *m* Cearmada, *m* Cluana, *m* Connla [1], *m* Neill Naigiallaigh.

18. (*fol. 132v, marg. inf.*) Barro, *m* Aimirgin, *m* Airt, *m* Cairthind, *m* Fhlaind, *m* Nindeda, *m* Echach, *m* Cairbri, *m* Briain, *m* <Echach Muidhmhedóin [1]>.

19. (*fol. 134, marg. inf.*) Aedh, mac Bric, *m* Cormaic,*m* Crimthaind, *m* Fiachach, *m* Néill Naigiallaigh.

20. (*fol. 135bis, marg. inf.*) Ailbhe, *m* Olchon, *m* Arra, *m* Dhala,

11. — [1] *ita cod.*

12. — [1] *in marg. manu 2a* : Do Leth Cuinn do. — [2] (m L. B.) *excisum.*

13. — [1] *excisum.*

14. — [1] *forsitan aliquid hic excisum.*

15. — [1] *num. 15 et 16 manu 2a.* — [2] *excisum.*

17. — [1] *partim excisum.*

18. — [1] *fere totum excisum.*

m Laidir, *m* Imrosa, *m* Fhir Tla*cht*a, *m* Uithech*air*, *m* Fhothaidh, *m* Fhir File*d*h, *m* Glaiss, *m* Rosa, *m* Rudhraidhi.

21. (*fol. 138^{v}, marg. inf.*) Abán Mhoighe h*Ar*naigh [1] i nUibh Ceinn-sealaig, *m* Laighnig [1], *m* Cainnig, *m* Labradha, *m* Imchadha, *m* Cor*m*aic, *m* <Niadh Corb, *m* Con [2]> Corb. Sund coindric Abán 7 Caimgin 7 Moling.

22. (*fol. 144^{v}, marg. inf.*) Ciaran .i. mac int shaír, *m* Beónaidh, *m* Bolcain, *m* Linnedha, *m* Cuirc, *m* Daidh, *m* Cuinnedha, *m* Caiss, *m* Fraich, <*m* Cumscraind [1]>, *m* Mesin Suiledh, *m* Ercada, *m* Meachon, *m* Nechta, *m* Aedha, *m* Coirb, *m* Aedha Gnaí, *m* < ..... [1]>, *m* Medhraí, *m* Fhollamain, *m* Cuirc, *m* Doithi, *m* Fhergusa, *m* Rossa, < ..... [1]>. Do FírUlltaibh Emhna.

21. — [1] *ita cod.* — [2] *excisum.*
22. — [1] *excisum.*

II. De S. Flannano fragmentum.

E codice Bibliothecae Marshianae Z 3.1.5, fol. 35^{v}. Vid. supra, p. 110.

1. | angeli siquidem Domini per maria comitabantur eos et divinis colloquiis consolabantur. O felix navigium quod Deus mirabiliter lapidea navi gubernavit! O felix et admirabilis homo pro cuius sanctitate et felicitate Deus fecit petram per longissima maria natare!

2. In diebus autem illis quibus sanctus Flannanus in Ytalia pervenit ingens pugna inter Romanos et Gallicos commissa est, et acie amborum fervente, sinistra manus filii regis Romanorum in ipsa pugna amputata est ; et de hoc ipse rex et Romani valde condolebant. Fama autem dispersit in illis regionibus quod quidam sanctus peregrinus cum suis discipulis vectus lapide pro navi trans maria ab occasu solis venerunt, et hec fama pervenit ad regem manentem in illa civitate, et statim rex misit nuncios ut sanctus peregrinus ad se duceretur. Et nuncii duxerunt sanctum Flannanum ad regem ; rogavitque eum rex et omnis populus ut curaret filium regis. Respondit eis sanctus Flannanus dicens : « Non est nostre infirmitatis signum facere. » Et illi magis ac magis [1] rogaverunt virum Dei ut in nomine Dei sui manum acciperet et poneret eam ad locum suum. Tunc vir

2. — [1] (ac m.) *add. in marg. ead. man.*

sanctus dixit ad regem : « Deus omnipotens, qui fecit celum et terram, mare et omnia que in eis sunt, filium tuum curabit. » Et hec dicens accepit manum abscissam et accessit ad filium regis et composuit [2] manum aridam ad locum suum, et tenens eam oravit ad Dominum. Statimque intra [3] manum eius os ad os adhesit, caro ad carnem, cutis ad cutem, et cicatrix apparuit. Et cum esset curata in pristinam vegitatem, sanitatem et speciem, assignavit eam incolumem omnibus presentibus. Tunc omnes Deum glorificaverunt, honorificantes famulum eius. Et videntes eum virum sanctum et sapientem, inito consilio, tota illa civitas cum sua parrochia a rege ex consensu tocius populi romani in sempiternam possessionem sancto Flannano data est, et optantes [4] rogaverunt eum ut ipse foret in ea episcopus. Vir autem Dei hoc respuit dicens : « Donate Deo quod mihi dedistis, et probabilem [5] acquirite ad vos, quia ego non possum hic manere, quem Deus predestinavit, ut ego revertar ad patriam meam ; et scio divina revelatione in quo loco erit resurreccio mea. » Tunc rogaverunt eum omnes ut saltim ad tempus apud eos maneret, et ibi unum de discipulis suis dimitteret [6]. In illa siquidem civitate vir sanctus Flannanus spacio triginta dierum moratus <est>, sanans omnem angorem multitudinis undique confluentis ad se, et dimisit ibi sanctum discipulum virum probatum nomine Cochid [7], qui extitit coram Deo et hominibus doctor sanctus et fidelis. Ceptum autem iter agens sanctus Flannanus, Romam pervenit.

3. Postquam vero advenit Romam, totum annum in ea complevit. Perseveravit ergo ibi in sua semper consuetudine .i. in ieiuniis et vigiliis et oracionibus et ceteris bonis operibus, et cum omni diligencia totum ecclesiastice regule ordinem didicit. Et divina revelacione ostenditur dompno pape ut consecret sanctum Flannanum episcopum. Et postea per imposicionem manuum venerabilis pape urbis Rome gradum episcopalem sanctus Flannanus accepit. Dictum est enim ad eum desuper : « Qui vult episcopatum, bonum opus desiderat. » Sed dignitati vestre narranda est, fratres carissimi, mira res nostris temporibus, que facta est a Deo in die consecracionis sancti Flannani in urbe romana. Septem enim de fructibus palmarum ymbres super urbem de celo fluxerunt, cum ordinaret dompnus |

[2] *litt.* com *sup. lin. add.* — [3] inter *cod.* — [4] *sic cod.* ; *leg.* optimates ? — [5] *ita cod.* ; *leg.* presbyterum ? *Cf. p. 129.* — [6] *ante corr.* mtteret. — [7] Tochid ? *cod.* ; *leg.* Eochid (*pro* Eochu, Eochaid), *nomen usurpatissimum* ; *hanc vocem subducta linea aliquis signavit,*

III. Item de S. Flannano.

E codice bibliothecae Bodleianae, Rawlinson B. 485 (= R¹), fol. 157ᵛ-160ᵛ ; collato cod. B. 505 (= R²), fol. 163-167ᵛ, cuius apographon est codex bibliothecae Fratrum Minorum A. 24, p. 194. Vid. supra, p. 114.

Vita Sancti Flannani [1].

1. Fuit vir venerabilis vite [1], Flannanus nomine, cuius vita tamquam lucerna [2] ardens per caritatem, lucens per fidei virtutem, in domo militantis ecclesie emicuit, ut posteris exemplum perfectionis demonstraret. Sed antequam vitam eius discuciam, de vita sanctisimi patris eius Theodorici regis ex multis perstringam pauca. Rex autem Theodoricus, ut veterum narrat hystoria, erat vir christianissimus, qui sic rempupplicam provide [3] gubernabat ut inspectorem omnium pre oculis cordis semper haberet [4]. Hic namque vestigia Salvatoris [5] per omnia subsequens, eius fidem [6] proprio ore astruens ac bonis operibus complens, ecclesias in propriis [7] sumptibus construebat, pauperes alebat, inimicis propter Deum parcebat, hospitalitatem diligebat ; unde fama bonorum operum eius paganos [8] ac fidei inimicos ad emendacionem vite provocabat. Huius enim temporibus religio christiana in Hybernia insula magnum suscepit incrementum. Ipse enim amplas terras ac possessiones uberrimas [9] viris sanctis prebebat de propriis facultatibus. Et quia Deo placuit vita patris, ideo ad gloriam eius dedit filium similem sibi. Flannanus itaque eiusdem regis filius, paternarum traditionum non immemor effectus, ab ineunte etate omnia bona patris exempla in corde suo [10] conservabat. Hunc sanctum puerum pater cuidam famoso viro ac religioso tradidit, Blathmetho nomine, litteralibus studiis imbuendum. Iste enim Blathmethus [11] erat vir eruditus in sacra lege, et ideo filii nobilium ad eum specialiter mittebantur ut in fide instruerentur ac bonis operibus in-

Lemma. — [1] lectio 1ª *add. in marg. man. rec.* R¹ ; (V. S. F.) Incipit Vita Sancti Flannani episcopi R².

1. — [1] (v. v.) vite venerabilis R². — [2] *locus unius litterae in ras. inter* r *et* n *in* R¹. — [3] proinde R². — [4] haberent R². — [5] salutoris R². — [6] per omnia *add.* R². — [7] bonis R². — [8] paganas R². — [9] *prius* uberrimis R². — [10] *om.* R². — [11] Blathmechus R¹.

formarentur. Cumque [12] puer sub manu tanti magistri proficeret, cepit fundare domum suam super fundamentum firmum humilitatis et paciencie, scilicet arando, seminando, metendo, molendo, ac cetera officia viris Dei necessaria exercendo.

2. Post hec, accepta licencia ac benedictione sui [1] doctoris, pervenit ad visitandum parentes et sanctum seniorem Molua, a quo Laoniensis ecclesia nomen accepit. Hic enim senior Molua [2] inter maiores Hibernie sanctos [3] nominatus habebatur. Remansit igitur adolescens Flannanus sub discipulatu illius sanctissimi viri in civitate Laoniensi, opera obediencie pre ceteris complens, etiam talia qualia minores de plebe facere contempnebant. Sine enim ulla vultus erubescentia coram parentibus suis ad omne imperium magistri opera humilitatis, etiam licet vilia, exercebat. Quodam enim tempore [4] senior prefatus eidem precepit ut molendinum pro victu fratrum ibidem [5] preparando solus intraret ac farinam diligenter cribraret [6], et postea panem propriis manibus faceret. Molendinum itaque, ut iussus fuerat, intrans mane, usque ad noctem solus ministrabat annonam mole, nec fuit qui eum in hoc opere adiuvaret. Diurna vero luce ei deficiente ac nullo sibi aliunde lumen apportante, divino fretus auxilio, ore suo benedicto sinistre manus digitos quinque insufflavit,et ad modum quinque lampadarum totum domicilium divina luce per totam noctem illustravit. Cumque celarius monasterii recoleret se non misisse lumen servo Dei ad molendinum, nuncium misit qui ei renunciaret quid servus Dei interim [7] faceret. Nuncius [8] ad molendinum veniens, callide per rimas [9] hostioli prospiciens, quinque digitos sinistre manus Flannani velut quinque luminaria domum totam illustrare probavit. Verum quia archana amici noluit Flannanus aliis pandere, commotus indignacione ipsi nuncio ait : « Quia, inquit, in [10] secreto opere Dei me laborantem temerario oculo videre presumpsisti, grus qui in cella tua tecum commoratur, eundem oculum tibi eruat. » Quod et factum est ; nam cum idem iuvenis ad celarium festinaret ut rem gestam ei narraret, grus in hostio celle occurrens unum oculorum eius percussit atque confregit.

[12] lectio 2a *add. in marg. manus rec.* R[1].

2. — [1] *bis in* R[2]. — [2] Malua R[2]. — [3] sanctus R[1 2]. — [4] (e. t.) t. e. R[2]. — [5] ibiidem R[1]. — [6] r *alteram add. sup. lin.* R[1]. — [7] *locus unius litterae in ras. post* m R[1] ; iterum R[2]. — [8] lectio 3a *add. et sup. lin. et in marg. man. rec.* R[1]. — [9] rimulas R[2].— [10] *om.* R[2].

Homo vero sic graviter lesus clamabat, ac temeritatem cogitatus sui recognoscens, ea que viderat senioribus atque patri Molua narrare curavit. Cumque que gesta sunt pater abbas Molua diligenter audiret, commendans iusticiam Dei ait : « Quia, inquit, profano [11] oculo secreta que Deus per servum suum facere dignatus est, incaute conspexisti, iusto Dei iudicio oculum tuum perdidisti. Ego enim, spiritu Dei revelante, eadem lumina viro Dei celitus emissa [12] de nocte conspexi ac intellexi, sed tamen transire silenter decrevi. Verum tamen, quia maior est Dei misericordia quam hominum miseria et pronior est ad miserandum quam ad condempnandum, accede hunc ad servum Altissimi, et veniam pete de tua temeritate, et cum precibus nostris ac benedictione occulum tuum in pristinum videndi usum sic restituet [13], ut tamen cicatricem vulneris sine luminis diminucione in se contineat. » Cumque iuvenis ad sanctum Flannanum redisset, et voluntatem sancti abbatis Molua intimasset, oracione facta, mox oculum perditum restituit, signo tamen fracture in eo remanente. Hec [14] quoque erant inicia signorum [15] pueri Flannani sub discipulatu sancti patris Molua.

3. Quapropter [1] sanctus pater [2] abbas Molua, Spiritu sancto inspirante, intelligens hunc futurum ecclesie dignum [3] pastorem, convocatis ecclesiarum prelatis coram rege Theodorico [4] ac multis aliis, sic exorsus est dicens : « Regum clementissime ac christianissime, ac vere fidei cultores populi, tempus imminet et nunc est, quo sancti patris Brandani est completum vaticinium, et illud quod etiam Spiritus Domini in sompnis mihi precepit, silicet ut huic sancto viro, quem Deus elegit et per manifesta signa exaltavit, locum istum relinquam. » Inter cetera enim que Deus beato Brandano in occeano ostenderat, hoc quoque de sancto Flannano revelavit. Idem enim Brandanus prophetando de ipso ait : « Orietur tamquam stella ex Iacob, ex regio sanguine, in ripa Synannii fluminis, qui duces ac rectores tenebrarum percuciens fugabit. » Dum hec adolescens Flannanus audiret, de recessu pii patris [5] multum dolens ac tanto oneri regiminis se indignum asserens, curam aliorum suscipere nolebat. Tunc ait senior [6] : « Fili, inquit, mi, eque nostis [7] et ego quod multas sanctorum

[11] prohano R^2. — [12] missa R^2. — [13] restituat (*prius* restitiat) R^2. — [14] Hoc $R^{1\ 2}$. — [15] singnorum *prius* R^1.

3. — [1] lectio 4ª *add. in marg. man. rec.* R^1. — [2] *om.* R^2. — [3] (e.d.) d. e. R^2. — [4] Theodoricho R^2. — [5] *om. prius, add. in marg. manu* 1ª R^1. — [6] illi *add.* R^2. — [7] *sic* $R^{1\ 2}$.

virorum congregaciones in diversis locis Hibernie et Scocie atque Britannie [8] regere ac gubernare habeo ; quas visitare atque in preceptis Dei confirmare debeo, antequam universe carnis viam ingrediar. Ceterum, quia hec civitas celebris erit in posterum, sicut mihi Spiritus revelavit, volo ut propter mutue caritatis indicium [9] a me ipso civitas hec in evum nominetur. » Quam piam peticionem ipse rex Theodoricus, cum sancto Flannano ac ceteris de clero et populo, acceptavit. Et sic usque in hodiernum diem cella Molua nominatur.

4. Discedente quoque sancto seniore, discipulus eius sanctus Flannanus, crebrescentibus miraculis ac virtutibus, pontificali dignus gradu ab omnibus conclamatur eoque nolente in episcopum est electus. Volens quoque ipse primitive ecclesie consuetudinem servare, Romani pontificis, sancti silicet Iohannis pape, presenciam adiit [1], ut ab eo sacros ordines ac licentiam predicandi optineret. Post hec [2] ad vicina litora cum suis pervenit ubi Deum obnixe deprecatus <est> ut sibi de oportuno navigio provideret. Non enim erat tunc consuetudo Hibernigenis navigandi ad exteras naciones, nec erant maritime [3] civitates ad quas naute cum mercibus descenderent. Dumque cum [4] suis verus cultor Trinitatis manus ad celum extenderent, ecce ingens saxum superficie tenus levigatum et planum natare ad se conspiciunt. Et sanctus senex Brachanus, qui cum eo venerat ad portum, ait : « Ecce preces tue exaudite sunt, quoniam desideria [5] tua sancta aures divine pietatis inclinaverunt ad te. Nunc igitur navis tibi mittitur contra solitum nature cursum. Impone ergo nunc sarcinas tuas, et intra cum sociis, super hanc petram, nichil dubitans quoniam petra Christus super hanc petram ducet te quo desiderat anima tua. » Quod et factum est. Ascendentibus igitur ipsis super petram ac valefacientibus [6] ad invicem, sanctus Brachanus ad propria redibat. Sedit [7] quoque fidelis Flannanus super petram securus, qui prospera navigacione in litoribus Gallie applicuit. Tunc populus terre, videns quod factum est tam grande miraculum, undequaque confluunt ad spectaculum, Deumque in suis sanctis mirabilem laudant.

[8] et Scocie *iterum hic add., sed del.* Scocie (*non* et) R^2. — [9] iudicium R^2.

4. — [1] aiit R^1 (*manu* 1ª) *et* R^2. — [2] hoc R^2. — [3] martine R^2. — [4] *om.* R^2. — [5] *prius* desideia R^2. — [6] valescentibus R^2. — [7] lect-<io...> *man. rec. in marg., partim coopertum nova membrana superaddita* R^1.

5. Nuncios interim ad regem Francorum transmittunt, qui sanctos de Hibernia insula ad litora eorum saxo grandi vectos nunciare [1] curent. Eo tempore rex Francorum contra regem Burgundie durum commisit bellum, in quo unicus filius regis Gallie suum brachium amisit. Audita vero fama prioris miraculi, occurrit rex cum populo viro Dei, cum lacrimis postulantes omnes ut manum filio regis restitueret. Quorum precibus condescendens pius Flannanus, Deum suum suppliciter exoravit, et manum corpori adaptans sic curavit, ut nulla etiam cicatrix vulneris appareret. Quapropter idem rex Gallie urbem in qua miraculum hoc [2] factum est sancto Flannano, omnibus prelatis Gallie consencientibus, tradidit. Urbi sic sibi collate presbiterum suum, virum utique bonis moribus adornatum, Euchadium nomine, in pastorem dereliquit. Fama quoque preclari miraculi curacionis filii regis Francie ceterarumque virtutum, quas ibidem triginta diebus operatus est, universo Romani imperii [3] divulgata, sancto Flannano iter planum peregit. Sed ne sermo prolixior tedium auditoribus ingerat, ideo miracula et sanitates quas in itinere operatus est, varios langores excludendo et tanquam celestis medicus curando, silencio pertransire decrevimus.

6. Dumque loca vicina civitati Romane pertransiret et fama preambula ad aures summi pontificis perveniret, ipsemet sanctus papa Iohannes cum clero et populo romano, obviam advenienti sancto Flannano occurrens, eum tanquam nuncium celitus missum honore debito suscepit. Mansit [1] quoque ibidem vir Dei per anni illius circulum, ubi sacros ordines ac pontificalem infulam de manu Iohannis pape suscepit, ac predicandi ewangelii licenciam optinuit. Aiunt quoque eiusdem viri sancti [2] comites, quod in die [3] consecrationis sue fructus palmarum per vicos et plateas civitatis romane tamquam densissimus imber de celo tercia vice ceciderat. Populi vero videntes tantum miraculum, voce magna clamabant dicentes : « Ecce stella nova a finibus terre in matrice ecclesia christiani nominis refulsit. »

7. Postquam vero sacre scripture fluenta de ore summi pontificis luculenter epotavit [1], finito anni illius circulo, verno tempore, flante austro, iubente summo pontifice, propter reipupplice utilitatem licet

5. — [1] *prius* nuncare R^2. — [2] (m. h.) h. m. R^2. — [3] *ita* $R^{1\,2}$.
6. — [1] lectio 7ª *add. in marg. manu rec.* R^1. — [2] *om.* R^2. — [3] palmarum *add. sed del.* R^2.
7. — [1] eportavit R^2.

invitus repedavit. Nam ipse natalis soli dulcedinem pro Christo relinquere desiderabat, nisi summi pontificis indignacionem incurrere formidaret [2]. Interea dum hec ita fierent, ecce XIIII viri leprosi, professione monachi, accesserunt ad virum Dei, suppliciter rogantes ut eos secum ad Hiberniam insulam perducere dignaretur. Quibus ipse respondit : « Viri fratres, propositum vite vestre ac sancte regule decreta nequaquam deserere debetis. Quid ergo me [3] per tot regna et maria sequi [4] desideratis ? » At illi sollicicius virum Dei pulsabant, quo magis itineris tedium eis ostendebat. Videns quoque sanctus Flannanus eos nequaquam a sua peticione posse deflecti, eisdem in verbo Domini imperavit quatinus ibidem fixi starent et ulterius non procederent. Mira res et vera tamen ! Ecce fratres prefati, fixo ibidem gressu, immobiles tanquam ymagines lapidee erant, solo herentes, nec ante nec retro movere se poterant, donec clerus et populus romanus ad tale miraculum conspiciendum venirent. Cum [5] universi qui ad spectaculum venerant eosdem viros acriter reprehenderent de temeritate presumcionis, ut in longinqua regione vellent peregrinari qui in propria vix ire valebant, respondit ad eos cultor Trinitatis Flannanus : « Sinite, inquit, hos viros mecum venire, ut peregrinum sequantur peregrini. » Quod et factum est.

8. Et cum postera die iter suum homo Dei aggrederetur, ecce romanus [1] clerus et populus, iubente sancto Iohanne papa, cum ymnis et organis honorantes eum eduxerunt. Tunc, accepta benedictione summi pontificis, ac cunctis aliis qui aderant eum benedicentibus, iter suum in nomine Domini incepit. Nonnulli tunc de populo romano videntes que gesta sunt inter se dicebant : « Ecce, inquiunt, qualiter divina pietas pre ceteris regnis occidentis Hyberniam insulam [2] rore celestis gracie fecundavit. Hibernia enim, terrarum occidentalium ultima, veri solis radios prima suscipiens, quasi mater honorificata claros predicatores fidei gignens, ad longinqua regna veritatis doctores transmittit. Completum est enim in eis ewangelicum verbum : Venient ab oriente et occidente et recumbent cum Abraham in regno celorum ; filii autem regni eiicientur etc. »

9. Post hec beatissimus pontifex [1] Flannanus, apostolica auctoritate

[2] formidabat R^2. — [3] *om.* R^2 — [4] debeatis *add. sed del.* R^2. — [5] lectio 8a *add. in marg. manu rec.* R^1.

8. — [1] pontifex *add. sed del.* R^2. — [2] *prius* insualam R^1.

9. — [1] *om.* R^2.

munitus, per eadem opida, rura, castella Tuscie, Burgundie, Francie transiens, ad eundem portum quo lapidem navigii sui reliquerat pervenit. Tunc vir sanctus in Domino confidens, super eundem lapidem cum suis sociis considens [2], divina impellente potencia [3], celerrimo cursu litoribus Hibernie applicuit sanctumque Brachanum, sicut promiserat, visitavit. Sanctus senior in adventu eorum pre gaudio lacrimans singulos osculabatur. Dumque [4] ista fierent, letus rumor adventus filii sui ad Theodoricum [5] regem pervenerat, qui collectis principibus regni sui filio occurrens eum secum ad civitatem suam, Laonyam nomine, cum ineffabili gaudio omnium reduxerat. Et cum [6] idem post tantos labores aliquandiu repausaret, ecce prefati viri leprosi de romana urbe per tot terrarum spacia ipsum sequentes perveniunt. Quos pius pastor paterno affectu suscipiens, eisdem insulam quandam Ferdineam nomine ad inhabitandum concessit ; in qua prefati viri in vite sanctitate et paciencia presentem vitam finientes requiescunt. Quorum sanctorum virorum meritis et precibus, multi variis langoribus detenti usque in hodiernum diem liberantur.

10. Tunc fama viri Dei diversos terre fines replens, maiores ac minores de plebe ad pastorem animarum festinantes pervenerunt [1], cupientes nova monita a novo antistite auscultare. Quibus vir Dei in unum congregatis, que circa ipsum in terra [2] et in mari divina [3] clemencia egerat in laudem auctoris sui narrare curavit. Et postquam omnia que ad edificacionem audiencium erant maturo stilo narraverat, ad contemptum mundi huius caduci patrem induxerat atque converterat [4] ad celestium amorem ; in tantum quoque prevaluit exortacio eius, non solum in auribus patris eius Theodorici regis [5], verum etiam ceterorum procerum terre, ut multi ex eis se et sua pro remedio animarum suarum devota mente Deo et suo sancto offerrent. Aiebat enim ipse patri sic : « Pater inclite, animadverte [6] quod ossa regum antecessorum tuorum modo sunt vacua atque medullis exuta. » Unde lingua sic facta est calamus Spiritus [7] sancti velociter in cordibus auditorum scribentis, ut quos mundus superbos

[2] confidens R^2. — [3] potencia *add.* R^2. — [4] lectio 9ª *add. in marg. manu rec.* R^1. — [5] Theodricum R^2. — [6] *add. sup. lin.* R^1.

10. — [1] (f. p.) p. f. R^2. — [2] et in terra *add. sed del.* R^1.— [3] potencia *add. sed del.* R^2. — [4] convenienter (?) R^1 ; convenienter R^2. — [5] *om.* R^2. — [6] animaverte R^2. — [7] eius *add. sed del.* R^1.

atque rebelles ante vindicaverat [8], eosdem humiles atque pacificos ecclesia teneret. Rex vero Theodoricus non oblitus sermonum viri Dei, omnia mente devota retractans atque memoriter conservans, predia multa ac regia tributa per manus mediatorum ecclesie Laoniensi conferebat. Postquam vero idem rex Theodoricus insulas maris occidentalis peregrinis pro Christo exulibus implevit, celum semper mente gerens et gloriam mundi odio [9] habens, nullo eum comitante, ad sanctum Colmanum, Lismorensem tunc temporis episcopum, regni diademate spreto confugiens, cunctis nescientibus amicis, monasticum habitum accepit. Hic enim sanctus Colmanus venerabilis pater multorum monachorum fuit, de cuius sancto collegio multi rectores ecclesiarum in diversis Hibernie partibus eligebantur. Unde nonnulli maiorum terre, ob famam sanctitatis eiusdem sancti Colmani et suorum, ad eum spretis mundi honoribus, nudi nudum sequentes Christum confluxerant.

11. Sed quid idem rex monachus effectus fecerit, audiamus. Nolens enim panem suum occiose comedere inter fratres, iussit sibi malleos ferreos ac cetera instrumenta frangendis lapidibus apta parari, ut viam planam fratribus atque animalibus vehicula ad monasterium portantibus coaptaret. Locus enim monasterii est super petram altissimam situs, et ascensus eius est valde difficilis. Accessit ergo novus miles Theodoricus [1] ad opus insolitum sibi, silicet ad saxa frangendum durissima, et in sudore vultus sui laborans solus plus ceteris operariis asperitatem moncium convertit in viam planam. In brevi namque tempore ipse cum voluntate Dei inter scopulos incommeabiles planiorem fecit meatum, quam multitudo fratrum per multa tempora antea fecit. In tantum ei labori ipse insistebat, quod rivuli sudoris de corpore suo, videntibus cunctis, in terram defluere solebant. Eodem tempore quidam homo languidus, ad sanctum Colmanum tanquam ad celestem medicum currens, flebili voce sanitatem flagitabat. Sed magister pius, volens experiri meritum discipuli sui Theodorici [2], qui plus ceteris in opere Dei laborabat, ac [3] de sudore de eius corpore emanante confidenter... : « .... lavare et [4]

[8] iudicaverat $R^{1\,2}$. — [9] *Hoc loco, inter fol. 159 et 160, in* R^1 *fol. integrum excidit ; quae desiderantur ex* R^2, *fol. 165, supplemus ad pag. 134.*

11. — [1] Theodricus R^2. — [2] Theodrici R^2. — [3] *sic* R^2. — [4] *sic* R^2 (*aliquid excidit*).

sic sanitatem optatam recipies. » Quod cum per ordinem homo complesset, tanquam alter Naaman in Iordane sudoris regii lotus, pristinam sospitatem recuperavit.

12. Hiis itaque peractis, postquam per aliquot annos cum sanctis fratribus operi tam duro se mansipavit, quodam die, dum solus saxum quoddam superficie tenus [1] complanaret [2], super eundem lapidem de celo ipso vidente tres gutte rubicundissimi sanguinis ceciderunt [3]. Hoc prodigium ipse <non> modicum admirans, sanctum Colmanum universamque multitudinem fratrum convocans, sciscitabatur ab eis quidnam huius <modi> prodigium significaret. Cui sanctus Colmanus ait : « Deus, inquit, qui cuncta gubernat, humilitatem tuam a longe cognoscens, misertus est tui hodie, ostendens quid agere debeas. Tres enim filii tui ab inimicis interfecti sunt. » Tunc Theodoricus [4] tanquam alter Iob prole orbatus, suspirans ait : « Et quid, mi pater, iubes me facere? Regnum enim, quod propter Christum contempsi, fiet in derepcionem et in divisionem et in hostilem predam, si non advenerit ei adiutorium. » Cui pater Colmanus ait : « Quia, inquit, ut asseris, imperium Christi per omnia es secutus, et quia [5] uxorem et filios et propinquos fugiendo propter eius amorem contempsisti et, quod difficilius est hiis omnibus, voluntatem propriam abiecisti, ideo volo ut vadas, et hiis qui sunt in dispersionem dati subvenias, et filium quem dignum de tuis iudicaveris, tibi in regno substituas, et rebus omnibus ad regimen reipupplice ordinate dispositis, ad locum professionis tue, vita commite, revertaris. » Et ait rex : « Non vadam, inquit, mi pater, nisi michi et posteritati mee benedixeris. » Et cum hoc dixisset, prostravit se ante pedes sancti. Tunc homo Dei Spiritu sancto plenus, iuxta sic humiliatum propius accedens, septem pedes ad latus eius mensurans in terra, propheticо spiritu ait : « Septem, inquit, reges incliti [6] de sanguine tuo super totam Hiberniam regnabunt. Sed et tu ipse vitam eternam possidebis. » Quod ita factum esse ostendunt evidencia signa. Nam de stirpe illius descendit famosus ille Briananus, de cuius posteritate quidam adhuc super Hiberniam totam regnaverunt et adhuc alios regnaturos speramus.

13. Postquam vero humilis discipulus Theodoricus [1] paternam

12. — [1] cuius R^2. — [2] complantaret R^2. — [3] ceciderant R^2. — [4] Theodricus R^2. — [5] quod R^2. — [6] cliti *add. sed del.* R^2.
13. — [1] Theodricus R^2.

susceperat benedictionem, patri ac fratribus universis valefaciens, cum paucis comittibus iter arripiens, accurrit in itinere taurus quidam, ut puto spiritu satanico instigatus, qui virum Dei invadere temptavit ; quem ipse in Domino confidens manu forti, tanquam David leonem discerpens [2] occidit ac suis comitibus distribuit. Cumque ad campestria Ymlacensis civitatis pervenissent [3], itinere fatigati ac frigoribus oppressi vix se iuvare sui socii valentes, miles Christi quendam truncum taxeum ab antiquo ibi dimissum in partes comminuit, ac sic ignem ad refocillandum eos preparavit. Hiis ita peractis, nocturno tempore iter agens ipse inermis et solus spem totam in Domino ponens, hostium suorum terram intravit. Et quia lex divina dictavit ut viri sanguinum non dimidiabunt dies suos, cum super nece filiorum [4] regis essent homicide letantes, irruit super eos spiritus furoris Domini, et inter se rixantes propriis armis preter unum ceciderunt, qui sanguinem regium [5] effuderunt. Hoc enim apud Deum paciencia Theodorici regis promeruit, qui constanciam fidei in omnibus tenuit. Crastina vero die cum ad propriam advenisset terram, cunctis terre nobilibus sibi occurrentibus [6] atque eum ut indumentis dignitatis sue decentibus indueretur rogantibus, nullatenus acquievit. Post hec pauper Christi non equo vel curru, licet rogaretur, vectus est, sed cum baculo suo incedens aulam filii sui sancti Flannani, quasi unus peregrinus, humilis intravit. Cumque vir Dei Flannanus cibos pro tanto hospite lauciores prepararet, ac fomenta balneorum post tot labores prebere vellet, prohibuit eum pater dicens : « Non talia, inquit, cibaria sanctus Colmanus Lismorensis episcopus michi in heremo prebuerat, nec hic dulciora quam ibi sumam fercula. » Die quoque sequenti, convocatis principibus regni atque aliis maioribus, virtutem Dei in perdicione illorum perfidorum enarravit, et quam diligendus est Deus et formidandus, qui in laudem bonorum et vindictam [7] malefactorum signa potencie sic ostendit.

14. Post ista omnia, filium maiorem natu secundum voluntatem populi in regem constituit, et valedicens omnibus iter versus sanctum Colmanum aggredi conatus est. Et cum omnes pene illi lacrimarent [1] de eius discessu, sanctus Flannanus eorum tristicie compaciens, cum

[2] discrepens R². — [3] pervenisset R². — [4] suorum *add. sed del.* R². — [5] regeum R².— [6] *prius* occurrentisbus R². — [7] vindicta R².
14. — [1] (i. l.) illa cremarentur R².

consilio tocius populi patrem retinere attemptavit dicens : « Pater bone, quid amplius in solitudine sanctum Colmanum adire desideras? Habet enim sufficienter coadiutores fidei sue secum. Expectans ergo hic mecum cum aliis fidelibus cohabita, ut construamus tabernaculum Deo Iacob et sis dux verbi ac rector imperii et dictator consilii et reconsiliator in medio populi ; tibi enim universa plebs credet. » Et addidit Flannanus : « Pater mi, in hac tua peregrinacione unum pre ceteris nos magis angit, quia si ad heremum Lismorensem transiens, ibidem vitam presentem finieris, filios tuos ac nepotes et universam progeniem tuam illuc ad sepeliendum perduci legitimum sempiternum erit. Sed quantus labor et quanta progeniei regalis deiecccio fuisset, si corpora defunctorum nobilium per tot invia loca atque per tot aspera moncium iuga deduci contingeret? » Cui benignus pater ait : « Fili mi et frater in Christo, quod semel promisi [2] et quod vovi non retraham ; non enim decet etatem meam, quod tanto patri promisi non implere. » Et hoc dicto, arrepto baculo, ire attemptavit. Et cum hoc sanctus vidisset Flannanus, ipsum silicet in firmo proposito complendi quod promiserat, sic eum adiurare [3] cepit : « Pater bone ac omni reverencia digne, in verbo Domini, quo celi firmati sunt, tibi pronuncio [4] quod beatum Colmanum episcopum in hac vita corporeis oculis ulterius non videbis. Hic enim mecum erit requies tua, hic habitabis, hic resurrectio tua.» Nec huic prophecie credendo pedem a conatu retraxit, nec lacrimis filiorum commotus ire simulavit [4] ; quin pocius,pontem civitatis transiliens, montem prope positum ascendens, in vertice eiusdem montis fontem aquarum vivencium reperiens, ex eo cum palmis parum bibendo se inclinavit. Et cum sic se inclinaret, statim gravem persensit lateris puncturam, que tantum prevaluit quod non permisit eum ultra fontem illum progredi [5]. Diem quoque ultimum sue vite presenciens appropinquare ait [6] : « Ecce, inquit, voluntas Dei prevenit me. En filii mei peticio me preoccupavit, et certe mors in ianuis [7] imminet. Advocate ergo filium ac patrem meum spiritualem, qui celestibus, dando mihi communionem corporis Domini mei, me iungat. » Quod et factum est. Quod [4] ibidem [8] circa horam terciam sequentis diei, assumpto celestis remedii viatico, inter cognatos et filios animam

[2] *Hic resumit, folio uno avulso,* R[1], *fol. 160.* — [3] adiuvare R [2]. — [4] *sic* R[1 2]. — [5] (i. p.) p. i, R[2]. — [6] *om*, R[2]. — [7] ianuys R[1]. — [8] idem R[2].

sanctam per manus angelorum in sinum Patris celestis reducendam emisit.

15. Tunc rex terre cum omnibus suis principibus atque cum multis viris sanctis ad sanctum [1] Flannanum conveniunt, ut sanctum corpus Theodorici [2] ad locum sepulture perducerent. Sequenti quoque die, cum exequias regales consummarent, eum honorifice sepilierunt. Hiis itaque peractis, quid sanctus Flannanus defuncto [3] patre [4] egerit, audiamus. Attendens enim vitam patris tanquam exemplar perfectionis in monte virtutis ac bonorum operum positam, mundana omnia quasi stercora contempnebat. Manibus propriis in securi et ascia cum ceteris laborabat. Pannis vilibus se vestiebat. Carnem penitus legi spiritus subiciebat, et quidquid ipse [5] iure episcopatus et de donis regum terre ad eum veniebat, pauperibus statim erogabat. Patrimonium enim Christi si non in pauperum necessitates impenderetur, crimen lese maiestatis reputabat. Unde cuncta que ad manum eius veniebant, peregrinis et hospitibus, claudis ceterisque infirmis, et maxime fratribus leprosis romanis administrabat. Et quod dictu quoque mirabile est, totum psalterium in aqua frigida fluminis proximi, et etiam in glaciali tempore, solebat decantare. Nec miretur quis hoc posse fieri, quia fervor immense caritatis Spiritus sancti in corde eius existentis excludebat[6] a corpore omnem frigoris algorem. Preterea de pluribus miraculis que in libro gestorum eius continentur, hic brevitatis amore aliqua subiungimus.

16. Quodam enim tempore, pupplicus quidam raptor furtim abstulit sancti pontificis Flannani boves, ex quibus unum occidit ignemque paravit. Cumque, famis inedia urgente, partem de carnibus ipse cum suis cum igne assarent et partem in aqua decoquerent, Creatori creatura pocius quam suis inimicis deserviens, nec easdem carnes assare vel ad aquam [1] saltim calefacere valebant. Quo signo perterriti fures, timentes ne ulcio divina super eos adveniret, mox ad virum Dei festinant, ac operibus tenebrarum renunciantes veniam de commissis merentur, ac se et omnem posteritatem dicioni eiusdem patris in evum firmiter promiserunt. Alio quoque tempore quidam latrunculi rapuerunt unam vaccam pinguem de boscario [2] sancti

15. — [1] *bis in* R^2. — [2] Theodrici R^2. — [3] *prius* dofuncto R^1. — [4] corpore R^1 [2]. — [5] *sic* R^1 [2]; *leg.* ipse quidquid? — [6] excludebatur R^1 [2].

16. — [1] quam R^1 [2]. — [2] bostario R^2.

Flannani, quam occiderunt ; et ignem copiosum [3] ad decoquendum construxerunt. Et cum carnes ad ignem aptare proponerent, in momento, in ictu oculi, ita pudrefacte sunt ut etiam vermes magnos producerent. Et cum perfidi homines terribile hoc prodigium viderent, terrore [4] signi perculsi, ad medicum animarum Flannanum cucurrunt, culpam suam recognoscentes ac vitam emendare in posterum promittentes. Quibus contritis plenam concessit eis indulgenciam.

17. Temporibus sancti Flannani duo reguli comprovinciales multis diebus continuam inter se discordiam gerebant. Quibus in unum convocatis, filius pacis Flannanus treguas unius anni constituit. Et cum fere finito treguarum tempore, unus regulorum, viribus potencior, fide perdita et tanto mediatore neglecto [1], terras inimici nocturno tempore intrans depopulari meditaretur ; divino illustratus mediator pacis Flannanus oraculo media nocte cum suis surgens, obviam predoni occurrens, sic eum allocutus est, dicens : « Quid [2], inquit, perfidissime hominum, attemptare voluisti? Cur menciendo fidem perdidisti? Revertere, inquit, revertere et noli hoc malum facere. » At ille, tanquam alter Pharao in malicia obstinatus, respondebat : « Si cursu equi valeam te antecedere, non te expectabo, nec pro rogatu tuo hac vice cessabo. » Et ait sanctus Flannanus : « Si voluntas Dei est, rogo ut equus ille, in quo confidis, sub te cadat et amplius te non ferat. » Et eadem hora equus sub eo cadens exspiravit. In cuius rei memoriam acervus [3] lapidum ibidem factus est, qui usque in hodiernum diem permanet. Et insuper addidit [4] vir sanctus : « Quia, inquit, infidelis homo fidem tantam perdidisti datam, et iura federis divini conculcasti, de semine tuo post te nemo superstes erit. » Audito hoc verbo terribili, homo ad cor rediit et ante pedes viri Dei provolutus veniam suppliciter peciit. Tunc pius pastor, pronior ad miserandum quam ad condempnandum, iacentem in terra regulum erexit, atque veniam benigne concessit. Iterum regulus se inclinavit ac flebili cum [5] voce dixit : « Pater, inquit, mi, sicut tu ipse sepe predicas quod per penitenciam omnia crimina dimittuntur, deprecor te ne generis [6] mei propago, ob maledictionis in me illate [7] verbum, in posterum deficiat. Revoca ergo quoad posteros meos sentenciam,

[3] *fol. 160*[v] R[1] *hic incipit, adeo attritum et difficile lectu, ut omnino neglexerimus ; quae sequuntur ex* R[2] *tantum exhibemus, fol. 166*[r] *seqq.* — [4] terror R[2].

17. — [1] nelecto R[2]. — [2] est *add.* R[2]. — [3] acerus R[2]. — [4] adidit R[2]. — [5] tamen R[2]. — [6] gravis R[2]. — [7] *una litt. hoc loco erasa* R[2].

sicut dedisti michi veniam. » Condescendens [8] igitur pastor peticioni eius, quoad filios et alios de progenie sentenciam revocavit, si promissa non violarent.

18. Alio quoque tempore, dum urgente quadam utilitate ecclesie ad aquilonales partes Hybernie pertransiret, ecce occurrunt sibi latrunculi, ut ipsum et suos spoliarent appropinquantes. Quibus miles Christi intrepidus, in verbo quo celi firmati sunt precepit, ut tanquam lapides immobiles, fixis in terra gressibus, solo adhererent. Mira res! Ecce enim illi raptores verbo viri sancti ita ligati sunt, quasi cathenis ferreis crura eorum stringerentur. Dumque se sic astrictos vidissent, vexacione dante illis intellectum, virum Dei precibus et lacrimis rogitabant ut parceret, asserentes se quamcumque penitenciam iniungeret voluntarie subiecturos, si ab hac pena eos liberaret. Sed quia beatus vir eosdem latrones multa dampna ecclesiis diversis atque ecclesiasticis viris intulisse audierat, cum austeritate equitatis eis respondit : « Hec erit penitencia vestra hac vice, ut in sudore vultus vestri limina apostolica atque presenciam summi pontificis adeatis, atque ab ipso indulgenciam accipiatis. » Et sic sub hac condicione illos abire permisit.

19. Hic Flannanus cum esset puer bone indolis in domo famosi regis Fedelmini filii Crimthanni, qui propter suam sanctitatem et iudiciorum equitatem in tota Hibernia regnabat, curam reipupplice sibi commissam sic prudenter agebat ut quidquid manus tangebat tanquam lethicus olei Sareptane vidue crescebat, ac de paucis cibariis sepe multos homines sufficienter reficiebat. Gracia enim Dei cum illo erat. Quodam tempore accidit ut vir Dei Manniam insulam predicaturus verbum intraret. Et cum ibi semen vite in cordibus hominum insereret, ecce quidam histrionice professionis homines numero IX, vultu horribiles, instinctu diabolico inducti, ad predicatorem viritatis accedunt et IX arietes nigros et sine cornibus temptando effronter petunt. Dicebant enim : « Sancte vir Dei Flannane, peticioni nostre satisfac, alioquin omni tempore vite nostre te et genus tuum diffamando vituperabimus. » Quibus sanctus Flannanus, Spiritu Dei plenus, respondit : « Oves quidem, ut petitis, coram vobis apparebunt ; sed vobis in utilitatem non cedent. » Tunc pastor egregius Flannanus Deum, cui omnia sunt possibilia, sic exorabat : « Do-

[8] conscendens R^2.

mine Deus omnipotens, qui beato Patriarche Abraham pro liberacione unici eius filii Ysaac in monte arietem inter vepres cornibus herentem per angelum sanctum tuum misisti, exaudi nunc me servum tuum, et mitte hiis hominibus quod a me paupere tuo licet inordinate petunt. » Et ecce, oracione facta, exaudite sunt preces eius apud Altissimum ; nam IX verveces nigri coloris de mari propinquo consurgentes ad virum Dei properant, quos illis donavit. Sed sicut acceperunt dona Dei indigne, ita et vindictam. Nam, sicut uxor illius Loth quondam versa est in statuam [1] salis propter suam infidelitatem et inobedienciam, sic isti propter eandem causam versi sunt cum suis vervecibus in lapidum effigiem, ita quod usque ad hodiernum diem intuentibus prebent fidei firmamentum. Et hoc viso terribili atque mirabili signo, incole terre illius, qui ante in fide catholica vacillabant, plenam fidem confitentes ad pedes viri sancti provoluti <sunt>, ipsum humiliter deprecantes ut veniam eis delictorum ab Omnipotente impetraret ; quod vir Dei peticioni eorum condescendens [2], in precibus perseverando optinuit.

20. Hiis itaque signis per servum suum a domino Iesu mirabiliter ostensis, timens vir sanctus ne magnitudo revelacionum ipsum in reputacionem propriam extollat, flebilibus cum lacrimis veniam quasi pro gravibus delictis exposcens, ac carnem cum concupiscenciis eius crucifigens, aquis fluvialibus in magno frigore se frequenter submergens, psalterium aliquando in eisdem aquis consuevit decantare. Et ne frequentacio curie regalis, vel commendacio aure laudis popularis, super animam illam sanctissimam maculam aliquam induceret, a suo medico altissimo peciit ut fedam aliquam corpori suo notam apponeret, qua minus clero et populo ac eorum principibus acceptus foret. Respexit Dominus humilitatem oracionis servi sui, et ecce [1] post paucos dies facies illa reverenda ac ceteris intuentibus amanda morphea quadam horribili sic est percussa, ut horrorem ac stuporem potius quam gaudium intuentibus ingerere videretur. In hoc quoque infirmitatis statu homo Dei tamquam alter Iob per aliquot annos et menses cum omni paciencia permansit, licet ab hominibus semotus, Deo autem propinquus. Cumque maiores terre viri sancti de hac infirmitate reverendi pontificis dolerent, in unum conveniunt atque indignum fore iudicant quod tantus vir in sanctitate ac generis nobi-

19. — [1] quotem (*vel* quoten ?) R^2. — [2] conscendens R^2.
20. — [1] *prius* ece R^2.

litate vultu sic terribili sacris altaribus astans sacramentum Dominici corporis tractaret ac sanctam Eucharistiam populis distribueret. Propter quod viri sancti, qui de diversis terre partibus advenerant, sanctum pontificem suppliciter rogaverunt, quatenus ipse communicatis cum eis precibus, Deum unanimiter pulsarent ut illam horrendam vultus sui formam in pristinam commutaret speciem. Orantibus quoque <sanctis> viris ac Flannano pontifice consensum eorum peticionibus prebente [2], adest pietas salvationis [3], ac facies illa benedicta mox resplenduit in venustatem pristini decoris.

21. Preterea sicut dominus noster Iesus Christus in adventu suo pacem universaliter concessit mundo sic temporibus sancti Flannani servi sui pacem et frugum ubertatem ac piscium habundanciam Hibernie indulsit insule. Cumque contemplator celestium secretorum Flannanus diem sibi imminere ultimum presciret, convocatis in unum viris multis sanctis ac fratre suo couterino, rege scilicet terre, atque regni illius principibus, iura divina ac positiva et concordiam comprovincialium populorum, curam pauperum, largiciones elimosinarum in peregrinos et maxime in domesticos fidei commendando, hortatus est eos. Inter cetera quoque que suis commendavit, quasi pro testamento fidei interdixit ne quis cognatorum eius ex consanguinitate seu regia potestate vel hereditaria iurisdiccione regimen ecclesie sue usurparet sibi, sed cuiuscunque condicionis, sive liber, sive medie condicionis existeret, solum modo si castus, si doctus, si largus, si humilis, si mansuetus foret, talis ex communi consensu omnium ad regimen ecclesie suscipiatur. Hiis dictis, clerum et populum adiuravit ossa sua in gremio terre requiescere permitterent ; et addidit dicens : « Verumtamen erunt quidam presumentes [1], qui ossa mea quasi me honorando de sepulcro relevare [2] conabuntur ; quibus ob temeritatem suam eveniet vindicta Dei, atque in corporibus suis permanebit evidens supplicium ; sed animabus eorum non interdico vite eterne consorcium. » Postquam hec et alia ad edifficacionem fidelium spectancia predicavit, et ecclesias multas edificavit, et discordes ad pacem collegit, et romanis peregrinis de insula Ferdinia elimosinam annuam per manum cuiusdam procuratoris ordinavit, et postquam cognatos suos ac suos consanguineos more patriarchali benedixit, felicem animam, cunctis qui aderant flentibus, choris

[2] prebenti R[2]. — [3] *sic* R[2].
21. — [1] presumpentes R[2]. — [2] revelare R[2].

vero angelorum exultantibus, letus et hylaris Creatori, qui eam creavit atque redemit, resignavit.

22. Post decessum vero pii pastoris ne oves sine custode aberrarent [1], ex communi consensu omnium vir quidam sanctus eligitur, qui secundum omnem modum vestigia patris est secutus. Hic enim postquam episcopus est electus, secundum consuetudinem antecessoris sui Flannani de reditibus ecclesie nequaquam aliquid in usus suos proprios assumebat, imo propria manu hospitibus et infirmis ministrabat. Cumque quadam vice pinguia atque delicata indigentibus manu sua largiretur atque digitos suos in pingedine inunctos in propriis capillis desiccaret, nocte sequenti vidit in sompniis capillos in flamma ignis ; per hoc intelligens ac timens ne ex tam parva occasione indignacionem Dei et sancti Flannani iram incurreret, licet clero et populo renittente, episcopali dignitati resignavit.

23. Sed ne de miraculis que Deus post mortem dilecti sui per eum operatus <est> videamur tanquam ingrati silere, pauca ex multis in medium proponamus. Dum enim celebris miraculorum eius frequencia per fines occidentis divulgaretur, et ceci visum et claudi gressum recuperarent, ceterisque variis langoribus detenti qui ad sepulcrum eius veniebant sanitati pristine restituerentur, tocius regni prelati cum rege ac principibus, inito consilio, cum romani pontificis licencia, ne thesaurus tam desiderabilis diucius in gremio terre absconderetur, venerandi patris ossa digno honore venerari volentes, de sarcofago suo elevare decreverunt. Cumque in questione verteretur quis tam sancta membra tangere vel sepulcrum eius aperire deberet, duo pre ceteris de meritis sancti presumentes, terram effoderunt atque inde sanctissima ossa velut aromata redolencia elevaverunt. Sed quia contra preceptum tanti pastoris ossa sua inde transferre presumpserunt, in vindictam temeritatis unus eorum oculos amisit, alter vero dissolucionem membrorum, que paralisis dicitur, in tantum incurrit, ut de eodem loco per se ire nequiret. Post hec omnia, collecto auro et argento a rege et a principibus suis, scrinium mira arte est factum, ubi ossa illa sanctissima viri sancti recondentes, super altare, ut dignum est, reposuerunt ; insuper [1] evangelia sua ac tintinabula atque baculum purissimo [2] auro ornaverunt ob reverenciam sancti patris. Eodem tempore contigit quod quidam fures

22. — [1] celebrarent R^2.
23. — [1] in *add.* R^2. — [2] purissimum R^2,

desiderio auri seducti aurum de baculo furarentur, et ipsum baculum in secreto loco absconderent. Sed vir sanctus de nocte sacriste ecclesie sue apparens, fures nominavit atque locum in quo baculum occultaverunt ostendit. Fures quoque rex ipse de terra exterminavit, et agros eorum et alia bona in usus ecclesie ipsius sancti Flannani delegavit. Eodem vero baculo invento ac iterum in pristinum statum restaurato, dum post multos annos a suis gestoribus [3] incaute in quodam navigio deferretur [4], de manibus eorum in profundum elapsus est. Sed vir sanctus cuidam religioso d nocte apparens, precepit ut sine ulla dilacione eundem baculum de profundo aquarum iterum elevaret [5]. Quod et factum est.

Explicit Vita sanctissimi viri Flannani.

[3] *sic* R². — [4] deferreretur R². — [5] elevavit R².

IV. De Purgatorio S. Patricii fragmentum.

E Foliis sparsis *bibliothecae Fratrum Minorum. Vid. supra, p.* **116**.

1. | iterum infestationes daemonum et multorum in eadem fossa [1] perditionem, ostium coram omnibus aperiens, denuntiat; si vero constans in proposito fuit, percepta ab omnibus benedictione sacerdotibus et omnium se commendans orationibus, propriaque manu fronte signum crucis imponens ingreditur, moxque a priore ostium obseratur sicque ad ecclesiam revertitur. Die vero altera iterum mane de ecclesia ad ostium fosse ingreditur, ostiumque a Priore eodem aperitur; et si reversus inventus fuerit poenitens, cum gaudio in ecclesiam deducitur, in qua aliis xl[a] diebus vigiliis et orationibus intentus moratur. Quod si eadem hora die [2] altera reversus non apparuerit, certissimi de eius perditione, ostio a priore obserato, universi recedunt.

2. De Annone milite qui intravit praedictum purgatorium [1]. Contigit temporibus nostris, scilicet regis Angliae Stephani [2], mili-

1. — [1] (in e. f.) *add. manu 2ª, quae Iohannis Colgani esse videtur.* — [2] diei *cod.*

2. — [1] (De - purg.) *add. manu 2ª.* — [2] *add. manu 2ª.*

tem quendam nomine Annon, de quo praesens est narratio, ad episcopum illius episcopatus in quo [3] praefatum erat [4] Purgatorium, confessionis causa venire; quem cum increparet episcopus, illumque graviter offendisse Dominum diceret, intima cordis contritione ingemuit, seque condignam acturum paenitentiam ad episcopi libitum devovit. Cumque episcopus ei paenitentiam secundum peccati modum iniungere [5] voluisset, respondit: « Si factorem meum [2], ut asseris, offendi, paenitentiam omnibus graviorem paenitentiis assumam. Ut ab eo remissionem accipere merear peccatorum, Purgatorium sancti Patricii te praecipiente ingrediar. » Episcopus autem hoc ei praesumere dissuasit, sed miles eius malae dissuasioni non consensit. Episcopus vero in eodem Purgatorio multorum fuisse perditionem narravit, ut eum ab hac everteret intentione; sed ut militis animum paenitentis nullo [6] potuit flectere terrore, admonuit eum episcopus ut habitum monachorum susciperet vel canonicorum; miles vero respondit hoc se nullo modo facturum, donec prefatum intrasset Purgatorium. Episcopus vero videns eius paenitentiae constantiam, misit epistolam per illum priori loci illius, ut eum intromitteret. Quo cum miles pervenisset, prior cognita eius causa, plurimorum et perditionem et periculum proposuit, ut ab hac eum intentione revocaret. Miles tamen se graviter peccasse sciens et vere paenitens, fervore paenitentiae dicti vixit dissuasionem prioris. Prior igitur eum in ecclesiam intromisit in qua secundum [7] morem diebus xv ieiuniis vacavit et orationibus, quibus expletis, missa a fratribus et a vicino clero celebrata, et illo communione sacra munito atque aqua benedicta asperso et signato, ad ostium Purgatorii deducitur, ubi iterum a priore enumeratis tormentorum innumerabilium generibus, eidem dissuasum est militi huius subire paenitentiam. At miles constanter in proposito perseverans a priore dictum accepit: « Ecce nunc in nomine Domini intrabis, et tamdiu per concavitatem ibis subterraneam, donec in unum exeas campum in quo aulam invenies unam arte mira fabricatam, quam cum intraveris statim ex parte Omnipotentis nuntios habebis, qui tibi quid facturus sis vel passurus diligenter exponant; illis autem exeuntibus et te solo remanente, statim temptatores accedent. Sic enim evenit his qui ante te introerunt et redierunt, sicut didicimus ab eisdem. Tu vero constans esto. »

[3] qua *cod.* — [4] (ad ep. - erat) *add. manu 2ª.* — [5] iungere *cod.* — [6] modo *add. manu 2ª sed del.* — [7] *litt.* dum *manu 2ª.*

Miles igitur de Dei misericordia confidens, primum se omnium commendavit orationibus, frontique suo sanctae crucis signaculum imprimens, constanter, confidenter hilariterque portam intravit, quam prior statim de foris obseravit, et cum processione ad ecclesiam rediit.

3. Miles quoque de Dei misericordia confidens solus in [1] foveam [2] pergit, et ingravescentibus magis ac magis tenebris, in brevi lucem amisit totius claritatis : tandem vero ex adverso lux primum [3] ei coepit oriri per foveam, nec in hora ad praedictum campum pervenit ad [4] aulam. Lux autem ibi non lucebat, nisi qualis hic in hyeme post [5] occasum esse solet. Aula vero non habebat parietem integram sed columnis et archialis constructa[6] erat undique in modum claustri monachorum. Cum diutius circa aulam deambulasset et mirabilem eius structuram miraretur [7], ingressus est in eam seditque in aula huc et illuc oculos iactans et eius apparatum et pulchritudinem satis admirans. Cumque diu sedisset solus, ecce xv viri, religiosi et rasi, albis vestibus amicti, domum intraverunt et salutantes illum in nomine Domini sederunt ; et tacentibus illis unus cum eo loquebatur qui prior esse videbatur, dicens : « Benedictus sit omnipotens Deus, qui in corde tuo bonum confirmavit propositum ; et ipse perficiat in te bonum quod incepit ; et quoniam ad purgatorium venisti ut a peccatis tuis purgeris, aut viriliter agere [8] ex necessitate compelleris aut [9], quod [1] absit, et anima et corpore peribis. Mox enim ut egressi fuerimus, immundis replebitur spiritibus domus ista, qui tibi gravia inferent tormenta et minabuntur graviora. Et si quolibet modo, vel tormentis victus vel minis territus vel promissis deceptus, illis consenseris, et anima et corpore peribis. Si vero in fide fueris firmus et totam in Domino spem posueris, nec minis nec promissis eorum cesseris, a peccatis omnibus quae fecisti [10] purgaberis, et videbis tormenta quae parantur peccatoribus et requiem in qua iusti laetantur. Deum semper habe in memoria, et cum te cruciaverint invoca dominum Iesum Christum. Per invocationem eius statim a tormento liberaberis. Non possumus hic diu morari tecum, sed Omnipotenti commendamus te.» Sicque, data benedictione viro, recesserunt ab eo.

3. — [1] *add. manu 2ª.* — [2] *manu 2ª add. sed del.*— [3] primam *cod.* — [4] *ita cod. ; leg.* et ? — [5] *bis in cod.*— [6] constructum *cod.* — [7] *ante corr.* (*manu 2ª factam*) miraret. — [8] aut *add. sup. lin.* (*manu 2ª* ?) — [9] per aeternum *add. manu 2ª sed del.* — [10] (q. f.) *add. manu 2ª.* —

Miles itaque ad novam instructus militiam, devote Iesum Christum invocabat ut eum defenderet ne ab inimicis superaretur ; igitur cum solus sederet in aula, subito coepit audire tumultum circa aulam, tanquam si totus commoveretur orbis. Et si omnes homines et animantia omnia terrae et maris toto conamine tumultuarent maiorem non facerent tumultum. Unde nisi a praedictis viris instructus fuisset et virtute divina protectus, in ipso tumultu amens esset effectus ; et ecce post horrorem talis auditus, daemonum horribiliter sequitur [1] aspectus [11] et undique coeperunt irruere in aulam. Et nimia daemonum multitudo illum salutaverunt cachinnando et deridendo, et [1] quasi per opprobrium dicerent : « Alii homines qui [1] nobis serviunt, nonnisi post mortem ad nos veniunt [12] ; tu vero in tanto honorare nostram societatem voluisti, ut nollis expectare diem mortis, sed vivendo corpus tuum et animam simul nobis tradidisti. Haec fecisti ut a nobis maiorem reciperes [13] remunerationem ; recipies ergo a nobis quod meruisti. Huc enim venisti ut pro tuis tormenta sustineres peccatis : habebis ergo nobiscum quod quaeris ; pressuras videbis et dolores. Verumtamen pro eo [1] quod nobis hactenus servisti [14] hoc tibi pro munere faciemus : si nostris acquiescendo consiliis reverti volueris ad portam qua intrasti, te ducemus illaesum ut adhuc in mundo gaudeas, ne totum quod suave est corpori tuo funditus amittas. » Haec demones dicebant ut vel terrore vel blanditiis hominem decipere possent. Cumque se viderent contemni a milite, daemonum multitudo horribiliter in eum fremebant et in aula eadem maximum instruxerunt incendii rogum, ligatisque manibus et pedibus militem in ignem proiecerunt, primum quidem uncis ferreis huc illucque per incendia clamantes traxerunt. Primum ergo missus in ignem, gravem [1] sensit poenam, sed cum nomen piissimi domini nostri Iesu Christi invocasset, sicuti a praefatis superius viris edoctus fuerat, statim de illo incendio liberatus est, et ita totus incendii rogus citius extinctus est, ut non scintilla remaneret. Quod cum miles vidisset, audacior effectus est, constanter animo proponens de cetero eos non formidare, quos ad nominis Christi invocationem se evincere tam facile posse videret.

4. De campo magno [1]. Derelinquentes igitur daemones domum

[11] viriliter *add. manu 1ª sed del.* — [12] et *add. cod.* — [13] conperes *ante corr. manu 2ª factam.* — [14] servivisti *corr. manus 2ª.*

4. — [1] (De c. m.) *add. manu 2ª.*

cum ululatu et horrido tumultu secum traxerunt militem. Egredientes ergo alii ab aliis dicesserunt. Quidam autem eorum militem per vastam traxerunt regionem. Magna erat terra et regio tenebrosa, nec quidquam praeter daemones qui eum trahebant vidit in ea. Ventus urens flavit in ea [2] qui vix audiri poterat [3] sed tamen sui caliditate corpus suum videbatur perforare. Traxerunt autem illum versus fines illos ubi sol oritur in media aestate. Cumque illuc venisset quasi in finem mundi, coeperunt tendere ad dextram, scilicet contra austrum, per vallem latissimam, usque locum ubi sol oritur in hyeme. Illucque cum divertissent, coepit audire vitales clamores miserrimos et ululatus et fletus quasi vulgus [1] totius terrae, et cum magis appropinquavit, eo clarius eorum clamores audivit. Tandem pervenit miles, trahentibus eum daemonibus, in [4] latissimum et longissimum campum miseriis ac dolore plenum. Finis illius non poterat videri a milite prae longitudine nimia et latitudine. Sed ille campus plenus erat viris ac mulieribus, senioribus ac iunioribus, nudis in terra iacentibus usque ventrem, qui clavis candentibus per manus et pedes in terra defixi extendebantur. Isti videbantur aliquando terram mordere prae dolore, aliquando miserabiliter clamare cum fletu et ululatu magno dicentes : « Parce, parce ; miserere miserere.» Sed non erat qui |

[2] eo *cod.* — [3] *add. manu 2ª.* — [4] *ante corr. 2ª manu* et.

INDEX SANCTORUM

Abbanus ab. Magarnaidensis 100[21], 111[28], 118[23].
Acacius et soc. 10.000 mm. 91[36].
Adam et Eva 102[7].
Aegidius ab. 89[20].
Afra m. 89[14].
Agape, Chionia et Irene vv. mm. 85[17].
Aidus ep. Fernensis 110[5], 114[32], 118[24].
Aidus ep. Killariensis 99[15],111[26], 114[20], 118[20].
Ailbeus ep. Imlacensis 100[20], 111[27], 117[5].
Albanus protom. et soc. mm. 96[1], [2], [4], [5], [8], 98 (Cod.E. 2. 23).
Albinus ep. Andegavensis 84[1] (Cod. B. 1. 16).
Alexander m. Lugduni 86[27].
Amalberga v. 90[29].
Amphibalus et soc. mm. 96[1], 97[3], 97[6], [7], [9].
Andreas apost. 88[1], [2] (Cod. B. 4. 3), 108[7], [8].
Antonius de Padua 100[18], [19], 109[1], 110[2].
Atheldretha. *Vid.* Etheldreda.
Attracta. *Vid.* Tarahata.

Miles itaque ad novam instructus militiam, devote Iesum Christum invocabat ut eum defenderet ne ab inimicis superaretur ; igitur cum solus sederet in aula, subito coepit audire tumultum circa aulam, tanquam si totus commoveretur orbis. Et si omnes homines et animantia omnia terrae et maris toto conamine tumultuarent maiorem non facerent tumultum. Unde nisi a praedictis viris instructus fuisset et virtute divina protectus, in ipso tumultu amens esset effectus ; et ecce post horrorem talis auditus, daemonum horribiliter sequitur [1] aspectus [11] et undique coeperunt irruere in aulam. Et nimia daemonum multitudo illum salutaverunt cachinnando et deridendo, et [1] quasi per opprobrium dicerent : « Alii homines qui [1] nobis serviunt, nonnisi post mortem ad nos veniunt [12] ; tu vero in tanto honorare nostram societatem voluisti, ut nollis expectare diem mortis, sed vivendo corpus tuum et animam simul nobis tradidisti. Haec fecisti ut a nobis maiorem reciperes [13] remunerationem ; recipies ergo a nobis quod meruisti. Huc enim venisti ut pro tuis tormenta sustineres peccatis : habebis ergo nobiscum quod quaeris ; pressuras videbis et dolores. Verumtamen pro eo [1] quod nobis hactenus servisti [14] hoc tibi pro munere faciemus : si nostris acquiescendo consiliis reverti volueris ad portam qua intrasti, te ducemus illaesum ut adhuc in mundo gaudeas, ne totum quod suave est corpori tuo funditus amittas. » Haec demones dicebant ut vel terrore vel blanditiis hominem decipere possent. Cumque se viderent contemni a milite, daemonum multitudo horribiliter in eum fremebant et in aula eadem maximum instruxerunt incendii rogum, ligatisque manibus et pedibus militem in ignem proiecerunt, primum quidem uncis ferreis huc illucque per incendia clamantes traxerunt. Primum ergo missus in ignem, gravem [1] sensit poenam, sed cum nomen piissimi domini nostri Iesu Christi invocasset, sicuti a praefatis superius viris edoctus fuerat, statim de illo incendio liberatus est, et ita totus incendii rogus citius extinctus est, ut non scintilla remaneret. Quod cum miles vidisset, audacior effectus est, constanter animo proponens de cetero eos non formidare, quos ad nominis Christi invocationem se evincere tam facile posse videret.

4. De campo magno [1]. Derelinquentes igitur daemones domum

[11] viriliter *add. manu 1ª sed del.* — [12] et *add. cod.* — [13] conperes *ante corr. manu 2ª factam.* — [14] servivisti *corr. manus 2ª.*

4. — [1] (De c. m.) *add. manu 2ª.*

cum ululatu et horrido tumultu secum traxerunt militem. Egredientes ergo alii ab aliis dicesserunt. Quidam autem eorum militem per vastam traxerunt regionem. Magna erat terra et regio tenebrosa, nec quidquam praeter daemones qui eum trahebant vidit in ea. Ventus urens flavit in ea [2] qui vix audiri poterat [3] sed tamen sui caliditate corpus suum videbatur perforare. Traxerunt autem illum versus fines illos ubi sol oritur in media aestate. Cumque illuc venisset quasi in finem mundi, coeperunt tendere ad dextram, scilicet contra austrum, per vallem latissimam, usque locum ubi sol oritur in hyeme. Illucque cum divertissent, coepit audire vitales clamores miserrimos et ululatus et fletus quasi vulgus [1] totius terrae, et cum magis appropinquavit, eo clarius eorum clamores audivit. Tandem pervenit miles, trahentibus eum daemonibus, in [4] latissimum et longissimum campum miseriis ac dolore plenum. Finis illius non poterat videri a milite prae longitudine nimia et latitudine. Sed ille campus plenus erat viris ac mulieribus, senioribus ac iunioribus, nudis in terra iacentibus usque ventrem, qui clavis candentibus per manus et pedes in terra defixi extendebantur. Isti videbantur aliquando terram mordere prae dolore, aliquando miserabiliter clamare cum fletu et ululatu magno dicentes : « Parce, parce ; miserere miserere.» Sed non erat qui |

[2] eo *cod.* — [3] *add. manu 2ª.* — [4] *ante corr. 2ª manu* et.

INDEX SANCTORUM

Abbanus ab. Magarnaidensis 100[21], 111[28], 118[23].
Acacius et soc. 10.000 mm. 91[36].
Adam et Eva 102[7].
Aegidius ab. 89[20].
Afra m. 89[14].
Agape, Chionia et Irene vv. mm. 85[17].
Aidus ep. Fernensis 110[5], 114[32], 118[24].
Aidus ep. Killariensis 99[15],111[26], 114[20], 118[20].
Ailbeus ep. Imlacensis 100[20], 111[27], 117[5].
Albanus protom. et soc. mm. 96[1], [2], [4], [5], [8], 98 (Cod.E. 2. 23).
Albinus ep. Andegavensis 84[1] (Cod. B. 1. 16).
Alexander m. Lugduni 86[27].
Amalberga v. 90[29].
Amphibalus et soc. mm. 96[1], 97[3], 97[6], [7], [9].
Andreas apost. 88[1], [2] (Cod. B. 4. 3), 108[7], [8].
Antonius de Padua 100[18], [19], 109[1], 110[2].
Atheldretha. *Vid.* Etheldreda.
Attracta. *Vid.* Tarahata.

Augustinus ep. Cantuariensis 109 (Cod. Z. 3. 2. 1).
Augustinus ep. Hipponensis 84[1], [2], [3]. (Cod. A. 4. 8).

Bairreus. *Vid.* Findbarrus.
Baithinus ab. Hiensis 113[6].
Balthildis reg. 90[26].
Barnabas apost. 88[5], 108[15].
Barrus. *Vid.* Findbarrus.
Bartholomaeus apost. 108[12].
Beda Venerabilis mon. 97-98 (Cod. E. 2. 23).
Bega abb. in Anglia 118[26].
Berachius ep. ab. in Hibernia 114[33].
Bernardus ab. Clarevallensis 101[2].
Boetius ep. in Hibernia 114[21].
Brendanus ab. Clonfertensis 98[1], 110[6], 113[11], 118[8].
Brigida v. Kildariae 83[13], 100[23], 108 (Cod.non sign.), 109 (Cod. Z. 3. 1. 5), 111 (Cod. Z. 4. 5. 12).

Caemhgenus. *Vid.* Coemgenus.
Cainnechus ab. Achadboensis 111[22], 113[18], 118[21].
Carolus Magnus 106[3], 107[4] (Cod. F. 5. 3).
Carthachus ep. Lismorensis 99[7], 110[16], 117[2].
Catharina v. m. 92[4].
Ciricius in Hibernia 118[25].
Coemgenus ab. Glendalochensis 110[7], 113[12], 118[10].
Colmanus ab. in Lann Ela 99[13], 111[24], 113[17], 118[22].
Columba ab. Hiensis 110[4].
Columba ab. in Tir dá glas 114[22].
Columbius quidam (sanctus?) 103[6].
Comgallus ep. ab. Benchorensis 99[6], 110[15], 113[10], 118[15].
Crispina m. 89[17].
Cronanus ep. ab. Roscreensis 99[5], 110[14], 118[14].
Cuthbertus ep. Lindisfarnensis 118[28].
Cyprianus ep. m. 88 (Cod. B. 4. 1), 90[33].

David ep. Mevennensis 114[27].
Declanus ep. Ardmoriae 99[8], 110[17], 117[3].

Edmundus Rich ep. Cantuariensis 93[2], [3], [4].
Edmundus rex m. 87[3], [4], [6].
Eduardus rex m. 85[10], [11].
Eduardus rex dictus Confessor 86 (Cod. B. 2. 7), 87[2].
Eduardus quidam 102[5].
Edus. *Vid.* Aidus.
Egwinus ep. Wigorniensis 88[14].
Eleutherius ep. m. 86[21].
Elisabeth Schonaugiensis 93[1].
Elphegus ep. Cantuarien. 86[23], [24].
Endeus ab. Araniensis 114[35].
Epipodius m. 86[25].
Ethelburga abb. 105[1] (Cod. E. 5. 28), 105[4].
Etheldreda regina abb. Eliensis 87[10], [11].
Ethulfus rex 104[12].
Euphemia v. m. 89[9].
Euphrasia v. in Thebaide 89[15].

Fechinus ab. Fobharensis 114[26].
Fides, Spes et Caritas et earum mater Sapientia mm. 89[12].
Finanus ab. in Cenn Etigh 99[3], 110[12], 114[31], 118[9].
Findbarrus seu Bairreus ep. Corcagiensis 99[14], 111[25], 113[16], 118[19].
Finianus ab. Clonardensis 113[3].
Fintanus ab. in Clonenagh 110[9], 114[34], 118[25].
Fintanus seu Munnu ab. in Tech Munnu 99[12], 111[23], 113[19].
Flannannus ep. de Kilmolua 110[3], 114[23], 117[1].
Franciscus Assisiensis 115[1], [2], [3].

Fremundus rex m. 87[6].

Galamit (fictitius) 105[15].
Gamaliel 89[8].
Georgius Cappadox m. 86[26].
Geraldus ab. Elitheriensis 114[30].
Germanus quidam 104[9], [13].
Gertrudis abb. Nivialensis 85[8], [9].
Gildas Sapiens ab. Ruiensis 103[1], 104[8].
Godeberta v. 86[19].
Gregorius I p. 83[9], 94 (Cod. D. 4. 3).
Guthlacus erem. 86[18], 88[13], 90[27].
Gvinwaloeus. *Vid.* Winwaloeus.

Hadrianus ab. in Anglia 102[6].
Hieronymus presb. 91 (Cod. B. 4. 23 et Cod. C. 2. 4), 92[1], [2], 95[6], 106[2], [3] (Cod. E. 6. 1).
Hildegardis abb. Bingiensis 100 (Cod. E. 4. 12), 103[4].

Iesus Christus. — Inventio crucis 106[1] (Cod. F. 5. 3). — Cura sanitatis Tiberii 102[1]. — Vindicta Salvatoris 102[2]. — Imago Berytensis 90[28]. — Fundatio sanctae Crucis in Northampton 104[11].
Iohannes evang. 102 (Cod. E. 5. 6), 108[10].
Iohannes ab. Penariensis 85[12].
Irenaeus m. 85[14].
Ita v. in Hibernia 110[19], 114[25], 118[17].
Iulianus ep. Cenomannensis 90[22].
Iulianus et Basilissa 90[25].
Ivo ep. Persa 86[28].

Kentigernus ep. Glascuensis 111[2].
Kiaranus ep. Sagiriensis 99[9], 110[18], 114[28], 118[16].
Kiaranus ab. in Clonmacnois 111[29], 113[14].

Lasreanus (seu Molassius) ab. Daminisensis 113[7].
Lasreanus (seu Lascirianus) ep. Lethglennensis 118[25], [27].
Laurentius diac. m. 105-106[1].
Laurentius ep. Dubliniensis 99[11], 110[21].
Leonardus conf. Nobiliacensis 90[24].
Livinus ep. m. 117[4].
Lucas evang. 88[3], [4].
Luceia v. m. 89[11].
Ludovicus ep. Tolosanus O.F.M. 99[16], [17], 109 (Cod. Z. 3. 1. 5).
Lugidus seu Molua ab. Clonfertensis 99[10], 110[20], 113[13], 118[18].

Machabaei mm. 91[35].
Maedoc. *Vid.* Aidus.
Magi tres 95[1].
Malachias ep. Ardmachanus 106[2] (Cod. F. 4. 6), 111[30].
Margarita v. m. 102 (Cod. E. 5. 6).
Maria Deipara. — Transitus 101[5], 107[5]. — Assumptio 92 (Cod. C. 2. 14), 93[1], 96[7], [8].— Miracula 84 (Cod. B. 1. 10), 95[4], 101[4], 107[6].
Marina v. 102[3].
Martinus ep. Turonen. 83[15], [16], [17].
Matthaeus apost. 108[13].
Maximilianus m. Thebestae 85[5].
Merwinna abb. Rumeseiensis 98 (Cod. E. 2. 23).
Michael arch. 94 (Cod. D. 4. 3).
Mildreda abb. 88[12].
Mobeog in Hibernia 118[25].
Mochoemocus ab. Liathensis 99[2], 110[11], 118[12].
Mochua ab. in Hibernia 113[9].
Molassius. *Vid.* Lasreanus.
Moling ep. in Tech Moling 110[8], 113[8], 118[11].
Molua. *Vid.* Lugidus.
Munnu. *Vid.* Fintanus.

Narcissus ep. m. Gerundensis 89[14].
Nemo (sanctus fictitius) 104[14].
Nicetius ep. Lugdunensis 85[16].
Nicolaus ep. Myrensis 90[21].

Oswaldus rex m. 87[8].

Paternus ep. Abrincensis 89[19].
Patricius ep. ap. Hiberniae 82[1], 82[2], [3], [4], 83[5], [6], [7], [8], [10], [11], [12], [13], [14], 85[6], [7], 106[1] (Cod. F. 4. 6), 107[7], 109 (Cod. Z. 3. 1. 5), 116[4], 118[25].
Patrum Vitae 91 (Cod. C. 2. 9).
Paulus apost. 95[5], 106[2] (Cod. F. 5. 3), 107[1], [2], [4] (Cod. G. 4. 16).
Perpetua et Felicitas mm. 85[3].
Petrus apost. 91 (Cod. B. 4. 20), 107[3].
Philippus apost. 108[6].
Pulcherius. *Vid.* Mochoemocus.

Ragenerius miles m. 87[5].
Ricardus Scrope ep. Eboracensis 105[17].
Ruadanus ab. Lothrensis 99[4], 110[13], 113[4], 118[13].

Samthanna abb. in Cluain Bronaig 113[2], 114[24].
Sebasteni XL mm. 85[4].
Senanus ep. ab. in Inis Cathaig 110[10], 114[29], 117[6].
Servanus ep. 111[1].
Servatius ep. Tungrensis 90[23].
Simon et Iudas apost. 108[14].
Sosthenes m. 89[9].
Stephanus protom. 89[8], 90[30], [31], [32].
Symeon ep. Hierosolymitanus 103[3].

Tarahata v. in Hibernia 113[1], 118[7].
Thecla v. 89[13].
Theodora et Didymus mm. 89[10].
Theodosia v. m. 85[15].
Theodota cum filiis mm. 89[18].
Thomas apost. 108[11].
Thomas ep. Cantuariensis 84 (Cod. B. 1. 10), 86[1], 95 (Cod. D. 4. 28), 95[2], 105[17].
Tigernacus ep. in Cluain Eois 113[5].

Ursmarus ep. ab. Lobiensis 86[22].
Ursula et soc. mm. 92[4].

Vasius m. 86[20].
Victor m. Chalcedone 89[9].
Victor et Corona mm. 89[16].
Vincentius m. 88[6], 89[7].
Vitalis m. Ravennae 86[29].
Vulfhildis abb. 105[2], [3], [4].
Vulframnus ep. Senonensis 85[13].
Vulganius erem. 88[15].
Vulstanus ep. Wigorniensis 102[6].

Werburga abb. Eliensis 87[9].
Winwaloeus ab. Landevenecensis 85[2].

LES LETTRES D'INDULGENCE COLLECTIVES

(Voir tome XLV, p. 323.)

CHAPITRE V

Les lettres collectives au XVe et au XVIe siècles

En comparant la liste des lettres qui vont suivre à celle des siècles précédents, on constatera qu'elle présente une physionomie bien différente. Les lettres d'indulgence deviennent moins nombreuses, s'espacent davantage, et les lettres épiscopales sont rares, encore ne sont-elles plus de la provenance de celles qu'on a nommées lettres d'Avignon. Désormais, dans notre liste, le chiffre romain ne désigne plus le nombre des évêques, mais des cardinaux, et lorsqu'il s'agit d'évêques, ils sont mentionnés expressément. La dernière lettre qui soit venue entre nos mains est de 1547. On en trouvera peut-être de date plus récente. Il n'est pas probable qu'on en découvrira un grand nombre ; la courbe des dernières années l'annonce assez clairement.

Il n'est pas inutile de signaler l'erreur de quelques érudits qui citent des lettres collectives cardinalices de la première moitié du XIVe et même du XIIIe siècle. Ils ont pris pour des cardinaux les évêques titulaires de sièges inconnus. Ainsi, par exemple, Sanderus [1] parle de lettres d'indulgence données par des cardinaux en 1327 et en 1332 au couvent de Bethléem à Bruges. Ces pièces existent encore ; ce sont des lettres épiscopales. Nous avons relevé semblable erreur dans des publications relativement récentes.

[1] *Flandria illustrata*, t. II. p. 147.

REGESTE

1408, août 20. Svastland. II évêques, église des Saints-Michel-et-Denys à Svastland, dioc. Nidaros. UNGER-HUITFELDT-KAAS, *Diplomatarium Norvegicum*, XIII, 52, n. 67.

1411. Cracovie. III évêques à une confrérie de Cracovie. F. PIEKOSÍNSKI, *Cathedralis ad S. Venceslaum ecclesiae Cracoviensis diplom. cod.*, II, 354.

1412, janv. 6. R. Plusieurs cardinaux, église de Linköping. C. SILFVERSTOLPE, *Svenskt Diplomatarium*, II, 458, n. 1515.

1412, févr. 27. R. X cardinaux et VII évêques, chapelle des âmes du purgatoire dans l'église de Linköping. Ibid. 475, n. 1539.

1412, juin 25. R. IV, hôpital de Sainte-Brigitte, à Rome. Ibid. 523, n. 1595.

1412, juill. 25. R. III, cathédrale de Linköping. Ibid. 527, n. 1601.

1412, nov. 9. R. V, église des Saints-Marie-et-Henri à Abo. Ibid. 568, n. 1643.

1412, nov. 9. R. IV, même église. Ibid. 569, n. 1644.

1412, nov. 9. R. IV, église du monastère des Saintes-Marie-et-Brigitte à Vadstena, dioc. Linköping. Ibid. 566, n. 1642.

1412, déc. 30. R. V, chapelle de Sainte-Dymphne à Gheel. P. D. KUYL, *Gheel*, Bijlagen 34.

1414, mai 6. Bologne. II, église Saint-Jean-Baptiste de Werben, dioc. Halberstadt. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, VI, 49, n. 69.

1414, août 22. Stockholm. V évêques, église paroissiale de Götlunda, dioc. Strengnäs. SILFVERSTOLPE, *Svenskt Diplomatarium*, II, 844, n. 1995.

1415, janv. 21. Constance. VII évêques, église et chapelles du monastère de Salem. F. VON WEECH, *Codex dipl. Salemitanus*, III, 423.

1416, avr. 8. Constance. II, monastère de Cronschwitz, dioc. Neuenburg. B. SCHMIDT, *Ukb. der Vögte von Weida, Gera und Plauen*, II, 541, n. 624.

[1417, févr. ?] IV évêques, monastère de Notre-Dame-et-Sainte-Brigitte, dioc. Odense. HUITFELDT-KAAS, *Diplomatarium Norvegicum*, XVI, 72, n. 73.

1417, mai 15. Constance. XIX évêques, église Notre-Dame à Kelheim, dioc. Ratisbonne. *Codices manuscripti. Incunabula typographica. Catalogus I* (München, Antiquariat Weiss), 1.

1417, juin 1. Constance. V, église des Saints-Anastase-et-Innocent à Gandersheim, dioc. Hildesheim. LEUCKFELDT, *Antiquitates Gandersheimenses*, 66.

1418, janv. 7. Constance. IX, confrérie de Notre-Dame à Bois-le-Duc. C. R. HERMANS, *Geschiedkundig mengelwerk over de Provincie Noord-Braband*, II, 72

1418, mars 1. R. VI, église des Saints-Gall-et-Marie-Madeleine à Meggen, dioc. Constance. * *Geschichtsfreund*, XLIV, 25.

1418, mars 1. Constance. VI, monastère d'Engelberg. *Geschichtsfreund*, LVII, 182, 184 (deux lettres).

1418, avr. 2. Constance. VII, monastère de Wittichen. * *Fürstenbergisches Ukb.*, VI, 123.

1418, avr. 3. Constance. V, couvent de Sainte-Croix à Ruegsau. RIEDER, *Regesta epp. Constant.*, 8628.

1418, avr. 10 (?) Constance. VIII, couvent des Ursulines à Aarau. RIEDER, *Regesta epp. Constant.*, 8629.

1418, avr. 10. Constance. VII, église paroissiale Sainte-Catherine à Klingau. Ibid., 8630.

1418, avr. 11. VI, chapelle de Saint-Jean-Baptiste à Nänikon, dioc. Constance. *NÜSCHELER, *Die Gotteshäuser der Schweiz*, Bisth. Constanz, 327.

1418, mai 2. Plusieurs cardinaux, église paroissiale de Beuren. RIEDER, *Regesta epp. Constant* 8639.

1418, mai 4. Constance. VII, autel de Sainte-Brigitte dans le monastère des Saintes-Marie-et-Brigitte à Vadstena, dioc. Linköping. SILFVERSTOLPE, *Svenskt Diplomatarium*, III, 321, n. 2470.

1418, nov. 11. Constance. V, église Saint-Michel à Altendorf, dioc. Constance. NÜSCHELER, *Die Gotteshäuser der Schweiz*, Bisth. Constanz, 507.

1418. Constance. V, église Saint-Jacques près de Winterthur. RIEDER, *Regesta epp. Constant.*, 8593.

1418. Constance. III, autel des Saints-Pierre-Paul-et-André dans l'église Saint-Laurent à Winterthur. Ibid, 8594,

1419, janv. 27. Mantoue. IV, maison du Saint-Esprit à Stockholm, dioc. Upsala. SILFVERSTOLPE, *Svenskt Diplomatarium*, III, 407, n. 2575.

1419. Plusieurs évêques, église Saint-Clément de Copenhague. * PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 528.

1420, avr. 25. Nidaros. II évêques, autel de Saint-Olaf, dans l'église Saint-Paul à Saxkjöbing, dioc. Odense. HUITFELD-KAAS, *Diplomatarium Norvegicum*, XVI, 74, n. 74.

1420, juin 4. Saxkjöbing. III évêques, même autel. Ibid. 76, n. 76.

1420, juin 10. Saxkjöbing. V évêques, même autel. Ibid. 75, n. 75.

1422. Plusieurs prélats, église Saint-Laurent de Giswil, dioc. Constance. * *Geschichtsfreund*, XLVIII, 23.

1423. Cracovie. IV évêques accordent des indulgences à une confrérie établie au monastère des Ermites de Saint-Augustin. F. PIEKOSIŃSKI, *Cathedralis ad S. Venceslaum diplom. cod.*, II, 487.

1423. Calbe. IV évêques, chapelle de la Sainte-Vierge à Altenburg, dioc. Halberstadt. G. SCHMIDT, *Ukb. des Hochstifts Halberstadt*, IV, 618, n. 3414.

1426. Spire. Un cardinal légat et deux évêques, église de Bacherach. **Acta SS.*, April. t. II, p. 708.

1426. Pforzheim. Un cardinal légat et deux évêques, église Saint-Maurice à Hansach, dioc. Constance. RIEDER, *Regesta epp. Constant.*, 9112.

1429, juin 18. Nykjöbing. VII évêques, autel de Saint-Michel et des Fidèles défunts dans la cathédrale de Skara. HUITFELDT-KAAS, *Diplomatarium Norvegicum*, XVI, 94, n. 89.

1429, juill. 12. Copenhague.V évêques, cathédrale des Saints-Laurent-et-Éric à Upsala. Ibid. 95, n. 90.

1433, mai 28. Svendrup. VI évêques, église de Overndrup. PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 554.

1434, juill. 6. Vordingborg. XI évêques, église Notre-Dame à Stavanger. LANGE-UNGER, *Diplomatarium Norvegicum*, IV, 624, n. 855.

1434, juill. 11. Vordingborg. XIV évêques, église Sainte-Gertrude à Kyhe, dioc. Roskilde. UNGER-HUITFELDT, *Diplomatarium Norvegicum*, VI, 485.

1434, juill. 15. Vordingborg. XIV évêques, église Saint-Michel à Ripen. PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 554.

1435, oct. 14. Stockholm. XI évêques, église Saint-Olaf à Eidsberg, dioc. Oslo. LANGE-UNGER, *Diplomatarium Norvegicum*, II, 540, n. 721.

1435, oct. 20. Stockholm. XI évêques, paroisse de Rænthæmæki, dioc. Abo. R. HAUSEN, *Finlands Medeltidsurkunder*, III (1921), 90, n. 2154.

1435, oct. 27. Stockholm. XI évêques, église paroissiale de Vado, dioc. Upsala. HUITFELDT-KAAS, *Diplomatarium Norvegicum*, XVI, 107, n. 102.

1437, août 13. Bâle. IX évêques, chapelle de la Sainte-Vierge sur le mont Golm, dioc. Brandebourg. W. HOPPE, *Kloster Zinna*, 220.

1438, janv. 11. II, monastère de Wettingen, dioc. Constance. *Archiv des h. Gotteshaus Wettingen* (1694), 60.

1438. Kaarsair. Plusieurs évêques, église Saint-Canut à Odense. * PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 569.

1441, oct. 3. Stockholm.V évêques, chapelle de Saint-Georges à Upsala. *R. HAUSEN, *Finlands Medeltidsurkunder*, III, 239, n. 2415.

1441. Plusieurs évêques, autel des Trois-Rois et de Saint-Just dans l'église Saint-Canut à Odense.* PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 585.

1442, juin 7. Lödöse. VII évêques, autel des Fidèles défunts, dans la cathédrale de Skara. HUITFELDT-KAAS, *Diplomatarium Norvegicum*, XVI, 143, n. 141.

1442, juin 8. Lödöse. XI évêques, chapelle de Saint-Georges près d'Upsala. Ibid. 144, n. 142.

1442, juin 9. Lödöse. XIII évêques, autels de la Sainte-Croix et de Saint-Vincent dans l'église de Stavanger. LANGE-UNGER, *Diplomatarium Norvegicum*, IV, 648, n. 885.

1444, juill. 16. Bologne. VII, cathédrale de Strasbourg. Archives départementales du Bas-Rhin, G. 2715.

1445, sept. 21. Copenhague. XIX évêques, église Saint-Pierre à Copenhague. PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 592.

1449. R. XIX, chapelle de Saint-Théodore dans l'église Saint-Sauveur à Venise, FLAMINIUS CORNELIUS, *Ecclesiae Venetae*, II, 298.

1450, sept. 4. Bergen. VI évêques, église Saint-Olaf de Vormster, dioc. Stavanger. LANGE-UNGER, *Diplomatarium Norvegicum*, IV, 676, n. 923.

1451, avr. 5. R. VII, église de Grosswangen. * *Geschichtsfreund*, XLIX, 123.

1451. II, chapelle des Saints-Étienne-et-Thomas à Romney (Kent). * *Fourth Report of the Commission on historical mss.*, I, 464.

1452, janv.20.L'évêque de Constance Henri confirme les indulgences accordées par III cardinaux à la chapelle du Saint-Sang à Willisau. *Geschichtsfreund*, LIX, 152.

1453, avr. 3. R. II, église Saint-Étienne à Altbreisach. *Freiburger Diözesanarchiv*, IX, 375.

1454, mai 25. R. X, église Saint-Kilian de Holbronn, dioc. Wurzbourg. *E. KNUPFER, *Ukb. der Stadt Heilbronn*, I, 395.

1454, déc. 20. R. IV, couvent de Schoental, près de Bâle. Archives de l'État à Bâle, Schoental, n. 52, a.

1455, juill. 8. R. III, église de Wiedenest et chapelle de Neustadt, dioc. Cologne. *A. TILLE, *Uebersicht über den Inhalt der kleineren Archive der Rheinprovinz*, I, 287, n. 10.

1455, juill. 18. R. II, église Saint-Nicolas à Meissen. ERMISCH, *Ukb. der Stadt Freiberg*, I, 207, n. 298.

1457, juill. 7. IV évêques, chapelle de Saint-Georges à Upsala. *R. HAUSEN, *Finlands Medeltidsurkunder*, IV, 116, n. 3036.

1458, juin 11. R. IV, église Saint-Gangolf à Trèves. *LAGER, *Regesten der in den Pfarrkirchen der Stadt Trier aufbewahrten Urkunden*, 100, n. 379.

1459, avr. 19. Sienne. X, chapelle de Notre-Dame à Frauenkirchen, dioc. Trèves. H. SAUERBORN, *Geschichte der Pfalzgräfin Genovefa*, 115.

1459, sept. Mantoue. IV, église Sainte-Sunniva à Tjödling, dioc. Oslo. LANGE-UNGER, *Diplomatarium Norvegicum*, V, 495.

1459. Sienne. IV, chapelle de Sainte-Gertrude à Lubeck. *Ukb. der Stadt Lübeck*, IX, 748.

1460, août 21. III évêques, chapelle de Sainte-Anne, dioc. Oslo. Ibid., II, 624, n. 833.

1460, nov. R. II, église Saint-Nicolas à Freiberg, dioc. Meissen. ERMISCH, *Ukb. der Stadt Freiberg*, I, 212, n. 314.

1461, mars. R. III, église Sanct-Pölten, dioc. Passau. DUELLIUS, *Excerpta genealogico-historica*, 238.

1463. R. II, chapelle de Saint-Ulric à Planz. AMORT, *De origine indulgentiarum*, I, 229.

1463. R. Plusieurs cardinaux, église de Finström et chapelle de Saint-Georges, dioc. Abo. *R. HAUSEN, *Finlands Medeltidsurkunder*, IV, 204, n. 3198.

1464, avr. 9. Sienne. III, chapelle de Sainte-Catherine de Sienne dans l'église des Dominicains de Bâle. Archives de l'État à Bâle, Prediger, n. 1039.

1464, mai 5. Sienne. VII, église paroissiale de Freienbach. *O. RINGHOLZ, *Geschichte des fürstlichen Benediktinerstiftes U. L. F. von Einsiedeln*, 429 et 450.

1464, sept. 29. R. VI, chapelle de Saint-Sébastien dans le monastère de Saint-Dominique de Silos, dioc. Burgos. FÉROTIN, *Recueil des chartes de l'abbaye de Silos*, 499.

1464. R. X, hôpital de Notre-Dame « de Vita » à Bologne. Archivio dell' Ospedale Maggiore, Bologna, + 4.

1465, mars 24. Ripen. IV évêques, cathédrale de Ripen. PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 636.

1465, déc. 2. R. VI, église des Saintes-Marie-et-Catherine à Fronberg, dioc. Ratisbonne. LEA, *History of Auricular Confession*, III, 174.

1466, mars 31. R. IV, église Saint-Marc de Pordenone, dioc. Concordia. *Fontes rerum austriac.*, XXIV, 321.

1466, mai 1. VIII, église Sainte-Foi, près de Saint-Gall, dioc. Constance. *NÜSCHELER, *Die Gotteshäuser der Schweiz*, Bisth. Constanz, 107.

1466, juin 25. Copenhague. VII évêques, autel de Saint-Jean-Baptiste et de Sainte-Brigitte. PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 637.

1466, sept. Schonekerken. L'évêque de Lubeck ratifie les indulgences accordées par plusieurs évêques à l'église Sainte-Catherine de Carstenhagen. A. L. MICHELSEN, *Urkundensammlung der Schleswig-Holstein-Lauenburgischen Gesellschaft*, I, 326.

1467, nov. 7. R. II, église des Saints-Georges-et-Denys à Neunkirchen, dioc. Ratisbonne. *Monumenta Boica*, XIII, 291.

1467. R. X, église Saint-Magnus à Saint-Gall. K. PESTALOZZI, *Die St-Magnuskirche in St-Gallen*, 183.

1468, mars 13. R. XIII, église du monastère de Saint-Dominique de Silos. FÉROTIN, *Recueil des chartes de l'abbaye de Silos*, 507.

1469, juill. 20. R. IV, église de Münstereifel. TILLE, *Uebersicht über den Inhalt der kleineren Archive der Rheinprovinz*, I, 198, n. 2.

1470, avr. 17. R. XVI, chapelle de la Sainte-Vierge à Ranft, dioc. Constance. R. DURRER, *Bruder Klaus*, I, 41.

1470, août 29. Stockholm. III évêques, église de Götala, dioc. Strengnäs. R. HAUSEN, *Finlands Medeltidsurkunder*, IV, 346, n. 3435.

1470, août 29. Stockholm. Plusieurs évêques, église de Lunda, dioc. Strengnäs. R. HAUSEN, ibid, 346, n. 3436.

1470. R. XII, église paroissiale de Saint-Paterne, dioc. du Mans.*H. M. LEGROS, dans *La province du Maine*, XXI, 292.

1471, mars 21. R. XV, église Sainte-Marguerite de Muldorff, dioc. Passau. **Fontes rerum austriacarum*, LV, 79, n. 1841.

1471, avr. 29. II, église du Saint-Sang à Wilsnack, dioc. Havelberg. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, II, 163, n. 24.

1471. R. II, église Saint-Jacques de Mondsee, dioc. Passau. *Chronicon Lunaelacense*, 258.

1472, avr. 22. R. VII, église Saint-Urbain de Pyro, dioc. Camerino. O. TURCHI, *De ecclesiae Camerinensis pontificibus*, CLXVI.

1472, juin 13. R. XIII, confrérie du Saint-Sacrement dans l'église Sainte-Catherine de Neustadt Salzwedel, dioc. Verden. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, XIV, 355, n. 424.

1472, oct. 1. R. IV, chapelle Saint-Léonard à Lucerne. *Geschichtsfreund*, II, 197.

1472. R. VIII, autel de Sainte-Limbania dans l'église du monastère de Saint-Thomas à Gênes. *Acta SS.*, Sept. II, 788.

1473, févr. 23. R. XII, autel de Saint-Michel dans la collégiale de Saint-Sévère à Erfurt, dioc. Mayence. *Zeitschrift des Vereins für Thüringische Geschichte*, III, 221.

1473, mars 17. R. V, chapelle d'Oberart, dioc. Constance. * *Geschichtsfreund*, XLVI, 48.

1473, avr. 4. R. V, autel de Saint-Sébastien, dans l'église Sainte-Marie de Munich. *Monumenta Boica*, XX, 626.

1473, juin 13. L'évêque de Constance confirme les indulgences accordées par plusieurs cardinaux à l'église de Buchrein, dioc. Constance. *Geschichtsfreund*, IV, 307.

1474, juill. 29. Colmar. V évêques, église de Unlöse. PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 664.

1474, nov. 4. R. Plusieurs cardinaux, église Saint-Laurent de Trèves. * LAGER, *Regesten der in den Pfarrkirchen der Stadt Trier aufbewahrten Urkunden*, 14, n. 41.

1475, mars 20. R. V, chapelle de Saint-Jean à Hunczhaum de Mantern, dioc. Passau. **Fontes rerum austriac.* LV, 78, n. 1839.

1475, mars 21. R. XIV, église Sainte-Marguerite à Muldorff, dioc. Passau. **Fontes rerum austriac.*, LV, 79, n. 1840.

1475, mars 21. R. XV, même église. *Ibid., n. 1841.

1475, mars 25. R. V, église de Sanct-Pölten, dioc. Passau. DUELLIUS, *Excerpta genealogico-historica*, 240.

1475, mars 31. R. IV, église de Langwies, dioc. Coire. * NÜSCHELER, *Die Gotteshäuser der Schweiz*, Bisth. Chur, 34.

1475, oct. 10. R. XVII, église Saint-André de Brunswick. RETMEYER, *Antiquitates ecclesiasticae Brunsvigae*, Beil. 215.

1475, oct. 13. R. XVIII, église Sainte-Cunera à Renen, dioc. Utrecht. *Nederlandsch Archief voor Kerkgeschiedenis*, N. S., X (1913), 16.

1475, oct. 27. R. VI, église Saint-Pierre à Freiberg, dioc. Meissen. ERMISCH, *Ukb. der Stadt Freiberg*, I, 291, n. 428.

1475, nov. 12. R. IV, église des Saints-Pierre-et-Jacques à Bruchsal, dioc. Spire. *Freiburger Diözesanarchiv*, IX, 376.

1475, nov. 14. R. IV, cathédrale de Fribourg en Bade. *Freiburger Münsterblätter*, XI, 35.

1475, nov. 14. R. VIII, cathédrale de Fribourg en Bade, Ibid. 36.

1475, nov. 15. R. IV, chapelle de Sainte-Barbe à Bormühl près de Thorn, dioc. Culm, WOELKY, *Ukb. des Bistums Culm*, 575, n. 711.

1475, nov. 22. R. IV, cathédrale de Fribourg en Bade. *Freiburger Münsterblätter*, XI, 36.

1475, déc. 15. R. II, église Saint-Olaf à Eidsberg, dioc. Oslo. LANGE-UNGER, *Diplomatarium Norvegicum*, III, 663, n. 912.

1475, déc. R. V, église Sainte-Catherine de Lyngbye, dioc. Odense. PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 668.

1475, déc. R. VIII, hôpital de Klapdorp à Anvers. *Acta SS.*, Febr. I, 333.

1475. R. VIII, chapelle de la confrérie de Sainte-Barbe à Tongres. *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, XXII, 378.

1476, août 8. Narni. VII, église du prieuré de San Frutos. FÉROTIN, *Recueil des chartes de l'abbaye de Silos*, 514, 5.

1476, août 8. Narni. VII, église du monastère de Saint-Dominique de Silos, dioc. Burgos. Ibid. 513.

1476, sept. 6. Foligno. IV, église Sainte-Marie de la Penna, dioc. Osma. Ibid. 517.

1476, oct. 9. Foligno. IV, chapelle de la Sainte-Trinité dans l'hôpital du monastère de Saint-Dominique de Silos. Ibid. 518.

1476, déc. 6. Ripen. V évêques, église Saint-Michel à Ripen. PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 669.

1477, juill. 2. VII évêques, église d'Upsala. R. HAUSEN, *Finlands Medeltidsurkunder*, IV, 476, n. 3700.

1477. R. XVI, autel de Saint-Jean-Baptiste dans l'église Sainte-Marie à Udine. *Acta SS.*, Iun. I, 780.

1478, mars 8. R. III, église de Bernkastel. * KRUDEWIG, *Uebersicht über den Inhalt der kleineren Archive der Rheinprovinz*, IV, 243, n. 14.

1480, févr. 17. R. VII, église Saint-Théodule de Lauwerz, dioc. Constance. *Geschichtsfreund*, XXXI, 319.

1480, avr. 1. R. VI, église Saint-Pierre de Bruchsal, dioc. Spire. *Freiburger Diözesanarchiv*, IX, 377.

1480, nov. 16. R. XIV, collégiale de Sainte-Marie ad Gradus à Cologne. Original, bibliothèque Nationale de Paris, fonds latin, 9282.

1481. XV, église de Wolfenschiessen, dioc. Constance. * *Geschichtsfreund*, XLVII, 180.

1481, mai 7. V, autel des Saints-Barthélemy, Christophe-et-Dorothée dans la collégiale Saint-Pierre à Louvain. Plus haut, n. XIX.

1482, mars 16. R. XXII, église des Sœurs du Tiers Ordre de Saint-Augustin, couvent des Saints-Victor-et-Madeleine de Maestricht. Original, bibliothèque Nationale de Paris, fonds latin, 9316.

1482, juill. 25. Jarlsö. V évêques, église Saint-Laurent de Styrevold, dioc. Oslo. LANGE-UNGER, *Diplomatarium Norvegicum*, II, 681, n. 921.

1483, janv. 25. R. VI, chapelle de Notre-Dame aux Neiges, territoire de Montecassino. GATTULA, *Hist. abbatiae Cassinensis*, I, 797.

1483, janv. 26. Halmstad. VI évêques, autel Saint-Georges dans l'église de Lund. HUITFELDT-KAAS, *Diplomatarium Norvegicum*, XVI, 304, n. 279.

1483, mai 12. R. IV, autel de Sainte-Anne dans l'église Saint-Gangolf à Trèves. * LAGER, *Regesten der in den Pfarrkirchen der Stadt Trier aufbewahrten Urkunden*, 110, n. 420.

1483, sept. 4. R. III, église Saint-Gilles à Brunswick. RETHMEYER, *Antiquitates ecclesiasticae Brunsvigae*, Beil. 216.

1483. R. X, chapelle de Saint-Wolfgang à Polling. AMORT, *De origine... indulgentiarum*, I, 233.

1484, oct. 10. R. X, monastère de Saint-Paul à Leipzig, dioc. Mersebourg. MENCKENIUS, *Script. rerum Germaniae*, I, 789, n. 34.

1484, déc. 16. R. IX, église Notre-Dame à Stolpe, dioc.Havelberg. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, III, 494, n. 243.

1484-1492. XV, église paroissiale de Wolfenschiessen. * R. DURRER, *Bruder Klaus*, 392.

1485, févr. 26. R. IV, chapelle des « Willigen Armen » à Halberstadt. G. SCHMIDT, *Ukb. der Stadt Halberstadt*, II, 353, n. 1114.

1485, mars 27. R. III, chapelle de Sainte-Croix à Aarhusen. PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 683.

1485, oct. 24. R. VIII, église paroissiale de Saint-Jacques à Waterler, dioc. Halberstadt. JACOBS, *Ukb. der Deutschordenscommende Langeln*, 353, n. 189.

1485. R. Plusieurs cardinaux, église Saint-Gilles de Tschütschi, dioc. Constance. *Geschichtsfreund*, XLVI, 60.

1486, avr. 16. R. VI, chapelle de Saint-Ulric à Schadberg, dioc. Augsbourg. * G. MEHRING, *Stift Lorch*, 80.

1486, sept. 28. R. X, église paroissiale de Lerstetten, dioc. Eichstätt. *Beiträge zur bayerischen Kirchengeschichte*, XI, 224.

1487, févr. 3. R. XV, église paroissiale de Muotatal, dioc. Constance. R. DURRER, *Bruder Klaus*, 391.

1487, avr. 4. R. VIII, chapelle de Saint-Ulric à Schadberg, dioc. Augsbourg. *MEHRING, *Stift Lorch*, 81.

1488, avr. 7. Plusieurs cardinaux, église Saint-Martin de Stolberg. * *Zeitschrift des Hartzvereins*, XXIII, 303.

1488, mai 27. R. XIV, autel de Saint-Sébastien au couvent des Carmes de Strasbourg. Archives de la ville de Strasbourg.

1489, févr. 17. R. VII, église paroissiale de Kilchgass, dioc. Constance. R. DURRER, *Bruder Klaus*, 392.

1489, mars 27. XVIII, monastère du Saint-Esprit près de Thorn, dioc. Culm. WOELKY, *Ukb. des Bistums Culm*, 577, n. 713.

1489, juill. 12. Copenhague. X évêques, autel du bienheureux Olaf dans l'église de Saxkjöbing, dioc. Odense. HUITFELDT-KAAS, *Diplomatarium Norvegicum*, XVI, 333, n. 302.

1489, oct. 12. R. XIV, église Saint-Michel de Zwolle, dioc. Utrecht. G. A. MEYER, *Zwolsche aflaatbrieven* (Arnhem, 1921), 32.

1490, janv. 1. VII, chapelle du couvent de Widen à Rapperswijl, dioc. Constance. *NÜSCHELER, *Die Gotteshäuser der Schweiz*, Bisth. Constanz, 497.

1490, déc. 15. R. XVI, église Saint-Théodore à Bâle. * *Basler Zeitschrift für Geschichte*, II, 199.

1490, déc. 21. R. VIII, autel des Trois-Rois à Bergheim, dioc. Bâle. E. HANS, *Ukb. der Pfarrei Bergheim*, 128, n. 60.

1490. R. XXI, église de Saint-Rasson, dioc. Augsbourg. *Acta SS.*, Iun. III, 896.

1491, mars 20. R. IV, autel de Sainte-Anne dans l'église de Sainte-Marie de Copenhague, PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 704.

1491, oct. 25. R. XII, chapelle de Sainte-Croix à Trebnitz, dioc. Magdebourg. I. C. VON DREYHAUPT, *Pagus Neletici et Nudzici*, II, 964.

1491, déc. 12. R. Plusieurs cardinaux, église Saint-Gengolf à Trèves. * LAGER, *Regesten der in den Pfarrkirchen der Stadt Trier aufbewahrten Urkunden*, 114, n. 435.

1492, oct. 20. R. III, église Sainte-Walburge à Zutphen. *Archief voor de geschiedenis van het Aartsbisdom Utrecht*, XXXI, 433.

1492, nov. 1. R. III, même église. Ibid. 436.

1492, nov. 10. R. III, même église. Ibid. 437.

1493, avr. 5. R. V, église Notre-Dame à Stans, dioc. Constance. *Geschichtsfreund*, XLVII, 201.

1493, mai 21. R. Plusieurs cardinaux, chapelle de Saint-Servais, à Mittelstrimmig. * KRUDEWIG, *Uebersicht über den Inhalt der kleineren Archive der Rheinprovinz*, IV, 371, n. 5.

1493, juin 4. R. X, église du monastère de Saint-Jean-l'Évangéliste à Mallerstorf, dioc. Ratisbonne. *Monum. Boica*, XV, 356.

1494, févr. 16. R. VI, église Saint-Jacques à Grächen, dioc. Sion. *Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte*, XIX, 148.

1494, mars 15. Trois lettres de plusieurs cardinaux pour l'église Saint-André d'Eisleben, dioc. Halberstadt. * *Zeitschrift des Hartzvereins*, III, 547.

1495, janv. 30. R. X, chapelle de Jagdmatt, dioc. Constance.* *Geschichtsfreund*, XLVII, 161.

1496, janv. 14. R. XX, église de Göttweig, dioc. Passau. *Fontes rerum austriac.*, LV, 292, n. 2124.

1496, janv. 30. R. XV, église Saint-Laurent de Dallenwil, dioc. Constance. **Geschichtsfreund*, XLVII, 192.

1498, oct. 24. R. XX, hôpital du Saint-Esprit à Thorn, WOELKY, *Ukb. des Bistums Culm*, 598, n. 742.

1498, déc. 4. Plusieurs cardinaux, église de Seckau. * ERBEN, dans *Archiv für Urkundenforschung*, VIII, 187.

1498. R. XII, chapelle de Blatten, dioc. Constance. * *Geschichtsfreund*, XLIV, 57.

1499, avr. 3. Plusieurs cardinaux, chapelle de Saint-Servais à Mittelstrimmig. * KRUDEWIG, *Uebersicht über den Inhalt der kleineren Archive der Rheinprovinz*, IV, 372, n. 6.

1500, mars 25. Trèves. II évêques, église Saint-Gangolf à Trèves. * LAGER, *Regesten der in den Pfarrkirchen der Stadt Trier aufbewahrten Urkunden*, 119, n. 453.

1500, avr. 12. R. XV, chapelle de Notre-Dame à Hasselt, dioc. Liége. Plus haut, n. XX.

1500, sept. 10. R. X, église des Saints-Pierre-et-Paul à Burglein, dioc. Constance. *Geschichts freund*, XX, 91.

1500, sept. 16. R. XX, église Saint-Nicolas à Wilsnach, dioc. Havelberg. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, II, 165, n. 28.

1500, sept. 23. R. V, église de l'hôpital de Mondsee. *Chronicon Lunaelacense*, 257.

1500, oct. 15. R. XX, église Sainte-Catherine de Neustadt Salzwedel, dioc. Verden. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, XIV, 469, n. 549.

1500, oct. 18. R. X, église des Dominicains de Freiberg, dioc. Meissen. ERMISCH, *Ukb. der Stadt Freiberg*, I, 353, n. 533.

1500, nov. 5. R. IX, église de l'hôpital de Mondsee. *Chronicon Lunaelacense*, 257.

1500, nov. 18. R. XIII, église paroissiale de Stregn, dioc. Passau. *Fontes rerum austriacarum*, XXI, 962, n. 454.

1500, déc. 6. R. XXIV, chapelle Notre-Dame des Hières, dioc. Grenoble. P.F.FOURNIER dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, LXXXIV, 127.

1500, déc. 28. R. VII, église Saint-Kilian à Oberwang. *Chronicon Lunaelacense*, 279.

1501, juill. 20. XII, église de Ganterswil, dioc. Constance. *NÜSCHELER, *Die Gotteshäuser der Schweiz*, Bisth. Constanz, 191.

1501, nov. 22. R. XII, église paroissiale de Feusisberg. * O. RINGHOLZ, *Geschichte des fürstlichen Benediktinerstiftes U. L. F. von Einsiedeln*, 568.

1502, nov. 11. Copenhague. V évêques, église de Thornes, dioc. Odense. PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 721.

1502. R. Plusieurs cardinaux, couvent du Calvaire près de Ahrweiler. *Annalen des hist. Vereins für den Niederrhein*, XI, 2.

1502. R. XIII, église Saint-Cassien à Ratisbonne. * RIED, *Codex chronologico-diplomaticus episcopatus Ratisbonensis*, II, 1099, n. 1152.

1503, mai 20. R. Plusieurs cardinaux, autel de la Sainte-Vierge dans l'église de Unna. * *Monatschrift für Rheinisch-Westfälische Geschichtsforschung*, II, 67.

1503, août 2. XVI, chapelle de la Sainte-Vierge à Pflasterbach, dioc. Constance. Zürich, Stadtarchiv, Urk. Regensberg, n. 9.

1503, nov. 8. R. VI, autel de la Sainte-Vierge dans la chapelle d'Ottenhaim. * *Mitteilungen des Instituts für Oesterreichische Geschichtsforschung*, XI, 451.

1504, mars 2. XVIII, église de Glaris, dioc. Constance. * NÜSCHELER, *Die Gotteshäuser der Schweiz*, Bisth. Constanz, 529.

1504, mai 6. R. VI, église Sainte-Anne de Steinerberg, dioc. Constance. * *Geschichtsfreund*, XLV, 333.

1504, août 1. R. Plusieurs cardinaux, chapelle de Lauwerz, dioc. Constance. * Ibid., XXXI, 319.

1504, oct. 12. X, église de Buttisholz, dioc. Constance. *Ibid. XXV, 78.

1504. R. XVI, confrérie de Saint-Martin dans l'église paroissiale de Schwyz, dioc. Constance. *Ibid., XLV, 301.

1505, juill. 3. Calmar. VII, église Saint-André de Winnebye, dioc. Odense. PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 728.

1506. Bologne. XV, prieuré de Saint-Mathias de Murano. FLAMINIUS CORNELIUS, *Ecclesiae Torcellanae*, III, 152.

1506. VIII, église Saint-Maurice à Hallau, dioc. Constance. * *Urkundenregister f. d. Kanton Schaffhausen*, 481, n. 3807.

1507, mai 5. XXIV, confrérie de Saint-Corneille à Kornelimünster. *TILLE-KRUDEWIG, *Uebersicht über den Inhalt der kleineren Archive der Rheinprovinz*, II, 315.

1507, sept. 28. R. XX, église de Sainte-Croix en Jérusalem à Stendal, dioc. Halberstadt, *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, XV, 459, n. 529.

1510, juin 25. XIII, église collégiale de Heiligenkreuz, dioc. Bâle. Original aux archives municipales de Colmar.

1512, avr. 27. R. XV, église paroissiale de Famillеureux. Cartulaire de Bonne-Espérance, fol. 161*v*.

1513, mars 20. IV, chapelle de Saint-Sébastien à Bernegg, dioc. Constance. *Nüscheler, *Die Gotteshäuser der Schweiz*, Bisth. Constanz I, 96.

1513, avr. 20. Plusieurs cardinaux, chapelle des Saints-Érasme-et-Hélène dans le cimetière de Saint-Étienne à Vienne. **Mitteilungen des Instituts für Oesterreichischer Geschichtsforschung*, XI, 452.

1513, juill. 25. Copenhague. XIV évêques, église de Hofvin, dioc. Oslo. Lange-Unger, *Diplomatarium Norvegicum*, IV, 781, n. 1063.

1514, juill. 12. Oslo. VI évêques, autel de Sainte-Anne dans l'église Saint-Halvard à Bergen. Ibid. I, 750, n. 1040.

1514, nov. 23. R. XII, chapelle de la Sainte-Vierge à Marstorp, dioc. Cologne. Original à la bibliothèque Nationale de Paris, fonds latin, 9272.

1515, févr. 4. R. Plusieurs cardinaux, église Saint-Gangolf à Trèves. *Lager, *Regesten der in den Pfarrkirchen der Stadt Trier aufbewahrten Urkunden*, 122, n. 465.

1516, mars 12. R. XXIII, chapelle de la Sainte Trinité à Dun-sur-Meuse, dioc. Reims. P. F. Fournier, dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, LXXXIV, 129.

1516, juill. 10. R. Plusieurs cardinaux, autel du Saint-Sacrement dans l'église Saint-André d'Eisleben, dioc. Halberstadt. *Zeitschrift des Hartzvereins*, III, 549.

1517, janv. 2. R. XXI, chapelle de la bienheureuse Jeanne à Signa, dioc. Florence. Soldani, *Ragguaglio istorico della B. Giovanna da Signa*, 70.

1517, mars 4. R. IX, chapelle des âmes des fidèles trépassés près de l'église de Mondsee. *Chronicon Lunaelacense*, 311.

1517, mars 5. R. XII, église Saint-Conrad à Mondsee. Ibid. 312.

1517, mars 25. R. XXV, église Saint-Nicolas à Siepe, dioc. Verden. *Cod. diplom. Brandenburg.* Supplem. 394, 15.

1517, mai 20. R. XI, église des Saints-Pierre-et-Paul à Eisleben, dioc. Halberstadt. **Zeitschrift des Hartzvereins*, III, 552.

1517, août 28. R. XII, chapelle du Saint-Sang à Willisau. *Geschichtsfreund*, LIX, 152.

1517, nov. 29. R. XII, autel de Saint-Jacques dans l'église paroissiale de Saint-Léonard à Bâle. E. Mieschner, *Zur Geschichte von Kirche und Gemeinde St-Leonard in Basel*, II, 41.

1519, août 18. R. XIX, chapelle du Saint-Sang près de Burgwindheim, dioc. Wurzbourg. I. Gropp, *Collectio novissima scriptorum et rerum Wirceburgensium*, II, 5.

1520, mai 4. R. XXII, église Saint-Wolfgang « in montibus », dioc. Passau. *Chronicon Lunaelacense*, 317.

1521, nov. 4. R. Plusieurs cardinaux, église Saint-Gangolf à Trèves. *Lager, *Regesten der in den Pfarrkirchen der Stadt Trier aufbewahrten Urkunden*, 123, n. 470.

1531, avr. 4. R. XXV, fête des Saints-Anges à Rodez. * C. Belmon, *Le bienheureux François d'Estaing* (Rodez, 1924), 400.

1547, févr. 10. R. X, église du château de Beroldingen, dioc. Constance. E. Wymann dans *27 Historisches Neujahrsblatt pro 1921 herausg. vom Verein für Gesch. und Alterthümer von Uri*, 65.

(*à suivre*).

AD CATALOGUM

CODICUM HAGIOGRAPHICORUM GRAECORUM BIBLIOTHECAE SCHOLAE THEOLOGICAE IN CHALCE INSULA

SUPPLEMENTUM

Quando mense maio anni 1914 codices hagiographicos Scholae Chalcensis excutiendi onus suscepimus, quattuor non integris diebus rem totam absolvere, ideoque libros nonnullos minoris momenti vel recentioris aetatis seponere, et metaphrasticos illos, quibus nulla caret bibliotheca, perfunctorie tractare necesse fuit.

Dubia quaedam solvere et omissa supplere opera amicorum, in has partes iter parantium, in animo erat. Postquam autem, rebus omnibus perturbatis, spes nos fefellit, catalogum nostrum, etsi non omnibus numeris absolutum, non inutilem fore rati, prelo commisimus [1].

Iam felici casu accidit ut vir cl. Albertus Ehrhard, qui viginti fere ante annis eandem bibliothecam per otium lustraverat, indeque uberrimam segetem reportaverat, excerpta sua cum nostris conferret, et quae addenda vel emendanda viderentur, publici iuris faceret [2]. *Ex his quae studia nostra iuvare nata sunt promenda duximus, eruntque, ut nobis fuerunt, legentibus accepta.*

Duplex est, ut suo loco diximus, codicum series, Mon(*asterii*) *et* Schol(*ae*).

Mon. 76. Inter Vitas menologii metaphrastici insere, fol. 77^{v}-86, homiliam de Nativitate Deiparae = *BHG.* 1082, et aliam, fol. 132^{v}-145, de Cruce = *BHG.* 443.

Mon. 77. Fol. 54, non Passionis S. Callistrati sed Commentarii de S. Iohanne ultima pars legitur. Huius autem commentarii, qualis est in codice fol. 41^{v}-53^{v}, clausula diversa est.

Mon. 78. Fol. 3, Vita S. Symeonis Stylitae acephala est.

Mon. 79. Sub 18°, lege non *῾Ιλαρίωνος* sed *᾽Αρτεμίου*.

[1] *Anal. Boll.*, t. XLIV, p. 5-63.

[2] *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXVII, p. 119-27.

Mon. 80. Fol. 1, Passio S. Ananiae incipit acephala. Passio S. Vari non die 19, ut solet, sed 18 legenda proponitur.

Mon. 82. Excidit annotatio de codicis aetate, quae est saec. xi-xii, et nomen bibliothecae cuius olim erat, id est Sanctae Trinitatis. Ubi scripsimus 134, 135, lege : 134-155. Non fol. 120, sed 119^{v} desinit Vita S. Amphilochii ; huius autem folii pars reliqua replet principium Vitae S. Gregorii Agrigentini, quae rursum integra legitur fol. 156^{v}, ut in nostro catalogo. Quo ordine folia chartacea membraneis permista sint et Vitarum series perturbata accurate persequitur cl. Ehrhard, p. 120-21.

Mon. 83. Vita S. Gregorii Agrigentini die 23 nov., *κγ'*, legenda proponebatur, *γ'* autem erasum est. Passio S. Mercurii die 20 ponitur.

Mon. 84. Codicem variis manibus saec. xiv exaratum esse diximus. Re melius perspecta, folia sequentia saec. xvi suppleta esse censet cl. Ehrhard : 1-28, 34-36, 43-46, 51, 85-106, 283-87.

Mon. 85. In foliis peregrinis nos quidem Vitae S. Clementis Ancyrani fragmentum legeramus ; alterum praeterea Vitae Euthymii legit cl. Ehrhard, eo modo ut fol. 1-7 repleat *P.G.* XIV, 868 d 7-885 b 5 ; fol. 232-235^{v}, *P. G.*, 601 a 11-612 b 11.

Mon. 86. Passio S.Sebastiani die 19 decembris,non vero 18 legenda.

Mon. 87. Inde a fol. 204 folia lacera esse et interturbata diximus, neque his ordinandis otium suppetebat. His aliquantulum immoratus est cl. Ehrhard, p. 122.

Mon. 88. N. 3 : loco fol. 82^{v}, lege 87^{v} ; n. 4, fol. 88-104. Sequitur, fol. 104-112 : *Μιχαὴλ μοναχοῦ ἐγκώμιον εἰς τοὺς ἁγίους καὶ ἐνδόξους Χριστοῦ μάρτυρας Εὐστράτιον, Αὐξέντιον, Εὐγένιον, Μαρδάριόν τε καὶ Ὀρέστην.* Inc. *Ἤχησεν ἡ σάλπιγξ τῆς ἀθλητικῆς παρατάξεως.* N. 25 legendus proponitur die 28 decembris.

Mon. 89. Foliis duobus numero carentibus legitur index rerum. N. 12, die 26 decembris legendus, ed. *P.G.*, t. XLVI, p. 1128-1149.

Mon. 90. Non saec. xiii sed xiv exaratus est.

Mon. 91. Fol. B scriptus est index libri, cum hac annotatione : *ὁμοῦ λόγοι τῶν μεταφράσεων τοῦ ἰαννουαρίου μηνὸς τοῦ β' βιβλίου ι'.*

Mon. 92. Saec. xv exarata sunt folia 1-40, 125-132, reliqua saec.xi.

Mon. 93. Inter n. 9 et 10 supple, fol. 208-218,*Κύρου καὶ Ἰωάννου.* Ad n. 11 dies ascriptus est : *ἰαννουαρίῳ κα' ἢ αὐγούστῳ ιγ'.*

Mon. 94. N. 1 inc. aceph.*ἡ καὶ ἀληθὴς φιλοσοφία καὶ λέγεται καὶ πιστεύεται. P.G.*, t. CXIV, p. 484 b 1. Quaterniones tres periisse videntur.

Mon. 95. Ad n. 18 : fol. 101-105, ultima pars Vitae S. Porphyrii Gazensis, inde a p. 61, l. 12 ed. Bonn. Ad n. 19, fol. 107-108^{v}, fragmentum Passionis S. Theodoreti.

Mon. 96. N. 8 legebatur 19 iulii ; n. 10, 21 iul. ; n. 11, 25 iul. ; n. 12, 29 iul.

Mon. 100. Folia perverso ordine disposita esse nos satis ostendimus. Supple fol. 11-11^{v} fragmentum Passionis S. Pelagiae, ed. Use-

NER, p. 11, l. 18 ; fol. 56-60v, fragmentum Passionis S.Petri (=*BHG* 1502).

MON. 101. Folia 219-244, quae saec. XI scripta nobis videbantur, saec. XII reponit Ehrhard. Ad n. 13 : clausula Vitae S. Artemii legitur fol. 135v. Ad n. 16 : Vitae S. Nicolai inserta sunt folia peregrina, 209-212, cum narratione *BHG.* 1060. N. 16 fine mutilus est.

MON. 130. Omissus. Codex saec. XIV exaratus, qui constat Homiliis Chrysostomi, quibus additum est Miraculum S. Michaelis, *BHG.* 1284.

MON. 136. Omissus. Codex saec. XVI, in quo est Vita S. Iohannis Damasceni, *BHG.* 884, et Sermo in Tres Hierarchas, *BHG.* 747.

SCHOL. 33. In n. 1 multa deesse notavimus ; adde, si placet, cum cl. Ehrhard : ob excisa folia. Idem dicito de n. 2.

SCHOL. 36. Codex est foliorum 428 non vero 440. Inserendum videtur inter n. 10 et 11 : *Ἐλευθερίου.*

SCHOL. 37. Foliorum 478, non vero 474. Annus mundi non recte expressus est. Lege ,ζξε′ = 1556-57.

SCHOL. 38. Insere inter n. 6 et 7 : *Παύλου.*

SCHOL. 39. Ad n. 6, deest finis laudationis. Omissa est, quae legitur fol. 61-78v, Vita S. Martiniani.

SCHOL. 40. Dedicationem quam paucis verbis notavimus integram exscribit Ehrhard, p. 126.

SCHOL. 41. Foliis constat 356, non 363. Ad n. 9 : lege *Δίδου*, non *Ἰδού.* Ad n. 13, *iun.* 30, non *ian.* 30. Ad n. 18 : *iul.* 13. Ad n. 19 : *iul.* 15. Ad n. 12 : corrige *τὸ μὲν... ἐπαίνων.* Ad n. 12, lege 234, non 237.

SCHOL. 45. Omissus. Codex saec. XIV-XV, quem complent opera Symeonis iunioris, cum eiusdem Vita *BHG.* 1692, fol. 114-179.

SCHOL. 85.Omissus. Ann. 1761 exaratus. Inter alia multa non hagiographica habetur Passio SS. Eugenii et Sociorum, a. Iohanne Xiphilino, et initium laudationis *BHG.* 611.

SCHOL. 100. Omissus. Saec. XVI exaratus. Praeter S. Ephraem Syri opera, et hagiographica pauca nec integra, continet fol. 105-162v : Vitam S. Niphonis : *Μυστήριον βασιλέως κρύπτειν καλόν.*

H. D.

BULLETIN
DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

1. — * E. C. E. Owen. *Some Authentic Acts of the Early Martyrs.* Translated with Notes and Introductions. Oxford, Clarendon Press, 1927, in-12, 183 pp., frontispice.

2. — * R. Waterville Muncey. *The Passion of Saint Perpetua.* London and Toronto, J. M. Dent and Sons, in-8°, VII-66 pp., frontispice.

3. — * Ildefonso Clerici. *Atti autentici dei Martiri. I, II e III° secolo.* Milano, Casa editrice S. Lega Eucaristica, [1927], in-8°, 362 pp., illustrations.

Les trois ouvrages dont nous venons de transcrire les titres sont des traductions en langue vulgaire d'une série de Passions de martyrs, que les auteurs ont entendu choisir parmi les Actes authentiques. Les deux premiers, d'une typographie remarquablement soignée, sont pourvus d'introductions et de notes érudites et n'ont aucun caractère populaire. Bien que M. Owen cite quelques ouvrages récents, sa documentation spéciale sur la matière s'arrête aux environs de l'année 1905. Il connaît, par exemple, la classification proposée dans le chapitre IV des *Légendes hagiographiques.* Mais précisément cette partie du livre a été complètement remaniée dans la nouvelle édition, et il aurait pu trouver dans le volume *Les Passions des martyrs et les genres littéraires* et dans les *Analecta* les éléments des retouches qui ont paru s'imposer, et peut-être des indications pour enrichir son recueil de nouveaux textes. Les Actes des SS. Carpus, Papylus et Agathonice sont déclassés ; ceux de S. Cyprien devraient être revus, de même ceux de S. Marcel (*Anal. Boll.*, XLI, 257-87). La courte Passion de S. Cassien de Tingis a été reconnue comme un simple pastiche de celle de Marcel. D'autre part, les Actes de S. Félix (ibid., XXXIX, 241-76) ont été dégagés de leur cadre suspect, ceux de S. Sabas le Goth remis en lumière. Comment M. O. a-t-il pu omettre une pièce aussi intéressante que la Passion de Maximilien ? Il y a certes beaucoup de bon dans son recueil, mais il pourrait être aisément amélioré.

Du moment qu'il voulait s'en tenir à une pièce unique, M. Muncey ne pouvait faire de meilleur choix que celui des Actes de Per-

pétue. Il connaît les principales publications relatives à ce texte fameux. Peut-être aurait-il trouvé quelques indications utiles dans les *Passions des martyrs* déjà citées, p. 63-72. C'est une distraction qui lui fait écrire, p. 25, *matrimonaliter nupta* à la place du *matronaliter nupta* qu'il traduit : « a wife and a mother. » Il n'est pas exact que les Grecs célèbrent la fête de Ste Perpétue et de ses compagnons le 1er février. On la trouve trois fois dans les synaxaires, le 2 février, le 4 et le 14 mars. M. M. a été fort embarrassé par le nom de *Turbitanorum* donné à nos martyrs dans certains martyrologes, et il croit qu'il y a eu confusion avec les saintes de Thuburbo du 30 juillet. Cette désignation provient des Actes abrégés, et se retrouve dans le texte grec. Il est bien certain que le martyre eut lieu à Carthage. Thuburbo serait le lieu d'origine des saints (voir Monceaux, *Histoire litt. de l'Afrique chrétienne*, t. I, p. 72).

Le recueil destiné au public italien a des allures plus populaires, l'illustration à elle seule suffirait à le montrer. L'auteur a voulu surtout faire œuvre d'édification et intéresser les jeunes lecteurs auxquels il s'adresse spécialement. Il n'y a donc pas lieu de lui reprocher d'avoir été trop accueillant pour des pièces qui peuvent difficilement passer pour des « actes authentiques », comme les Passions de S. Nicéphore, de S. Savin et quelques autres. D'ailleurs, il fait parfois ses réserves, par exemple, sur la Passion de Ste Cécile. Mais était-il nécessaire d'affirmer que, malgré ses défauts, elle est faite sur des documents contemporains du martyre ? J. Simon.

4. — * *Eusebius Werke.* Siebenter Band, *Die Chronik des Hieronymus,* herausgegeben von Rudolf Helm. Zweiter Teil, Leipzig, J. C. Hinrichs, 1926, in-4°, xlviii-778 pp. (= *Die griechischen christlichen Schriftsteller,* Band 34).

5. — * Erich Caspar. *Die älteste römische Bischofsliste. Kritische Studien zum Formproblem des eusebianischen Kanons.* Berlin, 1926, in-4°, 258 pp., tableaux et fac-similés (= *Schriften der Königsberger Gelehrten Gesellschaft,* t. II, 4).

En 1913 a paru la première partie de l'édition de la Chronique de S. Jérôme, comprenant le texte du manuscrit d'Oxford, Bodl. Lat. auct. T. II. 26, avec les variantes principales affectant la chronologie. Elle se présente sous une forme assez inusitée. L'auteur a écrit de sa main, en lettres onciales, le texte de la chronique, en ajoutant dans la marge quelques notes critiques, réservant l'appareil complet pour la seconde partie. Cette copie a été reproduite par un procédé mécanique. Le système pouvait se justifier par la préoccupation de faire toucher du doigt les difficultés spéciales résultant de la disposition des tableaux chronologiques, où un léger déplacement peut entraîner de graves erreurs. Je ne sais si l'auteur a réussi à donner une idée suffisamment claire de l'état du document et à en faciliter l'usage. Tout en reconnaissant les bons procédés de M. Fotheringham à son égard, M. H. est d'avis que les critiques formulées par ce savant

dans son édition (voir *Anal. Boll.*, XLII, 176) étaient surtout inspirées par le désir de justifier la concurrence anglaise. Cela n'est guère évident, et il est permis de se demander si les travailleurs qui en ont le moyen, consentiront à se passer du beau volume où la Chronique leur est présentée dans une typographie d'une netteté parfaite et sans inutiles complications. Mais ajoutons qu'ils ne pourront guère se passer non plus du second volume de M. H., où sont rassemblés les variantes des manuscrits et le commentaire courant. Celui-ci est d'une grande richesse. Ce que l'on peut connaître des sources de la Chronique et de son utilisation par les anciens auteurs se trouve, sans lacunes notables, condensé dans ce volume de près de 800 pages, celui-ci encore écrit tout entier de la main de l'auteur. Cette fois, le résultat à atteindre était l'économie, on nous le dit simplement, et à tout prendre, nous préférons être en possession d'un travail destiné à rendre les plus précieux services, plutôt que d'attendre le moment où nous pourrions y puiser sans nul effort. M. H. a eu la bonne pensée d'inscrire, dans la marge supérieure de son commentaire, avec les pages de son édition, celles de l'édition anglaise. Les notes pourront ainsi servir à l'une et à l'autre. Quant aux variantes, M. H. n'a pas cru devoir relever celles de tous les manuscrits. A son avis, les notes critiques accumulées par M. Fotheringham suffisent à démontrer le peu d'importance de certains témoins. Dans ses notes l'auteur a cru bon de citer, à propos de certains martyrs, les récits hagiographiques. Il eût été pratique d'indiquer les numéros de la *BHL.* et de la *BHG.* au lieu de la page d'une édition quelconque. A propos de S. Émilien, la lettre 90 de S. Ambroise aurait pu être citée. La Vie de S. Paul de Thèbes *BHL.* 6596 a été oubliée ; de même le texte des prêtres Marcellin et Faustin, cité dans les *Analecta*, t. XLIV, p. 67.

L'introduction ne se perd pas en détails superflus ; elle est à lire pour apprendre à user judicieusement d'un texte dont la précision chronologique est souvent illusoire. Mais on comprendra mieux encore ce qu'il faut y mettre de circonspection, lorsqu'on aura pris connaissance de l'étude pénétrante de M. Caspar sur la plus ancienne liste épiscopale de Rome. La source la plus importante est ici la chronique d'Eusèbe, et M. C. a jugé avec raison qu'il fallait se faire d'abord une idée très nette de l'économie de cette œuvre compliquée et délicate, notablement défigurée par S. Jérôme d'abord, par les copistes ensuite, et même d'une certaine façon, par les derniers éditeurs, qui semblent avoir fait trop bon marché des indications conservées dans certains manuscrits, plus importants, sous quelques rapports, que celui d'Oxford. Il insiste beaucoup sur la transformation des tableaux synchroniques que S. Jérôme a prétendu simplifier, à partir de l'*initium consulum*, en condensant sur une page ce qui, d'après le plan d'Eusèbe, devait être réparti sur deux pages, à livre ouvert. Cette nouvelle disposition eut une grande influence sur la tradition de l'œuvre entière. Elle eut notamment pour résultat de faire disparaître graduellement les signes graphi-

ques et les artifices d'écriture qui marquaient le rapport des notices avec les cadres chronologiques, et c'est ainsi que des faits rattachés, dans le système d'Eusèbe, à une période, le furent désormais à une date. L'exposé de M. C. ne se prête pas à un bref résumé. Il est de ceux qu'on lit la plume à la main, et quiconque en prendra la peine sera récompensé de son effort. Il y aura lieu de revenir à cette étude lorsque M. Helm, qui annonce une réplique, aura dit son avis. On peut prévoir une discussion intéressante, après laquelle la question aura sans doute fait un pas notable. Sur le sujet spécial qui a été pour M. C. l'occasion d'étudier la Chronique d'Eusèbe, l'auteur est arrivé à cette conclusion que les anciennes séries épiscopales étaient des listes de noms sans dates, qui sont devenues des catalogues datés. Il est d'avis que la série *Λίνος, Ἀνέγκλητος* jusqu'à *Ζεφυρῖνος* est plus ancienne et d'une valeur traditionnelle plus grande que ne le croient généralement les critiques qui s'occupent de l'histoire des papes. Il est vrai qu'elle n'est pas pour lui une liste épiscopale proprement dite, mais qu'elle représente la suite des personnes qui, dans la communauté, étaient considérées comme les dépositaires de la tradition apostolique. Cette manière de considérer la *διαδοχὴ τῶν ἀποστόλων* comme indépendante des fonctions officielles n'est certes pas celle d'Eusèbe, et elle est appuyée sur des raisons qui sont loin d'entraîner la conviction. H. D.

6. — * V. N. Beneševič. *Novya dannya dlja istoričeskoj geografii Bližnijavo Vostoka.* Extrait de *Bulletin de l'Institut Caucasien d'Histoire et d'Archéologie*, t. II (1917-1925), p. 111-34.

Depuis la monographie bien connue de Gelzer, Hilgenfeld et Cuntz sur les listes épiscopales des Pères de Nicée, on a vu paraître en 1908 une étude de M. V. N. Beneševič sur une liste grecque trouvée par lui au Sinaï (*Bulletin de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg*, 1908, p. 281-306) et une très importante dissertation de M. D. Lebedev sur la liste dite des 318 noms (*Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 8e sér., t. XIII, 1, 1916). A ceux qui se demanderaient si ce sujet menace ou promet d'être bientôt épuisé, nous conseillerions de lire, s'ils la rencontrent, la savante étude que le même M. Beneševič a bien voulu nous adresser. Un feuillet de parchemin provenant de la collection de feu N. P. Likhačev en a fourni la matière ou l'occasion. Il contient les 42 derniers noms des Pères de Nicée, écrits sur deux colonnes en grec et en syriaque par une main ou par deux mains du IXe siècle. Ce fragment paraît appartenir à un texte proche parent de celui qui a été inséré par Michel le Syrien au l. VII, ch. 2 de sa Chronique. M. B. incline à penser qu'il représente une rédaction antérieure à Jean d'Asie, et qui aurait été traduite en syriaque au VIe-VIIe siècle (p. 132-33). Entre le prototype de cette version et le texte actuel sont intervenues plusieurs générations de copistes, dont les bévues ont fourni ample matière à la sagacité de l'éditeur. Par les recherches qu'il a

poussées très loin en tous sens à travers la tradition, M. B. est amené à conclure qu'il faudrait renoncer à grouper les rédactions par langues et se préoccuper uniquement de leur origine. Cette remarque trouve une confirmation topique dans l'existence d'une liste bilingue comme celle du manuscrit Likhačev. Il est vrai que M. B. (p. 113) a cru remarquer que le texte grec et le texte syriaque ne sont pas dus au même copiste, et, par conséquent, qu'ils gardent l'un vis-à-vis de l'autre une certaine indépendance. La raison qu'il en donne est que le trait de l'écriture grecque n'a pas l'allure d'une main habituée à écrire de droite à gauche. Oserons-nous lui dire qu'elle n'est pas décisive et que nous avons connu des Orientaux dont l'écriture « européenne » n'avait aucune trace d'origine étrangère ? Il convient donc de ne pas écarter trop vite l'hypothèse que les deux textes de notre feuillet sont de la même main et que, partant, ils pourraient avoir influé l'un sur l'autre. Quoi qu'il en soit de ce détail, M. B. est dans le vrai quand il constate que l'étude critique des listes épiscopales du premier concile œcuménique doit être reprise de fond en comble. Nous voudrions avoir qualité pour ajouter ce qu'il ne dit pas, à savoir que le spécialiste désigné entre tous pour ce difficile travail est — M. B. lui-même. P. P.

7. — * Gustave Bardy. *Clément d'Alexandrie.* Paris, Gabalda, 1926, in-8°, 319 pp. (= *Les moralistes chrétiens*).

8. — * Jean Bremond. *Les Pères du désert.* Introduction par Henri Bremond. Ibid., 1927, 2 vol. in-8°, lix-582 pp. (Même collection).

9. — *Émile Thouverez. *Pierre Nicole.* Ibid., 1926, in-8°, 305 pp. (Même collection).

La nouvelle collection *Les moralistes chrétiens* a déjà été présentée à nos lecteurs (*Anal. Boll.*, XLIV, 167). Clément d'Alexandrie y avait sa place tout indiquée, car il fut moraliste autant que théologien. Sa passion pour l'hellénisme l'a malheureusement trop porté vers la gnose, et ses idées ou leurs expressions ne sont pas toutes, on le sait, d'une orthodoxie rassurante. Ce n'est donc pas chose aisée que d'offrir des pages choisies qui puissentêtre lues sans risques par n'importe quel lecteur et qui, d'autre part, ne sacrifient rien des aspects caractéristiques de la morale du docteur d'Alexandrie. Hâtons-nous de dire que M. l'abbé G. Bardy a su opérer cette conciliation : le florilège de la perfection gnostique, qui forme la troisième partie du livre — les deux premières étant consacrées aux principes généraux et à la vie chrétienne — est accompagné de toutes les réserves nécessaires, formulées en termes clairs, sans âpreté aucune. L'introduction est bien telle que nous pouvions l'attendre d'un auteur familiarisé avec l'histoire et la littérature grecques des premiers siècles de l'Église. On y trouvera un résumé fidèle et vivant des études les plus récentes sur la vie de Clément, dont trop peu de détails nous ont été transmis, et sur ses œuvres, en majeure partie conservées. M. B. nous dit que, fixé à Alexandrie, le disciple de Pantène ne tarda pas à devenir prêtre (p. 10 ; cf. aussi p. 25),

et il nous renvoie au *Paedagogus*, I, VI, 37. Il ne doit pas ignorer pourtant que ce passage, le seul endroit où pourrait se voir une allusion personnelle de Clément à son caractère sacerdotal, a été corrompu par la tradition manuscrite, et que les deux autres témoignages, celui d'Alexandre de Jérusalem (EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VI, XI, 6) et celui de Jérôme (*De viris illustr.*, 38), qui ne fait que reproduire le précédent, peuvent s'interpréter en un sens différent. Aurait-il des arguments à opposer à ceux de M. H. Koch (*War Klemens von Alexandrien Priester ?* dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, t. XX, 1921, p. 43-48), dont la conclusion est admise par l'éditeur des œuvres de Clément, M. O. Stählin (*Die altchristliche griechische Litteratur*, München, 1924, p. 1310) ? La traduction est satisfaisante. Quelques références seraient à rectifier. Ainsi, p. 61, au lieu de p. 170, lire, p. 17-18 ; pp. 159, 165, 177, 181, 272, au lieu de t. II, lire t. I ; p. 296, au lieu de t. VII, t. III.

« Que ne suis-je savant ! » s'écrie d'un ton enjoué M. Henri Bremond, soucieux de proposer, comme il est juste, à notre admiration la plus vive ces *Pères du désert*, si heureusement groupés et commentés par son frère. Savant ou non, on peut s'en remettre à M. B., lorsqu'il éclaire, de ce fin sourire de lettré et d'homme de goût qui déjà sut faire relire tant de pages austères, les textes toujours précieux de l'*Historia monachorum* et de « l'incomparable Cassien ». Le public, même cultivé, ne prend plus guère en main, et c'est dommage, le beau *Vitae Patrum* de Rosweyde, ce précurseur ; il ignore sans nulle honte les doctes *Mémoires* du « prudent Tillemont ». Du moins lira-t-il, osons l'espérer, cet aimable florilège en deux tomes, dû à une collaboration fraternelle qui nous valut déjà le *Charme d'Athènes*. Si les enseignements qu'on puisera dans ces pages ont de-ci de-là une touche originale qui déconcerte, les « maîtres du désert » dont elles reflètent la sagesse tantôt pratique tantôt sublime, n'en demeureront pas moins, quoi qu'on ait dit, de « vrais guides ».

Le *Pierre Nicole* de M. É. Thouverez n'est pas du domaine hagiographique et nous ne pouvons guère songer à le revendiquer en faisant état du panégyrique de S. François de Paule que le disciple d'Arnould a composé, d'après Goujet, sur la demande d'un de ses amis, et qui termine le dernier livre de ses *Essais de morale*.

J. SIMON.

10. — * *La Vie et les Œuvres de quelques grands Saints*. Avant-propos de Gabriel MOUREY. Paris, Librairie de France, 1926, 2 vol. in-8°, 286, 286 pp.

Est-ce parce que nos aïeux lisaient la *Fleur des Saints* dans de massifs in-folios ? Nous n'avons pu nous défendre d'un mouvement de surprise, en coupant les pages de ces deux volumes, moins compacts que leur titre. Et puis, parmi les auteurs de ces notices hagiographiques, il est des noms qui évoquent de bien autres genres littéraires. La lecture toutefois ne peut manquer de captiver profanes et dévots, et les censeurs même les plus graves féliciteront, croyons-

nous, M. Gabriel Mourey d'avoir groupé si heureusement ces trente images de l'héroïsme chrétien. Saisissantes parfois, elles sont toujours éclairées d'un rayon d'art et de beauté.

Fidèles à notre rôle d'informateur, nous transcrirons ici la table des matières de l'ouvrage. En tête du tome Ier M. M. renseigne en peu de mots sur l'esprit du recueil et sur le choix qui a été fait parmi les saints et les saintes, « qui forment l'immarcescible couronne de flamme éternellement vivante et agissante de l'Église ». S. Paul a été traité par Émile Baumann ; S. Augustin par Louis Bertrand ; S. Martin par René Dumesnil ; Ste Geneviève par André Pératé ; S. Remi par Henri Moysset ; S. Benoît par Édouard Schneider ; S. Bruno par Mario Meunier ; S. Bernard par René Guénon ; S. Dominique par Georges Bernanos ; S. François d'Assise par Gabriel Mourey ; Ste Claire par Robert Havard de la Montagne ; S. Louis par Xavier de Magallon ; S. Bonaventure par Étienne Gilson ; S.Thomas d'Aquin par Jacques Maritain ; Ste Angèle de Foligno par Paul Bourdin. Dans le tome II suivent : Ste Catherine de Sienne par Robert Vallery-Radot ; S. Vincent Ferrier par René Johanmet ; Ste Jeanne d'Arc par Stanislas Fumet ; S. Ignace par Gaëtan Bernoville ; S. François Xavier par André Bellessort ; Ste Thérèse d'Avila par Jean Soulairol ; S. Jean de la Croix par Maurice Brillant ; S. François de Sales par Henry Bordeaux ; Ste Jeanne Chantal par Isabelle Rivière ; S. Vincent de Paul par René Benjamin ; Ste Rose de Lima par Marcelle Mourey ; Ste Marguerite-Marie par Henri Ghéon ; S. Benoît-Joseph Labre par Charles Grolleau ; S. Jean-Baptiste Vianney par André Thérive ; Ste Thérèse de l'Enfant Jésus par André George.

A l'heure où les « biographies romancées » sont en grande faveur auprès du public français, nous aurions mauvaise grâce à chercher des fautes et des taches dans ces courts récits : leurs auteurs ont visé, la chose est sûre, à écrire des pages d'histoire vraie, et ils y ont le plus souvent réussi. Plusieurs d'entre eux avaient déjà étudié et traité leur sujet dans un cadre plus vaste. Tels autres sont des historiens de métier. Tous ont cherché à édifier en charmant, sans perdre jamais de vue, sous les dons de la grâce, l'aspect humain de leur héros et la portée historique de sa mission en ce monde. Aussi pardonnerons-nous, sans trop rechigner, au romancier qui s'est chargé du portrait de S. Dominique, ses boutades à l'égard des « méthodes modernes de la critique historique », qui « en de telles matières n'ont pas fini de nous décevoir » (t. I, p. 153). S'il est vrai, comme il le déclare, que « les vieilles légendes nous en disent beaucoup plus long », la tâche de l'historien, à coup sûr, est vaine, et Bollandus eût mieux fait en rééditant telle quelle la Légende dorée. Il est heureux que la plupart des collaborateurs de cet aimable recueil ne partagent pas un pareil avis : on peut s'en rendre compte en les lisant.

M. Coens.

11. — * Erik Peterson, *Εἷς Θεός. Epigraphische, formge-*

schichtliche und religionsgeschichtliche Untersuchungen. Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1926, in-8°, VIII-346 pp., illustré.

Nous sommes bien en retard avec M. Peterson qui nous avait d'abord envoyé une thèse de quelques pages, sous le même titre que l'important ouvrage dont elle était une première esquisse. Quiconque a lu quelques Passions de martyrs, de la catégorie de celles que nous avons qualifiées d'épiques, se souviendra d'avoir rencontré la formule *εἷς Θεός*, soit sur les lèvres des martyrs, soit parmi les cris de la foule. Il ne s'imaginera pas, avant d'avoir lu M. P., à quel point elle était répandue dans l'antiquité chrétienne. Avec une patience qu'on ne peut se lasser d'admirer, l'auteur l'a relevée dans les textes les plus divers : inscriptions, papyrus, textes historiques et littéraires. Tout le matériel écrit a été remué, et M. P. en a tiré une statistique d'une richesse incroyable. L'épigraphie de la Syrie et de l'Égypte a fourni un nombre respectable d'exemples de *εἷς Θεός* isolé ou développé. La Syrie est représentée par 93 inscriptions soigneusement classées. Sur ce nombre 27 sont de la forme *εἷς Θεὸς καὶ Χριστός*, 9 présentent une formule trinitaire, comme *εἷς Θεὸς καὶ ὁ Χριστὸς αὐτοῦ καὶ ἅγιον Πνεῦμα.* Celles d'Égypte sont moins variées, mais plus nombreuses encore : on en cite 103. Les autres pays fournissent une moisson moins abondante, mais la formule se rencontre un peu partout, et souvent dans des contextes qui appellent d'intéressantes remarques, parfois d'importantes dissertations, sur les amulettes par exemple, et sur les acclamations. Les avis sont partagés sur le caractère de la formule isolée : *εἷς Θεός*, dans les inscriptions, les uns y voyant une profession de foi, les autres une acclamation. Nous ne parlons pas de ceux qui l'interpréteraient volontiers comme une expression du dogme monophysite. Rien que la chronologie rend cette opinion insoutenable. M. P. est partisan déclaré de l'acclamation. On ne voit pas qu'il soit nécessaire ni même possible de faire entrer tous les cas dans un cadre unique. Quoi qu'il en soit, cette solution nous vaut un chapitre (p. 141-83) très documenté sur les acclamations, dont on a de si intéressants exemples, malheureusement éparpillés. L'énumération commence par les acclamations du sénat et des frères Arvales en l'honneur de l'empereur : *Alexander Auguste, di te servent... Macrine imperator, di te servent... Felicissime, felicissime, te salvo et victore, felicissime.* Lorsque S. Augustin proposa au peuple d'agréer Héraclius comme son successeur, *a populo acclamatum est : Deo gratias, Christo laudes dictum est vicies terties,* etc. Viennent ensuite les acclamations des conciles : *acclamatum est ab omnibus episcopis et presbyteris : Exaudi Christe! Symmacho vita dictum decies* etc. (*M.G.*, auct. ant., XII, 402). Puis une série d'autres formules dont les principales sont *Νικᾷ, πολλὰ τὰ ἔτη, εἰς αἰῶνα, ἄξιος.* M. P. place dans cette catégorie le *Κύριε ἐλέησον,* qui est souvent répété un grand nombre de fois dans des actes liturgiques, ou dans les conciles. Mais décidément, ce n'est pas là une acclamation : c'est une invocation. Au contraire, le *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat* est

bien à sa place parmi les acclamations. Dans cette phrase de la version grecque de la Passion des Scillitains : *διαμένει σου ἡ βασιλεία εἰς τοὺς αἰῶνας*, M. P. reconnaît un écho de l'usage profane des acclamations. Il est à remarquer, en tout cas, que tout ce passage est une addition au texte primitif. Tout récemment, l'auteur a publié un supplément à ses précédentes recherches, dans la *Theologische Literaturzeitung*, 1927, p. 493-95, sous ce titre : *Εἷς Θεὸς als Zirkusakklamation in Byzanz.* Dans tout cela il y a un déploiement d'érudition vraiment formidable. Peut-être la tendance à faire repasser le lecteur par tous les détails de la recherche est-elle trop accusée.

H. D.

12. — * Richard Karutz. *Maria im fernen Osten. Das Problem der Kuan Yin.* München, O. W. Barth, 1925, in-8°, 99 pp., illustrations (= *Schriften zur Völkerkunde*).

Il y a des obstacles que la meilleure volonté du monde ne saurait vaincre. Nous avons essayé de traduire en langage clair les pages de M. Karutz sur ce qu'il appelle, on ne sait trop pourquoi, le « Marienmotiv » dans les arts plastiques de l'Extrême-Orient. La dédicace du livre à la mémoire du fameux théosophe Rudolf Steiner aurait dû nous avertir de la vanité de notre tentative d'exégèse. Il n'est question ici que d'influx astral, de faits cosmiques, de science mystique ; on nous affirme que l'archéologie, loin de conduire à la certitude, ne peut sortir des labyrinthes décevants de l'hypothèse. Pour ne pas trahir la pensée de l'auteur, il ne nous reste donc qu'à citer sa conclusion : Le thème artistique de la Madone n'a pas été importé en Extrême-Orient par les missionnaires chrétiens, nestoriens ou autres ; « sondern es ist eine selbständige Imagination des im ganzen Osten erlebten geistigen Wandlungsprozesses im Menschen durch den Uebergang vom Leben im Aetherischen zum Leben im Astralischen » (p. 92). Devant une pareille affirmation quel critique ne rendrait les armes ?

M. Coens.

13. — * M. R. James. *Latin Infancy Gospels.* A New Text, with Parallel Version from Irish. Edited with an Introduction. Cambridge, University Press, 1927, in-8°, xxxix-126 pp.

14. — *James S. Stone. *The Cult of Santiago. Traditions, Myths and Pilgrimages.* London, Longmans, 1927, in-8°, ix-380 pp.

Nous avons eu l'occasion de dire un mot déjà de l'excellent catalogue des manuscrits irlandais du British Museum dont M. R. Flower a publié naguère le second volume, et nous attirions l'attention sur l'abondance des renseignements que le savant auteur y avait accumulés concernant les sources diverses des pièces dont il avait à décrire les recensions irlandaises. Un des premiers fruits de son travail aura été d'indiquer à l'érudit prévôt d'Eton, alors sur le point de faire paraître un texte latin nouveau de l'Évangile de l'Enfance, qu'il en existait déjà une version irlandaise publiée et

que dans les trésors du British Museum, M. Flower avait réussi déjà à identifier une recension bien proche de celle qui avait dû être sous les yeux du traducteur irlandais. Cela a permis à M. James de doubler la valeur de son édition, car les deux textes qu'il avait maintenant à reproduire se présentent avec des divergences telles qu'il y a eu lieu de les publier tous deux in-extenso. Deux manuscrits latins sont connus seulement jusqu'ici : ce sont le codex O. 3. 39 de la bibliothèque capitulaire de Hereford, et le codex Arundel 404 du British Museum. Avec sa clarté habituelle, M. J. en expose la valeur dans une importante introduction ; selon lui le texte de ces manuscrits latins des XIIIe et XIVe siècles conserve des traces indéniables d'une composition des tout premiers temps du christianisme, à tendances clairement docétiques, et qu'il appelle à bon droit *the New Source ;* il n'hésite pas à y reconnaître le *Liber de nativitate Salvatoris et de Maria vel obstetrice* mentionné dans le décret Gélasien. Les manuscrits latins ne doivent pas en être fort rares, mais sans doute un certain nombre ont échappé aux recherches, à cause de la ressemblance superficielle de la recension nouvellement découverte avec des textes bien connus ; et peut-être cet intéressant fragment de littérature chrétienne primitive a failli disparaître, n'eût été la tradition irlandaise. Une traduction du texte irlandais est donnée en appendice (p. 96-120), d'après l'édition qu'en fit jadis le P. Hogan ; elle est suivie de l'histoire de la rencontre entre l'Enfant Jésus et celui qui devait devenir le Bon Larron, d'après le texte latin du manuscrit Arundel. Par un curieux hasard, nous avons eu la chance de retrouver en Irlande également ce fragment d'apocryphe encore bien vivant dans la tradition populaire ; si l'on veut s'adresser au vieux conteur bien connu Micheál Mac Ruaidhrí, originaire de Tirawley et résidant maintenant à Rathfarnham, on en obtiendra peut-être le dernier reste. Serait-il trop audacieux de conclure de ce double indice qu'un texte de l'Évangile de l'Enfance assez semblable à celui qui vient d'être découvert dut être traduit du latin en gaélique vers la fin du moyen âge, époque où l'on sait d'autre part que des écrivains irlandais s'occupaient de travaux semblables ; et que des bribes en ont survécu dans la tradition orale, si vivace et si exacte dans l'ouest de l'Irlande. Peut-être des recherches bien conduites dans les dépôts de manuscrits irlandais amèneraient-elles à retrouver le texte même qui a servi au traducteur, tout ainsi que M. Flower a réussi à identifier le manuscrit de Trinity College F. 5. 3, décrit ci-dessus, p. 106, comme le modèle d'autres traductions irlandaises. Quelques remarques en terminant ne seront pas hors de place : p. xxxiv, lire *maris* et non *Maria* dans *Ave maris stella ;* p. 100, l'abréviation *hir* que M. J. propose de lire *Hieronymus*, dans une note marginale de l'évangéliaire de MaelBrigte, a d'habitude dans les manuscrits irlandais la valeur de *Hiruath* (*hIruath*), ou Hérode. Le contexte permettrait peut-être de décider ce que l'annotateur avait ici en vue.

Ce n'est pas sans quelque perplexité que l'on se décide à dire un mot de l'ouvrage de M. Stone sur S. Jacques de Compostelle. L'auteur a une énorme lecture. Il connaît à peu près tout ce qu'on a écrit sur l'histoire de S. Jacques, sur les origines de son culte en Espagne et sur l'extension prise par le pèlerinage à son sanctuaire dans l'histoire et dans la littérature européennes. D'une plume facile il déverse ses souvenirs et ses notes en près de 400 pages de petit texte, sans presque aucune référence bibliographique. Il a usé sans scrupule de tous les privilèges du conteur de légendes, et nous serions bien mal avisé, semble-t-il, de lui en faire un reproche, puisqu'il atteint son seul but, qui est de plaire. P. GROSJEAN.

15. — * Theodor KLAUSER. *Die Cathedra im Totenkult der heidnischen und christlichen Antike.* Münster i. W., Aschendorff, 1927, in-8°, XII-198 pp., illustrations (= *Liturgiegeschichtliche Forschungen*, Heft 9).

16. — * Paul STYGER. *Die altchristliche Grabeskunst.* München, J. Kösel und F. Pustet, 1927, in-4°, 123 pp., illustrations.

Il y a longtemps que les archéologues ont l'attention attirée sur les sièges taillés dans le tuf que l'on rencontre dans quelques catacombes romaines. Ils ne s'entendent guère sur leur destination, et ceux qui affirment que ce sont des chaires sur lesquelles l'évêque prenait place dans les fonctions liturgiques ont quelque peine à démontrer leur thèse. D'autres explications, auxquelles nous ne nous attarderons pas, sont moins fondées encore, et il était naturel de pousser les recherches dans une autre direction. Un jeune archéologue de talent et d'avenir a pensé que les rites usités dans le culte des morts pouvaient fournir les éléments d'une solution. Partant de l'idée que plusieurs de ces rites ont été empruntés par l'Église, temporairement du moins, aux coutumes païennes, il a commencé par grouper les textes et les monuments où la *καθέδρα* intervient dans les cérémonies funèbres des Grecs et des Romains. C'est une belle réunion de documents qu'on ne trouvera pas ailleurs aussi complète, et d'où il ressort que si les sièges sont surtout pour les vivants qui participent au banquet funéraire, le mort lui aussi est souvent invité, et qu'une *καθέδρα* lui est réservée. On cite un texte (PHOTIUS, *Lex.*, i. v. *καθέδρα*) où le rôle de la *καθέδρα* est particulièrement mis en lumière : *τῇ πρώτῃ ἡμέρᾳ τοῦ τελευτήσαντος οἱ προσήκοντες συνελθόντες ἐδείπνουν ἐπὶ τῷ τελευτήσαντι κοινῇ· ἐκαλεῖτο δὲ καθέδρα, ὅτι καθεζόμενοι ἐδείπνουν καὶ τὰ νομιζόμενα ἐπλήρουν.* Pour le dire en passant, cette définition ne correspond guère au langage courant, et il conviendrait de ne s'en servir qu'avec discrétion. Après ces préliminaires, M. Klauser nous donne une liste très complète — elle n'avait jamais été dressée jusqu'ici — des « chaires » que l'on a trouvées dans les cimetières chrétiens et les décrit minutieusement. Sur seize exemplaires fournis par les catacombes romaines, le *Coemeterium maius*

à lui seul n'en compte pas moins de 11 ; le cimetière de Pamphile, 2, de même celui de Cyriaque ; il y en a un aussi près du tombeau de S. Quirinus sur la Voie Appienne. Hors de Rome, on en indique deux à Naples et un à Hadrumète, dans l'Afrique du Nord. Un tiers de ces sièges sont trop étroits ou trop incommodes pour y asseoir des adultes. Si l'on admet que ceux de dimensions normales ont été disposés dans le voisinage des tombes en vue des repas funéraires que l'Église a tolérés dans les commencements, il faudrait dire que les autres représentent l'usage, également emprunté au paganisme, d'inviter à ces repas le mort lui-même. Telle est la solution de M. K. Les sièges sont prévus pour les banquets funèbres, les uns destinés aux survivants, les autres aux morts, censés présents à la cérémonie. Cela est incontestablement ingénieux. Mais, outre qu'on ne voit pas que la coutume de réserver la place du défunt fût commune chez les païens, on ne découvre pas la moindre trace d'une semblable pratique chez les chrétiens, et certains usages monastiques locaux, remontant à une époque relativement récente, ne peuvent passer pour une tradition des premiers âges chrétiens. Je dois dire à l'honneur de M. K. qu'il n'arrive pas sans hésitation à formuler des conclusions aussi peu fondées et aussi peu vraisemblables, et qu'il semble n'avoir qu'une confiance modérée dans son système. Après le grand effort qu'il a tenté pour résoudre un problème ardu, il faut lui savoir gré de sa réserve. Pouvait-on lui demander raisonnablement de terminer sur un *non liquet ?*

Nous regrettons de ne pouvoir davantage suivre M. K. dans son explication du *natale Petri de Cathedra* de la *Depositio martyrum* au 22 février. Il n'est pas seul d'ailleurs — M. Lietzmann a proposé la même solution— à y voir l'annonce d'une commémoration des apôtres sous forme de banquet funéraire, en harmonie avec la *cara cognatio* que les païens célébraient à cette époque de l'année. *Καθέδρα* aurait eu d'abord le sens particulier indiqué dans le texte de Photius cité plus haut. Mais comme la *cathedra* symbolise également l'autorité apostolique et épiscopale, le même vocable aurait servi plus tard à désigner une fête purement spirituelle. Cela suppose d'abord que le mot en question ait été employé à Rome avec la signification très spéciale, dont on cherche en vain des exemples en dehors du lexique. Ensuite, que la formule était primitivement *Cathedra Petri*, et non pas *natale Petri de Cathedra.* Enfin, que, au milieu du IVe siècle, le caractère de la commémoration ou les habitudes du langage avaient eu le temps de se modifier au point de rendre possible la substitution d'un énoncé à un autre si différent. Il y aurait bien d'autres choses à dire. Il reste que le chapitre de M. K. sur la fête de la Chaire de S. Pierre expose très bien cette question particulièrement compliquée, et pourra contribuer à la résoudre un jour définitivement.

L'heureux explorateur du sous-sol de la basilique de Saint-Sébastien, M. P. Styger, vient de lancer un manifeste, dont on peut diffi-

cilement contester l'opportunité, sur l'interprétation des monuments figurés trouvés dans les catacombes et autres cimetières chrétiens. Les archéologues n'hésitent guère sur les sujets représentés par les peintres et les sculpteurs, et reconnaissent sans peine Noé dans l'arche, le prophète Jonas, Daniel dans la fosse aux lions, les trois jeunes gens dans la fournaise, la résurrection de Lazare etc. Mais ils ne s'arrêtent pas, en général, au sens matériel de ces représentations, dont le choix serait inspiré par une pensée profonde. Elles auraient une valeur symbolique en harmonie avec le milieu funéraire, et seraient destinées à suggérer les idées de résurrection, de salut, de vie éternelle. Dans beaucoup de cas, les sujets peuvent se prêter à des explications de ce genre ; mais bien rarement elles s'imposent, et c'est par des raisons de sentiment qu'on se décide à les adopter. Le point de vue des archéologues n'est pas toujours le même, et ils ne s'entendent guère sur le résultat. De plus, bien des sujets se dérobent à l'interprétation symbolique, et c'est par une exégèse forcée que l'on parvient à leur faire parler le langage figuré. Certains savants poussent très loin la perspicacité en ces matières et vont jusqu'à reprocher aux théologiens de ne pas tenir compte des données que l'œil de l'archéologue découvre sans peine dans les monuments. C'est faire preuve de beaucoup d'assurance, et pour le dire en passant, de peu de psychologie ; car les théologiens n'aiment pas qu'on leur fasse la leçon. Ce qui est certain, c'est qu'il y a beaucoup d'arbitraire dans l'interprétation symbolique d'un grand nombre de scènes, qui ont probablement été représentées pour elles-mêmes et sans autre intention que de rappeler aux fidèles quelques épisodes frappants des Livres saints. On les retrouve d'ailleurs sur des objets qui n'ont aucun lien avec le souvenir des morts. L'art chrétien primitif est un art populaire, ennemi des subtilités, et aimant à parler clair parce qu'il désire être compris de tout le monde. S'il a eu recours aux symboles, ceux-ci étaient en petit nombre et faciles à reconnaître, et quand ils n'étaient pas assez parlants, le spectateur était guidé par une légende comme celle-ci dans la scène de l'agneau entre deux loups : SVSANNA. SENIORES. C'est donc avec beaucoup de raison que M. S. recommande l'interprétation historique de préférence au symbolisme, au moins comme critère général. Évidemment, il faut appliquer le principe avec discrétion, et si parfois la tentative de réaction semble dépasser un peu la mesure, elle n'en est pas moins à prendre en sérieuse considération.

H. D.

17. — * *Le Chiese di Roma illustrate.* Collana di monografie diretta da Carlo GALASSI PALUZZI. Roma, Casa editrice « Roma », 19 vol. in-8°, illustrations et plans.

La nouvelle série de monographies que nous avons sous les yeux et qui compte déjà au moins 19 numéros n'est pas destinée à faire concurrence aux *Chiese di Roma* de M. Huelsen. Mais quoique

s'adressant à un public plus étendu, ces petits volumes, d'une élégance et d'une distinction rares, ne seront pas déplacés sur la table des savants qui voudront se renseigner sur les églises qui se sont élevées à Rome depuis les débuts de la Renaissance ou sur les œuvres d'art dont les vieilles basiliques se sont enrichies durant les derniers siècles. Le plan de la collection a été savamment combiné de façon à satisfaire à la fois les artistes, les touristes et les érudits. Ceux-ci trouveront dans chaque volume une esquisse de l'histoire du sanctuaire, une bibliographie bien choisie et un commentaire historique des illustrations représentant soit les détails du monument, soit les peintures et les sculptures qu'il renferme. Un plan très clair attaché au volume et permettant à n'importe quel visiteur de s'orienter sans peine dans l'édifice, accentue le caractère pratique de la publication. M. C. Galassi Paluzzi s'est assuré la collaboration d'une remarquable équipe d'archéologues et d'historiens. Nous indiquons leur nom après le titre de la monographie qui leur a été confiée. Les numéros d'ordre sont ceux de la collection. 1. *S. Maria Nova*, P. Placido Lugano ; 2. *S. Maria in Aracoeli*, Arduino Colasanti ; 3. *SS. Ambrogio e Carlo al Corso*, Bartolomeo Nogara ; 4. *S. Andrea della Valle*, Sergio Ortolani ; 5. *S. Pietro in Vaticano*, Antonio Muñoz ; 6. *S. Croce in Gerusalemme*, Sergio Ortolani ; 7. *Santa Maria Maggiore*, E. Lavagnino e V. Moschini ; 8. *S. Bernardo alle Terme*, Sergio Ortolani ; 9. *SS. Bonifacio e Alessio all' Aventino*, P. Luigi Zambarelli ; 10. *S. Agnese fuori le Mura e S. Costanza*, Carlo Cecchelli ; 11. *Santa Sabina*, P. Innocenzo Taurisano ; 12. *San Paolo sulla via Ostiense*, Emilio Lavagnino ; 13. *S. Giovanni in Laterano*, Sergio Ortolani ; 14. *S. Maria in Via*, Carlo Cecchelli ; 15. *La Basilica dei SS. Apostoli*, P. Francesco Santilli ; 16. *S. Marcello al Corso*, Lina Muñoz Gasparini ; 17. *S. Gregorio al Celio*, Vittorio Moschini ; 18. *San Carlo a' Catinari*, Sergio Ortolani ; 19. *S. Maria sopra M inerva*, Raffaele Spinelli.

Nous ne doutons pas que la « collana » si bien commencée ne soit assurée d'un vif succès. Bien des personnes lui devront de faire des découvertes dans des églises fameuses qu'elles s'imaginent bien connaître. Et quand M. G. P. aura étendu le bienfait de ses enquêtes à une série d'églises plus modestes en apparence mais pleines de grands souvenirs et parfois d'œuvres d'art injustement négligées, il pourra compter sur la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à la Rome chrétienne. H. D.

18. — * Bruno Schulz. *Die Kirchenbauten auf der Insel Torcello.* Berlin, W. de Gruyter, 1927, in-4°, VIII-49 pp., 70 fig. et 35 pl.

Torcello, petite île de la lagune vénitienne, jadis le siège de l'évêché d'Altinum, aujourd'hui village presque désert, possède deux églises, la cathédrale et Santa Fosca, qui comptent parmi les édifices religieux les plus intéressants de toute l'Italie du nord. La cathédrale, monument d'une vénérable antiquité, retient l'attention par

les grandioses proportions de ses nefs, par les mosaïques anciennes qui décorent deux absides et la façade intérieure, et par les gradins disposés en demi-cercle au fond du chœur. On comprend donc aisément que le Collège des professeurs d'architecture de la Technische Hochschule de Berlin ait chargé un homme du métier d'étudier sur place ces importants monuments et lui ait alloué une subvention pour publier les résultats de ses recherches. La somptueuse monographie de M. Schulz, à qui cette tâche fut confiée dès 1899, se distingue par l'exactitude technique des descriptions, par la précision des relevés et des plans, enfin par l'abondance et le luxe des illustrations : 70 figures dans le texte et 35 planches hors texte, dont plusieurs sont doubles et 7 en couleurs.

L'auteur ne s'est pas contenté de faire connaître les deux monuments, tels qu'ils se présentent aujourd'hui aux yeux des touristes et des archéologues ; il a voulu montrer les transformations successives qu'ils ont subies au cours des âges. C'est ainsi qu'il est amené à reproduire la fameuse inscription qui relate la fondation de la cathédrale. La transcription qu'il en donne nous paraît difficile à justifier. Au lieu de 641, n'est-ce pas 639 qu'il faut lire, conformément à l'interprétation de V. Lazzarini, *Un' iscrizione torcellana del secolo VII* (*Atti del R. Istituto Veneto*, t. LXXIII, p. 387-97)? Quant aux questions hagiographiques, que soulève l'étude même des églises de Torcello, M. Sch. ne semble pas les avoir soupçonnées. De S. Héliodore, qui est représenté dans une mosaïque du XIIe siècle et dont le sarcophage est placé au-dessus du maître-autel de la cathédrale, il nous donne le signalement en dix mots : « ancien évêque d'Altinum, patron du diocèse ; ses reliques furent transportées à Torcello par son successeur Paul vers 640 ». Dans l'abside de la nef de droite, une mosaïque représente les « quatre docteurs » de l'Église : mais on ne nous dit pas pourquoi, à côté des SS. Ambroise, Augustin et Grégoire, c'est S. Martin qui figure et non S. Jérôme. Toujours dans la cathédrale, un autel secondaire porte l'inscription : *Caput S. Caeciliae v. et m. Rom.* Depuis quand les gens de Torcello se croient-ils en possession de cette relique? M. Sch. ne s'est pas mis en peine de nous l'apprendre. Enfin la patronne de la collégiale, dont le typographe a plus d'une fois transformé le nom en Santa Forca ou Fesca, n'a pas été identifiée. D'après Flaminius Cornelius (*Ecclesiae Torcellanae... illustratae*, t. I, Venetiis, 1749, p. 53-54), elle n'est autre que Ste Fusca, compagne de Ste Maure, dont la légende place le martyre à Ravenne (*BHL.* 3222-23). Ces lacunes dans l'exposé historique ne doivent pas nous surprendre : l'auteur, qui cite parmi ses autorités Baedeker et le *Konversations-Lexikon* de Brockhaus, est sans doute peu familiarisé avec la littérature d'érudition. Nous ne lui en faisons pas un reproche : on ne peut être spécialiste dans tous les domaines. Nous regrettons seulement qu'il ne se soit pas adjoint, pour compléter sur quelques points son information, un collaborateur compétent,

Le lecteur qui saura, comme l'a fait M. Sch., restreindre sa curiosité aux points de vue technique et artistique, trouvera dans ce beau volume une publication digne des vénérables monuments de Torcello.

FR. HALKIN.

19. — * *The Catholic University of America Patristic Studies.* Vol. X-XIII, XV. Washington, Catholic University of America, 1926-1927, 5 vol. in-8°.

Nous avons déjà eu l'occasion récemment à différentes reprises (voir, en dernier lieu, *Anal. Boll.*, XLV, 385) de signaler des volumes des *Patristic Studies* publiés par l'Université catholique de Washington, sous la direction de M. Roy J. Deferrari, qui, de son côté vient d'éditer, dans la *Loeb Classical Library*, un premier tome de la correspondance de S. Basile (cf. infra, p. 178). Leur nombre continue à s'accroître avec une rapidité qui finit même par inquiéter quelque peu. L'hagiographie n'est que fort indirectement intéressée par les derniers volumes qui nous sont parvenus, et nous nous contenterons, cette fois, d'en signaler seulement les sujets. Le tome X contient une étude de Sœur Mary Finbarr Barry sur le vocabulaire des « moral-ascetical works » de S. Ambroise ; le tome XI, un travail du Rev. Frederick Walter Augustine Dickinson sur l'emploi de l'optatif dans les écrits de S. Jean Chrysostome ; le tome XII, des recherches de Sœur Miriam Annunciata Adams sur la latinité des lettres de S. Ambroise ; le tome XIII, un travail de Sœur Agnes Clare Way sur la langue et le style des lettres de S. Basile ; enfin, le tome XV, le texte du *De Nabuthae* de S. Ambroise avec traduction, introduction et commentaire par Martin R. P. McGuire.

J. SIMON.

20. — * St. W. J. TEEUWEN. *Sprachlicher Bedeutungswandel bei Tertullian.* Paderborn, F. Schöningh, 1926, in-8°, XVI-147 pp. (=*Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums*, XIV, 1).

21. — * Aug. BLUDAU. *Die Pilgerreise der Aetheria.* Ibid., 1927, VII-294 pp. (Même collection, XV, 1, 2).

La collection avantageusement connue qui se publie sous le patronage de MM. Drerup, Grimme et Kirsch est ouverte à des travaux d'un genre varié, comme l'indiquent bien les titres que nous venons de transcrire. Les recherches de M. Teeuwen sur la langue de Tertullien sont d'un philologue qui connaît bien son sujet et n'ignore pas les secrets du métier. Le latin du puissant écrivain n'est pas, nous dit M. T., le latin classique ; ce n'est pas non plus le latin populaire. C'est un mélange de l'un et de l'autre. Une nouvelle langue est en formation, la langue chrétienne, que M. T. avec raison distingue du langage ecclésiastique. Elle n'est point caractérisée par une morphologie nouvelle ou un style qui lui soit propre. La nécessité d'exprimer des idées nouvelles a certainement amené l'introduction d'une terminologie particulière, souvent empruntée

au grec. Mais le plus fréquemment on constate l'adaptation du vocabulaire existant sous l'influence de la pensée chrétienne. Le sens de certains mots se restreint ou se nuance, de nouvelles expressions sont créées avec des éléments existants. Il suffit de parcourir la table des mots qui termine le volume de M. T. pour avoir le sentiment de la transformation profonde que le langage avait subie dès le temps de Tertullien et pas nécessairement par son fait. Je n'insiste pas sur certains termes comme *statio*, *traditio*, *confessio*, *sanctus*, *communicatio*, etc. Voir les considérations de M. T. sur *passio*, *pati*, *crux*, *pax*, etc., mots empruntés au langage commun, puis toute une catégorie de termes juridiques et militaires transportés dans le domaine religieux. M. T. n'a pas prétendu épuiser son sujet, et, sans parler des autres représentants de l'antique littérature chrétienne, Tertullien peut fournir encore la matière de travaux analogues. C'est un grand mérite d'avoir ouvert la voie à des études où l'histoire et la psychologie sont également intéressées.

Les articles du Dr Bludau, actuellement évêque d'Ermland, parus dans diverses revues sur le Pèlerinage d'Aetheria, l'ancienne Silvia, sont périmés par la publication du volume qui embrasse le sujet dans son ensemble. Ce texte fameux, dont on espère toujours découvrir un exemplaire complet, a fourni la matière d'un si grand nombre de travaux de détail qu'il était bien difficile de connaître le dernier mot de la science sur tous les problèmes qui s'y rattachent. Cela sera désormais relativement aisé grâce à Mgr Bludau, qui n'a pas jugé nécessaire d'ajouter de nouvelles hypothèses à celles que l'on avait proposées déjà, mais a préféré exposer et discuter les résultats les plus sérieux de la recherche, surtout au point de vue de l'histoire. Après avoir apprécié les différentes éditions de la *Peregrinatio*, l'auteur suit pas à pas la pieuse femme dans ses voyages, et donne sur chaque étape les éclaircissements nécessaires ; puis il s'arrête à la description de la liturgie de Jérusalem, le morceau capital de la relation. Ce commentaire détaillé est complété par l'examen des principales opinions émises sur la personnalité de la pèlerine et sur l'époque du voyage. Les raisons apportées par Meister pour reculer la date jusqu'aux années 533-539, sont soigneusement pesées, et jugées insuffisantes. Avec Weigand, Baumstark et la plupart des connaisseurs, l'auteur place la *Peregrinatio* dans les dernières années du IVe siècle, et attribue le récit à Etheria ou Aetheria, en quoi il suit encore l'opinion qui a prévalu en ces derniers temps. Il était intéressant de rappeler les diverses tentatives qui ont précédé cet accord. Celle de Goussen, qui n'a pas rallié beaucoup de partisans, donne lieu à quelques observations. Ce savant avait mis en avant le nom d'une dame gauloise, Flavia, fondatrice d'un monastère à Gethsémani, connu par une Vie de S. Théognius, lequel fut reçu *ἐν τῷ Φλαβίας καλουμένῳ μοναστηρίῳ* (*BHG.* 1786). La Vie du même saint par Cyrille de Scythopolis (*BHG.* 1787) nous apprend qu'avec le monastère elle avait fondé *ἐκκλησίαν τοῦ ἁγίου μάρτυρος*

Ἰουλιανοῦ. Il s'agit de savoir quel est le patron de cette église. De tous les homonymes que l'on rappelle à ce propos, il n'y a que deux noms à retenir, S. Julien de Cilicie, spécialement honoré à Antioche et S. Julien de Brioude. Est-il invraisemblable que Flavia ait bâti, en Palestine, un sanctuaire en l'honneur d'un martyr de son pays ? On l'a pensé, parce qu'à cette époque le caractère local du culte des martyrs ne permet guère de supposer qu'un saint d'Occident ait pu être honoré dans l'autre moitié de l'empire. Il ne faut pas exagérer cette difficulté. Précisément dans le livre des Miracles de S. Julien (c. 33), Grégoire de Tours raconte comment le culte de ce saint fut transporté en Orient par un marchand qui avait à bord des reliques provenant de la basilique de Brioude. H. D.

22. — * Roy J. Deferrari. *Saint Basil. The Letters.* With an English Translation. Vol. I. London,W. Heinemann, 1926, in-12, LVI-366 pp. (= *The Loeb Classical Library*, N° 190).

Donnant suite à un projet déjà ancien, M. Roy J. Deferrari vient de faire paraître dans la *Loeb Classical Library* le premier tome de la correspondance de S. Basile (lettres I à LVIII). Durant la guerre, M. P. Van den Ven, alors « Visiting Professor » à l'Université de Princeton, avait conçu le plan d'une édition critique des lettres de S. Basile, et il s'était adjoint comme collaborateur un de ses élèves préférés, M. D. Une liste aussi complète que possible des manuscrits avait été dressée, et, grâce aux subventions de l'université, une dizaine déjà avaient pu être photographiés, à commencer par ceux de Paris. Depuis lors l'auteur du projet s'est vu absorbé par des occupations peu compatibles avec les assujettissements du travail philologique. M. D. n'a pas cru devoir attendre l'apparition nécessairement assez lointaine du travail que les amis de M.Van den Ven voudront continuer à espérer. Le texte qu'il nous offre n'est pas précisément ce qu'on souhaitait. C'est celui des Mauristes avec la collation, faite jadis, de six manuscrits seulement, tous de la Nationale de Paris : ms. gr. 506 (= A), 763 S. (= B), 967 (= C), 1021 S. (= D), Coisl. 237 (= E), 1020 S. (= F). Or les quatre manuscrits A, D, E et F avaient déjà été utilisés par les Mauristes, qui ont revu l'édition parisienne de 1618, en se servant, eux, de neuf manuscrits. Il se fait que les six manuscrits collationnés par M. D. représentent les deux branches distinguées par le regretté abbé J. Bessières dans *La tradition manuscrite de la correspondance de saint Basile* (Oxford, 1923) — travail que M. D. a d'ailleurs trop peu mis à profit — mais aucun n'est de la famille la plus importante de la première branche, dont les meilleurs manuscrits ne sont pourtant pas enfouis dans des bibliothèques jalousement gardées et dont deux avaient déjà servi aux Mauristes, le *Vaticanus* 434 et le *Parisinus* 334 S. On peut se demander si l'édition de Garnier et Maran est dépassée. M. D. n'a rien fait, il l'avoue, pour améliorer lui-même la chronologie des Mauristes. Toutes les lettres figurent dans le

même ordre, et, à l'occasion, une simple note avertit le lecteur que des recherches plus récentes ont montré que telle pièce n'est pas à sa vraie place. Les questions d'authenticité non plus n'ont pas été abordées, et M. D. ne laisse pas soupçonner le grave problème posé, il y a peu de temps, au sujet de la fameuse lettre VIII que M. R. Melcher et feu Bousset revendiquent pour Évagre le Pontique (cf. *Anal. Boll.*, XLIII, 162). D'ailleurs l'information de l'auteur, en général, présente des lacunes étranges dont se ressentent et l'introduction sur la vie et les œuvres de Basile et l'annotation. Ainsi il ne paraît pas avoir connaissance des travaux de M. J. Wittig (cf. *Anal. Boll.*, XLI, 180), non plus que de l'étude de M. G. Coppola, *L'archetipo dell' Epistolario di Basilio*, dans *Studi italiani di filologia classica*, N. S., t.III (1924), p.137-50, ni d'autres recherches récentes. Nous profitons de l'occasion pour signaler des pages du P. G. de Jerphanion qui risquent de continuer à passer trop inaperçues : *Ibora-Gazioura ? Étude de géographie pontique*, dans *Mélanges de la Faculté orientale de l' Université Saint-Joseph*, t. V, 1 (Beyrouth, 1911), p. 333-54, et pour rappeler que M. A. Stegmann a fait paraître, en 1925, dans la *Bibliothek der Kirchenväter*, une anthologie de lettres de Basile traduites en allemand (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 134). Pour ce qui regarde la biographie de S. Basile, l'*encomium* d'Éphrem est d'une authenticité et d'une valeur historique à tout le moins très douteuses. De la liste bibliographique devraient être expulsés nombre d'ouvrages périmés ou qui n'eurent jamais de sérieuse valeur scientifique. La traduction anglaise a été facilitée par celle de Jackson. A ajouter aux *corrigenda* : p. XLV, Rivière ; p. 2, E, au lieu de G ; p. 227, Paris, au lieu de London. J. SIMON.

23. — * Vacher BURCH. *Myth and Constantine the Great.* Oxford University Press, 1927, in-8°, IX-232 pp.

On s'imagine difficilement qu'un livre imprimé avec l'élégance et le soin que la Presse Universitaire d'Oxford met à ses moindres travaux ne vaille pas la peine d'être lu, et l'on se jette avec curiosité sur un ouvrage de belle apparence, dont l'auteur annonce dès la première page une découverte qui va bouleverser les idées reçues. Oserons-nous avouer que nous avons relu plusieurs fois le « Constantin » de M. Burch, non certes pour renouveler la satisfaction intellectuelle éprouvée à une première lecture, mais pour tâcher de saisir, au milieu d'un exposé extraordinairement embrouillé, la véritable pensée de l'auteur, et ne pas nous méprendre sur la valeur de sa découverte ? Et nous n'osons nous flatter d'y avoir réussi. Mais nous croyons avoir compris que le document, qui oblige à réviser le jugement de Mgr Duchesne sur la légende de S. Silvestre et à renouveler la critique du *Liber Pontificalis*, est une Vie de Constantin, qualifiée de « early Romano-Sabine product », dont personne n'avait parlé jusqu'ici, et pour cause, car elle n'a jamais existé que dans l'imagination de M. B. Elle est le postulat du système créé

par lui de toutes pièces, système trop compliqué pour être résumé en quelques lignes. A qui voudrait pénétrer la méthode de l'ingénieux auteur, habile à découvrir n'importe où des arguments pour sa thèse, nous recommandons les pp. 154-158, où S. Ménas et une dame égyptienne, nommée Sophie, citée dans les miracles de ce martyr (*Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 130, et non 4 and 31), entrent dans une combinaison destinée à prouver que jamais Constantin ne fonda d'églises dédiées à une personne mais à des abstractions, que l'on fit ensuite de vains efforts pour transformer en réalités. C'est l'esprit Romano-Sabin qui suggère cette trouvaille, et bien d'autres que nous renonçons à relever. Nous n'exagérons rien en disant que les positions de Mgr Duchesne ne sont nullement menacées. H. D.

24. — * *Acta conciliorum oecumenicorum*, iussu atque mandato Societatis scientiarum Argentoratensis edidit Eduardus Schwartz. Tomus primus. *Concilium universale Ephesenum.* Volumen primum. *Acta graeca.* Partes I, II, V. Collectio Vaticana 1-80, 140-164. Berolini et Lipsiae, W. de Gruyter, 1927, 3 fasc. grand in-8°, xxvi-128, vii-110, v-142 pp.

A mesure que l'on voit se succéder avec une régularité exemplaire les volumes de la nouvelle collection des conciles œcuméniques commencée en 1914 par M. Ed. Schwartz, deux choses apparaissent de plus en plus clairement : l'immensité de l'effort déployé par le savant éditeur, et l'urgente nécessité à laquelle répond son entreprise (cf. *Anal.Boll.*, XLIII, 417). Les Actes grecs du premier concile d'Éphèse, qui doivent former la matière du présent volume, nous sont parvenus à l'état complet, sous trois formes que M. S. appelle, d'après les manuscrits qui nous les ont rendus : la collection Vaticane, la collection Seguier et la collection d'Athènes. Toutes trois seront publiées intégralement, ainsi que d'autres plus abrégées ou fragmentaires. Entre tous ces recueils règne la plus étrange diversité de composition. Il suffit pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur les tableaux synoptiques dressés par l'éditeur (I, p. xxi-xxvi), lesquels, soit dit en passant, ne deviendront tout à fait clairs que grâce à des explications qui seront données dans les fascicules suivants. De ce sommaire comparatif, il ressort déjà que les collections grecques du concile d'Éphèse, ou ce qu'on appelle de ce nom, ne possèdent pas d'unité propre. Comme les collections latines, ce sont proprement des dossiers de controverse se rapportant aux questions et aux affaires traitées dans le concile ou à son occasion. Beaucoup des pièces qui s'y trouvent n'y sont entrées que par la volonté du compilateur, et n'appartenaient pas originairement aux Actes du concile. Il n'en est pas moins évident que leur choix, leur arrangement et l'état dans lequel elles se présentent, donnent une indication de la plus haute importance sur la valeur de la tradition par laquelle nous sont parvenus les documents conciliaires. Cette in-

dication fait coup double, car une bonne partie de ces matériaux accessoires se trouvent répétés dans les collections du concile de Chalcédoine et du deuxième concile de Constantinople. Quant au profit que la patristique pourra tirer des recherches de M. S., il est superflu d'y insister. Le savant critique fait remarquer au passage que dans le manuscrit Vatic. 2179, qui contient un abrégé des Actes d'Éphèse, il a trouvé une copie de l'histoire ecclésiastique de Gélase qui a échappé aux éditeurs des *Griechische Kirchenväter* de Berlin (I, p. 1, note). On est heureux de voir qu'il n'appuie pas autrement sur cette omission assez explicable et qui n'a peut-être pas entraîné de conséquences bien graves. Il est plus dur pour ses devanciers, les anciens éditeurs des Actes grecs d'Éphèse. Voici le compliment que reçoivent les derniers venus : « Operi ab editoribus Romanis non perpetrato sed incepto nihil addiderunt qui secuti sunt conciliorum collectores vel cloaca illa maxima Migneana, quae Patrologiae Graecae nomine gloriatur, quamvis verae patrologiae gravissima damna intulerit et inferre pergat (I, p. XVIIII)». Le docte et laborieux Pusey, pour la peine qu'il a prise à exhumer les œuvres oubliées de S. Cyrille, est enterré lui-même sous un éloge ambigu qui fait à son œuvre une épitaphe lamentable (p. XIX-XX). A l'édition de M. S., on reprocherait peut-être avec raison un certain excès de diligence. De simples variantes orthographiques, ou des irrégularités d'écriture telles que *ἀδελφόνς* pour *ἀδελφούς* (I, p. 32, l. 19) sont un poids mort dont l'appareil critique eût gagné à s'alléger. Des vétilles comme *παρα* (I, p. 6, l. 19), *ἐρμηνείας* (p. 7, l. 20), *τής εὐσεβείας* (II, p. 9, l. 8), *παραγένεσθαι* (ibid., l. 32) etc. prouvent que la correction absolue n'est pas de ce monde. M. S. lui-même a pris soin de signaler (II, p. v) une méprise qui aurait pu avoir une portée plus sérieuse. Le second témoin de la « Collection Seguier » est représenté dans l'appareil critique par deux manuscrits de la fin du XVIe siècle, Munich 115 et 116, copiés sur un exemplaire que l'on croyait perdu. Or cet exemplaire censé introuvable se trouvait bel et bien à Vilna, dans la bibliothèque du Cte Mawros, d'où il a passé à la bibliothèque Publique de Léningrad en 1921. Une lettre du savant et obligeant M. W. Beneševič, qui s'était empressé d'avertir M. S., n'arriva pas à destination, et la « collection Seguier » était déjà en majeure partie imprimée quand M. S. eut l'occasion d'apprendre de M. Beneševič l'erreur où il était tombé. *Nec scire fas est omnia !* Le dommage, heureusement, n'a rien d'irréparable et nous n'aurions pas même songé à en parler, si l'auteur de cette œuvre puissante s'était montré plus généreux ou du moins plus juste envers les pionniers, qui lui ont tout de même frayé la route, à travers les difficultés que ne soupçonnent plus les travailleurs d'aujourd'hui. P. P.

25. — * F. D. Moorrees. *De organisatie van de christelike Kerk van Noord-Afrika in het licht van de brieven van Augustinus*. Groningen, J. B. Wolters, 1927, in-8°, VIII-122 pp.

Quoique l'auteur ne le dise pas, son travail, qui a pour objet l'organisation de l'Église chrétienne dans l'Afrique du Nord, a les allures d'une thèse de doctorat, et cette circonstance expliquerait, excuserait en même temps, l'étroitesse du programme. C'est aux lettres de S. Augustin seulement que sont empruntés les éléments d'une étude qui demanderait à être appuyée sur une base très large. L'auteur a d'ailleurs été obligé, par la force des choses, de franchir souvent les limites qu'il s'était imposées et personne ne songera à le blâmer de ce chef. Après avoir établi que l'épiscopat est la base de l'organisation ecclésiastique et indiqué, autant qu'on peut le faire, l'étendue du diocèse d'Hippone, il esquisse la situation créée par le schisme Donatiste. De là il passe à l'étude de l'organisation du diocèse d'Hippone, et examine les conséquences de la multiplication des diocèses. Il termine par un tableau de la vie chrétienne dans l'Église d'Afrique. Les travaux de R. H. Holme, *The Extinction of the Churches in North Africa* (1898), de Iselin (articles sur le même sujet, 1918), du P. Mesnage, *Le christianisme en Afrique*, 1914-1915, sont mis à contribution, et leurs conclusions discutées.

H. D.

26. — * [Georg Rhode]. *Das Leben des heiligen Porphyrius Bischofs von Gaza beschrieben von dem Diakon Markus.* [Berlin], Bard, 1927, in-12, 132 pp. (= *Hortus Deliciarum*).

Que celui qui est en quête d'une lecture instructive et édifiante prenne en main ce petit volume coquet et lise cette traduction allemande d'une vieille biographie grecque du Ve siècle, il ne sera pas déçu. Le docte traducteur se chargera de lui dire ce que fut l'époque où vécut cet ancien ermite de Scété et du Jourdain devenu évêque de Gaza, en Palestine, quel est ce diacre Marc, le pieux et véridique biographe, et ce que cache tel mot du récit moins facile à entendre. Les autres volumes de la collection *Hortus Deliciarum* ne sont pas tous précisément recommandables, et il est bien regrettable que cette Vie de S. Porphyre voisine avec l'*Ars amandi* d'Ovide.

J. Simon.

27. — * W. E. Crum. *Die koptische Uebersetzung des Lebens Symeons des Styliten.* Extrait de *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde der älteren Kirche*, 1927, fasc. II, p. 119-28.

Ayant examiné du point de vue linguistique le fragment de la Vie bohaïrique de S. Syméon Stylite, conservé dans le manuscrit Vatican. Copt. LXI, M. W. E. Crum s'est judicieusement avisé que ce texte n'intéresse pas seulement les grammairiens et les lexicographes. Le bref aperçu qu'il en donne est bien fait pour piquer la curiosité. Le manuscrit du Vatican est un recueil factice composé de feuillets de provenance diverse, dont l'un porte la date de 962 après J. C. ; le reste du volume paraît remonter approximativement

à la même époque. Sur l'âge et la provenance de notre version copte, nous n'avons aucune indication positive. Elle dérive certainement du récit d'Antoine, par une recension grecque qui ne correspond exactement à aucune de celles que l'on connaît jusqu'à présent. A tout prendre, le terme de comparaison dont elle s'écarte le moins,seraient encore les deux textes choisis par M. Lietzmann comme représentatifs de cette tradition compliquée. M. C. estime que le traducteur copte a traité fort librement son original. Tombant sur le personnage anonyme qui est en cause, cette supposition n'a rien de téméraire ni d'injurieux. Mais faut-il nécessairement mettre à la charge de l'interprète copte toutes les altérations et embellissements artificiels que l'on croit remarquer dans sa version ? C'est une autre affaire. La légende de Syméon a passé par bien des métamorphoses, dont toutes les traces n'ont pas encore été identifiées. Nous aurons prochainement l'occasion de reparler d'une version géorgienne, qui reflète à n'en pas douter une recension syriaque très archaïque, intermédiaire entre le texte du Vatican et celui du British Museum. Si quelqu'un prétendait que notre copte remonte pareillement à quelque variété hybride du texte d'Antoine, quelle fin de non-recevoir pourrait-on lui opposer ?

Comme preuve de l'intérêt considérable que peut présenter la version copte, nous citerons une leçon, indiscutablement authentique, qui paraît avoir embarrassé M. C. A son arrivée à *Θαλασσεος* (Télanissos), Syméon, avant de se faire construire sa première colonne, demeura pendant quatre ans debout sur une « pierre creuse », *ωνι μφορπερ*, exposé à toutes les intempéries des saisons. Ce détail un peu inattendu est garanti par un parallélisme que l'on peut qualifier d'évident. S. Syméon Stylite le Jeune, quand il vint se fixer au Mont Admirable, commença aussi par habiter *ἐπὶ ξηρολίθου... ἐν τῷ ὑπαίθρῳ ἐν κλιβανίῳ* (H. DELEHAYE, *Les Saints Stylites*, p. 254). Pour le sens, sinon pour la forme lexicographique, *κλιβάνιον*, « creux de rocher », ou « pierre excavée » (ÉLIEN, *Hist. nat.*, II, 22) est un équivalent très rapproché de *ωνι μφορπερ*. Peut-on aller jusqu'à dire que notre version copte rend vraisemblable ou admissible l'existence d'une Vie grecque de Syméon l'Ancien, où le biographe de S. Syméon le Jeune aurait lu le mot *κλιβάνιον* ? C'est à voir ; mais de cela et du reste, il serait imprudent de juger avant d'avoir sous les yeux le texte intégral de la Vie copte. Espérons que M. C. ne nous le fera pas longtemps attendre. P. P.

28.— * Ioannes PHOCYLIDES. *Ἡ ἱερὰ λαύρα Σάβα τοῦ ἡγιασμένου ἤτοι ἱστορία τῆς λαύρας ἀπὸ τῆς ἱδρύσεως αὐτῆς μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς χρόνων. Ἐν Ἀλεξανδρείᾳ ἐκ τοῦ πατριαρχικοῦ τυπογραφείου*, 1927, in-8°, *πα'*-663 pp.

S. Sabas est mort en 532. L'histoire du monastère, encore debout, qui lui doit son existence, couvre donc un espace de quatorze siècles, et l'on conçoit que plus d'un savant, qui semblait désigné pour

l'écrire, ait reculé devant la tâche. M. J. Phocylides, le directeur du *Phare ecclésiastique* d'Alexandrie, s'est laissé tenter par ce beau sujet, et usant de toutes les ressources de sa vaste érudition, il fait passer devant nos yeux les gloires comme aussi les malheurs de la célèbre fondation qu'il n'hésite pas à appeler la *πολυπαθὴς λαύρα*. Il a divisé les annales de Mar Sabas en six périodes : 1. L'œuvre de S. Sabas jusqu'à sa mort. 2. De la mort du fondateur jusqu'à l'invasion des Perses en 614. 3. Depuis l'invasion jusqu'aux massacres de 796. 4. Depuis la fin du VIIIe siècle jusqu'à la prise de Jérusalem par Saladin. 5. De la fin du XIIe siècle jusqu'à la prise de la ville par les Turcs (1517). 6. De 1517 à nos jours. Il s'en faut que toutes ces périodes soient également connues. Les multiples épreuves que les moines eurent à subir au cours des siècles n'expliquent que trop les lacunes de notre information et l'on ne s'étonne pas de ne posséder qu'une liste incomplète des higoumènes de la Laure. Le monastère compta un grand nombre de saints illustres. Tout le monde connaît S. Jean l'Hésychaste, S. Cosmas de Maiouma, S. André de Crète, S. Étienne le Sabaïte, S. Théodore d'Édesse et son parent Michel, pour ne citer que les plus célèbres et sans compter les soixante Martyrs. C'est le monastère de Saint-Sabas qui a produit un des hagiographes les plus remarquables dont les œuvres nous soient parvenues, Cyrille de Scythopolis, le biographe de S. Sabas et de tant d'autres ascètes célèbres. Là aussi ont travaillé des poètes et des mélodes dont les créations commencent à peine à sortir de l'injuste oubli dont elles ont été trop longtemps enveloppées. N'est-ce pas là encore que fut rédigé le roman fameux de Barlaam et Ioasaph destiné à une si étrange fortune ? Il ne faut pas oublier les moines calligraphes qui ont travaillé à former la merveilleuse bibliothèque dont les restes, échappés au pillage et à la destruction, n'ont cessé d'attirer les savants de tous les pays. M. Ph. qui s'est appliqué à ressusciter ce glorieux passé, n'a pas négligé le présent ; il a fait précéder son histoire d'une description détaillée du monastère actuel de Mar Sabas. On lui en saura gré, comme aussi des tables très détaillées qui faciliteront beaucoup la consultation d'un livre bourré de faits. Les ouvrages occidentaux n'ont pas été oubliés. On regrettera peut-être que M. Ph. n'ait pas été toujours fidèle à la règle qu'il a adoptée d'écrire en caractères romains les noms des savants de nos pays. Ce n'est pas sans effort que l'on reconnaît dans *Φ. Σωλσὺ*, F. de Saulcy. H. D.

29. — * Odilo GATZWEILER O. F. M. *Die liturgischen Handschriften des Aachener Münsterstifts.* Münster i. W., Aschendorff, 1926, in-8°, 222 pp., phototypies (= *Liturgiegeschichtliche Quellen*, 10).

Cet important essai de reconstitution de la bibliothèque liturgique manuscrite d'Aix-la-Chapelle a été entrepris, nul ne s'en étonnera, sur l'invitation et grâce aux conseils compétents de M. Paul Lehmann, de qui le P. Gatzweiler fut l'élève à Munich. Publié

d'abord dans le tome XLVI de la *Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins*, le travail paraît aujourd'hui sous forme de livre dans la collection de Maria-Laach. Assuré par là même d'une plus large diffusion, il rendra de réels services tant aux hagiographes qu'aux historiens de la liturgie.

L'église qui garde le tombeau de Charlemagne, qui devint un lieu célèbre de pèlerinage et vit le sacre de tant d'empereurs, a longtemps joué un rôle de premier plan. Ce rôle se traduisit aussi dans la vie du culte public. A force de recherches et de soins le P. G. a pu examiner, décrire, ou du moins identifier environ 90 manuscrits se rattachant à Aix. C'est là un ensemble imposant et qui permettra d'étayer solidement quelques conclusions sur les usages particuliers de cette église au cours des siècles. Pour notre part nous savons gré à l'auteur du présent catalogue de n'avoir pas perdu de vue, dans le dépouillement des manuscrits, la composition des calendriers et la structure du sanctoral. Comme fêtes caractéristiques d'Aix il faut citer surtout : celles de son illustre patron S. Charlemagne, 28 janvier et 27 juillet (translation), l'une et l'autre avec octave ; la *Dedicatio beatae Mariae in Aquis*, 17 juillet (S. Alexis est transféré au 17 juin) ; celles des patrons secondaires, Ste Corona, 14 mai, et S. Leopardus, 30 septembre (S. Jérôme est fêté le 2 octobre). On sait que les reliques des SS. Leopardus et Corona furent apportées d'Otricoli à Aix, dans les dernières années du Xe siècle, par Otton III. Sur leurs sarcophages en plomb, retrouvés en 1843 et à nouveau mis au jour en 1910, la *Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins* a donné récemment (t. XLVII, paru en 1927, p. 339-41) le résumé d'une étude de M. Teichmann, avec le texte des deux inscriptions funéraires. Voici celle de S. Léopard :

Clauditur hic magnus Leopardus nomine clarus,
cuius in obsequio regnabat tertius Otto.

Le terme *obsequium* doit être pris dans le sens de solennité funéraire ; nous disons encore aujourd'hui « obsèques », « service ». Et celle de Ste Corona :

Clauditur hoc tumulo martir Corona benigna,
tertius hic Caesar quam ducens conderat Otto.

Il importe de compléter par là le commentaire de Suyskens sur S. Léopard (*Acta SS.*, Sept. VIII, 415) et de corriger un renseignement fourni à Henschenius par le légendier de Saint-Sauveur d'Utrecht à propos de Ste Corona (*Acta SS.*, Maii III, 269 ; cf. *BHL.* 8583 d) : S. Victor n'a pas été inhumé à Aix avec sa compagne dans le martyre. La Passion de S. Léopard (*BHL.* 4888) a été publiée par Suyskens d'après une copie tirée d'un recueil d'Aix-la-Chapelle et transmise en 1638 aux anciens Bollandistes par les soins du P. Gamans. Cette copie, nous la possédons encore dans le cod. 153 (fol. 226) qui contient des *Collectanea* de septembre : *Vita et Passio*

S. Leopardi martyris ex antiquo manuscripto libro ecclesiae B. Mariae Aquensis desumpta. Le manuscrit semble être aujourd'hui perdu. Peut-être était-ce le lectionnaire dont il est fait souvent mention dans les livres liturgiques d'Aix sous le nom de *nova omelia.* Par contre, quatre autres recueils hagiographiques ont été conservés ; le P. G. les a décrits en détail, et utilise fréquemment — pourquoi pas toujours ? — la *Bibliotheca hag. latina* pour identifier les textes. Ce sont les mss. 9 (XIX), 10 (XXI), 12 (XX) et 11 (XXII) du Münsterstift. Le dernier est un recueil d'homélies, auxquelles vient s'ajouter le martyrologe d'Adon ; les trois premiers sont appelés respectivement l'« Antiquum passionale », le « Novum passionale » (écrits l'un et l'autre par diverses mains, XIIIe-XVe siècles), et le « Novus liber » (1re moitié du XVe). Signalons que le texte de la première main du cod. 9 contient, fol. 173^{v}-175, une *Passio sancte Corone virginis et martyris,* avec mention du couronnement d'Otton III à Aix et de la translation des SS. Léopard et Corona ; l'*incipit* et le *desinit,* qu'a transcrits le P. G. (p. 54), coïncident avec ceux de *BHL.* 8583 d. Nous avons rencontré jadis dans le ms. Wallraf 164 de Cologne (fol. 270^{v}-272) un *Sermo de passione sanctorum martyrum Corone et Victoris,* copié par une main du XVIe siècle ; il présente les mêmes caractéristiques. Parmi les graduels, nous citerons le ms. 13 (XII) d'Aix, dit « graduel d'Arnold », rédigé au XIIIe siècle ; il nous a conservé le plus ancien texte connu de la célèbre séquence en l'honneur de S. Charlemagne : *Urbs Aquensis, urbs regalis* (Chevalier, *Repert. hymnol.*, 20916).

Le P. G. nous permettra de corriger, en terminant, les maigres renseignements, qu'à son regret il s'est vu forcé d'emprunter au *Catalogue des manuscrits* de Bruxelles (Van den Gheyn, t. I, p. 352), sur le bréviaire 2875-76 de la bibliothèque Royale. En réalité il s'agit d'un recueil composite, dont seul le calendrier, œuvre de diverses mains d'ailleurs plus récentes que le psautier qui suit, révèle à coup sûr l'usage liturgique d'Aix-la-Chapelle. La *translatio sancti Karoli* y est marquée non le 28 juillet, mais le 27, à sa vraie date. Au fol. 1 nous lisons : *Liber Ballingan* (non *Balungan*). Dans les litanies qui terminent le psautier, nous relevons des noms tels que *Eustachii, Marcialis, Iuliane, Remigi, Leobine, Albine, Sanson, Renerenci* (Reverentius, de Bayeux ?), *Egidi, Austreberta, Radegundis ;* ils ne nous orientent pas vers la région du Rhin. Puis, à partir du fol. 41, on lit le propre du temps, écrit par une autre main que le psautier. Le reste : un propre des saints fort court, bien qu'il embrasse toute l'année, l'office de la dédicace des églises, le commun des saints, n'intéresse pas spécialement Aix-la-Chapelle, encore qu'on y rencontre quelques rares noms du calendrier de Cologne.

M. Coens.

30. — * Reginald Maxwell Woolley. *Catalogue of the Manuscripts of Lincoln Cathedral Chapter Library.* Oxford, University Press, 1927, in-8°, xxiv-190 pp.

La bibliothèque capitulaire de Lincoln, riche de 247 manuscrits du moyen âge, sans parler des pièces modernes, était certes assez importante pour mériter qu'on en publiât le catalogue détaillé. Le Rev. R. M. Woolley, chanoine de l'église cathédrale, s'est chargé de ce travail. Nous y trouvons, comme il fallait s'y attendre, une belle moisson de Vies de saints en latin ; en outre des Vies anglaises, surtout en vers, ainsi que des opuscules de Richard Rolle et une curieuse lettre d'indulgence collective accordant quarante jours de pardon aux fidèles qui liraient un chapitre des Méditations sur la Vie de Notre-Seigneur attribuées à S. Bonaventure (Ms. B. 6. 6., du XVe siècle) ; la même indulgence à peu près se lit dans le manuscrit de Cambridge Mm. 5. 37, comme le remarque M. W., renfermant des œuvres de Richard Rolle. Dans la plupart des cas, les descriptions de M. W. sont assez complètes pour permettre d'identifier la pièce sans peine ; bien souvent d'ailleurs, l'auteur du Catalogue, dont la formation hagiographique semble excellente, se réfère directement au numéro de la *BHL*. Il n'a malheureusement pas jugé bon de faire de ce système une règle tout à fait générale. S'il n'a pas cru devoir donner d'indications précises sur le Passionnaire A. 1. 20 (2), où il se contente de fournir une liste des fêtes qui s'y rencontrent, c'est sans doute que les Vies en question sont de simples abrégés. Il est permis de regretter que celui de ses confrères auquel il a confié la tâche de rédiger l'index l'ait fait avec moins de soin que l'auteur n'en avait apporté à ses descriptions : la liste des noms de saints omis se monte à 130 ou 140,les Passionnaires si bien décrits n'ayant pas été dépouillés ; les fausses identifications ne manquent pas : Marina-Marinus confondue avec Maria B. Virgo, S. Edmond d'Abingdon avec S. Edmond roi, pour ne pas citer d'autres exemples. Signalons, dans le corps de l'ouvrage, quelques erreurs de détail : le dimanche « quinongeniti (sic) » (p.80) est le premier après Pâques « Quasi modo geniti » ; à la p. 103, num. 9, *BHL.* 3334 est certainement une erreur, et à la p. 133, au bas, *BHL.* 2128 une coquille pour *BHL.* 428 ; à la p. 134, le num. 1 du manuscrit C. 2. 7 a bien l'air d'être simplement la suite du num. 9 du manuscrit C. 1. 13. P. Grosjean.

31. — * *Catalogue des manuscrits alchimiques grecs* publié sous la direction de J. Bidez, A. Delatte, F. Cumont, J. L. Heiberg et O. Lagercrantz, t. I-III. Bruxelles, M. Lamertin, 1924-1927, 3 vol. in-8°, x-320, vi-369, 84 pp.

Bien qu'il y ait une recette attribuée à S. Grégoire de Nazianze : *Σκευασία ἄλατος σκευασθεῖσα ὑπὸ τοῦ ἁγίου Γρηγορίου τοῦ θεολόγου* (II, 62), qu'un manuscrit alchimique important commence par une Vie de saint (III, 23, cf. *Catal. gr. Germ.*, 362), que des noms de saints se mêlent parfois, on ne sait trop comment, à des textes où on ne s'attendrait pas à les rencontrer, il ne faudrait pas exagérer les rapports de l'alchimie et de l'hagiographie. Mais tout ce qui

nous aide à mieux connaître l'antiquité et les idées dont le moyen âge a pu hériter doit retenir notre attention, et l'œuvre des savants que M. Bidez a su grouper autour de lui et dont il dirige l'effort désintéressé mérite la sympathie et la reconnaissance de tous les travailleurs. Pour arriver à des résultats en cette matière ingrate, un inventaire détaillé des textes qui nous sont parvenus était indispensable. On le dresse méthodiquement, en dépouillant un à un les manuscrits alchimiques de toutes les bibliothèques, et les savants les plus qualifiés se sont chargés d'explorer les fonds qui sont à leur portée. M. H. Lebègue, à lui seul, a catalogué les manuscrits de la bibliothèque Nationale de Paris. M. C. O. Zuretti, qui s'est chargé des manuscrits italiens, a été aidé dans sa tâche par MM. Lagercrantz, Heiberg, Hammer-Jensen, Bassi et Martini. Les manuscrits des îles Britanniques ont été décrits principalement par Mme D. W. Singer. A Mlle M. Delcourt nous devons les tables de chaque volume et de précieux index des titres et des *initia* (I, 234-319). Ce qu'il a fallu de patience et de courage pour identifier les restes de cette littérature « surabondante et rébarbative », comme l'a justement qualifiée M. Bidez, on en jugera en parcourant les titres et les extraits dont le déchiffrement exige des connaissances paléographiques et philologiques très spéciales. On ne peut, dès maintenant, indiquer avec précision quel sera l'aboutissement du travail si bien organisé, dont les premiers résultats sont remarquables. Déjà l'on devine ce que les textes alchimiques, bien établis, ajouteront à notre connaissance de la langue. Voir un spécimen, t. III, p. 78-81. La description des manuscrits est fort claire. Peut-être pourrait-on demander à tel savant helléniste de surveiller son latin. H. D.

32. — * *Enciclopedia universal ilustrada Europeo-Americana.* Tomo LVII. Barcelona, Espasa-Calpe, [1927], in-8°, 1572 pp., nombreuses cartes et gravures.

33. — * *Ecclesia. Encyclopédie populaire des connaissances religieuses* publiée sous la direction de l'abbé R. Aigrain. Paris, Bloud et Gay, 1927, in-8°, VII-1111 pp., illustrations, cartes.

Le lecteur de notre *Bulletin* se rappellera les vifs éloges adressés ici à des volumes précédents de l'encyclopédie Espasa ; en parcourant la liste des publications qui termine chacun des fascicules de notre revue, il a pu suivre le développement si rapide et si régulier de cette admirable entreprise. Une lacune, sagement ménagée durant la guerre entre les tomes XX et XXIX (cf. *Anal. Boll.*, XL, 414), a été comblée depuis lors ; le volume que nous annonçons aujourd'hui est donc bel et bien le 57e de la collection. D'ores et déjà, c'est tout un monde que les éditeurs de Barcelone ont placé, par le texte et par l'image, à la portée des travailleurs. Il nous est agréable de rappeler à ce propos que le tome XXII, paru en 1924, contient l'article *Espasa*, qui renseigne parfaitement sur la direction actuelle, les divers services et l'outillage technique de la grande maison bar-

celonaise. En tête du tome précédent, consacré entièrement à la rubrique *España*, avait paru une liste des membres du comité de rédaction et des collaborateurs de l'*Enciclopedia*.

Le tome LVII, qui va de *Sola* à *Subnutrición*, nous a fourni l'occasion de jeter un coup d'œil d'ensemble sur les six volumes, tous parus dans le courant des années 1926-1927, qui comprennent et achèvent à peu près la lettre *S*. Celle-ci nous intéresse d'autant plus qu'elle présente en foule les notices, la plupart topographiques, des noms composés de *San-*, *Santa-*, *Santo-*, *Sâo-*, *Saint-*, *Sankt-*, etc. Tout d'abord, signalons à nouveau le choix vraiment original de l'illustration ainsi que la profusion des plans et des cartes ; les articles *Sagunto*, *Salamanca*, *Santander*, *Santiago de Compostela*, *Santo Domingo de Silos*, *Segovia*, *Sevilla*, *Siena*, sont remarquables à ce double point de vue. On y trouve, à côté des renseignements de la statistique la plus moderne, de véritables monographies d'art et d'histoire. Il nous paraît d'ailleurs que les notices géographiques comptent parmi les plus soignées, surtout lorsqu'elles ont pour objet des villes d'Espagne ou d'Amérique. Pour la France, c'est le plus souvent le *Dictionnaire* bien connu de Joanne qui a été consulté et mis à la disposition du public de langue espagnole. Nous est-il permis de regretter que la ville belge de Saint-Hubert (LII, 1370) ait été l'occasion de quelques erreurs fâcheuses ?

Qu'au cours d'une œuvre de pareille envergure il se trouve de-ci de-là des fautes et des défaillances, voilà qui n'étonnera personne. La critique hagiographique en épinglera quelques-unes : ainsi, on rencontre à deux reprises le même S. Savinien de Sens (LII, 1077 : *S. Sabiniano*, LIV, 798 : *S. Saviniano*), mais nulle part S. Savin de Lavedan, qui pourtant touche à l'Espagne de bien plus près. Le seul *S.Sabino* qui paraît ici (LII, 1078) sera bien difficile à identifier. A défaut de répertoires d'un usage trop encombrant, le *Biographical Dictionary of the Saints* de feu Mgr Holweck (*Anal. Boll.*, XLIV, 380) eût pu rendre ici de sérieux services aux éditeurs. Les *Acta Sanctorum* ne devraient jamais être cités suivant une tomaison continue : « *Act. SS.*, t. XXXII » (LII, 720). Peut-être, parmi les notices biographiques, nos prédécesseurs Sollerius et Stilting auraient-ils mérité au moins une part de la place si libéralement accordée à quelques novateurs dont la gloire, en art, en littérature, en politique, nous paraît encore bien jeune. L'iconographie des saints et l'archéologie sont d'ailleurs fort dignement représentées ; citons au hasard *Santiago el Mayor*, *Sagrada Familia*, *Sacrificio*, *Sarcófago*, *Sebastián* (*San*), etc. Nombre de tableaux et de sculptures ayant pour objet un thème hagiographique se trouvent encadrés dans les notices soit de leurs auteurs soit des lieux qu'ils décorent. Au tome LVI, p. 404, en face d'un admirable apôtre S. Simon par Rubens (musée du Prado à Madrid), nous avons remarqué un dessin moderne qui figure un bien curieux S. Syméon Stylite. Ce n'est pas le seul endroit où l'art d'aujourd'hui sert de repoussoir à celui d'autrefois.

Le volume auquel M. Aigrain a donné pour titre *Ecclesia* ne prétend pas rivaliser avec les grandes entreprises du genre de l'encyclopédie catalane. Poutant le nom d'encyclopédie n'est point usurpé, car on trouve ici, traitées systématiquement, toutes les grandes questions auxquelles un catholique éclairé a le devoir de s'intéresser. Des exposés très concis à la fois et très documentés, tels que des spécialistes seuls sont capables de les écrire, — M.A. a réussi à grouper plus de trente collaborateurs des plus qualifiés — rendront plus de services qu'une suite d'articles dispersés selon les hasards de l'ordre alphabétique. Les matières sont distribuées sous trois grandes rubriques : doctrine, histoire, action religieuse. Une revue rapide de la seconde section donnera une idée de la composition du recueil. Nous indiquons les titres avec les noms des auteurs. *Introduction*, G. Goyau. *Comment on fait l'histoire*, R. Aigrain. *Histoire de l'Ancien Testament*, H. Pérennès. *Jésus-Christ*, L. de Grandmaison. *Histoire de l'Église*, R. Aigrain, E. Vacandard, J. Carreyre, F. Mourret. *Géographie de l'Église catholique*, R. Aigrain, A. Brou. *Les Églises séparées*, A. Brou. *Histoire de la philosophie chrétienne*, G. Duret. *La littérature chrétienne*, P. de Labriolle, G. Duret, J. Calvet. *L'art chrétien*, H. Leclercq, L. Bréhier, L. Gillet, V. Reyre, R. Aigrain. *Ce qu'il faut savoir des religions non-chrétiennes*, A. Bros. *La liste des Papes*, L. Cristiani. *Les principaux saints*, J. Baudot. *Lexique historique*, R. Aigrain. L'ensemble est excellent, et le volume rendra les plus grands services. Il fait honneur au savant qui a dressé le plan de cette encyclopédie d'un caractère éminemment pratique, et dont la compétence variée s'affirme dans plusieurs chapitres importants. Nous parlons de ce qui est à notre portée. Un musicien nous affirme qu'il ne connaît pas de meilleure esquisse de l'histoire de la musique religieuse que celle de M. Aigrain. M. Coens.

34. — * *Historische Aufsätze Aloys Schulte zum 70. Geburtstag gewidmet von Schülern und Freunden.* Düsseldorf, L. Schwann, 1927, in-4°, 336 pp., portrait.

Le présent recueil de mémoires s'ouvre par une longue « liste des travaux les plus importants d'A. Schulte » ; elle est à elle seule un éloquent exposé des motifs qui justifient la citation de l'éminent professeur de Bonn à l'ordre du jour de la science. On y remarquera particulièrement la collaboration de l'ancien archiviste à l'*Urkundenbuch* de Strasbourg et de Fürstenberg, les recherches du critique sur divers points controversés de diplomatique allemande, les substantiels ouvrages de l'économiste sur les transactions commerciales au moyen âge, et son livre capital : *Der Adel und die deutsche Kirche im Mittelalter.* Tout récemment encore paraissaient sous sa signature une étude documentaire *Die Kaiser- und Königskrönungen zu Aachen* (1924) et la luxueuse publication commémorative *Tausend Jahre deutscher Geschichte und deutscher Kultur am Rhein* (1925). Rien d'ailleurs ne nous fait croire que cette liste soit près de se clore.

On ne s'étonnera pas que les 21 études qui composent ces « Mélanges d'histoire », reflètent à leur manière l'étonnante variété qui caractérise le labeur scientifique de M. Schulte. Plusieurs d'entre elles, celle de M. Strieder sur l'exportation allemande des métaux en Afrique au XVIe siècle, par exemple, ou celle de M. Kirsch sur la bataille de la Marne, sortent entièrement du cadre de l'histoire ecclésiastique. Nous signalerons seulement parmi celles qui nous intéressent davantage : Georg WOLFRAM, *Zur Geschichte der Einführung des Christentums und der Bildung der Archidiakonate in Lothringen* (p. 18-29) ; Hermann AUBIN, *Zum Uebergang von der Römerzeit zum Mittelalter auf deutschem Boden* (p. 30-43) ; Wilhelm LEVISON, *Zur Geschichte des Klosters Tholey* (p. 62-81) ; Konrad BEYERLE, *Das Briefbuch Walahfrid Strabos* (p. 82-98) ; Gerhard KALLEN, *Das Gandersheimer Vogtweistum von 1188* (p. 149-70) ; Justus HASHAGEN, *Gottesgnadentum und Kirchenregiment im Mittelalter* (p. 171-78) ; Paulus VOLK, *Das Seminar der Bursfelder Benediktinerkongregation zu Köln* (p. 190-213) ; Max BRAUBACH, *Das Domkapitel zu Münster und die Koadjutorwahl des Erzherzogs Maximilian* (p. 239-51) ; Alexander SCHNÜTGEN, *Die Frage der katholischen Feiertage in Rheinpreussen in der Aera Altenstein* (p. 264-77).

Nos études retireront un profit tout particulier des recherches de M. Wolfram, un ancien collaborateur de M. Schulte à Strasbourg, et de M. Levison, son collègue actuel à l'université de Bonn. Il nous reste à en dire un mot. M. W. s'occupe de la première évangélisation des territoires lorrains et de la formation des archidiaconés de Metz, Vic et Marsal. Après avoir résumé ses précédents travaux sur la question, l'auteur confirme ses conclusions anciennes : Metz a dû recevoir la foi chrétienne peu de temps après Trèves, et la succession épiscopale paraît bien s'y être continuée sans interruption à partir des dernières années du IIIe siècle. Mgr Duchesne, dont l'autorité aurait pu être invoquée ici, était déjà de cet avis (*Fastes épiscopaux*, III, 54). Pour éclairer la christianisation graduelle du pays messin, le long de la chaussée romaine Metz-Sarrebourg-Strasbourg, et son organisation ecclésiastique, M. W. se fonde, cette fois, là où les documents écrits font défaut, sur des données intéressantes que lui ont fournies la toponomastique et cette science aujourd'hui fort en honneur que les Allemands appellent, d'un nom malaisé à traduire, la « Siedlungsforschung » (sur son rôle, lire dans le présent volume, p. 44-61, l'étude de M. Franz STEINBACH : *Gewanndorf und Einzelhof*). Il y a là pour le moins une hypothèse à retenir, que l'on peut suivre sur une carte originale publiée en annexe : on nous propose de distinguer nettement une double activité de la propagande chrétienne en Lorraine, l'une chez les immigrés Alamans (Marsal), l'autre auprès des Francs (Vic).

Un des documents qui éclairent le mieux la transition des temps

romains à la période mérovingienne est le célèbre testament du diacre Adalgisèle-Grimo (Verdun, 30 décembre 634). On y lit le nom de Tholey, *Theolegium*, église du diocèse de Trèves, près Saint-Wendel, dans la Sarre. Grimo la légua à Verdun. Une abbaye bénédictine y fut édifiée dans la suite. M. Levison a consacré à Tholey une importante étude, enrichie d'une documentation en partie nouvelle. Une foule de points obscurs ont été examinés et, dans la mesure du possible, précisés. La critique hagiographique y relèvera en outre le texte d'un inventaire de reliques qui fut inséré vers 1200 au fol. 162 d'un manuscrit liturgique aujourd'hui conservé à Londres, British Museum Add. 29 276. M. L. n'a pas de peine à démontrer que ce codex, un lectionnaire, où l'on a retrouvé deux fragments (fol. 1 et 169) d'un sacramentaire gélasien du VIIIe siècle, provient, non de la région de Bingen, comme on l'avait cru, mais du monastère de Tholey. A ce monastère se rapportent d'ailleurs aussi diverses mentions de legs et de revenus inscrites au fol. 161^v^ du recueil par une vingtaine de mains du XIIIe siècle.

Parmi les saints plus particulièrement honorés à Tholey, citons S. Maurice, le patron du lieu ; S. Paul et S. Vanne, évêques de Verdun, SS. Maur, Salvin et Arator, auxquels on a donné le même titre ; un S. Théobert, dont on ne sait rien de sûr et qu'on trouve ici mentionné pour la première fois ; S. Cuno, ou Conrad, S. Modoald, S. Syméon, de Trèves ; Ste Glodesinde, de Metz ; S. Pirmin, le fondateur de Hornbach ; les Vierges ursuliennes, etc. La mention *de reliquiis sancti Ewaldi episcopi* est rapportée à juste titre par M. L. à l'évêque de Vienne Eoaldus (VIIe siècle), qui dédia son église à S. Maurice ; elle ne saurait en effet convenir à un des deux Ewaldes, missionnaires et martyrs, mais non évêques, dont les restes sont honorés à Saint-Cunibert de Cologne. M. Coens.

35. — * *Symbola Litteraria. Hyllningsskrift till Uppsala Universitet vid Jubelfesten 1927.* Uppsala, Almqvist et Wiksell, 1927, in-4°, 305 pp., illustré (= *Acta Bibliothecae R. Universitatis Upsaliensis*, vol. II).

A l'occasion des fêtes jubilaires qui ont eu lieu l'an dernier, la bibliothèque et l'imprimerie de l'université d'Upsala offrent à l'*Alma mater* suédoise ce beau volume de mélanges. Nous devons nous borner à la simple mention de quelques-uns de ces travaux. M. Axel Nelson, l'éditeur du *Philobiblon* de Richard de Bury, étudie des documents concernant l'histoire de l'université au moyen âge. M. Eliof Colliander, en allemand, rend compte des post-incunables provenant des Pays-Bas et conservés à la bibliothèque d'Upsala. Une bonne partie de ces 88 pièces appartint jadis à deux collèges de la Compagnie de Jésus, celui de Riga et celui de Braunsberg, dont les volumes passèrent au XVIIIe siècle à la collection du prince-évêque de Wurzbourg. Le numéro 12 de la liste, Baptista Mantuanus, *De contemnenda morte*, imprimé par Albert Pafraet à De-

venter le 7 juillet 1514, est un ouvrage dont on ne connaissait jusqu'ici qu'un exemplaire ; il avait péri dans l'incendie de la bibliothèque de l'université de Louvain, qui par une curieuse coïncidence, célébrait la même année qu'Upsala ses fêtes jubilaires. Une seule Vie de saint dans cette liste, le numéro 58, Gerardus Moringus, *Vita divi Aurelii Augustini*, Anvers, 1533. M. Erland Hjärne donne quelques renseignements sur des manuscrits encore inédits de Erik Benzelius le jeune. Enfin M. Anders Grape a eu la bonne fortune de découvrir des documents nouveaux sur l'histoire du fameux *Codex Argenteus*, renfermant le précieux texte gotique que l'on sait. Il est vraiment fort intéressant de suivre avec lui les manœuvres commerciales d'Isaac Vossius, dans les ventes de manuscrits qu'il dirigeait. Les termes violents qu'il employait pour qualifier les pièces dont il n'appréciait pas la valeur ne sont guère de ceux qu'on est accoutumé de rencontrer dans les catalogues et les ouvrages de bibliographie modernes. P. GROSJEAN.

36. — *William J. WATSON. *The History of the Celtic Place-Names of Scotland*. Edinburgh, W. Blackwood, 1926, in-8°, xx-558 pp.

En Irlande et en Écosse, plus sans doute que partout ailleurs, les noms de saints ont laissé une empreinte profonde sur la toponymie. Un grand nombre d'ascètes et d'ermites qui ont habité ces pays dans les premiers siècles qui suivirent l'introduction de la foi chrétienne, ont après leur mort, par l'attrait de leur culte ou par l'établissement de fondations monastiques durables, contribué à former un noyau d'habitation humaine à l'endroit qu'ils avaient choisi pour demeure terrestre et, selon l'antique expression des hagiographes, pour lieu de leur résurrection. Certains travaux d'ensemble existaient déjà pour l'Irlande, tel l'*Onomasticon Goedelicum* du P. Hogan, qui fournit du moins un répertoire des noms de lieu conservés par les anciens documents. Il n'en était pas de même pour l'Écosse. Là tout était dispersé dans les publications de sociétés savantes ou dans les œuvres d'érudits locaux, qu'il était quasi impossible de rassembler au complet et dont l'emploi exigeait d'ailleurs une prudence consommée et des vérifications de tous les instants. Le volumineux ouvrage de M. Watson vient donc satisfaire un vrai besoin du point de vue des études qui nous occupent. Un simple coup d'œil révélera tout le parti qu'on en peut tirer : le chapitre III (p. 73-99) est consacré tout entier aux noms de lieu rencontrés dans la Vie de S. Colomba par Adamnan (*BHL.* 1886 et suiv.) ; un autre (p. 244-69) étudie les anciens noms tirés de termes ecclésiastiques ; un chapitre très développé (p. 270-337) traite des saints dont les noms de lieu de l'Écosse ont conservé la trace ; il est complété par une liste fort utile des saints qu'il est possible de dater (p. 338). Enfin, dans l'Index, au mot Saint, une table spéciale reprend la matière ainsi dispersée. C'est un trésor en vérité où l'on n'aura qu'à puiser une information précise, autorisée et

abondante, accompagnée de remarques philologiques, sur lesquelles sans doute les grammairiens discuteront à l'infini. Mais quoi qu'il faille penser de la question des Pictes par exemple, terrain dangereux où il serait téméraire pour nous de nous avancer, nul ne contestera que M. W. ne nous présente ici, après le travail acharné qui a été celui de toute une vie, un outil forgé de main de maître. Son répertoire est indispensable à qui rencontre dans ses études, sous quelque aspect que ce soit, l'Écosse du moyen âge et même, l'Irlande, dont bien des noms et pas mal de traditions ont trouvé l'hospitalité dans ce gros volume. P. GROSJEAN.

37. — * James J. WALSH. *The World's Debt to the Irish.* Boston, The Stratford Company, 1926, in-8°, VI-432 pp.

38. — * W. G. HANSON. *The Early Monastic Schools of Ireland. Their Missionaries, Saints and Scholars.* Four Lectures. Cambridge, W. Heffer, 1927, in-8°, x-135 pp.

39. — * Mary MAHER. *Footsteps of Irish Saints in the Dioceses of Ireland.* London, Burns, Oates and Washbourne, 1927, in-8°, x-126 pp.

40. — * John J. MARSHALL. *Popular Rhymes and Sayings of Ireland.* Dungannon, Tyrone Printing Co., 1924, in-8°, 42 pp. Second Series, 1926, 46 pp.

41. — * Maud JOYNT. *The Life of St. Gall.* London, 1927, in-8°, 168 pp., frontispice (= *Translations of Christian Literature*, Ser. V).

Les lecteurs de son volume sur le XIIIe siècle connaissent assez le Dr Walsh pour savoir qu'il ne manque ni de bonnes intentions ni d'enthousiasme. Nous ne nous attarderons à l'œuvre de vulgarisation qu'il nous présente, que pour pêcher une citation qui est une perle, et jette sur notre œuvre une lumière à nous-mêmes inattendue. M. W. rappelle que les *Acta Sanctorum* contiennent plus de cent millions de mots, et qu'un Écossais a dit un jour, sans rire, que quand la patrie d'un saint est douteuse, les Bollandistes ont pour règle traditionnelle et invariable d'en faire un Irlandais. C'est sans doute en se basant sur ce canon de critique que M. W. a composé cette œuvre sur « ce que le monde doit à l'Irlande », où les quelques ouvrages modernes qu'il lui est arrivé de rencontrer sur ce sujet sont présentés au lecteur comme le dernier mot d'une science infaillible. Les saints irlandais ne gagneront pas grand' chose à être plus d'une fois mentionnés dans ce volume.

L'ouvrage de M. Hanson n'est pas d'un spécialiste et il ne paraît pas avoir été soumis à une révision extrêmement attentive. Il arrive à M. H. de pécher par une attention trop grande accordée aux plus récents auteurs ou aux ouvrages le plus facilement accessibles, au détriment de plus sérieuses études, faites du temps où l'on travaillait encore avec lenteur. L'un de ceux qui ont trop souvent induit M. H. en erreur est M. Simpson dont nous aurons bientôt à parler. Ces réserves faites, il est juste de dire que nous avons ici affaire à

un honnête essai de vulgarisation et que l'auteur fait preuve d'un remarquable désir de s'élever au-dessus des controverses religieuses qui risquent encore d'envenimer des problèmes dont la solution est assez difficile sans cela. Il est à souhaiter que ces conférences populaires fassent l'objet d'une édition revue, d'où il sera facile d'éliminer les défauts assez superficiels de cette première impression.

Diocèse par diocèse, l'auteur des *Footsteps of Irish Saints* réunit quelques notes sur les principaux saints de l'Irlande, avec un chapitre additionnel sur les saints irlandais à l'étranger. Rien de neuf ni de critique dans cette pieuse compilation.

Ce n'est pas sans peine assurément que M. Marshall a réuni les données qu'il présente sur le folklore irlandais. Ses sources principales sont anglaise de langue et proviennent des comtés du nord. Comme il n'y a pas d'index, une liste des principaux passages mentionnant des faits nouveaux sur les traditions relatives aux saints irlandais aura son utilité : Brendan I 26 ; Cainnech II 24 ; Molua II 28 ; O'Heney I 11 ; Patrice I 54, II 32 ; Tibba II 32 ; sept évêques I 23.

Nous avons eu déjà souvent l'occasion de parler des Vies de saints celtiques, publiées dans la collection *Translations of Christian Literature*. Ce travail d'édition se poursuit avec assez d'activité, et Miss Joynt vient d'y présenter une traduction de la Vie de S. Gall par Walahfrid Strabon (*BHL.* 3247 et suivants). L'introduction donne une idée du milieu où la Vie fut écrite et de ce que nous savons sur S. Gall ; on n'y trouvera pas beaucoup de neuf, mais plutôt un résumé de ce que Miss J. a réuni çà et là. Attirons l'attention sur l'appendice A (p. 155-58), qui contient quelques notes sur les reclus en Irlande.

P. GROSJEAN.

42. — * A. Hamilton THOMPSON. *York Minster Historical Tracts. 627-1927.* London, S.P.C.K., 1927, in-8°, sans pagination (= *The Historical Monuments of England*).

43. — * F. HARRISON. *The Painted Glass of York. An Account of the Medieval Glass of the Minster and the Parish Churches.* London, S.P.C.K., 1927, in-8°, XVI-253 pp., illustrations (Même collection).

L'infatigable S. P. C. K. vient de publier deux intéressants volumes dans une collection que nous n'avons pas encore eu l'occasion de présenter à nos lecteurs. Sous la direction très compétente de M. A. Hamilton Thompson, professeur d'histoire du moyen âge à l'université de Leeds, elle étudie les monuments historiques de l'Angleterre. On célébrait l'an dernier le treizième centenaire de la cathédrale d' York, ou plus exactement les treize cents ans écoulés depuis la fondation de l'église érigée par S. Paulin. D'où la publication de ces deux ouvrages. Les *York Minster Historical Tracts* sont l'édition en un volume de vingt-neuf essais dus à des auteurs divers. Un bon nombre, et ce ne sont pas ceux qui ont le moins de mérite, sont de la plume de M. T. lui-même. On n'a pas cru utile

de donner de pagination au volume, qui se vend aussi en tracts séparés, et cet inconvénient ne nous permet guère que de fournir une brève liste des sujets hagiographiques traités dans ces courtes monographies, d'ailleurs débarrassées de notes ou de références rébarbatives. L'essai intitulé *Religion in Roman York*, dû au Rev. Angelo Raine, renferme une intéressante tentative de fixer le premier site chrétien de la ville au sacellum du camp romain. Des études spéciales sont consacrées à S. Wilfrid, Alcuin, S. Oswald de Worcester, au B. Richard Scrope. On fera bien surtout de ne pas négliger les pages du doyen de Lichfield sur S. Chad et celles de l'évêque de Truro, M. W. H. Frere, sur les livres liturgiques à l'usage d' York. Mentionnons enfin dans la notice qui concerne la bibliothèque capitulaire, les notes manuscrites de J. R. Walbran sur l'abbaye de Fontaines, qui y sont conservées. Serait-il possible d'y retrouver à tout le moins une copie des documents sur S. Robert de Knaresborough, dont cet auteur s'est servi et qui semblent avoir disparu de la bibliothèque du duc de Newcastle, où elles étaient il y a soixante-dix ans ? M. F. Harrison, que nous avons interrogé sur ce point, nous répond que non. De précieux fragments d'une Vie ancienne de S. Robert subsistent au British Museum, et pour être mis en bonne lumière ils auraient dû pouvoir s'accompagner du texte complet de la recension éditée en partie par Walbran.

Le second volume, dû au Rev. F. Harrison, bibliothécaire du chapitre, est une véritable révélation. Il n'est nulle part au monde, sans doute, de plus beau trésor de verrières anciennes qu'à York Minster et dans les paroisses environnantes. Il est difficile de donner une idée de la quantités de détails accumulés par M. H. dans le texte de son volume ; et que dire de l'appendice où tous les vitraux et fragments de verrières de la ville d' York sont décrits brièvement ? Les passages concernant les vitraux consacrés à S. Cuthbert et à S. Guillaume l'Enfant, pour ne mentionner que ceux-là, devraient tenter un hagiographe local désireux de retrouver les croyances populaires et leurs origines dans ces bibliothèques de lumière qu'étaient les vitraux. L'ouvrage est parsemé d'excellentes reproductions, au nombre de plus d'une cinquantaine, dont quatre en couleurs. Verrons-nous quelque jour un album hagiographique reproduire les vitraux d' York et recommencer ainsi sous une autre forme et par des procédés plus modernes à enseigner au peuple anglais l'histoire de ses vieux saints ? Notons à propos du vitrail reproduit en face de la p. 124 et intitulé, faute de mieux, « Our Lord appearing to an Archbishop », qu'il représente peut-être l'apparition à un S. Albert d'Allemagne, dont on connaît un récit irlandais qui a fort l'air d'être une traduction du latin (PLUMMER, *Miscellanea hagiographica hibernica*, Catalogue, num. 306). On n'a pas réussi encore à identifier le héros de cette anecdote inédite ; la popularité d'Albert le Grand dans de pareilles versions irlandaises du bas moyen âge, le fait que le vitrail représente un archevêque et

qu'un archevêque d' York (767-780) s'appelait Albert, pourraient mettre sur la voie d'une solution. Le texte de la banderolle n'est pas fort clair sur le vitrail comme dans la reproduction, mais les premières lettres de l'avant-dernier mot sont sans doute *pecie-* et non *fece-*.

P. GROSJEAN.

44. — W. Douglas SIMPSON. *The Origins of Christianity in Aberdeenshire.* Second Edition. Aberdeen, D. Wyllie, 1925, in-8°, VII-62 pp., illustrations.

45. — * ID. *The Historical St. Columba.* Second Edition. Aberdeen, Milne and Hutchinson, 1927, in-8°, illustrations.

46. — * M. V. HAY. *A Chain of Error in Scottish History.* London, Longmans, 1927, in-8°, XX-243 pp.

Les deux ouvrages de M. Simpson représentent, du point de vue qui est ici le nôtre, deux étapes du développement de la théorie qu'il propose sur l'histoire de la propagation de la foi chrétienne dans le nord de l'Écosse. Pour la résumer d'un mot, il s'efforce de faire apparaître très grande l'influence des missionnaires qui sont partis des fondations érigées par S. Ninnian pour prêcher l'Évangile avant le moment où, venu d'Irlande, S. Columba fonda Iona, point de départ d'une nouvelle mission. On n'ignore pas combien est obscure l'histoire des siècles qui se sont passés entre les deux événements que nous venons de rappeler, la fondation de Candida Casa et celle d'Iona. Nous avons quelques sources littéraires sur l'histoire de ce qui est maintenant l'Angleterre et le Pays de Galles ; nous sommes un peu mieux renseignés encore sur l'Irlande ; mais sur l'Écosse actuelle, on peut dire que c'est le silence absolu jusqu'au moment où le premier biographe de S. Columba d'Iona nous retrace les faits et gestes de ce royal exilé. Il faudrait pour reconstituer de façon tant soit peu satisfaisante cette période intermédiaire une érudition à toute épreuve, une remarquable puissance de synthèse et beaucoup de modération dans l'emploi indispensable de la conjecture. M. S. n'est pas remarquablement au courant de la critique des sources hagiographiques, et les langues celtiques ne sont pas son fort. Sa théorie assez nouvelle s'appuie en partie sur des extraits de ce qu'il lui plaît d'appeler la Vie en vieil irlandais de S. Columba ; il s'agit en fait de l'homélie en irlandais moyen, bien connue et dont il serait assez facile d'indiquer les sources principales. M. S. affecte d'ailleurs un grand respect pour la Vie compilée au commencement du XVIe siècle par Manus O'Donnell. Il pourrait sembler aussi qu'il se méprend sur la vraie position de Jocelin de Furness dans l'hagiographie irlandaise et écossaise, ce qui ne contribue pas peu à le faire dévier. Ne cite-t-il pas comme un trait évidemment emprunté à une source des premiers siècles de l'église celtique, certain échange de crosses entre deux saints qui viennent de conclure un pacte d'amitié ? La preuve d'antiquité n'est pas suffisante, car S. Malachie en usa de même et envoya sa crosse en signe d'amitié à

S. Bernard (*P.L.*, CLXXXII, 545). Mais nous n'en finirions pas si nous voulions profiter de l'avantage que donne sur M. S. son mépris des résultats acquis en critique hagiographique. C'est sur le terrain archéologique sans doute qu'il voudrait entraîner son adversaire : il avance en effet que certains motifs ornementaux ou symboliques sont propres aux chrétientés fondées par les disciples de S. Ninnian, et que celles-ci se rencontrent nombreuses à l'est de la chaîne montagneuse qui coupe l'Écosse. Mais la seule présence de cette barrière ne suffirait-elle pas à expliquer ces différences d'expression artistique des deux côtés ? Il est vrai que c'est là une question que nous ne sommes pas en mesure de trancher. Il suffira donc de rappeler que les plus autorisés des archéologues écossais ne semblent guère montrer beaucoup de confiance dans les méthodes de M. S., dont on dirait qu'il est surtout porté à attirer l'attention du grand public par des coups d'audace. Il y a certes réussi, mais pour le plus grand dam des études hagiographiques, et a contribué pour sa part à réveiller le ferment des disputes religieuses que ces questions ne manquent jamais d'exciter là-bas. Nous ne voulons point dire pourtant que tout soit à rejeter dans les volumes de M. S. Beaucoup se réjouiront de trouver ici réunies quantité de reproductions de monuments, ailleurs difficilement accessibles, et de fort bonnes cartes. Il y a lieu d'ailleurs, en jugeant ces productions, de mettre franchement de côté toute préoccupation d'orgueil national ; car derrière certains articles dirigés d'Irlande contre M. S. il y a bien peut-être un peu de dépit à le voir ainsi diminuer un grand missionnaire irlandais du moyen âge, d'autant plus que M. S. affecte des manières plutôt provocantes et, pour tout dire, semble prendre plaisir à dire tout le mal possible de S. Columba. C'est un peu ce qui a fait le succès de son livre auprès d'un certain public. Mais il semble qu'il faille pour cela être assez mal au courant de l'histoire générale de l'Irlande à cette époque. Au lieu de reprocher à S. Columba des manières hautaines et violentes, on se prendrait plutôt à admirer chez lui, comme il y a lieu de le faire chez de saints personnages beaucoup plus modernes, issus eux aussi de familles où la morgue princière était pour ainsi dire héréditaire, une rare maîtrise de soi-même sous laquelle perce encore par instants l'effort nécessaire pour se dominer. C'était en effet une race pleine de superbe et de magnificence que celle des descendants de Niall, fondateur de la monarchie de Tara. Mais ce n'est pas ici le lieu d'insister sur des détails qu'il faudrait pourtant connaître à fond avant de se donner pour tâche de vilipender une remarquable personnalité des temps passés, et de détruire une tradition assez autorisée par les textes et même encore vivante dans le populaire. Qu'il suffise avant de terminer, de mettre le doigt sur le mérite réel des deux ouvrages de M. S. : c'est d'attirer l'attention sur un problème bien obscur de l'histoire ecclésiastique de l'Écosse. Sans le moindre doute, M. S. n'a pas tort de penser que le rôle de S. Columba a été exagéré par la tradition hagiographique,

et que celui de Ninnian, de ses collaborateurs et de ses successeurs, a souffert pour une bonne part de la gloire envahissante du fondateur d'Iona. Mais à notre avis, M. S. n'offre point de cette théorie, probablement vraie, une preuve satisfaisante. C'est ailleurs qu'il la faudrait chercher.

Nous n'aurons pas à faire à M. Hay le reproche de se confiner trop étroitement dans l'histoire d'Écosse. Le sujet propre de son volume est l'étude des circonstances extraordinaires et des singulières méthodes qui ont permis aux historiens ecclésiastiques écossais des siècles derniers de maintenir une tradition d'erreurs bien déterminées et parfois matérielles, qu'un simple coup d'œil sur les sources aurait suffi à arrêter. Incontestablement, la lecture de cet ouvrage sera salutaire à nombre d'historiens qui ne sont pas le moins du monde écossais ; malgré la bonne humeur de M. H., on frémit à voir ainsi exposés les résultats accumulés par quelques années de copie mutuelle. Loin de se limiter à ce divertissant sujet, l'auteur en sort à tout propos, avec un malin plaisir, en quête d'exemples. C'est ainsi qu'une grande partie de l'ouvrage roule sur les interprétations données à certains passages des écrits de S. Colomban, et sur l'approbation qu'en certains milieux on reproche encore à S. Grégoire le Grand d'avoir étendue aux crimes de Brunehaut. Le texte de la lettre de S. Colomban au pape Boniface est reproduit in-extenso d'après l'édition de Gundlach ; il est ici pour la première fois accompagné d'une traduction anglaise. Une intéressante note sur l'expression de Turgot dans sa Vie de Ste Marguerite d'Écosse « nescio quo ritu barbaro », se trouve en appendice (p. 231-34) ; elle avait paru déjà dans les *Scottish Gaelic Studies* d'Aberdeen (1927). Signalons encore la note ingénieuse (p. 97, note 2), où M. H. insinue qu'une expression fameuse de S. Colomban pourrait bien n'avoir été au fond qu'un jeu de mots plutôt forcé. La traduction de « pignora » par « relics », reléguée en note (p. 233), nous semble plus heureuse que celle qui figure dans le texte. Il est permis de souhaiter en terminant que le spirituel auteur trouve bientôt quelque autre sujet d'examen de conscience à proposer aux historiens.

P. GROSJEAN.

47. — * Paul GRUYER. *Calvaires bretons. — Fontaines bretonnes. — Les Saints bretons.* Paris, H. Laurens, [1927], in-8°, 3 vol. de 64 pp. chacun, illustrations (= *Les Visites d'Art. Memoranda*).

Dans l'aimable collection des *Visites d'Art* publiée par l'éditeur Laurens, M. Paul Gruyer consacre trois jolies plaquettes aux saints, aux calvaires et aux fontaines de la Bretagne. C'est pour l'artiste érudit une occasion d'étudier les curieuses manifestations de l'art religieux de l'une des plus religieuses parmi les provinces françaises. Il raconte de nouveau l'étrange histoire de cette vieille idole, jadis réputée dans toute la région sous le nom de Notre-Dame de la Couarde (en breton *Groahouarn*, la vieille femme, la sorcière), dont

une image refaite, espèce de vague Vénus, surmonte encore la fontaine de Quinipily. Dans les trois ouvrages près de 50 gravures suivent trois bonnes introductions d'une quinzaine de pages.

P. GROSJEAN.

48. — * Benjamin P. KURTZ. *From St. Antony to St. Guthlac. A Study in Biography.* Berkeley, University of California Press, 1926, in-8°, p. 103-146 (= *University of California Publications in Modern Philology*, T. XII, No 2).

49. — * P. Benedikt KOLON O. F. M. *Die Vita S. Hilarii Arelatensis.* Eine eidographische Studie. Paderborn, Schöningh, 1925, in-8°, 124 pp. (= *Rhetorische Studien*, herausgegeben von E. DRERUP, 12. Heft).

M. Kurtz expose fort au long quelques points où la Vie de l'ermite anglais Guthlac par le moine Félix (*BHL.* 3723-24) a fait de visibles emprunts à la traduction par Évagre de la Vie de S.Antoine (*BHL.* 609). Il y ajoute que Félix s'est aussi servi de Bède, en copiant des expressions élégantes du récit de la mort de S. Cuthbert (*BHL.* 2021). Nous avouerons que l'auteur nous semble aller un peu loin dans la suite, où il s'efforce de démontrer une sorte d'unité d'inspiration, qu'il poursuit avec grand luxe de détails, à travers toute une série de Vies de saints d'Occident. Il ne faut certes pas être grand clerc pour se douter qu'au fond de presque toutes les Vies de saints, il y a, par exemple, le désir d'exalter l'homme de Dieu, et l'on pourrait citer à ce propos tout ce qui a jamais été produit d'hagiographique. Rien non plus n'empêcherait d'être interminable sur ce qu'il y a et ce qu'il n'y a pas de commun entre des productions aussi fondamentalement différentes dans leur méthode, leur héros, leur milieu, que peuvent l'être la Vie de S. Augustin par Possidius et les notes de Tírechán sur S. Patrice. L'auteur affecte des expressions de psychologie moderne et d'histoire comparée des religions à la Saintyves, qui ne donnent à son style ni concision ni clarté. Notons en terminant d'utiles remarques, à la fin, sur les Vies de S. Guthlac en anglo-saxon.

Le travail du P. Kolon sur un sujet fort semblable à celui que s'est donné M. Kurtz est mené avec un sérieux et une érudition bien supérieurs ; aussi les résultats en sont-ils autrement importants à enregistrer. Dans la Vie de S. Hilaire d'Arles attribuée par le pseudo-Gennadius à un Honoratus, évêque de Marseille d'ailleurs inconnu (*BHL.* 3882), le P. K. examine en particulier les éléments biographiques et les lieux communs de rhétorique, dans leurs relations avec ce qui subsiste des biographies antiques et des préceptes de l'art d'écrire. Il montre que la pièce en question appartient en propre au genre décrit sous le nom d'*ἐγκώμιον ἐπιδεικτικόν* ; on en a pour exemples l'esquisse de la carrière de Cyrus que Xénophon insère au premier livre de son Anabase, l'Épaminondas de Cornelius Nepos, l'éloge de S. Éphrem attribué à S. Grégoire de

Nysse (*BHG.* 583), et plus près du milieu où dut naître la Vie d'Hilaire, la *Laudatio Honorati*, due à S. Hilaire lui-même (*BHL.* 3975), la lettre à Hilaire de S. Eucher de Lyon ; enfin des classiques comme la Vie de S. Antoine par Athanase, que nous venons de rencontrer, les écrits hagiographiques de S. Jérôme, la Vie de S. Cyprien par Pontius (*BHL.* 204) et surtout les œuvres grecques des orateurs chrétiens, Grégoire de Nazianze et Grégoire de Nysse en particulier. Le P. K. conclut que l'auteur de *BHL.* 3882 a travaillé sur un modèle grec, peut-être l'éloge d'Éphrem. C'est là, comme nos lecteurs l'auront remarqué, une application spéciale à un point de vue de détail de la méthode esquissée par le P. Delehaye dans *Les Passions des martyrs et les genres littéraires.* Comme le P. Delehaye le faisait remarquer pour un bon nombre de Passions traitées de façon littéraire selon les canons de la rhétorique antique, la forme de discours mis dans la bouche du héros est employée avec insistance par les auteurs de ces séries de biographies, pour inculquer à leurs lecteurs les éléments de la théologie — teintée, ici, de semi-pélagianisme. Le P. K. incline à croire que l'attribution de la pièce à un Honoratus de Marseille ne repose sur aucune base solide ; ce dernier n'a pu d'ailleurs être un disciple d'Hilaire d'Arles. Il faut chercher dans le midi de la Gaule un jeune clerc, éloigné de son héros aussi bien pour les relations personnelles qu'au point de vue chronologique ; et c'est dans la même région qu'on aura le plus de chance de le trouver féru de dogmatique semi-pélagienne et capable de lire en grec les modèles dont il s'inspire. Il n'y a, pense le P. K., aucune raison de récuser la seule attribution que la tradition authentique nous fournisse : des trois manuscrits qui renferment la pièce en question, un seul l'attribue à un certain Reverentius, qui se serait bien mis à l'ouvrage à l'instigation d'un évêque d'Arles, peut-être le grand Césaire lui-même. P. GROSJEAN.

50. — * Marc PERROUD. *Les origines du diocèse de Belley.* Belley, A. Chaduc, 1927, in-8°, 19 pp.

Pour suppléer au silence des documents sur la création du diocèse de Belley (cf. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, III, 24) on adopte communément une hypothèse ingénieuse qui remonte à Chifflet. Il rattachait à la métropole ecclésiastique de Besançon la *civitas Equestrium* avec Belley, qui aurait succédé à Nyon, chef-lieu de cette région, comme siège d'un évêché. Mais, outre que ce dernier point n'est nulle part attesté, la conjecture soulève, au point de vue de la géographie ancienne du pays, nombre de difficultés sérieuses que M. Perroud met ici en lumière. Se fondant sur certaines conclusions de Mgr Lesne touchant l'organisation hiérarchique de la Gaule chrétienne, il n'accorde que peu de crédit aux textes carolingiens où l'on croyait trouver une confirmation de l'hypothèse proposée. Pour remplacer celle-ci, M. P. présente alors, avec des arguments fort séduisants, la double thèse suivante : 1° « depuis les origines jus-

qu'à la conquête de la Burgondie par les Francs (534), le territoire destiné à former le diocèse de Belley a toujours relevé de Vienne, au point de vue religieux comme au point de vue politique » (p. 9) ; 2° « l'évêché de Belley, comme les autres évêchés qui apparaissent en Gaule au sixième siècle, doit sa création aux partages mérovingiens » (p. 16). Il est à remarquer que les plus anciennes traditions hagiographiques de la contrée ne sont pas défavorables à cette manière de voir. M. Coens.

51. — * F. C. Burkitt. *St Samson of Dol.* Extrait de *The Journal of Theological Studies*, t. XXVII (1925), p. 42-57.

Ne semblait-il pas que tout eût été dit sur S. Samson au cours des discussions qui ont suivi la nouvelle édition de la *Vita BHL.* 7478-79 par M. Fawtier en 1912 ? Ici pourtant, comme naguère dans la critique des sources de l'histoire franciscaine, M. B. est un nouveau venu qu'il vaut la peine d'écouter. Parmi ses nombreuses remarques notons surtout celles qui regardent la version de la Bible employée par l'auteur de la Vita (p. 45-47). M. B. fournit incidemment l'origine de l'expression « theomacha », employée au chap. 26 du livre I dans le sens précis de « sorcière des bois », allusion à l'une des neuf sorcières de Gloucester, fameuses dans la légende galloise. Le mot de théomachie se rencontre en effet, comme le fait remarquer M. B., dans la traduction par Rufin du passage d'Eusèbe (*P. G.*, XX, 64A) qui décrit la vie impie et abandonnée de l'homme dans les bois après la chute. Plus importante est l'hypothèse de l'auteur sur l'église pour laquelle S. Samson aurait été de prime abord consacré évêque : Geoffroy de Monmouth lui assigne en effet le siège d' York. La critique moderne rejette ceci comme une invention absurde d'un écrivain qui s'en est permis bien d'autres, puisqu'à l'époque en question, York venait de tomber aux mains des envahisseurs païens. Mais, remarque M. B., n'était-il pas naturel de continuer la succession des pasteurs de cet important diocèse, qu'on n'avait pas perdu tout espoir de reconquérir sur les infidèles ? Mis dans l'impossibilité de prendre possession de son siège, Samson se serait tourné vers la Bretagne continentale pour y trouver des ouailles et un champ où déployer son zèle. C'est fort ingénieux, et puisque le petit nombre des sources qui nous renseignent sur cette époque de l'histoire de l'église bretonne rend nécessaire l'emploi de la conjecture, rien n'empêche de s'en tenir à celle-ci, qui est assez simple et dispense de supposer la consécration d'un évêque itinérant, sans siège à l'origine et chargé de s'en fonder un. Enfin, le très obscur passage où l'auteur de la *Vita Samsonis* indique ses sources est interprété par M. B. de façon nouvelle ; l'auteur de la *Vita* serait un vieux moine de Dol, choisi pour cette tâche parce que dans sa jeunesse il avait été membre d'une communauté monastique en Grande-Bretagne, peut-être à Llantwit même, où il aurait rencontré ce vieillard qui lui avait lu le mémoire du diacre Henoc sur S. Samson. S'il est un point où nous ne saurions nous résoudre à suivre l'éminent criti-

que, ce n'est pas où il reprend l'heureuse correction du *Iunauus*, donné par les manuscrits, en *Viniauus*, au chapitre 46 du livre I ; mais plutôt où il voudrait voir l'auteur même du fameux Pénitentiel dans ce personnage, mentionné par le texte qui nous occupe comme un saint homme établi quelque part au sud de l'estuaire de la Severn, sans doute à Lan-Doco. Le nombre de saints irlandais dans le nom desquels entre la racine Find- ou Vind- se monte à 150 au moins ; les dérivés ne sont guère moins abondants, proportion gardée, parmi les noms de saints gallois. Tous avaient un droit égal, en dépit des différences hypocoristiques, à s'appeler du simple Finnia ou Vinnia, que nous trouvons ici latinisé Vinniaus. Aussi semble-t-il téméraire de mettre un personnage d'ailleurs inconnu à la place de l'un ou de l'autre des deux SS. Finnians dont on sait assez l'influence sur les affaires religieuses de l'Irlande du VIe siècle. P. GROSJEAN.

52. — * Francis S. BETTEN S. I. *St. Boniface and St. Virgil.* A Study from the Original Sources of Two Supposed Conflicts. Washington, St. Anselm's Priory, 1927, in-8°, 76 pp. (= *Benedictine Historical Monographs*, II).

Le sujet que s'est choisi le P. Betten est d'abord la dispute entre Boniface et Virgile sur la sphéricité de la terre et l'existence des antipodes. Pour éviter que ce Virgile ne soit l'illustre évêque donné par l'Irlande à Salzbourg, le P. B. n'hésite pas à supposer trois Virgiles contemporains de S. Boniface. Deux sont des individus sans aveu, qu'on pourra charger à l'aise de tous les péchés commis par un Virgile au VIIIe siècle ; il restera donc que le troisième est le saint évêque, dont on n'aura plus qu'à prononcer l'éloge. Quant à S. Boniface, le P. B. s'ingénie à prouver, en dépit de la clarté avec laquelle les sources paraissent s'exprimer, que personne plus que lui n'a jamais été convaincu de la sphéricité de la terre et de l'existence des antipodes. A notre humble avis, il faudrait en cette affaire des preuves plus convaincantes que les maigres extraits ramassés par le P. B. dans les fragments de physique et de cosmogonie qui se sont conservés des anciens Pères. Son commentaire sur ce pauvre dossier est d'ailleurs un peu forcé, et sa critique lui permet de se débarrasser d'un texte gênant d'Isidore, sous prétexte que les éditions actuelles d'Isidore sont mauvaises et qu'une meilleure donnerait sans doute un sens différent. Le P. B. nous semble plus heureux quand il s'attache à montrer que S. Boniface n'est pas coupable des étranges théories sur le baptême que l'on a voulu lui imputer sur la foi d'une dénonciation faite à Rome par des intrigants. P. GROSJEAN.

53. — * Edward GWYNN. *The Rule of Tallaght.* Dublin, Hod ges, Figgis and Co., 1927, in-8°, XXVI-110 pp. (= *Hermathena*, No. XLIV, Second Supplemental Volume).

Il y a des années que M. Gwynn avait promis de couronner l'étude

qu'il avait publiée sur le monastère de Tallaght, avec la collaboration de M. Purton, par une édition de la pièce irlandaise connue sous le nom de Vie de S. Maelruain (PLUMMER, *Miscellanea hagiographica hibernica*, Catalogue, num. 46). Cette Vie est loin d'en être une à proprement parler. Le seul manuscrit qui la contienne, à la bibliothèque des Franciscains de Dublin, cote G. 36, est une copie du XVIIe siècle, constituant une paraphrase du document publié déjà dans le *Monastery of Tallaght*, et issue du désir qu'avait l'auteur, probablement un peu plus ancien en date, de trouver à tout prix, de fabriquer même s'il le fallait, un document donnant une idée précise du genre de vie des anciens moines irlandais connus sous le nom de culdées. Ce n'est pas à dire que la pièce ici présentée avec une excellente introduction critique sur les relations mutuelles des différents documents qui subsistent sur les coutumes de Tallaght, ne renferme une masse appréciable de passages proprement biographiques qui ont dû appartenir primitivement à une Vie de Maelruain, ou du moins à l'une de ces collections de notes biographiques, comme l'étude critique des sources de la Vie de S. Patrice nous montre qu'il en a existé pour le fondateur d'Armagh, et comme telle Vie irlandaise de Ste Brigitte (PLUMMER, num. 12), encore inédite en grande partie, semble en supposer l'existence pour Kildare. Le compilateur d'ailleurs, quel qu'il soit, ou l'auteur de la copie, semble avoir plutôt confiné ses efforts à démarquer et à mettre en langage moderne des pièces qu'il avait sous les yeux, en s'abstenant de se livrer complètement à son imagination inventive. Ce petit traité tout entier est d'une lecture fort intéressante pour qui s'efforce de comprendre quelque chose à l'administration et à la politique intérieure des vieux monastères irlandais. Il y a notamment une foule de documents précieux sur la liturgie. Les observations judicieuses de M. G. permettront d'en tirer le meilleur parti pour l'élucidation de textes qui décrivent la vie et les coutumes des moines établis dans les îles de l'Océan. Il en est un bon nombre dans des pièces pareilles à la Navigation de S. Brendan (*BHL.* 1436-40), Tout particulièrement, les notes sur les noms donnés dans ce document aux heures canoniques seront lues avec le plus grand profit, et l'on fera bien sans doute de s'en tenir aux traductions de chacun de ces termes suggérées par M. G., afin d'éviter une confusion regrettable, du moins pour des documents de l'époque dont le présent traité reproduit les traditions. Malgré le mauvais état du manuscrit, le texte a été établi avec un remarquable succès par l'éminent celtiste qu'est M. G., et la traduction est complétée par un commentaire qui porte l'empreinte de son extrême bon sens et de sa vaste érudition. Ajoutons que les pages 104-109 contiennent des additions et corrections au *Monastery of Tallaght*, dont il faudra tenir compte. Nous ne pouvons nous attarder sur les nombreux parallèles qui, à la lecture de cet intéressant petit traité, reviennent en mémoire. On y trouve la clef de bien des

allusions obscures, répandues çà et là dans les Vies de saints irlandais du bas moyen âge. Il y aura lieu d'en faire une lecture attentive si l'on veut parler encore de ces Vies. C'est en vérité tout un chapitre qui manquait à l'Introduction de Plummer aux *Vitae Sanctorum Hiberniae*. N'est-il pas permis d'espérer que bientôt un érudit irlandais nous donnera une étude vraiment scientifique sur le développement des offices monastiques et l'évolution des grandes fondations irlandaises, jusqu'à l'époque où elles sont entrées définitivement sous l'influence du régime commun des ordres continentaux? Mais à la lecture de la dédicace du volume, une profonde tristesse accompagne le plaisir de rencontrer un excellent ouvrage : nous y lisons le nom de notre maître M. Charles Plummer, dévoué collaborateur aux publications des Bollandistes, pionnier des études d'hagiographie irlandaise. Au moment même où le volume de M. G. sortait de presse, M. Plummer s'éteignait à Oxford après une courte maladie, laissant vacante une place qui le restera sans doute longtemps.

P. GROSJEAN.

54. — * L. GOUGAUD O. S. B. *Étude sur l'Ordo monasticus de Culross.* Louvain, in-8°, 15 pp. Extrait de la *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, t. XXIII, 1927.

55. — * ID. *La Croyance au répit périodique des damnés dans les légendes irlandaises.* Rennes, Oberthur, 1927, in-8°, 10 pp. Extrait des *Annales de Bretagne. Mélanges bretons et celtiques offerts à M. J. Loth.*

56. — * ID. *Devotional and Ascetic Practices in the Middle Ages.* English Edition prepared by G. C. BATEMAN. London, Burns, Oates and Washbourne, 1927, in-8°, XIII-238 pp.

Nous venons de signaler le volume de M. Gwynn sur la règle de Tallaght. Il est intéressant de voir Dom Gougaud fournir, presque en même temps, par le plus imprévu des hasards, un exact parallèle de cette substitution à l'ancienne règle celtique d'une recension nouvelle fondée exclusivement sur des documents littéraires et hagiographiques. Dom G. montre, en effet, dans son premier article, que l'*Ordo monasticus* qui prétend refléter les pratiques des anciens moines celtiques écossais, copié à Dublane avant 1526 et dont on ne connaît plus aujourd'hui aucun manuscrit, est basé sur un passage fameux de la Vie de S. David (*BHL.* 2107), composée dans le dernier quart du XIe siècle. C'est donc un autre exemple d'efforts presque modernes pour faire passer comme authentiques certaines compilations, toutes littéraires et relativement récentes, sur les règles et coutumes des moines celtiques. On trouverait sans aucun doute des fraudes assez semblables, à l'origine des prétendues traditions druidiques que représentent au Pays de Galles les trop fameux *Iolo Manuscripts.*

Un grand nombre de légendes irlandaises supposent la croyance au répit périodique accordé aux damnés. Dans un second article,

Dom Gougaud nous en présente une riche collection, et indique en dehors de l'Irlande les sources d'une opinion théologique qui a joui d'un tel succès chez les prestigieux conteurs de là-bas, que la littérature du continent a fini par la puiser de nouveau, sous forme de récits hagiographiques, à la fontaine de Jouvence où elle s'était ainsi renouvelée. A propos d'une remarque de Dom G. (p. 3, note 13) il est permis d'attirer l'attention sur un manuscrit de la *Navigatio Brendani* (*BHL.*1438) plus ancien encore que celui de Munich : c'est celui du British Museum, Additional 36736, que signale M. R. Flower dans son *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. II, p. 442 ; ce texte, que nous avons examiné récemment, est fort semblable à celui que nous avons indiqué ci-dessus (p. 98, num. 1 et p. 110, num. 6). Nous espérons en publier bientôt au moins une collation.

Nous avons annoncé naguère l'édition originale de l'intéressant petit livre de Dom G. sur les pratiques pieuses et ascétiques du moyen âge. L'édition anglaise n'en est pas une simple traduction. Profitant de l'occasion qui s'offrait à lui, l'auteur a amélioré son texte en plus de vingt endroits. On trouvera dans une nouvelle préface l'indication exacte des corrections, additions et suppressions. Plusieurs d'entre elles concernent l'histoire des saints ou de leur culte. Par exemple la note 16 du chapitre II de la première partie, sur l'orientation de certaines églises dans la direction où le soleil se lève le jour de la fête du saint patron, ou encore les notes 5 et 9 du chapitre sur les immersions ascétiques. A la note 5 on pourrait maintenant ajouter, avec les chapitres 15 et 20 de la *Vita Flannani* publiée ci-dessus, pp. 135, 138, et la *Vita Petroci* (*BHL.* 6639 ; *BHL.* 6640,*Act. SS.*Iun.I, 400A),le curieux poème sur les austérités de S.Patrice, très librement édité d'après le Ms. Egerton 138, fol. 36, par S. H. O'GRADY, *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. I, p. 637-39. La pièce y est accompagnée d'une note en prose où,à propos de S. Kevin de Glendaloch, on mentionne la même pratique ; le poème seul se rencontre encore dans quatre autres manuscrits : Dublin, Trinity College, H. 1. 11, f. 104 (sans doute copié du précédent) ; Académie royale d'Irlande, 23. A. 15, p. 355 ; British Museum Add. 18948, fol. 29 et Add. 31875, fol. 37v. A la note 37 ajouter peut-être une référence aux homélies d'Ælfric (ed. THORPE, t. II, p. 139). Enfin le passage du *Saltair na Rann* (vers 1629-1632) auquel la note 26 se réfère indirectement, contient en outre l'idée si curieuse du jeûne contre Dieu, partagé et renforcé par tous les affluents du Jourdain, où Adam se plonge en esprit de pénitence.

P. GROSJEAN.

57. — * Donald MACLEAN. *The Law of the Lord's Day in the Celtic Church.* Edinburgh, T. and T. Clark, 1926, in-8°, VII-58 pp.

Autour de la Lettre tombée du ciel naquit en Irlande une littérature assez différente de celle qu'on trouve dans le reste du monde

chrétien d'Occident ; la diversité foncière des civilisations explique ces divergences. En droit irlandais, un traité complet, rédigé sur le modèle des lois du pays et qui nous a été conservé dans un langage qui paraît remonter au IXe siècle, fut la forme donnée aux obligations qui, sur ce point, incombaient aux chrétiens. Ce curieux document a été fort bien publié par J. G. O'Keeffe dans *Ériu*, t. II (1905), p. 189-214, et par le même éditeur dans les *Anecdota from Irish Manuscripts*, t. III (1910), p. 21-27. Le manuscrit gaélique XL de la bibliothèque Nationale d'Écosse à Édimbourg, en présente une recension à peu près exactement semblable pour le fond. De ce texte manuscrit, M. Maclean donne une traduction accompagnée d'une étude assez approfondie sur les origines et le caractère de la Câin Domnaig ou Loi du Dimanche. Certains points laissent malheureusement trop de prise à la critique. L'expression traduite (p. 11) « vigil by a cross » signifie assurément « prière faite les bras étendus en croix ». A la p. 40, la locution « o'n trath co araile » ne doit point se traduire « à jamais », mais « jusqu'à la même heure le lendemain, pour vingt-quatre heures » ; l'usage en est fréquent (par exemple *Anal. Boll.*, t. XLV, 79, 80, où le sens ne peut faire le moindre doute). En essayant de reculer la date de la composition de la Câin, M. M. s'appuie sur une citation de ce qu'il lui plaît d'appeler le Félire d'Oengus. Il s'agit en réalité d'un simple extrait des gloses, plus récentes de deux siècles environ ; et d'ailleurs si M. M. voulait citer cette phrase, il eût dû la prendre à la glose sur le vers 52 de l'hymne *Sen Dé*, où elle se lit en termes identiques dans un manuscrit du XIe siècle. Quant au parallèle, qui est très réel, entre une expression du texte même du Félire, au 15 février, et celle de la *Dignatio diei dominicae* incorporée dans le texte irlandais de O' Keeffe (*Ériu*, t. c., p. 200, l. 1), il saute aux yeux que le plagiaire, en l'espèce, n'est pas l'auteur du Félire, mais le compilateur de documents sur le repos dominical, qui a inséré ce vers dans sa prose. Pour la date du Félire, M. M. semble faire grand cas de ce qu'il aurait été écrit au VIIIe siècle ; c'est oublier que le poème peut être au maximum de trois ou quatre ans antérieur au commencement du IXe. L'opposition que l'auteur trouve entre l'église soumise à S. Patrice et celle de Rome soumise à Pierre, nous semble tenir trop peu compte de certains passages du *Liber Angueli* et de la collection canonique dite *Hibernensis*, qu'il eût été pour le moins intéressant de discuter à ce propos. C'est d'ailleurs un anachronisme flagrant de croire l'unité de la *paruchia Patricii* réalisée dès avant le concile de Whitby. L'auteur se permet contre l'Église romaine d'autres traits fort aigres que l'on serait heureux de voir disparaître, même en Écosse, de la littérature d'allure scientifique. M. M. n'est d'ailleurs pas toujours très heureux dans ces offensives. Il est plaisant en effet de le voir reprocher à la « mission romaine » sous la reine Ste Marguerite de ne point faire assez observer le repos dominical, alors que pris dans son contexte, le passage de Turgot,

qui nous rapporte les faits, s'il signifie quelque chose, veut dire précisément que les clercs « romains » reprochaient aux « celtes » leur manque de zèle sur ce point. Quant à aligner des citations pour démontrer que tel ou tel auteur latin du haut moyen âge désignait du mot *sabbatum*, le jour de la semaine qui suit le vendredi, cela peut sembler assez oiseux, puisqu'on serait fort empêché de trouver chez Ducange aucune autre expression, sauf *dies Saturni* peut-être et le très rare *feria septima.* A l'aide de références au *Medieval Village* de M. Coulton, M. M. s'ingénie à démontrer que, dans toute l'Europe, le repos du dimanche n'était pas observé dans les siècles qui ont immédiatement précédé la Réforme. On en déduirait tout aussi bien que les prédicateurs considéraient, au contraire, comme un de leurs principaux devoirs d'insister vivement sur ce point ; et pour la logique du raisonnement, on pourrait non moins correctement prouver par les sermons du curé d'Ars que les Flamands ou les Irlandais catholiques de la première moitié du XIXe siècle se moquaient à l'envi du troisième commandement. C'est un anachronisme que d'appeler Agilbert, évêque des Saxons occidentaux, un Français (p. 36). Il est vraiment peu correct d'insinuer que si S. Augustin de Cantorbéry ne consulte pas S. Grégoire le Grand, dans une lettre fameuse, sur l'observation du dimanche, c'est que le respect du repos dominical était le cadet de ses soucis. De quoi donc eût-il servi à S. Augustin de consulter le pontife romain sur un point où sa direction était on ne peut plus claire (cf. Epist. XIII, 1)? Il est non moins inexact de parler de la législation de Charlemagne comme inspirée exclusivement par des influences qui seraient en dernier ressort d'origine celtique, sur le sujet qui nous occupe, alors que le terme même de *sabbatizare*, si caractéristique pour exprimer l'abstention d'œuvres serviles le dimanche, vient de S. Boniface, champion des traditions romaines. M. M. fournit même un résumé tendancieux de l'opinion de Priebsch (*Otia Merseiana*, t. I, p. 192) pour en faire un argument contre l'origine « romaine » de la législation concernant le repos du dimanche. Dans la note 3 de la p. 33, il ne donne que l'allusion aux emprunts faits aux traditions irlandaises par les homélies anglo-saxonnes, alors que l'Irlandais ici a également emprunté aux « Romains », comme la suite des travaux de Priebsch le souligne. Il n'est guère plus correct de résumer (p. x) l'incident relaté tout au long dans la suite (p. 39) comme un refus de parler à un violateur du repos dominical. Quant au miracle de S. Aid mac Bric, frappant de calvitie subite des jeunes filles qui persistaient à se laver la tête un samedi soir (*Act. SS.*, Nov. IV, 514, 523, 529), le P. MacErlean a fait remarquer naguère fort justement que la coïncidence des dates est frappante (*Studies*, Dec. 1926, p. 664). S. Aid vécut en effet à la même époque que ce Conall mac Coelmaine, mort vers la fin du VIe siècle, dont on rapporte qu'il amena de Rome en Irlande la lettre du dimanche (O'KEEF-

FE, *Ériu*, t. c., pp. 191, 212). Il semblerait donc qu'il y ait moyen de discerner parmi les saints de cette époque un premier effort coordonné pour faire respecter en Irlande le repos dominical ; un second effort est représenté sans doute par la Cáin Domnaig. Il est curieux d'observer à ce propos que l'habitude chez une jeune femme de se laver la tête régulièrement le samedi se retrouve dans l'ancien Pays de Galles (*Red Book of Hergest*, ed. John RHYS et Gwenogfryn EVANS, p. 117, l. 12). Notons en finissant que M. M. ne semble pas avoir eu connaissance de l'important travail de Priebsch (*Modern Language Review*, t. II, 1907, p. 138-54) sur la date et les sources de l'épître dominicale, qui accompagne presque toujours la Cáin dans les collections irlandaises sur le dimanche, non plus que des utiles remarques de M. Robin FLOWER, *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. II, p. 307-10. Il multiplie au contraire les références à des travaux aussi peu recommandables que ceux de John Healy et Hugh Graham.

P. GROSJEAN.

58. — * H. H. E. CRASTER. *The Red Book of Durham.* Extrait de *The English Historical Review*, 1925, p. 504-532.

Avec cette patience qui lui vaut de faire de si importantes découvertes dans les dépôts de manuscrits anglais, le distingué conservateur des manuscrits de la Bodléienne étudie le Livre rouge de Durham écrit dans le premier quart du XVe siècle et qu'on croyait perdu depuis le XVIIe. Il l'a retrouvé naguère à Lincoln's Inns, sous la cote Hales 114. Le manuscrit se décompose en deux parties qui n'ont de commun que la reliure. La première intéresse moins directement l'hagiographie, bien que la Chronique que M. C. en dégage comme une des sources principales de la compilation qu'il contient ait servi également à composer le dernier chapitre de la *Brevis relatio de S. Cuthberto* (*BHL.* 2029), tandis que d'autre part elle se fonde en partie sur *BHL.* 2024-25 (pp. 522, 530). La seconde partie du manuscrit est une collection de pièces concernant principalement S. Cuthbert. M. C. en donne la description aux pp. 506-507 : on y trouve dans l'ordre suivant *BHL.* 2023, 2027, 2024-25 et 2026. Les deux premières de ces pièces sont inédites ; de la troisième on ne connaissait encore que des copies fragmentaires. Vient ensuite un poème sur l'île de Farne, avec douze strophes sur S. Aidan et S. Cuthbert, inédit et inconnu d'ailleurs, ainsi qu'un abrégé de la Vie de S. Oswald par Réginald de Durham (*BHL.* 6365). Enfin une brève chronique à laquelle M. C. refuse toute valeur historique. M. C. arrive à préciser que l'auteur de *BHL.* 2027 fut ou bien Alexandre ou bien Richard Stockton, l'un et l'autre moines de Durham au XIV-XVe siècle. Enfin il indique en passant une pièce inédite sur des miracles opérés à l'intercession de S. Cuthbert « modernis temporibus », et dont l'auteur déclare avoir pris note sur le rapport de S. Bartholomé, l'ermite de Farne, mort en 1193 ; elle se lit dans le manuscrit Harley 4843, du British Museum, fol.56-59 (jadis 54-57).

P. GROSJEAN.

59. — * Ursmer Berlière. *L'ascèse bénédictine. Des origines à la fin du XIIe siècle*. Abbaye de Maredsous, 1927, in-8°, XII-282 pp. (= *Collection « Pax »*, Série in-8°, vol.I).

Sous le titre « L'ordre monastique, des origines au XIIe siècle », Dom U. Berlière nous avait donné un excellent aperçu de l'organisation de l'ordre bénédictin et un précis de son histoire jusqu'à la fin du XIIe siècle. Cet exposé, qui est en même temps un utile répertoire bibliographique, demandait à être complété par une seconde étude où serait caractérisée la vie intime, la vie spirituelle des monastères et de leurs habitants. C'est le sujet de l'*Ascèse bénédictine*. Dom B. nous avertit qu'il n'a voulu tracer qu'une ébauche : ambition modeste qu'il a dépassée de fort loin. Son petit volume ne laisse rien à désirer pour l'étendue et la sûreté de l'information. Jusqu'ici la vie intérieure des abbayes bénédictines, surtout pour la période qui s'étend de la fin du IXe siècle au commencement du XIIe, n'avait été étudiée que d'une façon sommaire. Il semblerait que la littérature ascétique cesse avec Grégoire le Grand et Bède le Vénérable pour recommencer avec S. Anselme et S. Bernard. Or, en dépouillant les textes hagiographiques, les coutumiers monastiques, les commentaires de la règle de S. Benoît, Dom B. est parvenu à rassembler une quantité de faits qui lui ont permis de retracer la vie de recueillement et de silence des anciens moines.

Le livre comprend deux parties : I. Les sources historiques de l'ascèse bénédictine. II. Les éléments constitutifs de la vie bénédictine. Les historiens de la spiritualité s'arrêteront tout spécialement aux chapitres consacrés à la *Lectio divina*, à la méditation, à l'oraison et à la contemplation. Ils répondent aux quatre étapes que les auteurs ascétiques distinguent un peu artificiellement dans le progrès insensible et continu de l'âme sur le chemin de l'oraison.

Dom B. fait siennes les paroles que le P. M. Viller avait écrites à propos des auteurs contemporains de S. Bernard. Le XIIe siècle a entrevu l'exercice de l'oraison mentale tel que nous le concevons, et il possédait déjà l'essentiel des méthodes qui se perfectionneront plus tard. Parmi ces écrivains ascétiques une place d'honneur revient à Guillaume de Saint-Thierry, surtout depuis qu'il a été prouvé que l'*Epistola ad Fratres de Monte Dei* est sortie de sa plume. Ce petit traité, que Dom Wilmart a défini très exactement un éloge de la vie carthusienne en particulier et de la vie spirituelle en général, renferme quantité de conseils — on dira dans la suite : industries — que les auteurs des siècles suivants ne feront que systématiser. En relisant naguère l'*Epistola*, nous notions ce passage : « Iturus ergo ad somnum, semper aliquid defer tecum in memoria vel cogitatione, in quo placide obdormias, quod nonnunquam etiam somniare iuvat, quod etiam evigilantem te excipiens in statum hesternae intentionis restituat » (L. I, c. XI, 34). C'est exactement le conseil donné par S. Ignace à son retraitant, dans les deux premières « recommandations additionnelles » de la première semaine des *Exercices*.

B. de Gaiffier.

60. — * Thomas Michels O. S. B. *Beiträge zur Geschichte des Bischofsweihetages im christlichen Altertum und im Mittelalter.* Münster i. W., Aschendorff, 1927, in-8°, XII-102 pp. (= *Liturgiegeschichtliche Forschungen*, 10).

61. — * Paul Cloché. *Les élections épiscopales sous les Mérovingiens.* Paris, Champion, 1925, in-8°, 54 pp. Extrait du *Moyen Age*, t. XXVI, p. 203-254.

Nous réunissons ici, pour mémoire, deux études qui, à des points de vue différents, concernent la fonction épiscopale et, par là, une foule de saints confesseurs.

Dans son travail, solidement documenté et qui a profité du contrôle de MM. Levison et Baumstark, le P. Michels établit que le dimanche a été constamment, en Orient comme en Occident, le jour réservé de préférence par l'usage ecclésiastique à la consécration des évêques. Avant de tirer cette conclusion générale, qui concorde avec l'opinion traditionnelle sur ce point et la transforme en donnée scientifique, l'auteur a tenu compte évidemment des coutumes aberrantes et observé le caractère et la fréquence de celles-ci dans les diverses régions de la chrétienté. Son livre aidera à résoudre maint problème de chronologie.

La dissertation un peu longue de M. Cloché touche à un point douloureux de la politique religieuse des rois mérovingiens : le régime des désignations épiscopales. On sait quelles théories divergentes l'examen des canons de 614 et de l'édit rendu par Clotaire II ont fait naître ; avant de conclure — et y a-t-il toujours moyen de conclure ? — il faut, en ces matières, savoir se garder des systèmes absolus, basés sur des textes juridiques et observer les nuances de la réalité, toujours si complexe, de l'histoire. M. Vacandard nous paraissait avoir assez bien résumé l'état des recherches dans la première série de ses *Études de critique*. L'auteur du présent article n'est pas de cet avis. Il étudie d'abord chronologiquement les divers facteurs de droit et de fait qui intervinrent dans l'élection des évêques au cours des six premiers siècles : prépondérance des dignitaires de l'Église, rôle limité du peuple, ingérence pressante ou mainmise brutale de la royauté franque, portée pratique des formules conciliaires, tentatives passagères de réaction, au moins doctrinale, de la part de l'Église. Après quoi, M. C. s'attache à réfuter la « thèse optimiste » du regretté critique de Rouen sur le caractère confirmatif du précepte royal et la tendance libérale de l'édit de Clotaire. Cet édit, loin d'offrir le caractère d'un concordat entre les deux pouvoirs, a marqué, selon M. C., tout le contraire d'un progrès des libertés ecclésiastiques, si l'on tient compte des faits et de deux clauses particulièrement importantes du décret. L'une a pour objet la dignité de la personne à élire : *si persona condigna fuerit*, et l'autre vise les candidatures palatines : *si de palatio eligitur*. M. C. voit dans le texte de Clotaire une habile manœuvre, consacrant et assurant, même après le concile de 614, la prérogative royale. Les conclusions de

l'auteur nous ont paru pécher par excès de sévérité, surtout quand il proclame qu'à partir du VIe siècle « l'ambition et la rapacité des gens du roi » a réglé le recrutement des « hommes de Dieu ». L'opposition entre les monarques francs et les dignitaires de l'Église fut-elle donc toujours si âpre et si tranchée? Même tendance systématique à propos de l'édit de Clotaire dans un récent article, d'allure plus générale, *Les élections épiscopales dans l'Église latine au moyen âge*, par M. Armand Dulac (*Revue de l'histoire des religions*, t. XCIV, 1926, p. 76-113). M. Coens.

62. — * Basilius Hermann O. S. B. *Der hl. Abt Theodor von Studion* († *11 nov. 826*), *Erneuerer des basilianischen Mönchtums, im Lichte seiner Schriften.* Extrait de *Benediktinische Monatschrift*, t. VII, 1925, p. 418-34.

63. — * Id. *Bekennertum des hl. Abtes Theodor von Studion und seiner Mönche.* Ibid., t VIII, 1926, pp. 31-45 et 111-23.

Rédigées à l'occasion du XIe centenaire de S. Théodore Studite, ces pages témoignent d'une profonde sympathie pour le monachisme oriental et d'un beau désir de collaborer au rapprochement des Églises. Elles proposent à l'admiration des catholiques occidentaux la noble figure de l'higoumène byzantin, ascète et confesseur de la foi. L'auteur, déjà connu par un travail sur la mère de Théodore (*Theoktista von Byzanz, die Mutter zweier Heiligen*, Freiburg i. Br., 1919) et par une note sur l'Eucharistie dans la Vie du grand studite (cf. *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXV, p. 200), n'a guère utilisé d'autres sources que la Correspondance et les Catéchèses de S. Théodore.

Au sujet du même personnage il nous faut signaler l'intéressante publication du P. Irénée Hausherr : *Saint Théodore Studite, l'homme et l'ascète* (*d'après ses Catéchèses*). Cette étude historique et psychologique a paru dans les *Orientalia Christiana*, vol. VI (Roma, 1926), p. 1-87. Elle se termine par un Appendice sur la date de la Grande Catéchèse. Pour plus de détails, voir les *Échos d'Orient*, 1927, p. 256. Fr. Halkin.

64. — * Richard Stachnik. *Die Bildung des Weltklerus im Frankenreiche von Karl Martell bis auf Ludwig den Frommen.* Paderborn, F. Schöningh, 1926, in-8°, x-103 pp.

L'histoire des études à l'époque carolingienne a déjà tenté la plume de plus d'un historien. M. Stachnik vient de reprendre cet intéressant sujet en se plaçant à un point de vue particulier : la formation du clergé séculier depuis Charles Martel jusqu'à Louis le Pieux. Son travail comprend trois chapitres qui correspondent respectivement aux règnes de Charles Martel, de Charlemagne et de Louis le Pieux. Dans chacun de ces chapitres, l'auteur étudie l'ensemble des mesures que ces souverains ont prises dans le but de promouvoir les études ecclésiastiques, les dispositions adoptées par

les évêques et les conciles, le rôle de personnalités marquantes telles que S. Boniface et Raban Maur.

Le livre de M. S., qui doit beaucoup aux travaux de Specht, de Hauck, de H. von Schubert, n'enrichit guère nos connaissances. En outre, l'auteur aurait dû nous dire ce qu'il entendait exactement par clergé séculier. Il faut parcourir attentivement le volume pour découvrir dans une note cet avertissement : *Der Begriff Weltklerus ist nicht in schroffem Gegensatz zu Ordensklerus gebraucht...* (p. 26, note 6). Pourquoi dissimuler cette remarque dans une note ? L'auteur laisse le lecteur dans l'équivoque. Il eût bien fait de décrire en quelques mots l'état de la hiérarchie ecclésiastique à l'époque carolingienne, et d'indiquer préalablement quel parti il comptait tirer, pour établir ses conclusions, des documents qui concernent uniquement la formation des moines et du clergé régulier. Ce manque de précision se fait aussi sentir dans les détails. Parmi les fondations de S. Boniface en Allemagne, l'auteur rappelle celles de Fritzlar, Ohrdruff et Fulda, et il soutient que Fritzlar et Ohrdruff sont avant tout des centres de formation religieuse destinés à l'éducation des futurs apôtres de la Germanie, tandis que Fulda a été fondé pour les moines qui désiraient vaquer à la prière dans la solitude et la retraite (pp. 19, 22, 26). A plusieurs reprises M. S. revient sur cette distinction qui, présentée en des termes aussi catégoriques, paraît discutable. Cette assurance ne proviendrait-elle pas d'un manque d'information ? L'activité de S. Boniface a été l'objet de nombreux travaux, et tout récemment M. Franz Flaskamp lui consacrait un volume intitulé : *Das hessische Missionswerk des hl. Bonifatius*. M. Flaskamp indique clairement le but poursuivi par S. Boniface dans la fondation de ces monastères et au sujet de Fulda fait siennes ces paroles de G. Kurth : « Fulda sera le séminaire des missions de Germanie ... ; dans la pensée de Boniface, Fulda fut, dès l'origine, destiné à être non seulement la retraite de quelques ascètes, mais un foyer de civilisation » (p. 106, note 15. Nous citons la 2e édition, 1926, qui reproduit sans changement l'édition de 1925). On lira aussi avec intérêt l'article : *Die Methode des hl. Bonifatius*, que M. Flaskamp a publié dans la *Zeitschrift für Missionswissenschaft* (1925, pp. 18-49 et 85-100). Il y aurait à signaler d'autres lacunes dans la bibliographie. M. S. aurait consulté avec profit les travaux de Mgr Lesne. P. 15, note 6, c'est *interpretatione* et non *impetratione* qu'il faut lire. B. DE GAIFFIER.

65. — * V. LEROQUAIS. *Les Livres d'Heures manuscrits de la Bibliothèque Nationale*. Paris, 1927, 2 vol. in-4°, LXXXV-359 et 465 pp., et 1 album in-4° de XII pp. et 130 pl.

Il y a moins de quatre ans, M. l'abbé Leroquais publiait une première œuvre considérable, intitulée : *Les Sacramentaires et les Missels manuscrits des bibliothèques publiques de France* (Paris, 1924, 3 vol. in-4°, plus un vol. de planches). Cet ouvrage eut un suc-

cès mérité. Continuant son enquête sur les vieux livres liturgiques et sur les miniatures dont ils sont ornés, l'auteur nous donne aujourd'hui la description détaillée des 313 Livres d'heures manuscrits de la bibliothèque Nationale. Cette catégorie de manuscrits a déjà occupé plus d'un chercheur, surtout parmi les historiens de l'art. Mais une étude approfondie manquait encore. M. L. s'est proposé de combler cette lacune. Bien qu'il s'intéresse particulièrement à la décoration et aux miniatures, il ne s'est pas arrêté à ces éléments extérieurs et, somme toute, secondaires. Il s'est efforcé de pénétrer plus avant dans la composition même des Livres d'heures. C'est pourquoi il les a soumis tous, depuis les plus anciens, qui remontent à la fin du XIIe siècle, jusqu'aux plus récents, qui n'ont pas trois siècles d'âge, à une analyse minutieuse et méthodique. Ces patientes recherches l'ont mis à même de préciser plusieurs notions sur l'origine, la nature et le développement du Livre d'heures.

Qu'est-ce qu'un livre d'heures ? M.L. répond : c'est un rameau détaché du bréviaire, une collection d'offices semi-liturgiques et de prières, qui au début furent ajoutés à l'Office divin pour les clercs, puis au psautier pour les laïques, et enfin constituèrent un tout indépendant, qu'on pourrait appeler le bréviaire des simples fidèles. L'élément essentiel, celui qui a donné son nom au recueil, c'est le petit office de la Ste Vierge. Il est suivi normalement des psaumes pénitentiaux, des litanies, des suffrages des saints et de l'office des morts. D'autres éléments, accessoires mais parfois très nombreux, viennent, surtout à partir du XVe siècle, enrichir les Livres d'heures et introduisent parmi eux une extrême variété. Au nombre des pièces qu'on y rencontre plus fréquemment, il faut citer : les fragments des évangiles, la Passion selon S.Jean, les Heures de la Croix, les Heures du Saint-Esprit et diverses prières à la Ste Vierge. On trouve même, quoique rarement, des offices empruntés au Propre des Saints.

Il y aurait grand profit à classer les Livres d'heures d'après leur lieu d'origine ou d'après les églises dont ils reflètent l'usage. Travail très délicat, devant lequel M. L. n'a pas reculé. Parfois le calendrier et les litanies lui ont fourni des indications utiles. Mais d'ordinaire c'est dans la composition même de l'office de la Vierge qu'il cherche son principe de classement. De fait les antiennes, les capitules, les hymnes et les leçons variaient d'église à église. En dressant la liste des *initia* des différentes heures et de leurs parties, l'auteur a réussi à caractériser l'usage de plus de 200 diocèses, abbayes ou collégiales. Malheureusement il n'a pu, faute de place, imprimer qu'une feuille-spécimen de ces listes. Seule la publication complète du répertoire nous mettrait en état d'appliquer aisément et d'apprécier à sa juste valeur la méthode préconisée par M. L.

Il y a dans les Livres d'heures quatre éléments qui intéressent plus spécialement l'hagiographe : le calendrier, les litanies, les suffrages des saints, et, parmi les miniatures, celles qui représentent des saints,

A peu près tous les Livres d'heures s'ouvrent par un calendrier. Dans les plus anciens, il a été copié textuellement d'un bréviaire ou d'un missel ; il représente donc l'usage liturgique d'une église ; les jours où il n'y a pas de fête particulière sont laissés en blanc. A partir du XIVe siècle, au contraire,les copistes semblent préoccupés de ne laisser aucun espace vide dans les colonnes. Mais comment pourvoir chaque jour d'un nom de saint ? Par deux procédés bien simples, déclare M. L. : ou bien on répète les mêmes noms à des dates différentes, ou bien on en invente de toutes pièces. Cette explication ne nous paraît pas tout à fait satisfaisante. Il est possible, assurément, que S. Soufflet et S. Riflard, p. ex., aient été placés au 13 et au 18 janvier « uniquement pour égayer le lecteur » ; et le nom de S. Sacrem, répété aux 5 avril, 6 juin et 30 octobre dans le ms. latin 1176, ne laisse pas d'intriguer. Cependant il faut se garder d'aller trop vite en besogne. Beaucoup de saints avaient en réalité deux fêtes ou étaient célébrés à des jours différents dans les différentes églises. Ainsi les dates des 4 et 16 décembre pour Ste Barbe, des 3 et 15 février pour S. Blaise (parfois Blavius), des 7 et 8 août pour S. Cyriaque, ne sont ni « fautives » ni « fantaisistes ». De plus, il y a des saints homonymes. Ainsi les quatre mentions de S. Marcel dans le calendrier du ms. lat. 1175 semblent correspondre à quatre saints différents : S. Marcel évêque de Paris au 26 juillet, S. Marcel martyr de Chalon-sur-Saône au 4 septembre, S. Marcel évêque de Die au 10 avril, et un S. Marcel évêque non identifié au 15 février (cf. SOLLERIUS, *Martyrologium Usuardi*, p. 105). Enfin, beaucoup de noms étranges, bizarres, ridicules même, sont dus tout simplement aux déformations de la langue populaire ou à des erreurs de transcription. Pour identifier les saints qui se cachent sous ces déguisements, on consultera d'autres calendriers à la date indiquée ou aux jours avoisinants. Le plus simple sera peut-être d'ouvrir à la page voulue le tome III de notre *Catal. Lat. Paris. :* nos prédécesseurs y ont publié, de la p. 579 à la p. 733, le dépouillement méthodique des 350 calendriers contenus dans les bréviaires, diurnaux, psautiers, antiphonaires et missels de la bibl. Nationale. Pour les noms français, on sera souvent tiré d'embarras par le *Vocabulaire hagiologique* de Cl. Chastelain, publié dans MÉNAGE, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, nouv. éd., t. I (Paris, 1750), p. XLV-CV.

En s'aidant de ces instruments de travail, on pourra établir p. ex. les identités suivantes :

Gabianus ep., 19 févr. = Gabinius m. Romae, même date.

Paulus m., 3 nov., dans un calendrier de Toulouse = Papulus.

Velocianus m., 18 janv. = Volusianus év. de Tours.

Victorius m., 23 déc. = Victoria v. m. (cf. *Cat. Lat. Paris.*, III, 732 : même erreur dans le ms. lat. 850).

Landradus ep., 7 juill., calendrier flamand = Landrada abb. de Bilsen, 8 juillet.

Les noms français nous réservent d'autres surp rises : S. Baudourt,

29 janv. = Ste Balthilde, reine des Francs. S. Lyé, 25 mai = S. Léon, abbé de Mentenay. S. Huchaire, 27 oct.= S. Euchaire, év. et m. en Lorraine. S. Ours, 7 sept. = S. Evurtius, év. d'Orléans. S. Sire, 16 juin = Cire, Cirycus, m. S. Aufage, 19 avr. = Elphegus, év. de Cantorbéry. Dans le ms. lat. 13308, M. L. attire l'attention sur les noms de S. Pantouffle au 5 mai, de S. Languedo au 14 juin, de Ste Cottroulle au 15 juin, de Ste Saule au 22 nov. Il les considère comme des « inania verba » créés par un scribe facétieux. Mais ces noms ne rappellent-ils pas ceux de plusieurs héros de la légende ursulienne : Pantulus, Languida, Cordula, Saula ? Le copiste les a sans doute introduits à des dates arbitraires. Dans le même calendrier S. Ron, 5 août = S. Yon, Ionius m. S. Mentir, 4 févr. = S. Aventin de Troyes. S. Momoziau, 10 sept. = S. Némésien év. et m. S. Maurin, 15 déc.= S. Maximin ou Mamin,abbé de Micy. S. Soupire, 28 sept. = S. Exupère. Peut-être faut-il reconnaître dans le nom de Grigro, 5 juin, celui de S. Précroz, Praecordius, ermite, dont la translation est indiquée à cette date dans un autre Livre d'heures, le ms. lat. 18034. Peut-être aussi la double mention d'un S. Gyem dans le ms. lat. 1176 désigne-t-elle, au 24 mars, S. Guillaume de Norwich, au 24 avril, S. Guillaume Firmat de Normandie. Il n'est pas impossible que Grant Bauch, 12 juin, doive se lire Grambaud, Grimaldus ab. ; mais ici la date ne correspond pas. Enfin nous sommes persuadé que beaucoup d'autres noms énigmatiques eussent été identifiés aisément, si M. L. avait relevé, pour chaque jour de l'an, tous les saints indiqués dans les calendriers. Ce répertoire, analogue au second supplément du *Catal. Lat. Paris.* mentionné ci-dessus, aurait, en rapprochant les noms, suggéré maintes fois la solution de la difficulté. Mais, faute de place sans doute, l'auteur s'est borné à signaler quelques noms qui lui ont paru dignes de remarque. Souhaitons qu'il ait bientôt l'occasion de combler cette lacune, au grand profit des hagiographes.

Il y a beaucoup moins à dire sur les Litanies. Elles sont parfois interminables. Mais ici encore M. L. a borné ses énumérations à quelques noms, considérés comme plus caractéristiques ou plus curieux. Souvent l'identification est plus difficile que dans les calendriers ; car on n'est pas guidé par la date de la fête. Cependant on n'hésitera pas à reconnaître S. Eskillus, év. et m. suédois, dans le S. Esbrillus du Livre d'heures des Brigittines de Liége, et S. Berchundus, év. d'Amiens, dans le S. Herbundus du ms. lat. 10536. Dans le ms. 1079 plusieurs noms appartiennent au cycle de Ste Ursule : Pinnosa, Cordula, Kiliana, Odilia, Verena, et peut-être aussi Aldelheidis, Adelmudis et Dancumdis. Dans des Litanies du Mont Cassin le nom de Fossius qui suit Ianuarius, désigne sans doute S. Sossius, le compagnon de S. Janvier. A remarquer les saintes vierges Castitas et Patientia, inconnues aux hagiographes : ces personnifications auront été suggérées aux copistes par l'exemple des SStes Fides, Spes, Caritas et Sapientia ou Sophia. On trouve de

même une Ste Iusticia vierge, au 13 déc., dans le calendrier du ms. lat. 16313. Le nom de S. Lucanus semble suspect à M. L. : il le fait suivre d'un point d'interrogation. Mais sa présence dans des litanies bretonnes n'a rien d'anormal : sa Passion (*BHL.* 4996) se lit précisément dans le bréviaire gothique de Quimper.

Les Suffrages nous retiendront moins encore que les Litanies. On appelle suffrages « des prières composées d'une antienne, d'un verset et d'une oraison, que l'on récite après Vêpres ou Laudes en l'honneur de Dieu ou des saints ». Peu nombreux au XIIIe siècle, les suffrages se multiplient dans la suite ; on en compte jusqu'à 28 dans les Grandes Heures d'Anne de Bretagne, 54 dans les Heures de Louis de Laval, 60 dans celles de Saint-Denis. Ils débutent ordinairement par la Trinité, la Ste Vierge et S. Michel ; viennent ensuite les saints et saintes les plus populaires au moyen âge, notamment les « auxiliateurs » et ceux dont le patronage était invoqué contre la peste et les autres fléaux. A noter dans les mss. 922, 1072, 1364 et 1378 l'oraison en l'honneur des SS. Denys, Georges, Christophe, Blaise et Gilles : ce sont les « cinq saints privilégiés » ; dans le ms. 1378 on trouve, en outre, l'oraison « des cinq sainctes previlegiez », à savoir les SStes Catherine, Marguerite, Christine, Marthe et Barbe. Il n'est pas rare de rencontrer des suffrages en l'honneur de Ste Avoie ou Avia, vierge et martyre, patronne d'une ancienne église de Paris. Nous ne serons sans doute pas seuls à regretter que M. L. n'ait pas dressé le catalogue de tous les suffrages. Pourtant, si incomplètes que soient ses listes, elles nous aident à nous faire une idée du degré de popularité dont jouissaient les différents saints auprès de nos aïeux.

La décoration des Livres d'heures est vraiment remarquable par l'abondance et la variété des compositions. Tel de ces livres de luxe, le ms. lat. 920, ne compte pas moins de 1055 miniatures, dont plusieurs sont de petits chefs-d'œuvre. Aussi M. L. a-t-il été bien inspiré, non seulement de noter avec soin toutes les miniatures, mais encore de présenter à la fin de son introduction un tableau d'ensemble très clair et très facile à consulter. On y trouve, suivant l'ordre alphabétique des sujets, l'indication de toutes les miniatures qui ont trait au même saint ou représentent le même épisode de la vie de N.-S. ou de la Ste Vierge, etc. Peut-être eût-il été avantageux d'exclure de cette liste les nombreux sujets qui ne sont représentés que dans les « Heures de Louis XIV » : ce manuscrit (lat. 9477) n'est en réalité qu'un vespéral et ne date que de 1693. Encore un détail : à la page LIV, M. L. écrit que Ste Catherine d'Alexandrie « porte une couronne royale en souvenir de son mariage mystique avec l'Enfant Jésus ». L'explication est plus simple, croyons-nous ; elle se trouve dans les premiers mots de la Passion de la célèbre martyre, telle qu'elle est racontée dans la Légende dorée : « Catharina Costi *regis* filia... » En général c'est parmi les suffrages que se rencontrent les miniatures représentant des saints : elles y forment

souvent une vraie galerie des patrons les plus vénérés à la fin du moyen âge. Les saints locaux n'en sont pas absents. Les autres parties du Livre d'heures ont aussi leur illustration particulière ; mais nous ne pouvons nous y attarder. Un magnifique album de 130 planches permet d'entrevoir la richesse et la variété de la décoration des Livres d'heures et fait saisir l'intérêt qu'elle présente pour l'histoire de l'art religieux et spécialement de l'iconographie des saints. On y voit, p. ex., Ste Avoie, prisonnière et communiée par la Ste Vierge (pl. CXXI), Ste Geneviève tenant en main un cierge que le démon s'efforce d'éteindre et qu'un ange s'apprête à rallumer (pl. CXXII), Ste Marguerite d'Antioche brandissant la petite croix qui lui a permis de percer la carapace du monstre qui l'avait engloutie (pl. CXIV), S. Julien l'Hospitalier effaré devant le cadavre de ses parents, qu'il vient de tuer sans les reconnaître (pl. LIII).

La Table générale qui termine l'ouvrage est très détaillée, et nous ne pouvons assez nous réjouir d'y voir figurer tous les noms de saints mentionnés dans ces 800 ou 900 pages in-4°. Cependant l'auteur nous permettra de constater qu'on aurait pu, à peu de frais, la rendre plus utile et plus pratique. Le lecteur qui aura consulté l'index au mot Riquier, songera-t-il encore à chercher sous Richarius ? Il aurait mieux valu réunir les références sous un de ces deux noms et ne laisser qu'un renvoi à l'autre, comme on l'a fait, p. ex., pour Étanche et Tancha, pour Chaffre et Theofredus et pour plusieurs autres. De même il aurait fallu rapprocher Memmius, Mémie et Mainge, Odalricus et Udalricus, Quinocus et Winocus, Aelfegus, Alphegus et Aufage, Audilia et Odilia, Hildevertus et Ildevert, Aedeldrida, Aetheldritha et Etheldreda, Herveus, Hoarveus, Hoasveus et Huarveus, Sabina et Savina, Sainctin et Sanctinus, Signe et Sequanus, Iamma et Gemma, etc., etc. Dans d'autres cas, il ne s'agissait plus seulement de variantes orthographiques ; mais il n'y avait pourtant pas besoin de longues recherches pour reconnaître le même saint sous les noms de Magnus, de Main et de Grant, fêtés tous les trois le 19 août ; ou pour identifier un S. Albert, indiqué au 9 février, avec S. Aubert ou Ansbert, év. de Rouen, dont la fête tombe ce jour-là. Quelques inexactitudes ont échappé : ce qui n'est pas étonnant dans une table qui couvre près de cent grandes pages à deux colonnes. Au lieu de Potentianus, 19 mai, tome I, p. 298, lisez : Potentiana v. m. = Pudentiana. Au lieu de Constantia v., t. II, p. 50, lisez : Constantianus ab. Au lieu de Léon *de* Lyon, 12 nov., lisez Léon *ou* Lyon : il s'agit de Leonius conf. de Melun. Au tome II, p. 88, ce n'est pas la translation de S. Edmond de Cantorbéry qui est indiquée au 20 juin, mais celle de S. Édouard II, roi et martyr. Il n'y a pas, que je sache, de Ste Venissa virgo : les noms de Venice et Venisse, qui se lisent dans les mss. 1162 et 13267, équivalent à Bérénice ou Véronique. La translation des SS. Luxor ou Luxoenus, et Warlu ou Warlois n'est pas indiquée au 25 septembre, mais au 20 novembre, aussi bien dans le ms. 13298 que dans le ms. 13263,

Pourquoi le *Gacianus ep.*, mentionné au 9 nov. dans un calendrier de Chalon-sur-Saône (t. II, p. 70), est-il devenu *Gratianus ep. Cabillonensis ?* Il s'agit tout simplement de S. Gatien évêque de Tours, comme le montre le propre de Chalon imprimé à Lyon en 1620. Enfin, c'est sans doute par méprise qu'on a cru voir l'image de S. Vincent Ferrier dans deux miniatures, dont l'une (t. I, p. 124) se trouve parmi les suffrages entre S. Ghislain et Ste Waudru et doit représenter S. Vincent Madelgaire de Soignies, fêté le 14 juillet, tandis que l'autre (t. I, p. 114) se rapporte certainement à S. Vincent martyr, 22 janvier : elle se trouve dans un calendrier parmi les saints de la seconde moitié de janvier et précisément entre Ste Agnès (21 janvier) et S. Paul (25 janvier). A côté de ces menues imperfections, la Table générale a le mérite incontestable d'être fort complète. Nous n'y avons relevé qu'une ou deux omissions, sans importance. Elle rendra donc, nous n'en pouvons douter, les plus grands services aux chercheurs.

M. L. vient à peine d'achever ce superbe ouvrage. Et déjà il en annonce deux autres qui n'offriront pas un moindre intérêt. Le premier, une étude sur le Bréviaire de Philippe le Bon (ms. 516 de la bibliothèque Royale de Bruxelles), paraîtra, s'il plaît à Dieu, en 1928. L'autre, consacré aux bréviaires manuscrits des bibliothèques de France, nous est promis pour 1934. Nous souhaitons de tout cœur à M. L. de mener à bien ces importantes publications.

Fr. Halkin.

66. — * Wilhelm Levison. *Eine Predigt des Lupus von Ferrières.* Leipzig, Teubner, 1927, in-8°, 14 pp. Extrait de *Kultur- und Universal Geschichte... Walter Goetz zu seinem 60. Geburtstage dargebracht.*

On a maintes fois disserté sur l'humanisme si éclectique et sur la remarquable activité littéraire de Loup de Ferrières. Or, jusqu'à ce jour, nul n'avait songé à enrichir l'édition de ses œuvres d'une homélie qu'il composa pour la fête de S. Josse. M. Levison vient de combler cette lacune. Un *Sermo Lupi abbatis Ferrariacensis* (sic) *in festivitate sancti Iudoci confessoris* nous a été conservé, parmi d'autres textes sur le même saint breton, dans un manuscrit du British Museum, Royal Ms. 8. B. XIV, du XIe siècle. C'est une pièce assez courte où il est surtout traité du malheur des temps et de la perversité des hommes. On n'y trouve aucun renseignement d'ordre historique, pas même une allusion à la longue lutte que l'abbé de Ferrières eut à soutenir pour récupérer la *cella sancti Iudoci.* C'est sans doute dans ce monastère, à Saint-Josse-sur-Mer, que le sermon fut prononcé, un 13 décembre, vers 860. M. L., à son habitude, encadre de notes érudites et pertinentes ce texte édifiant, qui, à vrai dire, nous éclaire moins sur le héros — à peine S. Josse y est-il nommé ! — que sur l'auteur, un des représentants les plus brillants de la renaissance carolingienne.

M. Coens.

67. — * Charles Homer Haskins. *The Renaissance of the Twelfth Century*. Cambridge, Harvard University Press, 1927, in-8°, xi-437 pp.

Le moyen âge n'a pas été une longue nuit, une période de ténèbres, de stagnation ; il a connu des époques brillantes qui méritent le nom de Renaissance : Renaissance carolingienne, Renaissance ottonienne, Renaissance du XIIe siècle. C'est à cette dernière que M. Haskins a consacré son nouvel ouvrage.

Le XIIe siècle est une époque féconde. Dans tous les domaines on constate un magnifique élan : croisades, fondation des communes et des villes, épanouissement de l'art roman, naissance de l'art gothique. M. H. n'a pas voulu tracer un tableau complet de cette rénovation ; il a limité son sujet à la renaissance de la littérature latine. Depuis longtemps déjà la littérature en langue vulgaire, par sa richesse et sa naïveté a conquis la faveur des érudits et même du grand public ; sa sœur aînée attend encore sa réhabilitation, et récemment M. Faral déclarait dans sa leçon d'ouverture au Collège de France : « Considérée comme l'expression d'une pensée morne et rétrograde, la littérature latine du moyen âge se heurte généralement à l'indifférence ou au dédain de l'opinion et il faut quelque courage pour s'en instituer le défenseur ». M. H. se range parmi ces défenseurs. En des pages claires et pleines, il nous fait assister à ce renouveau de la littérature latine. Celle-ci bénéficie largement de la généreuse activité qui se déploie dès la fin du XIe siècle et elle nous a laissé des œuvres variées et nombreuses, où se fait sentir une âme jeune et forte, qui cherche et réfléchit.

Il est bien difficile de démêler les causes de ce réveil de la civilisation. Le rapide développement du commerce a sans doute contribué pour une grande part à ce progrès intellectuel. Mais d'autres facteurs entrent en ligne de compte. Après la tourmente des invasions, une ère de tranquillité ou tout au moins de plus grande sécurité semble s'ouvrir. Le chrétien peut reprendre son bâton de pèlerin et visiter les sanctuaires célèbres. Dans la paix des monastères, les moines renouent avec les traditions de leurs ancêtres de l'époque carolingienne. Les conquêtes des Normands en Sicile et dans le Sud de l'Italie, les luttes des chrétiens contre les Maures d'Espagne ouvrent à l'Occident le monde grec et arabe, et on devine quel retentissement ces faits devaient avoir dans l'histoire de la pensée médiévale. Il ne faut pas non plus oublier l'influence profonde exercée par certains grands esprits, tels qu'Abélard. Après avoir rappelé l'ensemble des événements qui donnent au XIIe siècle sa physionomie propre, et décrit les principaux centres de culture, M. H. passe en revue les différentes branches de la littérature latine. « Le XIIe siècle, écrit-il, est la grande période où le latin se sépare définitivement de la langue vulgaire ; la poésie internationale atteint à cette époque son point culminant et manifeste une activité dans tous les genres littéraires » (p. 190 ; cf. pp. 154, 155, 166). La variété de cette littérature latine, et même son originalité lui assu-

rent une place de choix dans la civilisation médiévale. Après le XIIe siècle, le progrès rapide des littératures nationales fit disparaître la littérature internationale, et les œuvres latines, désormais sans contact avec la vie quotidienne, reflétèrent de moins en moins les multiples aspects de la société contemporaine. La poésie religieuse est très cultivée, et M. H. estime que le XIIe siècle est sous ce rapport une des époques les plus fécondes et marquerait même l'apogée du genre (p. 166).

Bien que l'auteur ait savamment équilibré les parties de son sujet, il a traité plus brièvement la littérature philosophique et surtout la théologie. Nous ne songeons pas à lui en faire un reproche ; il a dit en quelques mots l'essentiel sur ces matières. Dans les chapitres sur les traducteurs grecs et arabes et sur les écrits relatifs aux sciences positives, M. H. pouvait parler avec une compétence hors ligne ; il a résumé à larges traits le beau volume qu'il a publié naguère sur cette question (*Anal. Boll.*, XLIV, 408).

C'est aussi au XIIe siècle que naissent les grandes universités : Salerne, Bologne, Paris, Montpellier, Oxford. Au point de vue des établissements d'instruction, l'auteur fait la constatation suivante : au XIe siècle les centres de culture sont les grandes abbayes ; peu à peu celles-ci disparaissent de l'avant-scène, pour faire place aux écoles des chapitres cathédraux, et à la fin du siècle, les premières universités prennent la tête du mouvement intellectuel.

M. H. n'a pas oublié l'hagiographie ; bien qu'il lui ait mesuré la place avec parcimonie, l'hagiographie, avec ses multiples ramifications apparaît dans plusieurs chapitres. Les origines du théâtre et du genre littéraire connu sous le nom de Jeux, se rattachent étroitement aux Vies de saints ; parmi les œuvres historiographiques, les biographies d'évêques ou d'abbés célèbres sont nombreuses ; et c'est un des attraits du livre de M. H. de trouver réunis tous ces matériaux dispersés. Jusqu'ici nous ne possédions que d'arides répertoires. M. H. le premier a mis en œuvre tous les renseignements qu'ils contenaient et en a dégagé une synthèse claire et solide, où nous admirons et la précision de sa science et l'ampleur de ses vues. Les bibliographies sommaires placées à la suite de chaque chapitre sont un modèle du genre ; l'auteur y indique l'essentiel et en deux mots caractérise les ouvrages principaux.

Tous les érudits qui s'intéressent au moyen âge apprendront avec plaisir que M. H. prépare un nouvel ouvrage : *Studies in Mediaeval Culture.*

B. DE GAIFFIER.

68. — * J. Armitage ROBINSON. *Two Glastonbury Legends ; King Arthur and St. Joseph of Arimathea.* Cambridge, University Press, 1926, in-8°, XI-68 pp., illustrations.

On n'a pas oublié les patientes recherches du savant doyen de Wells sur l'œuvre de Guillaume de Malmesbury, *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae* (*Somerset Historical Essays*, p. 1-25 ; cf.

Anal. Boll., XLII, 450-53). Reprenant, avec un courage que rien ne peut abattre, le thème qu'il avait ainsi renouvelé, M. Robinson vient de s'appliquer à un sujet bien intéressant, la double légende qui rattache à Glastonbury la mémoire du roi Arthur et celle de Joseph d'Arimathie. Il arrive sans peine à montrer que ces traditions, sur lesquelles le texte original de Guillaume de Malmesbury reste muet, sont postérieures à l'incendie de 1184. Le dénuement du monastère qui suivit ce triste événement, ne fut sans doute pas sans influence sur l'origine de récits si bien calculés pour éveiller l'intérêt du public dans la campagne qu'on menait alors afin de recueillir les fonds nécessaires à la reconstruction. Notons que c'est à la même époque qu'on « retrouva » les documents et traditions concernant S. Patrice, Ste Brigite et S. Benignus. De l'inépuisable trésor de ses lectures, le savant auteur a tiré une masse de renseignements fort curieux sur le développement des deux légendes pendant les trois siècles qui ont précédé la suppression de l'abbaye. De là ce charmant petit volume, illustré avec goût de clichés pris par un autre hagiographe du Somerset, Dom Ethelbert Horne, moine de Downside. Quelques détails méritent peut-être qu'on les relève : p. 12, l. 10, pour conserver au squelette exhumé les proportions gigantesques que le contexte suppose, il faut sans doute traduire cuisse au lieu de jambe (cf. DU CANGE, éd. Didot, s. v. *crura*). M. R. eût pu introduire, au cours de son argument négatif, le silence des anciennes *Notationes de sanctis qui in anglica patria requiescunt* (II, 37, éd. LIEBERMANN), où sont mentionnés nommément S. Aidan et S. Patrice, sans plus. Le dernier témoin cité par M. R. sur les traditions de Glastonbury est le jésuite William Good, mort le 5 juillet 1586, qui, petit garçon du village, servait la messe à l'abbaye, vers 1535. Ajoutons que les bibliographes répètent depuis Sotwell que le P. Good laissa en manuscrit un résumé de la Vie des saints de Grande-Bretagne, sans doute assez semblable à l'œuvre de Nicolas Roscarrock (cf. *Act. SS.*, Nov. IV, 148), et que peut-être, on finira un jour par le déterrer quelque part, comme celui de Roscarrock. P. GROSJEAN.

69. — Lucy MENZIES. *St. Margaret Queen of Scotland.* London, J. M. Dent, 1925, in-8°, XI-205 pp., frontispice.

70. — * T. Ratcliffe BARNETT. *Margaret of Scotland: Queen and Saint.* Her Influence on the Early Church in Scotland. Edinburgh, Oliver and Boyd, 1926, in-8°, x-183 pp., illustrations.

La publication presque simultanée de ces deux Vies de Ste Marguerite d'Écosse, œuvres de vulgarisation, dont nous ne pouvons nous arrêter à étudier en détail les qualités ou les défauts, atteste un renouveau d'attention sur l'une des plus remarquables parmi les saintes reines et certainement celle qui, en Écosse, a le plus profondément marqué à son empreinte la civilisation nationale. Au total, le premier de ces deux ouvrages nous paraît le meilleur.

Dans le second, à côté de prétentions à l'érudition, il y a des négligences telles qu'on ne peut vraiment croire que l'imprimeur en soit seul responsable. M. B. défend d'ailleurs des théories qui ne résistent guère à l'examen : il soutiendra par exemple que les anciennes chrétientés celtiques n'avaient point d'évêques du tout, et que le samedi y était le jour du repos hebdomadaire. Cela ne l'empêche pas d'avoir fait œuvre utile en contribuant pour sa part à exposer la situation compliquée de l'église écossaise au XIe et au XIIe siècle.

P. GROSJEAN.

71. — * *Konrad von Seldenbüren* (*1126-1926*). Gedenkblätter zur 8. Jahrhundertfeier seines Todes, den Verehrern des seligen Stifters dargeboten vom Kloster Engelberg. Stiftsdruckerei, 1926, in-8°, 24 pp.

Un rare parfum de paix claustrale et d'antique tradition réjouit le lecteur qui, d'un doigt pieux, tourne les feuillets, si joliment historiés, de cette brochure commémorative. Engelberg, monastère bénédictin du canton d'Unterwalden, fut fondé à l'aube du XIIe siècle, sur l'invitation et grâce aux largesses du bienheureux Conrad de Seldenbüren, par le vénérable Adelhelm et des religieux de Saint-Blaise. Conrad, qui vint habiter lui-même, dans la suite, sur la « montagne des Anges », comme *frater barbatus*, ou frère lai, semble-t-il, était de la lignée de ce Régimbert de Seldenbüren († 962), vénéré aussi comme un saint, qui avait, quelque cent trente années auparavant, édifié au cœur de la Forêt-Noire l'abbaye de Saint-Blaise. Envoyé un jour par son abbé pour défendre les biens conventuels, qui se trouvaient menacés par un chevalier de sa propre famille, Conrad affronta le ressentiment de celui-ci ; mais au cours du débat il fut odieusement percé par lui de deux coups d'épée (1126). Honoré à Engelberg comme un martyr, il y fut inhumé dans le chœur de l'église. Ses restes devinrent dès lors l'objet d'un certain culte, auquel l'ouverture du tombeau, en 1611, donna un regain de ferveur. En 1664, ils furent transférés dans un beau mausolée par l'abbé Ignace Betschart. Il nous plaît, en citant ce nom, de rappeler aux moines d'Engelberg qui célèbrent aujourd'hui le bienheureux Conrad, une lettre dont Papebroch a pris soin de conserver les termes, empreints de la plus vive dévotion, et par laquelle l'abbé Ignace encouragea les hagiographes d'Anvers dans leur vaste entreprise : « Deo seminatori tam boni, tam sancti ac magni altique consilii ago gratias, humillimisque precibus flecto genua cordis, animae et corporis mei, ut divina bonitas, quae per vestras Paternitates, cum gaudio et consolatione totius orbis christiani, felicissime coepta sunt, per easdem compleat » (*Acta SS.*, Mai I, 309).

M. COENS.

72. — * Heribert Christian SCHEEBEN. *Der heilige Dominikus.* Mit Geleitwort von Angelus WALZ O. P. Freiburg i. Br., Herder, 1927, in-8°, XIV-460 pp., illustrations.

73. — * H. C. Lambermond O. P. *Der Armutsgedanke des hl. Dominikus und seines Ordens.* Zwolle, J. M. V. Waanders, 1926, in-8°, xv-99 pp.

74. — * Gabriel M. Löhr O. P. *Die theologischen Disputationen und Promotionen an der Universität Köln im ausgehenden 15. Jahrhundert nach den Angaben des P. Servatius Fanckel O. P.* Leipzig, O. Harrassowitz, 1926, in-8°, 124 pp. (= *Quellen und Forschungen zur Geschichte des Dominikanerordens in Deutschland*, 21. Heft).

75. — * Jean Dominique Rambaud O. P. *Saint Dominique. 1170-1221. Sa vie, son âme, son Ordre.* Paris, P. Téqui, 1926, in-8°, xiv-322 pp., illustrations.

76. — * M. D. Constant O. P. *Sur les pas de saint Dominique en France.* Paris, Librairie Dominicaine, 1926, in-8°, 318 pp., portrait.

« La meilleure monographie de S. Dominique qui ait jamais paru. » Cette appréciation fièrement inscrite sur la couverture volante de l'ouvrage de M. Scheeben est du P. A. Walz, et, sauf quelques réserves inévitables, la plupart des lecteurs ne manqueront pas d'y souscrire. La valeur de cette biographie ne lui vient pas de documents inconnus ou inédits qui auraient renouvelé notre connaissance de S. Dominique, mais d'une étude plus approfondie, d'une critique plus rigoureuse et d'une mise en œuvre toute personnelle du dossier existant. Pour la critique des sources littéraires, la voie avait été tracée récemment par M. Altaner (cf. *Anal. Boll.*, XLI, 203) ; M. Sch. pouvait se fier à ce guide sûr. Pour les sources d'archives, publiées et commentées surtout par Guiraud dans le *Cartulaire de Prouille*, et par Balme-Lelaidier dans l'*Histoire diplomatique de S. Dominique*, M. Sch. s'est trouvé dans la nécessité de rectifier plus d'une fois les vues des éditeurs. Discussions critiques et justification des points controversés sont réservées pour un second volume, qui contiendra en outre l'édition de plusieurs textes importants, entre autres le *Libellus de principiis ordinis* de Jourdain de Saxe et les Actes du procès de canonisation. C'est dès maintenant à cette édition — encore à paraître — que les références du premier volume renvoient le lecteur. Et comme, par une inspiration plutôt malencontreuse, la numérotation des paragraphes a été changée, c'est provisoirement un casse-tête d'aller retrouver dans l'édition des *Acta Sanctorum* ou dans les *Fontes selecti* du P. Taurisano les passages que l'on voudrait vérifier. Nous n'aurons pas la témérité de porter un jugement sur l'œuvre tant qu'on ne nous aura pas livré les preuves sur lesquelles elle se fonde. Mais rien ne nous empêche d'en admirer déjà la parfaite ordonnance, l'harmonie, l'ampleur du dessin en même temps que le fini du détail. Quoique l'appareil scientifique, en ce premier volume, soit réduit au minimum, on s'aperçoit sans peine que cette belle construction est le résultat d'un travail minutieux, où chaque pierre a été vérifiée.

Dans S. Dominique, c'est surtout, c'est presque exclusivement le fondateur d'ordre que M. Sch. étudie. Sous quelles influences il a

conçu son dessein, où il en a puisé les éléments, comment et par quels degrés il a réalisé son idéal, à quels obstacles il s'est heurté, à quel prix et avec quel succès il les a surmontés, tout cela est exposé d'une manière claire, systématique, où tout s'enchaîne dans une suite si logique qu'on est tenté de se demander si les choses auraient pu se passer autrement. A cette séduisante construction les documents fournissent-ils toujours une base inébranlable? On aurait tort de reprocher à M. Sch. d'avoir plus d'une fois recouru à la conjecture. C'est indispensable quand on tente de pénétrer à fond l'âme de son héros et de décrire dans le détail l'évolution de sa pensée. Mais il sera permis, de ce chef, de ne point se rallier à toutes ses manières de voir.

M. Sch. met fort bien en lumière — et ce n'est pas faire tort à la gloire de S. Dominique — que, si originale que soit la conception de l'ordre des Frères Prêcheurs, elle n'est pourtant pas une création sans attaches avec le passé, sans préparation dans le présent. L'ordre nouveau correspondait à ce besoin de réforme et de vie religieuse plus parfaite qui, en opposition avec les exemples d'un clergé trop riche et trop peu cultivé, se faisait jour un peu partout, mais pour s'égarer trop souvent dans l'hérésie : Humiliés, Pauvres de Lyon, Vaudois. D'après M. Sch. ce serait surtout au contact des Vaudois que le chanoine d'Osma aurait touché du doigt le mal de son temps, et ce serait de leurs méthodes qu'il s'est inspiré ; l'ordre des Frères Prêcheurs ne serait presque qu'un Valdésianisme purifié de tout ce qu'il recélait d'incompatible avec la doctrine et la discipline catholiques. Et de fait, S. Dominique comme Valdo entreprend la régénération de l'Église avant tout par la prédication ; tous deux conçoivent des prédicateurs sans attaches locales à telle église ou tel couvent (« Wanderpredigt ») ; comme préparation au ministère apostolique, tous deux recommandent l'étude. Dominique comme Valdo, en réaction contre la mollesse du clergé, fait profession de pauvreté et d'une pauvreté qui va jusqu'à vivre exclusivement d'aumônes ; l'un et l'autre pourtant admettent la propriété d'un « home » pour les prédicateurs. Parallèle très séduisant. Malheureusement les documents et le récit de M. Sch. lui-même nous montrent S. Dominique, pendant les années qui précèdent la fondation de l'ordre, en contact et aux prises avec les Albigeois bien plutôt qu'avec les Vaudois.

L'ordre des Frères Prêcheurs ne fut pas créé de toutes pièces ; il est le fruit d'une évolution lente, et peut-être plus insensible encore que ne le dit l'auteur. M.Sch. montre très bien que la fameuse bulle *Religiosam vitam* du 22 décembre 1216, que l'on se plaît à considérer comme la charte de fondation du nouvel ordre, n'a d'autre portée que de confirmer, suivant les formes usuelles, un chapitre de chanoines réguliers établi en l'église Saint-Rome de Toulouse. Le même jour, il est vrai, Honorius III donnait à S. Dominique une autre bulle, *Nos attendentes*, très brève, sans aucune solennité, qui a mis à l'épreuve la perspicacité des historiens. M. Sch. y voit le véritable acte de naissance du nouvel ordre des Prêcheurs. Le pape en effet

y fait allusion au but spécial des chanoines de Saint-Rome : *futuros pugiles fidei et vera mundi lumina*, et non content de confirmer l'ordre, il déclare le prendre *sub nostra gubernatione*. Cette interprétation nous paraît un peu forcée. On ne s'imagine pas bien le pape approuvant un ordre nouveau au moment où, appuyé sur le concile, il proclame qu'aucune approbation de ce genre ne sera plus accordée. Tel est aussi l'avis de M. Altaner, dans l'examen détaillé qu'il a fait de l'ouvrage de M. Sch. (dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, XLVI, 396-407). Nous avons été heureux de constater que sur plus d'un point notre appréciation concordait avec celle du distingué critique, à qui ses travaux antérieurs donnent une incontestable autorité en la matière. Mais M. Altaner ne dit pas quelle interprétation il propose à la place de celle qu'il rejette. Il faut bien pourtant que cette seconde bulle ait une raison d'être. L'opinion qui en faisait un simple résumé de la grande bulle, à l'usage des prédicateurs en mission, doit être abandonnée, dès que la grande bulle n'approuve plus un ordre voué à l'apostolat dans le monde entier, mais un chapitre local de chanoines. Pourquoi faut-il y voir plus qu'un paternel encouragement et une auguste et précieuse approbation de l'activité particulière à laquelle allait se consacrer la jeune communauté : la défense de la foi par la prédication ; encouragement qui ne transformait aucunement cette communauté en une congrégation nouvelle ni ne lui ouvrait les perspectives d'une extension universelle. A notre humble avis, il n'y a pas *un* acte constitutif de l'ordre des Frères Prêcheurs ; il y a *des* bulles successives enregistrant et approuvant, bien plutôt qu'elles ne les lui confèrent, et précisant à mesure qu'ils se manifestent et s'affirment, chacun des traits dont l'ensemble finira par constituer son caractère propre. On peut considérer, si l'on veut, entre toutes les autres, la bulle du 11 février 1218 comme « für den Predigerorden massgebend » (LAMBERMOND, op. c., pp. 9, 14), dans ce sens que, pour la première fois, elle nous montre l'ordre nouveau en possession de toutes ses caractéristiques : prédication, pauvreté, universalité.

Puisque M. Sch. admet une évolution dans la réalisation de l'idéal du saint fondateur, on se demande pourquoi il répugne à reconnaître une évolution dans cet idéal lui-même. Pour affirmer que S. Dominique eut dès le début la vision nette de ce qu'allait être son institut, et notamment pour affirmer qu'il conçut dès l'abord le dessein de la pauvreté absolue, renonciation non seulement à la propriété individuelle, comme dans tous les anciens ordres religieux, mais même renonciation à toute possession en commun, les textes ne fournissent qu'un appui bien précaire. Un des arguments de M. Sch. c'est que les Vaudois eux aussi ne vivaient que d'aumônes !

Cette question de la conception de la pauvreté chez S. Dominique et dans son ordre, le P. Lambermond, peu avant M. Sch., en a fait l'objet d'un petit travail spécial. Il y est arrivé à peu près aux mêmes

conclusions. Signalons une difficulté soulevée par l'affirmation de Jourdain de Saxe, qu'en 1216, lors de l'adoption de la règle de S. Augustin, les futurs Prêcheurs *proposuerunt etiam et instituerunt possessiones non habere, ne praedicationis impediretur officium sollicitudine terrenorum, sed tantum reditus eis adhuc habere complacuit.* Or, la bulle du 22 décembre 1216 confirme aux chanoines de Saint-Rome la possession de tous leurs biens actuels et futurs, et d'autres documents nous montrent encore en 1216 et en 1217 S. Dominique acceptant de nouvelles donations. M. Altaner rejette en conséquence comme erronée l'affirmation de Jourdain. Le P. L. répugne à ce moyen extrême, car Jourdain est partout ailleurs très exact. Plusieurs bonnes raisons, selon lui, se sont opposées à la mise en pratique immédiate de cette résolution, qui n'aura reçu force de loi qu'au chapitre de 1220. Les raisons qu'il énumère sont de fait admissibles. Il reste qu'en 1216, si l'on souhaitait abdiquer toute propriété immobilière, on était encore d'avis de ne pas renoncer aux rentes. Donc on n'envisageait pas encore la pauvreté absolue. Et rien dans le texte n'indique que cette dernière disposition fut prise alors à titre transitoire. Le mot « adhuc », qui pourrait prêter à cette interprétation, marque tout aussi bien la pensée de Jourdain qui, au moment où il écrit, connaît la décision plus radicale prise en 1220. Le P. L. poursuit l'étude de la pauvreté dominicaine bien au delà du temps du saint fondateur. Il montre sous quelles influences : difficultés économiques, attaques des adversaires des mendiants,facilité même de la papauté à accorder des dispenses,non seulement la pauvreté absolue de la communauté, mais même la pauvreté individuelle a subi des atténuations. Les supérieurs ne manquèrent pas de s'élever contre cet oubli de l'idéal primitif ; plus souvent ils durent se contenter de réglementer les mitigations. Les grands théologiens de l'ordre, d'ailleurs, justifiaient en théorie une pratique qu'imposaient les circonstances nouvelles. L'Église, en fin de compte, donna raison à cette conception moins absolue : le Concile de Trente supprima officiellement pour tous les ordres — les Capucins et les Franciscains de l'Observance exceptés — l'interdiction de posséder des biens fonds.

Un des couvents dominicains les plus en vue fut celui de Cologne. Le manuscrit de Servatius Fanckel († 1508) qu'édite le P. Löhr, en le faisant précéder d'une bonne introduction, nous permet d'étudier de près l'organisation des études dans cette maison à l'époque de sa plus grande splendeur. Fanckel a tenu note d'environ 255 disputes théologiques qui y ont eu lieu de son temps (1475-1488). Il donne presque toujours les noms de ceux qui prirent part à la discussion, indique le sujet de la dispute et esquisse les arguments proposés. Un bon index alphabétique et des notes biographiques ajoutent encore à l'utilité de cette publication.

Le livre du P. Rambaud est un ouvrage de pure édification sans aucune prétention scientifique. Outre le cortège des vieilles légendes,

que M. Sch. n'avait même pas cru opportun de rappeler, ou qu'il écarte d'un mot : S. Dominique premier inquisiteur, S. Dominique premier Maître du Sacré Palais, S. Dominique premier apôtre du Rosaire, le lecteur y trouvera classés méthodiquement par vertus une ample moisson de traits édifiants, ainsi qu'un copieux recueil de miracles.

En allant sur les pas de S. Dominique recueillir en plus de quatre-vingt-dix localités de France, sinon des souvenirs de son passage, du moins des marques de son culte, le P. Constant ne prétend pas, lui non plus, faire œuvre scientifique, ni même, ajoutons-le, œuvre originale. Dans les traditions qu'il rapporte, il distingue pourtant assez soigneusement ce qui est légendaire et ce qui est, ou du moins ce qu'il considère comme historique. A la fin de chaque article, il énumère les quelques ouvrages où il a puisé — parfois mot à mot — ses renseignements ; mais il oublie souvent d'indiquer les pages auxquelles il se réfère. Des archives, départementales ou autres, ont parfois aussi été consultées. Ainsi (p. 105) deux documents mettent hors de doute l'existence, au XVIe siècle ou antérieurement, d'un couvent de Frères Prêcheurs au lieu dit *Prédicadous*, près du hameau de Caussanel (Tarn). Les documents n'insinuent d'ailleurs aucunement que ce couvent ait existé dès le temps de S. Dominique. Aussi est-il, à notre avis, assez arbitraire de vouloir y reconnaître la *Villa de Cassenolio*, dont la bulle du 22 décembre 1216 confirmait la possession (et non pas « faisait présent ») à S. Dominique. Il est bien plus naturel d'identifier la *villa de Cassenolio* de la bulle avec le *castrum insigne quod dicitur Cassanel* (aujourd'hui Cassèneuil, dioc. d'Agen), que, au témoignage de Jourdain de Saxe, Simon de Montfort accorda en don à S. Dominique en 1214 (p. 92). Si la *villa de Cassenolio* est autre chose que le château de Casseneuil, on ne s'expliquerait guère pourquoi ce dernier ne figure pas dans la liste des possessions confirmées aux Frères Prêcheurs par la bulle d'Honorius III. R. L.

77. — * *Le Livre de la bienheureuse Angèle de Foligno.* Documents édités par le P. Paul Doncoeur avec le concours de Mgr Faloci Pulignani. Texte latin. Paris, Art catholique, 1925, in-8°, xlii-232 pp. (= *Bibliothèque d'ascétique et de mystique*, II).

78. — * *Le Livre de la bienheureuse sœur Angèle de Foligno du Tiers-Ordre de S. François.* Documents originaux édités et traduits par le P. Paul Doncoeur. Paris, Art catholique, 1926, in-8°, 366 pp., illustrations.

79. — * *Le Livre de l'expérience des vrais fidèles par sainte Angèle de Foligno.* Texte latin publié d'après le manuscrit d'Assise par M. J. Ferré, traduit avec la collaboration de L. Baudry. Paris, E. Droz, 1927, in-8°, xlvii-534 pp. (= *Collection de textes franciscains* publiés sous la direction de Henri Lemaître, I).

Le P. Doncoeur passa au crible, il y a peu d'années (cf. *Anal.*

Boll., XLI, 216-17), la traduction émouvante mais si peu exacte qu'Ernest Hello donna jadis du message spirituel de la grande mystique de Foligno. A cette occasion nous appelâmes de nos vœux une bonne édition du texte original latin qui permît à la fois une exégèse plus sûre et une version plus fidèle des documents réunis sous le titre de *Liber de vere fidelium experientia.* Plus tôt qu'on ne pouvait s'y attendre, et surabondamment, il a été répondu à ce désir : voici, coup sur coup, deux éditions critiques et deux traductions françaises du *Livre* d'Angèle. Est-ce à dire que tous les vœux soient à présent comblés ? Certes, avec beaucoup d'autres, nous applaudissons aux efforts réalisés et au progrès évident qui s'est accompli. L'édition de Bollandus (*BHL.* 455), qu'on citait le plus souvent, a été notablement améliorée et complétée grâce à deux bons manuscrits, qui n'avaient pu être utilisés, en 1643, pour la préparation du premier tome des *Acta Sanctorum.* D'autre part, certains désaccords assez graves se sont manifestés entre M. Ferré et le P. Doncoeur touchant la valeur respective des recensions du texte et la composition du dossier spirituel qu'il représente. Diverses revues spéciales ont donné les échos de cette controverse ; nous y renvoyons le lecteur. Il y a d'ailleurs lieu de croire que le sujet n'est pas épuisé.

Les deux éditeurs, à la vérité, ont mis à la base de leur publication le manuscrit 342 de la bibliothèque communale d'Assise. « Il est le plus ancien, écrit M. F., il a été copié sur un *exemplar* officiellement authentiqué pour la reproduction et son texte reste toujours le meilleur » (p. XLIV). Mais il reproche au P. D., outre de fâcheuses erreurs de lecture, d'avoir maintes fois relégué parmi les variantes les leçons du recueil d'Assise pour donner la préférence au manuscrit CXII du couvent de Sainte-Scolastique à Subiaco. Le P. D. considère en effet celui-ci comme « une copie fidèle des documents originaux, très riche mais tardive » (p. XX), et il regrette, de son côté, que M. F. ne faisant pas état des manuscrits autres que celui d'Assise, se soit de ce chef mépris sur plusieurs points, dans ses divers articles préparatoires de la *Revue d'histoire franciscaine* (t. I, 1924, et suiv.)

Nous saisissons volontiers l'occasion que nous offre ce débat pour signaler à l'attention des deux critiques, qui ont bien mérité de la sainte ombrienne, un manuscrit nouveau de son *Livre.* Dans un codex du Stadtarchiv de Cologne, Wallraf. 172, nous avons noté récemment, au fol. 43^{v}, la rubrique suivante : *Vita et doctrinae* (sic) *Angelae reclusae de Fulgineo, cuius cor tamquam recens in duo divisum cum armis Christi ostenditur in urbe Spolitana.* Le texte, qui se poursuit jusqu'au fol. 89, a pour prologue : *Vere fidelium experientia probat... Cuius revelationes ego frater religiosus ordinis sancti Francisci, cuius ipsa extitit, scripsi ex ore ipsius fidelis ;* il commence par les mots : *Primus passus est cognitio peccati...* et se termine comme *BHL.* 455-57. Nous n'eûmes pas le loisir d'examiner de plus près ce manuscrit ; il est en papier, de 124 feuillets,

à deux colonnes, écrit au XVIe siècle, sans indication d'origine. Mais il y a de bonnes raisons de croire que ce texte du *Livre* d'Angèle s'apparente à la recension B (mss. 2864-71 et 2233 de la bibl. Royale de Bruxelles, 398 de la bibliothèque Bollandienne, 1741 de l'Université de Bologne), originaire de nos provinces. Dans le recueil de Cologne la Vie de la sainte est encadrée par une *Vita venerabilis Iulianae de Corelion* (c.-à-d. *Cornillon*), *BHL.* 4521, et une *Vita admiranda admirabilis virginis Margaretae contractae quae habuit quendam confessorem nomine Ioannem, dominicanum, a quo videtur conscripta.* Ce dernier texte (*BHL.* 5322) est précisément celui qui précède dans notre ms. 398 la *Vita beatissimae Angelae de Fulgineo.*

M. COENS.

80. — * E. Allison PEERS. *Studies of the Spanish Mystics*, t. I. London, The Sheldon Press, 1927, in-8°, XVII-471 pp.

Il serait prématuré de vouloir écrire une histoire de la mystique espagnole ; le sujet est immense et les études préparatoires sont encore bien clairsemées. Aussi tel n'est pas le dessein de M. Allison Peers. Un premier volume, *Spanish Mysticism, a Preliminary Survey* (Londres, 1924), avait attiré l'attention du public de langue anglaise sur la variété et la richesse de la littérature religieuse de l'Espagne du XVIe siècle. Ce n'était guère qu'une préface à une œuvre plus importante, dont les *Studies of the Spanish Mystics* constituent la première partie. Celle-ci comprend une série de sept monographies consacrées à S. Ignace de Loyola, à Louis de Grenade, à François de Osuna, à Ste Thérèse, à S. Jean de la Croix, à Louis de Léon et à Jean de Los Angeles. D'autres volumes sont annoncés. M. P. y étudiera des écrivains mystiques, moins connus, appartenant à l'époque qui va de Raymond Lulle à l'âge d'or de la littérature espagnole. Chaque monographie se développe dans l'ordre suivant : courte notice sur l'écrivain, énumération et analyse de ses œuvres, sa théorie de l'union mystique, son attitude à l'égard des phénomènes qui accompagnent les états mystiques, sa conception de la nature, et enfin la place qui lui revient dans la littérature espagnole. De larges extraits illustrent l'exposé et permettent au lecteur de prendre un premier contact avec les œuvres analysées.

Mais pour caractériser une doctrine ascétique et mystique il est essentiel de la considérer dans la liaison avec tout le système dogmatique et religieux dont elle est inséparable. M. P., qui connaît si bien la littérature spirituelle de l'Espagne, n'a pas accordé la même attention aux graves problèmes qui se retrouvent partout au fond de l'expérience mystique. Il lui a échappé dans sa préface des propos inquiétants sur lesquels nous préférons ne pas insister.

Du point de vue simplement historique, il faut reconnaître que l'exposé ne brille pas toujours par la cohésion. M. P. n'admet pas qu'il existe des écoles de spiritualité. Affirmation bien absolue, que nous ne discuterons pas. Daigne-t-il au moins reconnaître que la

pensée d'un même auteur s'est développée suivant une certaine loi et dans une direction déterminée ? Oui sans doute, puisque voulant caractériser la doctrine de Ste Thérèse sur l'oraison, il résume séparément la *Vida* et les *Moradas* et observe à ce propos que le second de ces deux écrits marque un progrès sur le premier et nous livre la pensée définitive de Ste Thérèse. Mais alors pourquoi ne pas chercher à saisir ce progrès et à le décrire ? M. P. n'y a pas songé. Ce lui était cependant facile, puisque M. Hoornaert lui avait frayé la voie dans son article *Le progrès de la pensée de sainte Térèse entre la « Vie » et le « Château »*, publié dans la *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 1924, p. 20 et suiv. A la fin de la monographie, p. 222, l'auteur touche la question des sources et des lectures de Ste Thérèse. Ce n'est pas sans surprise qu'on lit ces mots : « ... the total is so small ! » et plus bas : « ... the meagreness of St. Teresa's reading ». Et la surprise croît quand on voit que l'auteur cite l'article de Morel-Fatio, *Les lectures de Sainte Thérèse* (*Bulletin hispanique*, 1908, p. 17-67), où se trouve cette phrase : « Pendant la période de sa vie qui s'étend jusqu'à l'année 1559 [1], Thérèse fut une grande liseuse » (p. 18). Les deux meilleurs travaux qui ont été publiés durant ces dernières années sur Ste Thérèse : l'*Amour divin* par G. Etchegoyen, et *Sainte Térèse écrivain* par M. R. Hoornaert (*Anal. Boll.*, XLIII, 229), insistent à l'envi sur ce point. « Térèse fut une liseuse acharnée » écrit M. Hoornaert, p. 142. Mais il y a plus grave. M. P. soutient que l'étude des sources de Ste Thérèse offrirait peu d'intérêt, car, dit-il, des sources à l'œuvre la différence est immense (p. 222). Cette appréciation manque pour le moins de nuances et ne serait-elle pas l'indice que l'auteur n'a pas entrevu la portée du beau travail d'Etchegoyen ? Enfin il eût été souhaitable de se servir davantage des *Relations* de la Sainte, car elles constituent un complément nécessaire à la *Vida*, qui à tout prendre n'est qu'une Relation étendue ; et parmi les *Relations*, quelques-unes ont une importance capitale.

Le livre se clôt par une copieuse bibliographie (p. 407-462). Elle n'a pas la prétention d'être complète ; mais puisqu'elle renonçait expressément à l'être, il est permis de regretter qu'elle n'ait pas été dressée avec un peu plus de choix et de critique. L'auteur aurait pu se borner à indiquer les ouvrages vraiment utiles et renvoyer pour le reste à l'importante liste bibliographique — 740 numéros — ajoutée par le P. Scheuer à la 10e édit. des *Grâces d'oraison* du P. Poulain (que M. P. continue de citer d'après la cinquième). Cette inadvertance est regrettable. D'autres omissions ne le sont pas moins. Parmi les œuvres générales sur la mystique nous ne trouvons pas les travaux des PP. Garrigou-Lagrange, de Maumigny, de Grandmaison, Maréchal : travaux qui auraient singulièrement aidé M. P.

[1] Date de l'Index de Tolède, qui privait Ste Thérèse de la plupart de ses livres spirituels de langue vulgaire.

à entrer plus avant dans la connaissance de la mystique. En outre, dans une bibliographie de ce genre il est de toute importance de distinguer les œuvres théoriques des manuels qui ne visent qu'à l'édification des fidèles. La même remarque est à faire au sujet des éditions de textes : les écrits ascétiques sont constamment réédités et la majeure partie de ces rééditions n'ont aucune valeur scientifique. Aussi craignons-nous que la bibliographie dressée par M. P. ne risque d'orienter certains lecteurs sur de fausses pistes et de leur faire prendre entre les mains des œuvres sans valeur.

B. DE GAIFFIER.

81. — * Joseph SLIPYJ. *S. Josaphat Kuncevyč hiéromartyr. Matériaux et recherches à l'occasion du jubilé* (en ukraïnien). Leopoli, [« Bohoslovia »], 1925, in-8°, 261 pp. (= *Opera theologicae Societatis Ucraïnorum*, I).

A l'occasion du troisième centenaire de la mort de S. Josaphat, archevêque de Polotzk, tombé victime du fanatisme des schismatiques, le 12 novembre 1623, une abondante littérature est venue contribuer à sa gloire posthume. Parmi ces publications, nous croyons devoir signaler, quoiqu'un peu tard, le premier volume des *Travaux de la Société théologique ukraïnienne* de Leopol, où M. J. Slipyj a recueilli des articles, la plupart en ukraïnien, consacrés au patron des uniates : 1°) Une étude pieuse, en français, du P. J. Schryvers C. SS. R., sur la vie intérieure et la mission du saint. Ce n'est pas précisément la contribution la plus importante du recueil. 2°) Une diligente étude linguistique, de M. J. Hordynskyj sur les règles et le catéchisme composés par Josaphat lui-même. La conclusion est que la langue de ces écrits tient le milieu, peut-on dire, entre l'ukraïnien et le biélorusse, mais avec prédominance de l'ukraïnien et influence du paléoslave, surtout pour la phonétique, et aussi du polonais. 3°) L'historique, accompagné de documents inédits, de la récente invention du corps de S. Josaphat à Biala et de sa translation à Vienne, où il repose, depuis 1916, dans la petite église ruthène Sainte-Barbe. Cette contribution, de Mgr J. Bocian, est fort instructive, et nous y trouvons la réponse à une question qu'il y avait lieu de se poser (cf. *Anal. Boll.*, XLI, 299-30), touchant la reconnaissance des reliques : elles ont été l'objet d'un examen canonique en due forme, non pas à Biala, car les temps troublés de la guerre ne s'y prêtaient pas, mais à Vienne, en 1917 seulement. 4°) S. Josaphat et les panégyriques des XVIIe et XVIIIe siècles, par M. J. Levyckyj. Ce ne sont pas, est-il besoin de le dire ? des sources pour l'histoire du saint, mais au moins des preuves de la popularité qui s'est attachée à son culte. 5°) *Testimonia testium iuratorum* (Polotzk, 12-15 août 1637), en latin et en polonais : extraits des actes inédits du procès de béatification, avec introduction latine de M. D. Dorożynskyj, à qui nous devons déjà la publication du catéchisme et des règles de Josaphat. Ces actes furent conservés

d'abord dans les archives des procureurs de l'Église ruthène auprès du Saint-Siège, puis déposés, en 1871, dans celles de la Propagande ; ils se trouvent maintenant, grâce à Mgr Szeptyckyj, au musée national de Leopol (nº 157). 6º) Les études théologiques et les écrits déjà publiés ou encore inédits de Josaphat, par M. J. Slipyj, qui est aussi l'auteur de la courte introduction du recueil. Contribution intéressante. Un index onomastique termine le volume. L'impression n'est malheureusement pas des plus soignées.

J. Simon.

82. — * Livario Oliger O. F. M. *Vita e diarii del card. Lorenzo Cozza già custode di Terra Santa e ministro generale de' FratiMinori.* Tomo unico (1654-1729). Quaracchi, Collegio di S. Bonaventura, 1925, in-4º, xx-387 pp., 8 planches (= *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente francescano.* Nuova serie. Documenti, t. III).

83. — * Eutimio Castellani O. F. M. *Atti del Rev^mo Padre Lorenzo Cozza custode di Terra Santa (1709-1715).* Ibid., 1924, 2 vol. in-4º, xii-451, 498 pp. (= Même collection, t. IV-V).

84. — * Girolamo Golubovich. *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente francescano.* T. V (dal 1346 al 1400). Ibid., 1927, in-4º, x-441 pp.

Les tomes III, IV et V de la nouvelle série de la *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa* (cf. *Anal. Boll.*, XLI, 235) sont consacrés à une gloire, trop oubliée, des Frères Mineurs, le grand serviteur de l'Église Lorenzo Cozza, mort en 1729, après avoir occupé les charges les plus importantes dans son ordre et s'être vu confier par Rome des missions particulièrement délicates, qui lui valurent la dignité cardinalice. Il fut custode de Terre Sainte de 1709 à 1715 et y donna toute la mesure de son talent. Aux multiples difficultés inhérentes depuis les débuts à cette charge, qui comprend la garde des Lieux Saints, et aux autres qui surgirent de la part des schismatiques lorsqu'il tenta de restaurer la coupole du Saint-Sépulcre, s'ajoutèrent celles de la réconciliation avec Rome du patriarche grec d'Alexandrie, Samuel Capassaulès, de l'évêque arménien de Chypre, Athanase Aroutin, et du patriarche grec d'Antioche, résidant à Damas, Cyrille V, qui, lui, ne se laissa toutefois persuader que plus tard, et enfin les tracas si pénibles et si longs de la pacification des Maronites du Liban. En juin 1710, leurs évêques, de leur propre autorité et sans même prévenir Rome, avaient subitement déposé le patriarche Jacques Avad, qu'ils accusaient des fautes les plus infamantes, et lui avaient donné un successeur. Cozza, qui était custode, fut choisi par la Propagande et nommé commissaire apostolique pour régler cette affaire, plus compliquée qu'on ne pourrait le croire. Il ne fallut rien de moins que toute sa sagesse, sa patience et son dévouement pour faire réintégrer le patriarche et empêcher ainsi un schisme qui eût été

des plus déplorables. Rien d'étonnant donc, vu l'importance du rôle de Cozza en Terre Sainte, qu'une si large place lui ait été faite dans la *Biblioteca.* Ce n'est qu'au prix de patientes recherches que le P. L. Oliger a réussi à reconstituer le détail de sa vie (p. 3-145) et à dresser la liste, encore incomplète, de ses écrits (p. 146-200). Il est vrai qu'il a eu la bonne fortune de mettre la main à l'*Archivio* provincial d'Aracoeli, sur un manuscrit reproduisant entre autres l'autobiographie de Cozza, encore entièrement inédite. Il trouva ensuite aux archives municipales de Bolsena les matériaux rassemblés par l'abbé Cozza-Luzi, parent du cardinal. Parmi ceux-ci figurent une copie de la biographie faite directement sur l'autographe non retrouvé jusqu'à ce jour, des copies de lettres écrites par Cozza ou reçues par lui, et la liste de vingt-cinq manuscrits inédits, conservés à la Vaticane, qui sont une vraie révélation de sa science théologique et historique. Dans ce nombre nous relevons (p. 170) des *Dissertationes de externis Ecclesiae persecutionibus ac de scriptis apocryphis et hagiographicis ab exordio nascentis Ecclesiae ad aetatem usque Antonini Pii.* Le P. O. publie d'après le manuscrit d'Aracoeli le *Diario dei viaggi in Oriente* de Cozza (p. 203-296), avec les variantes du texte édité, en 1899, par Cozza-Luzi, et la partie de l'*Autobiografia* qui a trait à l'Orient (p. 297-321). Il les fait suivre de quelques documents complémentaires (p. 322-43) et de plusieurs illustrations, parmi lesquelles une caricature du cardinal (pl. v), due au célèbre Ghezzi. Les portraits sont analysés dans un des appendices (p. 107-112). Le P. O. a vraiment ressuscité un personnage de premier plan, que nous avons tout intérêt à connaître.

Dans les tomes IV et V, le P. E. Castellani, à qui nous devons déjà des publications fort utiles (cf. *Anal. Boll.*, XLIII, 217) édite, en renvoyant pour le commentaire au volume précédent, les *Atti* de Cozza, custode de Terre Sainte. Il les complète par des documents émanés d'autorités différentes et des lettres d'autres personnages, touchant directement l'activité de Cozza en Palestine. Ces pièces, presque toutes inédites, sont tirées des archives de la Custodie, dont le P. C. est conservateur. Le tome IV est réservé aux divers aspects du gouvernement de Cozza : à l'intérieur, mesures disciplinaires ; à l'extérieur, tout d'abord défense des Lieux Saints contre les prétentions des Grecs, tentative de restauration de la coupole du Saint-Sépulcre, revendication des droits des missionnaires français lésés, protection contre les corsaires, relation avec des personnages ecclésiastiques et politiques. Le tome V est consacré à son apostolat proprement dit, surtout aux laborieuses négociations avec les Maronites (nos LXII-CCCLXIV). Pour reconstituer l'histoire de cette affaire, on pourra s'aider maintenant de l'ouvrage de M. R. Ristelhueber, *Les traditions françaises au Liban* (Paris, 1925), où sont utilisés des documents conservés aux archives Nationales et au ministère des Affaires étrangères à Paris.

Le nouveau volume de la première série de la *Biblioteca*, qui suit, à quatre années de distance, le tome IV (cf. *Anal. Boll.*, XLIII, 217) embrasse les années 1346 à 1400. Aucun événement ne domine ; toujours la même activité intense des Franciscains dans tout l'Orient chrétien, depuis le nord de l'Afrique jusqu'au Caucase, l'Iran et la Tartarie, mais surtout en Palestine. Il serait superflu de vanter une fois de plus les richesses accumulées par le P. G. Golubovich dans son vaste répertoire et de l'assurer à nouveau de toute notre reconnaissance. L'hagiographe trouve, dans ce volume aussi, plus d'un nom qui l'intéresse directement. Nous y rencontrons entre autres, parmi les Franciscains, Nicolas de Montcorvin (p. 73), Jacques de Florence (p. 92), Guillaume de Castellamare (p. 109), la phalange des Frères Mineurs morts dans les prisons de Damas en 1365-1370 (p. 113), Jean Ristori (p. 155), Nicolas de Taulici (p. 282), Jean de Cetina (p. 299), et, en dehors des Frères Mineurs, Pierre-Thomas O. Carm. (p. 77), et Brigitte de Suède (p. 168). A noter aussi les instances que fit Martin Ier d'Aragon auprès du sultan du Caire et du consul espagnol pour obtenir des Coptes du Caire le corps de Ste Barbe (p. 329-30). Le roi, qui avait la passion des reliques, n'hésitait pas même à conseiller un vol. Son désir ne fut pas réalisé. Il parvint du moins à se procurer, par l'intermédiaire de l'archevêque d'Athènes, le calice en pierre que les moines de Saint-Jean de la Penya disaient avoir servi à la Dernière Cène (p. 330). A relever enfin les curieuses reliques figurant dans des inventaires du couvent d'Assise, entre autres *de panno ubi cecidit sanguis Christi tempore sue passionis, de mensa in qua cenavit Christus cum discipulis suis, de mensa ubi mutavit Christus aquam in vinum* (p. 341). Une notice développée est réservée au Fr. Jean Dardel, dont le dévouement parvint à faire libérer l'infortuné Léon V de Lusignan, dernier roi d'Arméno-Cilicie, prisonnier au Caire (p. 220-33), et au Fr. Anselme Turmeda, tristement célèbre par son apostasie et son passage à l'islamisme, qui lui valut jusqu'à sa mort les faveurs du sultan de Tunis (p. 253-65). L'appendice I (p. 345-69) nous offre des *Itinera ad Terram Sanctam* inédits. J. Simon.

85. — * E. Dalleggio d'Alessio. *Relatione dello stato della cristianità di Pera e Constantinopoli obediente al Sommo Pontefice romano.* Manoscritto della prima metà del XVIIo secolo annotato e pubblicato. Costantinopoli, Rizzo, 1925, in-4o, xiv-97 pp., 2 planches.

M. E. Dalleggio a fait paraître, en ces dernières années, dans les *Échos d'Orient*, de très intéressantes *Recherches sur la latinité de Constantinople*, qui nous donnent une nomenclature historique des églises latines de Constantinople (Stamboul, Péra et Galata) sous les empereurs byzantins et les sultans. Il s'est servi notamment d'un manuscrit de la bibliothèque Nationale de Paris (Fonds italien, no 254 ; XVIIe s.) contenant une copie d'une relation sur l'état de la chrétienté latine à Constantinople. Cette relation inédite, qui

avait presque entièrement passé inaperçue jusqu'à présent, il a eu l'heureuse idée de la publier sans tarder, en y joignant une introduction et des annotations. Elle est de la plus haute importance pour la connaissance de la Constantinople du XVII[e] siècle, avant l'incendie désastreux de 1660, qui en changea complètement l'aspect. On y trouvera quantité de détails précis, que l'on chercherait vainement ailleurs, sur la communauté latine d'alors, ses membres, son organisation et ses églises. Nous ne pouvons que regretter que M. D. n'ait pas jugé utile de publier les chapitres d'introduction historique de ce précieux document, quelle qu'en soit la valeur relative. Le rapport est anonyme et ne donne aucune date. D'après des indices d'ordre interne, M. D. croit pouvoir conjecturer que l'auteur est Fra Giovanni Maura della Fratta, conventuel, qui fut le vicaire patriarcal de Constantinople, de 1629 à 1631.

J. SIMON.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

Archiv für Elsässische Kirchen-Geschichte herausgegeben von Joseph BRAUNER. 2. Jahrgang. Strassburg, 1927, in-4°, VII-448 pp., illustré.

Armeniaca, herausgegeben von K. ROTH. Fasc. II. Leipzig, Verlag der Asia Major, 1927, in-8°, 135 pp.

BALOGH (Josef). « *Voces Paginarum* ». *Beiträge zur Geschichte des lauten Lesens und Schreibens*. Extr. de *Philologus*, t. LXXXII (Leipzig, 1927), 66 pp.

BAUDISSIN (Wolf Wilhelm). *Kyrios als Gottesname im Judentum und seine Stelle in der Religionsgeschichte*. Herausgegeben von Otto EISSFELDT. 4. und 5. Lieferung. Giessen, A. Töpelmann, 1927, 1928, in-4°, pp. 1-160, 481-602, 1-32.

BAYLIS (Harry James). *Minucius Felix and his Place among the Early Fathers of the Latin Church*. London, S.P.C.K., 1928, in-8°, VII-376 pp.

BECKER (C.). *Im Stromtal des Brahmaputra*. 2. Aufl. Aachen, Aachener Missionsdruckerei, 1927, in-8°, XX-483 pp., illustrations, 2 cartes (= *Bücher der Weltmission*, 7).

BEVAN (G. M.). *Early Christians of Rome. Their Words and Pictures*. London, S.P.C.K., 1927, in-8°, X-118 pp., illustrations.

BEYER (Oskar). *Die Katakombenwelt. Grundriss, Ursprung und Idee der Kunst in der römischen Christengemeinde*. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1927, in-8°, VIII-153 pp., 17 fig., 30 pl.

BRACKMANN (Albertus). *Helvetia pontificia*. Berolini, Weidmann, 1927, in-8°, XXIII-296 pp. (= P. F. KEHR. *Regesta Pontificum Romanorum. Germania pontificia*, vol. II, pars II).

BRODRICK (JAMES) S. I. *The Life and Work of Blessed Robert Francis Cardinal*

Bellarmine, S. I., **1542-1621**. London, Burns Oates and Washbourne, 1928, 2 vol. in-8°, XXIII-521, IX-543 pp., illustrations.

BUSSIERRE (Marie-Théodore DE). *Les œuvres de sainte Catherine de Gênes précédées de sa vie.* Paris, A. Tralin, 1926, in-8°, VIII-264 pp.

S. CATERINA da Siena. *Lettere.* Con note del P. M. Lodovico FERRETTI O. P. Vol. IV. Siena, 1927, in-8°, 464 pp.

Caucasica. Zeitschrift für die Erforschung der Sprachen und Kulturen des Kaukasus, herausgegeben von A. DIRR. Fasc. 4. Leipzig, Verlag der Asia Major, 1927, in-8°, 144 pp.

CAVANNA (Nicola). *Del beato Frate Jacopone da Todi.* Vita e Laude contenute nella « Franceschina » del P. Giacomo ODDI. Codice inedito del sec. XV. Assisi, S. Maria degli Angeli, 1926, XIII-78 pp.

CECCHELLI (Carlo). *Ipogei eretici e sincretistici di Roma.* I. *L'ipogeo degli Aurelii.* Roma, Palombi, s. a., in-8°, 77 pp., 18 pl. (= *Quaderni di studi romani*, VI).

Centenario (Nel secondo) della canonizzazione di Giovanni della Croce, Padre del Carmelo riformato, dottore della Chiesa universale. Milano, S. Lega Eucaristica, s. a., in-fol., 114 pp., nombreuses illustrations.

CERONI (Gelindo). *San Rocco nella vita, nel culto, nell' arte.* Roma, Ferrari, 1927, in-8°, 367 pp., nombreuses illustrations.

CHEIKHO (Louis) S. I. *La nation Maronite et la Compagnie de Jésus aux XVIe et XVIIe siècles.* Extr. de la revue *al-Machriq*, 1923, 157 pp.

ID. *Souvenir des Noces d'or de l' Université St-Joseph de Beyrouth. Catalogue des ouvrages publiés par les Professeurs et les Étudiants de l' Université.* 1875-1925. Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1925, in-8°, 58-48 pp.

Church Historians, including papers on Eusebius, Orosius... Bollandus... Denifle... With Foreword and Index by Peter GUILDAY. New York, P. J. Kenedy, 1926, in-8°, VII-430 pp.

CIAMPELLI (Parisio). *Vita di S. Romualdo abate, fondatore dei Camaldolesi.* Ravenna. Arti grafiche, 1927, in-8°, 248 pp., illustrations.

Commentaires (Les) de Jean Duns Scot sur les quatre Livres des Sentences. Étude historique et critique. Louvain, 1927, in-8°, XVI-369 pp., 16 planches. (= *Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique*, fasc. 1).

DEBONGNIE (Pierre) C. SS. R. *Jean Mombaer de Bruxelles, abbé de Livry. Ses écrits et ses réformes.* Louvain, Uystpruyst, 1928, in-8°, XI-354 pp. (= *Recueil de travaux publiés par les membres des Conférences d'histoire et de philologie*, 2e série, fasc. 11).

DENIS (Émile). *Sainte Julienne et Cornillon. Étude historique.* Liége, Printing Co, 1927, in-8°, 190 pp., illustrations.

DÉSIRÉ DES PLANCHES O. M. C. *La Passion renouvelée ou sainte Véronique Giuliani de l'Ordre de sainte Claire.* Gembloux, J. Duculot, 1927, in-8°, 303 pp., illustré (= Collection « *Il Poverello* », 1re série, XXXVII).

DUBOIS (Cardinal). *Saint Joseph.* Paris, J. Gabalda, 1927, in-8°, 224 pp. (= *Les Saints*).

DU JEU (E.). *Madame de Chantal. Sa vie dans le monde et sa vie religieuse*, 3e éd. Paris, Perrin, 1927, in-8°, VII-293 pp., portrait.

EMDEN (Alfred B.). *An Oxford Hall in Medieval Times being the Early His-*

tory of St. Edmund Hall. Oxford, Clarendon Press, 1927, in-8°, XVI-320 pp., illustré.

ERDMANN (Carl). *Papsturkunden in Portugal.* Berlin, Weidmann, 1927, in-8°, IV-384 pp. (= *Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, phil.-hist.Kl., N. F., Bd. XX, 3).

FISCHER (Hermann). *Die heilige Hildegard von Bingen.* Die erste deutsche Naturforscherin und Aerztin. München, Verlag der Münchener Drucke, 1927, in-8°, 162 pp., frontispice (= *Münchener Beiträge zur Geschichte und Literatur der Naturwissenschaften und Medizin*, Heft 7-8).

FUCHS (Hermann). *Die Anaphora des monophysitischen Patriarchen Johannan I.* Münster i. W., Aschendorff, 1926, in-8°, LXXXII-66 pp. (= *Liturgiegeschichtliche Quellen*, 9).

FUHRMANN (JosephP.) O. S. B. *Irish Medieval Monasteries on the Continent. A Dissertation.* Washington, The Catholic University of America, 1927, in-8°, XIII-121 pp.

GOLLANCZ (Hermann). *Chronicle of Events between the Years 1623 and 1733 relating to the Settlement of the Order of Carmelites in Mesopotamia (Bassora).* Oxford University Press, 1927, in-4°, XXIII-669 pp.

HERTER (Hans). *De dis atticis Priapi similibus. Dissertatio inauguralis.* Bonn, Scheur, 1926, in-8°, 64 pp.

HODGSON (Geraldine). *Richard Rolle's Version of the Penitential Psalms, with his Commentary, based on that of S. Augustine.* London, Faith Press, 1928, in-12, xx-52 pp.

HOLT (Paul). *Laurentius Surius und die kirchliche Erneuerung im 16. Jahrhundert.* Extr. de *6.-7. Jahrbuch des Kölnischen Geschichtsvereins*, 1925, p. 52-84.

IVŠIĆ (Stjepan). *Ostaci staroslovenskih prijevoda u hrvatskoj glagolskoj književnosti. Hrvatski glagolski fragmenat « Mučenija 40 mučenika » iz 13. vijeka.* Extr. de *Zbornika kralja Tomislava*, 1925, p. 451-510.

JAQUET (Mgr). *Grammaire du grec du Nouveau Testament.* Paris, De Boccard, 1927, in-8°, 165 pp.

KAUP (Julian) O. F. M. *Die theologische Tugend der Liebe nach der Lehre des hl. Bonaventura.* Münster i. W., Aschendorff, 1927, in-8°, 100 pp. (= *Franziskanische Studien*, Beiheft 12).

KOCKEN (E. J. J.). *Ter dateering van Dante's Monarchia.* Nijmegen, N. V. Dekker, 1927, in-8°, XXIV-119 pp. (= *Uitgaven van het Instituut voor middeleeuwsche geschiedenis der Keizer Karel Universiteit te Nijmegen*, I).

KUBÍČEK (František Sal.) S. I. *Svaty Stanislav Kostka.* Olomouc, Nákladem Matice Cyrilo-Metodějské, 1927, in-12, 126 pp., illustrations.

LACGER (Louis de). *Saint Vincent de Saragosse.* Extr. de la *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. XIV (Paris, 1927), 54 pp.

LACOMBE (Georges). *Prepositini Cancellarii Parisiensis (1206-1210) opera omnia.* I. *La vie et les œuvres de Prévostin.* Le Saulchoir, Kain, 1927, in-8°, X-121 pp. (= *Bibliothèque Thomiste*, XI).

LAMPEN (W.) O. F. M. *Trois sermons de François de Meyronnes sur la stigmatisation de saint François.* Extr. de *La France Franciscaine*, t. X (Amiens, 1927), p. 371-97.

Id. *Codex liturgicus Novocastrensis.* Extr. de *Ephemerides liturgicae,* Anno 41 (Roma, 1927), p. 549-65.

Lauwerys (J.). *Gids voor Hoogstraten.* Hoogstraten, J. Haseldonckx, 1927, in-8°, 201 pp., illustrations

Lefèvre (Pl. F.) O. Praem. *Textes relatifs à une provision pontificale à l'abbaye d'Averbode au XVe siècle.* Tongerloo, 1926, in-8°, xii-35 pp. Extr. des *Analecta praemonstratensia,* t. II.

Léopold de Chérancé, O. M. C. *Sainte Marguerite de Cortone.* 5e éd. Gembloux, J. Duculot, 1927, in-8°, 270 pp. (= Collection « *Il Poverello* », 1re série, XXII).

Id. *Sainte Élisabeth de Hongrie.* Ibid., 1927, 246 pp., fig. (Ibid., XXXVII).

Martyrs (Les) franciscains des Carmes. Le bienheureux Apollinaire de Fribourg, le bienheureux Jean-François Burté, le bienheureux Séverin Girault. Ibid., 1926, 119 pp., portrait (Ibid., XXXVI).

Marthold (Jules de). *Poverello. Chronique historique en cinq actes* (*1205-1226*). Paris, Librairie St. François, 1928, in-8°, 104 pp.

Miller (William). *Trebizond the last Greek Empire.* London, S. P. C. K., 1926, in-8°, 140 pp.

Mortola (Santo). *Martiri minimi.* Genova, 1926, in-8°, xv-307 pp., illustré.

Ordine (L') dei Minimi nella luce dei santi. Cenni biografici. Roma, S. Andrea delle Fratte, 1927, in-12, 163 pp., illustré.

Pagnani (Alberico). *Vita di S. Romualdo abbate, fondatore dei Camaldolesi.* Sassoferrato, Monastero di S. Croce, 1927, in-8°, viii-393 pp., illustrations.

Paschini (Pio). *S. Gaetano Thiene, Gian Pietro Carafa e le origini dei Chierici Regolari Teatini.* Roma, Scuola Tipografica Pio X, 1926, in-8°, 211 pp. (= *Lateranum,* 1926).

Peers (E. Allison). *A Life of Ramón Lull, written by an unknown hand about 1311, and now first translated from the Catalan.* London, Burns Oates and Washbourne, 1927, in-12, vii-86 pp.

Preuschen (Erwin), Bauer (Walter). *Griechisch-deutsches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments.* 2. Aufl. 9. Lieferung. Giessen, A. Töpelmann, 1928, in-4°, col. 1025-1216.

Raby (F. J. E.). *A History of Christian-Latin Poetry from the Beginnings to the Close of the Middle Ages.* Oxford, Clarendon Press, 1927, in-8°, xii-491 pp.

Redier (Antoine). *La vraie vie de saint Vincent de Paul.* Paris, B. Grasset, 1927, in-8°, 349 pp., portrait.

Roberti (Giuseppe Maria). *Il martirio del B. Carlo Luigi Hurtel e di suo fratello Ludovico Beniamino, nel settembre 1792 a Parigi.* Roma, S. Andrea delle Fratte, 1927, in-12, 99 pp., illustré.

Rosa (Enrico) S. I. *Lettere ed altri scritti spirituali di S. Luigi Gonzaga, raccolti ed annotati.* Firenze, Libreria editrice fiorentina, s. a., in-8°, lv-197 pp. (= *I libri della fede,* XXVII).

Id. *Il buon soldato di Cristo e la sua milizia. S. Ignazio di Loiola e le origini della Compagnia di Gesu.* Roma, « Civiltà Cattolica », s. a., in-8°, vii 229 pp., fig.

Rousseau (Christiane). *Assise.* Paris, Bloud et Gay, 1927, in-8°, 56 pp., illustrations (= *Bibliothèque catholique illustrée*).

ROUSSEAU (François). *Moines Bénédictins martyrs et confesseurs de la Foi pendant la Révolution.* Paris, Desclée, 1926, in-8°, XIII-390 pp., portrait.

ROVOLT (J.-B.). *Les Martyrs Eudistes massacrés aux Carmes et à Saint-Firmin (2 et 3 septembre 1792).* Paris, J. de Gigord, 1926, in-8°, XIV-222 pp., portrait.

SALET (Pierre). *Omar Khayyam savant et philosophe.* Paris, Maisonneuve, 1927, in-8°, 167 pp.

SCHILLING (Otto). *Die christlichen Soziallehren.* Köln, Oratoriums-Verlag, 1926, in-8°, 198 pp. (= *Der katholische Gedanke*, XVI).

SCHMAUS (Michael). *Die psychologische Trinitätslehre des hl. Augustinus.* Münster i. W., Aschendorff, 1927, in-8°, XXV-431 pp. (= *Münsterische Beiträge zur Theologie*, Heft 11).

SCHURHAMMER (Georg) S. I. *Ein christlicher japanischer Prunkschirm des 17. Jahrhunderts.* Extr. de *Artibus Asiae* (Anvers, 1927), p. 4-123.

SCHURHAMMER (Georg) und VORETZSCH (E. A.). *Ceylon zur Zeit des Königs Bhuvaneka Bâhu und Franz Xavers 1539-1552.* Ibid., 1928, 2 vol. in-8°, XXXIII-727 pp., cartes.

SCHWARZ (Paul). *Iran im Mittelalter nach den arabischen Geographen.* T. VII, fasc. 2. Leipzig, E. Pfeiffer, 1926, in-8°, p. 877-924.

SHOTWELL (James T.), LOOMIS (Louise Ropes). *The See of Peter.* London, Humphrey Milford, 1927, in-8°, XXVI-737 pp. (= *Records of Civilization : Sources and Studies*).

ŠKAREK (Leopold) S. I. *Život sv. Aloise z Gonzagy, patrona mládeže.* Olomouc, Nákladem Matice Cyrilometodějské, 1927, in-12, 270 pp., illustrations.

SPARACIO (Domenico Maria). *Vita del B. Benedetto Sinigardi del convento di S. Francesco di Arezzo O. F. M. Conv. (1190 ?- † 1282).* Assisi, Casa editrice Francescana, 1927, in-8°, 56 pp.

TILL (Walter). *Die achmîmische Version der zwölf kleinen Propheten.* Hauniae Gyldendalske Boghandel-Nordisk Forlag, 1927, in-8°, XXXII-151 pp. (= *Coptica*, IV).

TOMASETTI (Giuseppe e Francesco). *La Campagna Romana antica, medioevale e moderna.* Vol. IV. *Via Latina.* Roma, Maglione, 1926, in-4°, XII-596 pp., 4 pl. et 80 fig.

ULLOA (Luis). *Christophe Colomb catalan. La vraie genèse de la découverte de l'Amérique.* Paris, Maisonneuve, 1927, in-8°, 404 pp., 5 fac-similés.

VAN DER VELDEN (Joseph). *Priester und Mission.* 11. Jahrbuch der Unio cleri pro missionibus. Aachen, Aachener Missionsdruckerei, 1927, in-8°, 148 pp.

VAN DYKE (Paul). *Ignatius Loyola, the Founder of the Jesuits.* New York, C. Scribner, 1927, in-8°, VI-381pp.

VAN GENNEP (A.) *Le cycle de Pâques dans les coutumes populaires de la Savoie. — Le cycle des douze jours (Noël, Premier de l'An, Rois) dans les coutumes et croyances populaires de la Savoie.* Extr. de la *Revue de l'Institut de sociologie* (1925-1927), 42 et 66 pp., cartes.

WOOLLEY (Reginald Maxwell). *St. Hugh of Lincoln.* London, S.P.C.K., 1927, in-8°, XI-214 pp., illustré.

ZELLINGER (Johannes). *Bad und Bäder in der altchristlichen Kirche. Eine Studie über Christentum und Antike.* München, M. Hueber, 1928, in-8°, VII-136 pp.

DERNIÈRES PUBLICATIONS DES BOLLANDISTES

24, Boulevard Saint-Michel, Bruxelles.

Compte chèques postaux N° 1415.59

I. ACTA SANCTORUM NOVEMBRIS.

Propylaeum. *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae* ed. H. DELEHAYE. — 1902, in-fol., LXXX-1180 col.
Tomus II, pars prior. — 1894, in-fol., 922 pp., portrait.
Tomus III. — 1910, in-fol., XII-1000 pp., portrait.
Tomus IV. — 1925, in-fol., XII-767 pp.

II. ANALECTA BOLLANDIANA. Revue trimestrielle.

Tomes I-XLV (1882-1927), in-8°.
Indices in tomos I-XX. — 1904, in-8°, 148 pp.
Prix de l'abonnement : Belgique 45 fr. Étranger 15 belgas.

III. SUBSIDIA HAGIOGRAPHICA.

12. *Bibliotheca hagiographica latina.* Supplementi editio altera auctior. Bruxellis, 1911, in-8°, VIII-359 pp.

13. C. VAN DE VORST et H. DELEHAYE. *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae.* Bruxellis, 1913, in-8°, VI-415 pp.

14. H. DELEHAYE. *Les saints stylites.* Bruxelles, 1923, in-8°, VI-CXCV-276 pp.

15. C. PLUMMER. *Miscellanea hagiographica Hibernica.* Vitae adhuc ineditae sanctorum Mac Creiche, Naile, Cranat. Accedit Catalogus hagiographicus Hiberniae. Bruxellis, 1925. in-8°, 288 pp.

16. Mgr Louis PETIT. *Bibliographie des Acolouthies grecques.* Bruxelles, 1926, in-8°, XL-315 pp.

17. H. DELEHAYE. *Sanctus. Essai sur le culte des saints dans l'antiquité.* Bruxelles, 1927, in-8°, VIII-266 pp.

18. H. DELEHAYE. *Les légendes hagiographiques.* Troisième édition revue. Bruxelles, 1927, in-8°, XV-226 pp.

H. DELEHAYE. *A travers trois siècles. L'Œuvre des Bollandistes (1615-1915).* Bruxelles, 1919, in-8°, 284 pp.
H. DELEHAYE. *Les Passions des martyrs et les genres littéraires.* Bruxelles, 1921, in-8°, VIII-448 pp.

VIENT DE PARAITRE

ACTA SANCTORUM NOVEMBRIS

TOMI II PARS PRIOR, qua dies tertius partim et quartus continentur. Praemissum est *Martyrologium Hieronymianum* edentibus Iohanne Baptista DE ROSSI et Ludovico DUCHESNE.

Un vol. in-fol. de 922 pages.— Reproduction anastatique.

TOMUS IV, quo dies nonus et decimus continentur.

Un vol. in-fol. de XII-767 pages.

Ces deux volumes sont en vente à « The Manresa Press », Roehampton, Londres S. W. 15, Angleterre, seul dépositaire pour l'étranger.

SUBSIDIA HAGIOGRAPHICA

17. **SANCTVS**

Essai sur le culte des saints dans l'antiquité

par Hippolyte DELEHAYE

Un vol. in-8° de VIII-266 pages

Prix : Belgique, 25 fr. Étranger, 6 belgas.

18. **LES LÉGENDES HAGIOGRAPHIQUES**

par Hippolyte DELEHAYE

Troisième édition revue

Un vol. in-8° de XV-226 pages

Prix : Belgique, 17,50 fr. Étranger, 5 belgas.

Imprimerie J. De Meester et Fils - Wetteren (Belgique)

DEC 3 1928

ANALECTA

BOLLANDIANA

TOMUS XLVI. — Fasc. III et IV

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE
PAULUS PEETERS
ET ROBERTUS LECHAT

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES
SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, Boulevard Saint-Michel

PARIS
LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD
82, rue Bonaparte

1928

REVUE TRIMESTRIELLE SUBVENTIONNÉE PAR LA FONDATION UNIVERSITAIRE

HOC FASCICULO CONTINENTUR

Paul Peeters. L'église géorgienne du Clibanion au Mont Admirable 241

Hippolyte Delehaye. Les lettres d'indulgence collectives (*fin*).

Chapitre VI. Forme et composition des lettres d'indulgence collectives 287

Paulus Grosjean S. I. Vitae S. Ludovici Tolosani et S. Antonii de Padua e codicibus Dubliniensibus 344

J. Mansion. A propos des chrétientés de Gothie . . . 365

Robert Lechat. Le vénérable Marc d'Aviano à Liége . 367

Bulletin des publications hagiographiques 370

86. O. Bardenhewer, K. Weyman, J. Zellinger. — 87. F. Valli. — 88. L. de Regibus. — 89. W. Bauer. — 90. P. de Labriolle. — 91. J. Gibb, W. Montgomery. — 92, 94-95. G. H. Gerould. — 93. A. Mabellini. — 96. S. Ivšić. — 97. E. A. W. Budge. — 98. K. Roth. — 99. H. Junker. — 100. Tphilisis Universitetis Moambe. — 101. Recueil N. P. Kondakov. — 102. I. Džavakhišvili. — 103. G. Millet. — 104. C. Diehl. — 105. A. Grabar. — 106. O. Beyer. — 107. G. M. Bevan. — 108. J. G. Frazer. — 109. L. Halphen. — 110. M. Abdou. — 111. J. Muyldermans. — 112. R. L. Devonshire. — 113. H. L. Savage. — 114. H. Fuchs. — 115. A. Brackmann. — 116. L. Auvray. — 117. A. Mercati. — 118. W. D. Simpson. — 119. J. Wilkie. — 120. G. H. Doble. — 121-123. A. Mawer, F. M. Stenton, F. T. S. Houghton. — 124. F. J. E. Raby. — 125. S. Gaselee. — 126. G. Jecker. — 127. E. Daniëls. — 128. A. Pagnani. — 129. P. Ciampelli. — 130. Antonin de l'Assomption. — 131. C. Salotti. — 132. E. Ortved. — 133. N.Tillière. — 134. J. M. Canivez. — 135. H. Fischer. — 136. M. Boeckeler. — 137. W. W. Williams. — 138. T. Hümpfner. — 139. É. Denis. — 140. F. Ohrt. — 141. J. Meurgey. — 142. H. Lemaître, A. Masseron. — 143. Collectanea franciscana neerlandica. — 144. Catálogo de la Exposición Franciscana. — 145. B. Kleinschmidt. — 146. D. Sparacio. — 147. Fredegando da Anversa. — 148. G. Garzi. — 149. A. Sacchetti Sassetti. — 150. M. Faloci Pulignani. — 151. A. Pennisi. — 152. R. Gout. — 153. A. W. Van Winckel, F. Van Goethem. — 154. P. Gereke. — 155. C. Wesle. — 156. J. A. de Lizarralde. — 157. F. M. Powicke. — 158. A. B. Emden. — 159. M. R. Newbolt. — 160. C. K. Brampton. — 161. C. R. S. Harris. — 162. Balić. — 163. E.G. Millar. — 164. A.T. Bannister. — 165. M. R. James. — 166-167. J. C. Russell. — 168. H. Schreiber. — 169. J. Avinyó. — 170. E. A. Peers. — 171. J. M. March. — 172,174. R. Guilland. — 173. S. Bezdeki. — 175. W. Miller. — 176. J. Evans. — 177. G. Caselli. — 178. L. Sarno. — 179. P. Marabottini.

(Voir la suite à la 3e page de la couverture)

L'ÉGLISE GÉORGIENNE DU CLIBANION AU MONT ADMIRABLE

Le curieux texte sur lequel nous voudrions attirer l'attention des archéologues et des historiens sert d'introduction à un récit de la conversion des Ibères, compilé ou plutôt arrangé par le célèbre traducteur géorgien Éphrem Mṣire. Il a été publié une première fois en 1891 par M. E. Takaïchvili [1], d'après une copie en écriture « militaire » (*mḥedrouli*), datée du 8/20 mai 1809 [2]. Le savant éditeur avouait ne pas connaître un second exemplaire de cette pièce, « bien que, disait-il, Platon Iosseliani déclare avoir vu un texte de ce genre dans les manuscrits de l'église de Mtzketha [3] ».

L'année suivante, le même prologue d'Éphrem Mṣire, avec la métaphrase qui y fait suite, était republié par Th. D. Žordania [4], d'après un manuscrit, qui fut, jusqu'à la révolution russe, le codex 24 du Musée ecclésiastique de Tiflis [5]. Il y a

[1] *Une nouvelle recension de la Vie de sainte Nino ou la seconde partie de la « Conversion du Karthli »* (Tiflis, 1891 ; en géorgien), p. XXXVIII. Cette citation nous a été signalée par M. G. Peradze. La question qu'il nous a posée à ce sujet a été l'occasion des recherches ci-après. Cf. *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XLVI (1927), p. 59, note.

[2] Ms. 184 de la Société pour la diffusion des Lettres parmi la population géorgienne.

[3] Loc. c., p. XXXVII.

[4] ქრონიკები და სხვა მასალა საქართველოს ისტორიისა [= *Chroniques et autres matériaux d'histoire géorgienne*], t. I (Tiflis, 1892), p. 33-34.

[5] Th. D. ŽORDANIA, *Opisanie rukopisej Tifliskavo Tserkovnavo Muzeja kartalino-kakhetinskavo dukhovenstra*, t. I (Tiflis, 1903), p. 17-19 ; cf. C. KEKELIDZE, *Khristianskij Vostok*, t. III, 2 (1914), p. 126. Nous ignorons la cote à laquelle ce manuscrit répond aujourd'hui.

apparence que ce manuscrit est celui dont avait parlé Iosseliani. C'est une copie sur papier, en écriture « hiératique » (*ხუცური*), faite d'après les autographes d'Éphrem, mais non pas de son vivant. Éphrem n'était déjà plus de ce monde en 1103, comme on le voit par l'hommage rendu à sa mémoire, dans les Actes du Synode de Rouis-Ourbnissi [1]. Le manuscrit du Musée ecclésiastique remonterait donc ou pourrait remonter au premier commencement du XII[e] siècle. Mais il serait tout à fait arbitraire de prétendre tirer de l'écriture une indication aussi précise. Du reste, quelques années de plus ou de moins changeraient fort peu de chose à la portée du témoignage qui seul nous intéresse. Pour que celui-ci ait toute sa valeur, il suffit qu'il soit d'Éphrem.

Là-dessus aucun doute n'est possible. L'auteur, non content de décliner ses noms et qualités, se montre à nous dans l'exercice même de sa fonction propre. Éphrem envoie à un dignitaire ecclésiastique géorgien un document qu'il a composé ou accommodé à l'usage de ses compatriotes. Le document lui-même ne vaut pas qu'on s'y arrête : c'est une traduction de l'histoire ecclésiastique de Théodoret, livre I, ch. 24. Nous n'avons à nous occuper ici que de la lettre d'envoi ou de l'épître dédicatoire dont Éphrem l'a fait précéder. En voici les lignes caractéristiques ; nous citons l'édition de Žordania [2] ; celle de M. Takaïchvili ne s'en distingue que par des variantes orthographiques ou des abréviations autrement résolues :

სულიერსა მამასა ჩუენსა [1] და პატიოსანსა ეკლესიარხსა ჩუენ ქართველთასა. მღდელსა უფლისასა იოანეს კჳრიკესსა [2]: ყოვლად მცირე და უღირსი სახისა და სახელისაჲ. ეფრემ მოწაზღნი თაყუანისცემით მოგიკითხავ : ვინაჲთგან მადლითა ღუთისაჲთა სრულიქმნა გულსმოდგინებაჲ შენი წიგნისა ამისთჳს სადღესასწაულოჲსა. რომელი შენ იწროებასა შინა ყამთასა. უხუცბით განვრცომითა გონებისაჲთა მოუგე. საზოგადოსა მაგას ნიჭსა ნათესავისა ჩუენისასა. ეკლესიასა

[1] ჩემსა [2] კჳრიაკოსსა

[1] S. Gorgdze, dans Kekelidze, loc. c., p. 122.

[2] Loc. c. ; cf. Id., *Opisanie*, t. c., p. 18. Une faute d'impression fait dire à l'auteur qu'il n'a pas reproduit cette glose dans son recueil de *Chroniques*. En réalité elle s'y lit en toutes lettres, t. c., p. 33, note*.

წმიდისა სჯმეონ საკჯრველთ მოქმედისასა : რომელი ვითარცა საწყაული კეთილი და განმყოფელი იფქლისა ცხორებისაჲ ჭეშმარიტებით წმიდად მოდად სახელდებულ არს : ჯერ იყო ამასცა ზედა ჩემგან სრულ ყოფად ბრძანებაჲ შენი[1]...

Spiritali patri meo [var. : *nostro*] *reverendoque nostri Hiberorum ecclesiarchae, sacerdoti Domini, Iohanni Ciryco* [var. : *Cyriaco*], *minimus atque* (*hoc*) *habitu et nomine indignus, Ephraem monachus cum adoratione salutem.*

Quandoquidem gratia Dei opere completum est studium tuum de libro illo Heortologio, quem in angustia temporum, industria mentis tuae, liberaliter providisti, commune munus genti nostrae, in ecclesia sancti Symeonis thaumaturgi, quae utpote mensura bona et distributrix vitalis frumenti vere modius *appellata est, oportet a me quoque exsecutioni mandari praeceptum tuum...*

A cet endroit du texte le manuscrit porte une note marginale, devenue presque illisible, qui évidemment reproduit une scolie d'Éphrem : შეისწავე რამეთუ ბერძენნი არა (თ ო) რ ნ ე დ არამედ (წმი)დად მოდად უწოდენ წმიდასა ეკკლესიასა ჩუენ ქართველთასა : *Disce Graecos non* Thorne *sed « sanctum Modium » nostram Hiberorum sanctam ecclesiam appellare solitos.*

Cette note est de l'écriture du texte. Elle est à son tour glosée par une seconde note, qui pourrait émaner du copiste et qui, en tout cas, est de sa main : სჯმეონ-წმიდისსა ოტყვის, არა ყოველთა ქართველთა ეკკლესიასა. *Sancti Symeonis ecclesiam dicit non universorum Hiberorum.*

En dépit de cet avertissement, que son évidence même aurait dû rendre superflu, on a pourtant supposé que le dédicataire de cet écrit était le catholicos de Géorgie, Jean de Saphara, qui présida le synode de Rouis-Ourbnissi [2]. Mais cette identification n'est pas soutenable. Éphrem s'adresse à un prêtre géorgien, « ecclésiarque », ou, comme nous dirions aujourd'hui, maître des cérémonies d'une église ou d'un couvent dépendant du monastère de Saint-Syméon le Thaumaturge,

[1] Leçon (rectifiée?) dans *Opisanie*, loc. c. : სჯიმეონ წმიდისასა ოტყჳს ასა ყოველთა ქართველთა ეკკლესიასა

[2] ŽORDANIA, *Chroniques*, p. 34, note *.

aux environs d'Antioche. Les termes de la lettre d'envoi ne laissent aucun doute à cet égard.

Le personnage si nettement désigné n'est du reste pas un inconnu. Il y avait à Saint-Syméon, au temps de Nicon le Thaumastorite, un « abbé Jean », qui possédait une copie de la correspondance du patriarche Théodore Balsamon sur la réforme de la hiérarchie et de la discipline géorgiennes [1]. On ne s'aventure pas beaucoup en supposant que ce confrère érudit, dans les papiers duquel Nicon allait se renseigner sur les affaires religieuses de la Géorgie, est ce même ecclésiarque Jean, qui, vers la même époque,s'occupait à Saint-Syméon de traduire en géorgien des livres liturgiques. Nicon florissait entre les années 1060 et la fin du XI[e] siècle [2]. C'est pendant cet intervalle, exactement en 1066, que tombe l'incursion d'Afšin, lieutenant du sultan Seldjoukide Alp-Arslan, dans le pays d'Antioche et la Montagne Noire [3]. Les horreurs qui accompagnèrent cette invasion, au cours de laquelle nombre de couvents et de villages furent incendiés, donnent un sens plausible à l'expression : *in angustia temporum*, qu'Éphrem Mṣire emprunte au livre de Daniel [4]. D'après cela, le texte que nous avons à discuter remonterait approximativement à l'année 1070. Il est vrai qu'entre cette date et la prise d'Antioche par les Croisés, la Syrie du Nord connut d'autres jours d'angoisse. Avant et après le coup de main qui livra Antioche à la horde de Sulaïmân ibn-Quṭulmiš, le 4 décembre 1084 [5], les moines de la Montagne Noire durent se sentir plus d'une fois fort peu assurés du lendemain [6]. Il faut donc

[1] Nicon le Thaumastorite, lettre à Gérasime sur les moines ibères ; en traduction arabe dans le ms. Vatic. arab. 76, 1re partie, ch. 37 ; cf. St. Ev. Assemani, dans Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, t. IV, pp. 158, 166.

[2] Assemani, loc. c., p. 159.

[3] Matthieu d'Édesse, *Chronique*, éd. de Jérusalem, 1869, p. 223-224 ; trad. É. Dulaurier, dans *Bibliothèque historique arménienne* (Paris, 1858), p. 156-57. L'invasion d'Afšin coïncida avec l'apparition d'une comète, dont la date est très exactement notée par Scylitzes, Zonaras et Glykas (Dulaurier, loc. c., p. 413).

[4] *Dan.* 9, 25. La version suivie par Éphrem devrait être identifiée.

[5] *Anal. Boll.*, t. XXXIII, p. 79.

[6] Cf. J. Laurent, *Des Grecs aux Croisés*, dans *Byzantion*, t. I (1924), p. 384-403.

renoncer à dater exactement la lettre d'Éphrem ; mais, ici encore, une différence de quelques années ne modifierait pas sensiblement la valeur du témoignage qui nous intéresse. Présentement, il ne s'agit ni d'Éphrem Mṣire ni de son correspondant, mais seulement de l'énigme qui s'attache au vocable de l'église desservie par le dit Jean Cirycus.

De cette église, notre texte nous apprend deux choses : 1. Elle était située au monastère de Saint-Syméon le Thaumaturge ; 2. les Grecs l'appelaient « le Boisseau » et les Géorgiens la *Thorné*.

Le « couvent de Saint-Syméon le Thaumaturge » est évidemment celui de Syméon stylite le Jeune, sur le Mont Admirable, à l'embouchure de l'Oronte, près de l'ancienne Séleucie. Un auteur byzantin du XIe/XIIe siècle n'avait pas à le désigner plus explicitement, et, à défaut d'autre signe distinctif, la présence d'une colonie géorgienne dans son voisinage suffirait à l'identifier avec une entière certitude. Il serait même ridicule de supposer qu'un doute puisse exister là-dessus, si les documents qui enlèvent tout prétexte à ce doute avaient été étudiés comme ils méritent de l'être. Mais au fait, ils en sont loin. Après avoir été, à l'époque des croisades, le vrai, l'unique monastère de Saint-Syméon, la grande laure du Mont Admirable est retombée dans l'oubli. Jusqu'en ces tout derniers temps, voyageurs et historiens de l'art n'ont eu d'attention que pour les ruines grandioses de son homonyme [1], le couvent de Saint-Syméon l'Ancien, dans le massif montagneux qui porte son nom [2], entre Antioche et Alep. Aucune des missions archéologiques qui, depuis bientôt trois quarts de siècle, se sont

[1] Il y eut pourtant de rares exceptions, qui passèrent inaperçues. Pococke, vers le milieu du XVIIIe siècle et Mart. Hartmann, à la fin du XIXe, semblent avoir identifié *de visu* l'emplacement et les vestiges du monastère et de l'église de notre S. Syméon. Voir E. Honigmann, *Historische Topographie von Nordsyrien im Altertum*, dans *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, t. XLVII (1924), p. 45.

[2] Le Ǧabal Sim'ân a plusieurs fois changé de nom. Aujourd'hui il est plus communément appelé Ǧabal Šaiḫ Bakarât, qui est proprement le nom de sa pointe S.-E. Cf. H. Lammens, *Études de géographie et d'ethnographie orientales*, dans *Mélanges de la Faculté Orientale* de l'Université Saint-Joseph, t. II (1907), p. 366-75.

succédé à Qal'at Sim'ân n'a paru se douter de l'intérêt que le monastère de Syméon stylite deuxième du nom pouvait présenter au moins comme terme de comparaison. Ni le marquis de Vogüé [1], ni le P. M. Jullien [2], ni M. Th. I. Uspenskij [3], ni l'expédition Américaine de 1899-1900 [4], ni celles de l'Université de Princeton en 1904-1909 [5], ni plus récemment feu Max van Berchem et M. E. Fatio [6], qui tous ont séjourné ou du moins ont fait halte à Antioche, n'ont songé à pousser de là une promenade jusqu'au Mont Admirable [7]. Il est vrai que les informations recueillies sur place n'ont pas dû leur donner grande envie d'y aller voir. Au mois d'août 1903, traversant par deux routes différentes, en compagnie du P. Lammens, la plaine et les montagnes qui séparent Antioche de Séleucie, nous avons pu constater que le nom de S.Syméon le Jeune ne disait plus rien aux gens du pays. Sur l'existence d'une colline couronnée par les ruines d'un ancien couvent, ils ne paraissaient pas beaucoup mieux renseignés [8]. Mais ce

[1] *Syrie centrale. Architecture civile et religieuse, du Ier au VIIe siècle*, t. I, Paris, 1865-1877.

[2] M. JULLIEN, *Sinaï et Syrie* (Lille, 1893), 3e partie (p. 203-284). Voyage dans la Syrie septentrionale.

[3] *Arkheologičeskie pamjatniki Sirii*, dans *Izvěstia russkavo arkheologičeskavo Instituta v' Konstantinopolě*, t. VI (1902), p. 94-212.

[4] *Publications of an American Archaeological Expedition to Syria in 1899-1900*. New York, 1904 et suiv.

[5] *Publications of the Princeton Archaeological Expedition to Syria 1904-1905 and 1909*. Leyden, 1910 et suiv.

[6] *Voyage en Syrie*, t. I, dans *Mémoires de l'Institut français d'Archéologie du Caire*, t. XXXVII, 1913.

[7] M. V. Chapot, qui a exploré en détail les environs de l'ancienne Séleucie et qui connaît évidemment ce qui est dit du Port Saint-Syméon dans les chroniques de la principauté latine d'Antioche, semble n'avoir pas songé non plus à faire l'ascension du Mont Admirable. Voir son étude : *Séleucie de Piérie*, dans *Mémoires de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 7e sér., t. VI (1907), p. 149-226. Dans le BAEDEKER de Palestine et Syrie, 6e éd. allemande (1904), les ruines de l'église de *Mâr Sim'ân* sont exactement indiquées sur une colline bordant la route (sud) de Suaïdiyé à Antioche (p. 319). Leur description tient en quatre lignes et elle est accompagnée d'une référence énigmatique à celle de Qal'at Sim'ân.

[8] Il est possible aussi que nos guides aient feint d'ignorer l'endroit pour s'épargner la peine de nous y conduire. Mais en général tous

qui ne laisse pas d'être un peu déconcertant, c'est que des érudits familiarisés avec l'histoire et l'archéologie byzantines aient passé tout près de ce sanctuaire fameux sans se mettre en peine de voir ce qui pouvait en rester. L'oubli est devenu complet à ce point, qu'il a endormi la vigilance de M. Schlumberger lui-même. Décrivant un sceau byzantin du IXe-Xe siècle, où est figuré un *ἅγιος Συμεὼν στυλίτης σύριος*, le distingué savant a regardé comme allant de soi que le S. Syméon représenté devait être le premier stylite [1], sans rappeler, ne fût-ce que pour mémoire, qu'il a existé un couvent de « Saint-Syméon des Grecs [2] », et que d'autre part, bien avant le IXe siècle, l'emploi du grec était aboli à Saint-Syméon des Syriens. Cette conjecture incomplète a eu l'étrange fortune d'être homologuée par le maître des maîtres, K. Krumbacher en personne [3]. Quelques années plus tard un troisième coryphée des études byzantines buvait à son tour aux eaux du Léthé. M. Th. Uspenskij, qui a visité l'Antiochène et qui, avant de la parcourir, la connaissait excellemment par les livres, a lui aussi cru trouver une mention de

ceux que nous interrogions sur le couvent de Saint-Syméon croyaient au premier abord qu'on leur parlait de Qal'at Sim'ân. Le P. Lammens a été plus heureux l'année suivante au cours de l'expédition qu'il entreprit avec le P. de Martimprey. Voir son intéressante relation de voyage : *Promenades dans l'Amanus et la région d'Antioche* (Bruxelles, 1907), p. 53.

[1] *Sceaux byzantins inédits*, dans *Revus des études grecques*, t. VII (1894), p. 323-24.

[2] Gregorii Barhebraei, *Chronicon syriacum*, ed. P. Bedjan (Parisiis, 1890), p. 330.

[3] *Byzantinische Zeitschrift*, t. IV (1895), p. 388. Nous sommes bien forcé d'ajouter que la table onomastique de la savante revue semble supposer que Syméon le Jeune a vécu au couvent du premier stylite. — Dans sa remarquable *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale* (Paris, 1927), M. R. Dussaud distingue, avec la netteté qui lui est habituelle, les deux montagnes de Saint-Syméon (p. 431 ; cf. p. 577). Mais il est permis de s'étonner que les principales sources historiques intéressant la topographie du Mont Admirable paraissent lui avoir échappé. De la part d'un savant ordinairement si bien renseigné, une information aussi lacuneuse permet de mesurer le degré d'oubli où étaient tombés S. Syméon le Jeune et son monastère.

Daïr Sim'ân [1], ou de Qal'at Sim'ân [2] dans les récits de Guillaume de Tyr [3], voire dans un bref d'Honorius III, qui, sans contestation possible, se rapportent au couvent du Mont Admirable [4].

Pour improbable que paraisse une équivoque entre les monastères des deux Syméons Stylites, il n'était donc pas impossible de les confondre, puisque de très grands savants eux-mêmes les ont confondus. Un quiproquo tout pareil, mais beaucoup plus excusable, risque de se produire au sujet de l'église mentionnée dans la lettre d'Éphrem Mṣire et dans la glose qui s'y rattache. Aussi nous permettra-t-on d'ouvrir ici une parenthèse, pour signaler une identification qui pourrait sembler plausible et qui en réalité n'est que trompeuse. Comme il arrive souvent, les faits que cette recherche nous donnera occasion de constater ou de rappeler ont peut-être un intérêt que n'a pas la question elle-même.

Sur le versant sud-ouest du Ǧabal Bârîsâ, qui rejoint par le nord le massif du Ǧabal Sim'ân, l'on voit, ou l'on voyait encore avant la grande guerre, un groupe important de ruines, qui, jusqu'en ces derniers temps, s'étaient relativement bien conservées : un baptistère monumental du VI[e] siècle, deux églises, plusieurs maisons, dont l'une porte une inscription de l'an 412 [5]. Le hameau formé par cet ensemble d'édifices

[1] *Arkheologičeskie pamjatniki*, loc. c., p. 176-77.

[2] Rappelons, puisqu'on semble parfois l'oublier, que les ruines appelées aujourd'hui *Daïr Sim'ân* ou « Couvent de Saint-Syméon » doivent être distinguées de celles qui ont rendu célèbre le nom de *Qal'at Sim'ân*. Les premières, qui semblent représenter l'ancien monastère de Teleda, sont situées dans la plaine, au bas du versant sud de la colline couronnée par les murs du « fort » (*qal'at*) de Syméon (Telanissos).

[3] Cités par R. Röhricht, *Geschichte des Königreichs Jerusalem (1100-1291)*, (Innsbruck, 1898), pp. 224, 261.

[4] Adressé du Latran, 26 juin 1224, au patriarche et au prieur des Templiers d'Antioche, sur la plainte de l'abbé et du couvent *S. Symeonis de Antiochia*, en butte aux exactions du comte de Tripoli, ed. J. B. Pitra, *Analecta novissima Spicilegii Solesmensis*. Altera continuatio, t. I (1885), p. 586.

[5] W. K. Prentice, *Greek and Latin Inscriptions*, dans *Publications of an American Archaeol. Expedition to Syria*, part III (1908), p. 43.

croulants s'appelle *Daïr Sethâ*. Plusieurs voyageurs contemporains l'ont exploré ou visité au passage [1].

Daïr Sethâ paraît bien être une transcription par à peu près du syriaque ܕܝܪ ܣܛܐ, *dair Sathâ*, « couvent du Boisseau ». Il se trouve donc qu'à proximité du monastère de Saint-Syméon le premier stylite, il existait dès le Ve siècle, un important sanctuaire dont le nom rappelle d'étrange sorte celui de l'église desservie par notre Jean Cirycus, lequel, on s'en souvient, était un prêtre de Saint-Syméon.

Autre coïncidence. Le manuscrit syriaque du Musée Britannique Add. 14 602, manuscrit sur parchemin du VI/VIIe siècle, contient une copie de la lettre d'adhésion des abbés et archimandrites d'« Orient » à la profession de foi du patriarche Théodose d'Alexandrie [2]. L'original de cette pièce, rédigée après la mort de Théodose [3], était daté de l'an 615 d'Antioche, soit 567 de notre ère [4]. Un des 58 signataires qui ont adhéré à cette déclaration s'appelle ܫܡܥܘܢ ܕܐܪܗܒ ܐܣܛܘܢܝܐ, « Syméon, stylite d'Erḥâb ou Arḥâb [5]. » Il y a une localité de ce nom dans le Ǧabal Sim'ân, à une lieue environ au sud de Tourmanin. Elle se trouvait sur la ligne délimitant la frontière byzantine, aux termes de la paix conclue entre le lieutenant de Michel Bourtzès et l'émir Karǧuiah, après la prise d'Antioche et d'Alep, en janvier 970 [6]. Dans les clauses territoriales du traité, reproduites par Kemâl ad-Dîn [7], Erḥâb

[1] Voir notamment : JULLIEN, op. c., p. 282-85 ; Howard Crosby BUTLER, *Publications of the Princeton University Archaeological Expedition to Syria in 1904-1905.* Division II. Ancient Architecture in Syria. Section B. Northern Syria. Part 6 : Djebel Sim'ân (Leyden, 1920), pp. 149, 154.

[2] W. WRIGHT, *Catalogue of the Syriac Manuscripts in the British Museum*, p. 705-708.

[3] 19 ou 23 juin 566 ; cf. E. W. BROOKS, *Byzantinische Zeitschrift*, t. XII (1913), p. 497 ; J. MASPERO, *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, dans *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, fasc. 237 (1923), p. 211.

[4] WRIGHT, *Catalogue*, p. 705.

[5] Ibid., p. 707.

[6] Cf. G. SCHLUMBERGER, *Nicéphore Phocas* (Paris, 1890), p. 730-31.

[7] Cf. G. W. FREYTAG, *Geschichte der Dynastien der Hamdaniden in Mosul und Aleppo*, dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XI (1857), p. 232-33.

est mentionnée immédiatement après *Athârib* (*Laïtrib*, *Λίταρβα*, la *Terepha* des historiens des Croisades [1]), et avant *Maṣûfân* (leçon fautive pour *Bâṣûfân* [2]) et *Qimâr*. Cette indication correspond fort bien à la position du hameau actuel. Les cartes y signalent des ruines, sur la nature desquelles nous avouons n'être pas autrement renseignés. Ce qui porterait à croire que cet Erḥâb était bien la résidence du stylite Syméon qui a souscrit au manifeste des Théodosiens, c'est que dans la liste de ses cosignataires, on trouve tout près de lui, des représentants de monastères voisins de Telanissos. Tels notamment : Georges reclus à Deramân, Cirycus de Laïtrib, Étienne de Sarmada [3], et d'autres.

Ainsi donc, en 567, à l'époque où Syméon stylite le Jeune était à l'apogée de sa gloire, il y avait non loin de la *mandra* du Syméon stylite par excellence, un autre stylite Syméon [4], dont il reste un souvenir absolument authentique. Il ne semble pas que son existence ait été remarquée jusqu'à présent. Quand elle sortira de l'ombre un jour ou l'autre, il est à prévoir qu'il se rencontrera un critique pour en tirer prétexte à chicanes contre la biographie de S. Syméon le Thaumastorite. Si par hasard ce même critique connaît de seconde main — ce n'est pas une supposition téméraire — la lettre d'Éphrem Mṣire,

[1] Son nom se rencontre déjà dans les inscriptions assyriennes sous la forme *El-li-ta-arbi*, ou *El-li-tar-bi* ; cf. E. SACHAU, *Zur historischen Geographie von Nordsyrien*, dans *Sitzungsberichte der Preuss. Akad. der Wissenschaften*, 1892, p. 336-38. Litarba eut aussi son stylite. Il s'appelait Jean et paraît avoir vécu vers le début du VIII[e] siècle. Il est l'auteur d'une chronique citée par Michel le Syrien. Cf. A. BAUMSTARK, *Geschichte der syrischen Literatur* (Bonn, 1922), pp. 258-59, 273.

[2] Cette leçon rend certaine l'orthographe *Baṣufân* qu'on a proposé de corriger en *Batûfân*. Cf. LAMMENS, *Études de géographie et d'ethnographie orientales*, loc. c., p. 380.

[3] Cf. PRENTICE, *Inscriptions*, p. 94-96. Près de Sarmada se trouve un endroit appelé *'Amûd Sarmada*, « Colonne de Sarmada » (ibid., 96-97), nom qui dans pareil voisinage fait songer immédiatement à une colonne de stylite.

[4] Deux autres stylites ont signé en même temps que Syméon d'Erḥâb le manifeste des Théodosiens : Eustathe de Theqad et Paul de Ḥmâle (WRIGHT, loc. c., p. 707-708). Nous n'avons pu identifier leurs ermitages.

et qu'il s'avise que Daïr Sethâ est voisin d'Erḥâb, on voit déjà la combinaison qui s'ébauchera tout naturellement dans son esprit. Nous n'avons pas cru prendre une précaution vaine et superflue en faisant remarquer par avance que cette combinaison et toute autre que l'on essaierait sur les mêmes données doivent être écartées par la question préalable. Éphrem Mṣire, comme avant lui Georges le Reclus [1], S. Georges l'Hagiorite [2] et tant de leurs compatriotes, vécut à la Montagne Noire, dans le ressort de la congrégation thaumastorite. Tout ce que l'on connaît de colonies ou d'établissements géorgiens dans la Syrie du Nord était groupé soit dans la ville d'Antioche soit aux environs [3], et s'il en a jamais existé dans le Ǧabal Sim'ân, on peut affirmer sans crainte que, bien avant le XIe siècle, ils avaient disparu jusqu'au dernier. Aucun souvenir n'y attirait plus les pèlerins ibères. Tant des choses avaient changé depuis le temps où toutes les races de l'Orient se pressaient autour de la colonne de S. Syméon l'Ancien. Les Géorgiens, qu'on avait vus si nombreux dans cette foule cosmopolite [4], désapprirent de très bonne heure le chemin de Telanissos. Pour eux, le thaumaturge vénéré par leurs ancêtres était devenu le saint d'une église ennemie [5]. Après la constitution de la hiérarchie jacobite, vers le milieu du VIe siècle, le monastère de Teleda (*Tell-'Adâ*) fut l'un des foyers les plus actifs de la secte. Celui de Telanissos (*Tell-Nešin*) apparaît moins souvent dans les histoires, mais on ne saurait douter que, depuis le schisme, il ait constamment appartenu à l'obédience monophysite. Tenant en leur pouvoir la colonne du grand Syméon, sa *mandra* et la basilique, où sa fête annuelle était célébrée au milieu de réjouissances d'un caractère par-

[1] *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 70-71.

[2] *Vita S. Georgii Hagioritae*, ch. 24 (ibid., p. 94) et passim.

[3] *Anal. Boll.*, t. XL, p. 284-85.

[4] THÉODORET, *Φιλόθεος ἱστορία*, c. XXVI, 11, 13 ; H. LIETZMANN, *Das Leben des heiligen Symeon Stylites*, dans *Texte und Untersuchungen*, t. XXXII, 4 (1908), pp. 8, 10.

[5] La Vie de Syméon l'Ancien n'est pourtant pas demeurée inconnue des Géorgiens (voir ci-après, p. 260-61) ; mais elle semble n'avoir trouvé aucun écho dans leur littérature.

fois assez profane [1], les dissidents étaient en situation d'accaparer son culte et le prestige de sa mémoire. Ils n'ont pas manqué de l'essayer [2], non sans recourir à d'audacieuses falsifications [3], et il paraît bien qu'à la longue ils y aient pratiquement réussi. Dans la province ecclésiastique d'Antioche, S. Syméon, l'ami et le confident de Théodoret, le thaumaturge dont l'illustre adversaire de S. Cyrille et de Dioscore a immortalisé la mémoire, finit par devenir l'un des patrons de la secte monophysite.

De leur côté, en Syrie du Nord, les melchites tout en le maintenant à leur calendrier [4], l'ont petit à petit dépossédé

[1] Peu de temps après la bataille du Yarmouk (636), les Bédouins firent une razzia au monastère de Mâr Syméon stylite, le jour de la fête du saint. Ils emmenèrent en captivité une multitude innombrable de chrétiens, hommes, femmes et enfants. Michel le Syrien, qui rapporte le fait, y voit un juste châtiment du ciel pour les orgies qui souillaient les anniversaires des saints et des martyrs (*Chronique*, l. XI, ch. 7, éd. CHABOT, p. 415 ; trad., t. II, p. 422).

[2] Cette manœuvre s'est dessinée chez les partisans de Dioscore d'Alexandrie, assez peu de temps après la mort de Syméon, comme on peut le voir par la correspondance de Sévère d'Antioche. E. W. BROOKS, *The Sixth Book of the Select Letters of Severus Patriarch of Antioch* (London, 1902, 1903), t. I, p. 377 ; t. II, p. 334-35 ; cf. DELEHAYE, *Les Saints Stylites*, p. XXIII.

[3] Voir, par exemple, la correspondance apocryphe de Syméon stylite sur le concile de Chalcédoine. LIETZMANN, op. c., p. 188-91.

[4] Le manuscrit British Museum Add. 14 488 contient un lectionnaire melchite traduit du grec en syriaque, en l'an 1023, au couvent de Saint-Pantéleïmon, « généralement appelé couvent du prophète saint Élie, dans la Montagne Noire, surnommée la Hure du Sanglier » (*Râs al-Ḫanzîr*), près de Séleucie (WRIGHT, *Catalogue*, p. 194-200). La fête de S. Syméon y est annoncée au 1er septembre, mais en concurrence avec celle des XL femmes martyres (*Synax. Eccl. CP.*, p. 3-4) et une commémoraison de la Panagia, apparemment la *Θεοτόκος τῶν Μιασηνῶν* (ibid., p. 6). Les tropaires et leçons prescrits sont ceux des fêtes de la Vierge. Toutefois une péricope de l'évangile est indiquée pour les églises dédiées à S. Syméon et dans lesquelles sa fête est célébrée (WRIGHT, loc. c., p. 198). Un autre lectionnaire melchite, daté de 1215 (Vatican. syr. XX), qui annonce S. Syméon au 1er septembre, selon l'ancien usage grec, remarque au 27 août : *hodie Syri festum agunt domni Symeonis stylitae*, comme s'il tenait à souligner la différence des dates (ASSEMANI, *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae catalogus*, t. II, pp. 114, 134) L'erreur : « 27 août », pour 27 juillet, est aussi un fait à relever.

de sa primauté et un peu aussi de son histoire [1], au profit de son homonyme et imitateur, lequel appartenait sans conteste au parti orthodoxe. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'ils aient délibérément érigé autel contre autel et que le Mont Admirable se soit dressé en rival contre le mont Saint-Syméon, comme l'Hébal en face du Garizim. Mais le premier finit tout de même par leur faire négliger le second. Chez les Géorgiens pareillement et aussi chez les latins de la principauté d'Antioche [2], ce nom de couvent Saint-Syméon désigne toujours le monastère du Thaumastorite : ils n'en connaissent plus d'autre. Du reste, dès avant le XIe siècle, l'ancien sanctuaire de Mâr Sim'ân avait cessé d'exister. Au mois de juin-juillet de l'an 985 [3], les troupes de l'émir Hamdanide d'Alep [4] l'avaient pris d'assaut, après un siège de trois jours. Les habitants d'Antioche et du pays environnant, qui s'y étaient réfugiés, furent emmenés captifs à Alep et promenés ignominieusement par les rues. Quant aux moines, ils avaient, pour la plupart, été massacrés sur place [5]. Le monastère saccagé ne se releva plus. Ce que la bataille et la rage du vainqueur avaient épargné du merveilleux édifice est resté depuis lors abandonné aux ravages du temps. Ni les pèlerins ni les historiens n'accordent un regard à ces ruines imposantes [6]. Il n'en est jamais question dans les chroniques et autres documents relatifs à

[1] DELEHAYE, *Les Saints Stylites*, p. LXX-LXXI.

[2] Il est certainement étrange qu'à Antioche, où le corps de S. Syméon avait été transporté, le souvenir de son tombeau ait complètement péri. Aucun témoin de l'époque des croisades ne paraît en avoir entendu parler.

[3] Au mois de ṣafar, l'an 375 de l'hégire.

[4] Commandées par le même Karğuiah, avec lequel fut conclu le traité dont il a été question ci-dessus, p. 249.

[5] YAHIA IBN-SAÏD ANTIOCHENSIS, *Annales*, ed. L. CHEÏKHO S. I., B. CARRA DE VAUX, H. ZAYYAT, dans *Corp.Script. Christ. Oriental.*, Scr. arabici, textus, ser. 3, t. VII (1909),p. 165 ; cf. G. SCHLUMBERGER, *L'Épopée byzantine à la fin du Xe siècle. Jean Tzimiscès. Les jeunes années de Basile II le Tueur de Bulgares* (Paris, 1896), p. 565-67.

[6] Le géographe Iâqût parle du couvent de Saint-Syméon « sur la mer » en des termes admiratifs empruntés à Ibn Boṭlân, qui estime le monastère égal à la moitié du palais des khalifes à Bagdad. (JACUT's *Geographisches Wörterbuch*, ed. F. WÜSTENFELD, t. II,

la domination franque en Syrie [1]. Pour les jacobites eux-mêmes, tout aussi peu sensibles à la poésie des souvenirs et à l'archéologie, le couvent de Saint-Syméon n'existe plus.

Retournons donc au Mont Admirable, puisque, aussi bien, nous étions d'avance certains d'y être ramenés. C'est là qu'il faut chercher l'église dont parle Éphrem Mṣire.

Deux choses peuvent être regardées comme évidentes :

1. Cette église dont l'« ecclésiarque » était un prêtre géorgien et où la liturgie se célébrait en langue géorgienne n'était pas la basilique de Saint-Syméon, mais une chapelle de *μετόχιον* ou une église dépendante du monastère.

2. Les deux noms métaphoriques différents qui servaient à la désigner chez les « Grecs » et chez les Ibères représentent une ancienne appellation traditionnelle, dont le sens avait subi dans les deux langues une évolution divergente. C'est la manière la plus simple d'expliquer que, dans un milieu bilingue, un même nom propre se soit dédoublé par interprétation étymologique. Le problème qui nous occupe reviendrait donc à chercher autour de la basilique du Mont Admirable, dans la topographie ou dans l'histoire, un nom de lieu qui se laisse ramener, en grec à *μόδιος*, et en géorgien à *thorné*, ce dernier terme étant préalablement tiré au clair.

A défaut d'un témoignage parallèle, où l'église de la Thorné soit mentionnée expressément, nous possédons au moins une indicat on sûre permettant de repérer la source qu'il s'agit d'explorer. Dans la légende de S. Jean de Zedaẓen, l'un des XIII « Pères Syriens » qui passent pour avoir introduit la Vie monastique en Géorgie, on lit que le saint, avant de quit-

p. 272). Qal'at Sim'ân, rayé depuis longtemps des registres de l'impôt, n'est honoré d'aucune mention. On se rappellera que Iâqût était naitf de Ḥamâh sur l'Oronte.

[1] Une charte de Boémond III d'Antioche, en septembre 1166, confirme la vente d'une *gastina S. Basilii,... affinis... gastinae SS. Machabaeorum et S. Symeonis, quam Aimericus Richerius hoc tempore possidet.* R. Röhricht, *Regesta regni Hierosolymitani (MXCVIII-MCCXCI)*, (Œniponti, 1893),p. 110. Malgré la mention des Macchabées, qui évoque le voisinage immédiat d'Antioche, il est possible que cette *gastina S. Symeonis* soit Qal'at Sim'ân ; mais rien ne permet de l'affirmer.

ter le pays d'Antioche, alla visiter S. Syméon stylite, qui n'était pas encore monté sur sa colonne et vivait dans sa *thorné* [1]. Nous reviendrons en temps et lieu à ce récit, qui donne prise à de graves objections chronologiques et autres. Si peu qu'il vaille, il montre avec une clarté parfaite que *ṭhorné* est un nom de lieu emprunté à une tradition des Ibères sur S. Syméon stylite le Jeune.

En effet, on le rencontre en deux endroits de la Vie géorgienne de Syméon, traduite, comme on le sait, de la Vie grecque anonyme [2], d'où dérivent toutes les autres rédactions connues. Dans ces deux passages, qui font double emploi, car le second est une redite, il sert à décrire le rocher sur lequel Syméon passa les dix premières années de son séjour au Mont Admirable. Voici les textes :

Ch. 58 : ... ხოლო წმიდაჲ სჯმიოს დაემკჳდრა მთასა მას საკჳრველსა ბრძანებითა ღმერთისაჲთა კლდესა მას ზედა და შექმნა თორნე რკინისაჲ და დადგა მას შინა და ემოსა მას სამოსლად ხალენი ოგი კამასისაჲ [3].

Beatus autem Symeon, iubente Deo, in monte illo Mirabili consedit in rupe illa; fecitque thorne *e ferro, in quo constitit, et pro veste induit meloten camasinam.*

Ch. 80 : იყო მთაჲ იგი უდაბნო ფრიად და უვალ კაცთაგან და არცა იყო მას შინა ყოვლადვე საყოფელი კაცთაჲ. გარნა ტალავარი მცირე შექმნეს მოწაფეთა მთასა მას სადა იგი მყოფ იყვნეს. ხოლო წმიდაჲ იგი დგა კლდესა მას ზედა კმელსა. იყო გარემოჲს მისა თორნე რკინისაჲ და ემოსა მას ხალენი იგი. და ესრეთ აღასრულებდა დღეთა ზამთრისათა და ზაფხულისათა [4] :

Erat autem mons ille plane incultus et hominibus inaccessus; necdum ulla hominum habitatio erat in eo; nisi quod (Symeonis) discipuli parvum tabernaculum fecerant in monte, ubi degebant.

[1] Vie de S. Šio Mgwimeli, ed. G. SABININ, *Sak'arthvelos Samoṭhe* (Tiflis, 1882), p. 224 ; voir ci-après, p. 284.

[2] Que l'on attribue assez communément à un certain Arcadius évêque de Chypre, sur le témoignage insuffisant de S. Jean Damascène. Cf. DELEHAYE, *Les Saints Stylites*, p. LXII.

[3] C. KEKELIDZE. *Monumenta Hagiographica Georgica*. Pars prima. *Keimena*, t. I (Tiflis, 1918), p. 248.

[4] Ibid., p. 256.

Sanctus autem stabat in rupe arida; circumdabat eum thorne *e ferro, melote indutus erat; et sic dies hiemis aestatisque transigebat.*

Nous avons laissé en blanc le mot *thorné*, parce que ce mot, comme on va le voir, cache une équivoque et que nous ignorons encore si, dans son contexte, il est autre chose qu'un équivalent matériel, substitué mécaniquement par le traducteur à une expression qu'il ne comprenait pas. En tout cas, puisqu'il est censé correspondre à un terme grec, la première opération qui s'impose est de placer le texte géorgien en regard de l'original que l'interprète est présumé avoir rendu.

Aux deux endroits qui sont ici en question la Vie grecque primitive porte :

Ch. 67 : *Ὁ δὲ ἅγιος Συμεὼν ᾤκησεν ἐν τῷ ὄρει τῷ Θαυμαστῷ κατὰ πρόσταγμα τοῦ Κυρίου· καὶ στὰς ἐν τῇ πέτρᾳ ἐπὶ τοῦ κιονίου αὐτοῦ ἐνεδύθη τὴν καμασίνην μηλωτήν ...*

Ch. 94 : *Ἦν δὲ τὸ ὄρος ἄβατον καὶ ἔρημον μηδ' ὅλως ἔχον οἴκημα ἀλλ' ἢ καλύβην μόνον γενομένην ὑπὸ τῶν μαθητῶν αὐτοῦ, ἐν ᾗ κατέμενον. Ὁ δὲ ἅγιος ἐπὶ ξηρολίθου ἵστατο ἐν τῷ ὑπαίθρῳ ἐν κλιβανίῳ ἐνδεδυμένος μηλωτὴν δερματίνην* [1].

Ce grec à son tour demande explication. Tout y serait clair si l'on pouvait y supprimer les mots *ἐν κλιβανίῳ* ; mais ils s'y trouvent, et la preuve qu'ils doivent y rester, c'est l'extraordinaire imbroglio qu'ils ont causé dans la tradition. Il s'agit donc de leur découvrir un sens plausible.

Κλιβάνιον, diminutif de *κλίβανος* ou *κρίβανος*, était susceptible de recevoir, régulièrement ou par abus, toutes les significations de ce dernier. Elles sont nombreuses ; trois seulement méritent d'être retenues ici.

1. Chez les auteurs chrétiens, *κλίβανος* signifie d'ordinaire, selon l'usage biblique : « fourneau portatif », ou plus spécialement : « four à cuire le pain » [2]. Il saute aux yeux que ce sens est exclu par tout le contexte. S'il ne l'était point par

[1] DELEHAYE, *Les Saints Stylites*, pp. 252, 254.

[2] Dom H. QUENTIN, *Clibanus. Pigella. Panis artopticius*, dans *Atti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, série III, *Rendiconti*, vol. IV (1926), p. 81-89.

la description de cette solitude affreuse, où l'on ne voyait pas trace d'habitation humaine, il le serait par l'accouplement des deux expressions *ἐν τῷ ὑπαίθρῳ ἐν κλιβανίῳ*. Un four de boulanger, quelque forme ou figure qu'on lui suppose, ne peut avoir été à ciel ouvert. Et conçoit-on l'artifice iconographique qui permettrait d'agencer les données du tableau : le saint dans un four, le four sur une aiguille de pierre et la *καμασίνη μηλωτή* surmontant le tout?

2. *Κλίβανος* ou son dérivé *κλιβάνιον*, par une déformation sémantique dont l'origine sera expliquée tout à l'heure, veut dire aussi « cuirasse ». On verra que certains lecteurs, et dans ce nombre, semble-t-il, le traducteur géorgien l'un des premiers, ont compris que Syméon portait une cotte de mailles. Il est pourtant sûr et certain que cette interprétation est un contresens. Si l'hagiographe avait voulu se représenter le saint bardé de fer comme un cavalier cataphractaire, il s'en serait expliqué plus nettement et n'aurait pas glissé dans une allusion furtive un détail aussi caractérisé et sans aucune attache antécédente avec le reste de la description.

3. *Κλίβανος*, ou son doublet phonétique *κρίβανος*, s'emploie encore pour désigner un rocher concave, creusé par l'érosion. Voici la définition précise qu'en donne Élien, en décrivant les refuges où s'abritent les jeunes anchois : *εἴη δ' ἂν ἡ καταφυγὴ ἢ πέτρα ἀνεστῶσα ἐπὶ μέγα καὶ ὑψηλόν, ἣ οἱ καλούμενοι κρίβανοι· εἶεν δ' ἂν κολπώδεις πέτραι βρωθεῖσαί τε ὑπὸ τῶν κυμάτων τῷ χρόνῳ καὶ κοῖλαι γεγενημέναι*[1]. Cette fois il paraîtra bien inutile de chercher plus loin. En partant du sens indiqué dans la glose d'Élien, la phrase de l'hagiographe devient susceptible d'une interprétation très simple en elle-même et de plus parfaitement cohérente avec la suite du récit et les textes parallèles, qu'il ne faut pas oublier. La pierre sur laquelle Syméon s'était établi présentait à sa face supérieure une excavation plus ou moins profonde, où le saint se trouvait à peu près comme dans le *μόδιος* de sa colonne, c'est-à-dire dans la cuve en bois de noyer qui en surmontait le chapiteau. Au bord supérieur de cette cavité, il fit attacher sa *καμασίνη μηλωτή*. Ce nom,

[1] *Περὶ ζῴων*, II, 22, ed. R. Hercher, t. I, p. 45.

comme on l'a expliqué, désignait une sorte de dais, en peau de mouton ou en cuir, dans lequel était ménagée une lucarne, que le stylite ouvrait et fermait à volonté [1]. Le profil de ce pavillon et la position de la lucarne étaient évidemment calculés en tenant compte du garde-corps à hauteur d'appui par lequel la *καμασίνη μηλωτή* était supportée [2]. Celle-ci se prêtait donc mal à être posée à ras du sol, sur une surface plane, à la manière d'une tente, où l'habitant pouvait se tenir dressé de toute sa taille. Au contraire on se la représente fort bien fixée à l'arête supérieure d'une cavité suffisamment profonde pour qu'un homme s'y trouvât enfoncé, mettons : jusqu'à la ceinture. Ainsi entendue, la description un peu sommaire de notre auteur s'accorde aisément avec les conditions et les habitudes, on pourrait presque dire : avec le cérémonial de la vie du stylite, tel qu'il nous est connu par les documents.

Cette interprétation plausible en soi devient encore plus vraisemblable quand on remonte à la toute première origine de la tradition. Le trait qui nous est raconté de S. Syméon le Thaumastorite est une réplique d'un épisode relaté dans la Vie de S. Syméon l'Ancien, avec des variantes, en partie légendaires, qui montrent à quel point ce fait avait frappé l'imagination des hagiographes. En comparant attentivement les différentes versions qu'ils en ont données, on croit apercevoir le modèle dont le *κλιβάνιον* de S. Syméon le Jeune est une imitation, et dont il a peut-être gardé le nom. Pour procéder avec ordre, nous rappellerons d'abord, sans chercher à les classer, les diverses formes sous lesquelles cet épisode nous a été transmis. On verra qu'elles ont été arbitrairement remaniées et qu'elles en laissent supposer d'autres, dont la trace a péri.

Dans la Vie grecque attribuée à Antoine, on lit au ch. 12 : ... *ἀπέρχεται εἰς ἔρημον τόπον, ἐν ᾧ παρέκειντο χωρία ἱκανά, ἔγγιστα δὲ αὐτοῦ ἦν χωρίον ἐπιλεγόμενον Γελασοῖς* (var. *Γαλαμαθών*) · *καὶ οἰκοδομεῖ ἐκεῖ αὐτῷ τόπον μικρὸν ἀπὸ ξηρολίθων, καὶ στήκει μέσον χρόνους τέσσαρας νιφόμενος, βρέχομενος, καυματούμενος, καὶ πολλοὶ ἀπήρχοντο πρὸς*

[1] DELEHAYE, *Les Saints Stylites*, p. CLVII.
[2] Ibid., p. CLVII-CLVIII.

αὐτόν [1]. Après ces quatre ans, Syméon se fait construire une colonne de quatre coudées, sur laquelle il passe sept années. Ce chapitre 12 de la Vie grecque est l'un de ceux où le nommé Antoine est indépendant de Théodoret [2]. Si le mot *τόπον* devait nécessairement y être pris au sens usuel, il faudrait entendre que Syméon s'était construit une hutte de pierres sèches. Mais par le contexte même, il est évident que ce *τόπος*, où l'habitant n'était garanti ni du soleil, ni de la pluie, ni de la neige, n'avait pas de toit et ne pouvait être formé que d'une clôture trop basse pour donner de l'ombre et couper le vent. Il doit manquer ici tout au moins un déterminatif, qui mettait quelque logique dans cette description.

La recension syriaque *BHO.*1121, parlant, comme Antoine, du dernier exercice que Syméon s'imposa avant de monter sur sa première colonne, s'exprime en ces termes [3] :

ܒܬܪ ܗܕܐ ܒܝܬ ܐܒܢܐ ܕܥܒܕ ܠܗ ܘܥܠ ܗܘ ܕܝܢ ܒܬܪ ...ܕܢܬܩܝܡ ܒܗ ܘܡܢ ܟܠ ܐܬܪܐ ܠܘܬ ܗܘ ܐܬܘ ܠܡ ܫܢ̈ܝܢ ܚܡܫ ܒܗ ܕܝܢ ܐܬܝܕ ܘܫܡܥܗ ܐܙܠ ܒܟܠ ܦܪܨܘܦܐ ܘܐܬܘ ܟܠ ܐܢܫܐ ܐܬܘ ܠܘܬ ܗܘ ܕܝܢ ܒܬܪ ܫܢ̈ܝܢ ܚܡܫ ܕܒܗ ܕܝܢ ܐܬܝܕ ܘܢܝܚ ܡܪܢ ܫܡܫܝ ܐܚܘܗܝ ...ܕܗܘ ܐܬܪ ,ܐܝ ,ܒܐܒܢܐ ܗܘ ܕܝܢ ܐܬܝܕ ܘܢܝܚ ܡܪܢ

Deinde vero lapidem sibi instruxit, in quo consisteret: qui pedes quattuor et cubita duo altus erat... Exinde vero fama domni sancti mundum coepit personare hominesque ad eum ex omnibus locis convenire coeperunt. Etenim annos quinque in hoc lapide constitit eiusque fama in omnes partes volitare coepit. Et homines undique (ad eum) conveniebant. Post annos autem quinque per quos in lapide illo constiterat, requievit domnus Šemši *frater eius...*

Dans la seconde rédaction syriaque (*BHO.* 1122), cet épisode a été enlevé de sa place, où sa disparition rend encore un peu plus lâche le tissu conjonctif de la narration. On le

[1] LIETZMANN, *Symeon Stylites*, l. c., p. 34-35.
[2] DELEHAYE, *Les Saints Stylites*, p. IX.
[3] P. BEDJAN, *Acta martyrum et sanctorum*, t. IV (Paris, 1894), p. 541.

retrouve vers la fin du livre, dans une dissertation apologétique tendant à démontrer que le genre de vie des stylites a été inspiré par Dieu [1]. Entre autres moyens de preuve, l'auteur raconte comment Syméon aurait été amené à monter sur sa colonne. De l'enclos où il s'était enfermé, suivant son habitude, pendant le carême, le saint apercevait, par une baie de la muraille de l'église, une pierre haute de trois coudées sur laquelle étaient déposés la cassolette à encens et l'encensoir. Trois nuits de suite, il vit un homme au visage resplendissant monter sur cette pierre et s'y tenir, du soir au matin, dans toutes les attitudes de l'adoration et de la prière. Syméon comprit que le mystérieux personnage lui était proposé en exemple. Le troisième jour donc, lorsque l'apparition se fut retirée, il monta à son tour sur la pierre, *quod suave et maxime iucundum ei accidit*, ajoute la traduction ou plutôt la paraphrase d'Assemani. Le syriaque dit : ܘܫܦܪ ܠܗ, *et placuit ei*, littéralement : *et suavi odore afflavit eum*. Comme la pierre en question servait justement de crédence pour les instruments du thuriféraire, il est à tout le moins probable que le verbe doit se prendre au sens étymologique : *et* (*lapis*) *ture suffivit eum*. Si le narrateur ne s'est pas avancé jusqu'à dire expressément cela, il a voulu y faire penser en jouant sur le mot ܩܛܘܪܐ, « parfums », qu'il venait d'employer au sens propre en décrivant cette pierre, qui fut pour Syméon le signe de la vocation divine. Instruit par cette vision et peut-être par le miracle qui la suivit, le saint, le carême achevé, se fit apporter la pierre, la « consolida » (ܩܘܣܛܘܣ) et se tint dessus pendant trois ans. Après quoi, il construisit sa première colonne.

Entre ces deux rédactions syriaques se place la Vie géor-

[1] St. Ev. Assemani, *Acta sanctorum martyrum orientalium et occidentalium*, t. II, p. 375-76. Le manuscrit Vatic. syr. 160 reproduit dans cette édition est considéré comme remontant à la fin du Ve siècle ou, tout au plus tard, au commencement du VIe (E. Tisserant, *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 333 ; cf. *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 412). Malgré sa haute ancienneté, le texte de ce manuscrit paraît moins sûr que celui du manuscrit édité par Bedjan. Voir Delehaye, *Les Saints Stylites*, p. v-vi.

gienne de « Saint Syméon stylite et thaumaturge, qui habitait sur la montagne d'Alep ». Le manuscrit du couvent de Sainte-Catherine au mont Sinaï, Hiber. 6, qui nous l'a conservée, fut relié à nouveau et restauré en 983. On peut le considérer comme notablement antérieur à la fin du Xe siècle [1]. Cette version géorgienne de la Vie de S. Syméon le premier stylite est donc certainement d'une ancienneté respectacle. M. Rob. P. Blake a pris la peine d'en copier pour nous les 45 premiers feuillets. A en juger par ce spécimen, il paraît à peu près sûr qu'elle remonte à une rédaction syriaque, peut-être — mais non point nécessairement — par l'intermédiaire d'une traduction arabe [2]. Ce texte syriaque suivait en général le même ordre que la Vie *BHO.* 1121 (manuscrit du Musée Britannique), mais avec de notables variantes par où il se rapproche de *BHO.* 1124 (manuscrit du Vatican). L'épisode qui nous intéresse est l'un de ceux où l'on trouve réunis les caractères respectifs des deux rédactions connues jusqu'ici. Par le scénario légendaire, il s'apparente étroitement au manuscrit du Vatican ; par la place qu'il occupe dans le récit (fol. 63v) et par la suite chronologique où il s'enchaîne, il concorde de point en point avec le manuscrit de Londres [3].

Tout récemment M. W. E. Crum [4] a tiré de l'ombre le fragment de la Vie copte de Syméon stylite dont quelques lignes avaient été publiées par Zoega. On savait déjà que cette version dérive d'un original grec, qui se réclamait aussi du nom d'Antoine disciple de S. Syméon. Il est maintenant établi que ce texte grec était sensiblement plus développé

[1] Ce manuscrit, qui paraît avoir été copié au Sinaï même, sera décrit par M. Blake. Voir en attendant A. Tzagareli, *Pamjatniki gruzinskoj stariny v' svjatoj zemlě i na Sinaě,* dans *Pravoslavnyj Palestinskij Sbornik,* t. IV, 1 (1888), p. 227. Comme indice chronologique à retenir, on notera que ce manuscrit contient une version de la Passion de Ste Catherine.

[2] Cf. *Anal. Boll.,* t. XL, p. 287-89.

[3] Dans ce dernier, l'ordre des faits semble assez bien garanti par le rappel synchronique de la mort de Šemši.

[4] *Die koptische Uebersetzung des Lebens Symeons des Styliten,* dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde der älteren Kirche,* t. XXVI, 1927, p. 119-28. Voir ci-dessus, p. 183.

qu'aucun de ceux qui nous ont été conservés et aussi plus voisin des rédactions syriaques. M. Crum a jugé suffisant de donner une analyse du document. Il faut espérer qu'il se ravisera et qu'il se décidera à publier la version copte in extenso.

Dans le passage correspondant aux phrases du chapitre 12 que nous venons de citer, on lit que le saint, pendant les quatre années qu'il passe à ⲑⲁⲗⲁⲥⲥⲉⲟⲥ avant de monter sur sa colonne, fit sa demeure d'une « pierre creuse [1] ». On aimerait à savoir aussi exactement que possible ce qui est dit de cette « pierre creuse » ; mais les mots ⲱⲡⲓ ⲙⲫⲟⲣⲡⲉⲣ cités en note par M. Crum sont suffisamment clairs par eux-mêmes dans le contexte où ils se rencontrent.

« Pierre creuse » est, pour le sens, un équivalent possible de *κλίβανος* : qu'on se rappelle la glose d'Élien. Il se trouve donc que d'une part l'un des biographes de S. Syméon l'Ancien et d'autre part le premier biographe de S. Syméon le Jeune disent tous deux que leur héros a séjourné sur une pierre creuse ou sur une roche excavée. On peut renoncer à expliquer cet accord ou décréter qu'il est inexplicable : on ne peut nier qu'il existe. Accord sur la chose signifiée et peut-être sur le mot qui a servi à l'exprimer. Deux autres témoins, parlant de cette même roche, ne disent pas qu'elle était creuse mais racontent à son sujet une étrange histoire d'encens et d'encensoir. Cette historiette, qui est de l'invention pure, n'a pourtant pas germé de rien dans la tête de son premier auteur. Serait-il téméraire de conjecturer que celui-ci avait entre les mains un exemplaire du multiforme « Antoine » où la pierre creuse de la version copte était appelée de son nom technique *κλίβανος* ou *κλιβάνιον* ? *Κλίβανος* a pu se muer dans son esprit en *λίβανος*, par suite d'une erreur de copiste, ou sans erreur de copiste ; ou bien *κλίβανος* a pu lui suggérer *λίβανος* par un effet de paronymie, qui ensuite lui aura joué dans l'imagination. Nous n'affirmons rien ; nous posons une simple question, à laquelle le lecteur attachera l'importance qu'il voudra bien.

[1] Creuse ou béante (en forme de cuve ou d'entonnoir). Comparer l'exemple cité par W. Spiegelberg, *Koptisches Handwörterbuch*, p. 94.

Quoi qu'il en soit du mot, il est certain que l'épisode de la Vie de S. Syméon le Thaumastorite qui a donné lieu à cette trop longue digression est une réplique du fait exactement pareil qui est raconté de S. Syméon l'Ancien. Avant de se découvrir la vocation où il devait s'illustrer, le premier stylite avait passé, les uns disent quatre mois, les autres quatre ans ou davantage, sur une dent de roche, plus ou moins grossièrement aménagée. On s'explique sans peine, comment sur ce rocher, l'idée lui vint de se faire construire un piédestal plus élevé. Mais ses panégyristes ne voulurent pas admettre qu'il ait obéi à une inspiration aussi simple. Une légende merveilleuse se forma autour de ce bloc de pierre qui avait été comme un modèle réduit de la colonne de S. Syméon. Elle réussit à faire croire qu'une sorte de vertu mystique était attachée à cette mortification, dont Dieu lui-même avait prescrit le rite. De la biographie de Syméon, elle passa dans le répertoire des hagiographes, et la Vie de S. Syméon le Thaumastorite n'est pas le seul document où se voie une copie du rocher de S. Syméon l'Ancien [1].

Ceci ne veut aucunement dire que cette copie soit une simple fiction littéraire. S'il paraît assez bien prouvé que les biographes du second Syméon stylite lui ont prêté sans beaucoup de scrupules certains exploits de son devancier [2], il est plus manifeste encore que le saint lui-même s'est étudié à reproduire de point en point les exemples de cet homme extraordinaire. Tout porte donc à croire qu'il a réellement tenu à s'imposer aussi l'épreuve par laquelle le premier stylite avait préludé à sa redoutable vocation. On peut trouver singulier qu'il soit revenu à cet exercice de débutant après avoir vécu douze ans sur ses deux premières colonnes. Mais qu'en montant sur son rocher il ait voulu imiter ou dépasser son illustre modèle, il n'est guère possible d'en douter, et son biographe, qui n'en dit rien, le sait mieux que personne.

En tenant compte du terme de comparaison fourni par

[1] Voir, par exemple, la Vie de S. Martyrianus (Mâri de Beth-Sâhde), ch. 33, où l'imitation est encore beaucoup plus évidente que dans celle de S. Syméon stylite le Jeune (*Acta SS.*, Nov. t. IV, p. 452).

[2] DELEHAYE, *Les Saints Stylites*, p. LXX-LXXI ; cf. supra, p. 253.

l'histoire de S. Syméon l'Ancien, nous pouvons interpréter avec une certitude quasi absolue la phrase ou l'expression qu'il s'agissait d'éclaircir. A son arrivée au Mont Admirable, S. Syméon le Jeune s'établit sur un bloc de pierre, ou comme il est dit dans le résumé chronologique qui se lit au chapitre 258 de la Vie grecque, *ἐν βασιδίῳ ἀπὸ ξηρολίθων*. Ces mots ne signifient pas nécessairement que cette espèce de socle était formé de pierres brutes superposées artificiellement ; ils peuvent aussi s'entendre d'un amoncellement naturel de blocs rocheux [1]. Celui qui en formait le sommet, *κιόνιον*, était creusé d'une excavation, *κλιβάνιον*, dans laquelle le saint se tenait debout, comme dans le chapiteau évidé de sa colonne.

Tout cela sans doute était clair de soi pour les contemporains de l'hagiographe et doublement clair pour les habitants du Mont Admirable et les pèlerins qui l'avaient visité. Mais, par l'effet de causes que nous allons expliquer de notre mieux, le mot *κλιβάνιον* a cessé d'être compris. Les vicissitudes qu'il a subies dans la langue littéraire, chez les écrivains et les traducteurs, se sont aggravées de l'évolution qui l'a déformé, en tant que nom propre, dans la langue parlée et dans la tradition locale. Si par elle-même, cette confusion ne vaut guère la peine qu'on s'arrête à la débrouiller, il peut être instructif de rechercher les causes générales et les influences ethniques qui l'ont produite.

Sans qu'on puisse dire exactement à quelle époque *κλιβάνιον* a perdu, chez les Grecs de Syrie, la signification de roche creuse, il est certain que dans cette acception spéciale, il est de bonne heure tombé en désuétude. Nicéphore Uranos ne le comprenait déjà plus [2]. Il ne l'emploie nulle part, ce qui, bien entendu, ne prouverait rien, si aux endroits où *κλιβάνιον* se rencontre dans la Vie originale, Nicéphore l'avait remplacé par un synonyme ou une périphrase équivalente.

[1] Le manuscrit de Munich 366 porte au singulier : *ξηρολίθον* (V. Šestakov, *Vizantijskij Vremennik*, t. XV, 1910, p. 363).

[2] Au X[e] siècle, si toutefois Papadopoulos-Kerameus a eu raison d'identifier ce Nicéphore Uranos *μάγιστρος*, à celui qui exerçait son commandement à Antioche sous Basile II, *Byzant. Zeitschrift*, t.VIII (1899), p. 66 ; cf. J. Kulakowskij, ibid., t. XI, p. 549 sqq.

Mais non content d'éviter le mot, il esquive, à deux reprises [1], tout le membre de phrase dont *κλιβάνιον* détermine le sens. Manifestement il n'entend pas ce que son auteur a voulu dire, ou bien il se rebiffe devant ce qu'il croit comprendre. Un traducteur flairant un piège ne contourne pas l'endroit dangereux avec une intention moins dissimulée. Sur les indications du seul Nicéphore, on n'arriverait pas à se former une image quelconque de l'endroit où Syméon a vécu dix années au Mont Admirable avant la construction de sa dernière colonne.

Le traducteur géorgien, lui, ne s'est pas arrêté pour si peu. Il a bravement remplacé *κλιβάνιον* par un équivalent lexicographique, en se contentant d'y adapter tant bien que mal le reste de la phrase. Au ch. 94 du texte grec, là où l'original disait simplement : *ἐπὶ ξηρολίθου ἵστατο ἐν τῷ ὑπαίθρῳ ἐν κλιβανίῳ*, la version géorgienne explique : *stabat in rupe arida, circumdabat eum thorne e ferro*, paraphrase qui exclut radicalement le sens propre et seul admissible de *κλιβάνιον* dans le contexte. *Circumdabat*, s'il n'est pas un simple équivalent renforcé du verbe substantif, est une retouche arbitraire de l'interprète. Quant au déterminatif *e ferro*, qui a l'air d'une interpolation, il pourrait n'être qu'un innocent terme complétif, ou un déterminant lexicographique sans signification propre, comme on va le voir à l'instant.

Au ch. 58 de la version géorgienne, la licence prise par le traducteur serait encore plus forte s'il a vraiment ajouté de son cru les mots : *fecitque thorne e ferro*, qui n'ont pas d'équivalent dans le ch. 67 de l'original grec. Mais, pour le moment, le texte ne nous est connu que par un seul manuscrit (Jérusalem, Saint-Sabas 108) [2]. Il est plus que probable que l'exemplaire employé par le traducteur portait en cet endroit, comme le ms. de Munich 366 [3], une variante, qui justifie cette apparente interpolation.

On a remarqué qu'aux deux endroits où il se lit, le mot თორნე est suivi du déterminatif რკინისა, *e ferro*. Il faut

[1] Ch. 72, 92 ; *Act. SS.*, Maii t. V, pp. 334, 342.
[2] DELEHAYE, *Les Saints Stylites*, p. LXI.
[3] ŠESTAKOV, *loc. c.*, p. 256.

donc que le traducteur ait été induit par une raison identique à insérer deux fois ce même complément. Cette raison n'est pas dans le texte grec, où rien ne suggère l'idée de « fer ». Elle n'est pas non plus dans la logique interne du récit, dont le traducteur s'est fort peu soucié. Reste comme unique explication plausible, que dans l'usage géorgien, le déterminatif *e ferro* formait avec le nom ainsi qualifié, une locution usuelle équivalant à un mot composé. Mais l'expression თორნე რკინისა, « fourneau de fer », est insolite ; on peut même dire qu'elle est malaisément compatible avec le sens du mot *thorne* [1]. D'autre part elle ne diffère que par une lettre de l'expression თორნი რკინისა, « armure de fer », où les deux termes s'appellent l'un l'autre. Soulkhan Orbeliani, dans l'article de son lexique, où il a réuni toutes les appellations de la cuirasse, au mot ჯავშანი [2], donne entre autres cette définition : თორნი არს მრთელი რკინა, « *thorni* est l'armure toute de fer » (*ὁλοσίδηρος*). Or cette paraphrase rend très exactement l'un des sens de *κλιβάνιον*. Il est donc non seulement permis, mais en quelque sorte obligatoire de se demander si le *thorné* de notre texte ne devrait pas être corrigé en *thorni*. Pour répondre à cette question, il ne suffit pas d'interroger la seule tradition géorgienne. Le cas d'amphibologie auquel nous sommes ramenés tient à des causes plus générales, qui doivent être envisagées dans leur ensemble.

Ce n'est pas en grec seulement ni en grec d'abord que les deux significations : 1. « fourneau », 2. « armure », se sont réunies dans le mot *κλίβανος* ou son diminutif *κλιβάνιον*. La glose de Jean Lydus : *Κλιβανάριοι· ὁλοσίδηροι. Κηλίβανα γὰρ οἱ Ῥωμαῖοι τὰ σιδηρᾶ καλύμματα καλοῦσιν, ἀντὶ τοῦ κηλάμινα* [3], n'est qu'une fantaisie pédantesque. *Κηλίβανα*, paraît-il, devrait

[1] En Géorgie, on appelle *thorné* un four de boulanger, creusé en terre et dont les parois sont revêtues de carreaux de poterie. Le four mesure ordinairement 1,50 m. de profondeur et de 0,75 à 1 m. de diamètre. G. Tschubinaschwili, *Die Schio-Mghwime-Lawra*, dans *Bulletin de l' Université de Tiflis*, t. V (1925), p. 249, note 4.

[2] Ed. Raphaël Eristhavi (Tiflis, 1884), p. 404-405 ; cf. p. 121.

[3] *De magistratibus*, I, 46 ; ed. Imm. Bekker (Bonnae, 1837), p. 158.

être corrigé en *κλίβανα* [1]. Mais même au prix de cette correction, si correction il y a, l'étymologie est insoutenable. Les seuls auteurs classiques suffisent à prouver que *κλίβανος*, dans le sens d'armure, est emprunté à l'iranien.

Célébrant la problématique victoire d'Alexandre Sévère sur les Perses, en 232, Lampride dit : *centum et viginti milia equitum eorum fudimus, catafractarios, quos illi clibanarios vocant, decem milia in bello interemimus, eorum armis nostros armavimus...* [2] Le texte d'Ammien Marcellin, dans sa description du cortège triomphal de Constance II, entrant à Rome [3], est, s'il se peut, encore plus décisif : *Sparsique cataphracti equites*, quos clibanarios dictitant Persae [4], *thoracum muniti tegminibus et limbis ferreis cincti, ut Praxitelis manu polita crederes simulacra non viros : quos lamminarum circuli tenues apti corporis flexibus ambiebant, per omnia membra diducti, ut quocumque artus necessitas commovisset, vestitus congrueret, iunctura cohaerenter aptata.*

A l'accent d'admiration et de surprise qui éclate dans ces lignes, il paraît bien que la merveilleuse armure des cuirassiers de Sapor II était une création de l'industrie perse. Ammien, vieil homme de guerre, qui avait tenu garnison ou fait campagne dans toutes les parties de l'empire et qui n'ignorait rien de l'art militaire de son temps, ne se serait pas abandonné à une telle emphase d'étonnement et presque de stu-

[1] PROBST, dans *Thesaurus linguae latinae*, i. v. *clibanus*

[2] *Scriptores historiae Augustae*, XVIII, 56, 5, ed. H. PETER, t. I, p. 290 ; ed. E. HOHL, t. I, p. 296.

[3] *Rerum gestarum*, l. XVI, 10, 8, ed. V. GARDTHAUSEN, t. I, p. 92 ; ed. C. U. CLARK (Berlin, 1910), t. I, p. 85.

[4] Le mot *Persae*, qui se lisait dans l'excellent manuscrit de Gelenius, est, de toute évidence, la bonne leçon, bien que les nouveaux éditeurs l'aient relégué en note et remplacé par la variante *personati*, que du reste Gardthausen tient pour interpolée. Sans recourir au texte de Lampride cité plus haut, il suffisait, pour trancher la question, de remarquer que la description d'Ammien au l. XVI, 10, 8, est répétée plus brièvement mais avec une parfaite équivalence de termes par Ammien lui-même au l. XXIV, 6, 8, et au l. XXV, 1, 12 (GARDTHAUSEN, t. II, pp. 23, 31, CLARK, t. I, pp. 351, 359), où à deux reprises, il est expressément question des cataphractaires perses,

péfaction en présence d'un équipement qu'il avait déjà vu sur plus d'un champ de bataille, et avec lequel sans doute la tactique romaine avait appris à compter[1]. Nom et chose étaient donc bien un produit de la civilisation sassanide. *Clibanarius* n'est pourtant pas un mot de la langue perse. Il ne peut être que la traduction latine d'un terme pehlevi, qui avait la même signification fondamentale que *clibanus*. Son équivalent iranien serait **tanûrik*[2], au pluriel **tanûrikân*, dérivé de *tanûr*, « fourneau ». Or, de la signification « fourneau » à la signification « cuirasse », le passage, qui semble bizarre en d'autres langues, est tout à fait naturel en iranien. A côté du pehlevi *sârvâr*[3], « couvre-chef, casque », on peut fort plausiblement supposer un terme comme **tanvâr*, « couvre-corps, armure, cuirasse », formé exactement sur le même modèle[4].

[1] Le mot *clibanarii* aurait cependant été employé dès 321 par Nazarius, dans un panégyrique qu'il est censé avoir prononcé devant Constantin pour célébrer le cinquième anniversaire de la nomination des deux Césars, Crispus et Constantin le Jeune (ed. Em. BAEHRENS, *XII Panegyrici latini*, p. 230 ; cf. O. PROBST, dans *Thesaurus linguae latinae*, t. III, col. 1341, i. v. **clibanarius*). M. M. Schanz, parlant de ce panégyrique, dit avec une prudence justifiée : « eine Rede, die in der Ueberlieferung einem Nazarius beigelegt wird » (*Geschichte der römischen Litteratur*, dritter Teil, § 587). On peut se demander si cette creuse harangue, qui repose tout entière sur la supposition fictive que l'empereur est présent, est autre chose qu'un exercice de rhétorique antidaté. Elle ne suffit certainement pas à prouver que le mot *clibanarius* et la chose qu'il désigne auraient été connus à Rome avant les guerres contre la Perse. Elle serait une plus faible raison encore de supposer que l'armure des *clibanarii* n'est pas, comme le disait Fiebiger, une invention iranienne (art. *Clibanarii* dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, t. IV, 1).

[2] P. DE LAGARDE, *Gesammelte Abhandlungen* (Leipzig, 1866), p. 201-202 ; Th. NÖLDEKE, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden*, aus der arabischen Chronik des TABARI (Leiden, 1879), p. 164-65, note 5.

[3] C. SALEMAN, dans W. GEIGER et E. KUHN, *Grundriss der iranischen Philologie*, t. I, 1, p. 282.

[4] Lagarde voulait rattacher directement *tânûr* = *θῶραξ* au sanscrit *tanuvâra*, « armure, cuirasse » (*Gesammelte Abhandlungen*, p. 51). Mais M. J. Mansion, professeur à l'université de Liége, croit que ce mot *tanuvâra* est un composé de basse époque, sans attestation dans le sanscrit ancien ou classique. Autant dire qu'il est emprunté au

Dans la prononciation vulgaire, par altération phonétique, par étymologie populaire, ou par un jeu de mots conscient, **tanvâr* se sera confondu avec *tanûr*, « four », vieux mot sémitique emprunté par l'iranien [1], et qui existait déjà en assyrien sous la forme *ti-nû-ru* [2].

De la Perse, où il paraît bien être né d'une assonance fortuite, le groupe sémantique « fourneau-armure » s'est répandu dans tout le monde byzantin [3]. Les Grecs et les Latins l'ont adopté par traduction. Ailleurs, le mot *tanûr* lui-même s'est implanté avec sa double signification. L'arabe تنّور et le syriaque ܬܢܘܪ, signifient tous deux « four » au sens propre et « cuirasse » au figuré [4]. En géorgien, il est à tout le moins fort possible que le même cas de polysémie ait existé primitivement, c'est-à-dire avant l'époque où თორნე et თორნი se sont différenciés phonétiquement. En tout cas *thorné* et *thorni* qui tous deux rappellent distinctement *tanûr*, sont deux paronymes assez voisins pour être parfois confondus aux cas obliques.

pehlevi. S'il était assez ancien pour avoir passé de l'Inde en Perse, à l'époque sassanide, avec la chose qu'il signifiait, on peut présumer qu'il resterait, de l'un et de l'autre, une trace dans la littérature. C'est donc la relation inverse qui s'impose, puisque la parenté de *tanuvâra* avec l'iranien *tanûr* est évidente.

[1] J. SCHEFTELOWITZ, *Altiranische Studien*, VI. *Semitische Lehnwörter im Altiranischen*, dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. LVII (1903), p. 167.

[2] Cf. GENESIUS-BUHL, *Hebräisches Handwörterbuch*, 17e éd. (1921), i. v. תנור.

[3] En persan moderne, *tannûr* ne semble avoir conservé que le sens de « fourneau portatif ». (Communication de M. A. Bricteux).

[4] *Tannûr*, *Tannûrin* etc., qui ont été employés comme noms de lieux en Syrie et au Liban, peuvent suivant les cas être pris au sens prosaïque de « four » ou rapprochés de *Θῶραξ* qui se rencontre aussi dans la toponymie syrienne ; cf. E. HONIGMANN, *Historische Topographie von Nordsyrien im Altertum*, t. c., p. 47. Deux forteresses créées par Justinien au confluent du Ḫabur (Aboras) et du Džağdžağ ont reçu l'appellation de *Thannourios*. D'après la *Notitia dignitatum*, des *equites sagittarii indigenae* assuraient la défense de ces deux postes (V. CHAPOT, *La frontière de l'Euphrate*, Paris, 1907, p. 301-303). Les deux *Thannurin* devraient donc leur nom à cette garnison de *clibanarii*.

Il s'ensuit de là que, dans le milieu et à l'époque où la Vie de S. Syméon fut traduite en géorgien, le mot *κλιβάνιον* était équivoque en grec, et l'était devenu de la même façon dans toutes les langues parlées en Syrie septentrionale. M. Kekelidze, sur avis conforme de M. N. Marr, estime que la version géorgienne remonte au VIIIe siècle, sinon plus haut [1]. Avec tout le respect dû à ces deux graves autorités, nous avouons avoir quelque peine à croire qu'elle puisse être de beaucoup antérieure au IXe siècle. Mais, pour le moment, peu importe. Le traducteur écrivait certainement aux environs du Mont Admirable. Dans ce pays, dès le VIIIe siècle, *κλιβάνιον* et ses équivalents indigènes, en syriaque et en arabe, étaient couramment employés pour signifier tantôt « cuirasse » tantôt « four à pain ». C'est-à-dire que la même amphibologie se présentait dans tous les idiomes que le traducteur entendait parler, sans compter le sien. A cette amphibologie, qui devait se présenter quotidiennement dans le langage usuel, quand ce n'était pas un soldat ou une ménagère qui parlait, il est inadmissible que l'usage n'ait pas opposé un correctif, dont l'emploi était obligatoire dans le style écrit, là où le contexte ne suffisait pas à prévenir l'équivoque. Voilà pourquoi notre Géorgien a par deux fois ajouté le complément *e ferro*. Ce déterminatif était chez les Syriens le discriminant ordinaire de *κλιβάνιον* ou de ses équivalents, employés au sens de « cuirasse » : à preuve la glose de Bar 'Ali et autres lexicographes syriaques au mot *qasdâ* (*κασσίς*) [2] : ...ܩܣܕܐ ܗܝ ܙܝܢܐ ܩܫܝܐ ܕܦܪܙܠ ܐܝܟ ܟܠܝܒܢܘܣ ܩܫܝܐ Qasdâ, *armatura dura, sicut clibanus e ferro*. On remarquera que cette glose concorde dans les termes avec la définition de la *thorni* géorgienne chez Soulkhan Orbeliani.

Il est donc possible et même vraisemblable que le traducteur géorgien, ignorant que *κλιβάνιον* avait voulu dire « cavité rocheuse », s'est rabattu sur le sens qu'il jugeait le moins étrange et a compris que Syméon, sur son rocher, était revêtu d'une cuirasse. C'est en tout cas l'interprétation qui s'accorde

[1] *Monumenta hagiographica Georgica*, p. XLVI-XLVII.
[2] Payne SMITH, *Thesaurus syriacus*, col. 3674.

le mieux avec les mots qu'il a introduits dans le texte au ch. 80 (94 de la Vie grecque) : *circumdabat eum thorne* (= *thorni*) *e ferro*, comme si l'original avait porté : *περιβεβλημένος σιδηρῷ κλιβανίῳ*, au lieu des simples mots : *ἐν κλιβανίῳ*. Au ch. 48, il est vrai, l'expression : *fecit sibi thorne e ferro, in quo constitit*, paraît moins naturelle, s'il s'agit d'une armure. Elle n'est pourtant pas inintelligible. Par contre, au ch. 233, dans le résumé chronologique qui clôt le récit, les mots du texte grec (ch. 258) : *ἔστη ἐν τῷ ἁγίῳ Θαυμαστῷ ὄρει ἐν βασιδίῳ ἀπὸ ξηρολίθων ἔτη δέκα* [1] sont devenus en géorgien : აღუჭმეს მას მთასა ზედა საკრველსა სუეტი ქვითა გმე ლითა, და დაყო მას ზედა ათა წელი. *Exstruxerunt ei in Monte Mirabili columnam e rudi (sicco) lapide, in qua constitit annis decem.* Cette leçon est absolument décisive contre le four. On dira que le traducteur a ici perdu de vue ce qu'il écrivait lui-même aux chapitres 58 et 80 de sa propre version. Soit ! L'interprète, il faut en convenir, n'en était pas à une inconséquence près. Mais celle-ci serait tout de même un peu forte, si à la date où elle fut commise, la tradition établie était que S. Syméon avait passé dix ans dans un four à pain.

Le traducteur géorgien ne serait du reste ni le seul ni le premier qui aurait compris que le *κλιβάνιον* de S. Syméon était une armure de fer. Ce contresens paraît même avoir joui d'une certaine fortune, qui n'a pas été uniquement littéraire.

S. Martyrianus, ou Mâri de Beth-Sâhde, s'habille d'une robe de fer, c'est-à-dire d'une cotte de mailles, pendant la saison froide [2]. Ce Martyrianus est un stylite, probablement fabuleux, dont la légende est en grande partie faite de morceaux volés dans l'histoire des deux Syméons [3]. Il n'y a pas à chercher bien loin pour savoir de quel arsenal venait sa « robe de fer ».

Barsaumâ de Nisibe, le fougueux satellite de Dioscore

[1] Delehaye, *Les Saints Stylites*, p. 270 ; cf. supra p. 264.
[2] *Vita S. Martyriani*, c. 10 ; *Acta SS.*, Nov. t. IV, p. 440-41.
[3] Ibid., Comment. praev. num. 3, p. 433.

d'Alexandrie, porte à cru une tunique de fer [1], qui ne pouvait pas non plus différer beaucoup d'une cotte de mailles ou d'une cuirasse.

Le stylite Nicétas de Pereïaslavl en Russie centrale portait, dit-on, sur sa colonne, une cotte de mailles. Cette armure, dont le poli, au clair de lune, semblait avoir l'éclat de l'argent, excita la cupidité de pèlerins nocturnes, qui assassinèrent Nicétas en 1186 [2]. D'autres hagiographes parlent uniquement de chaînes que le saint homme aurait portées [3]. Les sources de cette histoire ne nous sont pas accessibles, et nous n'avons pu rechercher sur quel témoignage on a cru que Nicétas était bardé de fer. Si le fait est exact, il est probable qu'en sa qualité de stylite, le pieux pénitent s'était proposé d'imiter l'exemple d'un de ses plus illustres modèles, très vénéré dans l'Église grecque.

En Occident, un siècle avant Nicétas, S. Dominique, disciple de S. Pierre Damien, s'était voué à la mortification de porter sur la peau une lourde cotte de mailles. Il dut à cette pratique son surnom de *Loricatus* ou « cuirassé » [4]. D'autres solitaires de Fontavellane se l'étaient, dit-on [5], imposée avant lui. Il faut renoncer à établir un rapport historique entre ce trait édifiant et ceux de l'hagiographie orientale dont il se trouve être une répétition. Mais si la ressemblance est l'effet d'une inspiration spontanée, on peut au moins conclure de là que l'idée d'employer une cotte de mailles comme vêtement de pénitence était suggérée par la nature des choses, et qu'elle

[1] F. Nau, *Vie de Barsauma*, dans *Revue de l'Orient Chrétien*, t. XVIII (1913), p. 380.

[2] J. Martinov, *Annus ecclesiasticus Graeco-Slavicus*, p. 139 ; Delehaye, *Les Saints Stylites*, p. cxxxiii.

[3] [Muraviev], *Žitia svjatykh rossijskoj tserkvi*. Měsjats maj (Saint-Pétersbourg, 1858), p. 387 ; F[ilaret], *Russkie svjatye*, Měsjats maj (Tchernigov, 1863), p. 180-81.

[4] *Vita S. Dominici Loricati* a. S. Petro Damiano, c. 5, *Acta SS.*, Oct. t. VI, p. 622.

[5] Siard Van Dyck, Commentarius praev., num. 22, ibid., p. 615 ; cf. Mittarelli, *Annales Camaldulenses Ordinis sancti Benedicti*, l. XIII, 13, t. II (Venetiis, 1756), p. 94.

a pu se présenter de soi-même au traducteur qui cherchait le sens de *κλιβάνιον*.

A l'encontre de ces divers exemples, il en existe pourtant au moins un, d'où l'on pourrait inférer que l'interprétation *κλιβάνιον* = « four à pain » a aussi trouvé preneur. Dans la légende de Mâr Augin, il est raconté que le saint, pendant qu'il était moine au couvent de Saint-Pakhôme, fut un jour employé au service de la boulangerie. Pour l'édification de ses frères, il renouvela le miracle des enfants de Babylone, en allant s'agenouiller au milieu du four, où flambait un grand feu, qui s'éteignit aussitôt [1]. Nul ne peut se flatter de savoir d'où l'hagiographe qui a compilé l'inepte histoire d'Augin a pris cette idée saugrenue de mettre son héros en oraison dans un four embrasé. S'il l'a tirée de sa tête, ce trait d'imagination expliquerait tout de même assez bien comment d'autres imaginations tout aussi peu exigeantes se sont représenté S. Syméon dans un *κλιβάνιον* de boulanger. Mais on peut non moins naturellement supposer que ce rhapsode peu inventif exploitait un thème que le biographe de S. Syméon avait mis à la mode sans le vouloir. Pour renchérir sur son modèle, il lui aura suffi d'allumer le four.

Au point où nous voici parvenus, un résultat peut être considéré comme acquis : le nom dont les Géorgiens du Mont Admirable appelaient leur église est une traduction fautive du terme grec caractérisant la forme du rocher illustré par le séjour de S. Syméon.

Éphrem Mṣire nous apprend en outre que, chez les Grecs, cette même église s'appelait « le Boisseau », *modi* [2].

Par Grecs, il faut entendre ici la population melchite, grecque de rite et de confession, mais syrienne de race et

[1] Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, t. III (Paris, 1892), p. 383-85. M. A. Djakonov a déployé un grand effort d'érudition pour démontrer, contre M.Labourt, que la Vie de Mâr Augin remonte au VI[e] siècle (*K' istorii sirijskavo skazania o sv. Mar-Evgenĕ*, dans *Khristianskij Vostok*, t. VI, 2, 1918, p.107-174). La thèse de M. Labourt ne nous en paraît pas ébranlée.

[2] Voir ci-dessus, pp. 243, 245, 254.

déjà complètement arabisée : il n'y avait plus d'autres « Grecs » dans le pays d'Antioche à la fin du XIe siècle. Sans doute, la langue grecque n'en avait pas encore disparu. A Saint-Syméon comme ailleurs, elle survivait à l'état d'idiome savant. C'est en grec que Nicon de la Montagne Noire y écrivait ses ouvrages de dogmatique ou de controverse [1]. Mais il n'est pas du tout certain que le grand nombre de ses confrères fût en mesure de les lire. Un quart de siècle plus tôt, sur la soixantaine de moines géorgiens qui résidaient à Saint-Syméon, S. Georges l'Hagiorite se trouvait seul capable de s'entretenir en grec avec Théodose, patriarche d'Antioche, nouvellement arrivé de Constantinople [2] : preuve évidente que le grec n'avait plus cours au monastère dans les relations quotidiennes. A l'église, il n'avait pas mieux maintenu son rang. Sa déchéance comme langue sacrée paraît avoir été un fait accompli dès le milieu du XIe siècle. L'archétype duquel dérivent les autres exemplaires connus du lectionnaire syriaque antiochénien fut traduit du grec en l'année 1023 au couvent de Saint-Pantéleïmon, dans la Montagne Noire [3]. A partir de là, tout ce qui nous reste du « synaxaire » [4] et autres monuments de la liturgie melchite — ce n'est malheureusement pas beaucoup dire — est syriaque [5] ou arabe [6], ou l'un et l'autre à la fois.

[1] St. Ev. Assemani, *Codices arabici bibliothecae Vaticanae*, loc. c., p. 160-61.

[2] *Vita S. Georgii Hagioritae*, cc. 47-48 ; *Anal. Boll.* t. XXXVI-XXXVII, p. 113-14.

[3] Manuscrit Musée Britannique Add. 14 488 ; voir ci-dessus, p.252.

[4] C'est le terme employé par le traducteur, bien que son original représente en réalité un lectionnaire.

[5] Lectionnaire de Saint-Pantéleïmon, daté du samedi 31 octobre 1041 (Codex Vatican. syr. 21. J. S. Assemani, *Catalogus bibliothecae Apostolicae Vaticanae*, t. II, p. 136-73) ; lectionnaire du couvent de Saint-Élie (Saint-Pantéleïmon) copié par Jean de Douqs en 1046 (British Mus., Add. 14 489 ; Wright, *Catalogue*, p. 200-202 ; etc. (sur ce nom de *Douqs*, *δούξ*, cf. *Revue biblique*, t. XXXIV, 1925, p. 502.)

[6] Évangéliaire (syriaque) du couvent de l'abbé Moyse à Antioche, avec rubriques et calendrier en arabe karšuni ; codex Vatican. syr. 19, daté du mercredi 7 août 1030 ; Assemani, ibid., p. 70-103.

Quant à la littérature destinée au commun des fidèles, l'arabe y régnait à peu près sans partage. Auteurs et traducteurs l'enrichissaient d'écrits nombreux et variés, dont plusieurs ont survécu [1]. Le monastère de Saint-Syméon fut l'un des foyers, et non le moins actif, de cette production. Il est infiniment probable que le truchement anonyme qui mit en arabe la théologie de Nicon ne travaillait pas bien loin du Mont Admirable [2]. On sait de source certaine que la Dialectique de S. Jean Damascène et son *de fide orthodoxa* furent traduits en arabe par l'abbé Antoine, higoumène (?) de Saint-Syméon [3]. Le même abbé Antoine traduisit une volumineuse collection d'anecdotes édifiantes, comprenant, entre autres, les récits de Paul de Monembasie [4]. On lui doit encore une traduction de plusieurs discours et homélies de S. Jean Chrysostome [5]. Enfin c'est un thaumastorite, le prêtre Michel, qui peu après l'an 1084, composait en arabe la plus ancienne Vie de Jean Damascène [6]. Tous ces exemples, dont la liste serait aisée à grossir, prouvent qu'il ne faut pas se laisser prendre à ce nom de « Grecs » employé ici par Éphrem Mṣire. Les « Grecs » en question parlaient arabe, tout comme ceux de la Syrie d'aujourd'hui — lesquels du reste ne renoncent pas pour si peu

[1] Voir G. Graf, *Die christlich-arabische Literatur bis zur fränkischen Zeit* (Freiburg i. B., 1905), p. 70-71 ; Id., *Christlich-arabisches*, dans *Theologische Quartalschrift*, t. XCV (1913), p. 161-92. A consulter aussi le commode répertoire dressé par le P. L. Cheïkho, *Catalogue des manuscrits des auteurs arabes chrétiens depuis l'Islam* (Beyrouth, 1914) ; cf. *Anal. Boll.*, t. XLV, p. 377.

[2] Voir ci-dessus, p. 244.

[3] Ms. Vaticanus arab. 177, St. Ev. Assemani, *Codices arabici*, l. c., p. 319-23.

[4] Ms. bibl. Nationale de Paris, arabe 276 (catalogue de Slane-Zotenberg, p. 75-77). Cette copie sur parchemin, en écriture archaïque, remonte au commencement du XII[e] siècle, sinon plus haut.

[5] Ms. Vatican. arab. 41, St. Ev. Assemani, *Codices arabici*, l. c., p. 79 ; paraît avoir échappé à C. Bacha, *S. Jean Chrysostome dans la littérature arabe*, dans *Χρυσοστομικά* (Rome, 1908), p. 173-87.

[6] Les qualifications de ce Michel ne sont pas indiquées dans la Vie arabe éditée par le P. C. Bacha (cf. *Anal. Boll.* XXXIII, p. 78-81) ; mais elles sont conservées dans la version géorgienne, publiée par M. Kekelidze, *Khristianskij Vostok*, t. IV, p. 142.

à la prétention de se croire de purs Hellènes. Et si le nom dont ces Grecs appelaient l'église géorgienne de Saint-Syméon avait pour eux, comme on le dit, une signification métaphorique, ce nom devait être un mot de leur langue, un mot arabe.

Le géorgien ⴰⴳⴳⴰ, *modi*, est donc la traduction, ou si l'on préfère, la transcription de l'arabe مدّ, *mudd*, « boisseau ». Le lecteur est prié de bien remarquer que l'étymologie est complètement hors de cause pour le moment. *Modi* en géorgien, comme *mudd* en arabe représentent tous deux pareillement le pseudo-grec *μόδιος*, dont ils sont l'un et l'autre une simple translitération. Toute la question est de savoir si l'église des Ibères au Mont Admirable a jamais porté le nom grec de *Μόδιος*. Nous allons voir qu'il n'en est rien, tandis qu'il est au contraire parfaitement explicable qu'elle ait pris le nom arabe d'*al-Mudd*.

Tout d'abord, si l'on veut bien y réfléchir, il paraîtra évident que, dans un milieu étroit, vivant de sa vie propre et jaloux de ses traditions, comme l'était éminemment la congrégation monastique de Saint-Syméon, un sanctuaire auquel s'attachait un souvenir direct du fondateur, n'a pu être un beau jour débaptisé sans raison, par le caprice d'un individu ou d'un groupe. Il n'est guère plus aisé à comprendre que ce même sanctuaire ait reçu primitivement deux appellations métaphoriques radicalement différentes et irréductibles à une origine commune. Le comble de l'invraisemblance serait que, de ces deux vocables, le mieux approprié et le seul en rapport avec l'histoire ou la légende locale, se soit conservé chez une petite minorité d'étrangers, contrairement à l'usage prédominant chez les gens du pays. Tel est le problème insoluble devant lequel nous serions placés, si *Μόδιος* était le nom « grec » de l'église géorgienne du Mont Admirable. Il faudrait commencer par expliquer pourquoi les Ibères ne l'ont pas adopté. *Μόδιος* ou son dérivé *μοδίολος* se rencontrent, à notre connaissance, en deux passages de la Vie grecque de S. Syméon, pour désigner la cuve en bois dans laquelle le stylite se tenait au sommet de sa colonne [1]. En ces deux passages [2], la version

[1] DELEHAYE, *Les Saints Stylites*, p. CLVII.
[2] Ch. 15 et ch. 23, DELEHAYE, op. c., pp. 240, 242.

géorgienne la rend par ⴊⴁⴁⴈ, *codi* [1], nom d'un poids ou d'une mesure, dont nous n'avons pas à rechercher ici la valeur exacte [2]. Il s'ensuit de là qu'un monument ou une localité du Mont Admirable appelée en grec *Μόδιος* aurait fort probablement dû s'appeler *Codi* chez les Géorgiens, s'ils s'étaient avisés de tourner ce nom en leur langue. *Thorné*, qui n'a rien à voir avec *μόδιος*, serait donc une seconde dénomination, qu'ils auraient délibérément substituée à la première. Mais cette dénomination, les Ibères ne l'ont pas forgée de toutes pièces. *Thorné* traduit ou est censé traduire *κλιβάνιον*, qui remonte aux plus anciennes origines de la tradition locale, et qui a servi avant tout autre nom à désigner l'endroit déterminé auquel il se rapporte. En fin de compte, il resterait à supposer que *Μόδιος* est un doublet, un surnom imagé, qui a fait fortune chez les Grecs, après l'époque où les Géorgiens de Saint-Syméon avaient déjà naturalisé dans leur langue le nom primitif *Κλιβάνιον*. Quels Grecs ? en quel siècle vivaient-ils ? et quelle fantaisie leur a pris d'enlever à un de leurs lieux saints son appellation originelle ? Autant de questions auxquelles on ne répondra pas.

Pour l'arabe *al-Mudd*, le cas se poserait tout différemment. Ce nom a pu s'introduire autrement que par une déformation arbitraire de la tradition authentique. Les Syriens ont connu une mesure de capacité qu'ils appelaient ܓܪܝܒܐ *gribâ*, plus exactement *griβâ* et qui équivalait à la trentième partie du *κόρος* [3]. *Griβâ* est apparenté étymologiquement à l'arménien գրիւ, *griv*, qui signifie « boisseau », *σάτον* [4]. Un dérivé de *griv*,

[1] Ch. 11 et ch. 17. KEKELIDZE, *Monumenta hagiographica Georgica*, pp. 222, 225. Nicéphore Uranos, au ch. 46, emploie aussi *μόδιος* (*Acta SS.*, Maii t. V, p. 324), mais le passage correspondant du texte géorgien ne contient pas de notion équivalente (cf. KEKELIDZE, p. 234).

[2] Soulkhan ORBELIANI, ed. ERISTHAVI, p. 149, i. v. *codi*. Remarquons en passant que *codi* ne semble pas être un mot de la langue classique. Les traducteurs géorgiens de la Bible ne le connaissent pas ou affectent de l'éviter.

[3] R. Payne SMITH, *Thesaurus Syriacus*, col. 3674, i. v.

[4] Cf. H. HÜBSCHMANN, *Armenische Grammatik*, t. I (Leipzig, 1897), p. 131.

գրուան, *grvan*, est employé dans le Nouveau Testament arménien (*Matth.* 5. 15, et ailleurs) pour traduire *μόδιος*. D'autre part, entre *gribâ* et *κριβανος*, doublet phonétique de *κλίβανος*, la différence n'est pas énorme ; elle a pu s'atténuer encore dans le jargon local. Parmi une population assez hybride, à cette époque de transition où le syriaque et le grec dépérissant tous deux étaient graduellement submergés par l'arabe, la prononciation traditionnelle des noms propres courait grand risque de ne pas se conserver à l'état pur. Il n'y a rien de déraisonnable à supposer que, pour le vulgaire qui baragouinait encore en grec et en syriaque mais ne parlait plus que l'arabe, *Κριβάνιον* aura fini par ressembler à un dérivé de *gribâ*. L'arabe *al-Mudd* serait une traduction pédante de ce nom pseudo-syriaque, dont il est très voisin par le sens.

Une autre explication encore peut être envisagée. *Κλιβάνιον* ou *Κριβάνιον*, passé à l'état de nom propre et plus ou moins estropié, s'est maintenu dans l'usage, chez les Syriens arabisés du Mont Admirable et des alentours. On ne l'a pas traduit ; on en avait même complètement oublié la signification originale. Mais plus tard, quelque lettré de la colonie géorgienne aura voulu trouver un sens à ce vocable, puisque *Thorné*, son équivalent géorgien en avait un. Le couvent de Saint-Syméon comptait un certain nombre de moines arméniens orthodoxes [1], que leur culture et leurs affinités ethniques devaient rapprocher des Géorgiens du Tao-Clargethi. Pour ces ibéro-arméniens, *Κριβάνιον* sonnait à peu près comme un paronyme de գրուան, *grvan* (= *μόδιος*), qui à cette époque déjà se prononçait *krvan*, dans le dialecte arménien occidental. De là à traduire *Κριβάνιον* par « boisseau », il y a encore une distance ; mais l'étymologie populaire en a franchi d'autres. Dans la glose d'Éphrem, *modi*, « boisseau », ne serait donc pas la transcription ni de *μόδιος* ni de l'arabe *al-Mudd*, mais une interprétation fondée sur une assonance entre *κριβάνιον* et *krvan*, « boisseau ». Il est permis de supposer que

[1] Les textes relatifs à ces Arméniens orthodoxes, connus sous le nom de *Dsathes*, ont été réunis et discutés par M. N. Marr, *Ark'aun, mongolskoe nazvanie khristian*, dans *Vizantijskij Vremennik*, t. XII (1906), p. 29-38.

cette interprétation ou ce jeu de mots était courant dans le milieu cosmopolite et polyglotte du Mont Admirable.

Si, par l'une ou par l'autre de ces deux voies, le nom géorgien et le nom « grec » de l'église des Ibères au Mont Admirable se laissent ramener à une origine commune, les vicissitudes de ce vocable s'enchaînent dans un ordre dont la simplicité a tout de même quelque chose de séduisant.

Un point cependant reste à élucider : quand la roche creuse de S. Syméon a-t-elle pris en géorgien le nom qui lui est resté ? L'a-t-elle reçu du traducteur de la Vie de S. Syméon, ou bien le portait-elle déjà auparavant, parmi la colonie géorgienne du Mont Admirable ? Pour la solution du petit problème qui nous occupe, cela fait une différence. Dans le texte de la Vie, *κλιβάνιον* est un terme générique, un nom commun, exprimant une notion qui de gré ou de force doit s'accorder avec le reste de la phrase. Pour la même raison son équivalent géorgien était tenu de satisfaire aux exigences du contexte. Comme nom de lieu au contraire, *Κλιβάνιον* n'avait pas d'autre fonction que de désigner, par évocation directe, sans image interposée, l'endroit ou l'objet auquel on l'avait bien ou mal attaché. La métaphore ou l'acception conventionnelle d'où un nom propre est sorti s'oblitère très vite, même quand elle demeure intelligible. Parfois, elle persiste à l'état de reflet sous-jacent ; accidentellement, elle donne lieu à des jeux de mots ou à des fantaisies étymologiques. Mais dans l'usage ordinaire, elle disparaît complètement derrière le sens individualisé que le mot évoque par antonomase. Si *Κλιβάνιον* était déjà passé au rang de nom propre usuel, quand les Géorgiens du Mont Admirable ont commencé de l'employer dans leur langue pour désigner entre eux, dans la vie quotidienne, la roche de S. Syméon, on peut être sûr qu'ils ne l'ont pas traduit et qu'ils se sont contentés de lui créer un équivalent phonétique. L'idée de le traduire, c'est-à-dire de le remplacer par un terme significatif correspondant, n'aurait pu leur venir qu'à une époque où le sens originel de ce vocable n'était pas encore tout à fait oblitéré. Encore faudrait-il supposer que depuis la fondation du monastère, les Géorgiens y formaient un groupe à part et constitué pour durer. Des voyageurs de passage ou des émigrés perdus en pays étranger ne songent pas à changer les

noms propres indigènes ; et les appellations conventionnelles qu'il leur arrive d'employer entre eux ne se maintiennent pas dans l'usage. On sait par la Vie de S. Syméon [1] et par celle de sa mère sainte Marthe [2] que le second Syméon stylite exerça sur les Géorgiens la même attraction que l'on attribue au premier. Plusieurs de ces pèlerins se fixèrent auprès de lui, pour vivre sous sa conduite, ce qui ne veut pas encore dire qu'ils tinrent leur résolution jusqu'au bout [3]. Pourtant ce n'est que beaucoup plus tard que l'on trouve les Ibères du Mont Admirable et de la Montagne Noire organisés en une colonie permanente, où leurs traditions ethniques pouvaient reprendre racine et se perpétuer. A cette époque, la signification étymologique de *Κλιβάνιον* était effacée depuis longtemps, comme on le verrait, à défaut d'autres preuves, par la Vie géorgienne de Syméon où ce terme est traduit à contresens.

Il est donc doublement probable que c'est l'auteur anonyme de cette version qui a été le premier amené à chercher un équivalent géorgien au mot *Κλιβάνιον*. Chez ses lecteurs de l'Antiochène, sa médiocre trouvaille aura fait fortune, en partie grâce à la poussée d'esprit particulariste, dont la Vie géorgienne de S. Syméon est elle-même un produit et qu'elle aura sans doute contribué à renforcer.

Ainsi s'expliquerait pareillement la retouche qui, dans le texte de la Vie a substitué *thorné*, « fourneau » à *thorni*, « cuirasse », seul possible philologiquement, comme on l'a vu. Quand le mot *thorné* aura été mis en regard de la chose qu'il

[1] Dans la version géorgienne, ch. 89-90, 111, 114, 229, KEKELIDZE, loc. c., pp. 260-61, 283-84, 286, 338. Cf. NICÉPHORE URANOS, ch. 101 et suiv., 150-52 ; *Acta SS.*, Maii t. V, pp. 346, 364-65.

[2] Ch. 53-70 ; *Acta SS.*, t. c., p. 423-30. Comparer l'extrait de la version géorgienne publié par M. N. MARR, *Zapiski Vostočnavo Otdělenija*, t. XIII (1900), p. 38-44.

[3] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 72-73. Plusieurs des disciples géorgiens de S. Syméon qui se fixèrent à demeure en Syrie ont dû finir par s'helléniser complètement. Tel cet Antoine qui devint évêque de Séleucie, *Vie de Ste Marthe*, ch. 70 ; *Acta SS.*, t. c., p. 430.

désignait, on a dû remarquer immédiatement que cette cavité rocheuse ressemblait tout de même plus au creux d'un four qu'à une armure. Pour les raisons qui ont été dites et qu'il est inutile de répéter, le passage d'une signification à l'autre était facile et s'opérait, pour ainsi dire, automatiquement. L'influence du parler ibéro-arménien a pu rendre encore plus naturelle la déviation de l'usage. En arménien թոնիր, *thonir*, au gén. թոնրոյ, թոնրի, *thonroj*, *thonri*, est apparenté phonétiquement à *thorni* et à *thorné*, mais par la signification, il correspond au second seulement. Pour les Arméniens du Mont Admirable, le ci-devant *Κλιβάνιον* sous son travestissement géorgien ne pouvait être que le « four » de S. Syméon. Du reste, même sans leur secours, l'usage aurait très promptement décidé en faveur de cette dénomination, qui avait sur « cuirasse » l'avantage de présenter au moins une apparence de rapport avec la chose signifiée.

Une fois que *thorné* avait prévalu comme nom de lieu, *thorni* devait avoir l'air d'une faute dans le texte de la Vie de S. Syméon. Un copiste se sera chargé de la corriger. C'est à lui que nous devons ce contre-bon-sens énorme d'un fourneau de fer, que le saint se serait fait construire tout exprès pour s'y loger, sur une aiguille de roc, dans un pays complètement désert, où il n'existait aucune trace d'habitation humaine [1].

Après avoir si laborieusement disserté sur le vocable de l'église des Ibères au Mont Admirable, on serait bien aise d'apprendre quelque chose sur le monument lui-même. Par malheur, les textes n'en disent rien et ne nous permettent que de très insuffisantes déductions.

Une chose est certaine, c'est que les Géorgiens de Saint-Syméon n'ont pas possédé de temps immémorial le sanctuaire de la *Thorné*. A l'époque où S. Georges l'Hagiorite vint s'éta-

[1] Ceci soit dit sans jeter aucune espèce de blâme sur tant de distingués savants qui depuis Brosset (*Histoire de la Géorgie*, t. I, p. 204, note 1 ; Additions et éclaircissements, p. 127), jusqu'à M. Tschubinaschwili (*Bulletin de l' Université de Tiflis*, t. V, p. 249 et suiv. ; cf. sup., p. 266), ont admis que S. Syméon stylite vivait dans un four. Leur opinion repose sur des textes altérés et devenus susceptibles d'une interprétation raisonnable.

blir parmi eux, ils se trouvaient réduits à une condition précaire et passablement humiliante. On avait même retiré à leurs prêtres l'autorisation de célébrer les fonctions liturgiques [1]. Il est contradictoire d'admettre que les « Grecs », qui les avaient ravalés à ce rang inférieur et cherchaient à les évincer complètement du monastère, leur auraient laissé la libre disposition d'une église à laquelle se rattachaient de si vénérables souvenirs. Le droit de posséder un oratoire propre constituait un privilège exorbitant, qui n'était pas reconnu, *ipso facto*, à toutes les minorités étrangères qui avaient permission d'officier dans leur langue. Il ne semble pas qu'il ait jamais été accordé aux Arméniens de Saint-Syméon, en faveur de qui l'higoumène Pierre et Nicon de la Montagne Noire rendaient un si honorable témoignage [2]. Manifestement, c'est cet avantage exceptionnel que leurs confrères géorgiens auraient perdu tout d'abord, s'ils en avaient joui au moment où l'hostilité des Grecs se déchaînait contre eux. Or le biographe de S. Georges, par qui nous connaissons ces démêlés, ne dit pas un seul mot des contestations qui n'auraient pas manqué de s'élever au sujet de l'église particulière de ses compatriotes. De ce silence, on peut inférer avec une entière certitude qu'à cette date, c'est-à-dire vers le milieu du XI[e] siècle, les Ibères n'étaient pas encore établis à la « Sainte Thorné ». Elle dut leur être concédée plus tard, en vertu d'un arrangement consécutif à la sentence que Georges l'Hagiorite obtint en leur faveur de l'archevêque d'Antioche, ou peut-être par considération personnelle pour leur protecteur, le roi de Géorgie, Bagarat IV, beau-père du basileus Constantin Ducas [3].

De ce que l'église du Clibanion n'est devenue géorgienne qu'après 1055, on aurait tort de conclure qu'elle n'avait pas été bâtie longtemps avant cette époque. Il paraît au contraire

[1] *Vie de S. Georges l'Hagiorite*, ch. 47-49. *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 113-15.

[2] Voir les textes dans MARR, *Ark'aun mongolskoe nazvanie khristian*, l. c., p. 34-36 ; cf. le manuscrit arabe des œuvres de Nicon, cité plus haut (p. 244), lettres 35 et 36 à Gérasime.

[3] 1059-1067. Cf. *Vie de S. Georges l'Hagiorite*, ch. 37, 74 ; *Anal. Boll.*, t. c., pp. 106, 135.

extrêmement probable qu'elle fut l'une des premières constructions élevées au Mont Admirable. Un des miracles racontés dans la dernière partie de la Vie de S. Syméon est l'expulsion d'un sanglier qui ravageait les champs « du monastère d'en-bas » [1]. En soi cette dénomination pourrait se rapporter à l'ermitage du stylite Jean, dont Syméon avait été le disciple. Par le peu que l'on connaît de la topographie du Mont Admirable, il semble en effet que le couvent de l'abbé Jean était situé en contrebas de la position dominante où se dressa la grandiose laure du Thaumastorite [2]. Mais de la donnée même du récit, il ressort que les moines du « monastère d'en-bas » relevaient de S. Syméon. Quel était donc ce monastère dont la fondation a dû être racontée plus haut, puisque l'hagiographe le suppose connu de ses lecteurs ? On aura beau chercher, on n'en trouvera pas d'autre que celui qui avait d'abord servi de résidence aux disciples du saint, c'est-à-dire l'établissement qui petit à petit s'était formé autour de la roche de S. Syméon. Il est trop évident que le stylite et ses moines n'ont pas vécu dix années entières dans ce campement provisoire sans y élever au moins une manière de chapelle. Il y a donc dans les textes mêmes, une raison solide de conjecturer qu'une petite église existait, depuis l'origine du monastère auprès de la dent de rocher à laquelle s'applique, dans la Vie grecque, le nom de *Κλιβάνιον*. C'est ce sanctuaire primitif, qui, sans doute, agrandi, restauré ou rebâti plusieurs fois, devait devenir un jour « la Sainte Thorné », l'église nationale des Ibères au Mont Admirable.

Indépendamment de toute hypothèse, on sait d'une manière certaine qu'à l'époque où nous entendons pour la première fois parler de la Sainte Thorné, les Géorgiens entouraient d'une vénération ou d'une attention spéciale l'endroit où S. Syméon avait d'abord vécu avant de monter sur sa colonne. La Vie légendaire de S. Jean de Zedazen englobée dans celle de Šio Mg̃vimeli [3], contient un épisode qui le prouve

[1] Version géorgienne, ch. 157, KEKELIDZE, p. 305. Nicéphore Uranos : *τῆς κάτω μονῆς* (ch. 200 ; *Acta SS.*, t. c., p. 382).

[2] Cf. *Anal. Boll.*, t. XLV, p. 286-88.

[3] Mentionnée ci-dessus, p. 254-55.

à l'évidence. Nous avons déjà fait allusion à ce témoignage. Il ne sera pas inutile de le citer ici en propres termes. Racontant la visite que le saint et des compagnons firent à S. Syméon, avant de quitter la Syrie, l'hagiographe [1] s'interrompt pour placer cette remarque [2] : *Hoc tempore magnum lumen Symeon thaumaturgus in Montem Mirabilem ascenderat, necdum tamen in columna consistebat sed in clibano.*

C'est un témoin encore voisin des événements qui est censé parler en ces termes du « four » de S. Syméon. Nous ne reprendrons pas ici les discussions chronologiques auxquelles son affirmation a donné lieu depuis Brosset. A notre avis, c'est l'affirmation elle-même qui est un anachronisme. Laissant de côté la question de savoir dans quelle source digne de foi son auteur a trouvé ce nom de *thorné,* qui à la rigueur pourrait avoir une certaine couleur archaïque, il reste que jamais un hagiographe ancien n'aurait songé à noter expressément que Jean de Zedazen et ses disciples avaient trouvé S. Syméon, non sur sa colonne, mais dans son « four ». En appuyant si fortement sur une circonstance qui pendant des siècles n'a pas eu le moindre intérêt pour personne, l'auteur [3] laisse clairement voir qu'il écrit à une époque où « la Sainte Thorné » et ses traditions avaient pris une importance nationale chez les Géorgiens. C'est apparemment ce que son témoignage nous apprend de plus certain.

Au commencement du XIII[e] siècle, l'antique sanctuaire existait encore et n'avait pas changé de maîtres. Olivier, l'écolâtre de Cologne, le visita un peu avant 1222. Ce qu'il en dit dans son *Historia Damiatina* mérite d'être rapporté ici :

Georgiani et Graeci per omnia concordant in officiis divinis,

[1] Ou l'interpolateur qui aurait introduit dans le texte de la Vie soit la phrase en question soit l'épisode tout entier.

[2] G. Sabinin, *Sak'arthvelos Samothkhe,* p. 224 ; cf. Tschubinaschwili, l. c., p. 249.

[3] M. Kekelidze a élevé contre l'historicité des relations des « Pères Syriens » avec Syméon stylite des objections sérieuses et qui pourraient être renforcées. *Zur Frage der Ankunft der 13 syrischen Väter in Georgien,* en géorgien, dans *Bulletin de l' Université de Tiflis,* t. VI, 1926, p. 102-105.

sed Georgiani literam habent propriam ; quorum codices in monte Sancti Symeonis in columpna, ubi propriam habent ecclesiam, diligenter inspicientes, per interpretem intelleximus, eos eundem ordinem evangeliorum habere, quem [ed. *quam*] *habent latini. Canones etiam evangeliorum per columpnellas arcuatas, sicut et nos. Epistolarum Pauli idem prorsus apud eos est ordo cum nostro : omnibus enim aliis epistolam Pauli ad Romanos praemittunt* [1].

Ce précieux témoignage paraît être le dernier que l'histoire nous ait conservé sur l'église des Ibères au Mont Admirable.

Allégée de l'appareil de preuves et des explications dont elle a dû s'alourdir, l'étude qui précède peut se résumer en quelques propositions suffisamment claires et cohérentes.

1. Sous le nom de *Thorné*, les écrivains géorgiens désignent une église dépendante du monastère de Saint-Syméon stylite le Jeune, sur le Mont Admirable, et qui dans la seconde moitié du XI[e] siècle était desservie par des moines ibères. Quoi qu'il en soit de certaines coïncidences spécieuses, ce serait aller contre l'évidence des faits que de vouloir identifier cette église à aucune de celles dont l'existence est constatée aux environs du couvent de Saint-Syméon stylite l'Ancien.

2. Les souvenirs localisés dans ce sanctuaire sont une variante altérée de ceux que relate la Vie grecque originale de S. Syméon le Jeune. De l'ensemble de la tradition, il ressort que l'endroit marqué par la Thorné est celui où le saint renouvela l'exemple fameux de son devancier, S. Syméon l'Ancien, qui préluda à sa vocation de stylite en demeurant pendant plusieurs mois (ou plusieurs années) sur un quartier de roche formant saillie.

3. La pierre qui servit d'abord de colonne à S. Syméon le Jeune était creusée à sa face supérieure d'une de ces cavités naturelles, que les Grecs appelaient *κλίβανος* ou *κρίβανος*. Ce terme générique, employé par le premier biographe du saint, s'est peu à peu détaché de sa signification originelle pour devenir le nom propre du rocher de S. Syméon. Il a persisté sous une forme nécessairement assez corrompue, après l'é-

[1] Dans ECCARD, *Corpus historicum medii aevi*, t.II (Leipzig, 1723), col. 1431.

poque où le grec cessa d'être parlé au pays d'Antioche. Dans le langage hybride des habitants, il a fini par résonner à peu près comme un dérivé du syriaque *gribâ*, qui correspond pour le sens à *μόδιος*. La glose où il est dit que la Thorné était appelée « le Boisseau » par les Grecs n'a probablement pas d'autre fondement qu'une étymologie populaire ou pseudo-érudite.

4. Concurremment avec l'évolution qu'il a subie comme nom de lieu dans le parler indigène, *κλιβάνιον* a été, comme nom d'espèce, dénaturé par la tradition écrite. Le sens de « roche creuse », auquel le premier biographe de S. Syméon l'avait employé, a été complètement obscurci et recouvert par les deux acceptions usuelles et vulgaires de *κλίβανος*, « fourneau » et *κλίβανος*, « cuirasse ». De cette dualité de signification, remontant à l'iranien moyen et qui se retrouve dans la plupart des langues cultivées du monde byzantin, est résultée une amphibologie dont la littérature hagiographique et la légende gardent plus d'une trace.

5. Dans la Vie géorgienne de S. Syméon, le contexte paraît prouver que le traducteur, dérouté par l'ambiguïté du mot *κλιβάνιον*, a entendu que le saint portait une cotte de mailles, *thorni rkinisa*. Plus tard, quand de la littérature, ce terme artificiel a repassé dans la toponymie, *thorni*, « cuirasse » a été corrigé en *thorné*, « fourneau ». Il est du reste parfaitement possible que l'auteur de cette retouche ait cru effacer une erreur de copiste, ou rétablir le sens originel du grec *κλιβάνιον*.

6. Sur l'église même de la Sainte-Thorné les témoignages positifs se réduisent à peu de chose. On peut raisonnablement admettre qu'elle a remplacé une chapelle provisoire construite par les disciples de S. Syméon, peu de temps après leur établissement au Mont Admirable. C'est à cet endroit même que, d'après une tradition attestée au XIe/XIIe siècle, S. Jean de Zedazen et ses compagnons, avant de partir pour la Géorgie, auraient reçu la bénédiction de S. Syméon stylite. Ce détail précis, qu'aucune source ancienne n'a pu conserver, a dû se greffer sur la légende locale, à une époque où la Thorné était devenue l'église propre des Ibères de Saint-Syméon. Il n'y a nulle apparence qu'elle leur ait été remise avant le milieu du XIe siècle, sous le règne du roi Bagarat IV. Ils la possédaient encore en 1227.

P. P.

LES LETTRES D'INDULGENCE COLLECTIVES

(Voir ci-dessus, p. 149)

CHAPITRE VI

Forme et composition des lettres d'indulgence collectives

Les lettres d'indulgence [1] qui font l'objet de cette étude ne se trouvent pas seulement dans les dépôts d'archives et dans les églises. Elles figurent assez souvent parmi les œuvres d'art exposées dans les musées d'antiquités. Destinées à être affichées à l'entrée du sanctuaire, et à attirer l'attention des fidèles, beaucoup d'entre elles sont écrites sur de grandes feuilles de parchemin, d'une calligraphie particulièrement soignée, ornées de miniatures et de lettres historiées. La première ligne, formée ordinairement des quatre premiers mots du texte, *Universis sanctae matris ecclesiae*, est le plus souvent écrite en grands caractères, avec d'élégantes initiales, dont la première, la lettre U, de très grand module, encadre l'image du patron de l'église ou de quelque autre saint nommé dans le document. Parfois l'artiste a réussi à donner au motif ornemental une ampleur extraordinaire, et à représenter en tête de la charte quelque scène tirée de la vie du saint, ou un épisode de l'histoire du pèlerinage dont l'indulgence est appelée à favoriser le développement. La valeur artistique le la lettre dépend naturellement du talent de l'enlumineur, et sans doute aussi du prix que l'on voulait y mettre. Car si l'on commandait parfois des exemplaires de grand luxe, il fallait

[1] Dans ce qui va suivre, les lettres sont désignées par une date et un nom de localité, qui permettent de les retrouver dans notre Regeste. Quelques erreurs sont à corriger. La lettre 1286, Gladbach, est citée deux fois et il faut lire XII, 234 ; pour Brunswick 1475, 1483, lire Rehtmeyer.

bien plus souvent modérer ses prétentions, et nous avons des lettres à miniatures qui sont loin de s'inspirer du grand art de l'époque. Parmi les chartes d'indulgence remarquables au point de vue de l'ornement, nous pouvons nommer le groupe des lettres Westphaliennes étudiées par M. J. B. Nordhoff [1], celle de 1294 pour l'église de Camp, que l'éditeur qualifie de chef-d'œuvre de calligraphie, celle de 1475 pour la confrérie de Sainte-Barbe à Tongres.

Dans l'initiale de la lettre pour l'église de Hal publiée plus haut, on voit S. Martin à cheval, partageant son manteau avec le pauvre. Le choix de cette scène s'explique par le fait que l'église est dédiée non pas à la Sainte Vierge, comme on le croit communément, mais à S. Martin. L'image de Ste Claire se détache sur un fond d'azur constellé, dans la lettre du 30 mars 1354 pour les clarisses de Bruxelles. Le patron de l'église de Léau, S. Léonard, est représenté (lettre du 7 juin 1328) dans la marge de gauche, et l'on voit à genoux devant lui maître Jean de Sceuerstene, qui a sollicité et obtenu l'indulgence ; dans l'initiale U c'est le buste du Christ montrant les plaies de ses mains. Un grand nombre de lettres à miniatures ont été signalées, mais trop sommairement décrites [2]. L'ensemble des lettres d'indulgence ornées forme la matière d'un chapitre intéressant de l'histoire de l'art, qui n'a pas été écrit et que nous ne pourrions esquisser [3].

Plusieurs lettres nous sont parvenues dans des copies authentiquées d'apparence plus modeste, comme par exemple celle de 1287 pour Sainte-Gudule de Bruxelles, dont le texte est encadré dans une formule de vidimation.

Les copies insérées dans les cartulaires sont relativement rares, et elles ne sont pas toujours des plus correctes. Moins correctes encore trop souvent sont les copies du XVIIe et du

[1] *Archivalische Zeitschrift*, t. V (1880), p. 142-48. Quelques lettres ornées ont été décrites par K. Uhlirz, dans *Mitteilungen des Instituts für oesterreichische Geschichtsforschung*, t. XI, p. 450-52.

[2] W. Erben, *Bemahlte Bittschriften und Ablass-Urkunden*, dans *Archiv für Urkundenforschung*, t. VIII (1922), p. 160-88, a dressé une liste, très incomplète d'ailleurs, des lettres à peintures.

[3] On trouvera d'utiles indications dans J. Rest, *Illuminierte Ablassurkunden aus Rom und Avignon aus der Zeit von 1282-1364*, dans *Abhandlungen H. Finke gewidmet* (Münster, 1925), p. 147-168.

XVIIIe siècle dont il faut parfois se contenter, et qui remplacent pour nous des originaux perdus. Mais que dire des premières éditions de nos lettres? Dédaignées pendant longtemps par les érudits, passées sous silence dans les traités de paléographie et de diplomatique, les chartes d'indulgence collectives ont d'abord été considérées comme des objets de curiosité. Les amateurs d'inédit les ont publiées vaille que vaille, sans se donner la peine d'étudier le formulaire, et de résoudre les questions qui s'y rattachaient. Il est peu de textes dont les éditeurs aient commis d'aussi curieuses méprises. Les noms des sièges épiscopaux et de leurs titulaires sont souvent méconnaissables, et une lecture trop hâtive a introduit dans les textes les contresens les plus extraordinaires. Les *caritativa subsidia* sont devenus des *cartacea subsidia;* l'abréviation *t t* devant l'énoncé d'un titre cardinalice, *tituli*, est résolue en *tunc temporis;* ailleurs le saint viatique que l'on porte *ad infirmos*, est envoyé *ad infernos*, et ainsi de suite. Il servirait de peu de relever ces erreurs si nous n'indiquions le moyen de les corriger et de rendre lisibles des textes que la négligence ou l'ignorance des éditeurs a rendus inutilisables. On verra par la suite qu'il y a souvent moyen de redresser leurs erreurs sans recourir aux originaux étrangement dispersés et difficiles à atteindre.

Il est à peine besoin de dire que les progrès des sciences historiques ont amélioré la situation. Dans les recueils de chartes publiés en ces dernières années selon toutes les règles de la diplomatique, les lettres d'indulgence ont été traitées avec le soin qu'elles réclament, et d'un certain nombre d'entre elles nous possédons enfin de bons textes, dont l'historien peut faire usage, et qui serviront de modèle à l'avenir.

Malgré leurs ressemblances, les lettres que nous avons énumérées n'ont pas toutes la même teneur ni un formulaire identique. Les plus nombreuses, celles de Rome et d'Avignon, appartiennent à un type nettement défini dont les pièces inédites, publiées dans le chapitre II, donnent une idée très exacte. C'est à celles-là que nous ramènerons toutes les autres, en indiquant, s'il y a lieu, en quoi elles s'écartent de cette norme.

Il est aisé de distinguer les éléments de ces lettres et de tou-

tes celles qui leur ressemblent. L'adresse : *Universis sanctae matris ecclesiae filiis.*

La suscription : *Nos miseratione divina...*

Le salut : *Salutem in Domino sempiternam.*

C'est le protocole initial. Suit le texte composé des parties que voici :

Le préambule : *Pia mater ecclesia...* (par exemple).

L'exposé : *Cupientes igitur...*

Le dispositif : *Omnibus vere paenitentibus...*

Les clauses : *Dummodo consensus...*

Le protocole final comprend :

Les signes de validation : *In quorum testimonium...*

La date : *Romae...*

Il est rare qu'une de ces parties fasse défaut dans les originaux. Chacune d'elles fera l'objet d'une courte étude.

§ 1. *Le protocole des lettres collectives.*

L'adresse de toutes les lettres d'Avignon est sensiblement la même : *Uvinersis sanctae matris ecclesiae filiis ad quos presentes litterae pervenerint;* on trouve également : *Universis Christi fidelibus presentes litteras inspecturis,* comme dans une lettre de 1289, Bruxelles, et une autre de 1303, Anvers. Quelques lettres cardinalices ne se contentent pas d'un énoncé aussi simple : *Universis et singulis presentes litteras visuris et audituris* (1412, Gheel) ; *Universis et singulis Christi fidelibus presentes litteras inspecturis, visuris, lecturis pariter et inspecturis* (1475, Lyngbye), et l'adresse y est suivie du salut : *salutem in Domino sempiternam,* qui manque en cet endroit aux lettres des évêques. Dans celles des cardinaux on trouve l'adresse rejetée après la suscription. Exemple en 1475, Lyngbye, en 1481, Louvain, en 1492, Zutphen, en 1500, Hasselt.

Les documents qui ne suivent pas le style d'Avignon débutent de façon assez diverse, suivant les diocèses [1].

[1] Une lettre qui doit être datée de la première moitié du XIV[e] siècle, pour Salzwedel, commence, sans autre suscription : *Nicolaus episcopus Verdensis, Iohannes ep. Zwirinensis* (Schwerin), *Hinricus*

P. Dei dispensatione Tarrachonensis archiepiscopus, apostolice sedis legatus, omnibus fidelibus in Tirasonensi episcopatu commorantibus salutem et dilectionem (1239, Calatayud).

Nos Chunradus Dei gratia Frisingensis ecclesie episcopus omnibus presens scriptum intuentibus (1274, Ratisbonne).

La suscription, qui dans les lettres épiscopales d'Avignon suit immédiatement l'adresse, consiste dans l'énumération par ordre de dignité, des dispensateurs de l'indulgence : les patriarches d'abord, les archevêques, puis les évêques. Il arrive que chaque nom soit suivi de son titre ; la plupart du temps le titre n'est marqué qu'à la fin du groupe [1]. C'est un pur accident que l'ordre hiérarchique ne soit pas observé et qu'un archevêque soit nommé parmi les simples évêques (1289, Münstermaifeld).

Le nombre des prélats cités dans la suscription varie. On avait intérêt à réunir le plus de noms possible. Le plus souvent une dizaine ou une douzaine ont répondu à l'appel. Le chiffre de vingt est rarement dépassé [2]. Les évêques qui figurent en tête des lettres d'Avignon sont souvent inconnus d'ailleurs, et leurs diocèses sont de ceux que l'on trouve rarement mêlés à l'histoire. Il en résulte que les premières lignes de ces lettres présentent habituellement de grandes difficultés. Dans les originaux même l'orthographe des noms des évêques et surtout de leurs sièges, laisse souvent à désirer. L'œuvre des copistes n'a pas été, généralement, sans renchérir sur les défectuosités du modèle, et l'embarras de beaucoup d'éditeurs de diplômes, en présence de ces *ἅπαξ λεγόμενα* se traduit souvent par des graphies qui rendent les noms absolument méconnaissables.

ep. Kyoviensis, Henricus ep. Lauacensis et frater Arnoldus episcopus Ortosiensis (Orthosias) *omnibus et singulis penitentibus... relaxamus.* RIEDEL, *Codex diplom. Brandeburgensis*, I, XIV, p. 140, n. 198. Le texte, dont on ne possède pas l'original, a été probablement abrégé par un copiste.

[1] Sur l'ordre des noms dans chaque groupe, voir les constatations de J. REST, op. cit., p. 156-57.

[2] On signale une lettre de 1294 donnée par 60 évêques. C'est un cas tout à fait exceptionnel. A. OVERMANN, *Urkundenbuch der Erfurter Stifter und Klöster*, t. I, p. 409, n. 715.

Une lettre de 1289 pour Francfort est donnée par dix-neuf évêques, dont voici les noms :

> Gerardus Moguntinus, Petrus Arborensis, Theoctistus Adrianopolensis et Iohannitius Mokicensis archiepiscopi ; Valdebrunus Avellonensis, Peronus Larinensis, Theobaldus Canensis, Bonifatius Parentinus, Romanus Crohensis, Leoterius Verulanus, Maurus Ameliensis, Henricus Tridentinus, Philippus Fesulanus, Marcellinus Trantibulensis, Maurus Ameliensis, Aldebranus Sutrinus, Conradus Tullensis et Duimus Pharensis episcopi.

Plusieurs de ces évêques avaient accordé un peu auparavant, en 1287, des indulgences en faveur de Sainte-Gudule de Bruxelles :

> Maurus Ameliensis, Romanus Grohensis, Leo Chalamonensis, Egidius Turtiburensis, Waldebrunus Arvelonnensis, Thomas Accerarum, Perronus Larinensis, Bartholomeus Grossetanus, Leotherius Verulanus, Nicholaus Aquilensis, Aymericus Gobrienensis et Gerardus Angruinus episcopi.

D'autres lettres de 1289 et des années voisines fournissent une partie de ces noms avec des variantes comme celles-ci : Theocristus Andrianopolensis ou Adranozolensis ; Ioanninus Metricensis, Moketensis, Mochicensis, ou encore Ioannes Mockytensis ; Peronus Larmensis ; Waldebrunus ou Valdenbrunus Avellinensis ; Philippus Fosulanus ; Marcellinus Turtubulensis ; Egidius Curciburensis ; Thomas Acerrarunus. Les noms les moins reconnaissables sont Gobrienensis et Angruinus qu'il faut lire Conimbriensis et Anagninus ; en 1289 les titulaires de ces deux sièges s'appelaient respectivement Aimericus et Gerardus. On parvient, sans trop de peine, à extraire des deux lettres citées une liste de sièges épiscopaux avec leurs titulaires en 1289. On remarquera que dans la première Maurus d'Amelia est deux fois cité.

Acerra (Italie méridionale), Thomas.
Amelia (Italie méridionale), Maurus.
Andrinople, Théoctiste, évêque inconnu jusqu'ici.
Anagni, Gerardus.
Aquila, Nicolas.
Arborea (Oristano en Sardaigne), Petrus.
Aulona (Épire), Waldebrunus.
Calamona (Retymo, île de Crète), Leo.
Canosa (Italie méridionale), Theobaldus.

Coïmbre, Aymericus.
Croja (Épire), Romanus.
Fiesole (Italie centrale), Philippus.
Grosseto (Italie centrale), Bartholomaeus.
Hvar, Lesina (Dalmatie), Doimus.
Larino (Italie méridionale), Perronus.
Mayence, Gerardus.
Mokison (Cappadoce), Ioannicius, connu par une lettre de Nicolas IV de 1290, 17 septembre [1].
Parenzo (Istire), Bonifatius.
Sutri (Italie centrale), Aldebrandus.
Tortiboli (Italie méridionale), Aegidius, Marcellinus.
Trente, Henricus.
Tulle, Conrad.
Veroli (Italie centrale), Leotherius.

De la lettre de 1330 pour Sainte-Gudule de Bruxelles nous extrayons la série suivante :

> **Petrus Nazareni, Guillelmus Antibarensis, Vincentius Marciensis, Bonifatius Sulcitanus, Iohannes Caprulanensis, Iohannes Serbiensis, Sergius Catarensis, Thomas Enachdunensis, Radulphus Dunensis, Martinus Terralbensis, Bernardus Diagorganensis, Madius Delmitensis, Guillelmus Taurisiensis episcopus, Meletius Gallipolitanus,Thomas Simiscanensis, Angelus Grossetanensis, domini pape penitentiarius, Iordanus Colu(m)bensis, Iordanus Acernensis.**

L'église Sainte-Dymphne de Gheel recevait en 1329 et en 1330 (1331) des lettres qui sont à comparer avec la précédente. On y relève les noms qui suivent :

> **Madius episcopus Denucensis, Iordanus Dernensis, Mesetius Gallipolitanus, Stephanus Farensis, Vincentius Nebiensis, Rodulphus Buriquensis, Iohannes Ferbiensis, Rogerius Viennensis, Angelus Sulcitanensis, domini pape penitentiarius, Bonifatius Sulcitanus.**
>
> **Petrus archiepiscopus Nazareni, Bernardinus Gorganii, Vincentius Marcensis, Sergius Lotharensis, Radulphus Dunensis, Iordanus Columbensis, Guilielmus Taurisiensis, Martinus Cervalensis.**

A rapprocher encore de ces listes celle d'une lettre de 1330 pour Saint-Sauveur de Venise :

[1] LANGLOIS, *Registres de Nicolas IV*, n. 7263.

Guilielmus Antibarensis, Iohannes Caprulanus, Sergius Catharensis, Stephanus Farensis, Iohannes Casanensis, Rogerius Biviensis, Dominicus Spalatensis, Bartholomaeus S. Angeli Sipontinensis, Iohannes Ameliensis, Guillielmus Trigestinus, Bonifatius Sucitanus, Iohannes Serbiensis, Madius Delinetensis, Rodulphus Suiquensis, Daniel Archadiensis, Iordanus Acernensis.

Un simple parallèle permet de rectifier un certain nombre de leçons défectueuses :

Denucensis et Delinetensis représentent *Delmitensis.*
Dernensis doit se lire *Acernensis.*
Mesetius est pour *Meletius.*
Gorganii pour *Diagorganensis.*
Ferbiensis pour *Serbiensis.*
Buriquensis, Suiquensis, Siriquensis représentent le même diocèse, d'ailleurs inconnu.
Marciensis et Marcensis est pour *Marianensis.*
Lotharensis pour *Catharensis.*
Viennensis pour *Bivinensis* ou *Bovinensis.*
Cervallensis pour *Terralbensis.*

En tenant compte de ces corrections, nous obtenons la liste des sièges épiscopaux :

Acerno (Italie méridionale), Iordanus.
Annaghdown (Irlande), Thomas.
Antivari (Épire), Guillelmus.
Arkadi (Crète), Daniel.
Bovino (Italie méridionale), Rogerius.
Caorle (Italie septentrionale), Iohannes.
Cardica (Grèce), Benedictus.
Cassano (Italie méridionale), Iohannes.
Cattaro (Dalmatie), Sergius.
Colombo (Ceylan), Iordanus.
Diagorgana (Perse), Bernardus.
Down (Irlande), Radulphus,
Duvno (Herzégovine), Madius.
Gallipoli (Italie méridionale), Meletius.
Grosseto (Italie centrale), Angelus.
Hvar (Lesina, en Dalmatie), Stephanus.
Mariana (Corse), Vincentius.

Mesched (Turkestan), Thomas.
Nazareth (Palestine), Petrus.
Nebbio (Corse), Vincentius.
Sébaste (Arménie), Bernardus.
Semiscanten. = Mesched.
Servia, Iohannes.
Siponto, Bartholomaeus.
Spalato, Dominicus.
Sulcis (Sardaigne), Bonifatius, Angelus.
Tabris (Perse), Guillelmus.
Terralba (Sardaigne), Martinus.
Trieste, Guillelmus.
Worms, Salinannus.

Une difficulté reste à éclaircir. Dans la même pièce (1329) nous rencontrons Angelus Sulcitanensis et Bonifatius Sulcitanus, deux évêques pour le même siège de Sulcis. Dans une autre (20 avril 1330) Angelus est indiqué comme évêque de Grosseto et Boniface y porte le titre d'évêque de Sulcis. Or, depuis le mois de février de cette année ce dernier siège se trouvait occupé par Bartholomaeus [1]. Ces personnages sont assez connus et leur histoire jette quelque lumière sur l'anomalie que nous venons de constater dans nos listes. Après la mort de l'évêque Comita de Sulcis, en 1324, Boniface, de l'ordre des Frères Mineurs, fut élu et consacré. Mais le choix ne fut pas agréé par le pape. Le dominicain Ange Portasole [2] fut mis à sa place en 1325 et occupa le siège jusqu'en février 1330. Cette année-là il fut transféré à Grosseto. En 1332, Boniface fut promu à l'évêché de Krbava en Dalmatie [3]. La conclusion qui semble s'imposer, c'est que Boniface garda son premier titre tant qu'il ne fut point pourvu d'un nouveau siège. Ce qui est plus étonnant c'est qu'il le garda même après, et qu'il accorda des indulgences le même jour et pour le même objet comme *Corbaviensis* (Krbava) *episcopus* et comme *Sulcitani episcopus*. Voir la lettre du 20 mai 1333 pour l'abbaye de Saint-Gall.

[1] EUBEL, *Hierarchia catholica medii aevi*, ed. altera, p. 468.
[2] *Acta SS.*, Febr. t. III, p. 281.
[3] EUBEL, t. c., p. 208.

Dans la lettre de 1329 se rencontre de même le nom de Stephanus Farensis episcopus, un personnage qui depuis 1328 au moins avait résigné son évêché, et était remplacé par Luc, ancien abbé bénédictin, évêque intrus dont la situation avait été régularisée [1]. Lui aussi continuait donc à porter son ancien titre concurremment avec son successeur.

Le 15 avril (et non en mars) 1347, une confrérie de Cracovie obtient des indulgences des évêques dont voici la liste :

> Nicholaus Axiensis, Thadeus Caphensis, Augustinus Distillariensis, Iohannes Delmitensis, Marchus Scutarensis, Guillelmus Umbriadicensis, Laurentius Lauelensis, Iohannes Tribuniensis, Petrus Bruniacensis, Thomas Tiniensis, Gregorius Salmiensis, Gregorius Oppidensis.

L'année suivante nous rencontrons quelques-uns de ces prélats en tête d'une lettre pour Borgo San Sepolcro :

> Adam Pennensis, Gregorius Labacensis, Iohannes T<ribuniensis>, B... Brunensis, Gregorius Opidensis, Augustinus Distillariensis, Iacobus Briensis, Petrus Calliensis, Gutardus Tinopolitanus, Franciscus Aciensis, Thomas Tiniensis, Avantius Randirensis, Iohannes Tennopolensis, Tropetus Bruma censis, Franciscus Urellensis, Bertardus Adiacensis.

L'église de Rickenbach, en 1350, reçoit une lettre d'indulgence, au nom des évêques :

> Gregorius Opidensis, Iohannes Tribuniensis, Augustinus Destillariensis, Adam Perpernensis, Gregorius Salunensis, Iohannes Dracovarianus, Anancius Xanchiensis, Franciscus Vrehensis, Thomas Tinniensis, Iohannes Termopolensis, Bertrandus Assisiensis, Franciscus Acciensis.

Ajoutons-y les noms d'une lettre de la même année pour Gnoien :

> Gregorius Opidensis, Iohannes Sbuniensis, Augustinus Destillariensis, Adam Perpenensis, Gregorius Salunensis, Iohannes Oconarianus, Iacobus Herenensis, Bertrandus Assisiensis, Franciscus Acciensis, Avancius Xanchiensis, Franciscus Vrehensis Iohannes Stopolensis.

En confrontant ces quatre listes on arrive à résoudre la

[1] A. THEINER, *Vetera monumenta Slavorum Meridionalium historiam illustrantia*, t. I, pp. 162 et 171. Cf. EUBEL, t. c., p. 398.

plupart des difficultés que chacune séparément présente à première vue.

Gregorius Salmiensis, Gregorius Labacensis et Gregorius Salunensis sont un seul et même personnage ; le nom du siège doit se lire *Salviensis*. L'évêque Grégoire est connu, signalé en 1350 [1]. Petrus Bruniacensis est sans doute identique à Tropetus Brumacensis. Adam Pennensis ne doit pas, comme on serait tenté de le croire, trouver place dans la série de Penna. Perperene, en Asie Mineure, est le vrai nom de son siège, dont on ne connaissait aucun titulaire à cette époque.

Au lieu de Gutardus Tinopolitanus il faut écrire *Nithardus Termopolitanus* ou *Termopylensis*. Le personnage est connu [2].

On distingue difficilement *Franciscus Vrehensis* ou *Vregensis* sous le nom de Franciscus Urellensis, de même *Bertrandus Assisiensis* sous celui de Bertardus Adiacensis.

Iohannes Dracovarianus (ailleurs Oconarianus) n'est pas, comme on l'a pensé [3], un évêque de Diakovar : Bosnensis serait plutôt le titre qu'on lui aurait donné dans ce cas. Il faut sans doute écrire *Draconariensis*.

Avantius Randirensis a pour équivalent Anantius ou Avancius *Xanchiensis*, c'est-à-dire qu'il était évêque de Xanthia.

Au lieu de Calliensis (Cagli), lisez *Calvensis* (Calvi). L'évêque de la première de ces villes s'appelait alors Guido ; l'autre précisément Petrus, comme ici [4]. Sbuniensis est pour *Tribuniensis*.

Iohannes Tennopolensis, Termopulensis, Stopolensis fait songer naturellement à *Termopylensis*. Mais l'évêque des Thermopyles, nous l'avons dit, s'appelait alors Nithardus. Il est vrai qu'il remplaçait l'évêque Jean, établi par le patriarche de Constantinople Henri, mais rejeté par le pape, et devenu par la suite, en 1349, évêque de Bisarchio [5]. Avait-il

[1] EUBEL, t. c., p. 431.
[2] EUBEL, t. c., p. 483.
[3] WARTMANN, *Urkundenbuch der Abtei Sanct Gallen*, t. III, p. 595.
[4] EUBEL, t. c., p. 159.
[5] EUBEL, t. c., pp. 263, 483.

retenu son ancien titre ? Le fait de se rencontrer dans la même lettre avec le nouveau titulaire n'est pas un obstacle insurmontable. Nous avons déjà fait pareille constatation à propos de Boniface de Sulcis. On serait tenté de recourir à une explication analogue pour rendre compte du B... Brunensis qui figure dans une même liste avec Tropetus de Brugnato, celui-ci étant bien atteste d'ailleurs [1]. Mais nous n'avons pas d'indices suffisants pour appuyer pareille hypothèse. Iacobus Briensis et Iacobus Herenensis semblent devoir être identifiés. Mais le nom au siège demeure obscur.

En laissant de côté ces lectures incertaines, et les noms déjà rencontrés, nous aboutissons à une liste assez réduite :

Accia (Corse), Nicolaus.
Brugnato (Italie du Nord), Tropetus.
Caffa (Asie Mineure), Thaddeus.
Calvi (Italie méridionale), Petrus.
Destillaria (suff. de Naxos), Augustinus.
Dragonara (Italie méridionale), Iohannes.
Duvno (Herzégovine), Iohannes.
Knin (Dalmatie), Thomas.
Lavello (Italie méridionale), Laurentius.
Oppido (Italie méridionale), Gregorius.
Perperene (Asie Mineure), Adam.
Salviensis episcopus (Grèce), Gregorius.
Scutari (Épire), Marcus.
Thermopyles (Grèce), Nithardus.
Trebinje (Herzégovine), Iohannes.
Umbriatico (Italie méridionale), Guillelmus.
Vregensis episcopus (Épire), Franciscus.

Mettons encore en regard les noms des évêques relevés dans trois lettres de 1360. La première, du 13 février pour Saint-Anschaire de Brême :

> Franciscus Lapsacensis, Gherardus Ariensis, Raphael Archadiensis, Lazarus Betronensis, Richardus Bysaciensis, Iohannes Carminensis, Iohannes Schopilumanensis, Albertus Surimanensis, Iohannes Tritopolensis, Nithardus Trimopolensis, Franciscus Vrehensis, Anaricius Xanxiensis, Petrus Caliensis, Augustinus Salubriensis, Bartoldus Scisopolensis.

[1] EUBEL, t. c., p. 149.

Lettre du 12 mars pour le monastère de Dobbertin :

> Bertrandus Ampuriensis, Ricardus Naturensis,Garcias Conchensis, Raphael Archadiensis, Franciscus Lapsacensis, Lazarus Boutronticensis, Albertus Surmanensis, Girardus Ariessis, Iohannes Carminensis, Iohannes Cuminensis, Iohannes Veglensis, Iohannes Aythonensis, Augustinus Salubriensis, Bertoldus Cisopolensis, Nitardus Termopolensis, Auancius Aurensis, Ricardus Bysaciensis, Cosmus Tartopolensis.

La troisième, du 25 octobre pour Tinzen :

> Paulus Girapetrensis, Cosmas Traphasonensis, Iohannes Aytonensis, Richardus Risaciensis, Augustinus Salubriensis, Iohannes Armibotensis, Franciscus Tribuniensis, Bertoldus Cisopolensis, Philippus Lanadensis, Robertus Dauacensis, Raphael Archadiensis, Albertinus Surmanensis, Lazarus Boutrontinensis, Franciscus Lampsacensis, Andreas Castoricensis, Arnaldus Suriensis, Andreas Balacensis, Iohannes Carminensis, Iohannes Cutaniensis, Richardus Naturensis.

Un bon nombre de ces leçons sont défectueuses ; quelques-unes peuvent être corrigées à coup sûr. Lapsacensis est pour *Lampsacensis*. Betronensis, Boutronticensis s'écrit mieux *Botrontinensis*. Il est probable que Schopilumanensis désigne l'évêché de *Skopelos* en Macédoine. Tritopolensis et Trimopolensis pourraient être deux formes du nom de *Thermopylensis*, et l'on a vu plus haut que la double signature ne s'y oppose pas. Il n'est peut-être pas interdit d'y voir une déformation de *Turtibulensis*. L'évêché de Tortiboli semble avoir eu vers cette époque un titulaire du nom de Jean [1].

Risaciensis doit se lire *Bisaciensis*. Ariessis est *Ariensis*. Il n'y a aucun évêché qui réponde à Cuminensis, Cutaniensis, ailleurs Cutamensis [2]. Faudrait-il lire *Cumanensis*, se rapportant à un siège de Hongrie peu connu [3], ou *Caminensis*, Cammin en Allemagne, dont l'évêque à cette époque se nommait Jean? L'identification est bien problématique.

Cosmas Traphasonensis et Cosmus Tartopolensis sont évidemment le même personnage. Il faut peut-être lire *Tartaropolensis*, car vers le même moment il y avait un Cosmas évê-

[1] EUBEL, t. c., p. 505.
[2] Lettre de 1361 pour Baar.
[3] EUBEL, t. c., p. 218.

que *in partibus Tartarorum* [1]. Auancius Aurensis ne peut être que Anancius, Anaricius Xanxiensis, déjà rencontré sous un autre déguisement. Les évêques désignés sous les noms de Armibotensis, Aythonensis, Davancensis, Lanadensis, Surmanensis n'ont pas été identifiés.

Si nous écartons les leçons par trop incertaines, la liste des évêchés cités dans nos trois lettres se présente ainsi :

Ampurias (Sardaigne), Bertrandus.
Ario (Crète), Gerardus.
Arkadi (Crète), Raphael.
Athyra (Naturen., Thrace), Ricardus.
Balezo (Monténégro), Andreas.
Bisaccia (Italie méridionale), Ricardus.
Butrinto (Épire), Lazarus.
Carminensis episcopus, Iohannes.
Castoria (Grèce), Andreas.
Cuenca (Espagne), Garcias.
Hierapetra (Crète), Paulus.
Silivri (Thrace), Augustus.
Sizebolu (Thrace), Bertholdus.
Sorra (Sardaigne), Arnaldus.
Veglia, Iohannes.
Xanthia, Avancius.

Pour compléter ces recherches, nous donnerons ici, en essayant de les identifier, la série des sièges épiscopaux cités dans les lettres publiées au chapitre II, avec les noms des titulaires :

Acernensis, Acerno (Italie mérid.), Iordanus 1328, 1330.
Acerrarum, Acerra (Italie mérid.), Thomas 1287.
Aciensis, Accia (Corse), Angelus 1332, 1333.
Adiacensis, Ajaccio (Corse), Vitalis 1332, 1333.
Adrianopolitanus, Adria, Raymundus 1313, 1317.
Aleriensis, Aleria (Corse), Galganus 1330, 1342.
Allariensis, pour Aleriensis 1342.
Ameliensis, Amelia (Italie mérid.), Maurus 1287, 1299, 1300 ; Iohannes 1328.

[1] EUBEL, t. c., p. 159-60.

Ampuriensis, Ampurias (Sardaigne), Bertrandus 1363.
Anagninus, Anagni, Gerardus 1287.
Andrianopolensis, Andrinople, Egidius 1317.
Angruinus = Anagninus.
Antibarensis, Antivari (Épire), Gulielmus 1330, 1332, 1333.
Antiochenus, Isnardus 1317.
Aquilinus, Aquila (Italie mérid.), Nicolaus 1287.
Aquinas, Aquino (Italie mérid.), Leonardus 1313.
Arbensis, Rab (Dalmatie), Aymo 1317.
Arborensis, Oristano (Sardaigne), Petrus 1290, 1291.
Astensis, Asti (Italie septentr.), Guido 1317.
Avellonensis, Valona (Épire), Waldebrunus 1287.
Avilanensis, Avellino (Italie mérid.), Natumbenus 1332, 1333.
Aytonensis, Iohannes 1363
Bellicastrensis, Belcastro (Italie mérid.), Venturinus 1363.
Bergerensis, Iohannes 1338.
Bisaciensis, Bisaccia (Italie mérid.), Franciscus 1338.
Botrontinensis, Butrinto (Épire), Nicolaus 1300 ; Petrus 1354.
Bovensis, Bova (Italie mérid.), Cyprianus 1296.
Brachialensis, Godefridus 1317.
Brixinensis, Brixen (Tyrol), Landulphus 1299, 1330.
Brugnatensis, Brugnato (Italie septentr.), Simon 1300.
Calcedonensis, Chalcédoine, Iacobus 1299, 1300.
Callensis, Calliensis, Cagli (Italie mérid.), Guillelmus 1290, 1291 ; Petrus 1338.
Calvensis, Calvi (Italie mérid.), Basilius 1296.
Cameracensis, Cambrai, Gulielmus 1287.
Canensis, Canosa (Italie mérid.), Theobaldus 1290, 1291.
Capionensis, Iohannes 1342.
Capritanus, Capri (Italie mérid.), Nicolaus 1299.
Caprulanensis, Caorle (Italie septentr.), Iohannes 1330.
Cardicensis (Cardica, Grèce), Benedictus 1330.
Carminensis, Iohannes 1354.
Carpentoratensis, Carpentras, Berengarius 1313.
Cassanensis, Cassano (Italie mérid.), Pasqualis 1296.
Castellanus, Castello (Italie septentr.), Iacobus 1290, 1291, 1300.

Catarensis, Cattaro (Dalmatie), Sergius 1330.
Cenicensis, Cervicensis, Bartholomaeus 1317.
Cerceonensis, Ricardus 1338.
Chalamonensis, Retymo (Crète), Leo 1287.
Chanadiensis, Csanad (Hongrie), Antonius 1300.
Citrensis, Cytrum (ou Pydna, Macédoine), Alfancius 1363.
Civitatis nove, Asolo (Italie septentr.), Petrus 1313, 1317.
Clonensis, Cloyne (Irlande), Iohannes 1354.
Columbensis, Colombo (Ceylan), Iordanus 1330.
Colymbriensis, Coïmbre (Portugal), Aymericus 1287.
Corbavienis, Krbava (Dalmatie), Bonifatius 1332, 1333.
Coronensis, Coron (Grèce), Thomas 1299.
Coseranensis, Coserans (France), Arnoldus 1313.
Crohensis, Croja (Épire), Romanus 1287, 1296.
Damascenus, Galfridus 1354.
Delmitensis, Demitensis, Duvno (Herzégovine), Madius 1328, 1330.
Destillariensis, (suffr. de Naxos), Augustinus 1354.
Diagorganensis (Perse), Bernardus 1330.
Draconarianus, Dragonara (Italie mérid.), Iohannes 1354.
Drivastensis, Drivasto (Épire), Iohannes 1328.
Dunensis, Down (Irlande), Radulphus 1330 ; Gregorius 1354.
Enachdunensis, Annaghdown (Irlande), Thomas 1330.
Es(c)ulanus, Ascoli Puglia (Italie mérid.), Ricardus 1296.
Etesiensis, Thomas, 1300.
Eugubinus, Gubbio (Italie centrale), Ventura 1300.
Feltrensis et Belnensis, Belluno-Feltre (Italie septentr.), Garzias 1335.
Fulginensis, Foligno (Italie centr.), Paulus 1333.
Gallipolitanus, Gallipoli (Italie mérid.), Meletius 1328, 1330.
Ganensis, Grayensis, Ganos (Thrace), Bernardus 1338, 1342.
Giracensis, Gerace (Italie mérid.), Simon 1363.
Glavinicensis = Gravinensis.
Gobrienensis = Colymbriensis.
Gradensis, Grado (Italie septentr.), Egidius 1299.
Gravinensis, Gravina (Italie mérid.), Franciscus 1313.
Grayensis = Ganensis.
Grohensis = Crohensis.
Grossetanensis, Grosseto (Italie centrale), Bartholomaeus 1287 ; Angelus 1330.

Hierosolymitanus, Basilius 1300.
Iadrensis, Zara (Dalmatie), Nicolaus 1313.
Interamnensis, Terni (Italie centrale), Thomas 1333.
Iserniensis, Isernia (Italie mérid.), Henricus 1330.
Iterniensis = Interamnensis.
Katerensis, Kathanensis, Caithness (Écosse), Thomas 1363.
Kissamensis, Kisamos (Crète), Iohannes 1363.
Laquedoniensis, Lacedogna (Italie mérid.), Daniel 1290, 1291.
Larinensis, Larino (Italie mérid.), Perronus 1287, 1290, 1291.
Latinensis = Larinensis.
Lavacensis (Grèce), Philippus 1363.
Liddensis, Lydda (Palestine), Andreas 1296.
Lobrensis, Massalubrense (Italie mérid.), Petrus 1363.
Luceriensis, Lucera (Italie mérid.), Aymardus 1296.
Manasgardensis (Manazgerd, Arménie), Nerses 1342.
Maranensis, Mariana (Corse), Vincentius 1330, 1332, 1333, 1342.
Marciensis = Maranensis.
Massiliensis, Marseille, Raymundus 1313.
Matringensis, Matrek, Iohannes 1363.
Mokicensis, Mocesus (Asie Mineure), Iohannicius 1290, 1921.
Montiscorbini, Montecorvino (Italie mérid.), Bartholomaeus 1299.
Montismaranensis, Montemarano (Italie mérid.), Petrus 1332, 1335, 1338, 1342.
Narnensis, Narni (Italie centrale), Petrus 1313.
Nazarenus, Nazareth (Palestine), Petrus 1317, 1330.
Nazariensis, Nezero (Grèce), Nicolaus 1338.
Nebiensis, Nebbio (Corse), Raphael 1332, 1333.
Neopatrensis, Patrajik (Grèce), Iacobus 1354.
Nepesinus, Nepi (Italie centr.), Iohannes 1317.
Nolanensis, Nola (Italie mérid.), Lando 1299.
Opidensis, Oppido (Italie mérid.), Stephanus 1296, 1299 ; Gregorius 1342.
Organtensis (Perse), Matthaeus 1342.
Oxkicensis = Mokicensis.
Palentinus, Palencia (Espagne), Geraldus 1313.
Perensis, Dominicus 1338.

Perpenensis, Perperene (Asie Mineure), Adam 1354.
Pistoriensis, Pistoja (Italie centrale), Petrus 1296.
Polensis, Pola (Istrie), Sergius 1338.
Pristinensis, Prischtina (Albanie), Benedictus 1338.
Ragusinus, Ragusa (Dalmatie), Bartholomaeus 1317.
Recrehensis, Iohannes 1317.
Roderici (civitas), Ciudad Rodrigo (Espagne), Iohannes 1328.
Rodestonensis, Rodosto (Thrace), Henricus 1300.
Sagonensis, Sagona (Corse), Antonius 1328 ; Paganus 1342.
Salernitanus, Salerno (Italie mérid.), Robertus 1313.
Salonensis, Salona (Grèce), Philippus 1335.
Salviensis (Grèce), Thomas 1299 ; Gregorius 1354 ; Iohannes 1363.
Satriani, Satriano (Italie mérid.), Franciscus 1333.
Scarpatensis, Karpatho, Nicolaus 1313.
Sebastensis, Sébaste (Arménie), Bernardus 1330.
Segorbitensis, Segorve (Espagne), Antonius 1313.
Semiscatensis, Mesched (Turkestan), Thomas 1330, 1342.
Serbiensis, Iohannes 1330, 1332 ; Nicolaus (?) 1299.
Servensis = Serbiensis.
Signensis, Zengg (Croatie), Iohannes 1333, 1338.
Signini, Segni (Italie centr.), Bartholomaeus 1333.
Silvensis, Silves (Portugal), Iohannes 1313.
Siriquensis, Rodulphus 1328, 1330.
Suacinensis, Souzzo, Svac (Dalmatie), Benedictus 1317.
Suanensis, Soana (Italie centrale), Alemannus 1335.
Sulcitanensis, Sulcis (Sardaigne), Bonifatius 1328, 1330, 1332, 1333.
Surrensis, Sorra (Sardaigne), Arnaldus 1363.
Tartarorum dominium, Hieronymus 1313 ; Gulielmus 1317.
Taurisiensis, Tabris (Perse), Gulielmus 1330.
Tergestinensis, Trieste, Gulielmus 1328 ; Antonius 1363.
Terralbensis, Terralba (Sardaigne), Martinus 1330 ; Iohannes 1332, 1333.
Thelesinus, Teleso (Italie mérid.), Salernus 1296.
Thermopylensis, Thermopyles (Grèce), Nithardus 1354.
Tiniensis, Knin (Dalmatie), Thomas 1342.
Tribuniensis, Trebinje (Herzégovine), Iohannes 1354.
Trinopolensis = Thermopylensis.

Turtibulensis, Tortiboli (Italie mérid.), Egidius 1287 ; Marcellinus 1290, 1291 ; Nicolaus 1299, 1300.
Valaniensis, Valanea (Asie Mineure), Iohannes 1313.
Valonensis, Avlona (Épire), Iacobus 1338 ; Petrus 1354.
Veglensis, Veglia, Lambertus 1296.
Verdensis, Verden (Allemagne), Iohannes 1332.
Verulanus, Veroli (Italie centr.), Leotherius 1287.
Vrehensis (Épire), Franciscus 1354.
Wolprumensis, Wesprim (Hongrie), Franciscus 1335.
Wormaciensis, Worms, Salmannus 1330, 1332.
Xanchiensis, Avancius 1354.
Ysinensis = Iserniensis.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les listes qui précèdent pour y distinguer plusieurs catégories d'évêques. Quelques-uns d'entre eux sont titulaires d'un grand siège, et ordinairement leurs noms n'apparaissent dans les séries des lettres d'indulgence qu'un petit nombre de fois. Ces prélats ne faisaient que passer à la cour pontificale où les amenait quelque affaire particulière, et avaient hâte, sans doute, de regagner leur diocèse, où mille détails de l'administration les attendaient. Le seul intérêt qu'il y ait, d'ordinaire, à relever leur nom, revient à fixer une étape de leur itinéraire, ou à rappeler une date de leur histoire.

La plupart du temps les titres épiscopaux des prélats qui concèdent l'indulgence sont presque inconnus. Ce sont des sièges qui n'ont jamais eu grande importance, et qui ont depuis longtemps disparu. Ils appartiennent surtout à l'Orient latin, à l'Italie méridionale et aux îles. En parcourant les lettres d'une même période, on constate que les mêmes noms reviennent souvent, et que par conséquent les titulaires résidaient habituellement à la cour pontificale, à Rome ou à Avignon. Les uns, comme c'était le cas pour les évêques d'Orient, étaient chassés de leur ville épiscopale par les événements politiques ; d'autres, on peut le croire,en étaient éloignés par un besoin d'activité qu'un diocèse trop réduit ne pouvait satisfaire, ou encore par le manque de ressources dans un pays pauvre et médiocrement peuplé. Ces prélats trouvaient sans doute, dans l'entourage du pape, le moyen de se rendre utiles et une situation conforme à leur dignité. On sait que d'autres

offraient leurs services comme auxiliaires dans les grands diocèses de la chrétienté. Ce que nos listes nous apprennent encore, c'est que l'on semble n'avoir mis aucun empressement à supprimer les sièges où la résidence était devenue désormais impossible, mais que, dans l'espoir peut-être d'une restauration, de nouveaux titulaires remplaçaient ceux qui venaient à faire défaut. On y trouvera donc une contribution importante à l'histoire des évêchés *in partibus infidelium*. A cette histoire se rattachent bien des épisodes mal connus. Dans la lettre de 1342 pour Merchten, nous avons rencontré Bernardus Ganensis episcopus, ailleurs Gayensis. C'est un personnage peu recommandable [1], qui avait, par ambition, quitté son monastère, et usurpé le titre d'évêque de Ganos ; on ne sait qui lui avait conféré la consécration épiscopale, si tant est qu'il l'eût reçue. Il avait fait des ordinations qui durent être renouvelées sous condition,et le pape Jean XXII, qui fut forcé d'intervenir, parle de lui en ces termes : *Bernardus, ordinis eremitarum sancti Augustini professus* [2], *superioris sui licentia non obtenta, sibi dari ignotum episcopalem titulum procuravit, seque fecit in episcopum Gannensem, licet Gannensis ecclesia sit ignota nec de eius metropoli certitudo aliqua habeatur, per quosdam episcopos consecrari.* Il fut impliqué sous le même pontificat dans un procès criminel, et ses biens furent confisqués. Plus tard, son innocence fut reconnue, et dans la lettre par laquelle le successeur de Jean XXII,Benoît XII, ordonnait de lui restituer ses biens, il est nommé *dilectus filius Bernardus ordinis Heremitarum sancti Augustini, qui se olim faciebat Gannensem episcopum nominari* [3]. Cette lettre est du 5 novembre 1337. Comment Bernard a-t-il pu en 1339, 1340, 1341, 1342, 1343, 1344, 1348 [4], reprendre dans les lettres d'indulgence le titre d'évêque que les papes lui contestaient solennellement, et encore d'un diocèse dont la cour pontificale ignorait l'existence ? Les mêmes lettres renferment

[1] J. M. VIDAL, *Bernard Gasc soi-disant évêque de Ganos*, dans *Mélanges Léonce Couture* (Toulouse, 1902)., p. 137-59.

[2] M. Vidal, p. 156, écrit : *professor.*

[3] VIDAL, t. c., p. 157.

[4] U. BERLIÈRE, dans *Revue Bénédictine*, t. XXVIII (1911), p. 101.

d'autres détails inexpliqués. *Petrus Calliensis* avait été déposé en 1328, et remplacé ; *Galganus Aleriensis* [1] avait été transféré à Cefalù le 20 novembre 1342 ; *Vincentius Marianensis* avait passé du siège de Mariana à celui de Patti le 27 novembre 1342. Néanmoins, ils prennent tous les trois leur ancien titre dans la lettre du 6 mars 1343, comme dans celle du 12 août 1342. Nous avons signalé un fait analogue à l'occasion d'autres lettres, dont l'authenticité ne peut pas être davantage mise en doute. C'est à se demander si des secrétaires infidèles ne continuaient pas, après le départ de leurs maîtres, à se servir de leur sceau, trompant ainsi de trop naïfs solliciteurs toujours prêts, sans doute, à récompenser leur zèle. La preuve n'est pas faite, et il se peut que la solution soit moins simple. Nous ignorons trop dans quelles conditions les lettres étaient rédigées et authentiquées pour qu'il nous soit permis d'insister davantage.

Les irrégularités qu'il nous a été possible de relever suffisent à montrer que les listes épiscopales fournies par les lettres d'indulgence doivent être employées avec circonspection, que les problèmes qui s'y rattachent ne sont pas seulement d'ordre paléographique, et que les origines des sièges *in partibus* sont encore pleines de mystères.

Les lettres cardinalices n'offrent, sous ce rapport, aucune obscurité. Les cardinaux, dont l'énumération suit ou précède l'adresse de la lettres,sont ordinairement des personnages suffisamment connus. Leurs noms et titres ne sont pas toujours énoncés de la même manière. En 1412, Gheel, nous lisons :

> Nos miseratione divina Antonius archiepiscopus tituli [2] Sancte Susanne, Aquileiensis vulgariter nuncupatus ; Iohannes archiepiscopus tituli [2] Sancti Petri ad vincula vulgariter Ulixbonensis nuncupatus *etc.*

En 1418, Bois-le-Duc :

> Nos miseratione divina Antonius episcopus vicedecanus Bononiensis, Iohannes tituli Sancti Sixti Ragusinensis,

[1] La lettre du 6 mars 1343 écrit : *Paganus Aleriensis.* Il est probable qu'un nom a été sauté. On peut rétablir, en s'aidant de la lettre du 12 août 1342 : *Paganus <Sagonensis, Galganus> Aleriensis.*

[2] L'éditeur a omis le mot *titulus* ; il a été embarrassé, sans doute, comme d'autres l'ont été, par le sigle *tt.*

Antonius tituli Sancte Susanne Aquileiensis, Gabriel tituli Sancti Clementis Senensis etc.

En 1449 (Venise) :

Franciscus episcopus Portuensis, Iohannes episcopus Praenestinus et Tarentinus, Georgius tituli S. Anastasiae de Flisco presbiter, Bessarion tituli SS. Duodecim apostolorum Nicenus presbiter, etc.

Parfois les titres cardinaliçes sont séparés des titres épiscopaux de chacun ; comme dans la lettre 1465, Ratisbonne :

Guillermus episcopus Ostiensis, Alanus Sancte Praxedis, Iohannes Sancti Laurentii in Damaso, Angelus Sancte Crucis in Hierusalem, Berardus Sancte Sabine et Bartholomeus Sancti Clementis titulorum presbiteri, miseratione divina sacrosancte ecclesie cardinales Rothomagensis, Avenionensis, Zamorensis, Reatinus, Spoletanus et Ravennas vulgariter nuncupati.

Il nous reste à ajouter un mot sur les lettres collectives d'évêques datées d'ailleurs que de la résidence pontificale.Elles se conforment souvent au style des lettres d'Avignon en ce qui concerne la suscription : les noms des évêques font suite à l'adresse. Quelquefois cependant, la lettre est rédigée au nom d'un seul, et suivie des adhésions des autres prélats. Rappelons celle de 1239 pour Calatayud [1].

Dans la pièce qui constate que vingt-cinq évêques ont donné des indulgences pour Saint-Magloire de Faenza, l'archevêque de Ravenne Philippe vient en tête avec une formule complète. Les autres suivent ainsi : *Eodem modo et iisdem verbis dominus Iacobus Dei gratia Faventinus episcopus... unum annum et XL dies in Domino relaxat.* Le secrétaire de l'évêque du lieu qui rédige l'instrument complet atteste : *indulgentias supra scriptas munitas sigillorum* (sic) *episcoporum vidi et legi ac eorum sigilla diligenter aspexi et cum diligentia consideravi* [2].

L'évêque du Mont-Cassin, Angelus, en 1362, termine une lettre d'indulgence donnée en son nom par ces mots : *Rogantes reverendos patres et fratres nostros alios dominos archiepiscopos et episcopos quod super his si placet similem indulgentiam largiantur.* Les sceaux attestent que quatorze évêques ont répondu à l'invitation.

[1] *España Sagrada*, t. XLIX, p. 416.

[2] MITTARELLI, *Annales Camaldulenses*, t. V, app., p. 213.

Une clause semblable termine la lettre donnée en 1411 par l'évêque de Cracovie, Pierre : *aliisque reverendis patribus in Christo eandem facultatem similes indulgentias tribuendi damus et concedimus per presentes*. Deux évêques, Sbigneus de Laodicée et Nicolas de Gnesen, ajoutent leur adhésion confirmée par leur sceau. En 1423, l'évêque Albert émet une pièce analogue, où il permet de faire des concessions semblables *omnibus et singulis patriarchis, primatibus, archiepiscopis, episcopis et quibusvis antistitibus catholicis gratiam sedis apostolice et communionem Christi fidelium obtinentibus*. Trois évêques adhèrent dans la même forme que pour la lettre précédente.

Après avoir parlé des lettres épiscopales et des lettres cardinalices, il faudrait s'occuper de celles qui sont données à la fois par des cardinaux et des évêques. Le cas est si rare, qu'il n'y a vraiment pas lieu d'en faire une catégorie. Ce sont des exceptions à signaler. Indiquons la lettre du 2 avril 1332 pour l'église Saint-Nicolas de Meran : « le cardinal diacre du titre de S. Théodore et quatre évêques [1] » concèdent l'indulgence. La pièce est inédite. On en cite une autre du 27 février 1412, qui a été imprimée d'après un texte de cartulaire et non d'après un original. En voici le début :

> Universis et singulis presentes litteras inspecturis, nos miseratione Dei Henricus episcopus Sabinensis, Neapolitanus vulgariter nuncupatus, Petrus tituli Sancte Praxedis dictus Hyspanensis, Franciscus tituli Sanctorum Quatuor coronatorum dictus vulgariter <Burdegalensis>, Iordanus tituli Sancti Laurentii in Damaso dictus de Ursinis, Franciscus tituli Sancte Crucis in Ierusalem, Veneciarum, Iohannes tituli Sancti Petri ad vincula dictus Vlixbonensis, Thomas tituli Sanctorum Iohannis et Pauli dictus Tricaricensis, presbiteri, Ludovicus Sancti Adriani dictus de Flisco, Landulphus Sancti Nicolai in Carcere Tuliano Barensis et Franciscus Sanctorum Cosmae et Damiani dictus Florentinus, dyaconi sacrosancte Romane ecclesie cardinales, et Gregorius Vespurniensis, Iohannes Barinariensis, Franciscus Ostensis, Iohannes Gasginnensis, Angelus Aurinensis, Iohannes Theanensis, et Sanzcius Aurinensis ecclesiarum episcopi, salutem in Domino sempiternam.

[1] OTTENTHAL-REDLICH, *Archiv-Berichte aus Tirol*, t. I, p. 377, n. 2017.

Elle se termine ainsi :

> **Singuli nostrorum cardinalium centum dies indulgentiarum de iniunctis eis penitenciis in Domino misericorditer relaxamus ; ac quilibet nostrorum episcoporum predictorum XL dies indulgentiarum modo simili concedimus et donamus, dummodo etc.** [1].

L'authenticité de cette pièce ne nous paraît pas au-dessus de tout soupçon.

Nous avons une lettre datée du 6 octobre 1426 de Matrei en Tirol, et donnée au nom du cardinal légat, Jacques Orsini, et des évêques Jacques d'Urbin et Bernard de Cavaillon en faveur de l'église de Steinach [2].

Le protocole final de nos lettres est des plus simples. D'abord la formule consacrée : *in quorum testimonium sigilla nostra presentibus sunt appensa.* Quelques pièces sont parvenues jusqu'à nous avec la série complète de leurs sceaux. C'est l'exception, et bien des fois il ne reste que les cordons d'attache. Fréquemment, sur le pli, au-dessus de chaque sceau, le nom de l'évêque correspondant se trouve écrit, et les éditeurs consciencieux relèvent cette particularité [3]. Je crains qu'on n'ait pris parfois ces noms pour des signatures. Ainsi à la fin de la lettre de 1307 pour Cervario, qui débute, selon la règle, par la suscription des évêques, Gattola écrit : *Locus sigillorum pendentium in cera rubea. Subscriptiones predictorum archiepiscoporum et episcoporum numero quatuordecim* [4]. On s'étonne aussi de la mention des signatures à propos d'une lettre de 1287 pour Fulda [5]. L'inspection des originaux trancherait définitivement la question, mais il est improbable qu'un document fait sur le modèle d'Avignon et scellé régulièrement ait en outre porté des signatures.

Il arrive que le nombre des sceaux ne corresponde pas à celui des évêques cités dans la suscription, quelqu'un des

[1] SILFVERSTOLPE, *Svenskt Diplomatarium*, t. II, p. 475.
[2] OTTENTHAL-REDLICH, *Archiv-Berichte aus Tirol*, t. II, p. 329.
[3] Ainsi BOEHMER-LAU, *Codex diplom. Moenofrancofurtanus*, t. I, p. 295.
[4] GATTOLA, *Historia abbatiae Cassinensis*, t. I, p. 538.
[5] HARTZHEIM, *Concilia Germaniae*, t. III, p. 736.

prélats qui avaient donné leur adhésion n'ayant pas été trouvé au moment de l'apposition des sceaux. Il y a des exemples de lettres ayant plus de sceaux que de noms au début. Ainsi celle de 1355 pour Ulm est munie de dix-huit sceaux, alors que dix-sept évêques seulement figurent dans la suscription [1]. Jean de Cassano, dont le nom manque, a peut-être été oublié, à moins qu'il n'ait adhéré tardivement. On ne s'explique pas dans la lettre de 1356 pour Marbourg, la présence de trois sceaux auxquels ne correspond aucun nom de la suscription.

Sur le pli est parfois inscrit le nom de l'intermédiaire qui s'est chargé d'obtenir l'indulgence, ainsi en 1282, pour Halberstadt : *Istam litteram comparavit frater Heinricus de Witenberch domui Halberstadensi in curia Romana.* Cette mention se place aussi sur le revers du parchemin : 1295, Saint-Gothard d'Hildesheim : *Daniel procuravit canonicus S. Crucis.* De même, 1295, Sainte-Marie-Madeleine d'Hildesheim : *Ego Hermannus Persicus clericus ecclesie sancte Marie Magdalene per annualem pensionem annexus apud sedem apostolicam constitutus hanc litteram indulgentie impetravi ad honorem beate Marie Magdalene et ob favorem prepositi et omnium dominarum.*

L'annonce des signes de validation est suivie immédiatement de la date.

La date du lieu, simplement : *Romae*, ou *Avenione*, ou toute autre localité. Nous ferons remarquer ici qu'au point de vue de la légitimité d'une pratique qu'il semble difficile de mettre d'accord avec la législation canonique, il y a lieu de souligner le grand nombre de lettres datées de la résidence du pape. Elles ne sortent pas, il est vrai, de la chancellerie pontificale, et on n'a aucune raison d'affirmer que les papes aient expressément approuvé ou positivement encouragé le système des lettres collectives. On peut même dire qu'ils n'ont guère surveillé de bien près cette pratique. Mais il est difficile de penser qu'elle ait pu s'établir et durer à l'ombre du trône pontifical sans une tolérance qui ressemble beaucoup à l'approbation tacite. C'est ainsi qu'un usage introduit subrepti-

[1] *Regesta episcoporum Constantiensium*, n.5202. Aussi 1296, Raabs.

cement peut se dépouiller, par le silence de l'autorité, de son vice d'origine.

A la date du lieu, s'ajoute souvent dans les lettres cardinalices : *in domibus nostrarum solitarum residentiarum*, ou *in domibus nostris*. Quelques lettres épiscopales portent : *in palatiis nostris*, 1316, St Pölten, 1332, Zerbst ; d'autres : *Rome, apud Sanctum Petrum*, 1289, Bruxelles ; *Avinione apud sedem apostolicam*, 1317, Halberstadt ; *Laterani*, 1300, Frankenberg.

Suivent le jour et le mois : *die XVIII mensis novembris*, qui font très souvent défaut dans les lettres épiscopales. Rarement, le jour est indiqué à la manière romaine : *XII kal. april.* 1289, Cologne, Mariengarten. Quelquefois le mois seul est marqué : *mense novembri*. Exceptionnellement la date est exprimée par une formule liturgique : *die SS. martyrum Cristofori et Cucuphati*, 1513, Hofvin ; *die S.Calixti pape*, 1435, Eidsberg.

L'année : *anno domini tricentesimo*, ordinairement d'après le style de l'Incarnation, et l'année du pape régnant : *pontificatus domini Bonifacii pape octavi anno sexto*. A l'année s'ajoute quelquefois l'indiction, 1297, Göttweig ; 1289, Bruxelles ; 1289, Dietkirchen ; 1363, Bruxelles ; ou encore d'autres signes chronologiques : *datum Spire MCCCIX, IV nonas septembris, epacta VII, concurrente II, ind. VII*, 1309, Eichstätt. Le cas échéant la vacance du siège est indiquée : *Datum Romae, anno millesimo ducentesimo octuagesimo septimo, pridie kal. iunii, apostolica sede vacante, epacta quarta, concurrente II, indictione decimâ quinta*, 1287, Narni. Lorsque l'indulgence est octroyée par les pères d'un concile, cette circonstance est ordinairement notée : *Datum Herbipoli in concilio anno Domini MCCLXXXVII, domini Iohannis Tusculani episcopi, dominica laetare*. A Bâle, en 1437 : *Concilio generali vigente*.

§ 2. *Le texte des lettres collectives.*

Il suffit de parcourir quelques-unes de nos lettres pour s'apercevoir que l'entrée en matière est assez peu variée, et que les mêmes formules reviennent fréquemment. A lire les traités du moyen âge et les formulaires, on croirait qu'il y a des préambules obligés pour les lettres d'indulgence d'une

catégorie déterminée, par exemple : *pro pauperibus monialibus, pro ponte constituendo, pro ecclesia reparanda, pro hospitali* [1], ou que certaines formules sont réservées au pape, d'autres aux évêques [2]. Le *Formularium instrumentorum ad usum Romane curie* [3] donne une collection de préambules très variés pour divers sanctuaires, d'après qu'ils sont dédiés à la Sainte Trinité, au Saint-Sacrement, au Saint Esprit, à la Sainte Croix, à la Sainte Vierge, à S. Jean Baptiste, à S. Michel, à S. Étienne, à S. Martin, à S. Nicolas. Il y a aussi des rédactions intitulées *communis*. En pratique la plupart de ces formules peuvent servir et servent en effet pour toutes sortes de lettres d'indulgence. Il n'y en a pas, surtout, qui soient propres aux lettres collectives. Les évêques adoptent celles qui sont usitées dans les lettres simples. Voici quelques-unes des formules les plus employées :

Ad divine laudis obsequium. 1300, Lambach.

Alma (al. *pia*) *mater ecclesia*, d'usage très fréquent.

Licet is de cuius munere venit. Rappelle la collecte du XII[e] dimanche après la Pentecôte. C'est une des formules banales.

Quanto frequentius fidelium mentes. 1475, Bormühl, 1483, Montecassino.

Quoniam ut ait apostolus. Très fréquente. C'est la formule recommandée par le concile de Latran.

Sanctorum meritis inclyta gaudia. Début emprunté à l'hymne du Commun de plusieurs martyrs.1289, Ordre Teutonique, 1334, Majorbio.

Splendor paterne glorie. 1299, Calatayud, et souvent après. Quelquefois avec la variante : *Splendor paterni luminis.*

Si iuxta sententiam Sapientis. 1317, Rebecq.

Virgo venustissima et omnium virtutum floribus insignita est une formule réservée aux sanctuaires de la Vierge. 1294, Camp, 1295, Aix-la-Chapelle, 1296, Cologne.

Vite perennis gloria. 1290, Sainte-Croix, 1291, Dobbertin.

[1] ROCKINGER, *Iohannis Bononiensis Summa*, dans *Quellen zur bayerischen und deutschen Geschichte*, t. IX, p. 702-704.

[2] ID., *Bernoldi Caesariensis Summula dictaminis*, ibid., p. 911-13.

[3] HAIN, n. 7275.

Les autres préambules que nous pourrions citer sont d'un usage moins courant. En général les considérations développées dans ces formules n'ont pas un lien très étroit avec l'exposé qui suit. Il y a pourtant des exceptions. Voici, par exemple, une introduction qui a le mérite d'annoncer assez clairement ce qui va suivre :

Cum scriptum sit quod sanctum et salubre est pro defunctis exorare ut a peccatis solvantur, nos volentes propterea Christi fidelium mentes ad orandum pro defunctis fidelibus caritativis invitationibus et exhortationibus inducere et excitare ut Christi fidelium defunctorum anime, que ex dono Dei in purgatorio pro peccatis suis delendis detente sunt, a peccatorum nexibus absolvantur et ad celestis patrie gaudia introire feliciter mereantur etc. 1325, Halberstadt.

Les indulgences sont accordées à ceux qui accompliront certains actes de dévotion en faveur des âmes du purgatoire.

Le préambule, quel qu'il soit, tantôt développé, tantôt réduit à une seule phrase, est toujours la partie la moins importante de la lettre, et il faut approuver les éditeurs soucieux de ne pas encombrer leurs publications d'un fatras inutile, qui se contentent de l'indiquer par les premiers mots. C'est après le préambule que commence le texte proprement dit, ou l'exposé.

L'exposé, auquel on donne parfois le nom de *narrativa*, débute par une incidente, presque invariablement la même : *Cupientes igitur*, qui rattache à ce qui précède, comme une application des principes qui viennent d'être énoncés, toute la suite du document. C'est le commencement d'une longue période qui dit en substance : « Comme d'autre part nous voulons favoriser telle entreprise, tel établissement qui nous a été recommandé, nous accordons, à telles et telles conditions, une indulgence. » C'est l'exposé complété par le dispositif.

L'essentiel de la partie narrative consiste à énoncer le motif de la concession, à déterminer l'œuvre en faveur de laquelle l'indulgence a été sollicitée, avec indication de la ville, du village, du diocèse où elle a son siège. C'est une église ou une chapelle à construire, à restaurer, à meubler, à entretenir ; c'est un autel sur lequel on attire la pieuse attention des fidèles ; c'est un couvent à soutenir, une léproserie ou un hospice à fonder ; un pont à établir, une route

à tracer, un port à creuser. On sait que ce sont là les œuvres principales inspirées par la piété et la charité qui ont fait, au cours du moyen âge, demander des indulgences à l'autorité compétente. Presque toutes ces catégories d'entreprises où l'art, la bienfaisance, l'utilité publique sont si particulièrement intéressés sont représentées dans les lettres collectives, notamment la construction des ponts ; les indulgences y ont joué un si grand rôle que le nom d'indulgence « pour les ponts » a souvent servi à désigner le genre tout entier. Le pont de Maestricht en 1284, celui d'Esslingen en 1286, celui de Francfort-sur-le-Mein en 1300, celui de Dresde en 1319, celui de Trèves avant 1344, ont été construits en partie avec les sommes recueillies au moyen de lettres collectives.

Celles-ci ont souvent pour objet principal d'encourager la visite de certains sanctuaires, de répandre quelque nouvelle dévotion ou de promouvoir le culte d'un saint. Parmi les monuments les plus anciens de ce que les Bollandistes appellent la *Gloria postuma*, il faut citer, pour plusieurs bienheureux, les lettres collectives attachant des indulgences à la visite de leurs tombeaux. Citons S. Léopold (1326, Klosterneuburg), Altman de Passau (1300, Passau), Hildegarde (1324, Bingen), Benvenuto de Recanati (1330, Recanati), Marie la Misérable (1363, Woluwe), Jeanne de Signa (1517, Signa).

La concession des lettres d'indulgence se rattache parfois à quelque calamité publique. Les considérants signalent fréquemment des incendies d'églises ou de monastères : par exemple, en 1289, dans les lettres données pour les Bénédictins et les Frères Mineurs. Il y a lieu pourtant de ne se servir de ces indications qu'à bon escient, et de distinguer le fait de la formule qui l'enveloppe. Voici par exemple ce qu'on lit dans un formulaire sous la rubrique *Pro ponte* :

> Cum itaque, sicut accepimus, in loco passus N. dioecesis N. consueverit esse quidam pons magnus et notabilis super quo quadrige, equi, gentes et animalia transire solebant, qui propter guerrorum turbines quibus partes ille diucius afflicte fuere et aquarum tam riparie predicte quam maris prodeuntium inundationes non modicum diruptus et in totalem ruinam collapsus est, ob cuius pontis defectum quamplurium personarum et bestiarum in eadem riparia mors secuta est, et nisi provideatur... [1].

[1] *Formularium instrumentorum ad usum Romanae curie*, f. 72v.

Pareil exposé, inséré dans une lettre d'indulgence, ne nous apprendrait qu'une chose, c'est que le pont a besoin de réparation.

L'occasion de la concession étant exposée, les évêques énoncent les conditions de l'indulgence, qui est accordée à tous ceux qui les rempliront, sans aucune distinction entre les diocésains et les étrangers.

Une disposition préalable est exigée de tous : c'est le regret des péchés commis et la confession : *omnibus vere penitentibus et confessis*. C'est une clause indispensable, toujours énoncée en tête de la série.

Les conditions ultérieures sont de deux espèces. Les unes sont attachées à un jour déterminé ; les autres laissent au fidèle le choix du moment. En parcourant les lettres collectives par ordre de dates, il est aisé de constater que la tendance à multiplier les occasions de gagner l'indulgence se fait constamment sentir, et s'accentue de plus en plus.

D'abord la liste des jours où pèlerins ou visiteurs profiteront de la faveur accordée s'allonge insensiblement. En 1283, à Kemnade, les jours de visite indulgenciée sont les suivants :

Les fêtes de la Sainte Vierge.

L'anniversaire de la dédicace de l'église.

Le jour de la fête de Ste Marguerite.

Tous les jours des octaves de ces fêtes.

En 1284 on est invité, moyennant indulgence, à visiter le monastère d'Altenburg aux jours suivants :

Les fêtes de Notre-Seigneur : Noël, Pâques, Ascension, Pentecôte.

Les fêtes de la Sainte Vierge.

Les fêtes de S. Michel, de S. Jean Baptiste, des apôtres Pierre, Paul, Jacques, Jean et André.

Les fêtes des SS. Lambert, Benoît, Martin et Nicolas.

La fête de Ste Catherine.

La fête de tous les Saints.

La fête de la Dédicace.

La lettre de 1289, pour l'église Saint-Nicolas de Coire, fixe les jours suivants :

Les fêtes de Notre-Seigneur : Noël, Pâques, le Vendredi-Saint, la Pentecôte.

Les quatre fêtes de la Sainte Vierge.

Les fêtes des SS. Jean Baptiste, Jean l'évangéliste, Pierre et Paul et des autres apôtres.

Les fêtes des SS. Dominique, Pierre martyr, Augustin, Nicolas.

Les fêtes des SS^{tes} Catherine et Madeleine.

Les jours de dédicace de l'église et de tous les autels.

Les fêtes des patrons de l'église.

Les jours de l'octave de toutes les fêtes citées.

On pourra gagner l'indulgence accordée en 1300 à l'église de Lambach aux fêtes du Sauveur, parmi lesquelles on cite maintenant la Circoncision et l'Épiphanie ; aux fêtes de la Sainte Vierge, cette fois au nombre de cinq, celle de la Conception s'y ajoutant ; aux fêtes des saints dont l'église possède des reliques ; aux fêtes des apôtres Pierre et Paul ; à la Toussaint ; aux fêtes de S. Jean l'évangéliste, de S. Benoît, des SS. Étienne, Laurent, Vincent, Blaise, Martin et Nicolas ; aux jours de dédicace de l'église et des chapelles ; durant les octaves de toutes ces fêtes.

La liste de 1327, pour Bruges, ajoute aux fêtes du Seigneur le Jeudi-Saint et la Fête-Dieu ; aux fêtes des apôtres celles des évangélistes, puis les deux fêtes de la Sainte Croix ; les fêtes des SS. Étienne, Laurent, Georges, Vincent, Fabien et Sébastien, Nicolas, Martin, Grégoire, Augustin, François, Dominique, Ambroise, Donatien ; des saintes Marie Madeleine, Catherine, Marguerite, Quitérie, Foi, Claire, le tout avec les octaves. Puis les dimanches de l'avent et du carême.

Dans la lettre de 1360 pour Saint-Anschaire de Brême, il y a toutes les fêtes du patron, les fêtes du Seigneur plus celle de la Sainte Trinité, celles de la Sainte Croix, de la Vierge, de S. Jean Baptiste, des apôtres et des évangélistes, des docteurs, de la Toussaint, des trépassés, la dédicace de l'église et la consécration des autels, les fêtes des SS. Étienne, Laurent, Martin, Willehad, Nicolas, des saintes Marie Madeleine, Catherine, Barbe, Marguerite, Élisabeth, Gertrude, Scolastique, Lucie, Dorothée, les octaves, tous les dimanches et les samedis, et même, pour ceux qui prieront devant la croix, les vendredis [1].

[1] Dans la lettre de 1289 pour Mechtern, la liste des fêtes se complète ainsi : *singulis dominicis, diebus infra resurrectionem et pen-*

Les listes ne se répètent pas exactement, la même année, dans toutes les lettres, et les fêtes des saints sont choisies ordinairement d'après le calendrier de chaque église. On notera la popularité universelle de S. Martin, de S. Nicolas, de Ste Catherine. Pour augmenter le nombre des jours privilégiés, l'usage s'introduit insensiblement d'assimiler aux fêtes certains jours de la semaine ou du mois : le premier dimanche du mois (1295, Forli) ; les dimanches et les vendredis (1290, Brunswick, 1299, Ribnitz) ; les dimanches et le premier jeudi du mois (1300, San Severino) ; tous les vendredis en l'honneur de la passion du Sauveur (1356, Brunswick) ; le troisième dimanche du mois et tous les lundis (1449, Venise) ; tous les mardis (1284, Kölbigk) ; outre les dimanches tous le jours de carême (1300, Pède-Sainte-Anne) ; les dimanches de l'avent et du carême, les jours des Quatre-temps et les Rogations (1296, Raabs).

Les exemples qui précèdent sont empruntés aux lettres épiscopales. Celles qui émanent d'un groupe de cardinaux semblent attester, du moins vers le milieu du XVe siècle, une réaction contre le développement exagéré du calendrier des indulgences. La lettre de 1412 pour Gheel ne diffère encore en rien, sous ce rapport, de celles qui viennent d'être rappelées. Mais par un contraste très marqué, les dix-neuf cardinaux qui donnent la lettre de 1449 pour la chapelle de Saint-Théodore à Venise ne mentionnent plus que le lundi de chaque semaine et le troisième dimanche du mois. La lettre de 1475 pour Saint-André de Brunswick accorde l'indulgence à ceux *qui in dicti Sancti Andree, Nativitatis Domini N. Iesu Christi, sancte Pentecostes, Assumptionis beate Marie Virginis et dedicationis dicte ecclesie festivitatibus a primis vesperis usque ad secundas vesperas singularum festivitatum huiusmodi inclusive eandem ecclesiam devote visitaverint annuatim.*

En 1475, dans la lettre donnée à la chapelle Sainte-Barbe de Bormühl, les jours spécifiés sont en plus petit nombre encore : Ste Barbe, Pâques, Pentecôte, Assomption, Dédicace. En 1499, l'indulgence est accordée à ceux qui visiteront la chapelle de l'hôpital de Thorn aux fêtes de S. Étienne, de S. Mathias,

tecosten, ce qui ferait près de cent jours. L'éditeur a mal ponctué. Lire : ***singulis dominicis diebus infra resurrectionem et pentecosten.***

le dimanche Misericordias Domini, le dimanche qui précède la Saint-Martin et le jour de la Dédicace.

Que des règlements restrictifs aient été portés, les exemples cités ne permettent pas d'en douter. Ajoutons-en un qui fait comprendre la portée de ces restrictions et en même temps montre que les solliciteurs, avec la complicité des prélats, savaient ingénieusement en atténuer les effets. A peu de jours de distance, le 20 octobre, le 1 novembre et le 10 novembre 1492, le même groupe de quatre cardinaux accorde des indulgences à l'église Sainte-Walburge de Zutphen. Les trois lettres sont rédigées dans les mêmes termes, sauf en ce qui concerne les fêtes auxquelles l'indulgence est attachée. Dans la première ce sont les fêtes de S. Jean l'évangéliste, de la Purification, de l'Annonciation, de S. Matthieu et de la Dédicace. Dans la seconde, les fêtes des SS. Philippe et Jacques, Pierre et Paul, de la Visitation, de S. Jacques, de la Dédicace. La troisième ajoute à la fête de la Dédicace — dont la répétition doit avoir sa raison d'être — celles des SS. Simon et Jude, de S. André, de la Conception de la Vierge, de S. Thomas. Il semble qu'on en était arrivé à ne pas dépasser le nombre de cinq jours. Les octaves étaient exclues, et il était spécifié que la visite devait se faire *a primis vesperis usque ad secundas vesperas inclusive.* Le texte de deux lettres de la même, date 21 mars 1475, pour Muldorff ne diffère de même que par la liste des cinq fêtes : la Fête-Dieu, la Saint-Pierre et Paul, la Nativité de la Sainte Vierge, l'Assomption, la Dédicace d'une part ; Noël, Pâques, la Pentecôte, Ste Marguerite et la Dédicace (noter encore cette répétition) de l'autre.

A la visite de l'église, fixée à des jours déterminés, viennent se joindre ordinairement des actes de piété ou une série d'œuvres méritoires qui donnent le droit, n'importe quel jour, de gagner l'indulgence. Là aussi la tendance à multiplier les occasions et à imposer des conditions de plus en plus faciles se fait jour constamment. Dans la lettre de 1283 pour les religieuses de Sainte-Marie-Madeleine, les seuls bénéficiaires de l'indulgence sont ceux *qui ad structuras sive sustentacionem sepedictam sanctimonialium conventuum manus porrexerint adiutrices.* Ces trois derniers mots sont l'expres-

sion consacrée dans les lettres d'indulgence pour désigner l'aumône ou la contribution en argent. Les lettres de 1284 pour les Dominicains d'Olmütz s'en tiennent de même, outre la visite de l'église, à cette simple condition.

Bientôt on entre dans le détail, et de nouvelles pratiques de piété ou de charité sont suggérées.

En 1289 (Saint-Magnus de Brunswick), l'indulgence est accordée à ceux qui *vel manus porrexerint adiutrices,seu etiam in extremis laborantes quicquam facultatum suarum vel quocumque alio modo miserint seu donaverint, seu qui in summis festivitatibus et diebus dominicis processionem et cruces, et corpus Domini, cum sacerdos infirmum visitaverit, cum devotione secuti fuerint.*

La même année la lettre donnée pour Sainte-Gudule de Bruxelles accorde l'indulgence à ceux qui *ad structuram eiusdem ecclesie, opere sumptuoso inchoatam, manus porrexerint adiutrices, aut in extremis laborantes quidquam facultatum suarum ad fabricam dicte ecclesie legaverint, sive pro animabus Willelmi dicti Blommart, Ingelberti dicti Pape de Zellebeke et Henrici dicti Calle fratrum, Aleidis uxoris Willelmi predicti atque Iute sororis eiusdem, quorum corpora in cimiterio ecclesie prefate sunt humata, et pro animabus omnium fidelium defunctorum orationem dominicam cum salutatione beate virginis pia mente dixerint.*

La lettre de 1300 pour Sanseverino, après avoir énoncé, d'après les formules usuelles, les jours où la visite du monastère procure des indulgences, continue, non sans revenir sur ces visites : *vel qui ad opus, luminaria, ornamenta, libros seu alia necessaria ipsi monasterio manus porrexerint adiutrices et qui in bona sua corporis sanitate seu etiam in extremis laborantes quicquam suarum legaverint facultatum, vel qui abbatis missam sollempnem audierint quando ipsum contigerit celebrare et qui eumdem cum corpore Christi infirmos visitantem associaverint et orationem dominicam cum salutatione Marie Virginis dixerint pia mente, et qui visitaverint dictum monasterium omni dominica et primo die iovis omnium mensium anni et qui fraternitati S. Laurentii, Andree apostoli et S. Bonaventure interesse voluerint et facere comitivam....*

On a remarqué ces clauses étranges qui semblent attacher une valeur particulière aux cérémonies accomplies par un

personnage déterminé. Ce n'est pas la première fois que l'on rencontre pareille stipulation. En 1287, l'indulgence est garantie à ceux qui *ad ecclesiam vel locum quemcumque pia mente convenerint ubi dilectus in Christo filius...rector capelle memorate missam sollempnem celebraverit seu dixerit verbum Dei.* Il s'agit du recteur de la chapelle de Gerolding. L'assistance aux sermons du prévôt Pabo ou d'un des chanoines de Klosterneuburg donne droit à une indulgence. Ceci en 1290. En 1296, la même faveur est réservée à ceux qui assisteront aux sermons de l'abbé de Neukloster ; en 1314, on tâche d'assurer par ce moyen un auditoire aux membres de la confrérie sacerdotale d'Aix-la-Chapelle. A Heiligenkreuz, en 1328, lorsque l'abbé prêche ou officie, les assistants participent à l'indulgence ; de même, en 1338, ceux qui se confessent au curé de Hal en Brabant.

On trouvera de nouvelles pratiques indulgenciées dans la lettre de 1317 pour Mondsee :

> **Qui nomen Christi audientes in divinis nominari obsequiis, in dicto monasterio et ecclesia, se inclinaverint reverenter, ac in elevatione corporis Christi in missis abbatis ipsius monasterii debite flexis genibus adoraverint, aut qui in serotina pulsacione campane ter salutationem angelicam devote dixerint, aut qui ad suum monasterium et alia ipsius monasterii et ecclesie necessaria manus suas porrexerint adiutrices, vel qui in extremis laborantes dicti monasterii (*sic*) ac ecclesie quidquam suarum legaverint facultatum, nos...**

Autre variété, la lettre de 1328 pour Heiligenkreuz :

> **Qui ad fabricam, luminaria, ornamenta aut quevis alia dicto monasterio necessaria manus porrexerint adiutrices, vel qui in dedicatione predicti monasterii vel infra octavas ad idem monasterium devote accesserint, aut in serotina pulsatione, secundum modum curie Romane, flexis genibus ter Ave Maria dixerint, vel qui in eorum testamentis aut extra, aurum, argentum, vestimenta aut aliqua alia charitativa subsidia dicto monasterio donaverint, legaverint aut donari vel legari procuraverint, seu qui missis, predicationibus, matutinis, vesperis religiosi viri domini abbatis dicti monasterii interfuerint, vel qui pro salubri statu fratris Michaelis monachi dicti monasterii, istius indulgentie impetratoris, dum vixerit, et anima eius, cum ab hac luce migraverit, et animabus omnium fidelium defunctorum orationem dominicam cum salutatione angelica pia mente dixerint.**

Une de nos dernières lettres épiscopales d'Avignon, qui se distingue d'ailleurs par plusieurs autres particularités, dépasse toutes les autres par les facilités qu'elle offre aux fidèles de gagner l'indulgence. Après une longue liste de fêtes où l'on est invité à visiter le monastère de Beuron, la lettre de 1362 énumère les conditions que voici :

> Qui... causa devocionis, oracionis aut peregrinacionis accesserint, seu qui missis, vesperis, predicationibus aut aliis divinis officiis in eisdem interfuerint, vel qui corpus Christi aut oleum sacrum infirmis cum portantur secuti fuerint, vel qui monasterium, ecclesiam ac cimiterium orando circuierint vel transierint, seu qui eorum sepulturas in eisdem elegerint, aut qui sepulturis mortuorum interfuerint, vel qui in serotina pulsacione campanarum ipsius monasterii vel ecclesie sex Ave Maria dixerint, seu qui ad fabricas dictis monasterio ecclesie, cappellis et altaribus supradictis luminaria, ornamenta, vestimenta, libros, calices, aurum, argentum, animalia,tam in eorum testamentis vel extra donaverint, legaverint, donari seu legari procuraverint, vel quovis alio <modo> dictis monasterio, ecclesie, cappellis et altaribus manus porrexerint adiutrices, seu qui ad reparacionem murorum, parietum et aliarum structurarum in dicto monasterio existencium, que non modicum paciuntur defectum propter ruinam murorum aliorumque edificiorum periculorum et defectuum eisdem imminencium aliquot caritativum subsidium fecerint, vel qui ligna, lapides, cementum, arenam, vel alia quecumque necessaria apportauerint vel adduxerint aut apportari vel adduci procuraverint, aut qui agros, vineas vel alias res quascumque dicti monasterii fideliter custodierint, laboraverint vel coluerint, seu qui pro salubri statu domini episcopi Constanciensis et pro dominis dictis de Zolr, de Hohenberg, de Furstenberg et de Nellenburg, sub quorum dominio dictum monasterium cum suis pertinenciis existit situatum, et pro aliis omnibus dominis et personis quibuscumque dictis monasterio, ecclesie, cappellis et altaribus benefactoribus, et specialiter pro anima domini Peregrini quondam ducis Allemanniae dicti collegii,monasterii et ecclesie fundatoris,necnon pro dominisConrado dicto Brusche preposito, Bertoldo dicto Swertfurbe custodi,Conrado Saxone, Burchardo Zigern, Iohanne Alwig, Bertholdo Sperling et Iohanne Simmler dicti monasterii canonicis, harum indulgenciarum ordinatoribus, impetratoribus et procuratoribus, eorum in dictis prepositura, custodia, canonicatibus in posterum successoribus et pro familiaribus, necnon pro domino Henrico dicto Wolvelin, rectore ecclesie parrochialis in Byengen, per quem presens gratia indulgenciarum in Romana curia est impetrata, et pro omnibus amicis, antecessoribus et successo-

ribus eorundem et pro animabus omnium benefactorum eorundem et omnium fidelium defunctorum in purgatorio existentium pie Deum oraverint.

Un manuscrit des Méditations sur la Vie du Christ de S. Bonaventure est précédé du résumé suivant d'une lettre d'indulgence, doublement intéressante, à cause de sa provenance. Elle est du milieu du XVe siècle, comme l'indiquent les noms des évêques :

Thomas nuper Herfordensis episcopus, Willelmus <Eborac. ep.>, Robertus Nevill Dunelmensis ep., Willelmus Percy Karliolens. ep. ac Iohannes Philipolensis ep., universis et singulis Christi fidelibus tociens quotiens super hunc librum aliquod capitulum devote perlegerint ad instanciam et rogatum fratris Christofori Braystanes monachi monasterii beate Marie Ebor. quadraginta dies indulgencie pie misericorditer et clementer singillatim et divisim concesserunt perpetuis temporibus durature. Item suffraganeus Londoniarum concessit XL^a^. Item suffraganeus Ebor. concessit XL^a^ dies [1].

La même lettre se lit en tête d'un manuscrit de Richard Rolle [2].

Les extraits que l'on vient de lire indiquent clairement dans quel sens se fit l'évolution et sous quelle poussée irrésistible s'élargissait sans mesure la voie où l'on était entré. La plupart du temps, le simple accomplissement des actes de piété signalés dans la concession donne droit à l'indulgence. La stipulation *quotiescumque*, *quandocumque*, *ubicumque* n'est pas toujours exprimée, mais elle est habituellement sous-entendue.

Les lettres d'indulgence nous permettent d'assister, sinon à la naissance du moins au développement de certaines dévotions. Ainsi dès 1317 (Halberstadt, Mondsee), un an avant la lettre du pape Jean XXII, il est fait mention de la *serotina pulsatio campanae* qui donne le signal de la prière : *qui flexis genibus ter Ave Maria dixerint* [3]. Cette dernière formule est

[1] R. M. Woolley, *Catalogue of the Manuscripts of Lincoln Cathedral Chapter Library* (Oxford, 1927), p. 163.

[2] Le manuscrit de Rolle est le Mm. 5. 37 de la bibliothèque de l'Université de Cambridge. Ibid., p. 163-64.

[3] Sur les origines de l'Angelus voir Esser, *Das Ave-Maria Läuten*, dans *Historisches Jahrbuch*, t. XXIII (1902), pp. 22, 247, 775 ; U. Berlière, dans *Dictionnaire de théologie catholique*, t. I, p. 1278.

la plus fréquente ; elle n'est pas exclusive. En 1325, Amorbach, on rencontre celle-ci : *qui in serotina pulsatione campane tria Pater Noster et totidem Ave Maria devote dixerint;* en 1329, Gheel, cette autre : *qui in serotina pulsatione secundum modum curie Romane flexis genibus unum Ave Maria dixerint;* en 1362, Beuron : *sex Ave Maria.* Une lettre de 1333 pour Freiberg recommandant, avec d'autres pratiques, celle de l'*Ave Maria* au son de la cloche du soir, porte la note suivante sur le revers du parchemin :

> Nota dominus Iohannes Hofeman de Swydenitcz doctor sacre theologie episcopus Misnensis dedit omnibus in pulsu pro pace dicentibus unum Pater noster et tria Ave Maria XL dies indulgentiarum et unam carenam. Hic etiam instituit ut de mane pro Ave Maria seu pro pace pulsetur, eo quod antea solum de sero pulsabatur. Predictas XL dies et meretur quilibet non solum sub pulsu facto in sua parrochia orans, sed etiam sub pulsu aliarum ecclesiarum et claustrorum sicut idem dominus Friberg constitutus plebanis ibidem exposuit.

L'évêque Jean Hofmann occupa le siège de Meissen de 1427 à 1451 [1]. Plus tard l'usage s'introduit de dire l'Angelus trois fois par jour. Dans la lettre de 1513 pour Hofvin l'indulgence est accordée à ceux *qui matutinali ac serotina pulsatione etiam post summam missam secundum morem Romane ecclesie flexis genibus ter Ave Maria dixerint.*

Vers la même époque on encourage l'assistance au chant du *Salve Regina.* Ainsi en 1317 (Skaarup) : *qui ante altare virginis Marie eiusdem ecclesie cum Salve Regina cantatur interfuerint.* En 1359 (Gurk), on invite à être présent *dum Salve Regina decantatur.* En 1455 il est accordé des indulgences à l'église Saint-Nicolas de Freiberg, *in qua ob singularem populi devotionem singulis diebus serotino tempore Salve Regina ad laudem gloriosissime virginis Marie decantari fidelesque dicte ecclesie altaria visitare et cimiterium eiusdem, ubi corpora quiescunt defunctorum, circuire et pie orare pro*

[1] H. Ermisch, *Urkundenbuch der Stadt Freiberg,* t. I, p. 60. Une lettre du 27 juillet 1386 pour la cathédrale de Ripen accorde des indulgences *ad pulsum campane de sero et mane more Romane ecclesie Ave Maria angelicam salutationem flexis genibus trina vice dicentibus.* Pontoppidan, *Annales ecclesiae Danicae,* t. II, p. 229. L'authenticité de cette lettre n'est pas au-dessus de tout soupçon.

eisdem solent. Dans la même église, en 1460, est signalée la dévotion des vendredis de carême où l'on assiste *responsorio quod incipit Tenebrae factae sunt et eisdem diebus ob reverentiam passionis D. N. I. C. redemptoris nostri in eadem decantatur.*

Voici une autre pratique indulgenciée : *qui recitato in fine evangelii S. Iohannis: Verbum caro factum est, et auditis sacrosanctis nominibus Iesu et Marie genua sua devoto animo flexerint.* 1514, Bergen.

A Marbourg, au XIVe siècle se célébrait solennellement, le jeudi-saint, la cérémonie du *mandatum.* Elle fait l'objet de la lettre de 1356, dont nous extrayons un passage.

> Cupientes igitur, quod dominicum mandatum, quod in bona quinta feria in ecclesia parrochiali Marpurgensi peragitur ob memoriam et reverenciam divini mandati, quod dominus noster Ihesus Cristus lavando pedes suorum discipulorum perageret, ut et nos ita faciamus, in ecclesia parrochiali Marpurgensi, que fundata est in honore beate Marie virginis, sancti Iohannis Baptiste, Nicolai, Katherine, Elizabeth, Trinitatis, Passionis, Resurreccionis domini nostri Ihesu Cristi, et ob amorem divini et dominici mandati, de quo dominus noster Ihesus Cristus manu propria exemplum relinquens, ut illud mandatum sanctissimum ad memoriam congruis honoribus ab omnibus Cristi fidelibus iugiter veneretur, constituerunt, fecerunt et ordinaverunt discreti viri magister Theodricus, dominus Volpertus canonici ecclesie sancti Stephani Maguntinensis, Sifridus, Ludowicus dicti Divites de Marpurg fratres, Maguntinensis diocesis, propriis in personis vel successores et meliores opidi ibidem consistencium, facientes, ut omni anno in bona quinta feria pedes pauperum lavantur, osculantur more consueto, panem album cum oleribus, vinum, calciamenta et alia ad hoc requisencia tribuunt et dant, cum magna solempnitate celebrant et faciant ob remedium bone memorie domini Sifridi Divitis patris et matris eorum omniumque parentum vivorum atque mortuorum. Omnes autem confessos, contritos et cum devocione ad tale dominicum mandatum accedentibus*, ministrantibus, servientibus manus adiutrices porrexerint seu de bonis suis munus donaverint, legaverint, aut qui causa devocionis, oracionis seu* ecclesiam parrochialem pro defunctis fidelibus circuierint, communem oracionem inibi fecerint et specialiter pro anima dicti Sifridi et uxoris sue legittime, filiorum filiarumque suorum inibi ac alibi quiescentibus preces fuserint, ut anime eorum ac omnium fidelium defunctorum et parentum consanguineorum in ipso summo dominico mandato

*sic

> et in consorcio omnium sanctorum requiescant in pace, omnibus etc.

Les lettres collectives apportent donc une contribution importante à l'histoire des dévotions catholiques. Il va de soi qu'elles ne peuvent suffire à en éclaircir les origines, et que, sans parler des documents de tout ordre qui sont à consulter, il ne faut pas négliger les lettres d'indulgence simples.

Sans nous arrêter aux prières pour les défunts communément rattachées à la pratique de faire pieusement le tour du cimetière, nos lettres demandent souvent des prières pour des intentions déterminées : *pro pace universalis ecclesiae*, en 1302 (Hadershofen) ; *pro felici statu et pacifico regnorum Dacie, Suecie et Norwegie et eorumdem rege domino Erico et domina regina Margaretha et ecclesiarum nostrarum*, en 1397, Aarhusen.

Une lettre pour Engelberg, en 1363, ne contient que des stipulations de ce genre :

> Pro pace et bono statu sancte ecclesie, imperio Romano, et specialiter pro nobis et reverendis in Christo patribus et dominis, domino Heinrico episcopo Constantiensi, et domino Iohanne episcopo Basiliensi, nec non inclita domina Agnete olim regina Ungarie et spectabilibus dominis nostris, dominis ducibus Austrie, et nobili domino domino Friderico duce de Tegke suaque uxore legitima, et domina de Nellenburg sua sorore, domino Iohanne de Buttikon milite suaque uxore legitima ac religioso viro fratre Iohanne de Azzenbach ordinis fratrum predicatorum, qui pro presenti nostra indulgentia laboravit instanter, et pro fratre Iohanne de Sept. Anna, Elsina et Verena tam in vita quam post mortem nostram vel personarum aliarum prescriptarum.

Cette lettre ne vient pas d'Avignon, il est vrai. Mais celle de 1329 pour Koenigsveld est bien de cette provenance, et elle propose divers actes de piété

> pro animabus domine Elizabeth quondam regine Rom. et Lupoldi et Henrici liberorum suorum, quondam ducum Austrie, quorum corpora in monasterio de Künigsveld Constantiensis dioecesis in Christo requiescunt humata, et qui pro salubri statu domine Agnetis filie dicte Elizabeth quondam regine Hungarie dum vixerit et anima sua, cum ab hac luce migraverit, et animabus omnium fidelium defunctorum....

On est étonné de trouver mention, plus d'une fois, dans les lettres Danoises, des « empereurs » et l'on se demande com-

ment les évêques scandinaves sont amenés à les recommander aux prières des fidèles : en 1357 (Unlöse) *pro nostro aut ecclesiarum nostrarum statuque imperatoris salubri;* en 1360 (Snöde) *pro nostro et harum terrarum et imperatorum statu salubri;* en 1362 (Torne) *pro ecclesiarum nostrarum et regum Dacie imperatorumque harum terrarum* (sic). A propos de cette dernière lettre, l'éditeur Pontoppidan ne peut s'empêcher de faire cette remarque : « darinnen zu bemercken dass für *Imperatores harum terrarum* gebethen werden solte ». A quoi nous pourrons faire observer à notre tour qu'il fallait lire *impetratores harum litterarum*, et régulièrement *impetrator* et non *imperator* [1].

En effet, l'*impetrator*, qui a fait les démarches nécessaires pour obtenir l'indulgence, est, parmi les personnes nommées dans nos lettres, celle qui est le plus rarement oubliée [2]. Tantôt on lui garde l'anonyme, tantôt, et c'est le cas ordinaire, il est nommé : *pro felici statu magistri Mathei Boeschere impetratoris istius indulgentie ac pro anima eiusdem cum de medio sublatus fuerit ac pro animabus patris ac matris eiusdem ac parentum suorum*, 1317, Anvers. Les exemples abondent. Il est à croire que certaines personnes désignées par leur nom rentrent dans la catégorie sans que leur qualité d'*impetrator* soit exprimée : *qui pro animabus Corrandi de Pollingen sacerdotis, Corrandi eius patris et Alhaydis matris dicti sacerdotis... orationem dominicam cum salutatione angelica quotiescumque, quandocumque et ubicumque pia mente dixerint*, 1300, Polling.

Celui qui se chargeait de solliciter la lettre, prenait souvent sur lui les frais, comme c'est le cas de cet Herman de Colmar, *dicti Rouber, solventis et impetrantis presentes litteras*, 1324, Widen.

On demande également des prières pour des personnes spécialement méritantes, comme pour le procureur de l'hôpital

[1] Un autre éditeur malheureux a trouvé moyen d'en faire un assaillant : *impetitor*. Ainsi : *pro domino Iohanne presbitero horum impetitore*. C. v. Moor, *Codex diplomaticus*, t. III, p. 144.

[2] Sur l'*impetrator*, voir quelques indications intéressantes dans J. Rest, op. cit., p. 154-55.

de Bruges *pro fratre Iohanne Stoethoofdt eius hospitalis procuratore ac eius parentibus* (1332, Bruges). Les évêques aussi réclament quelquefois pour eux une part dans les prières des fidèles : *qui pro statu nostro prospero et felici ecclesiarum nostrarum* (1394, Overndrup) ; dans certaines lettres l'évêque du diocèse dont on attend l'approbation n'est pas oublié : *pro archiepiscopo Maguntinensi harum litterarum confirmatore* (1357, Wächtersbach), *pro salubri statu domini episcopi confirmatoris presencium* (1359, Broda).

Ayant énuméré les conditions à remplir par quiconque veut gagner l'indulgence, les évêques rappellent solennellement la source du pouvoir qu'ils vont exercer : *Nos de omnipotentis Dei misericordia et beatorum Petri et Pauli apostolorum auctoritate confisi*, formule qui se répète presque identiquement dans toutes les lettres. C'est à peine si elle apparaît avec une légère variante comme celle-ci : *de omnipotentis Dei misericordia et sue Matris piissime nec non beatorum Petri et Pauli apostolorum auctoritate confisi* (1289, Segenthal) ; ou celle-ci plus longue mais non autrement importante : *de nostri veri salvatoris misericordia dulcisque matris sue gratia nec non et beatorum Petri et Pauli apostolorum et omnium sanctorum meritis et precibus confidentes.*

Enfin, l'indulgence elle-même : *quilibet nostrum quadraginta dies de iniuncta sibi paenitentia misericorditer in Domino relaxamus.*

Il faut tout d'abord noter la teneur invariable des lettres épiscopales collectives quant au nombre des jours d'indulgence : quarante, ni plus ni moins. Les évêques s'en tiennent, chacun pour son compte, au texte du IVe concile de Latran, interprété comme nous l'avons dit. Les exceptions sont si rares, qu'il faut les expliquer par des circonstances spéciales motivant une dérogation à la règle, ou par une infraction isolée à la discipline en vigueur. A l'occasion de la dédicace de la Sainte-Chapelle à Paris, par le cardinal-légat Eudes, évêque de Tusculum, en 1248, les évêques accordent chacun une année d'indulgence ; mais ils ont soin d'ajouter que c'est par l'autorité et avec l'assentiment du légat : *auctorifate eiusdem domini legati ad id accedente pariter et consensu.*

La lettre de 1289 pour Sanseverino nous est parvenue sous deux formes défectueuses, mais d'accord sur ce point que les évêques ont dépassé la limite ordinaire. Ils concèdent *unum annum de venialibus et quadraginta dies de criminalibus de iniunctis sibi penitenciis* [1].

A l'occasion de la consécration du maître-autel de l'église de Cervario, en 1307, le groupe des évêques donne l'indulgence sous la forme suivante : *a die consecrationis ipsius usque ad octavas et deinde in anniversario anno quolibet... annum unum et singuli nostrum quadraginta dies de iniunctis eis penitenciis misericorditer in domino relaxamus.* Il y a ici une sorte de combinaison entre la lettre de dédicace et la lettre d'indulgence commune. Mais dans l'ensemble, la concession est irrégulière.

En accordant à l'église de Wissegrad *octuaginta dies*, la lettre de 1295, rédigée au nom de deux évêques, ne fait que s'écarter du formulaire reçu, et les deux évêques qui en 1290 donnent des indulgences à Himmelpforten disent expressément : *ambo simul octoginta dies.* Par contre, ceux qui en 1303 accordent, pour l'église des Dominicains d'Egra, *quadraginta dies criminalium et quadraginta venialium*, semblent excéder la mesure.

Nous avons déjà rencontré la distinction, plus fréquente dans les lettres simples, des *criminalia* et des *venialia*, l'indulgence par rapport à ces derniers s'ajoutant comme par surcroît aux quarante jours réglementaires. Pour les péchés véniels, la remise est d'ordinaire plus considérable : 80 jours, 100 jours, une année. La formule communément employée est celle-ci : *quadraginta dies criminalium et annus venialium.* On a essayé de justifier la pratique par cette raison, plausible du reste, que la confession des péchés véniels n'étant pas obligatoire, la pénitence imposée pour l'expiation de ces péchés ne l'était pas non plus. La rémission de ces peines ne tombait par conséquent pas sous la règle, et les évêques étaient libres de distribuer à leur guise les indulgences de cette catégorie [2].

[1] SARTI, *De episcopis Eugubinis* (Pisauri, 1754), p. 162. Dans VECCHIETTI, *Memorie della chiesa e de' vescovi di Osimo*, t.V, p. 108 : « unum annum de venialibus et quinquaginta <dies> de mortalibus. »

[2] N. PAULUS, *Geschichte des Ablasses im Mittelalter*, t. II, p. 73-80.

Des exceptions que nous venons de signaler, aucune n'est fournie par la série des lettres d'Avignon. Il en est pourtant quelques-unes qui,tout en reproduisant pour le reste le type consacré, dépassent la somme des quarante jours. Dans la lettre de 1295 pour la cathédrale de Brandebourg, l'on relève la phrase : *singuli singulas dierum quadragenas cum karena... relaxamus.* Voici une autre irrégularité à la charge de l'archevêque de Compostelle, Rodrigue, qui, en 1312, donne avec dix autres évêques des indulgences à l'église d'Ilsenburg, et ajoute, après la date, cette sorte de post-scriptum : *Et nos predictus Rodericus archiepiscopus Compostellanus, pro undecim suffraganeis nostris episcopis undecim alias dierum quadragenas omnibus modo quo supra misericorditer relaxamus.* Cette addition, qui serait de première main, a été relevée sur l'original [1]. On se demande de quel droit cet archevêque, éloigné de son pays, s'engageait au nom de ses suffragants.

Un privilège dont il y a fort peu d'exemples est celui de la lettre de 1330 pour Sainte-Gudule. A certains jours : *easdem indulgentias concessimus duplicatas.* La phrase se trouve dans le corps de la lettre, mais à une place insolite, comme on peut s'en convaincre [2]. Il est à noter toutefois que le fait de doubler l'indulgence n'est pas sans précédent. Le concile de Cambrai de 1300 garantit 10 jours d'indulgence à ceux qui accompagnent le prêtre portant le Saint Sacrement aux malades, 5 jours lorsqu'il s'agit de l'extrême-onction : *si autem de nocte taliter concomitati fuerint, eis indulgentiam concessimus duplicatam* [3].

Celle de nos lettres qui s'écarte le plus de la formule reçue dans la concession de l'indulgence, est celle de 1362 pour Beuron.

> **Singuli nostrum XL dies criminalium, unum annum uenialium et unam karenam, insuper peccata oblita, vota fracta, offensa patrum et matrum sine* manuum iniectione uiolenta, iuramenta ex animo leuitatis prestita et alia peccata de iniunctis eis penitenciis misericorditer in Domino relaxamus. Volumus eciam, ut omnes homines, habentes res inuentas uel male acquisitas, nescientes cui restitucio fieri debeat, si**

*siue *ed.*

[1] E. Jacobs, *Urkundenbuch des Klosters Ilsenburg*, p. 178.
[2] Plus haut, ch. II, n. XI.
[3] Hartzheim, *Concilia Germaniae*, t. IV, p. 83.

> sit per usuram, spolium, furtum, rapinam uel alias res quascunque, si easdem ad dictam fabricam portauerint uel apportari procurauerint, ut indulgencias prescriptas consequantur ; et in omnibus missis, oracionibus aliisque piis operibus, que in dictis monasterio, ecclesia et capellis eciam quoad personas preexpressas participacionem plenariam consequentur [1].

La plupart des remises de peine qui viennent d'être énumérées, étrangères au type des lettres collectives, se rencontrent dans les lettres simples. Elles ont été étudiées, et ce n'est pas ici le lieu de nous arrêter à ces formules exceptionnelles [2]. Rappelons simplement que le mot *karena*, quelle qu'en soit l'étymologie [3], est une pénitence de quarante jours, mais évidemment d'un caractère spécial, sans quoi l'expression courante *quadraginta dies cum una karena* n'aurait pas de signification. C'est une pénitence plus rigoureuse, que Burchard définit : *XL dies in pane et aqua, quod vulgus carinam vocat* [4]. Elle était infligée pour les péchés les plus graves. Alain de Lille distingue la pénitence solennelle et la pénitence privée et il explique ainsi la première : *Solemnis est que pro maioribus criminibus vel notoriis... infligitur, que carena solet appellari* [5].

Dans la liste des lettres épiscopales d'Avignon, les exemples qui viennent d'être cités rompent étrangement la monotonie des formules consacrées [6]. Ce sont des exceptions fort

[1] Nous avons corrigé quelques fautes de lecture du texte imprimé.

[2] Voir dans l'ouvrage de PAULUS le chapitre intitulé : *Zum Verständnis eigentümlicher Ablassurkunden*, t. II, p. 73-100.

[3] PAULUS, t. c., p. 80, fait dériver le mot du vieil allemand *Chara*. Est-ce bien certain ? Dans ses lettres, l'évêque Otto de Paderborn écrit, au lieu de *Karena*, le mot *quarentena*, avec lequel il semble nettement apparenté. *Westfälisches Urkundenbuch*, t. IV, p. 925.

[4] *P. L.*, t. CXL, p. 955.

[5] Cité dans PAULUS, t. c., p. 81, n. 2.

[6] Nous ne ferons que signaler la lettre de l'archevêque Magnus de Lund et de cinq autres évêques Danois pour la cathédrale de Rib, en 1386, PONTOPPIDAN, *Annales ecclesiae Danicae*, t. II, p. 229. Entre la concession habituelle et la date, l'archevêque parle en son nom : *Et nos Magnus, archiepiscopus praedictus, omnibus homicidis ad fabricam dicte ecclesie unum solidum grossorum subvenientibus,*

rares, et presque toujours la règle des quarante jours est respectée. Quant aux lettres des cardinaux, elles s'en tiennent à un tarif tout aussi invariable, et donnent régulièrement aux fidèles *centum dies indulgentiarum de iniunctis eis penitenciis.*

Le dispositif de la lettre d'indulgence est complété par les clauses restrictives. Dans les lettres simples la durée de validité est souvent limitée. Le cardinal-légat Hugues de Sainte-Sabine en donnant quarante jours d'indulgence pour la reconstruction de l'église Sainte-Catherine de Brunswick ajoute cette clause : *praesentibus post consummationem minime valituris* [1]. En 1263 l'évêque de Warmia (Ermeland) se sert d'une formule analogue [2] ; de même le cardinal-légat Guido, en 1266 [3]. En 1423, le cardinal-légat Louis de Flisco exprime, avec plusieurs autres, la clause suivante : *presentibus post decennium minime valituris* [4]. On pourrait multiplier les exemples.

Les lettres collectives des cardinaux stipulent expressément la perpétuité de l'indulgence : *presentibus perpetuis futuris temporibus duraturis.* Dans les lettres épiscopales la clause fait ordinairement défaut, au moins dans celles du type d'Avignon, car dans des lettres de forme spéciale on la rencontre parfois (1287, Meissen).

Une restriction habituellement formulée dans les lettres épiscopales est celle-ci : *dummodo diocesani voluntas ad id accesserit et consensus.* Elle manque dans les lettres cardinalices, parce que la coutume accordait aux cardinaux le droit de donner cent jours d'indulgence dans tous les pays de la

dimidiam carenam et dimidium annum penitentialem, de speciali nostra gratia, quantum cum Domino possumus, una vice misericorditer in Domino relaxamus, hanc etiam eidem ecclesie, etc. Le formulaire, dont les particularités insolites ont frappé l'éditeur lui-même, offre plus d'une difficulté et il serait superflu de le discuter tant que l'on ne sera pas rassuré sur l'authenticité du diplôme. L'examen de l'original s'impose.

[1] REHTMEYER, *Antiquitates ecclesiasticae urbis Brunsvigae,* p. 109.

[2] EMLER, *Regesta Bohemiae et Moraviae,* p. 163, n. 423.

[3] PONTOPPIDAN, *Annales ecclesiae Danicae,* t. I, p. 725.

[4] GATTULA, *Historia abbatiae Cassinensis,* p. 592.

chrétienté, *etiam sine licentia diocesanorum*, comme s'exprime le cardinal Zabarella dans un mémoire remis au concile de Constance [1]. Mais lorsqu'il s'agissait d'une indulgence octroyée par un évêque étranger, elle n'avait de valeur qu'à condition d'être approuvée par l'ordinaire du lieu, et elle n'était promulguée qu'avec son visa. On rencontre aussi des approbations de lettres cardinalices. Ainsi, le 11 juin 1473, l'archevêque Bernard de Salzbourg confirme les indulgences données par un groupe de cardinaux à l'église paroissiale de Reith [2], et l'on pourrait en citer d'autres. Le privilège des cardinaux n'était donc pas universellement reconnu?

L'approbation de l'ordinaire se donnait sous différentes formes. La plus usitée était celle de la lettre d'attache : *transfixa, infixa.* Dans le procès du bienheureux Werner nous lisons : *Producebant litteras indulgentiales unam duodecim episcoporum cum transfixo consensus olim Boemundi archiepiscopi Treverensium, aliam Petri archiepiscopi Moguntini et consensus eiusdem litterae domini Petri* [3]. L'ordinaire de Tournai confirme en 1332 les lettres collectives données pour l'hôpital de Bethléem à Bruges, *de quo fit mentio in litteris quibus presentes nostre littere sunt infixe* [4] ; de même en 1342, pour une confrérie de Tournai : *litteris quibus he nostre presentes sunt infixe* [5] ; en 1356, l'évêque d'Halberstadt Albert confirme les indulgences *contentas in hac littera cui presens cedula est transfixa* [6]. L'évêque de Cambrai, Guillaume, approuvant les indulgences données à Sainte-Gudule de Bruxelles en 1287, emploie l'expression *in litteris presentibus annexis* [7].

Une forme moins simple consiste à insérer le texte intégral du document dans la formule de confirmation. Beaucoup de lettres collectives nous sont parvenues ainsi encadrées. Un

[1] Paulus, *Geschichte des Ablasses*, t. III, p. 228.
[2] Ottenthal-Redlich, *Archiv-Berichte aus Tirol*, t. IV, p. 164.
[3] *Acta SS.*, April. t. II, p. 716.
[4] *La Flandre*, 1881, p. 245.
[5] *Bulletin de la Société historique et littéraire de Tournai*, t. XX, p. 291.
[6] G. Schmidt, *Urkundenbuch des Hochstifts Halberstadt*, t. III, p. 566, n. 2465a.
[7] Plus haut, ch. II, n. I.

exemple curieux est celui de l'approbation donnée en 1336 par l'évêque de Constance Nicolas à la lettre collective pour Uznach. Il annonce que ses vénérables frères les archevêques et évêques, dont il cite tous les noms, ont donné des indulgences — il les résume — et cela, par une lettre *quarum litterarum tenor dinoscitur esse talis.* Puis, sans souci des répétitions, il transcrit le document dans son intégrité, et l'évêque reprend : *Nos eisdem litteris visis et perlectis* etc. [1]. L'évêque de Forli, Thomas, en 1335, n'est pas moins prolixe : *Ecce nunc quod religiosus et honestus vir frater Iacobus, prior loci sancti Mathie Heremitarum de Venetiis ordinis Camaldulensis iuxta civitatem nostram Foroliviensem in nostraque diocesi constituti, quoddam privilegium ac indulgentiarum litteras a venerabilibus in Christo patribus ac dominis dominis miseratione divina episcopis in ipsarum serie litterarum conscriptis se pridem in Romana curia impetrasse nobis noviter indicavit, quarum litterarum tenor sequitur in hac forma.* Après avoir fait suivre le texte d'assez longues considérations, l'évêque accorde enfin la confirmation requise [2]. La plupart du temps le formulaire de l'approbation, avec citation de la pièce, se réduit au nécessaire.

Quelquefois le visa de l'évêque consiste dans la simple apposition de son sceau, comme à Olmütz en 1286. Il arrive aussi que les évêques se contentent d'inscrire leur approbation sur l'original même, dans les marges. Sur le diplôme de 1333 pour Freiberg [3], on relève ainsi, outre la confirmation de l'évêque Withego II et d'un *Nicolaus episcopus Cathorienis*, celles des évêques de Meissen Rodolphe (1426), Jean IV (1432), Thierry (1468), Jean V (1477), ses successeurs. La lettre de 1335 pour Vienne porte simplement d'une autre main que le reste : *Nos quoque Albertus, Dei gratia Pataviensis episcopus, supra dictas indulgentias... confirmamus cum appensione nostri sigilli.* Les marges libres de la lettre de 1347 pour Cracovie sont remplies par les formules d'approbation des évêques de

[1] A. SCHUBIGER, dans *Der Geschichtsfreund*, t. XXXIV (1879), p. 219.

[2] MITTARELLI, *Annales Camaldulenses*, t. V, app., p. 513.

[3] ERMISCH, *Urkundenbuch der Stadt Freiberg*, t. I, p. 60.

cette ville : Bodzatha (1348-1366), Florianus (1367-1380), Iohannes (1382-1392), Petrus (1399), Albertus (1423), Sbigneus (1442).

On constate que parfois le nom de l'ordinaire figure dans la suscription de la lettre. Ainsi dans le diplôme de 1296 pour Oschersleben, on voit l'évêque Herman d'Halberstadt accorder d'abord quarante jours d'indulgence comme les douze autres évêques, puis ajouter encore : *Nos autem Hermannus Halb. predicti loci diocesanus hanc indulgentiam et omnia premissa et singula rata tenemus et grata et eis omnibus et singulis assensum nostrum cum consimili indulgentia XL dierum expresse ac totaliter impartimus ac sigillum nostrum una cum venerabilibus patribus suprascriptis duximus apponendum.* Et il scelle une seconde fois la pièce, sur laquelle on a trouvé la trace de quatorze sceaux [2]. Ici la confirmation a été ajoutée d'une autre main. Il semble qu'il n'en soit pas ainsi dans la lettre de 1289 pour Francfort. L'évêque de Mayence, Gérard, est en tête de la liste des prélats qui donnent chacun leurs quarante jours, et à la fin du document, entre les mots *misericorditer relaxamus* et *in cuius rei testimonium*, c'est-à-dire avant la date, nous lisons :

> Et nos quoque Gerardus, eadem gracia Maguntine sedis archiepiscopus, hanc indulgentiam approbamus, ratificamus, et in nomine domini nostri sigilli munimine confirmamus. Ad supplementum vero dictarum indulgentiarum quadraginta dies indulgentie conferimus in nomine Iesu Christi.

La confirmation de la lettre de 1316 pour S. Maria in Campagna est donnée par l'évêque de Plaisance, Hugues, dans les mêmes conditions. En 1360, dans la lettre pour Snöde, l'évêque d'Odense, Nicolas, est placé en tête de la lettre. A la fin son nom reparaît dans une formule d'approbation : *Consensu Nicolai episcopi Othoniensis ante dicti ad hoc accedente* [3]. Dans les lettres danoises de 1466, 1476, 1502, il en est à peu

[1] PIEKOSINSKI, *Kodeks Dyplomatyczny Małopolski*, p. 266.

[2] G. SCHMIDT, *Urkundenbuch des Hochstifts Halberstadt*, t. II, p. 576-77.

[3] PONTOPPIDAN, *Annales ecclesiae Danicae*, t. II, p. 207. L'éditeur écrit : *consensu nostri episcopi*. Ici encore il doit avoir mal lu, et nous avons rétabli la vraie leçon.

près de même, et cette particularité ne peut faire, dans ce cas, aucune difficulté. Lorsqu'il s'agit d'indulgences provenant d'un groupe de prélats qui résident à la cour pontificale, on peut être tenté de conclure — et on l'a fait — que l'évêque diocésain, dont le nom figurait sur la même ligne, se trouvait momentanément à Rome ou à Avignon. Une étude plus attentive des documents, et surtout des originaux, montrera peut-être que cette conséquence n'est pas absolument rigoureuse. On conçoit que l'acte ait pu être rédigé au nom du diocésain même, sous réserve d'une approbation qui était acquise d'avance, d'autant plus qu'il ne pouvait sortir son efficacité que par l'apposition du sceau. La double concession de quarante jours s'expliquerait par l'emploi des formules qui supposent le cas normal d'une approbation donnée séparément.

En comparant les dates des approbations qui nous sont parvenues à celles de l'acte principal, on constate souvent un écart assez considérable. Voici quelques exemples. La lettre de 1295, Forli, est approuvée en 1349 ; 1295, Broda, en 1343 ; 1325, Amorbach, en 1338 ; 1313, Gand, en 1318 ; 1317, Mondsee, en 1324 ; 1330, Gheel, en 1334 ; 1335, Amorbach, en 1351 ; 1342, Maeseyck, en 1361 ; 1357, Kerns, en 1359 ; 1363, Woluwe, en 1611. Il y aurait lieu d'examiner si ces vidimations si tardives sont les premières. Cela n'est nullement probable, et il y a des raisons de croire que, la lettre arrivée dans le diocèse, elle était aussitôt entérinée et promulguée dans les formes. Seulement, après quelque temps, les titres étaient vérifiés,et les approbations multiples ajoutées à certaines lettres, — celle de 1333, Freiberg, par exemple — donnent à penser que, dans certains diocèses du moins, le visa n'était censé valable que jusqu'à la mort de l'évêque qui l'avait accordé, et devait être renouvelé par le successeur. On peut signaler à ce propos la formule employée par l'évêque d'Augsbourg approuvant les indulgences de 1344 pour Walletshausen : *pro tempore vite nostre.*

Que l'on ait, sinon régulièrement, du moins de temps en temps procédé à une revision des lettres d'indulgence, c'est ce qui ressort d'une catégorie de pièces où se trouve consigné le résultat de cette opération. Dans une lettre en faveur de

l'hôpital du Saint-Esprit de sa ville épiscopale, l'évêque d'Halberstadt, Volrad, en 1283, fait l'énumération de toutes les indulgences données auparavant à cette institution par les papes et les évêques : *Ut autem ad subventionem predicti hospitalis devotio fidelium ferventius accendatur, reverendi patres et domini rectores et columpne ecclesie christiane, ipsius benefactoribus subscriptas largiuntur: dominus Innocentius papa XL dies, item idem XL dies, frater Hugo legatus XL dies*, et ainsi de suite : longue énumération que nous pouvons contrôler par les pièces originales. L'évêque ajoute son indulgence et termine en disant : *omnes quoque indulgentias et gratias, quas supradictum hospitale detinet vel poterit obtinere, in Domini nomine confirmamus* [1]. Nous avons une lettre semblable de l'évêque de Prague, Jean, en 1270 [2]. En 1497, Nicolas, évêque de Culm, approuve toutes les indulgences accordées aux bénédictines de sa ville épiscopale [3]. Lorsque l'évêque Otto de Paderborn, en 1299, énumère les nombreux prélats qui ont gratifié de faveurs spirituelles les fidèles qui contribuent à la reconstruction de l'église de Busdorf, il ajoute : *quorum super hiis indulgentiis litteras vidimus non cancellatas, non abolitas nec in aliqua parte sui vitiatas ratas habemus et in Domino confirmamus* [4]. Il existe une pièce datée de 1560, où l'évêque de Liége Robert de Berghes passe en revue toute les indulgences accordées, au cours des temps, à la confrérie de la Sainte Vierge à Bois-le-Duc, et où il distingue fort bien les différentes catégories de lettres papales, épiscopales ou cardinalices, simples ou collectives [5]. A l'occasion de ces récapitulations, on fait parfois la supputation du nombre de jours d'indulgence accordés. Ainsi, sur la charte de l'évêque Volrad d'Halberstadt on a écrit : *tota summa*

[1] G. SCHMIDT, *Urkundenbuch der Stadt Halberstadt*, t. I, p. 146, n. 179.

[2] EMLER, *Regesta diplomatica Bohemiae et Moraviae*, n. 714.

[3] WOELKY, *Urkundenbuch des Bisthums Culm*, p. 596, n. 736.

[4] WILMANS-FINCKE, *Westfälisches Urkundenbuch*, t. IV, p. 1156, n. 2569.

[5] C. R. HEREMANS, *Geschiedkundig Mengelwerk over de Provincie Noord-Brabant*, t. II, p. 55. Voir encore la liste des indulgences de l'hôpital du Saint-Esprit près d'Ulm, 1297. PRESSEL, *Ulmisches Urkundenbuch*, t. I, p. 239, n. 199.

supradicte indulgentie est quinquies centum dies et tres karene [1]. La lettre de 1482 pour Styrevold, porte la note suivante : *Indulgentie in his literis... contente sunt dies CCC*, addition fautive, puisqu'il y a cinq évêques donnant chacun quarante jours.

Il existe une liste des indulgences de Saint-Anschaire de Brême, commençant ainsi : *Primo ecclesia habet de VIII episcopis CCC^as et XX^ti dies indulgentie quos confirmavit Ghiselbertus quondam archiepiscopus Bremensis, prout apparet ex suis litteris* [2].

On a fréquemment dressé le compte des indulgences réunies accordées à une même église. Nous ne citerons que quelques exemples. L'abbé d'Engelberg fait en 1389 la somme des indulgences des deux monastères : *Summa indulgentiarum M. C. et XL criminalium, duo anni venialium et due karene, preter multas alias indulgentias, de quibus hic non fit mentio* [3]. En comptant les indulgences accordées à la confrérie de Saint-Antoine à Uznach, on arrivait dès le XVe siècle, au résultat suivant : *Summa indulgentiarum leviter computata CCCC^o LXIIII annorum et tot carenas, M. M. LX dierum criminalium et venialium* [4]. Dans l'église de Lund c'était bien autre

[1] G. SCHMIDT, t. c., p. 147.

[2] EHMCK- VON BIPPEN, *Bremisches Urkundenbuch*, t. I, p. 558. Somme des indulgences accordées à l'église de Flines dans E. HAUTCŒUR, *Cartulaire de l'Abbaye de Flines*, t. I (Lille, 1873), p. 229.

[3] *Der Geschichtsfreund*, t. LV, p. 192. Somme des indulgences de Strasbourg en 1298, dans WIEGAND, *Urkundenbuch der Stadt Strassburg*, t. II, 11, 46, 173. Pour Lubeck, en 1276, *Urkundenbuch des Bisthums Lübeck*, p. 246 ; pour Stavanger en 1434, LANGE-UNGER, *Diplomatarium Norvegicum*, t. IV, p. 625 ; pour l'église Saint-Olaf, ibid., t. III, p.664 ; pour l'église Sainte-Catherine de Neustadt-Brandeburg, RIEDEL,*Codex diplomaticus Brandeburgensis*, I, t. IX, p. 71, n. 111 ; pour le couvent de Sainte-Marie-Madeleine à Hildesheim, HOOGEWEG, *Urkundenbuch des Hochstifts Hildesheim*, t. III, p. 621 ; pour Upsala, HILDEBRAND, *Svenskt Diplomatarium*, t. V, p. 336, n. 3840 ; pour la cathédrale de Lincoln dans J. F. DIMOCK, *Giraldi Cambrensis* t. VII, p. 217-19.

[4] *Der Geschichtsfreund*, t. XXXIV, p. 263. Plusieurs des indulgences énumérées dans cette pièce sont nettement apocryhpes, d'autres sont simplement curieuses. Voici un échantillon des indulgences papales. *Innocentius IV, Bonifacius VIII, Iohannes XXII*

chose : *Quotidiane indulgentie huius ecclesie XLII milia dierum CXX dies, due karenne, II anni penitenciales et tertia pars neglectorum* [1]. Le compte du monastère de Dalby était un peu plus modeste : *Cotidiane indulgentie sancte Dalbyensis ecclesie octo milia dierum et sexcenti dies et bis XL. In ostensione reliquiarum centum XX dies pro qualibet particula illarum sanctarum reliquiarum* [2]. Inutile d'insister sur l'origine de ces supputations fantastiques, qui d'ailleurs n'avaient aucun caractère officiel. Mais elles montrent à quel point l'idée primitive de l'indulgence s'était effacée [3].

Revenons à l'approbation de l'ordinaire. Tantôt elle consiste dans une ratification pure et simple ; ainsi, en 1295, l'évêque de Liége se contente de rappeler la lettre collective donnée à l'église d'Aix-la-Chapelle, et d'ajouter : *nostrum adhibemus consensum pariter et assensum.In cuius rei testimonium* etc. [4]. De même en 1298, l'évêque de Brême Giselbert [5]. Tantôt s'ajoute à l'indulgence la contribution propre de l'évêque diocésain. Celle-ci est habituellement de quarante jours. Exemple : l'évêque d'Olmütz Thierry ratifie la lettre de 1299 pour Lucca : *Auctoritate ordinaria confirmamus et ratas habemus, sigillum nostrum in testimonium confirmationis satis-*

dat quilibet eorum viginti septem annos et (sic) *de iniunctis penitenciis et totidem carenas, et benefactoribus et procuratoribus seu qui subvenerint nunciis, tres annos de iniunctis penitenciis et totidem carenas,scilicet his qui subveniunt porcis et aliis animalibus cum pabulis.*

[1] LANGEBECK, *Scriptores rerum Danicarum*, t. VIII, p. 456.

[2] LANGEBECK, t. c., p. 465.

[3] Dans le *Mandatum episcopale* de Ratisbonne, 1525, sont énumérées les indulgences données en faveur de la cathédrale de Ratisbonne, et parmi elles : *item a quadraginta septem archiepiscopis et episcopis a quolibet quadraginta dies criminalium, annus venialium et una carena.* Voir *Verhandlungen des historischen Vereins von Oberpfalz und Regensburg*, t. XI (1847), p. 264. On a voulu en conclure qu'à une date indéterminée l'église de Ratisbonne avait reçu une lettre collective de quarante-sept évêques. M. J. R. SCHUEGRAF, ibid., p. 194, note 181. Il y a ici simplement une addition d'après des lettres disparates.

[4] QUIX, *Geschichte der S. Peter-Pfarrkirche* (Aachen, 1836), p. 127.

[5] EHMCK-VON BIPPEN, *Bremisches Urkundenbuch*, t. I, p. 557, n. 524.

factionis et consensus huiusmodi adhibentes et XL dies una cum predictis patribus similiter adicientes de proprio vere penitentibus et confessis [1]. Une formule qu'il n'est pas rare de rencontrer est celle-ci, qu'emploie, par exemple, l'évêque d'Halberstadt, Herman, confirmant, en 1301, les lettres données l'année précédente pour Aschersleben : *XL dies addimus cum karena* [2]. C'est sans doute la même formule que traduit le doyen de Reval Heyno, en 1368, dans une curieuse lettre où il atteste avoir vu et entendu lire deux lettres d'évêques accordant, d'après son calcul, 1200 jours — il s'agit probablement de deux groupes de 15 évêques— *postmodum per dominum nostrum episcopum paterne confirmatis cum LXXX diebus generose largiendo* [3]. La *karena* est en effet, ainsi qu'on l'a vu plus haut, une pénitence de quarante jours, s'accomplissant dans des conditions spéciales que l'on n'est pas encore arrivé à préciser suffisamment. Alors que chacun des évêques qui donnent des indulgences à la cathédrale de Narni en 1287 se conforme à la règle des quarante jours, l'évêque du lieu, Orlandus, s'exprime ainsi : *ad supplementum vero indulgentiarum dictarum auctoritate predicta centum dies conferimus* [4].

Il arrive que, dans son approbation, l'évêque accorde une indulgence à des conditions spéciales. Ainsi l'évêque d'Halberstadt Louis (1358-1366) fait écrire en marge de la lettre du 22 septembre 1285 pour l'église Saint-Martin de sa ville épiscopale :

> Et nos Ludewicus Dei gratia et apostolice sedis gratia electus confirmatus Halb. indulgentias prescriptas ratas habentes, confirmamus omnibusque vere penitentibus contritis et confessis, qui presbiterum, dum Corpus Christi portaverit, secuti fuerint, quadraginta dies indulgentiarum et unam karenam, de omnipotentis Dei misericordia et BB. Petri et Pauli apostolorum meritis confisi auctoritate nostra ordinaria misericorditer in Domino relaxamus [5].

[1] BOCZEK, *Codex diplomaticus et epistolaris Moraviae*, t. V, p.107. L'éditeur imprime : *de proprie vere penitentibus.*

[2] O. VON HEINEMANN, *Codex diplomaticus Anhaltinus*, t. III, p. 18, n. 25.

[3] F. G. VON BUNGE, *Liv- Esth- und Curländisches Urkundenbuch*, t. II, p. 731, n. 1018.

[4] *Acta SS.*, Mai, t. I, p. 394.

[5] *Urkundenbuch der Stadt Halberstadt*, p. 115, n. 193.

L'évêque de Liége, Adolphe de la Mark, a trouvé un moyen ingénieux d'obliger ses diocésains à prier pour lui. En approuvant la lettre du 9 avril 1326 pour le béguinage d'Aerschot, au lieu d'accorder simplement les quarante jours d'usage, il en donne trente à ceux qui rempliront les conditions indiquées ; *et pro nobis iugiter orantibus decem dies indulgentiarum vice qualibet misericorditer in Domino relaxamus* [1].

La lettre de 1326 pour Hall est accompagnée d'un double visa, celui de l'évêque de Passau Albert (1313-1342), qui se borne à la confirmer : *predictas indulgentias quantum de iure efficacius possumus ratas habemus et gratas, confirmantes eas sub appensione nostri sigilli patrocinio huius scripti.* Suit alors l'adhésion de son auxiliaire : *Et nos frater Rudolfus, Dei gratia Syriq. episcopus nec non vicarius eiusdem domini reverendi in spiritualibus generalis, adiungimus XL dies criminalium et C^um venialium in singulis diebus prenotatis* [2]. Le rôle du vicaire en cette circonstance ne laisse pas d'étonner quelque peu, et ne s'explique nullement par le fait que l'évêque Albert n'était pas dans les ordres lors de son élection. Dès 1321 il avait reçu la consécration épiscopale [3].

Les réserves formulées par certains évêques dans les lettres d'approbation donnent à penser que l'on n'était pas toujours rassuré sur la légitimité de ces indulgences accordées par des évêques étrangers. L'évêque de Ratisbonne, Léon, en 1275, déclare ratifier *circa populum nobis subiectum* les indulgences que les évêques voisins pourraient accorder : *insuper ratas habemus circa subditos nostros... indulgentias episcoporum subscriptorum ipsis in concilio Lugdunensi nobis ibidem existentibus concessas* [4]. En 1300, l'évêque de Constance Henri, résumant les indulgences venues récemment de Rome, ajoute : *eisdem quantum de iure possumus et valemus ac debemus nostrum consensum expressum et liberum impertimur* [5]. L'appro-

[1] *Hageland*, t. VI, p. 33.

[2] HAGN, *Urkundenbuch für die Geschichte des Benedictinerstiftes Kremsmuenster*, p. 202.

[3] K. SCHRÖDL, *Passavia Sacra* (Passau, 1879), p. 245.

[4] RIED, *Codex chronologico-diplomaticus episcopatus Ratisbonensis*, t. I, p. 535.

[5] *Der Geschichtsfreund*, t. II, p. 171.

bation de l'évêque de Torcello est donnée à la lettre de 1334, pour Saint-Matthieu de Majorbio en ces termes : *Ego, frater Bartholomaeus episcopus Torcellanus prescriptis concessionibus indulgentiarum meum consensum prebui ipsasque acceptavi prout melius de iure potui, eo quia ipsum monasterium in mea diocesi est constructum* [1].

L'évêque de Culm, Étienne, en 1483, et ses successeurs, emploient la formule *quantum de iure possumus* [2], que nous avons déjà rencontrée sous la plume de l'évêque Albert. Dans le moment même où ils accordent leurs faveurs, certains évêques semblent éprouver quelque hésitation, comme celui de Brixen, qui, dans sa lettre pour le monastère de Polling, situé dans le diocèse d'Augsbourg, exprime cette restriction : *quantum cum Deo et iure possumus et debemus* [3]. C'était bien la question de juridiction qui inquiétait ces prélats, comme elle préoccupait ceux dont nous avons des lettres du commencement du XIIIe siècle, lettres collectives d'un caractère assez particulier, où plusieurs évêques font savoir à un collègue qu'ils permettent à leurs diocésains de profiter des faveurs qu'il accorde à son peuple. C'est ainsi que les évêques de Magdebourg, de Naumbourg et de Mersebourg écrivent, en 1220, à l'évêque et au chapitre d'Halberstadt :

> Presentium auctoritate concedimus ut quicumque penitentes vel alii Deo devoti in die adventus reliquiarum et dedicationis ecclesie vestre de nostris diocesibus ad ecclesiam vestram cum devotione confugiunt, eandem gratiam, eandem indulgentiam quam vestris subditis decreveritis faciendam ab ecclesie vestre antistite libere consequantur [4].

Une clause à relever dans quelques lettres d'approbation est relative aux quêteurs. L'évêque de Constance Henri ratifie le 24 décembre 1300 la lettre du 11 novembre précédent en ajoutant cette restriction : *Nolumus autem ut predicte littere questuariorum manibus deferantur, alioquin ipsas decernimus*

[1] Flaminius Cornelius, *Ecclesiae Torcellanae*, t. I, p. 341.
[2] Woelky, *Urkundenbuch des Bisthums Culm*, pp. 571, 576.
[3] Amort, *De origine, progressu, valore ac fructu indulgentiarum*, t. I, p. 233.
[4] Riant, *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, t. II, p. 108.

irritas et inanes [1]. L'année suivante il a deux fois encore l'occasion de prononcer la même interdiction [2]. L'évêque de Constance est loin d'être le premier à la formuler. Voir la lettre du cardinal-légat Hugues, en 1252, pour l'église Sainte-Catherine de Brunswick : *presentibus post consummationem operis minime valituris quas mitti per questuarios districtius prohibemus* [3]. La formule est empruntée aux lettres pontificales. C'est ainsi que le pape Innocent IV, le 17 novembre 1249, stipule : *presentes autem mitti per questuarios districtim inhibemus, eas si secus actum fuerit, carere viribus decernentes* [4].

Plût au ciel qu'une si sage mesure eût été partout et toujours strictement observée.

H. D.

[1] *Der Geschichtsfreund*, t. II, p. 172.
[2] *Regesta episcoporum Constanciensium*, n. 3212, 3242.
[3] REHTMEYER, *Antiquitates ecclesiasticae urbis Brunsvigae*, p. 109.
[4] *Urkundenbuch der Stadt Halberstadt*, t. I, p. 69, n. 70.

VITAE S. LUDOVICI TOLOSANI ET S. ANTONII DE PADUA

E CODICIBUS DUBLINIENSIBUS

Ex uno eodemque fonte manasse Hibernorum sanctorum Vitas quas exhibent codices Dublinienses **M** (*supra, p.109-111*) *et* **T** (*supra, p. 98-100*), *et quidem singulari omnino et propria recensione, iam pridem ostenderat magister noster Carolus Plummer* ὁ μακαρίτης. *Haud aliter se res habere intelleget qui cum ceteris exemplis contulerit quattuor illa quae ad sanctos e Minoritarum familia pertinent in iisdem codicibus perscripta, videlicet S. Ludovici Tolosani Vitam cum Miraculis* (BHL. *5055*) *et Appendicem ad Miracula* (BHL. *5056*), *et S. Antonii de Padua Vitam* (BHL. *587*) *excerptaque e Legenda nunc deperdita « Benignitas »* (BHL. *593 b*). *Quae omnia cum cursim transmisissent omnes qui de codicibus illis egerunt, typis excudere visum est ita, ut saltem perspiceretur quid proprii Dubliniensis recensio exhiberet, quid cum ceteris commune : opus nobis quidem arduum et ieiunum, iis tamen, uti confidimus, et qui Franciscana colligunt, et qui rebus hibernicis dedita opera se manciparunt nec iniucundum nec inutile, praesertim quod accuratius perspici aliquando licebit quae tandem geminorum illorum codicum fata fuerint.*

De utroque codice satis fuse nuper egimus ut recta veniamus ad exempla conferenda. Ubi fieri poterit, collationes brevitatis et perspicuitatis causa bifariam dividemus, ita ut primo significemus varias lectiones quas cum notulis criticis iam impressis communes habent Dublinienses libri, indicatis tantum numeris litterisve quibus illae notulae in impressis distinctae sunt ; dein quae propria sunt uni recensioni Dubliniensi vel aliter indicari commode vix possunt, exscriptis primo ante uncinum quadrum] *impressorum vocibus quae singulis respondent.*

Ea vel strictim inspicienti patebit simillimam esse recensionem Dubliniensem in Vitis S.Ludovici codici quem maiores nostri signarunt 3 (Britannici Musei Cottonianum Cleopatra B. II) ; in iis

vero quae ad S. Antonium pertinent, codici quem PARIS *vocat v. d. Leo de Kerval (Manuscrit de la Faculté de théologie protestante de Paris). Sed codices inter se diligentius conferre eorum esto qui Minoritarum sanctorum Acta dedita opera trutinant; nos ad celtica nostra redeamus et pauca de S. Brendano Clonfertensi colligemus ex iisdem codicibus in proximum Analectorum fasciculum.*

Recolere tandem iuvat, proximum qui S. Ludovici Vitam (BHL. *5055) contulerat, qua erat humanitate, in decessorum nostrorum gratiam fuisse « R. D. A. Ratti, Ambrosianae bibliothecae Doctorem ».*

Paulus GROSJEAN S. I.

I. VITA ET MIRACULA S. LUDOVICI TOLOSANI (*BHL.* 5055).

Exciderunt in codice M.

1° *Hae variae lectiones communes sunt inter codicem T et editionem*, Analecta Bollandiana, *t. IX (1890), p. 281 sqq.*

1. 4, 8, 10, 11, 13, 14 (*ut 3*), 17-21, 23, 24.— **2.** 3, 5-7, 9 (*ut 3*), 11 (*ut 3*), 12-15, 17-19, 20 (*ut 3*). — **3.** 1, 2, 4. — **4.** 3, 4, 8, 9 (*sed* consequendum *pro* conquirendum), 15, 16, 19, 20, 23 (*ut 3*). — **5.** 4 (*ut 3*), 5-8, 10, 12. — **6.** 5, 6, 12 (*ut 3*), 13-15, 17, 19. — **7.** 5, 8, 10 (*ut 3*), 12. — **8.** 1 (*ut 3*), 2-4, 6-9, 11. — **9.** 1-3, 5, 14 (*parvo spatio relicto*), 15-17.

10. 1, 2, 4, 8, 11-13. — **11.** 1 (*ut 3*), 2, 3, 6 (*sed pro* e. s. : s. e., *voce* esset *prius omissa add. in marg. manu 1*[a]), 7, 8, 10, 12-16, 18 (*litteris* bat *additis sup. lin. in loco vacuo relicto*), 19. — **12.** 1-3, 5, 7, 11, 12, 16, 17, 20, 21. — **13.** 3-5, 7 (*ut* 3), 9, 12, 13. — **14.** 2 (*ut 3*), 3, 4, 5 (studiossime *vel forsan* studiossissime), 7 (*ut 3*), 14. — **15.** 1, 3, 4, 9, 13 (*sed* appliciut *et* diffunderetur). — **16.** 2-4, 6, 9, 10, 12. — **17.** 5-7, 9, 12, 13. — **18.** 1, 2, 4, 8, 14. — **19.** 2, 10, 11, 13.

20. 1 (*locus duarum triumve litterarum in ras. inter* n *et* s), 3-7, 15-18, 19 (*ut 3*), 20, 21. — **21.** 1, 2, 4, 5, 6 (*sed* in terra *pro* infra), 11 (*ut 3*). — **22.** 2, 3, 5 (*omissa voce* et *in linea* 1), 6-9, 10 (*ut 3*), 12, 16, 19, 21, 22. — **23.** 1 (*sed* ac *pro* et), 2, 3, 5, 6, 7 (*ut 3*), 8, 10, 11 (*ut 3*), 13, 16, 17 (*ut 3*), 21-26, 29. — **24.** 1-4, 7, 9, 11. — **25.** 1, 2, 3 (*ut 3*), 4. — **26.** 3, 4, 6, 7, 10, 11, 12 (*ut 3*), 13, 15, 16, 18, 21. — **27.** 1, 2 (*ut 3*), 3, 4. — **28.** 1, 4, 6-10. — **29.** 1, 4-6, 9, 10 (*sed* beneficio, *et quidem recte, pro* beneficium), 13, 14.

30. 2, 3, 9 (*sed* sed *pro* verum), 10, 11 (*ut 3*), 12, 15 (*ut 3*). — **31.** 1, 2 (*ut 3*), 3, 5, 7, 10 (*ut 3*). — **32.** 9 (*ut 3*), 10, 13, 16-19, 21. — **33.**

2, 4, 7, 11. — **34.** 3-8, 10-12, 14, 20 (*ut 3*), 21, 22 (*ut 3*), 24 (*ut 3*), 25 (*ut 3*), 27, 28 (*ut 3*), 32, 36 (*sed* apportari *pro* portari). — **35.** 1, 3, 4, 9, 12, 14, 16, 18, 19. — **36.** 3, 6-8, 9 (*ut 3*), 10, 17. — **37.** 1, 2, 6, 11-14, 16, 17 (*sed* non cognoscar *pro* cognoscar), 18-20. — **38.** 6, 8-15. — **39.** 2, 5, 6, 7 (*sed* abhorrere *pro* abominare).

40. 1, 2 (*ut 3*), 3, 4 (ipsis *prius omissum add. in marg. man. 1ª*), 7 (*litteris omnibus exscriptis, nullis numeris*), 9 (*ut 3*), 10-13, 16, 17, 20, 25 (*ut 3*), 27, 29. — **41.** 3, 5-7, 9, 10. — **42.** 2, 3, 8. — **43.** 1, 3, 4 (*ut 3*), 10, 14 (*ut 3*), 17, 20, 22, 25, 27, 29, 30 (*ut 3*). — **44.** 1, 3, 6, 8, 9 (*sed* assidue *pro* assiduo), 11, 14, 15, 17, 19, 21, 22. — **45.** 2, 3, 5-12, 15.— **46.** 1, 4 (*sed* perevenit *pro* pervenit), 5, 6, 8-10, 15 (*ut 3*), 16, 19-24. — **47.** 1, 2, 4, 5 (*sed* sic *pro* sicut), 6-9, 11, 13, 14, 15 (*ut 3*), 16. — **48.** 1, 2, 6, 7 (*ut* 1), 9, 10, 12-14, 17-19, 21, 22, 24. — **49.** 1-3, 6, 9-12, 14-16, 18 (*sed* pro eo *pro* eo), 19-21, 23-29, 30 (*ut 3*), 31, 32, 37, 39 (*ut 3*), 40.

50. 1, 8 (*ut 3*). — **51.** 2, 10, 13, 15, 16 (*sed* consummasse *pro* consummare), 19 (*ut 3*), 22, 24, 25. — **52.** 2, 4, 7-9, 12, 13 (*mendum in impressa irreptum videtur, ubi idem in textu et pro variante lectione reperimus; in codice Dubliniensi:* plenarie), 15, 17, 19. — **53.** 3, 4, 7. — **54.** 4, 6, 9, 11-14. — **55.** 1, 3-7, 9 (*sed add.* fuit *post vocem* restitutus). — **56.** 2, 3, 5-7, 9, 11, 12, 21, 23. — **57.** 2, 3, 5, 8, 11-13. — **58.** 1-4, 6, 9-11, 15, 16 (*sed* incepit *pro* coepit). — **59.** 3-6, 8, 11 (*ut 3*), 12, 16, 18, 20.

60. 5, 7-9, 12. — **61.** 1, 3-6, 8. — **62.** 2, 4, 5, 7, 8, 11, 12, 14, 15 (*sed* blasfema), 16-18, 20, 27-30. — **63.** 2, 4. — **64.** 1, 3, 4. — **65.** 2, 3, 5, 10, 15-17, 19. — **66.** 4, 5, 7-9, 11, 12, 16, 18-20, 22-24. — **67.** 1, 4-9, 12-16. — **68.** 1, 2, 4-7, 11. — **69.** 4, 6-9, 11, 13 (*ut 3*), 14-19, 21-24.

70. 1-3, 5, 6 (*sed* desolato, *et quidem recte, pro altera voce* consolationem), 8, 9. — **71.** 2, 4, 6, 7, 10, 16. — **72.** 1-3, 5-8.— **73.** 2-5, 8-12, 16, 23. — **74.** 2-6. — **75.** 5-10, 13.

2º *Confertur codex* **T** *cum textu editionis*, Analecta Bollandiana, *t. IX* (*1890*), *p. 281 sqq.*

Lemma : Vita - prologus] Incipit Vita sancti Ludovici episcopi et confessoris, regis Cicilie primogeniti, ordinis fratrum minorum.

P. 281, lin. 1, Ludowici *et sic semper fere.* — 6 habundat. — 11 non] *om.*

P. 282, 10 confessoris incliti, regis] c., i. r. — 11 Syciliae *et sic semper fere.* — 15 humilisque] humilis. — 21 Ludovici] *om.*

P. 283, 6 aetatemque] etatem. — 9 etenim] enim. — 13 puerilibus] pluribus. — 19 septem annorum] a. 7. — 20 dimitteret] dimittere. — tapetiis] capeciis. — 21 iacens] iacere. — 27 animus] *prius* minimus, *ut videtur*. — 31 conversationisque] conversacionis eciam. — super] supra.

P. 284, 2 quae] quia. — 10 in Cataloniam] inde Cathaloniam. — est adductus] a. e. — ibidem] ibi. — 11-12 suis germanis fratribus] f. s. atque g. — 16 exhibens] exihibens. — 27 quoque] namque. — 28 nos] *add. sup. lin. manu 1ª*. — humiliasti] *prius* humilisti.

P. 285, 6 velut] ut. — 15 Mariae] virginis. — recurrens] *litt.* urre *in ras.* — 20 habitum] ordinem. — 23 sanitati] s. pristine. — ingratus] ignarus. — 24 sancto inspiratus Spiritu] Sp. s. insp. — 26 Mariae virginis] v. M. — 28 hol. D.] D. h.

P. 286, 6 dulcis et prudens] p. et d. — 7-8 bono modo poterat] p. b. m. — 12-13 sub equo resupinus] r. cum e. — 18 ac] *om.* — constrictum] contritum. — 20 sibi] ei. — 22 quicquam habens] h. q. — 23 et stupentes] *om.* — quod] qui.

P. 287, 2 ex alto] timplo. — 3 mundi] *om.* — 6 arma] *litt.* r *in ras.* — 8-9 et humilis] *om.* — 9 Christi] *om.* — 10 asello] azello. — 17 sitiens] sciens. — 18 complexibus] amplexibus. — 19 unde] u. et. — 20 habitu] *litt.* t *in ras.* — officium] o. divinum. — 23 persolvebat] psallebat. — multumque] multum eciam.

P. 288, 1 habebat] gerebat. — 2 compositio] composicio *manus 1ª ; post corr. :* composicior. — 5 psalmos] 7 psalmos. — 10 horarum] hore. — 11 quibusdam] quibus. — 14 et] *om.* — 15 minoribus] *om.* — 16 suis] *om.* — familiari] familiaribus. — 17 dolorosae poenae] penarum. — 26 osculans] deosculans. — 30 praemaxima] permaxima.

P. 289, 1 angelicus] angilicus. — 5 se divinis] d. s. — 6 grandi] *om.* — et devotis] devocionis. — 16 erat] esset. — 18 et corpore] *om.* — 24 etiam] *om.* — 27 celebrabat] celebraret.

P. 290, 9 asperrimae] aspere. — cohibere] cohiberi. — 12 autem et] quoque. — 14 mira] misericordia. — 16 a] *sup. lin. manu 1ª*. — 17 appetebat] properabat. — 24 et] ac. — 27 super] supra. — 30 publice] *om.*

P. 291, 3 Catalonia] Cathalonia. — 6 illum] *om.* — 7 et] ut. — 12 Berengarium] Berengarii, *forsan recte*. — 14 eodem] eo. — 17 corpore] tempore. — 19 3º] *om.* — 20 prudentia] prudencia. 3. c. (*i. e.* Tertium capitulum).

P. 292, 3 stetit] fuit. — 4 habebat secum] s. h. — 6 pariter] *om.* — 13 et] *om.* — gratioseque] et graciose. — 19 et] ac. — 26, 29 Aragoniae] Arogonie.

P. 293, 1 populi atque cleri] c. et p. — 2 Ilerdam] Ylardam. — 5 propinquam] propinquum. — 18 cum] cum aliquando. — 19 scholarium] scolarium (*litt.* co *in ras.*). — 26 sanctum corpus] c. sacrum.

P. 294, 1 convenerat] convenerant. — vesperos] vesperas. — 5 et ipsorum] ipsorumque. — 6 duritiem] duriciam. — 8 conditore] condicione. — superna gratia] acceptam supernam graciam. — 9 in eo clementer] c. in eo. — fuit] fuerit. — 19 rectae] recto.— 20 statum] statui, *recte*. — 23 inspexerunt] cognoverunt. — 25 quoque] vero. — 27 devotis] *in ras.* — 28 que] quoque. — 30 solitus erat] e. s. — quorum] *add. in marg. 1ª manu.* — patet] *om.* — 32 Iacobo] Iacubo.

P. 295, 4 G. de F.] Guilhelmo de Fulgaria. — 5 que] *om.* — Ricardo] Richardo. — 7 viris] viriis. — religiosis] o *in ras.* — 9 vir] *om.* — 12 correctorem] correpcionem. — 15 explicatius] planius.— 16 4º] *om.* — et] *om.* — ac] et. — 17 pietate] p. Quartum Capitulum. — 25 animo] omnino.

P. 296, 3 devotissime] *om.* — 5 hereditatem] *litt.* em *in ras.* — 6 realiter nomen] est nomen realiter. — nihil propter] quia nichil preter, *recte*. — 11 ac] et. — paupere] *om.* — minorum videlicet] v. m. — 16 porro] vero. — 19 susciperet] susciperetur. — 22 se] *om.* — offendendi Deum] Dei offensam incurrere. — 23 quod] *om.*

P. 297, 2 mens viri sancti huius erat D.] h. s. v. m. D. e. — 3 sitiebat] sciebat. — tam] *om.* — 10 expostulans] *om.* — 12 et] ac. — 13 omnino facere] f. o. — 17 piae] p. ac felicis. — Bonifacium] dompnum B.

P. 298, 4 ac] at. — 15 ipsoque] ipso quoque. — ecclesia sanctae M.] s. M. e. — 16 est eccl. fratrum minorum] eccl. f. m. est. — 19 per luta Romana] per lutosa et aspera. — 21 quod] *om.* — 26 botono] bottone. — 27 seu] scilicet, *recte*. — 28 grosso] grossa.

P. 299, 10 sui socii] socii sui. — 21 praedicatorio] predicacione. — 22 radi sibi] s. r. — 23 quadam] alia q. — 25 semper] sollicite. — 30 impedire sui status mutationem] sui st. m. i.

P. 300, 2 *in marg. add.: Gregorius.* — 11 sumpsisset habitum] h. s. — 12 et] *om.* — 14 ut plurimum] *om.* — 16 socii] *om.* — 17 disciplinabat] disciplinavit. — 18 impretiabilem] impreciabile. — 22 arcebat appetitus] motus arcebat. — 27 veniret] venire. — nolebat] volebat, *recte*. — 29 et] atque. — 31 turpe] turpia. — aliquid] *om.*

P. 301, 10 teneretur] tenentur. — 12 aliqua huiusmodi] h. a. — 14 frequenter habuit] h. f. — 20 patientius] *om.* — 28 et conservandam] *om.*

P. 302, 11 mira] misericordi. — 12 quos] *om.* — 13 cerneret] *om.* — 15 quantumcumque] quamquam. — 18 acrius] arcius. — 19 correctione] correpcione. — 25 dites] divites.

P. 303, 1 pingui] pingi. — 12 pauperum] pauperis. — 16 et] *om.* — 17 ordinationes] ordines. — 25 virusque] nimisque.

P. 304, 9 itaque] nempe. — 14 saecularium consortium] c. s. — 16 eum custodientibus] c. e. — 18 sum cum custodibus] cum c. s. — 19 mihi] *om.* — 23 saepe] semper. — 25 quando vel cum] quando cum. — 29 Ovi] Oni.

P. 305, 4 vaniloquia] vana colloquia. — 7 huiusmodi] huiusmodi autem. — 9 intrabat] t *ultima add. sup. lin.* (*1ª man. ?*). — 18 inveniret diabolus] d. i. — 22 gestabat] *om.* — 29 sedule] cedule.

P. 306, 14 totum vero] totumque. — 19 honorem Dei] D. h. — 23 censebat - deberi] omnia ecclesie bona deberi asserebat.

P. 307, 4 vestium] superfluitate v. — 21 quoque] *om.*

P. 308, 4 centum] centum et. — 5 eis] illis. — 14 Quinto] *om.* — et admiranda] *om.* — humilitate] h. Quintum capitulum. — 16 Deo] Domini. — 22 ac] et. — 25 vellent eum] eum v. — 27 prae] pie.

P. 309, 2 gratanter] gratulanter. — 3 hoc] huiusmodi. — 6 utpote cum] utpute qui. — 12 quod] quomodo. — 19 meus animus] a. m. — 27 remotas partes] p. r. — 28 intrem ordinem] o. assumam.

P. 310, 1 utensilia] u. purgare. — 4 sed tamen diceret] d. t. e contra. — 5 posset ullatenus] u. posse diucius. — 8 hoc sciretur] scirent. — 10 audita] a. itaque. — 12 quod] quid. — 19 locorum fratribus] f. l. — 22 eadem] in eadem. — 25 bacchalariis] baculariis.

P. 311, 6 esset] maneret. — 7 Barcinone] Barchinone. — 9 itaque] ita quod. — 14 germanis suis] s. g. — 15 vidissetque] vidisset. — 18 eum] *om.* — 19 offendere] *om.* — scilicet] videlicet. — 20 qui hoc] qui post eum regni Sycilie gubernacula suscepit offendere, quia hoc. — 21 redissent] reddissent. — 22 devote] de nocte, *recte.*— 23 adduci] duci. — 24 ibidemque] ibidem.

P. 312, 4 humiliationum] hominum (n *in ras.*). — 5 accurrit] occurrit. — 15 illuc] illic. — de leprosis] leprosus. — 17 autem] *om.* — 20 Parasceve] Parasceves. — 21 sancti] s. viri.

P. 313, 1 et sapientiae] *om.* — 4 secrete] secreto. — 5 in] *om.* — 8 sciverunt] noverunt. — 11 consuevit] *prius* cusuevit. — 13 infirmorumque] infirmorum quoque. — 15 ecclesiarum] elemosinarum, *recte.* — 16 aestate] *litt.* te *add. sup. lin.* — 18 laboriose] loboriosam. — 19 vetulam pauperem] pauperculam vetulam ; *in marg. manu rec.:* Nota et attende diligenter. — 21 cumque] cum. — 23 utpote]

utpute. — 24 quasi] quia. — 26 appropinquansque] appropinquans autem. — illius] suo. — 27 residens] sedens.

P. 314, 11 tam (*alterum*)] *om.* — 13 obsequio] obsequiis. — 20 acolythatum] acolitum (*et sic infra*). — devotione et] *om.* — 21 humil. mirabili] m. h. — 29 Neapoli] Neapolim. — ecclesia est] est eccl.

P. 315, 4-5 Neapoli] *litt.* Ne *add. sup. lin.* — 5 faceret] *add. sup. lin. 1ª man.* — eum sacerdotem] ipsum sasacerdotem. — 6 quod] quia. — 7 quoque] eciam. — 10 ex illis] ex (*add. sup. lin. 1ª manu*) eis. — 13 ergo] igitur. — 15-16 nec solum - inferioribus] *om.* — 20 famulo] f. Ludowico. — 23 etiam] et. — 24 6º] *om.* — consummatione] consummacione. Sextum Capitulum.

P. 316, 1 transferret in paradisum] in p. t.— 6 est in] est, *recte.*— 8 fuit quoque] fuitque. — dispositione] disposione. — 9 climata] climita. — 11 g. f. o.] f. o. g. — 23 Aragoniae] Arrogonie, *et sic semper.* — 26 Lugdunensem] Lugdunensemque. — 29 ac] et.

P. 317, 1 Cadurcum] Cathurcum. — 3 montes asperrimos] a. m. — 5 civitate Ilerdae] civitatem Ylarde. — 6 Clarae virginis] v. C. — 6 civitate Barcinone] civitatem Barchinone. — 9 omni] omnium. — 18-19 in tam profunda - miseratione] in tam viscerosa miseracione, in tam profunda humilitate.

P. 318, 1 viri] viro. — consummatione] consummacioni. — 10 Brinonia] Brinoma. — 11 coepit febre] f. c. — 11 vir] revelacione divina vir. — 16 sibi] *om.* — 20-21 est cervici meae] c. mee est. — 21 est] *om.* — 22 et] cum. — 27 conferri omnia ecclesiastica sacramenta] e. c. s.

P. 319, 5 grabato] lecto. — 5-6 decumbebat habitu indutus] h. i. d. — 10 secreto] secreta. — diu mansit] m. d. — 10 *in marg. manu antiqua* (*forsan 1ª*) : De oracione sancti Ludowici ante mortem. — 13 Deus] *om.* — 14 quod - fecerat] *om.* — 15 lecto] loco. — 18 debilitate] infirmitate. — 19 vesperos] vesperam.

P. 320, 1 *in marg. manu antiqua* (*forsan 1ª*) : Obitus sancti Ludowici. — 2 Deo et hominibus] Domini et hominum. — 4 in abyssum claritatis] divine claritatis abissum. — 7 intuentibus] intuenbus. — 8 vicinis] incinis. — 9 senescalcus] senescallus. — 12 eum] *om.* — 13 Baucio] Hugo de Bancho ; *sic sententia scinditur :* D. H. de B. dominus P., Ric. magnus b. P. — 19 *in margine manu antiqua, forsan 1ª :* Tota etas sancti Ludowici .xxiii. anni et sex menses ; — 19 suae] illius. — 19-20 fuit v. t. ann.] vigenti trium annorum fuit. — 21 Cataloniam] Catholoniam.

P. 321, 3 ternarius] trinarius. — theologicarum] theologiarum.

— 8 menstrua] mensura de mensura.— 10 sicut] sicut et. — 11 utrimque] utriusque. — 12 vixerint] vixerunt. — 15 congregarunt] congregaverunt. — 16 beatissimus] beatus. —17 Brinonia] Brunola. — 18. 1297. 14 kl. 7bis ; *et in marg.;* Anni Domini tempore obitus sancti Ludowici. — 19 feriae secundae] s. f. — 20 genitricis Dei Mariae] Dei Marie genitricis. — 21-22 Marsiliae] Marsilia. — 23 ordinaverat] ordinarat. — 25 qua] *om.* — pepererat] peperit. — 26 convivia] convivi.

P. 322, 2 I. C.] C. I. — 6 sui] *om.* — quam] quem. — 11 surdis *add. sup. lin., manu 1a.* — 14 portus] *om.* — 21 verbere] virtute. — 22 quod] que.

P. 323, 1 Marsiliae] Marsilia. — 2 sciatico] cyatico. — 6 vero] tandem. — 8 si] si ei. — 12 neglexit] neglexerat. — 18 Aquinensi] Aquensi, *recte, ut videtur.* — 19 decem annis] *om.* — 20 neque] nec. — 29 pedibus, manibus] m. et p.

P. 324, 4 Fori Iuliensis] Formuliensis. — XV] quindecim. — 5 in die] *om. in lin. 5 sed reponit in lin. 6 post vocem* affligebat. — huiusmodi] huiuscemodi. — 7 omnino sensit] s. o. — 8 Carpentratensi] Carpentracensi. — 9 Franciscus] Ferrarius. — octo] .viii. — 10 et confluxu] sive conflictu. — 12 etiam] *om.* — prospici] perspici. — 20 poterat] potuit. — 23 infra - sanus fuit] dolorem nullum amodo (do *in ras., et locus unius saltem litt. relictus vacuus in rasura*) sensit ; *prius scriptum fuisse videtur :* amō nō sensit ; *haud scio an ex eodem apographo transumptum sit ac codex 3.*— 25-26 diebus singulis] s. d.

P. 325, 8 se pulchra] sepulcrum, *recte.* — 10 filia fuit] extitit f. — 12 nomine Antonius] A. n. — 13 hiemalis] hyemali. — 19 restitueret] restueret. — 23 Tolosensi] Cholonensi. — perpessus est] continue p. est.

P. 326, 4 hanc] huiusmodi. — 5 Glazatia] Alazacia. — 6 et de uno] de uno etiam. — 8 emissa] emisso, *recte.* — 13 Banholis] Bauholis. — 25 Venesini] Venesimi. — 26 maculis habebat] h. m. — 27 nihil penitus] p. n. — 28 caecutiens] c *initial. in ras.* — 32 delimpidari] delipidare.

P. 327, 3 Sanctia] Sanxia. — 4 Marsiliae] Marsilia. — persico] persite. — ignis] *om.* — 17 sanguis] sanguinis, *recte.* — 21 monstrose] monstruose. — 22 inter aures etiam] atque inter aures. — 27 servi sui Ludovici] sancti sui. — 30 sancti] Ludovici. — 31 emissionem voti] v. e.

P. 328, 2 a] et (*add. sup. lin.*) a. — 3 et] ac. — 6 pedum parte] parte pedis. — 13 suae] sue, *sed prius* sui. — 15 sancto] sancto Lu-

dowico. — 16 tibiarum] et tybiarum. — 24 Forli Iuliensis] Forlinicensis. — 28 liberari] r *altera in ras.* — 29 tam] iam, *recte.*

P. 329, 1 quia] quod. — 6 sacrata] sacra. — apostematis] postematis. — 13 ac parentes] et pauperes.— ferocitate] ferociter, *recte.* — ac eorum] et e. — 17 filio] *litterae* li *in ras.* — 21 in se] *om.* — 24 apud - quaedam] quedam mulier, apud civitatem Mitriam. — 28 huiuscemodi] huiusmodi.

P. 330, 5 vovens] vovit. — 9 Gulielma] Guilhelma. — 10 Marsiliae] Marsilia (r *sup. lin.*). — 13 quoque] etiam. — 19 sancti] *om.* — 19 votum vovit] vovit votum. — 23 furiosus fuit] fuit furiosus. — 28 tandem] tamen. — 31 Gulielmus] Gwilhelmus.

P. 331, 13 Tholonensi] Cholonensi. — Gulielmus] Guilhelmus. — 27 G. de C.] de Tollone.

P. 332, 6 forsitan] *prius* forcitan. — 8 recepit] repperit. — ammovitione] ammocione. — 11 Gunfrida] Dunfrida. — civitatis] *om.* — 15 Ricardam] Richardam. — 17 tamque] tanquam. — 18 blasphemiae] blasfema. — 18 huiusmodi] huiuscemodi. — 22 adhibeo nec] *om.* — 30 se (*primum*)] *om.*

P. 333, 1 doloremque] dolorem. — 4 cogitavit] cogitaverat. Mirabile certe. — 11 timori] tumori, *recte.* — 12 tandem] *litt.* d *in ras.* — reatumque] reatum. — 14 sancto] beato. — 18 Gulielmus] Guilhelmus. — 23 solus] solum. — 24 ipsius] *litt.* us *in ras.*— insipienter] in sapienter. — 26 ac] et. — 30 etiam] et.

P. 334, 16 quam] qua. — 17 se] sic. — 21 quem] quam. — 23 nobile] notabile, *recte.* — 29 rotundum] iocundum, *recte.* — et] ac.

P. 335, 1 ac] atque. — 4 sanandam] eciam sanandam. — 6 obdormiverant] obdormìerant.— 8 affirmantibus] confirmantibus. — episcopum] ipsum. — 10 ante] *om.* — 10-11 testium iuridicam] testimonium iuratorum testium veridicum. — 12 superni] summi. — 15 capere] rapere. — 15 episcopus] ecce episcopus. — 17 timorem autem] a. t. — 18 ter] *om.* — 20 stupuerunt] obstupuerunt. — 22 fuisse] esse. — 26 febris] ferbis. — post] *add. sup. lin. manu 1ª.*

P. 336, 3 circa] iuxta. — 10 puer mortuus] m. p. — 12 fuerat] erat. — 13 erat beati L. meritis] b. L. m. e. — 15 abortum] aborsum. — peperisset] mortuum p. — 16 utpote] utpute, *et sic plerumque.* — 20 lavacri] baptismi. — 21 iis] piis. — non absque matris] *prius* a. m. non. — 24 suspicione] sumpcione, *recte.* — 25 iterum deprecante] d. i. — 29 Alatia] Alazacia. — 31 filiola] filia.

P. 337, 7 itaque] ita quod, *recte.* — 8 unum - lactavit] vivum puerum primo lactaverit. — 10 in ipsa] in se ipsa, *recte.* — 15 praeter-

mittendum] premittendum *manus 1ª;* pretermitendum *in marg corr. manus rec.* — 28 devotorum] devotarum, *recte.* — 31 fratrum] factorum.

P. 338, 3 Deus] Dominus. — 11 et] ac. — 17 virtutum] virtutis. — 17 Clemens papa V^{s}] p. C. quintus. — 24 Sanctonensi] Zanctonensi. — Lactorensi] Lateranensi.

P. 339, 1 ac prudentibus] et p. — 9 cardinalibus] *litt.* li *add. sup. lin. manu 1ª.* — 10 diligenti praemissa] p. d. — 11 quod] quid. — 12 referretur] referrent. — 14 successisset] successit.

P. 340, 4 et] ac. — 8-12 anno - residebat] *om.* — 13 vero] igitur. — 22-24 et in - reconditum est] *om.* — 26 in] *om.* — 28 vivit et] *om.* — in saecula saeculorum] coeternus per immortalia seculorum secula.

II. Appendix ad Miracula S. Ludovici Tolosani (*BHL.* 5056).

Excidit in codice M. Confertur codex T cum textu editionis, Analecta Bollandiana, *t. IX (1890), p. 341 sqq.*

P. 341, lin. 7 ipsum] eum. — 8 eum] ipsum. — 9 ego] e. tibi. — 18 veste vestisset] vestisset veste. — 20 Anno dñi .1311. — Ascensionem] A. Domini.

P. 342, 11 Tarascone] Sarascone. — 15 vero infirmus] i. v. — 16 sanctitatem] sanctitate. — 17 ipso conventu] c. i. — 20 comederat] comedit, *sed tamen infra:* dimiserat. — 26 cum] dum. — 27 dum] cum. — 30 dixerat Salvator] Dominus d. — 34 et] *om., recte.*

P. 343, 14 gehennam] iehannam. — 21 custode] custodi, *recte.* — me] me, Domine. — 25 ille] ipse. — 31 succensa] accensa.

P. 344, 1 alia] quedam alia. — 9 mulier] mater. — 15 se] se ipsum. — 30 puer] *om.* — 35 totaliter sine motu] sine m. t.

P. 345, 4 frumenti] frumento. — 8 palefrid-, *bis*] palefred-, *bis.* — 8 camera] carrena, *haud scio an recte.* — 12 permansit] mansit. — 17 Alazachia] Alazacia. — asino] azino. — 23 per] *om.* — 25 vitae] *om.* — ullo] eo, *recte.* — 26 fetus mortuos] m. f. — et] erat, *recte.* — 27 compacta] confracta, *recte.* — 29 Alazachiae] Alazacie. — 34 istae] isti. — sancti] *om.*

P. 346, 3 et] vel, *recte.* — 9 et] et cum. — 11 detinuerat] debuerat. — 18 Katherina] Katerina. — 20 tenens eam] tenens. — 21 commendavit Ludovico] L. c. — 23 sancti] beati. — 24 Adam] quidam. — 26 multis maneret] *litt.* tis ma *add. in marg. 1ª manu.* — 30 filia] *bis in cod. sed semel del.*

P. 347, 1 Imberti] Ymberti. — Tarascona] Caraschona. — 9 est]

esset. — 17 mater] m. super ipsam. — 18 omnem] omnium. — 23 suo] sua. — 25 mortis imminere] i. m. — 27 mulieris] dicte m. — 32 si] sibi, *recte*. — 34 et] *om*.

P. 348, 8 hac] *om*. — 10 voto emisso] e. v. — 17 potuit] poterat. — curare] curari, *recte*. — 21 integre] *om*. — 33 nomine Brandetus] B. n. — 35 infirmitatem] i. quandam. — 36 foetebat] ferebat.

P. 349, 1 cumque] cum. — 2 dies] diebus. — 5 solationes] oblaciones, *recte*. — 7 absciderentur] abscinderentur, *recte*. — 12 prosectans] prospectans, *recte*. — 18 puer in crastinum] in c. p. — 25 Aquis] Aquis (*sic etiam*). — 27 concepta] accepta.— 31-32 sancti sepulchrum] sep. sancti. — 32 cum] dum. — sanctum] *om*. — 34 depaupertatus] depauperatus. — 36 uxor sua ei] ei u. s.

P. 350, 8-9 est cooperta de tegulis] c. de t. est. — 17 negabat] t *add. sup. lin*. — aliquem] aliquam. — 19 aspergebat] spargebat. — 20 comederat] t *sup. lin*. — 21 quae] quedam, *recte*. — 27 proiciebat] iaciebat. — 35 pro filia a patre] a patre pro f. — 36 omnibus] *om*. — 37 quod] quedam, *recte*.

P. 351, 6 unum verbum] v. u. — 7 servum] s. suum, *recte*. — 9 cum] tamen, *recte*. — 13 [diuti]us] duobus annis. — caducis] caducum, *recte*. — 14 eam] *add. sup. lin. 1ª man*. — 15 extremum] extrema. — 19 locum illum] i. l. — 22 exaudiens] obaudiens. — *§ 29 exhibet codex T ante § 28*. — 28 ad] *bis in cod. sed semel erasum*.— impeditus] in pedibus. — 29 autem] *om*. — 30 ipsum] *om*.

P. 352, 7-8 maximam] maximis. — 8 ducentes] navem ducentes. — 9 X et octo] .xviii. — 13 Gulielmus] Guilhelmus. — 16 acc. et rec.] rec. et acc. — 22 nono] .ix. — 35 formidans] *perperam forte pro* formidabat, *in T ut in edito*. — 35 ac] et.

P. 353, 5 scilicet sepulchro] sep. scil. — 7 suscitat] *perperam forte pro* suscitavit, *in T ut in edito*. — 10 ad] et ad. — 12 raperetur] caperetur. — 20 devorare] devorare. Explicit legenda sancti Ludowici cum miraculis eiusdem. Summa omnium miraculorum .86.

III. Legenda prima S. Antonii de Padua (*BHL*. 587).

1° *Hae variae lectiones communes sunt inter codicem T et editionem Leonis* de Kerval, Sancti Antonii de Padua Vitae duae, *p. 23 sqq*.

P. 23 c e. — P. 24 a b c d h j k (hoc *typographi mendo legi videtur apud* Kerval ; *recte profecto* hec T) l m o p q r v. — P. 25 a b c e g. — P. 26 e g h. — P. 27 c d e f i k l. — P. 28 d g h i. — P. 29 b c e.

P. 30 a d e j o q s u. — P. 31 b c d e h (*ut Paris*) i. — P. 32 b d h i. — P. 33 c d e j. — P. 34 a b c e j. — P. 35 e g j k m (*ut Paris.*) — P. 36 a c d (*ut Paris*) f (*ut Paris*). — P. 37 a b c d g i k l m. — P. 38 b. — P. 39 b c f g.

P. 40 a c (*ut Paris*) e g o p. — P. 41 a b c d e o p. — P. 42 a c d g k l. — P. 43 a b d (*ut Paris*) j (*ut Paris*) k l m n (*ut Paris*). — P. 44 b c e h (*ut Paris*) i j. — P. 45 a (*ut Paris*) b (*ut Paris*) d g h. — P. 46 a (*ut Paris*) d (*ut Paris*) e (*ut Paris, sed* ipsius *pro* eius) f g l (*ut Luc.*) m n. — P. 47 f h i l m (*ut Paris, sed* torpore *pro* corpore) p. — P. 48 a b e g k o (*ut Paris*) p. — P. 49 c e f g.

P. 50 b c (*ut Paris*) e m p q u. — P. 51 a c d h n p r (*ut Paris*). — P. 52 a d f (*ut Paris*). — P. 53 e k l. — P. 54 g j l. — P. 55 b h o p. — P. 56 f l. — P. 58 f i j l (*ut Paris*) p q. — P. 59 d g (*ut Paris*) i (*ut Paris*) m o q.

P. 60 b c d g m. — P. 61 a b c f g i k l (*ut Paris*) m o p. — P. 62 e g (*ut Paris*) h k l n. — P. 63 c d e f i (*ut Paris*) k n p. — P. 64 b c e g l m n o p q. — P. 65 h j l. — P. 66 c d e h k m q. — P. 67 b e (*ut Pad.*) g h j m. — P. 68 b c (*ut Paris*) e g j k. — P. 69 a d j l m n t.

P. 70 a d f. — P. 71 g h i j m. — P. 72 a b j o (*ut Paris*) q. — P. 73 c d (*ut Paris*) e f (*ut Paris*) g n. — P. 74 a m. — P. 75 c j. — P. 76 e j k. — P. 77 g i (*ut Paris*) l. — P. 78 e k (*ut Paris*) l m. — P. 79 e h n.

P. 80 g. — P. 81 c d f (*ut Paris*) m. — P. 82 b c d h k m n p (*ut Paris*). — P. 83 e l. — P. 84 f j l (*ut Paris*) m o q (*ut Paris*). — P. 85 a b g h k m s. — P. 86 a e k m n p s u v. P. 87 d f (*ut Paris*) g j l q r s. — P. 88 a c e f h i k l t. — P. 89 c d (*ut Paris*) h j q.

P. 90 b (*ut Paris*) f h p s (*ut Paris*). — P. 91 a b k l m p q s u (*ut Paris*) v (*ut Paris*) z. — P. 92 f. — P. 93 a f g (*ut Paris*) h m n t u x aa cc. — P. 94 a (*ut Paris*) h (*ut Paris*) i j k l (*ut Paris*) m (*ut Paris*). — P. 95 b (*ut Paris*) c (*ut Paris*) d (*ut Paris*) g (*ut Paris*) h j (*ut Paris*) k l n. — P. 96 a c h i l (*ut Paris*) n (*ut Paris*) o (*ut Paris*) q s. — P. 97 e f (*ut Paris*) k. — P. 98 a (*ut Paris*) b (*ut Paris*) h i m n (*ut Paris*) r s (*ut Paris*). — P. 99 a (*ut Paris*) c (*ut Paris*) e (*ut Paris*) g (*ut Paris*) j.

P. 100 a g (*ut Paris*) h j k o. — P. 101 e i (*ut Paris*) k m (*ut Paris*). — P. 102 a c d g (*ut Paris*) h j n o p q r. — P. 103 a.

Hoc loco incipit fragmentum e codice M, cuius primi folii pars recta (*ad voces* submergendam me noveris, KERVAL, *cap.* 42, *num.* 6) *adeo trita est ut legi vix possit.*

P. 103 d MT ; e T (vissitandi M) ; f (*ut Paris*) MT ; i j k MT ; l (*ut Luc.*) MT ; m (*ut Paris ; forsan* Zeuus T) MT ; o MT.

P. 104 a d i j l MT ; o (*ut Paris*) MT ; s MT.

P. 105 a b d f k MT ; l *et* o (*ut Paris*) MT ; q r MT.

P. 106 b MT ; d f (*ut Paris*) MT ; g j k m n MT ; s (*ut Paris*) M (?) T.

P. 107 a b e i k o MT.

P. 108 f g h n o p q r s MT.

P. 109 c d j l MT ; m (*ut Paris*) MT ; n o MT ; q (*sed* colore *pro* cultorem) MT ; r u MT.

P. 110 b MT ; e (*ut Paris*) MT ; g h k l n o MT.

P. 111 c (*sed om.* littori) MT ; e MT ; f (*ut Paris*) MT ; i k MT.

P. 112 d MT ; f (*ut Paris* T ; iuncta *vel* uincta M) ; h j k MT.

P. 113 a d i k l MT ; n T (adiscere M) ; o (*ut Paris, sed post corr. manu 1ª* abenuentibus M) MT.

P. 114 a MT ; d T (iuxta tamen scientie M) ; e i j k m n MT.

2º *Confertur codex T cum textu editionis Leonis* DE KERVAL, *p. 23 sqq.*

1. Lemma. Incipit - Ecclesiae] Incipit prologus in Vitam beati Anthonii de Padua ordinis Minorum.— 1 Antonii] Anthonii *et sic ubique.* — 3 penitus in] *in ras.* — 5 Sugerio] Suggerio. — 9 Dominus operatus est] o. e. D. — 10 incauta loquacitate] l. i.

2. 1 Portugalliae] Portugalie. — 3 Vincentii] Vincenti. — 5 Fernandus] Vernandus.

3. Lemma. Quomodo - Augustini] Qualiter religionem intravit. — 2 voluptati] voluptatis. — 6 sustinuisset importunam] i. sustinuissent. — occasionem] occosionem.

4. Lemma. Qualiter - scientia] Q. profecit. — 1 vita ejus] *om.*

5. 1 fortitudine] virtutem. — 2 sanctorum] *om.* — martyrum] meritorum. — 4 pretendae] petendae. — 5 spoponderitis] sposponderitis. — 8 extorta] exorta. — 9 canonicis] concanonicis. — 12 parentum] parentuum. — declinare] re *add. sup. lin. ead. man.*

6. Lemma. Quomodo - ejus] Qualiter quesivit martyrium. — 3 hiemis] hiemis (*vel* hienis). — 4 corporis] *om.* — 5 Siciliae] Cisilie. — 6 Messanae] Miscene.

7. 4 ipsius] eius. — 5 turbis] turmis. — 9 observationis] conobservationis.

8. 1 quamdam] Forliuii. — suscipiendis] suscipidis *man. 1ª ; corr. manu rec.* — 2 nostris] *om.* — 5 putabat legisse] l. p. — confisus suffragio] s. c. — 6 revera] revera enim. — mystici] mistice. — 7 ille - ipsius] ille sibi spiritus linguam ipsius — expositione] exposione. — 9 sancta] *om.*

9. 3 vitae - spargebat] vite semina sicut affluentissime cunctis spargebat. — 4 soe] sole. — 6 Bonillum] Boninillum.

10. Lemma De - ejus] De commendacione predicacionis ipsius. — 4 mores] amores.

11. Lemma Quomodo - praedicavit] De generali licencia predicandi. — 2 capituli generalis] g. c. — ab] ab omni (omni *add. sup. lin. ead. man.*). — 3 mira] misericordia. — 4 Paduam] Paduanam. — hiemis] hyems. — 7 animarum zelum] z. a.

12. 1 salutis] salutari. — 2 fratrum cuidam] c. f. — recrearet] recrearetur.

13. Lemma De - ejus] De fervore audiencium ipsius predicacionem. — 1 populus] populis. — 5 omnes] *sic post corr.* — 7 *in marg.:* xxx[a] milia hominum sancto Anthonio predicanti simul astiterunt nec minimum (?) sonuit sed quasi vir unus in silentio manserunt ut hic. — 11 libertate] libertati. — 13 confitenda] confitendum (?). — 14 visione] iussione.

Inter capita 13 et 14 legitur in T fragmentum quod e codice Paris *exhibet* KERVAL, *p. 219-222, num. 1-18. Unde patet male coniecisse eruditum virum, op. c., p. 219, annot. 3, haec pertinere ad Legendam* Benignitas (BHL. *593 b*), *quae suo loco inserenda erant in Vita* (BHL. *587*).

Lemma Capitulum - supra] De fervore et studio ipsius ad hereticos et eorum errores confundendos. — 1 nefarias] nepharias — exstirpare] exstripare. — 2 Ariminio] Arminio. — Tolosa] Tholosa. — 3 repromissum] promissum. — 4 detegebat] detergebat. — 5 Ariminio] Arminio. — 6 *pro lemmate in mrg.:* quomodo sanctus Anthonius hereticum qui disputavit contra Eucharistiam mirabiliter convicit. — Tolosanis] Tholosanis. — idem] isdem. — iste] ista. — meas fidei cath. mox] meas mox fidei catholice. — 11 complicium] complicum. — 12 famulus] famulis. — paratus] paratur. — 14 in virtute] in divina v. — in manibus licet indignus] ind. l. in m. — 15 demerso] demisso. — 16 haereticis atque] atque vituperium. — 18 etiam] *om.* — cum] *om.* — 19 de quibus - annotanda] *om.*

14. Lemma Quomodo - praedixit] Qualiter praedixit honorem

Padue. — 2 nam quinto decimo] nam et xv. — 3 conversusque] conversusque deinde. — 4 eam] *om.*

15. Lemma De - fecit] De loco solitudinis. — 3 Tiso] Tyso (vel Cyso?). — sedula] qui s. — 4 vir dictus] d. v. — 7 nimirum cella coelitem] c. n. celibem. — 8 Explicit - prima] *om.* — Incipit - secunda] Secunda pars legende.

16. 2 et per eum] *om.* — narratione relata] narrata. — 3 non omnia] o. n. — scire] *om.* — fastidium] *prius om. add. in marg. manus 1ª*. — occurrunt] occurrerunt. — aedificationem] occupationem. — possent] possint.

17. Lemma De - Antonii] De transitu mortis ipsius. — 1 millesimo - primo] .1231. — quarta - sexta] 4ª, 13. die mensis iunii, feria 6. — 2 confluebant] convenerant. — 4 stramentis - inclinavit] stramentis facundi cuiusdam (*an leg.* Facundi cuiusdam?) se preceps inclinavit. — 5 Rogerio] Rogero. — 6 pro posse] propose. — deferretur] ullatenus d. — 9 frater] *om.* — quia] *om.* — importunae] *om.* — 11 igitur] ergo. — anxietatis] anxietas. — excelsa sup. sid.] *om.* — 12 inspiciebat] perspiciebat. — 13 unctionis] unnccionis. — sanctum Dei] D. s. — 14 est necesse] n. e. — haec] hoc. — *in marg.* Obitus sanctissimi patris Anthonii. — 15 ergastulo] argastulo.— absorpta] absorta. — 16 vicere] *om.* — 17 millies] nubes. — 18 assume] intende. — amen] *om.*

18. Lemma *om.* — 1 sanctus] *om.* — 2 debuissent] debuisset.— 4 senes] ac senes. — liber] et liber.

19. Lemma *om.* — 1 muliebris ut] ut m. — 2 pepercit] non pepercit. — laniaret] laniaretur. — 3 saltem] saltim. — utcumque] utrumque. — 4 gemebundis] gemibundis.— quae] qui. — 5 exhibere] nobis e. — 6 sacratissimum] sanctissimum. — manere nobiscum] n. m. — majorum] maioris. — ducti] devicti. — 7 ex - adeant] a. ex p. n. precibus. — fratrum] fratrem (?) — 8 voluntatis] *prius* voluntati. — promittunt] *locus unius litt. in ras. inter* pro *et* m.

20. Lemma *om.* — 1 Dei] *om.* — sacratissimum] sanctissimum. — 2 nimis] *om.* — quia] *prius omissum add. sup. lin.* (*man. 1ª ?*). — santae] sancte. — deferri] deferretur ut. — 7 non minus] nec m. — 8 et ut eis] ut et eius.

21. Lemma *om.* — 2 spes - esse] ulla spes fuerat — 3 personas] p. et. — 3 exponenda] exponere. — 4 idipsum] ipsum. — voluntates] voluntatis. — coegerant] coegerat. — in detinendo] et d. — 5 rapere] capere. — disposuerunt] dsposuerunt. — 10 quum plena]

plena cum. — lumine] luminibus. — aurugine fascinati] f. a. — 12 sacratissimi] sanctissimi.

22. Lemma *om.* — 3 a concepto] concepto. — 4 asserentibus credunt] c. a. — 6 concilio] consilio. — 8 ad quae] ad quod. — 9 prosequeremur] prosequamur. — disposuerimus] aliter d.

23. Lemma *om.* — 1 concilio] consilio, *recte*. — 2 omnium] omni. — custodiri] custori. — 4 sapientium] sapientum. — 7 superiori] superiorum. — hanc et] hanc. — reservari] servari. — 10 ipsi] ipse. — 11 properaret] properarent. — 12 pontem] pontis. — 14 cerneres] *prius* cerneret ; *post corr.* cernerent. — 15 redundabat] redundaret.

24. Lemma *om.* — 2 tempestas haec] hec t. — eam Dominus] D. e. — 6 facias] ferias. — 7 intercessionibus] intercessoribus. — 9 concluderet] concluderetur. — 11 praeconis] preconi. — ac coacto concilio] et c. consil'o. — 12 transportant] transportarunt (trans *in ras*). — 13 populi et] *vox* et *sup. lin. add.* — 14 suburbana] suburbia. — 15 autem] *om.* — cereos] autem c.

25. Lemma *om.* — 2 tetigerat] tetigerit. — 5 dissoluta] disoluta.

26. Lemma *om.* — 1 fidelium exc. dev.] exc. dev. fid. — 5 discalceati] discalciati. — discalceatis] discalciatis. — 6 personam] personas. — cordis eos] corda eorum. — 7 ven. disc.] veniebant discalciati. — maxima] maxime. — 8 sacra] sacri. — comitatus] comitante. — accedit] accessit. — 10 mediocri] *litt.* e *sup. lin. add.* — Dei] Domini. — 11 magnitudinis] multitudinis. — 12 nec] non. — etiam] *om.* — 13 si] *om.* — 14 e quibus] equius. — 16 ornaverant] ordinaverant. — 18 requiem dabant] d. r. — 20 Veneti] Venecii. — Tervisini] Cervissini. — Vicentini - Hungari] Vincentini, Lumbardi, Sclavi, Aquilegii, Teutonici, Ungari. — 21 respirandi] *prius* resprandi ; *corr. 1ª manu.* — ad] *litt.* d *in ras.* — 22 salubriter] sulubriter.

27. Lemma *om.* — 1 suspiciosa] suspiosa *man. 1ª.* — 2 sacer cleri] c. s. — voluntate] *om.* — 3 definitur concilio] diffinitur consilio. — 5 interiectis] peractis. — aspectibus] conspectibus. — Gregorio papa] p. G. — 6 Dei] viri Dei, *recte*. — 7 celebratur] cebratur. — 9 concurrunt] concurrit. — caeterae testibus adhibendae] testibus cetere habende. — 15 Lumbardia] Lumberdia. — Marchia] Merchia. — 16 facti] sancti (*prius* facti). — 17 acceptis] accepitis. — 18 demum] *om.* — 19 haud] hanc.

28. Lemma *om.* — 2 temporis ducti] ducte t. — censebant] cesebant. — deb. temp. congr.] c. d. t. — nec] *add. sup. lin. manu 1ª.* — cautius] causius. — 5 nec non] nec non et. — corona] *om.* — 7 vicino] e vicino. — celeres] *prius* celeriter, *ut videtur*. — conda-

mus] condas. — 9 inviti] invia. — 11 beati] sancti. — 12 suo] *om.* — 13 ille] *om.* — 14 diuturnitate] diurnitate. — alligari] allegari. — sancti] *om.*

29. Lemma *om.* — Johanne] Jacobo. — tunc] t. temporis. — erant praesentes] p. e. — 2 laetabunda] iocunda. — 5 canonizationem] canonizacione. — constituit] stituit *prius omissum add. in marg. manus 1a.* — 6 fuerat] erat. — cardinalium sacra] s. c. — 7 Domini] Domino. — conglomeratur] conglomerantur. — 9 in] *om.* — *Inter voces* conscripsit *et* ac *legitur in T sententia* 10. — 11 gressu] gradu.

Inter num. 29 et 30, leguntur in T, uti in Paris, *quae habet* KERVAL, *p. 144-148.*

P. 144, **1. Lemma** De - translatione] De ipsius viri sanctissimi translacione. — 1 perfidi] perfidie.— Eccelini] Ezilini. — cogitaverunt] cogitarunt. — de devotione] devocione. — 4 facta] *om.* — 5 tinnitu cymbalorum] tymutu cymbaborum. — duos] et duos. — 6 Albanensis] Albinensis.— 9 facit] fecit. — magna] *prius om. add. in marg. manus 1a.* — figurali] f. et dignativa. — et dignativa condescensione] c. — 11 bone serve] s. b. — 13 consideratione] con *prius om. add. alia manu.* — in universo] universo.

2. Lemma Conclusio legende. — 19 Deum tuum] Deum. — inditis] inditis. — 21 et insignes] insignes.— 22 quia] *om.* — exuendo] eruendo, *recte.* — supernorum] supernorum. Explicit legenda beatissimi fratris nostri Anthonii. Et sequuntur miracula eiusdem. Ad laudem et gloriam.

P. 83, **30. Lemma** Incipiunt - Antonii] *om.* — praevia] *om.*

31. Lemma *om.* — 1 sanctae] beatissime. — 4 Gisla] Giina. — 7 conantis] conantem. — 10 jungerent] iungeret. — 12 reddita] redita. — 13 ergo] *om.* — ut] ut et. — 14 sequens vestigia] v. s. — 15 instar] *litt.* ar *add. manu rec. in loco vacuo relicto.* — femur] femura. — descenderunt] descendunt. — 17 praepropere] propere. — 18 insistens] persistens. — 19 usque ad] usque. — 21 utcumque] utrumque. — 23 crudum - os] per os crudum et penitus indigestum. — 24 nihil] nichil omnino. — ejus] *om.* — 25 in oratione collocata] collocatam oracione. — 26 deglutire] glutire. — 28 Paduam] *om.* — 31 autem] *om.* — 32 ac pedis] et pedes. — 33 Prosdocima] Prosdocma. — Maynerii] *om.* — Noenta] Noenca. — mastello] mascello. — 36 officio] *prius om. add. sup. lin. manus 1a.* — repens] serpens. — quia] quod. — 37 quidam] qua. — 38 rogari] rogare, *recte.* —

39 eundo] in eundo. — 40 b. Ant. meritis] per b. Ant. merita. — 40 egeret] egeat. — 41 equas] equos. — Brenta] Brete. — viceno] vicino. — 42 confractam dimisit] d. c. — anca] ancha. — 44 ancae] anchae. — 45 inter] *post vocem* inter *locus unius litt. in ras.* — suavius] suavissimus. — 46 Nassinguerra] Manguerra. — Sacili] Sacali. — 47 pervenisset] venisset. — 50 Savonaria] Sanonaria. — 51 ut surgeret acclamabant] acclamant ut surgeret (*prius:* sugeret). — 53 ibidem quievisset] ibi quiesceret. — regressus est] regressus. — dictus] ductus. — 55 in agrum] agrum. — contractis] contratis *man. 1ª;* c *add. sup. lin. alia manus.* — limina] *om.* — reptans man.] m. r. — 57 in ea] *om.* — 58 Montagnana] Montangnana. — Guina] Gunia. — spathulam] scapulam. — 60 se in oratione] in oratione. — mox] *om.* — gravi] grandi. — 62 suspenso calcaneo] suspensa. — 64 parva] brevi. — 67 Fridericus] Redicus. — Pulcigni] Pultigni. — valebat] valeret. — 68 venit] advenit. — mox] *om.* — 70 ei vir] vir.

32. 1 ab] *om.* — 2 quum die quadam] dum quadam d. — exsurgensque] exsurgens.— 4 beati] sancti. — 6 supplex] l *ex alia littera efformata.* — 10 recuperande] reparande (*vel* reperande?). — 11 obdormisset] obdormivisset. — 13 suae] *om.* — 14 dicentem] vocem d.

33. 1 lumine privata] lumen amisit. — 3 Theodoricus] *sic post corr. manu 1ª.* — 7 Cunigliano] Cuninglano. — discerneret] discernens. — sustinuisset] fuisset. — 9 Gemma] Gema. — 10 Theutonica] Teutonica.

34. Lemma De surdis curatis. — 4 sanit. rest.] r. s.

35. 1 corpore] tempore. — Antonii] *om.* — vectus] advectus. — 3 servum] sanctum. — 4 gemuisset] i *sup. lin. add. 1ª man.* — persisteret] existeret.

36. Lemma De epilenticis curatis. — 1 quaedam] *om.* — nom. Mich.] M. n. — quum] *om.* — 2 epileptica] epilentica. — nequaquam peste] p. n. — 4 sollicita] *prius* sollicitam. — puerum duxit] d. p.

37. 1 ad] et. — 3 instar] instra. — quadam] aliqua. — 5 Guidotus] Gindocus. — 6 recedente] *prius* recenente?

38. 1 Bonicus] Tonicus. — Runcalia] Rontalia (Routalia?).

Hoc loco incipit fragmentum e codice M; de quo iam advertimus (p. 356) nonnulla adeo trita esse ut vix certo perspici possint.

38. 1 nimium] non (?) M. — 2 chlamydis] clamidis MT. — salutis] sanitatis MT. — 3 cessisse] cesisse M. — cognovit] *ante corr.*

coguit (?) M. — 4 positus] possitus M. — a gutta - febribus] et a g. simul et a f. MT.

39. Lemma suscitatis] resuscitatis MT. — 1 Eurilia] Curilia (?) MT. — igne] igni M ; ignem T. — supino] suppino MT. — compressis] comppressis M. — junctis] vinctis (?) M. — 4 ipsius] eius T. — restituere] restiture T. — 5 emisit] emissit M. — 6 *in marg.* Aliud miraculum MT. — civitate] civitatem T. — Comaglo] Comagrolo M ; Comogrolo *vel* Tomogrolo T. — quidpiam] quippiam MT. — 7 suo] *om.* MT. — ac] et MT. — reperit] repperit T. — 8 vivum] v. puerum M.

40. 1 sancti] s. Antonii MT. — devotioni] et d. MT. — 2 beatum] *add. in marg. manu 1ª* T. — cyatho] cyaco T. — vitreo] vitrio (tri *in ras.* T) MT. — cyathum] cyacum MT. — illaesum] illisum T. — 3 consederant] consederat MT. — cyatho] cypho M ; cifo T. — 4 facta fuerant] fuerant facta M ; fuerant T. — 5 injunctam] iniuncta T.

41. 1 Oliva] Olvia MT. — 2 inter] et i. M. — petiit] peteret MT. — servaret] reservaret MT. — 3 prae vehementis] vehementi MT. — 5 intercessionibus] intercessoribus MT. — 6 tunicae] *om.* MT.

42. 2 fidelem - infidelis] sanctificandus MT. — rediens] rediit MT. — iturum] iterum *prius* T. — spopondit] spospondit T (*et* M?). — 3 pro emendis] emendis MT. — 5 et importuno gestu] importuna MT. — 6 subito] *om.* M. — objurganti] obiurgationi T. — compensaveris] compleveris T. — compensaveris - noveris] *locus omnino legi nequit in* M. — 7 offirmata] obfirmata MT. — 8 praecipitem] presipitem T. — 9 rapido] rabido M. — natibus] *litt.* b *in ras.* T. — 10 revera] vero MT. — 11 potius] plus MT.

43. 1 eam] *om.* MT. — lacunam] laciviam MT.— haud] haut MT. — refugere] confugere MT. — 2 praevalescente] sed praevalente MT. — 4 spondebant] spopondebant M. — 5 statim] *pars ultima litterae* m *in rasura* T. — 6 millare] miliare MT. — 7 eruti] *om.* MT. — itineris] iteneris M *et ante corr.* T. — 8 luce] *om.* MT. — navem remis] navim (navem T) cum r. MT. — composuerunt] compossuerunt M.

44. 1 Guidotus] Gnicus M ; Guicus T. — Paduani] Paduensis MT. — derisisset] derisisent MT. — 2 sua faceret] f. s. T. — 3 cachinnis] cachinno MT. — veritati] et v. MT.

45. 1 Trimegnone] Trimeguone M ; Termegnone T. — anhelabat] anchelabat M. — 2 instabat - vastabat] instabat et (*sup. lin. add. manu 1ª* T) passerum multitudo vastabat pannichenum (pannichium T) quod iam albebat ad messem MT. — panicii] pannichii MT. — posita] possita M. — occasione] occassione M ; ocacione T.

— 3 cingebatur] cinguebatur M. — panicium] pannicheum M ; panichium T. — visitaret] vissitaret M.

46. 1 Henricus] Herrericus T. — magnam - quindecim] per dies .v. magnam MT. — cereo] cere MT. — 3 merito] mente MT. — caput] capud MT.

47. 2 haec pauca] pauca MT. — occasionem] occacionem T. — 3 quae quidem magna] *om.* MT. — sicut] *add. sup. lin. manu 1ª* T. — mentibus] mencium MT. — 4 benignissime] beatissime MT. — utcumque] utrumque T.— 6 explicit - confessoris] explicit legenda. sancti Patris Antonii (Anthonii T) de Padua cum miraculis (eiusdem *add.* T) MT.

IV. Legenda « Benignitas » S. Antonii de Padua (*BHL.* 593b).

Litterae singulis his excerptis praefixae respondent singulis litteris in margine Vitae primae appositis (BHL.*587*), *quas exhibet codex T his locis : A ad* Kerval *2, 4 ; B ad 5, 1 ; C desideratur ; D ad 5, 10 ; E ad 6, 5 in fine ; F desideratur ; G ad 7, 9 ; H ad 8, 7 ; I ad 8, 9 ; K ad 9, 3 in fine ; L ad 10, 1.*

Conferuntur codices M et T cum textu editionis Kerval,*p. 207 sqq., quae unum codicem hactenus notum exhibet, videlicet Paris.*

Lemma alia quadam] a. q. eiusdem M. — antescripta] prescripta MT. — posita] possita M. — destincta] distincta MT. — quod] que M.

A 1. Antonius] Anthonius MT. — Hispaniarum] Hyspaniarum MT. — Portugalliae] Portugalie (*locus unius litt. in ras. inter* l *et* i) M ; Portugallie T. — ortus] *bis sed semel del.* T. — Ulixbonae] Vlixbone MT. — Alphonsi] Alfonsi MT. — vero] *om.* MT. — 2. non] *prius omissum add. sup. lin. manu 1ª* M. — imitatus] immitatus MT. — miserationem] miseracione MT. — 4 ingenuus] ingens M ; ingenus T.

B 1 Portugalliae] Portugalie MT. — Marocchiorum] Marochiorum T (*et 1ª manu* M ; *pestea sup. lin. inter* r *et* o *additum est eadem, ut videtur, manu aliquid indistincti* d? ter? tir?) M. — occisorum] occissorum inde M ; occisorum inde T.

C 1 mire[mori MT. — tanquam valido clypeo[*om.* MT. — 2 anhelaret] hanelaret MT.

D 1 neque praelatus nec] nec p. vel MT. — concurrebat] concurebat T.

E 2 ejusdem] e. martirii MT *recte.*

F 1 aedificationis] edifficacionis MT. — reformationem - legendo] reformacionem in orando devotam in eodem loco exercitacionem morum regularium et legendo M. — propositum] propossitum M. — arcta] acta MT, *recte.*

G 2 visus] vissus M. — infestationes] infestacio T. — sancto] sancte MT.

H 1 guardianum] gardianum T.— erat] a *in ras.; prius* erit? T. — 2 putaverant] putaverunt MT (u *in ras.* T.) — nosse] nosce T. — coegisset] coegiset M.

I 1 infantium disertas facit] i. f. d. M ; d. i. f. T. — Isaiae] Ysaie MT. — 2 posmodum] postmodum MT. — 3 elegantius deputavit] e. destinauit deputauit MT. — 4 destinatos] iam d. MT.

K 1 devotio] deieccio MT *recte.* — magistri fieri] f. m. MT. — 2 eligit] elegit MT. — 4 eleganter] eliganter. — 5 clarius] *ante corr. manu 1ª* carius M. — 6 popularis enervabat opinio] e. p. o. MT. — 7 sive] sine M. — parvulis] parvis M. — 8 Spiritus s.] s. Sp. MT. — qui - ignis *post* quia - sancti spiritus MT. — urebat] urgebat MT.

L 2 nam - testati sunt] *uti codex* Paris (KERVAL, *p. 215, annot.* a). — 3 deficiebat] defeciebat T. — 4 tropologicum] tropoloicum MT. — expósuisset] expossuisset MT. — 5 in sui fere] *prius* in sui fere in sui ; *post corr.:* in sui fere M ; fere in sui T. — salutem] fructum MT. — honorificentiae] *add.:* Explicit vita sancti Antonii confessoris M, *reliqua columna vacua, ceteris omissis;* Finit Vita sancti Anthonii T, *ceteris omissis.*

A PROPOS DES CHRÉTIENTÉS DE GOTHIE

Dans un court article du *Festschrift* publié en l'honneur de F. Kluge, M. Jellinek reprend la question de l'origine du christianisme chez les Gots [1]. Il met une certaine insistance à écarter l'opinion qui fait de l'« église » de Gotie une fille de l'église de Cappadoce. Trois faits — que M. Jellinek d'ailleurs conteste moins que personne — établissent le rôle des Cappadociens dans l'évangélisation des Gots. 1° Un certain Eutychès, dont parle la lettre 164 de S. Basile, avait été dans les temps anciens un saint missionnaire au pays des Gots ; c'était un compatriote de Basile, mais nous ne savons rien de plus sur le personnage ni sur sa date. 2° Ulphilas descendait de captifs enlevés par les Gots à Sadagolthina, près de Parnassos en Cappadoce. 3° La relation du martyre de S. Sabas nous apprend, ou tout au moins nous laisse deviner, que deux Cappadociens, l'évêque de Scythie Vétranion et le duc de la province, Junius Soranus, ont joué un rôle dans l'œuvre de la conversion des Gots.

A en croire M. Jellinek, c'est par hasard que dans les trois faits cités des Cappadociens soient intervenus comme acteurs. Il nie que depuis Eutychès jusqu'à S. Sabas, c'est-à-dire sans doute pendant près de cent ans, il y ait eu des relations suivies entre les églises de Gotie et de Cappadoce. Il semble que l'on puisse lui donner raison sans pour cela modifier essentiellement les idées reçues. Entre Eutychès, dont nous ne savons rien, et les captifs de Sadagolthina, il n'y a peut-être eu aucun rapport ; en tout cas, rien ne prouve que Vétranion et Soranus aient voulu continuer l'œuvre de missionnaires

[1] *Die angeblichen Beziehungen der gotischen zur kappadokischen Kirche,* dans *Festschrift Fr. Kluge zum 70. Geburtstage am 21. Juni 1926 dargebracht,* Tübingen, 1926. Voir *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 216 suiv., t. XXXIII, p. 5 suiv.

antérieurs, qui eussent été leurs devanciers. Mais est-ce tout à fait par hasard que les missionnaires connus de la Gotie sont des Cappadociens, à l'époque où la Cappadoce a produit des hommes remarquables et précisément parmi les champions de l'orthodoxie? De même, à une certaine date, les moines missionnaires en Occident sont tous ou presque tous Irlandais, ou Anglo-Saxons disciples d'Irlandais. A ce titre, bien des chrétiens du continent doivent le bienfait de la foi à l'église d'Irlande. Il nous paraît que les relations ecclésiastiques entre l'« église » de Gotie, c'est-à-dire les rares communautés chrétiennes existant dans le pays des Gots, et Césarée, centre religieux de la Cappadoce, représentaient quelque chose d'analogue. C'est le zèle religieux de quelques Cappadociens qui a apporté le christianisme aux Gots. Césarée n'a pas organisé une mission en Gotie, comme plus tard Rome enverra Augustin à Cantorbéry ; mais il ne nous semble pas que l'on ait jamais prétendu qu'il en ait été ainsi. Dès lors toute la question est de savoir s'il y a quelque connexion à chercher entre Eutychès, Ulphilas et Vétranion ; mais on l'a vu, ce problème est insoluble.

Liége. J. MANSION.

LE VÉNÉRABLE MARC D'AVIANO A LIÉGE

Le vénérable serviteur de Dieu, Marc d'Aviano, dont le procès de béatification est actuellement engagé en cour de Rome [1], *fit durant l'été de 1681 un voyage à travers les Pays-Bas. Véritable marche triomphale. Chaque ville voulait le posséder au moins quelques heures. Partout les foules se pressaient pour le voir, recevoir sa bénédiction et être témoins des miracles qu'il multipliait sur son passage. Les détails de cette tournée apostolique sont bien connus. Le chanoine E. Rembry a jadis recueilli et publié tous les témoignages contemporains qu'il a pu découvrir dans nos bibliothèques et nos dépôts publics d'archives* [2]. *Mons, Enghien, Bruxelles, Anvers, Malines, Gand, Bruges, Louvain, Namur et Liége reçurent tour à tour le célèbre capucin.*

Concernant son séjour dans cette dernière ville, nous pouvons, grâce à l'amabilité de M. le chevalier de Schaetzen, ajouter un témoignage de plus à la documentation de Rembry. Il est tiré du livre de raison d'Arnold-Guillaume Schaetzen (1639-1709), en son temps échevin de la haute justice de Tongres. Sous la date du dimanche 6 juillet 1681, Arnold Schaetzen a consigné le souvenir du voyage qu'il fit à Liége avec sa femme, pour aller y recevoir la bénédiction du vénérable Père Marc d'Aviano. Ils se mirent en route dès 4 heures du matin, non sans avoir

[1] *Viennen. seu Venetiarum beatificationis et canonizationis servi Dei P. Marci ab Aviano sacerdotis professi Ord. Minorum S. Francisci Capuccinorum et missionarii apostolici.* Positio super introductione causae. Romae. Typis Guerra et Mirri, 1912.

[2] E. Rembry, *Le P. Marc d'Aviano. La délivrance de Vienne en 1683. Voyage de Marc d'Aviano dans les Pays-Bas en 1681.* Bruxelles, A. Vromant, 1884. Extrait des *Précis Historiques.* Les récents biographes du vénérable, les PP. L.-A. de Porrentruy et E. M. de Beaulieu (*Le Vénérable P. Marc d'Aviano capucin*, Toulouse, 1921) n'ont pour ainsi dire rien eu à ajouter au récit de Rembry.

antérieurs, qui eussent été leurs devanciers. Mais est-ce tout à fait par hasard que les missionnaires connus de la Gotie sont des Cappadociens, à l'époque où la Cappadoce a produit des hommes remarquables et précisément parmi les champions de l'orthodoxie? De même, à une certaine date, les moines missionnaires en Occident sont tous ou presque tous Irlandais, ou Anglo-Saxons disciples d'Irlandais. A ce titre, bien des chrétiens du continent doivent le bienfait de la foi à l'église d'Irlande. Il nous paraît que les relations ecclésiastiques entre l'« église » de Gotie, c'est-à-dire les rares communautés chrétiennes existant dans le pays des Gots, et Césarée, centre religieux de la Cappadoce, représentaient quelque chose d'analogue. C'est le zèle religieux de quelques Cappadociens qui a apporté le christianisme aux Gots. Césarée n'a pas organisé une mission en Gotie, comme plus tard Rome enverra Augustin à Cantorbéry ; mais il ne nous semble pas que l'on ait jamais prétendu qu'il en ait été ainsi. Dès lors toute la question est de savoir s'il y a quelque connexion à chercher entre Eutychès, Ulphilas et Vétranion ; mais on l'a vu, ce problème est insoluble.

Liége. J. MANSION.

LE VÉNÉRABLE MARC D'AVIANO A LIÉGE

Le vénérable serviteur de Dieu, Marc d'Aviano, dont le procès de béatification est actuellement engagé en cour de Rome [1], *fit durant l'été de 1681 un voyage à travers les Pays-Bas. Véritable marche triomphale. Chaque ville voulait le posséder au moins quelques heures. Partout les foules se pressaient pour le voir, recevoir sa bénédiction et être témoins des miracles qu'il multipliait sur son passage. Les détails de cette tournée apostolique sont bien connus. Le chanoine E. Rembry a jadis recueilli et publié tous les témoignages contemporains qu'il a pu découvrir dans nos bibliothèques et nos dépôts publics d'archives* [2]. *Mons, Enghien, Bruxelles, Anvers, Malines, Gand, Bruges, Louvain, Namur et Liége reçurent tour à tour le célèbre capucin.*

Concernant son séjour dans cette dernière ville, nous pouvons, grâce à l'amabilité de M. le chevalier de Schaetzen, ajouter un témoignage de plus à la documentation de Rembry. Il est tiré du livre de raison d'Arnold-Guillaume Schaetzen (1639-1709), en son temps échevin de la haute justice de Tongres. Sous la date du dimanche 6 juillet 1681, Arnold Schaetzen a consigné le souvenir du voyage qu'il fit à Liége avec sa femme, pour aller y recevoir la bénédiction du vénérable Père Marc d'Aviano. Ils se mirent en route dès 4 heures du matin, non sans avoir

[1] *Viennen. seu Venetiarum beatificationis et canonizationis servi Dei P. Marci ab Aviano sacerdotis professi Ord. Minorum S. Francisci Capuccinorum et missionarii apostolici.* Positio super introductione causae. Romae. Typis Guerra et Mirri, 1912.

[2] E. Rembry, *Le P. Marc d'Aviano. La délivrance de Vienne en 1683. Voyage de Marc d'Aviano dans les Pays-Bas en 1681.* Bruxelles, A. Vromant, 1884. Extrait des *Précis Historiques*. Les récents biographes du vénérable, les PP. L.-A. de Porrentruy et E. M. de Beaulieu (*Le Vénérable P. Marc d'Aviano capucin*, Toulouse, 1921) n'ont pour ainsi dire rien eu à ajouter au récit de Rembry.

en bons chrétiens préalablement entendu la messe. Sur le mur du couvent de Saint-Léonard (prieuré de chanoines de Saint-Augustin) à Liége on avait élevé une estrade où l'on amenait au thaumaturge les boiteux, les aveugles, les paralytiques, les possédés qui venaient demander leur guérison. L'échevin évalue la foule réunie au pied de l'estrade à 100.000 personnes, ce qui est sans doute un gros chiffre.

Voici les termes mêmes d'Arnold Schaetzen:

Den 6en dach july 1681 op eenen sondach soe ben ick met mijne huysvrouwe ten 4 uren smoergens naedemael wij onse devotie gehalden hadden naer Luyck gegaen om te ontfangen die benedictie van den Eerw. heer Marcus d'Aviano capucien, alwaer op den muer van St. Leonaerts cloester eenen troen gemaeckt was alwaer vergaedert waeren 100 000 menschen ende heefft daer miraculen gedaen aen kreupelen, blinden, laemen ende besetene menschen.

Tous ces détails concordent exactement avec ce que nous savions déjà par d'autres sources [1].

Une note ajoutée postérieurement sur le livre de raison fait remarquer que des miracles opérés à Liége « bien peu furent authentiquement constatés »: maer weenighe geapprobert.

En d'autres villes, surtout en Allemagne, les miraculés furent soumis à un examen canonique. A Augsbourg on imprima, avec l'approbation de l'évêque, le récit de 83 guérisons officiellement reconnues. A Gand, ce furent les échevins qui prirent l'initiative d'ouvrir une enquête. A Bruges et à Anvers, ils intervinrent aussi. Et le P. Hildebrand a publié récemment [2] *le texte des dépositions recueillies dans cette dernière ville et à Malines soit par l'autorité ecclésiastique soit par le Magistrat. Que des informations de ce genre aient été prises à Liége, notre témoin est le premier à nous l'apprendre. Quelques guérisons au moins auraient été constatées dans les formes. Mais ce fut le petit nombre. Cette réflexion de l'échevin de Tongres nous apporte*

[1] Voir REMBRY, op. c., p. 84-87.

[2] *Marcus van Aviano te Mechelen (1681)*, et *Marcus van Aviano te Antwerpen (1681)*, dans *Franciscana*, t. V (1922), p. 194-208 ; t. VI (1923), p. 120-34.

sans doute un écho des discussions très vives que soulevèrent les prodiges accomplis par le célèbre capucin. Les hérétiques, que le succès du P. Marc mettait en fureur, s'efforçaient de le discréditer en déniant tout caractère surnaturel à ses guérisons. Les admirateurs du thaumaturge prenaient vivement sa défense. Un des témoins du procès de béatification a sans doute la note juste quand il rappelle que le P. Marc ne promettait aux malades leur guérison que selon la mesure de la vivacité de leur foi. « Così le guarigioni erano in parte istantanee, in parte successive, in parte complete, in parte parziali, in parte perpetue e durature, in parte anche solamente transitorie. Era raro che un malato non avesse sperimentato per lo meno un lenimento dei suoi dolori [1]. »

R. L.

[1] *Positio super introductione causae.* Summarium, p. 609.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

86. — * *Bibliothek der Kirchenväter.* Eine Auswahl patristischer Werke in deutscher Uebersetzung herausgegeben von O. Bardenhewer, K. Weyman, J. Zellinger. Band LIV-LVIII. München, Kösel-Pustet, 1927, 5 vol. in-8°.

87. — * Francesco Valli. *Un eretico del sec. IV. Gioviniano.* Torino, Società editrice internazionale, 1925, in-8°, 66 pp. Extrait de *Didaskaleion*, N. S. II.

88. — * Luca de Regibus. *Lattanzio.* Torino, Soc. editrice internazionale [1928], in-12, II-239 pp. (=*Pagine cristiane*, Vol. II).

La publication des derniers volumes de la *Bibliothek der Kirchenväter*, qui doit en comprendre soixante d'après le plan primitif, avance rapidement (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 132-34, 380-82) et s'achèvera bientôt. Les tomes LIV et LV nous offrent la série entière des sermons authentiques de S. Léon le Grand, traduits par M. Th. Steeger, avec résumés, annotations et une longue introduction générale. Le travail, déjà terminé, semble-t-il, en 1925, est personnel et fort soigné. Le tome LVI est une anthologie des œuvres de S. Grégoire de Nysse : la Grande Catéchèse, les huit homélies sur les Béatitudes, le *De anima et resurrectione*, la Vie de Ste Macrine. On pourrait discuter le choix. Les traductions sont dues à M. K. Weiss, sauf la dernière, qui est de M. E. Stolz. Les introductions ont été composées par le P. J. Stiglmayr. Elles auraient pu donner, entre autres, une idée plus complète de la théologie de Grégoire de Nysse et de sa personnalité littéraire. Au sujet de sa mission en Arabie et de sa « captivité de Babylone », il y avait à tirer parti de l'étude de M. G. Pasquali, *Le lettere di Gregorio di Nissa*, dans *Studi italiani di Filologia classica*, N. S., t. III (1923), p. 75-134. C'est vraisemblablement pendant ce séjour forcé à Sébaste que Grégoire a prononcé, à un jour d'intervalle, les deux homélies sur les Quarante Martyrs *BHG.* 1206 et 1207. La position géographique d'Ibora et d'Annésoï aurait pu être précisée davantage. La traduction est trop parcimonieusement annotée. Dans la Vie de Macrine, la dévotion de toute sa famille envers les Quarante Martyrs de Sébaste — que l'annotateur appelle des *Ritterheilige* (p. 364) — était

à souligner. Certains détails de la vie monastique et quelques coutumes religieuses demandaient à être expliqués brièvement.

Les tomes LVII et LVIII ont été réservés aux Pères arméniens, qui avaient certainement droit à une place à côté des auteurs grecs et syriaques. C'est M. le chanoine S. Weber qui s'est chargé de présenter ces œuvres arméniennes, auxquelles il s'est intéressé depuis de longues années déjà (cf. *Anal. Boll.*, XXIV, 125-27). Toutes les introductions, à une exception près, et les traductions sont de sa plume. Le tome I de ces *Ausgewählte Schriften der armenischen Kirchenväter* s'ouvre par un aperçu général sur la littérature patristique arménienne (p. XI-XXVII). L'auteur s'en tient aux écrits originaux et laisse presque entièrement de côté les multiples traductions d'ouvrages grecs et syriaques, qui constituent cependant une richesse de grande importance, car elles nous ont conservé plus d'une œuvre qui serait inconnue autrement (cf. *Revue de l'Orient chrétien*, 3e sér., t. V, 1925-1926, p. 398). Il n'eût pas été superflu, croyons-nous, d'énumérer au complet les traductions de cette catégorie, sans oublier celle du commentaire syriaque d'Éphrem sur les Actes des apôtres, récemment découverte (cf. *Revue des études arméniennes*, t. VI, 1926, p. 254). L'introduction aurait d'ailleurs pu avantageusement être plus étendue et dépasser le VIIIe siècle, en vue surtout de ceux qui continuent encore à ignorer ou à mésestimer la fécondité littéraire des Arméniens. La bibliographie de l'auteur n'est nullement à jour, et nombre de pages devraient être revues d'après des travaux récents. Au sujet, par exemple, de la traduction arménienne de l'Évangile (p. XVI), il y a lieu de tenir compte des recherches nouvelles commencées avec F. MACLER, *Le texte arménien de l'Évangile d'après Matthieu et Marc*, Paris, 1916 (cf. *Harvard Theological Review*, t. XV, 1922, pp. 293-303). Dans la grave question qui porte sur la date et l'auteur de l'histoire arménienne attribuée à Moïse de Khorɛn, M. W. est resté partisan convaincu de la théorie conservatrice (p. XX-XXII), sans se prononcer toutefois sur l'authenticité de la géographie qui circule sous le même nom (p. XXVI). Nous voudrions connaître sa réponse aux arguments contraires groupés par M. F. Haase et renforcés maintenant par M. K. Młaker (cf. infra, p. 380). Le premier Père arménien présenté dans ce volume est Eznik de Kołb, dont le célèbre opuscule, intitulé communément jusqu'en ces derniers temps « Contre les Sectes », est la perle de la littérature arménienne classique. L'introduction particulière de M. W. a visiblement été écrite il y a quelques annnées déjà, et actuellement elle ne répond plus du tout à l'état des études textuelles et littéraires sur ce traité. Quelles que soient les critiques qui aient pu en être faites, le travail sagace du P. L. Mariès (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 171-74) a ouvert une voie toute nouvelle. Les pages de M. W. ont du moins le mérite de signaler une source d'Eznik qui n'a pas été relevée par le P. Mariès. C'est un écrit qui porte le nom de l'évêque d'Édesse Aitalâhâ († 345/346) et qui serait une lettre pastorale. Il

a été découvert, en traduction arménienne, par le P. J. Thorossian dans le ms. 822 (XIIIe siècle) de San Lazzaro (cf. B. Sarghissian, *Grand catalogue des manuscrits arméniens de la bibliothèque des PP. Mekhitharistes de Saint-Lazare*, t. II, Venise, 1924, col. 163-64). La référence donnée par M. W. est incomplète ; c'est dans le tome LXIX (1911), p. 559-67 du *Pazmaveb* que cette source a été indiquée. Il n'eût pas été inutile d'ajouter que la question d'attribution n'a pas encore été touchée. Récemment, M. N. Adontz a cru pouvoir signaler une nouvelle source d'Eznik : les « Questions et réponses » attribuées à S. Grégoire l'Illuminateur (cf. *Revue de l'Orient chrétien*, 3e série, t. V, 1925-1926, p. 309-357). Reste à voir si sa démonstration paraît concluante aux critiques les plus autorisés. Comme date de composition du traité d'Eznik, M. W. s'en tient à celle qu'il avait proposée précédemment déjà : entre les années 441 et 449. Après avoir, dans sa thèse, adopté cette opinion, le P. Mariès croit maintenant qu'il faut remonter jusqu'aux environs de 430, ou peu après (cf. *Revue de l'Orient chrétien*, t. c., p. 387). Nous serions désireux de connaître les raisons qu'il croit pouvoir invoquer. La traduction allemande de M. W. est plus littéraire que celle de Schmid, mais nos préférences restent acquises à cette dernière, qui est plus fidèle. La place nous manque ici pour nous étendre aussi longuement sur les autres écrits contenus dans ces deux volumes. Après le traité d'Eznik vient la biographie de S.Maštotz, due à son disciple Korioun, dont il existe deux recensions : *BHO.* 755 et 756. M. W. traduit la première, qui est plus longue et qu'il croit originale. La dernière partie du volume nous offre un choix de discours tirés des « Stromates » arméniens. M. l'abbé E. Sommer a collaboré à la traduction faite sur l'édition parue à Venise en 1838. Le tome II contient l'homélie sur la résurrection de Lazare attribuée à Mambre le Lecteur, les discours de Jean Mandakouni, l'explication du *Pater* et l'exhortation à la vie érémitique d'Élisée. M. W. a rendu grand service en mettant ces textes à la disposition de tous, dans une collection bien connue, et en les enrichissant d'introductions substantielles. On regrettera toutefois qu'il ait pris, ici également, dans des questions d'auteur et de date, des positions plus absolues que ne le permet actuellement la critique des sources littéraires arméniennes, qui n'est guère qu'à ses débuts. Il eût été aussi à souhaiter qu'avant l'impression, le travail fût retouché en entier et enrichi des résultats nouvellement acquis par d'autres.

La notice consacrée par M. Fr. Valli, dans *Didaskaleion*, en 1925, à la vie, aux écrits et à la doctrine de l'hérésiarque Jovinien, qui doit surtout sa notoriété à son redoutable adversaire, S. Jérôme, est une étude personnelle, qui mérite de ne pas passer inaperçue. Elle corrige notamment ce qu'avaient de trop favorable les appréciations portées jadis par Haller, dans son *Jovinianus*, sur l'enseignement de ce moine, qui ruinait, en fait, l'ascétisme religieux ; elle constitue aussi une excellente introduction à l'*Adversus Iovinianum*, où Jérôme a donné la mesure de son talent de polémiste.

Le volume II de la nouvelle collection *Pagine cristiane* créée par le directeur et le rédacteur de *Didaskaleion*, M. P. Ubaldi et M. S. Colombo, est un florilège de Lactance, présenté, en traduction italienne avec annotations et introduction, par M. L. de Regibus. Il donne une idée suffisante de l'œuvre de l'ancien rhéteur devenu apologiste. L'introduction est toutefois assez maigre et dans la bibliographie, nombre d'ouvrages vieillis auraient pu céder la place à des travaux plus récents et plus utiles. J. Simon.

89. — * Walter Bauer. *Griechisch-Deutsches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der übrigen urchristlichen Literatur.* Fasc. 4-10. Giessen, A. Töpelmann, 1926-1928, in-4°, col. 385-1434.

C'est avec plaisir que nous signalons l'achèvement de cet important ouvrage dont les premiers fascicules ont été annoncés ici même peu de temps après leur publication (*Anal. Boll.*, XLIV, 140). Dans la « littérature chrétienne primitive » qui forme, avec le Nouveau Testament, la matière de ce dictionnaire, deux textes hagiographiques ont été compris : l'Apocalypse de Pierre et le Martyre de Polycarpe (*BHG.* 1487 et 1556-60). Ce qui fait de ce volume un précieux instrument de travail, c'est la richesse et la sûreté des renseignements lexicographiques, grammaticaux, exégétiques, qui s'y trouvent présentés avec autant de brièveté que de précision. En quelques instants — pourvu qu'on ait pris la peine de se familiariser avec les nombreuses abréviations — on peut s'assurer si tel mot est classique, dans quel écrivain il apparaît pour la première fois, s'il se rencontre dans les Septante, les inscriptions ou les papyrus, dans quels passages et en quels sens il a été employé par les premiers auteurs chrétiens ; enfin, quand le mot présente quelque difficulté au point de vue de l'orthographe, de la grammaire ou de l'exégèse, de sobres références bibliographiques indiquent les meilleurs travaux à consulter. Ainsi, à la fin de l'article *μάρτυς*, à propos du sens de « martyr » qui fut bientôt donné à ce mot, M. Bauer signale les principales études récentes, notamment celles qui ont paru dans nos *Analecta* en 1921 ; il y aurait lieu maintenant d'ajouter à la liste le chapitre II de *Sanctus, essai sur le culte des saints dans l'antiquité*, par le P. Delehaye (1927). Fr. Halkin.

90. — * Pierre de Labriolle. *Saint Augustin. Confessions. Texte établi et traduit.* Paris, Les Belles Lettres, 1925-1926, 2 vol. in-8°, xxxiii-401 pp.

91. — * John Gibb and William Montgomery. *The Confessions of Augustine.* Cambridge, University Press, 1927, in-8°, lxxv-479 pp. (= *Cambridge Patristic Texts*).

Parmi les éditions publiées ces dernières années sous le patronage de l'Association Guillaume Budé, celle des Confessions de S. Augustin comptera au nombre des plus remarquables. Le texte a été soi-

gneusement revu, et s'il ne faut pas espérer écarter définitivement, avec les moyens dont nous disposons, toutes les difficultés qu'on y rencontre, on peut dire qu'un sérieux progrès a été réalisé, tel qu'on pouvait l'attendre de la science et du tact du nouvel éditeur. Comparant le texte des *Confessions* établi par les Bénédictins avec celui de P. Knöll, dans le *Corpus* de Vienne, il n'hésite pas à affirmer qu'une méthode plus rigoureuse n'a pas toujours préservé ce dernier éditeur de certaines fautes que ses devanciers avaient évitées grâce à une connaissance parfaite de leur auteur. M. Knöll a pris pour base de son édition le Sessorianus, c'est-à-dire le plus ancien manuscrit, auquel, par une illusion assez fréquente chez les philologues, il a attribué une importance égale à son ancienneté. *Aetas* et *praestantia* ne sont pas synonymes, M. de Labriolle le fait voir par des exemples bien choisis, et il est si peu persuadé de l'excellence du Sessorianus que, pour les huit premiers livres, il a dû, en plus de cent quatre-vingts passages, faire choix de leçons différentes de celles que Knöll avait empruntées à ce manuscrit. Le texte de M. de L. se rapproche beaucoup de celui des Bénédictins, auquel il donne une base plus rationnelle et que d'ailleurs il améliore dans le détail. Ce qui assure à son critère une singulière fermeté, c'est que la nécessité de serrer de près, pour la traduire, la phrase de l'auteur, l'a familiarisé, plus que n'importe qui, avec la pensée de S. Augustin, et l'on ne saurait conseiller aux philologues attachés à un texte difficile, de meilleur exercice que la traduction. Celle que nous donne M. de L., très éloignée de cette littéralité qui sent l'effort et ne contribue nullement à la clarté, rend très bien le mouvement et la couleur du style. Il faut se rappeler combien le style de S. Augustin est personnel et vivant, pour apprécier ce résultat et l'intensité de l'effort qu'il suppose.

Dans la préface sont traitées, sous une forme concise, diverses questions auxquelles un lecteur de l'ouvrage s'intéresse nécessairement : la date des *Confessions*, le but du livre, et surtout les controverses sur les prétendues contradictions que l'on signale entre les *Dialogues* et les *Confessions*. Ceux qui les ont soulevées (parmi eux Boissier) n'ont pas fait preuve d'une psychologie particulièrement fine, M. de L. n'a pas de peine à le montrer. Un utile complément de la préface, sous le titre : *Pourquoi S. Augustin a-t-il rédigé les Confessions?* dans le *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, juillet, 1926, p. 30-47.

Il y a une vingtaine d'années, MM. Gibb et Montgomery avaient doté l'Angleterre de la première édition savante des *Confessions* parue dans leur pays. M. M., qui a survécu à son collaborateur, a pris sur lui la tâche de la mettre au point. Le texte est en général celui de Knöll, *editio minor*. On admet, il est vrai, que l'éditeur de Vienne a exagéré l'importance du Sessorianus. Mais l'influence de ce témoin se fait partout sentir dans le texte de Cambridge. La traduction manque ici. Mais la disposition générale, qui est celle des *Patristic*

Texts, facilite beaucoup la lecture et l'intelligence des développements. Un résumé précède les chapitres, et les passages difficiles sont expliqués dans des notes, qui, trop souvent peut-être, se bornent à relever les citations de l'Écriture. Ce n'est pas sans quelque surprise qu'à propos de l'invention des SS. Protais et Gervais (IX, VII,16), on se voit renvoyé aux fantaisies de J. Rendel Harris sur les Dioscures (cf. *Anal. Boll.*, XXIII, 427). H. D.

92. — * Gordon Hall GEROULD. *A New Text of the Passio S. Margaritae.* Extrait de *Publications of the Modern Language Association of America*, t. XXXIX (1924), p. 525-56.

93. — * Adolfo MABELLINI. *Leggenda di Santa Margherita.* Fano, Tipografia letteraria, 1925, in-8°, 25 pp.

94. — * Gordon Hall GEROULD. *Ælfric's Lives of St. Martin of Tours.* Extrait de *The Journal of English and Germanic Philology*, t. XXIV (1925), p. 206-210.

95. — *ID. *Abbot Ælfric's rhythmic Prose.* Extrait de *Modern Philology*, t. XXII (1925), p. 353-66.

M. Gerould, qui a si bien mérité des études hagiographiques par son grand ouvrage, *Saints Legends*, ne cesse de tourner son attention vers les problèmes que soulève l'application des méthodes esquissées par lui avec tant de maîtrise. Nous réunissons ici trois de ses travaux, publiés il y a quelque temps déjà, pour en indiquer brièvement la portée et les conclusions. Le premier consiste en une édition fort consciencieuse d'un texte de la Passion de Ste Marguerite, si populaire au moyen âge (*BHL.* 5303 et 5303 a) ; il provient d'un manuscrit du XIVe ou du XVe siècle, d'origine anglaise, propriété de Sir Thomas Brooke. Suit une collation complète des recensions déjà connues de cette pièce latine, avec l'étude des versions en vieil anglais et en moyen anglais, ainsi qu'une comparaison détaillée de celles-ci avec le texte latin. Il ressort de cet examen que la recension latine courante en Angleterre offrait des particularités qu'on ne retrouve pas sur le Continent. Il serait extrêmement intéressant de voir ce patient travail complété par une étude de la version irlandaise (PLUMMER, *Catalogue*, num. 335) ; mais aucune des différentes formes de cette dernière n'a encore été imprimée en entier, et il serait certes prématuré de tenter une synthèse. Nous espérons avoir bientôt l'occasion de publier quelques-uns de ces textes irlandais, qui permettront de pousser l'enquête menée par M. G. Mais peut-être serait-il plus utile de commencer par une édition, semblable à celle qu'il nous donne pour l'Angleterre, de recensions latines caractéristiques des différents pays.

A peu près en même temps, M. Adolfo Mabellini éditait un texte italien de la légende, légèrement tronqué. Il est tiré d'un petit manuscrit de la bibliothèque communale de Fano, daté d'avril 1447. Le travail de M. M. est fait avec tout le soin désirable ; dans une brève introduction, le texte nouveau est comparé à la Passion

en vers toscans publiée par MANNI, *Vite di alcuni santi scritte nel buon secolo della lingua toscana*, t. III (Verona, 1799).

Les deux derniers travaux de M. Gerould concernent Ælfric. Il étudie d'abord, pour les comparer entre elles et avec leurs sources, les deux Vies de S. Martin de Tours qui sont sorties de la plume du célèbre abbé d'Eynsham. Le second essai, d'allure plus générale, s'attache à déterminer le mode d'expression littéraire adopté : vers ou prose rythmique, telle est l'alternative. On a opiné le plus souvent pour une rédaction versifiée et M. G. lui-même avait autrefois donné son suffrage à cette solution ; mais, après la discussion serrée qu'il nous apporte ici, il semblerait bien que ce n'est pas sans d'excellentes raisons qu'il s'est fait le champion de l'autre opinion. Les parallèles qu'il indique montrent clairement que certains des modèles latins dont s'inspirait le vieil écrivain anglais lui ont fourni, non seulement les faits dont il se sert pour composer ses Vies de Saints, mais encore le moyen littéraire dont il fait un heureux usage, une prose rythmique d'allure assez large, qui rappelle bien le style soutenu des œuvres latines, dont on sait qu'il s'est servi.

P. GROSJEAN.

96. — * Stjepan Ivšić. *Ostaci staroslovenskih prijevoda u hrvatskoj glagolskoj književnosti.* Hrvatski glagolski fragmenat « *Mučenja 40 mučenika* » iz 13. vijeka. Extrait de *Sbornik kralja Tomislava.* Zagreb, 1925, p. 415-508 ; 2 fac-similés.

Dans un lot de feuillets manuscrits appartenant à l'Académie Paléoslovène de Krk (Veglia) et qui proviennent d'un bréviaire de Vrbnik (Verbenico, en Istrie), M. Stj. Ivšić a reconnu, parmi d'autres fragments glagolitiques, un court passage de la Passion des Quarante martyrs de Sébaste. Ayant étudié de près cette rédaction, il croit pouvoir assurer qu'elle procède de l'original grec par la même version paléoslave, qui s'est conservée dans le célèbre *Codex Suprasliensis.* Pour envisager le problème aussi largement que possible, il a comparé quatre autres textes vieux-slaves cyrilliques (trois serbes et un russe), dont il s'est attaché à déterminer les rapports entre eux et avec la recension du recueil de Suprasl. Toute cette enquête a été conduite avec beaucoup de soin et de conscience. Elle laisse pourtant un doute dans l'esprit. M. I. a traité l'original grec de la Passion comme une grandeur invariable. Il s'en est tenu à la forme représentée par l'édition de R. Abicht et H. Schmidt et par celle de von Gebhardt (*BHG.* 1201). Pourtant rien ne garantit qu'au XIIIe siècle, le traducteur slavon soit tombé tout justement sur un exemplaire conforme à la rédaction primitive. On peut même dire que le travail de M. I. contient la preuve du contraire. Le savant auteur n'a pas manqué de rechercher si le fragment glagolitique ne provenait pas, comme d'autres, d'une source latine. Cette hypothèse n'avait, en soi, rien de déraisonnable, puisque M. J. Vajs a identifié, dans ce même

bréviaire de Vrbnik, des homélies de Pères latins, notamment une de S. Grégoire le Grand et une de Bède le Vénérable (*Nejstarší Breviář chrvatsko-hlaholský*, Prague, 1910, p. 88-93). Vérification faite, il s'est trouvé que la version glagolitique n'a aucun rapport avec la Passion latine publiée dans les *Acta SS.* (*BHL.* 7539), mais que d'autre part, elle a des affinités étroites avec les deux rédactions *BHL.* 7537 et 7538, dont il existe un autre témoin dans un Passionnaire latin inédit du Xe siècle, appartenant à la bibliothèque Métropolitaine de Zagreb (p. 454-55). Après une telle constatation, il devenait impossible d'en rester là : une version slavonne qui ne dérive pas d'un texte latin, mais qui présente des signes de parenté certaine avec une rédaction latine, de quoi peut-elle provenir sinon d'une recension grecque qui serait en même temps la source de la rédaction latine ? C'est ce grec hypothétique, inédit ou non, qu'il importait de rechercher tout d'abord. S'il demeurait introuvable, on pouvait, en désespoir de cause, essayer de le reconstituer à l'aide de ses dérivés latins. Je ne dis pas, puisque je n'en sais rien, que les variantes provenant de ce texte auraient bouleversé le classement si laborieusement établi par M. I. Mais il est permis de regretter que l'auteur n'ait pas écarté ou prévenu le doute qui ne pouvait manquer de surgir dans l'esprit de ses lecteurs. P. P.

97. — * E. A. Wallis Budge. *The Book of the Cave of Treasures. A History of the Patriarchs and the Kings theirs Successors, from the Creation to the Crucifixion of Christ.* London, The Religious Tract Society, 1927, in-8°, XVI-319 pp., 15 planches hors texte, fac-similés.

Tous les lecteurs de langue anglaise qui prennent aux apocryphes chrétiens un intérêt de curiosité ou d'édification ne sont pas en mesure de lire dans la traduction allemande de C. Bezold l'étrange livre connu sous le titre de « Caverne des Trésors ». La nouvelle traduction qui vient d'en être publiée par les soins de la Religious Tract Society et qui est due à la plume infatigable de Sir E. A. Wallis Budge suffira amplement aux besoins du public à qui elle paraît destinée. Pour en faire valoir l'utilité propre, il n'était pas indispensable à l'éminent auteur de jeter un blâme sur le travail de son devancier. Le manuscrit du Musée Britannique Add. 25875, que Sir E. A. W. B. a suivi exclusivement, est sans doute un excellent manuscrit. Il est peut-être le meilleur représentant du texte syriaque original. Mais Bezold aussi l'a employé ; il l'a posé à la base de son appareil critique ; il n'en a pas amoindri la valeur en le confrontant avec douze autres exemplaires de la rédaction syriaque et des recensions arabe et éthiopienne, et pour avoir fait, avec le soin qu'il y a mis, cette comparaison, qui est l'une des tâches principales de la critique, il n'a pas mérité d'être taxé d'éclectisme (Budge, p. XI). Cela dit, parce que la justice le voulait, nous nous plaisons

à reconnaître que la traduction de Sir E. A. W. B., plus coulante et plus dégagée, aura peut-être les préférences de ceux à qui il suffit de connaître le texte dans un de ses états caractéristiques, quand bien même le manuscrit Add. 25875 ne représenterait pas une rédaction aussi voisine de l'original que le traducteur nous invite à le penser.

La *Caverne des Trésors*, dont le thème légendaire n'est en somme qu'un prétexte à raconter une histoire fantastique des dynasties et tribus d'Israël, appartient à une foisonnante littérature apocryphe, où les relations de dépendance sont étrangement enchevêtrées. Pour conserver au livre son véritable caractère, il fallait permettre au lecteur de se former au moins une idée générale des textes congénères. A cet effet le traducteur a réuni une large collection d'extraits empruntés au *Livre d'Hénoch*, au *Livre d'Adam*, à l'*Abeille* de Salomon de Bassorah, au *Kebra Nagast* éthiopien, etc. Les uns ont été analysés ou insérés in extenso, à la suite du passage ou du chapitre auquel ils se rapportent ; les autres ont été réunis en appendice sous des titres séparés. Malgré l'information étendue dont témoigne ce florilège, où l'hagiographie n'a pas été oubliée, la matière reste assez loin d'avoir été méthodiquement épuisée, et c'est ici, apparemment, que le qualificatif d'éclectique trouverait une application justifiée. On peut regretter aussi que les extraits comparatifs insérés dans le corps de la traduction et le commentaire qui les accompagne aient été imprimés dans le même caractère que le texte principal. Il est fort peu probable que cette manière de présenter un texte entrelardé d'éléments étrangers parvienne jamais à rallier les suffrages des philologues. Mais en fait, ce n'est pas à cette gent mal commode que la Religious Tract Society destine cet attrayant volume.

L'introduction témoigne d'une critique assez indulgente ; nous dirions « conservatrice », si les positions qu'elle s'évertue à défendre pouvaient se réclamer de la tradition. Mais voilà justement ce qui leur manque. Tout en reconnaissant que la « Caverne des Trésors » est un apocryphe rempli de fables, Sir E. A. W. B. paraît disposé à croire qu'il a été fabriqué à l'aide de documents dignes de respect. Sans le dire trop clairement, il laisse entendre qu'on y pourrait trouver un supplément à l'histoire biblique. Il ne se cache nullement d'espérer qu'un jour ou l'autre on verra sortir des textes ou des monuments babyloniens une confirmation de quelques-uns des faits avancés par notre apocryphe. La même confiance résonne en sourdine dans les deux chapitres finals : *Abraham and the City of Ur* (p. 273-74) et *The Excavations at Ur of the Chaldees* (p. 275-90). Elle sera bien accueillie des âmes poétiques, attachées à certaines légendes, où l'on retrouve un lointain écho de la *Caverne des Trésors*. On sait que des critiques en ont identifié des réminiscences jusque dans les écrits de Clément Brentano (cf. A. Baumstark, *Geschichte des syrischen Literatur*, p. 95). Pour nous, dont les horizons s'arrê-

tent bien en deçà de ces lointaines perspectives, nous ne pouvons que laisser le pronostic de Sir E. A.W. B. dans le nuage un peu mystérieux où il nous le fait entrevoir.

On admet généralement que la *Caverne des Trésors* a été composée en Mésopotamie au VIe siècle. Sir E. A. W. B. en place l'éclosion au IVe siècle, dans l'entourage de S. Éphrem, pour des raisons qui auraient besoin d'être quelque peu consolidées (p. 21-22). Il est plus près de la vérité quand il affirme que le livre a été rédigé originairement en syriaque (p. 22-23). Une des preuves qu'il en donne (et que d'autres ont fait valoir avant lui), c'est le rang d'honneur que l'auteur accorde aux Syriens et à leur langue. En soi et sans plus d'explications, elle n'est pas absolument concluante. Il y a des écrivains qui ont célébré le syriaque en grec, Jean Malalas, par exemple (voir *Chronographie*, l. I, ed. DINDORF, p. 12). P. P.

98. — * *Armeniaca* herausgegeben von K. Roth. Fasc. I-II. Leipzig, « Asia Major », 1926, 1927, in-8°, IV-132, 136 pp., illustrations, cartes.

Une des quatre revues orientales créées en ces dernières années par la nouvelle maison d'édition « Asia Major » de Leipzig, déjà très avantageusement connue, est consacrée aux études arméniennes. Elle est dirigée par M. K. Roth, à qui revient l'honneur d'en avoir fait germer l'idée. Ce nom et les autres signatures qui apparaissent dans les deux premiers fascicules permettent d'augurer favorablement de l'avenir. Le programme (fasc. 1, p. III-IV) embrasse tout le champ des recherches arméniennes, y compris les domaines avoisinants, dont il n'est pas possible de faire abstraction. L'opportunité et l'importance de la tâche, surtout au point de vue linguistique, ont été bien mises en valeur dans la communication faite par M. R. à l'*Orientalistentag* de Berlin, en 1923, *Die armenischen Studien und ihre heutigen Aufgaben*, et qui est reproduite en tête de la revue (p. 1-14). Le fascicule est réservé, presque en entier, à l'illustre chef d'école de Vienne, M. J. Strzygowski (p. 15-38, *Armenien und die vorromanische Holzbaukunst Europas*), dont les théories hardies provoquent sans cesse de nouveaux rapprochements inattendus qui ne peuvent manquer de faire sensation, et à son assistant, M. J. Schwieger. Sa contribution la plus importante (p. 39-114), *Kunst und Naturtatsachen. I. Haus und Holz als Grundlage zur Entwicklung der Grosskunst*, qui ouvre une voie nouvelle, s'achèvera, comme son étude (p. 115-20), *Einführung zu « Entwurf zu einer Karte der Beharrung »*, dans un prochain numéro. La seconde livraison, publiée en 1927, nous intéresse plus directement, à commencer par l'article de M. N. Adontz, *Sur l'origine de Léon V, empereur de Byzance* (p. 1-10). L'auteur prend occasion d'une note de J.B. Bury dans son *History of the Eastern Roman Empire* (London, 1912), p. 42, pour rechercher l'origine ethnique de celui que le « pronunciamento » de 813 éleva au trône de Byzance. Bury est resté per-

plexe devant les témoignages de Genesios et du Continuateur de Théophane. C'est qu'il n'a pas remarqué que les deux historiens dépendent sur ce point, le premier, directement, le second, indirectement, de Georges le Moine, et qu'ils l'ont tous deux mal compris. Dans la généalogie transmise par la tradition orale et reproduite par Georges, M. A. croît reconnaître celle des Ardzrouni. On sait qu'ils prétendaient descendre d'un des deux fils du roi assyrien Sennacherib, qui, après leur parricide, se réfugièrent en Arménie, au VIIe siècle avant l'ère chrétienne. D'après M. A., Léon est sans aucun doute un Ardzrouni. Pour notre part, nous ne croyons pas que l'unique et vague témoignage de Georges le Moine et l'enchevêtrement des traditions arméniennes, plus inextricable encore qu'il ne le paraît, permettent d'être aussi catégorique. Mais qu'un Ardzrouni entre en scène à Byzance, au début du IXe siècle, le fait, assurément, n'a rien qui puisse surprendre. Nombreux étaient alors les Arméniens réfugiés en plein empire byzantin, surtout depuis les révoltes avortées des princes nationaux, notamment des Ardzrouni, contre la domination arabe, dans la seconde moitié du VIIIe siècle (cf. J. LAURENT, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam depuis la conquête arabe jusqu'en 886*, Paris, 1919, p. 263 sq. ; *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 688). On regrettera que ces pages de M. A. ne soient pas annotées et que de nombreuses fautes d'impression déparent les textes grecs. La contribution de M. Agop Sorian, *Die soziale Gliederung des armenischen Volkes im Mittelalter* (p. 11-13), présentée comme thèse de doctorat à l'Université de Berlin, en 1925, est particulièrement importante. C'est la première étude un peu développée de ce genre. La difficulté était surtout de bien limiter le sujet et de rassembler les matériaux épars de tous côtés. Ces pages sont riches de matière et fournissent, entre autres, des détails intéressants sur les dotations des couvents et sur le rôle social du clergé. L'effort de l'auteur est certes très louable. Mais les recherches auraient pu être conduites avec plus de méthode et les conclusions exposées plus clairement. Il eût été préférable, pour une première ébauche, de s'en tenir à un plan moins vaste, quitte à l'étendre dans la suite. Aussi sommes-nous heureux d'apprendre que M. S., qui a été chargé de cours à l'Université d'Érivan, n'a pas cessé de travailler ce sujet et qu'il ne tardera pas à nous faire profiter des fruits de son labeur. Il trouvera maintenant les Actes de S. Isbozetes, qu'il cite parmi ses sources (p. 21), dans *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 191-216. Les notes de M. K. Młaker, *Zur Geschichte des Ps.-Moses Xorenaçi* (p. 114-25) sont des *addenda et corrigenda* à l'article paru dans *Oriens christianus*, N. S., t. IX (1920), p. 77-90 et intitulé *Die Abfassungszeit der armenischen Geschichte des Moses von Khoren*, où M. F. Haase a exposé sommairement, avec des inexactitudes de détail, l'état actuel de cette grave question si diversément résolue. Les partisans de l'ancienne tradition veulent que l'auteur de la célèbre chronique soit bien celui dont elle porte le nom, qui serait

mort, très âgé, vers la fin du Ve siècle ; leurs adversaires, à la suite de Carrière, s'accordent en général à abaisser de plusieurs siècles la date de composition (VIIe, VIIIe ou même IXe siècle), et ils apportent en faveur de leur opinion des raisons qu'il est difficile de rejeter dans l'ensemble. M. Haase est du nombre de ces critiques et croit que l'ouvrage a été, sinon rédigé, du moins remanié au VIIIe siècle (cf. F. Haase, *Altchristliche Kirchengeschichte nach orientalischen Quellen*, Leipzig, 1925, p. 28). M. M., opposé, lui aussi, à la tradition, est tenté de placer la chronique au IXe siècle, pour plusieurs motifs, dont un n'a guère été pris en considération jusqu'à présent, la tendance politique de l'ouvrage, qui est une apologie, trop peu déguisée, des Bagratides. Elle doit avoir été écrite à une époque où cette famille princière était en fait toute puissante dans l'Arménie et où elle voulait opposer aux prétentions de ses rivaux l'importance des services rendus et la gloire de son passé. Elle avait tout intérêt à les grossir dans la mesure du possible. A moins que M. J. Marquart n'ait changé d'avis, c'est bien aussi la date qu'il assigne à la chronique et qu'il a promis de justifier un jour. Nous avons particulièrement apprécié les remarques de M. M., qui portent sur le nom du prétendu auteur et sur la relation entre la chronique et la géographie attribuée au même personnage. La note un peu trop brève de M. Éphrem Boghossian, *Wichtige archäologische Funde in Armenien* (p. 126-27), fait du moins connaître l'existence de fouilles intéressantes entreprises par le Comité archéologique de la République arménienne, qui a aussi sa revue propre (cf. *Revue des études arméniennes*, t. VIII, 1928, p. 70). Dans *Vierzig Jahre « Handes Amsorya »* (p. 128), M. Roth congratule les PP. Mekhitharistes de Vienne à l'occasion du jubilé de la revue qui leur fait le plus grand honneur. L'un et l'autre fascicules se terminent par quelques comptes rendus d'ouvrages importants, notamment de l'*Histoire de Schapouh Bagratouni*, éditée en 1911, à Etchmiadzin et dont l'authenticité n'a guère tardé à être sérieusement mise en doute. Aux critiques de M. J. Adjarian, il faut ajouter celles du P. N. Akinian, dans *Handes Amsorya*, t. XXXVI (1922), pp. 513-34, 609-623. M. R. ne prend pas position ; il se propose de consacrer une étude spéciale à ce problème tout fait pour provoquer la sagacité des critiques et dont la solution définitive n'est pas de minime importance. On le voit, la nouvelle revue arménienne est pleine de promesses. *Crescat et floreat.* J. Simon.

99. — * Heinrich Junker. *Das Awestaalphabet und der Ursprung der armenischen und georgischen Schrift*, dans *Caucasica* herausgegeben von A. Dirr. Leipzig, Verlag der « Asia Major », fasc. 2 (1925), p. 1-92 ; fasc. 3 (1926), p. 82-139.

On s'accorde assez généralement à reconnaître que l'alphabet profane ou « militaire » (*mḫedruli*) des Géorgiens est apparenté à l'écriture pehlevie, ou comme on dit aujourd'hui, à l'écriture du

perse moyen et plus spécialement du dialecte sud, pour lequel on a remis en usage l'appellation de Parsîk. M. H. Junker croit devoir aller beaucoup plus loin. Non seulement l'alphabet profane mais aussi l'alphabet sacré ou « hiératique » (*ḫuṣuri*) sont, s'il faut l'en croire, d'origine iranienne. Ils remontent tous deux au même système graphique que l'écriture de l'Avesta, sortie, comme l'a démontré M. F. C. Andreas, de la variété « parsîk » de l'écriture pehlevie. Cette même parenté iranienne se constate, par voie de conséquence, dans l'écriture arménienne, dont la ressemblance avec le ḫuṣuri géorgien n'est pas discutable, et par voie de présomption dans l'écriture albanaise, qui n'a pas laissé de traces. Telle est la thèse que M. J. développe, en un laborieux mémoire de 150 pages, avec planches à l'appui. Elle contredit sur tout les points ou plutôt elle ignore totalement celle de M. Džawakhišwili, dont nous parlons plus loin (p. 396), et les arguments mis en ligne par le savant professeur de Tiflis. Indépendamment de ce désaccord, le système de M. J. est, pour l'histoire un vrai bouleversement, à la fois par les suppositions qu'il implique et par les conséquences qu'il entraîne. Tout d'abord, la Vie des SS. Maštotz et Sahak, les créateurs de l'alphabet arménien, reçoit un démenti formel ou doit subir une interprétation qui en réduit la valeur à peu près à rien. En second lieu, tout ce que l'on croyait savoir des origines de la littérature arménienne se trouve périmé ou remis en question : son éclosion soudaine, les influences uniquement grecques et syriaques qui ont présidé à son premier développement, son caractère exclusivement chrétien et ecclésiastique, la passion anti-mazdéenne dont elle est marquée au fond et à la surface, tout cela et le reste que nous omettons pour abréger devient une série d'énigmes insolubles, si la vie intellectuelle avait été implantée chez les Arméniens par une greffe empruntée à la langue écrite de l'Avesta.

Quant à l'alphabet géorgien, il n'y a pas lieu de torturer les textes à son sujet,puisque les textes n'en parlent pas ; —le passage des chroniques où il est dit que l'écriture géorgienne aurait été mise en usage par le roi Pharnavaz,au début de l'ère des Séleucides, est une fable, et cette fable devient un pur non-sens, si l'écriture en question a un rapport quelconque avec celle de l'Avesta, qui date des Sassanides.

M. J. n'a cru devoir accorder aucune attention à ces problèmes historiques. C'est à peine s'il mentionne pour mémoire les témoignages qui pourraient en donner la clef. Sa démonstration s'appuie uniquement sur des combinaisons phonétiques et paléographiques : les premières sont censées établir à quel signe de l'alphabet iranien correspond chacun de ceux de l'alphabet géorgien primitif, les secondes prétendent montrer comment a pu, comment a dû s'opérer la passage de l'un à l'autre. Heureux qui peut se flatter de comprendre ! Nous n'en sommes pas là. Il n'y a dans cet aveu aucune ombre d'ironie, ni surtout rien qui ressemble à la dédaigneuse fin de non recevoir que les philologues de l'ancienne école opposaient

autrefois aux prétendues audaces de la grammaire comparée. Si le système graphique du perse moyen était seul en cause, ce serait du scepticisme à trop bon marché que de vouloir infirmer les combinaisons de M. J. par les méprises presque comiques auxquelles donnait lieu, naguère encore, le déchiffrement du ci-devant pehlevi. Mais dans la question pendante, il n'y a pas de méthode qui tienne : c'est le sol même qui est mouvant. Les ressemblances sur lesquelles M. J. voudrait établir la filiation de l'alphabet géorgien primitif sont loin, fort loin d'être évidentes, et elles sont traversées de dissemblances, qui, celles-ci, crèvent les yeux. Or ces dissemblances aussi ont leur signification, qui peut changer du tout au tout celle des traits de parenté avec lesquels on les trouve entrecroisées. Il s'agit de savoir si elles sont le produit d'une évolution continue ou si elles résultent soit d'une adaptation artificielle soit d'une imitation maladroite. En d'autres termes, la comparaison de deux alphabets peut conduire à des conclusions diamétralement opposées d'après qu'il s'agit de deux types d'écriture qui se sont différenciés par évolution continue ou de deux systèmes distincts, dont le second a été délibérément calqué sur le premier. C'est là une vérité d'expérience que nous nous bornerons cette fois à indiquer d'un mot, nous réservant d'y revenir ailleurs. En attendant, M. J. nous pardonnera de lui dire que ses propres tableaux en fourniraient la preuve, tant ces caractères, dessinés sur modèles, sont loin de rappeler le tour, le trait et l'allure de la calligraphie géorgienne d'aucune époque. Toute la question est donc dominée par les témoignages formels qui attestent que l'alphabet arménien — pour ne parler que de celui-là — a été créé de toutes pièces, par deux personnages historiquement connus. Voilà le fait dont il est complètement impossible de se débarrasser. Les documents qui nous l'apprennent font coup double contre la thèse de M. J., d'abord parce qu'il est de la plus extrême invraisemblance qu'un alphabet fabriqué artificiellement au Ve siècle, à l'usage de chrétiens de l'empire perse, ait été modelé sur l'alphabet mazdéen, et ensuite et surtout parce que le contraire nous est affirmé par des auteurs d'autant plus dignes de foi qu'ils rendent témoignage contre eux-mêmes. Tous, tant qu'ils sont : Koriun, Lazare de Pharp et les autres, ils appartiennent au parti hellénophile, et en dépit de leurs habiletés tendancieuses, ils ne parviennent pas à voiler le fait que les créateurs de l'alphabet arménien sont allés prendre leur inspiration en Syrie. (Voir à ce propos *Recherches de science religieuse*, t. XVIII, 1928, p. 195-96, où une inadvertance nous fait dire Nersès au lieu de Sahak.)

Les observations qui précèdent ont l'air d'une critique ; elles visent surtout à introduire une demande. La philologie iranienne a subi en ces derniers temps une fermentation rapide et profonde, dont le produit demeure enveloppé de mystère sauf pour de rares initiés. Les savants dont les découvertes ont démesurément étendu et en partie renouvelé les connaissances autrefois impatronisées

dédaignent et même refusent de mettre à la portée du vulgaire les résultats certains ou suffisamment probables de leurs recherches. Par l'effet de cet ésotérisme, trois littératures de l'Orient chrétien, l'arménienne, la géorgienne et la syro-persane, sont aujourd'hui adossées à un hinterland, qui du dehors semble le royaume de l'incertitude et de la confusion. Comment espérer qu'il sorte de là autre chose que des malentendus? Il se pourrait que le système de M. J. fût susceptible de se raccorder à l'histoire, si, par exemple, il était établi qu'au moment de la première éclosion de la littérature arméno-géorgienne, les Perses eux-mêmes employaient un alphabet dont l'origine araméenne était encore clairement reconnaissable, comme l'était celle de l'alphabet sogdien. Mais nous l'ignorons et nous ne savons pas même quel usage les Perses du Ve siècle faisaient de l'écriture dans la vie ordinaire. Peut-on espérer que M. J. daignera se charger de dissiper cette obscurité ou qu'il en inspirera l'idée à quelqu'un des savants et entreprenants collaborateurs de *Caucasica?* P. P.

100. — *Tphilisis Universiţeţis Moambe.* Bulletin de l'Université de Tiflis, t. III-VIII, 1923-1927.

Depuis quelques années les études archéologiques et historiques ont pris à la jeune université de Tiflis un essor dont l'hagiographie n'a pas été la dernière à profiter. Des circonstances indépendantes de notre volonté ne nous ont pas permis de signaler au moment de leur apparition ces travaux dont plusieurs méritaient de ne point passer inaperçus. Nous essaierons aujourd'hui de réparer cette omission dans la mesure où le permettent les nécessités imposées au présent bulletin [1].

1°) Acace CHANIDZÉ. *Textes avec* h *superflus et leur importance pour l'histoire de la langue géorgienne* (t. III, p. 354-88, en géorgien). Dans le manuscrit sur parchemin n° 1329 de la Société d'histoire et d'ethnographie de Tiflis, provenant du village d'Iphar en Svanethi, M. A. Chanidzé a reconnu, sous le texte de l'office de vêpres et de matines, une ancienne écriture qu'il a rendue lisible, avec le concours de ses collègues de la Faculté des sciences. Le palimpseste s'est trouvé être un texte avec *h* superflus. On désigne de ce nom les très anciens monuments de la langue géorgienne où la consonne *h* apparaît régulièrement dans certaines positions, notamment dans certains préfixes verbaux, d'où elle a disparu depuis. Pour M. Ch. qui a publié sur ces préfixes une monographie remarquable (Tiflis, 1925), les fragments qu'il a ainsi exhumés offraient un intérêt exceptionnel. La série la plus considérable de ces débris appartient à une ancienne version des Évangiles, dont l'importance pour la critique textuelle du N. T. n'a pas besoin d'être soulignée. Le reste comprend deux

[1] Pour les noms des auteurs, nous respectons la transcription ou les transcriptions que les intéressés ont adoptées respectivement.

feuillets de la version géorgienne du typicon de Jérusalem, connue par une publication célèbre de M. Kekelidze, et dont le regretté H. Goussen a trouvé, dans un manuscrit de la bibliothèque Nationale de Paris une recension plus développée, datant du XIe/XIIe siècle (cf. *Anal. Boll.*, XXXI, 349-50 ; XLII, 137-40). Les deux feuillets palimpsestes représentent, le premier un passage du commun des martyrs, le second un fragment du calendrier (6 novembre - 1 décembre). L'espace nous manque ici pour traduire in extenso ce dernier fragment, qui le mériterait indiscutablement. Nous nous bornerons à y relever quelques leçons en les comparant à l'édition de M. Kekelidze (K) et à la recension de Goussen (G).

Après l'annonce de l'évêque Paul (au 5 novembre), vient immédiatement celle d'Eustathe, au 8, avec la rubrique locale : « à l'Anastasis ». — 10. Fête de S. Georges et dédicace au village d'*Enbiglon* (K, G : *Enbigon*). — 11. Commémoraison de Victor à l'Anastasis (cf. G). — 12. Mémoire de Ménas à l'édifice de Bassa (=G). — 13. Antoine et ses compagnons à l'Anastasis (=G). — 14. Mémoire de Léonce, à l'édifice d'Aphthonia (G : *Aphroni ;* om. K) ; déposition (cf. G) de S. Jean Baptiste ; Élie, Michel et Gabriel. — 15. Philippe, l'apôtre, à l'Anastasis (=G) ; Grégoire le Thaumaturge (=G). — 16. Mémoire de l'empereur Justinien (sans rubrique locale). — 17. Alphée, Zachée et Romain. — 19. Près de Sion (K, G : à Sion), déposition de Thalelaeus. — 20. Mémoire du pieux empereur Justinien, qui a bâti (l'église) de la Mère de Dieu ; dans la grande église, dédicace (cf. K et G). — 22. Mémoire d'Agapius à l'Anastasis. — 23. A l'édifice du prêtre ////, dédicace (G : A l'édifice du prêtre Euphlios ; K, G : à Saint-Georges,au delà de la tour de David,dédicace). — 25. A l'Anastasis, mémoire de l'archevêque Pierre (K : Mémoire de l'arch. P. dans la grande ville d'Alexandrie ; G : Mémoire de l'évêque Anastase et de Pierre martyr, dans la grande ville d'Alexandrie). — 26. A l'Apostoleion (om. K, G), mémoire du patriarche Pierre de Jérusalem. — 27. A l'Apostoleion, mémoire de Jean de Jérusalem (= G, om. K). — 30. A l'Anastasis, André apôtre (= G, om. K). — 1 décembre. A l'édifice de Paul, invention de Jacques apôtre (= K, G).

Ces quelques indications suffisent à montrer l'importance des fragments nouvellement découverts. Il serait sans doute prématuré de chercher à déterminer avec précision l'âge du texte retrouvé ; mais il remonte certainement plus haut que les deux vénérables témoins qui jusqu'à maintenant représentaient la version géorgienne primitive du typicon de Jérusalem. Comme les deux manuscrits de M. Kekelidze, il provient du Svanethi. Ce n'est pas le moment d'épiloguer sur cette coïncidence ; mais il est évident qu'on ne pourra la négliger. L'usage liturgique de Jérusalem a pénétré dans le N.-O. de la Géorgie plus tôt encore et peut-être plus profondément qu'on ne le croyait. Sur le texte lui-même, le nouveau fragment en dit moins long qu'il n'en laisse deviner. Mais qui vivra verra. Les ma-

nuscrits du Svanethi n'ont pas livré tous leurs secrets. Si un philologue aussi sagace que M. Ch. y continue ses recherches, on peut s'attendre à des surprises.

2°) J. Kaoukhtchichvili, *La compilation de Turin* (t. IV, p. 351-55, en géorgien). Dans le manuscrit grec de Turin, 189 B, V. 13, se lit une compilation historique empruntée à Nicéphore Grégoras, Anne Comnène, Nicetas Akominatos et peut-être aussi Pachymère et Cinnamos. Tout à la fin de ce centon est insérée une notice sur les troubles d'Ibérie, pendant le règne de Constantin Monomaque. Elle se termine par quelques lignes où Krumbacher croyait voir la preuve que le compilateur anonyme disposait d'une source aujourd'hui perdue (*Byzantinische Literaturgeschichte*, p. 297-98). Cette conjecture semble devoir être abandonnée. M. J. Kaoukhtchichvili est parvenu à retrouver épars dans Skylitzès tous les éléments caractéristiques du passage en question.

3°) G. Tschubinaschwili, *Die Schiomghwime-Lawra* (mit 8 Tafeln) (t. V, p. 209-253). La laure de Šio-Mgwime, sur la rive N. du Kour, à quelques kilomètres à l'ouest de Mtzkhetha, est, sans contredit, l'un des berceaux de la vie monastique en Géorgie. Elle fut fondée par S. Šio, l'un des treize « Père Syriens », qui vers le milieu du VIe siècle, s'y fit murer dans une caverne, d'où son surnom de *Mgwimeli*, « troglodyte ». La légende de S. Šio a été vulgarisée par une rédaction du XIe/XIIe siècle ; un texte plus sobre, que M. Kekelidze fait remonter au Xe siècle est encore inédit (cf. ci-dessus, p. 283). Le couvent du Mgwimeli a été l'objet de plusieurs études ou descriptions sommaires. Elles sont toutes périmées par le mémoire de M. G. Tschubinaschwili. Les observations du savant auteur ont une importance peu commune pour l'histoire de l'art et notamment pour la genèse et l'évolution de certaines formes architecturales. Pour nous, elles constituent principalement une contribution de premier ordre à la critique des traditions relatives à S. Šio. A cet égard, la conclusion la plus importante qui s'en dégage, c'est que les parties anciennes de l'église de Saint-Jean-Baptiste à la laure du Mgwimeli remontent au commencement du VIIe siècle. Ce qui empêche de l'accepter d'ores et déjà comme entièrement certaine, c'est que la démonstration de M. T. s'appuie sur des études encore inédites, où sont discutés des exemples, au sujet desquels il n'y a pas, jusqu'à présent, d'opinion établie. En attendant, on peut faire confiance à l'auteur, dont l'exposé est conduit avec une rigueur de méthode tout à fait exemplaire, du moins tant qu'il se maintient sur le terrain proprement archéologique. Où il est moins heureux, c'est quand il essaie de mettre ses observations en concordance avec la légende écrite. On voudrait lui rappeler que les textes littéraires se laissent arranger et remanier plus docilement que les pierres, et que les hagiographes qui ont un vieux monument sous les yeux sont rarement embarrassés de lui créer une tradition, à quelques siècles de distance.

Toutes les inscriptions qu'on a relevées à Šio-Mgwimeli sont de basse époque. La plus ancienne remonte à une date déjà lointaine de la fondation. Ce fait, de quelque façon qu'on l'explique, a une signification sur laquelle il serait complètement vain de s'aveugler. Nous aurons prochainement, s'il plaît à Dieu, l'occasion d'y revenir.

4°) S. Kauchtschischwili, *La traduction géorgienne de la Chronique de Georges Hamartolos* (t. VI, p. 20-60 ; en géorgien. Reproduit avec quelques développements supplémentaires, un avant-propos en allemand, deux appendices et tables onomastiques sous le titre : *Georgische Uebersetzung der Chronik des Georgius Hamartolus*, II. Teil : *Untersuchung*, Tiflis, Universitäts-Verlag, 1926, 100 pp., en géorgien). S'il faut renoncer une fois pour toutes à tirer parti des versions géorgiennes et arméniennes pour l'établissement du texte des classiques grecs, il est au contraire certain qu'elles peuvent éclairer de côté et même de face la tradition manuscrite des écrivains byzantins et notamment des chroniqueurs qui ont touché à l'histoire des régions caucasiennes. Le présent mémoire en est une preuve lumineuse. Son auteur, M. S. Kauchtschischwili, a publié à Tiflis en 1920, une ancienne traduction géorgienne, malheureusement incomplète, de la chronique de Georges Hamartolos (S. Kauchčšvili, *Georgii Monachi chronicon*, dans *Publicationes Universitatis Tphilisensis. Monumenta Georgica*, III. Historici, N° 1). Cette édition était précédée d'une introduction un peu sommaire, qui demandait à être complétée. Cette fois encore, pressé par le temps, M. K. n'a pu aborder tous les problèmes que sa première étude laissait pendants. Il s'est limité à l'examen philologique de la version géorgienne, dont il a entrepris une comparaison extrêmement serrée avec l'original grec dans l'édition De Boor. La part très exactement faite aux accidents de la traduction : contresens, gloses, omissions, etc., et aux fautes de copistes qui s'y sont ajoutées, il reste dans le texte géorgien un certain nombre de leçons caractéristiques, qui doivent appartenir à la rédaction grecque d'où il dérive immédiatement. Celle-ci paraît avoir appartenu à une variété non encore identifiée de la recension « Coislin ».

La version géorgienne d'Hamartolos, dont le plus ancien manuscrit connu remonte au XIIIe siècle, ne paraît guère antérieure à la fin du siècle précédent. Elle a pour auteur un certain Arsène, que M. Kekelidze a identifié avec Arsène d'Iqaltho, savant ecclésiastique attaché à la personne du roi David II (*Histoire de la littérature géorgienne*, t. I, p. 292). M. K. paraît avoir conservé un doute à cet égard, et de fait, on comprend son hésitation, en présence de certaines méprises comme la locution *ἡμέραι θέρους πυρῶν* (De Boor, p. 179), rendue par : « jours torrides de l'été ». Supposé qu'un helléniste ait pu broncher de la sorte, un théologien versé dans la lecture de l'Écriture Sainte, comme devait l'être Arsène d'Iqaltho, aurait nécessairement reconnu l'expression biblique : *ἡμέραι θερισμοῦ πυρῶν* (2 Reg., 24, 15 ; cf. Kauchtschischwili, *Untersuchung*, p. 20). Mais la question

de l'identité du traducteur est l'une de celles où M. K. s'est provisoirement interdit d'entrer. Elle sera traitée avec d'autres dans une monographie complète, qu'il se propose de publier en allemand. On ne peut qu'approuver cette détermination. Des études aussi sérieuses ne doivent pas arriver aux nombreux lecteurs qu'elles intéressent par des analyses de spécialistes, suspects a priori de s'en exagérer l'importance.

5°) K. Kekelidze, *Zur Frage der Ankunft der 13. syrischen Väter in Georgien* (t. VI, p. 82-107, en géorgien). Ceux de nos lecteurs qui ont parfois consenti à nous suivre dans l'hagiographie géorgienne n'ont pas besoin qu'on leur rappelle qui étaient les XIII Pères Syriens. La légende de ces énigmatiques personnages ou plutôt le cycle des légendes qui se rattachent à leur nom pose une série de problèmes, auxquels M. K. a voulu donner une solution d'ensemble. Il y a deux parties à distinguer dans son étude. Toutes les difficultés qu'il accumule contre l'interprétation traditionnelle de la légende, contre les insuffisances de la transmission manuscrite, contre les traces de développements tendancieux qui se remarquent d'une biographie à l'autre, bref tout le côté négatif de la recherche est sans réplique. Dans la partie constructive, on sent que le docte et ingénieux auteur est sur un terrain moins sûr. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de ses conclusions. Les idées maîtresses du système de M. K. sont que les « Pères Syriens » n'étaient syriens que de nom ; qu'ils étaient originaires de la Géorgie ; qu'ils appartenaient à la secte monophysite et qu'ils furent amenés à rentrer dans leur patrie par les mesures de police qui accompagnèrent la réaction chalcédonienne de Justinien. Sur le monophysisme des Pères Syriens, l'auteur se rencontre, par une sorte de télépathie, avec les vues énoncées très peu auparavant par le regretté H. Goussen professeur de philologie arméno-géorgienne à l'Université de Bonn. Nous avons cru et, après toute l'habileté déployée par M. K. au secours de la même thèse, nous croyons encore que Goussen avait généralisé mal à propos le cas exceptionnel de Pierre l'Ibère, évêque de Maiuma. Tout ce que l'on sait des fondateurs du monachisme géorgien — tout, c'est-à-dire fort peu de chose — est déduit des textes hagiographiques où ils sont mis en scène. Or ces textes, personne ne croit plus qu'ils aient été rédigés avant le IXe siècle, soit 300 ou 350 ans après la mort des héros qu'ils prétendent célébrer. A cette époque l'orthodoxie byzantine avait depuis longtemps prévalu en Géorgie. Donc si ces récits contenaient, s'ils pouvaient contenir la preuve que la vie monastique a été introduite en Géorgie par des monophysites, cette preuve devrait être liée à des souvenirs et à des faits historiques dont les hagiographes, si peu scrupuleux fussent-ils, n'avaient pu se débarrasser. Ces faits, nous avons beau regarder, nous ne les voyons pas. On parle, par exemple, de l'ascétisme spécifiquement monophysite des « Pères Syriens » (Kekelidze, p. 95-96). Critère illusoire, au moyen duquel on se ferait un jeu de prouver,

par exemple, que la *Φιλόθεος ἱστορία* de Théodoret est l'œuvre d'un Cyrillien avancé. Et quand bien même l'ascétisme monophysite serait susceptible d'une définition rigoureuse, il ne faudrait pourtant pas oublier que les traces qu'on en croit reconnaître apparaissent dans les parties du récit les plus suspectes d'amplification légendaire. En fait, les Vies et Passions des Pères Syriens abondent en lieux communs hagiographiques, dont les thèmes se retrouvent dans toutes les histoires monastiques syriennes, coptes, arméniennes, nestoriennes, melchites, grecques et même latines. Mais il serait vain de raisonner sur ces parallélismes d'après la décevante édition de Sabinin, alors que des textes qui pourraient, nous dit-on, remonter au IXe siècle dorment encore dans les manuscrits. Voilà à quoi il conviendrait de songer tout d'abord. Si quelque jour, M. K. revient à cet important sujet, nous nous permettons de lui signaler un point de vue qui mérite considération. Après sa rupture avec les Arméniens sous le patriarche Kyrion, l'église de Géorgie dut nécessairement répudier un certain nombre de ses anciennes traditions. Qu'il y ait eu des monastères fondés par des Arméniens en terre géorgienne, les noms de lieu le disent et les pierres le crient. Les Vies des Pères Syriens contiennent plus d'un trait tendancieux qui s'expliquerait fort bien par le souci d'effacer ou d'estomper ces souvenirs. Nous sommes persuadé que si M. K. tournait de ce côté son érudition sagace, il serait conduit à plus d'une observation intéressante.

6°) L. Melikset-Bec, *Les Péres Soukaviens dans la littérature géorgienne* (t. VI, p. 123-36, en géorgien). S. Sukhias (Hésychius) et ses compagnons sont les héros, probablement fabuleux, de la légende apostolique arménienne (*BHO.* 1104-1105). Ils passent pour des disciples de l'apôtre S. Thaddée, qui vinrent de la cour de Sathen, roi des Alains, se fixer en Bagrevand, où ils vécurent en anachorètes, et moururent martyrs pour avoir résisté au fanatisme de la reine Sathinik, sœur de Sathen. La version géorgienne de leurs Actes a été signalée dans le codex 57 d'Iviron, par M. Marr, dans une étude célèbre à laquelle nous nous sommes référés bien des fois (cf. notamment *Anal. Boll.*, XL, 277-78). A. Khakhanov (Khakhanašvili) en a donné en 1910 une édition, qui a été annoncée ici même (XXX, 455). Nous lui avons signalé à ce propos que le passage additionnel du texte géorgien où est racontée la découverte des reliques des SS. « Soukaviens » et la vision de Constantin, proviennent d'une source arménienne connue (*BHO.* 1105). M. L. Melikset-Bec a refait de son côté la même observation. Il croit de plus, et probablement avec raison, que les deux pièces, Passion et Invention, étaient déjà soudées dans l'original de la version géorgienne. Dans la seconde partie de son étude, il publie le texte géorgien de la prière de S. Sukhias et de ses compagnons, en le confrontant minutieusement à l'original arménien.

7°) A. Chanidzé, *Fragments d'une chrestomathie en vieux-géorgien caractérisée par l'emploi des kh superflus* (t. VII, p. 98-159,

en géorgien). Dans les mêmes positions où se rencontre en vieux-géorgien le *h* superflu (voir ci-dessus, p. 384), on rencontre aussi l'aspiration parasite *kh* (ჰ). Ces formes « à *kh* superflus » caractérisent un état de la langue plus ancien selon M. Džavakhišvili, plus récent selon M. Chanidzé (*Bulletin*, t. IV, p. 359-60). Jusqu'à présent, le « *kh superflu* » semblait confiné dans les textes bibliques et quelques apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament. On vient de le découvrir aussi dans la littérature patristique. Le manuscrit qui a fourni matière à cette trouvaille est un palimpseste liturgique de petit format, appartenant à la Société pour la diffusion des lettres parmi la population géorgienne (N° 3902), et qui semble provenir du Svanethi. On y a reconnu dans l'écriture ancienne au moins deux mains différentes. Nous apprenons, avec un certain regret, qu'une partie du texte primitif, à laquelle M. Ch. ne s'est pas arrêté, est un fragment du typicon de Jérusalem — encore un ! — pour les mois de novembre-janvier (p. 101). Il contient notamment à l'un des premiers jours de janvier (au 8 semble-t-il), la mémoire du saint roi martyr Arčil († 718), qui dans le calendrier actuel, est célébré au 20 mars. Combien de temps nous laissera-t-on ignorer le reste du document ? M. Ch. a réservé toute son attention pour l'autre partie du palimpseste, celle où se cachait le texte à *kh* superflus. Celui-ci, à l'état complet, était un de ces recueils d'homélies connus sous le nom de *mravalthavi* (πολυκεφάλαιος). Dans les débris qui en restent, on reconnaît six homélies de S. Jean Chrysostome, une d'Hésychius de Jérusalem et une de Julien, évêque de Tavium (sur ce dernier, voir *Anal. Boll.*, XLIII, 381). M. Ch. a publié avec un soin scrupuleux tout ce qu'il a pu déchiffrer de ces huit pièces. L'introduction grammaticale et paléographique, dont il a fait précéder son édition, est d'un philologue à qui rien n'échappe. De cet examen, il ressort que la langue du texte présente de nombreuses particularités insolites et archaïques, où l'on discerne des traces d'influence arménienne, iranienne et syriaque (p. 119-20). Plus marqués encore sont les idiotismes d'origine hellénique. Ils n'ont pas nécessairement la signification que M. Ch. semble porté à leur attribuer, puisque, à la rigueur, ils ont pu passer de l'original grec dans la version géorgienne par l'entremise d'un traducteur arménien, tandis que l'on conçoit moins facilement qu'une traduction géorgienne, faite directement sur le grec, soit émaillée de formes pehlevies ou arméniennes. Quand tout cela aura été tiré au clair et coordonné à des observations plus générales, il en sortira nécessairement des conclusions intéressantes sur la voie de pénétration de la théologie antiochénienne en Géorgie avant le IXe siècle.

8°) C. Kékélidzé, *Le martyre de S. Constance Kakhaï* (t. VII, p. 160-73, en géorgien). Kakhaï est le surnom d'un martyr géorgien, mort en 852, et que, jusqu'à présent tout le monde, y compris M. C. Kékélidzé, avait appelé Constantin l'Ibère. Constantin serait une corruption de Constance. Soit, nous dirons Constance. En réponse au commen-

taire publié au t. IV des *Acta Sanctorum* Novembris, p. 541-54, M. K. s'attache à montrer que la Passion de Constance est une pièce historique de bon aloi, écrite peu de temps après la mort du saint. Après avoir pesé consciencieusement les raisons de notre distingué contradicteur, il nous paraît que l'attaque et la défense ayant eu chacune leur tour de parole, la vérité ne nous commande rien de plus et que nous pouvons nous en remettre de confiance au jugement de ceux qui voudront bien lire notre démonstration dans sa teneur originale. Sans nous relire nous-même, nous sommes absolument certain, par exemple, de n'avoir pas dit que la préface de la Vie de S. Jean Chrysostome par Georges d'Alexandrie a été traduite en géorgien en l'année 868 (KÉKÉLIDZÉ, p. 168) ; nous avons dit que cette traduction se trouve déjà dans un manuscrit daté de 868, ce qui fait une notable différence. Mais cette rectification et d'autres semblables auraient l'air d'un plaidoyer *pro domo*, sans l'ombre d'intérêt ni pour nous-même ni pour personne.

9°) K. KÉKÉLIDZÉ, *Auteurs étrangers dans l'ancienne littérature géorgienne* (t. VIII, p. 99-202, en géorgien). Il serait superflu de vanter les services rendus par le *Catalogue des anciennes traductions arméniennes*, de Karékin Zarbhanalian (Venise, 1889). Malgré ses imperfections et ses lacunes, il a été, il reste encore un précieux instrument de recherches. Jusqu'à présent, la philologie géorgienne n'en possédait pas l'équivalent. Dans le premier article du premier numéro de *Khristianskij Vostok*, M. I. Džavakhišvili avait, il est vrai, dressé une liste analytique, des principales œuvres des Pères de l'Église traduites en géorgien. Mais cet aperçu, excellent pour stimuler la curiosité des érudits, laissait désirer un répertoire plus complet, et qui s'étendît aux autres parties de la littérature ancienne. Ce vœu est désormais accompli, grâce à l'infatigable activité de M. Kékélidzé. Le catalogue qu'il présente est disposé selon l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, vrais ou supposés. Ceux qui s'étonneraient de lui trouver un aspect un peu tumultuaire seraient fort ingrats. Pour apprécier ce qu'il a dû coûter de peines à son auteur, on se rappellera que, en 1926, M. K. n'avait pas encore sous la main à Tiflis ni la *Patrologie* de Migne, ni les *Acta Sanctorum* (*Mimoxilveli*, 1926, p. 271 ; cf. CHANIDZÉ, *Bulletin*, t. VII, p. 118, note). Du reste, même avec ce secours, renforcé de beaucoup d'autres, il ne pouvait être question d'entreprendre du premier coup un recensement critique. Pour l'usage qu'on avait en vue, il fallait commencer par une battue générale, où l'on ferait main basse sur toute pièce rencontrée, en remettant la vérification à plus tard. Ainsi a procédé M. K. C'est le produit de cette rafle qu'il présente aujourd'hui et que tous les chercheurs accepteront avec reconnaissance, sous bénéfice d'inventaire. Dans la liste, on trouve voisinant avec des œuvres et des auteurs connus, des pseudonymes, des pseudépigraphes, des fantoches créés par l'imagination d'un traducteur, d'un copiste ou d'un éditeur, et sur ce défilé pittoresque, le latin de l'ordonnateur jette çà

et là une note de fantaisie macaronique. Mais peu importe. L'aide-mémoire qui manquait existe maintenant ; il tirera souvent d'affaire les érudits aux abois, et l'on peut être certain que son actif et industrieux auteur ne le laissera pas longtemps à l'état de premier jet. P. P.

101.—* *Recueil d'études dédiées à la mémoire de N. P. Kondakov.* Archéologie. Histoire de l'art. Études byzantines. Prague, Seminarium Kondakovianum, 1926, in-4°, XLIV-300 pp., portraits, nombreuses planches hors texte, fac-similés et illustrations.

Le grand archéologue russe Nicodème Pavlovič Kondakov, mort à Prague, dans une extrême vieillesse, le 17 février 1925, n'a pas seulement laissé une œuvre considérable par la valeur et l'étendue. Il a groupé une phalange de disciples et d'admirateurs, qu'il a pénétrés de son esprit, de ses principes et de son enthousiasme méthodique et intransigeant. On peut dire sans exagération qu'il est le fondateur d'une école. Le petit cercle d'auditeurs qu'il réunissait encore autour de lui dans ses dernières années s'est transformé en un centre d'études permanent, qui a pris le nom de *Seminarium Kondakovianum*. C'est à ce foyer qu'est éclos le volume commémoratif que nous annonçons. Outre les articles et documents relatifs à la personne du maître : portrait, notice biographique, bibliographie, souvenirs caractéristiques, le recueil proprement dit comprend 26 mémoires et essais, où sont représentés au moins les principaux domaines qui se sont partagé l'infatigable activité de Kondakov. Nous nous bornerons à signaler brièvement ceux qui ont un rapport plus direct à nos études.

1°) S. ŽEBELEV, *Les types iconographiques de l'Ascension de Jésus-Christ et leurs sources originelles* (p. 1-18, en russe). Dans un article destiné au t. I de *Byzantion*, mais qui n'a paru ni dans ce tome ni dans le second, ni dans le troisième, M. Žebelev croit avoir montré que les mots de S. Luc (24, 51) : *καὶ ἀνεφέρετο εἰς τὸν οὐρανόν* sont une interpolation d'origine syrienne et que le texte primitif parlait simplement de la disparition du Christ. Nous estimons devoir lui dire que, si cette thèse audacieuse s'imposait un jour à l'attention, ce serait par des arguments plus serrés que ceux dont il l'appuie, et qu'il en montre lui-même l'inspiration préconçue en cherchant à découvrir dans l'art chrétien un vestige quelconque d'une tradition antérieure au récit de nos textes canoniques. C'est un pur contresens que de vouloir trouver dans l'homélie de S. Jean Chrysostome sur la fête de l'Ascension un ressouvenir du temps où l'évangile de S. Luc ne contenait pas encore les mots prétendus interpolés (p. 10). Dans la suite de son article, M. Ž. reprend pied, heureusement, sur un terrain plus ferme. Beaucoup de lecteurs y verront sans doute avec surprise que l'hypothèse de feu Usener sur les origines de la fête de la Nativité a trouvé à Tomsk en Sibérie un contradicteur résolu en la personne de M. P. A. Prokoşev. Pour ceux qui ne se

résignent pas à l'impossibilité de tout savoir, ce sera peut-être une consolation d'apprendre que la dissertation de M. Prokošev, parue en 1913, aurait échappé à M. Ž. lui-même, si elle ne lui avait été signalée par M. Bénéševič (p. 13).

2°) N. Iorga, *Les variations du type de la Dormition de la Vierge dans le vieil art roumain* (p. 29-34). Considérations ingénieuses mais plutôt psychologiques qu'historiques sur l'art des peintres d'icones roumains.

3°) A. P. Kalitinskij, *Contributions à l'histoire de la fibule au Caucase* (p. 39-62, en russe, avec résumé en français). Pour bien comprendre cette étude, il faut se référer constamment à la carte indiquant les localités où des fibules ont été trouvées. Elle fournit la preuve matérielle que du VIe siècle avant J.-C., jusqu'au Ve siècle de notre ère, l'influence grecque s'est constamment fait sentir dans le bassin du Terek et qu'elle y a nécessairement apporté autre chose encore que des objets d'orfèvrerie.

4°) Th. Hopfner, *Die Kindermedien in der griechisch-ägyptischen Zauberpapyri* (p. 65-74). Touche incidemment aux rites et à la pratique de l'incubation dans la magie égyptienne.

5°) N. P. Toll. *Un tissu Sassanido-égyptien d'Antinoé* (p. 93-100, en russe). Ce tissu, découvert et décrit par M. Gayet, représente une scène de guerre. Si les déductions de M. Toll ne débordent point trop la base un peu étroite et fort délabrée qui les supporte, ce dessin figurerait l'expulsion des Éthiopiens du Yémen par Chosroès II. Elle serait donc un témoin des événements dont la passion des martyrs du Naǧrân fut l'un des épisodes.

6°) A. Protitch, *Un modèle des peintres bulgares du XVe et du XVIe siècle* (p. 101-108). Dans les scènes de la vie et de la passion du Christ qui décorent les murs de l'église de Poganovo en Bulgarie, l'image du Sauveur est imitée d'une peinture murale de cette même église représentant les deux saints Théodores : le Tiron et le Stratélate. C'est du moins ce que M. Protitch a cru reconnaître. Les observations qu'il apporte pour montrer ce que le décorateur de Poganovo aurait ajouté d'original au type des saints Théodores est une contribution intéressante à l'iconographie byzantine.

7°) G. A. Ostrogorskij, *Un traité byzantin sur la perception des impôts* (p. 109-124, en russe). Le traité en question est le règlement fiscal publié par M. W. Ashburner au t. XXXV (1915) du *Journal of Hellenic Studies*, p. 76-84. M. Ostrogorskij montre, par des raisons plausibles, que cet écrit a dû être composé au début du règne de Constantin Porphyrogénète. Il en commente les termes et les dispositions avec une compétence, que déparent quelque peu d'assez nombreuses fautes d'impression. Aux textes qui sont rappelés (p. 114-15) à propos de l'*ἀλληλέγγυον*, c'est-à-dire du système de répartition en vertu duquel les habitants d'un même ressort cadastral étaient solidairement redevables de la quotité de l'impôt, l'auteur aurait pu joindre un passage de la Vie de Ste Marie la Jeune († 902-

903). On y voit au ch. 3, un *διοικητής* procédant à l'arrestation de villageois insolvables. Ste Marie, instruite de leur infortune, acquitte pour eux la redevance et les fait remettre en liberté (*Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 693). A lire tout cet épisode, il est bien certain que la sainte y est représentée comme ayant agi de sa libre initiative et par pure générosité, ce qui serait difficile à comprendre, si, dans la pratique courante, la charge du contribuable défaillant avait été automatiquement reportée sur ses concitoyens. Le fait dont il s'agit se passait sous Léon le Philosophe, dans la ville de Mésène en Thrace, donc dans un rayon assez peu distant de l'administration centrale. Le moins qu'on en puisse conclure, c'est que là comme ailleurs, il y avait, entre le système décrété en théorie et son application effective, une certaine marge d'élasticité.

8°) A. Muñoz, *Le ἐκφράσεις nella letteratura bizantina e i loro rapporti con l'arte figurata* (p. 139-43). L'exemple choisi par M. Muñoz est une *ἔκφρασις* de Marc Eugenicos, métropolite d'Éphèse, décrivant une icone de Zanfurnari conservée à la pinacothèque du Vatican, et qui représente les funérailles (l'inscription du tableau dit : la mort, *κοίμησις*) de S. Éphrem. Pour en indiquer le caractère fantaisiste, il suffit de noter qu'on y voit (en 373 !) un stylite s'apprêtant à remonter un panier qu'un de ses disciples lui attache au bout d'une corde.

9°) G. V. Vernadskij, *Les doctrines byzantines concernant le pouvoir du Basileus et du Patriarche* (p. 143-54, en russe). La question des confins du pouvoir impérial et de l'autorité spirituelle à Byzance n'a pas occupé que les canonistes. On la voit en action dans la liturgie, l'histoire ecclésiastique et l'hagiographie : le procès de S. Maxime, les conciles, la persécution iconoclaste et, on peut le dire, la vie quotidienne de l'Église grecque ont montré comment empereurs et patriarches entendaient et pratiquaient leurs droits réciproques d'intervention, l'un dans les affaires religieuses, l'autre dans les affaires civiles. Mais M. Vernadskij s'est borné à effleurer ces points d'histoire et se tient de préférence dans les abstractions de la doctrine. Nous devons laisser aux canonistes le soin d'apprécier son travail.

10°) P. A. Andrejeva, *Une ambassade tartare à la cour de Nicée* (p. 182-200, en russe). En 1254, Guillaume de Ruysbroeck (Rubruquis) se rencontra à Karakorum avec une mission diplomatique envoyée par le basileus Jean III Vatazès. C'est sans doute à cette mission que devait répondre l'ambassade « tartare » dont Mme Andrejeva décrit la réception à la cour de Théodore IV Lascaris. Quoique cet épisode soit demeuré sans effet, il n'en a pas moins sa place dans l'histoire des tentatives entreprises par le roi S. Louis et le pape Innocent IV pour préparer la conversion de l'Extrême Orient. Mme A. l'a raconté d'après les chroniques de Nicéphore Grégoras, Georges l'Acropolite et Pachymère. Les ouvrages d'Ohsson, L. Cahun, C. Patkanean et de M. Grousset ont fourni la partie du commentaire qui se rapporte aux affaires d'Asie. Pour tout dire,

cette étude ne fera pas vieillir les belles recherches de M. Pelliot sur la Papauté et les Mongols.

11°) N. M. Bêlaev, *Les ornements du costume de la décadence et de la première période byzantine* (p. 201-228, en russe). Riche collection de faits, sérieusement étudiés, qui ne pourrait être appréciée à sa valeur que par un technicien, mais à laquelle tous les érudits, y compris les hagiographes, feront bien de recourir quand ils rencontreront quelque terme appartenant à la nomenclature du vêtement.

12°) O. M. Dalton, *An enamelled gold Reliquary* (p. 275-76). Description d'un médaillon portant une image de S. Georges et une de S. Démétrius, avec légende et inscriptions grecques. Une seconde légende, en cursive géorgienne moderne, dit : « Relique de la reine sainte Kethevan : bois véritable ». Le sens probable de ces mots paraît être celui que l'auteur a relégué en note, p. 275. Le reliquaire contenait une parcelle de la Vraie Croix, qui avait appartenu à la reine Kethevan, martyrisée en 1624, par Shah Abbas Ier.

P. P.

102. — * Iv. Džavakhišvili. *Buts, sources et méthodes de l'histoire, autrefois et aujourd'hui.* Livre III, 1 (en géorgien). Première section : *Étude scientifique de l'écriture géorgienne, ou paléographie.* Tiflis, éditions du « Livre géorgien », 1926, in-8°, xiv-241 pp., 2 tableaux hors texte.—Deuxième section : *Étude scientifique des documents géorgiens, ou diplomatique.* Ibid., édition de l'Université de Tiflis, 1926, vi-200 pp. — Troisième section : *Étude scientifique des valeurs et mesures géorgiennes, ou numismatique et métrologie.* Tiflis, éditions « Nos sciences », 1925, vi-171 pp.

Avec un courage digne de la plus sympathique admiration, M. le professeur Iv. Džavakhišvili a entrepris de doter la philologie géorgienne d'une encyclopédie complète des sciences historiques. Sans interrompre l'achèvement et la refonte de sa grande *Histoire du peuple géorgien*, il a réussi en quelques années à publier seul trois volumes de cette collection, dont le plan général paraît s'être élargi et détaillé en cours d'exécution : c'est du moins ce que les sous-titres modifiés d'un tome à l'autre donneraient à penser. De ces trois volumes, les deux premiers ont été épuisés presque au lendemain de leur apparition, et nous serions fort empêchés d'en parler aujourd'hui. Les trois fascicules annoncés ci-dessus comprennent la paléographie, la diplomatique et la métrologie. Ils sont conçus dans l'esprit le plus large. Bien que l'attention de l'auteur reste toujours fixée, comme il se devait, sur les exigences de son public national, elle a su se défendre des étroitesses du particularisme ethnique et linguistique. A cet égard, la paléographie géorgienne de M. Dž. tient beaucoup plus qu'elle ne promet. Sans parler de l'introduction générale, qui est traitée avec les développements nécessaires, les notions propres à la connaissance scientifique des manuscrits géorgiens sont constamment éclairées par des rapprochements empruntés à la paléographie grecque et latine, tant classique que médié-

vale. Il en résulte un ensemble un peu composite, où l'on trouve associés des faits appartenant à des domaines différents et qu'on est habitué à voir étudiés séparément. Mais cet ensemble n'a rien de confus. La matière est disposée avec une précision méthodique et accompagnée d'une bibliographie sagement limitée à l'essentiel.

Les chapitre IV et V, derniers du livre (p. 150-230), sont consacrés à l'origine des alphabets géorgiens. A partir de ce point, l'exposé quitte la forme strictement didactique, et la discussion des hypothèses y prend une place plus considérable. Il n'en pouvait être autrement en un sujet qui appartient encore quasi tout entier au domaine de la conjecture. La thèse de M. Dž. est que l'écriture géorgienne, qui, dans son fond original est unique, ne dérive ni du grec, ni de l'arménien, ni du pehlevi, et qu'elle se rattache directement à l'écriture d'où sont sortis l'alphabet phénicien, celui des premières inscriptions grecques et l'alphabet araméen primitif. Bien entendu, cette thèse est énoncée en termes moins absolus, avec des restrictions et des nuances, et elle laisse une large place aux faits inexpliqués. Nous espérons ne froisser chez le très distingué savant aucune susceptibilité légitime en lui avouant bien simplement que la généalogie qu'il propose nous laisse fort hésitant. L'existence d'un système graphique ne se présume pas ; elle se prouve par les traces qu'il a laissées. L'origine de ce système ne se démontre que par une série continue de ressemblances et de déformations qui le rattachent à un autre système préexistant. Là où ces deux moyens font défaut, on se trouve dans la nuit noire. Il est déjà bien hasardeux de soutenir que, pour des causes inconnues, qui ont cessé tout à coup vers le Ve siècle de notre ère, le temps s'est acharné à détruire tous les vestiges de l'écriture géorgienne primitive. Ce qui devient d'une difficulté désespérante, c'est de rapprocher, sans terme de comparaison intermédiaire, sans aucune forme de transition, sans témoignage positif d'aucune espèce, deux alphabets séparés par une évolution plus que millénaire. Si un tel rapprochement était praticable, encore faudrait-il le faire complet et n'y pas perdre de vue d'autres affinités rendues plausibles tout au moins par le voisinage historique et géographique. Hâtons-nous d'ajouter qu'en isolant les suppositions impliquées dans les comparaisons de M. Dž., nous donnons à sa thèse un air de paralogisme qu'elle n'a pas dans le brillant exposé de son auteur. L'éminent historien fait valoir ses raisons avec une habileté rare : si on pouvait le mettre aux prises avec M. H. Juncker (voir ci-dessus, p. 381), nul doute que l'on verrait une belle passe d'armes.

La diplomatique géorgienne se prêtait de moins bonne grâce à entrer dans le cadre de notre diplomatique médiévale. Ce n'est qu'au XIe siècle que l'on voit apparaître les premiers spécimens authentiques d'actes officiels, et la forme protocolaire de ces documents mit quelque temps encore à se fixer. De plus, le nombre en est assez restreint, on pourrait dire infime, si on le compare à la masse énorme de chartes que nous a léguées notre moyen âge occi-

dental. Le rôle de la diplomatique géorgienne se trouve donc assez étroitement circonscrit. Au lieu d'établir par induction des règles destinées à devenir des critères d'authenticité, elle doit se borner à réduire en formules générales, des exemples dont elle aurait tort de renoncer à colliger la série complète. M. Dž. n'en a pas moins rendu un précieux service en réunissant dans un aperçu d'ensemble les pratiques traditionnelles des anciennes chancelleries royales et féodales de la Géorgie et incidemment de l'Arménie (cf. p. 149-51). Son exposé est, comme toujours, clair et méthodique. Il offre d'intéressantes échappées sur l'histoire de la diplomatique, et nous noterons au passage (p. 3-4) que le rôle de précurseur qui fut celui de Papebroch, n'a pas été oublié. Pour les lecteurs occidentaux, il convient surtout de signaler les paragraphes relatifs aux « lettres de sang » (ch. VII § 2-7, p. 160-87) : on appelle de ce nom des diplômes, généralement apocryphes, qui prétendaient régler l'application de la peine du talion. Une longue étude publiée sur le même sujet par M. S. Kakabadzé dans le *Bulletin historique* de Tiflis (t. II, 1924, p. 1-107) nous parvient trop tard pour que nous puissions la comparer avec celle de M. Dž.

Sur la métrologie géorgienne, on était jusqu'à présent fort mal servi. L'unique ressource des chercheurs étaient les notions incomplètes et assez peu rigoureuses rassemblées par Brosset, dans l'Introduction de son *Histoire de la Géorgie* (2e partie, § 17, p. CLXXVII-CXCII). M. Dž. a tiré la philologie de cette condition déplorable. Son précis de métrologie est divisé en deux parties : 1. monnaies ; 2. mesures proprement dites de poids, de volume, de capacité, de longueur et de superficie. Pour ne pas éveiller des espérances immodérées, nous dirons tout de suite que le chapitre relatif aux monnaies ne comprend et ne devait comprendre que l'exposé du système monétaire géorgien et de ses variations. Quant à la description historique des pièces de monnaie, au recensement de leurs types et des suites monétaires, c'est la matière d'un répertoire qui ne rentrait pas dans le sujet du présent volume. Les travaux méritoires mais surannés de Bartolomaei, Langlois, E. A. Pakhomov et autres ne sont pas encore détrônés. On peut espérer que M. Dž. ou quelqu'un de ses collaborateurs mettra bientôt fin à leur règne.

La seconde partie, où il est traité des mesures autres que les unités de valeur (*sazomni*), est comparativement plus développée (p. 59-140). Si M. Dž. s'était borné à dresser un glossaire explicatif des noms de mesure géorgiens, il serait déjà un bienfaiteur insigne de tous ceux qui ont éprouvé la décourageante insuffisance des dictionnaires sur cet article. Mais il a fait plus et mieux. Son exposé, où se trouve condensée une somme imposante de recherches personnelles, est une véritable étude encyclopédique. Les acceptions des termes y sont non seulement motivées mais datées. Il aidera souvent par surcroît à débrouiller les logogriphes de la technologie. De ce service ajouté à tant d'autres, que le savant auteur soit ici remercié avec une profonde reconnaissance. P. P.

103. — * Gabriel MILLET. *Monuments de l'Athos. I. Les peintures.* Paris, Leroux, 1927, in-fol., album de 264 planches (= *Monuments de l'art byzantin*, V).

104. — * Charles DIEHL. *L'art chrétien primitif et l'art byzantin.* Paris-Bruxelles, Van Oest, 1928, in-4°, 63 pp., LXIV pl.

105. — * André GRABAR. *La décoration byzantine*, ibid., in-4°, 43 pp., XXXII pl.

106. — * Oskar BEYER. *Die Katakombenwelt.* Tübingen, Mohr, 1927, in-8°, VIII-153 pp., XXIX pl.

107. — * G. M. BEVAN. *Early Christians of Rome, their Works and Pictures.* London, S.P.C.K., 1927, in-8°, 118 pp., illustré.

Il faudra bien nous contenter, cette fois, d'annoncer l'apparition d'une partie du grand ouvrage de M. Millet sur les monuments de l'Athos, et attendre, pour en faire ressortir toute l'importance, le texte où l'auteur se propose de réunir « les données utiles à l'intelligence des planches : dates, ordonnance de la décoration, analyse de la technique et des couleurs, titres, inscriptions et explication des sujets. » Il faudrait quelque audace pour essayer de commenter, ne fût-ce qu'une faible partie des peintures rassemblées ici, avant d'avoir entendu l'avis de celui qui, depuis tant d'années, vit dans la familiarité des artistes byzantins et de leurs œuvres. L'énorme matière réunie dans le premier volume est fournie par les monastères de Vatopédi, de Protaton, de Chilandari, de Philotheou, de Pantocrator, de Rabdoukhou, de Lavra, de Molivklisia, de Koutloumous, de Stavronikita, de Xénophon, de Saint-Paul, de Dionysiou, de Dochiariou, d'Iviron et par quelques sanctuaires isolés. Un répertoire iconographique, dans lequel les saints sont spécialement mis en évidence, pourra servir provisoirement à identifier les personnages et à comprendre les scènes reproduites dans l'album. Pour le classement des peintures, il faudra avoir devant les yeux la distinction des deux écoles dont M. M. retrouve les œuvres dans les monastères de l'Athos : l'école macédonienne et l'école crétoise. Il l'avait déjà indiquée dans son grand ouvrage sur l'Iconographie de l'Évangile. Elle sera établie définitivement dans le volume de texte. Dès maintenant nous attribuerons, avec M. M., au groupe macédonien les documents provenant de Protaton, de Chilandari et de Vatopédi ; au groupe crétois, ceux de Lavra et la suite. C'est quelque chose, mais bien peu à côté de tout ce que l'auteur doit avoir à nous dire. Qu'il se hâte donc de nous communiquer le résultat de ses longues études sur une matière insuffisamment explorée.

On lira avec plaisir la rapide esquisse où M. Diehl, un des maîtres de l'histoire de l'art byzantin, résume en moins de soixante pages les principaux chapitres de son manuel bien connu (*Anal. Boll.*, XLIV, 389), avec une introduction sur l'art chrétien primitif en Occident, jusqu'au IXe siècle. Les nombreuses planches, dont le choix est excellent, sont en général bien exécutées. Des erreurs assez fâcheuses se sont glissées dans les légendes qui les accompagnent. La peinture des catacombes représentant Veneranda avec Ste Pétro-

nille est indiquée comme appartenant au cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin. Lisez: de Domitille. La mosaïque de l'abside de Sainte-Marie-Majeure est confondue avec celle de l'arc triomphal, et par suite datée du Ve siècle. Ce n'est pas sans doute par erreur que le fameux calice d'Antioche est placé au IVe siècle. L'opinion de M. D. sur ce point n'est pas partagée par tout le monde.

Le livre de M. Grabar, un autre spécialiste, est consacré exclusivement à la décoration. Après une introduction sur le rôle de la décoration dans l'art byzantin, « art religieux, art somptueux et oriental », l'auteur commente une à une les planches qui terminent son livre, et qui reproduisent un choix de mosaïques et de peintures de Rome, de Ravenne, de Constantinople, de Daphni, de Kiev, de Venise, de Palerme, de Bojana (Bulgarie), de Mistra, de Kovalevo, de Sofia. Ces monuments ne sont pas tous inconnus, pas plus que ceux du précédent volume. Il y a profit à les revoir avec un guide qui les comprend bien.

C'est encore le point de vue de l'histoire de l'art qui préoccupe surtout M. Beyer dans son livre sur les catacombes, et il a tenu à soigner particulièrement l'illustration. Nous n'avons rien à dire des trente belles planches placées à la suite du texte. Dans le texte même on en trouve une quinzaine, qui représentent en pleine page un choix de dessins grossiers, symboliques ou non, relevés sur les tombes, et qui ne méritaient pas d'être mis si solennellement en évidence. Le corps de l'ouvrage consiste en une suite de considérations sur les différents sujets qui se rattachent à l'art des catacombes, à ses origines, aux idées qui l'ont inspiré, à ses moyens d'expression. Nous avouons ne pas très bien distinguer le public auquel le livre s'adresse. L'archéologue et l'historien n'ont pas grand'chose à apprendre de M. B., qui n'a guère exploré les catacombes, si jamais il les a visitées. Sur leur destination, il défend certaines idées qui ont vieilli. Des questions délicates, comme celle du symbolisme de l'art chrétien primitif, sont tranchées. Ne cherchons pas chez M. B. des solutions définitives. Il n'a sans doute pas eu la prétention de les trouver.

M. Bevan n'a eu d'autre dessein que d'offrir au lecteur cultivé qui visite Rome pour la première fois un guide à travers les antiquités chrétiennes dispersées dans les catacombes, les basiliques et les musées. Quelques chapitres préliminaires sont consacrés à un tableau de la vie romaine des premiers siècles de notre ère. L'auteur a travaillé avant tout pour les voyageurs pressés. Mais en même temps il donne à ceux qui en ont le loisir le moyen d'approfondir les sujets qu'il traite, en recourant aux sources et aux grandes publications d'art et d'archéologie. H. D.

108. — * James George Frazer. *Man, God and Immortality, Thoughts on human Progress.* London, Macmillan and Co., 1927, in-8°, xvi-436 pp.

Ce volume n'est autre chose qu'une anthologie, un choix de 177

morceaux tirés des œuvres de M. Frazer, et groupés sous quelques titres généraux, sans référence aucune. Si nous admirons dans M. F. le commentateur de Pausanias, le *Rameau d'Or* et autres écrits apparentés, qui lui ont valu ses grands succès mondains, nous inspirent beaucoup moins d'enthousiasme, et nous avons plus d'une fois, à l'occasion des grandes publications de l'auteur, exprimé notre opinion sur les résultats décevants de sa méthode (*Anal. Boll.*, XXXII, 472 ; XXXIX, 158). Ces brillants exposés, appuyés d'une lecture énorme, ne résistent guère au contrôle, quand le contrôle est possible, et dans le résumé qui vient de paraître, il ne l'est à aucun degré, le renvoi aux sources étant complètement supprimé. Si l'auteur avait voulu soumettre préalablement à un examen critique les matériaux qu'il utilise, les trois quarts au moins de ses livres n'auraient jamais vu le jour et beaucoup d'idées aussi contestables qu'ingénieuses en apparence n'auraient pas été lancées dans le public. Nous n'aurions aucune peine à trouver dans les extraits dont se compose le présent volume des exemples de la désinvolture avec laquelle M. F. présente, comme chose jugée, certains de ses paradoxes. Signalons en passant le n. 128 : *Isis and the Madonna.* C'est un chapitre sur les ressemblances du culte d'Isis avec celui de la Vierge, vieux thème démodé, que M. F. n'a pas pris la peine de rajeunir. Il affirme comme un fait certain que l'image d'Isis allaitant Horus offre une telle ressemblance avec la Madone et l'enfant Jésus qu'elle a été parfois adorée par des chrétiens ignorants. Nous pensions trouver la preuve dans le volume *Adonis, Attis, Osiris*, d'où le morceau est tiré. Là nous sommes renvoyés à l'article *Isis* du Lexique de Roscher, où l'on chercherait en vain un fait de ce genre. On pouvait s'en douter. Et M. F. continue : « C'est peut-être à Isis devenue plus tard la patronne des navigateurs que la Vierge Marie doit son beau nom de *Stella Maris*, sous lequel elle est adorée par les marins lorsqu'ils sont secoués par la tempête. » Si M. F. était le moins du monde au courant des dévotions catholiques, dont il ne se prive pas d'ailleurs de parler fréquemment, et s'il avait fait quelques recherches sur l'origine de l'*Ave maris stella*, il saurait que cette invocation n'est nullement propre aux gens de mer, qu'elle n'a aucun rapport avec un patronage quelconque et que le titre de *Stella Maris* provient d'une étymologie, insoutenable il est vrai, mais devenue populaire grâce à S. Jérôme, lequel, après avoir écarté d'autres explications du nom de Marie, dit (*in Matth.* I, 16) : *Melius est autem ut dicamus eam sonare stellam maris sive amarum mare.* Il ajoute d'ailleurs, fort bien : *sciendumque quod Maria sermone syro domina nuncupatur.* Au moyen âge on s'en est tenu à la première interprétation. Nous retrouvons ici le procédé habituel employé par l'auteur du *Rameau d'Or.* Il met en parallèle les doctrines et les pratiques du christianisme et des autres religions. Un des termes de la comparaison lui est à ce point étranger qu'il n'éprouve pas le besoin de s'instruire. Est-il étonnant qu'il s'arrête constamment à des ressemblances superficielles ? H. D.

109. — * Louis HALPHEN. *Les Barbares, des grandes invasions aux conquêtes turques du XIe siècle.* Paris, F. Alcan, 1926, in-8°, 393 pp. (= *Peuples et Civilisations*, V).

Pour qui connaîtrait d'avance le sujet traité par M. Halphen, ce titre serait déjà un parfait exemple de l'art déployé par l'auteur et des objections auxquelles cet art peut donner prise. Il eût semblé impossible de resserrer en un volume d'à peine 400 pages toute l'histoire du monde méditerranéen et de ses prolongements asiatiques, au cours de près de sept siècles. C'est pourtant ce que M. H. a su réaliser. Devant cette immense étendue, il a réussi à discerner et à marquer d'un seul mot un point de vue qui permet non pas de la dominer tout entière mais de la prendre pour ainsi dire en enfilade. A la réflexion, on aperçoit quelque artifice dans ce tour de force. Le terme de *Barbares* emprunte ici une acception composite, qui n'est exactement ni grecque, ni romaine, ni moderne. On ne peut du reste sans abus l'appliquer pareillement à des peuplades primitives comme les Huns ou les Avares, à de vieilles civilisations comme celle des Perses et même à des puissances de fraîche date comme l'empire arabe. Il y a aussi une certaine impropriété à mettre, en quelque sorte, sur le même plan les hordes qui n'ont fait que traverser ou balayer l'ancien monde, et les envahisseurs qui s'y sont établis à demeure, l'ont renouvelé, et à leur tour y ont reçu la visite de nouveaux « Barbares ». Tout cela, évidemment, peut fournir matière à chicane. Il n'en est pas moins sûr que M. H. a été sagement inspiré de n'en tenir aucun compte. Ce qu'il dit pour justifier son dessein est la vérité même. Toutes les phases du bouleversement qui s'est terminé par la dislocation complète du monde romain sont enchaînées indissociablement. On ne comprend pas bien, par exemple, comment l'empire a laissé enfoncer le *limes* germanique, si l'on oublie que, dans le même temps, il avait à se défendre contre les conquérants Sassanides. Et ni l'un ni l'autre de ces deux conflits n'est intelligible à qui ne regarde pas, bien au delà de l'Iran, dans les steppes de l'Asie centrale. Cette interdépendance des événements demeure presque nécessairement voilée dans les histoires particulières. Il y avait intérêt à la mettre en lumière dans un aperçu synthétique. C'est ce que M. H. a fait avec une habileté supérieure. A cet égard, on aurait pu souhaiter une liaison encore plus étroite entre toutes les parties. Çà et là, on a comme l'impression, que la documentation de certains chapitres a été reprise sur nouveaux frais, et non pas toujours en concordance parfaite avec ce qui précède. C'est ainsi que les publications du regretté et respectable H. Cordier sont mentionnées avec un crescendo de sévérité, qui fait au moins une dissonance peu esthétique (pp. 9, 106, 381).

Nous ne surprendrons personne en disant que les questions traitées ou effleurées dans le volume n'ont pas toutes été étudiées d'original ou avec une sûreté d'information qui pût suppléer à la connaissance personnelle des sources. Dans le tableau tracé par M. H., il y a des coins d'ombre, des raccourcis trompeurs et des effets de perspec-

tive sujets à critique. Nul doute qu'un sinologue, du haut de son savoir inaccessible, y découvrirait à reprendre autre chose que de vénielles omissions. L'orientaliste du commun qui s'en ira fourrager dans les paragraphes relatifs à l'Arménie, à la Géorgie, voire même à la Perse ou aux Arabes, en rapportera certainement une assez jolie charge de broutilles. Laissons-le sous son fagot et ne l'imitons pas. Ce pédantisme serait injuste et futile, parce que l'ouvrage de M. H. demande à être embrassé d'un regard plus large. Il répond à une utilité incontestable ; peu d'historiens étaient en mesure de l'écrire, et du petit nombre de ceux qui en étaient capables, la plupart ne s'y seraient pas risqués. Honneur à qui l'a osé ! P. P.

110. — * Mohammed Abdou. *Rissalat al tawhid, Exposé de la religion musulmane,* traduit de l'arabe, avec une introduction sur la vie et les idées du Cheikh Mohammed Abdou, par B. Michel et le Cheikh Moustapha Abdel Razik. Paris, P. Geuthner, 1925, in-8°, LXXXIX-150 pp.

Ceux que préoccupe le problème de la sainteté dans les religions non chrétiennes auront plaisir et profit à lire la biographie du cheikh Mohammed Abdou, moufti d'Égypte, mort le 11 juillet 1905. Elle sert de préface à un traité dogmatique, dans l'examen duquel nous ne pouvons entrer ici. Le cheikh Abdou paraît avoir été un homme d'une rare élévation morale, généreux, désintéressé, cherchant le bien et le vrai, dans la droiture de son âme, et surtout pénétré d'une piété aussi sérieuse que sincère. Mais avec toutes ces vertus que les témoins de sa vie s'accordent à lui reconnaître, il ressemble aussi peu que possible au type classique des saints de l'Islam ; et l'on serait fort embarrassé de dire lequel de ces *aulijâ' Allah* il aurait pris pour modèle. Lui-même, apparemment, se l'était demandé en vain. Toute la jeunesse du cheikh Abdou et une partie de son âge mûr se sont passées à chercher une règle de conduite et de croyance qu'il aurait trouvée toute faite, si sa vie morale avait eu ses maîtresses racines dans la religion traditionnelle de ses ancêtres. Ses biographes ont dit le mot juste en l'appelant (p. VIII) « le représentant le plus en vue du modernisme dans tout l'Islam Sunnite ». Nous ne discuterons pas les termes de l'éloge que certainement ils ont voulu lui faire. Mais puisqu'il s'agit ici du caractère de l'homme, force nous est de constater qu'en effet, le cheikh Abdou avait la puissance d'illusion qui permet de dire et de croire, en toute bonne foi, que l'on reste fidèle à une doctrine parce qu'on en retient les formules, les dehors et les rites, complètement vidés de leur ancienne signification. Il en était arrivé à se persuader que le *ğihâd*, la guerre sainte contre les non-musulmans, que le khalife a l'obligation imprescriptible de ne jamais laisser s'interrompre, pouvait ou devait s'entendre d'une propagande par persuasion ou même de la lutte toute morale du croyant contre lui-même (p. LXXIX-LXXX). Quelques bouts de textes isolés, qu'il soumettait à une exégèse utopique, suffisaient à lui cacher douze siècles d'histoire, où le monde entier a vu, à la

face du soleil, comment l'orthodoxie mahométane, dans sa totalité, a compris et appliqué le précepte fondamental de la guerre aux infidèles. Le cheikh Abdel Razik, à moins que ce ne soit M. B. Michel, ou les deux collaborateurs solidairement, remarque à ce propos que d'autres savants musulmans admettent que l'Islam s'est propagé de façon pacifique, et que cette même thèse a trouvé de nombreux défenseurs en Europe (p. LXXXIII, note). L'auteur de cette observation aurait pu ajouter: et en Amérique, puisque « l'historien J.-W. Draper » († 1882), l'une des deux autorités qu'il cite, enseignait aux États-Unis. Mais qui donc aujourd'hui prend encore au sérieux les paradoxes historiques auxquels ce physicien distingué s'est laissé emporter par sa passion antichrétienne? Pour en revenir au cheikh Abdou, on ne s'étonnera pas qu'avec ce don de superposer ses propres visions à la réalité, il ait pu croire sincèrement que l'Islam est le vrai fondateur du rationalisme scientifique (p. LXXXII). De l'inquisition répressive qui, le Coran à la main, a persécuté les plus hauts esprits de la philosophie arabe, Averroès, par exemple, il paraît ne rien savoir. Il croyait non moins naïvement, — nous citons ses biographes (ibid.),— que « l'Europe n'est entrée dans la voie du progrès que depuis qu'elle a emprunté, au XVIe siècle, les méthodes scientifiques élaborées par les musulmans ». Ne cherchons pas à savoir de quels faits positifs et précis il appuyait cette vue assurément inédite. Sur ces deux exemples, l'homme et le système sont jugés. Attaché à la religion de ses pères par une fidélité sentimentale et mystique, le cheikh Abdou était attiré par sa raison et son expérience intime vers un idéal qui n'a jamais été celui de l'islamisme officiel et que les organes autorisés de la théologie musulmane ont persévéramment réprouvé. En somme, pour revivifier l'Islam, il rêvait de le faire plus chrétien que le christianisme lui-même. C'est par là que sa haute et originale figure est un sujet d'étude, digne d'attirer la sympathie et l'attention des historiens de la philosophie religieuse. P. P.

111. — * J. MUYLDERMANS. *La domination arabe en Arménie. Extrait de l'Histoire universelle de Vardan, traduit de l'arménien et annoté.* Étude de critique textuelle et littéraire. Louvain, Istas, 1927, in-8°, 176 pp., 2 pl.

112. — * R. L. DEVONSHIRE. *L'Égypte musulmane et les fondateurs de ses monuments.* Paris, Maisonneuve, 1926, in-8°, 165 pp., 40 pl.

M. l'abbé J. Muyldermans a présenté comme thèse à l'École pratique des Hautes Études de Paris l'édition d'un passage de l'*Histoire universelle* du vardapet Vardan († 1271), avec traduction et annotations. S'il est vrai que toutes les parties de cette chronique arménienne ne sont pas d'égale valeur, celle du moins qui a trait à la domination arabe en Arménie et qui s'étend des débuts de la conquête jusqu'à la fin du IXe siècle, mérite de retenir l'attention; d'autant plus que, pour l'histoire très embrouillée de cette période, les sources sont particulièrement rares. Nous n'avons que

deux éditions de la chronique : la première, publiée par Émin à Moscou, en 1861, n'a pu être faite sur de bons manuscrits ; la seconde, celle d'Alishan, parue l'année suivante à Venise, est incontestablement meilleure, mais ne satisfait pas nos exigences actuelles. M. M. a voulu faire sa traduction sur un texte dont il pût justifier et garantir lui-même la valeur, et il a collationné à cet effet celui d'Alishan sur deux des manuscrits de San Lazzaro, que le savant Mekhithariste avait déjà utilisés et jugés plus importants. Un examen attentif des sept manuscrits de San Lazzaro a conduit M. M. à la même conclusion. Ces deux manuscrits, qu'il nous décrit en détail, à la suite de la liste des vingt codices de la chronique, sont anciens : le ms. A a été copié une trentaine d'années après la mort de Vardan ; le ms. B, un peu plus tard, en 1307 ; son texte est plus correct et il nous conserve la rédaction primitive, qui s'arrête en 1236, alors que l'autre va jusqu'en 1267. On regrettera peut-être de n'avoir pas la collation du codex Vat. Borg. arm. 30, qui contient une copie de la chronique de Vardan, faite, comme nous l'apprend le colophon, à Léopol, en 1631, par Jean III patriarche de Constantinople, sur un manuscrit de 1274, postérieur de trois ans seulement à la mort de Vardan.(Voir maintenant la description détaillée de ce manuscrit dans Mgr E. TISSERANT, *Codices Armeni Bybliothecae Vaticanae*, Romae, 1927, p. 36-47.) Le codex 1668 d'Etchmiadzin, qui nous transmet également la chronique, n'a pas été écrit à Zoulay, comme le fait dire une faute de transcription de M. M. (p. 10), mais dans la Nouvelle Djulfa, faubourg arménien d'Ispahan.

La traduction française sera la bienvenue. Jusqu'à présent, en effet, abstraction faite de la version russe d'Émin, peu accessible, seul un extrait du passage qui nous intéresse avait été traduit, en allemand, par M. J. Marquart, et, en français, par le P. L. Mariès. M. M. a pu faire preuve de sa connaissance déjà avancée de l'arménien, car le texte de Vardan est par endroits un vrai casse-tête. Rien d'étonnant donc à ce que l'on puisse interpréter différemment tel mot ou telle expression et que le traducteur, dont l'application a été mise à si rude épreuve, ait eu quelques distractions. Ainsi, p. 122, au lieu de « vénérable », c'est « chaste » (*պարկեշտ*) qu'il faut lire. On sera reconnaissant à l'auteur pour les pages, si courtes soient-elles, qu'il a consacrées aux sources de Vardan, et pour les nombreuses annotations historiques et philologiques, fruit de fastidieuses recherches. La bibliographie d'un pareil sujet est facilement extensible et la difficulté est de ne s'en rapporter qu'aux auteurs les plus autorisés. C'est ce qu'a fait en général M. M. Nous sommes étonnés toutefois de ne pas rencontrer les noms de Muir, du Prince Caetani ou du P. Lammens. Peut-être aussi n'aurait-il pas été superflu de signaler au sujet du maqâm d'Abraham (p. 77-78) *Le Pèlerinage à La Mekke* (Paris, 1923) de M. Gaudefroy-Demombynes et, à propos de la Passion du néomartyr David de Dvin, le texte *BHO.* 246. Rien n'a été négligé par M. M. pour rendre l'utilisation

de son travail aisée et profitable. La présentation typographique est soignée. On corrigera sans difficulté quelques fautes d'impression. Au lieu de ⲛⲓⲉⲡⲓⲥⲕⲟⲡⲟⲥ (p. 44), lire ⲛⲓⲉⲡⲓⲥⲕⲟⲡⲟⲥ, et au lieu de ⲱⲥⲧⲱ (p. 54), ⲱⲥⲧⲱ.

Mme R. L. Devonshire, qui s'intéresse spécialement, on le sait, à l'histoire et à l'architecture de l'Égypte musulmane, a groupé en un beau volume six conférences de vulgarisation qu'elle a faites en ces dernières années à Cambridge et au Caire. Ces pages ne manquent ni d'érudition ni de charme, et l'illustration, fort bien réussie, est abondante et presque entièrement inédite. Auteur et éditeur méritent des éloges. Nous aurions mauvaise grâce de relever une à une, dans un ouvrage de ce genre, les inexactitudes, parfois assez graves pourtant, qui s'y sont glissées. D'ailleurs le domaine qui nous intéresse est ici très restreint. Au sujet des monophysites (p. 9), quelques termes employés sont impropres. A propos du célèbre Moukaukas (p. 12-18), il y avait lieu de mettre à profit l'*Étude sur les moines d'Égypte depuis le concile de Chalcédoine (451) jusqu'à l'invasion arabe (640)* (Paris, 1914) de P. Van Cauwenbergh, qui, le premier, s'est servi du texte sahidique encore inédit de la Vie de S. Samuel de Kalamon. L'identité du Moukaukas et de Cyrus, le patriarche melchite d'Alexandrie, est à présent, grâce à ce document hagiographique, absolument certaine, mais l'énigme du surnom reste entière. Les messages que Mahomet, devenu maître de l'Arabie, aurait adressés, vers 630, au Moukaukas et à d'autres potentats sont d'une authenticité à tout le moins très douteuse (cf. J. Maspero, *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, Paris, 1923, p. 23). S. Ménas (p. 13) n'a jamais passé pour une des victimes du Moukaukas.

J. Simon.

113. — * Henry L. Savage. *St. Erkenwald. A Middle English Poem.* Edited with Introduction, Notes and Glossary. Newhaven, Yale University Press, 1926, in-8°, lxxix-96 pp. (= *Yale Studies in English*, LXXII).

Le poème anglais sur S. Erkenwald est daté de la fin du XIVe siècle. On n'en connaît qu'un seul manuscrit. Il représente, non point une Vie du saint évêque de Londres, mais un épisode miraculeux dont on n'a encore retrouvé la source immédiate ni dans les Vies latines (*BHL.* 2601-2602), ni dans la littérature anecdotique du moyen âge. Sir Isaac Gollancz en avait publié une excellente édition il y a quelques années. M. Savage, qui préparait dès lors son étude, n'a pas cru que cela dût l'empêcher de donner au public le résultat de ses propres recherches. Sur la question qui nous intéresse surtout, celle des sources de la légende, il se sépare de M. Gollancz en supposant que le poète a eu sous les yeux, non une collection d'ouvrages mais un volume de chroniques composites, comme les *Chronica Maiora* de St. Albans, renfermant les diverses sources employées. C'est une hypothèse assez plausible, mais

qui ne nous avance guère. Le miracle consiste en la résurrection d'un juste païen pour lui permettre d'être baptisé et de jouir du bonheur du ciel. On a signalé déjà certaines ressemblances avec l'histoire de S. Grégoire et de Trajan (cf. pp. XVI-XXI, LXIX note). M. S. cherche des parallèles dans la littérature latine du moyen âge, sans grand succès. Il eût été mieux avisé de consulter la tradition irlandaise : là toute une floraison d'historiettes a pour thème des délivrances du Purgatoire, et les résurrections, pour des motifs variés, sont aussi communes en Irlande qu'elles sont rares dans les autres pays chrétiens. Nous ne nous arrêterons pas à dresser la liste des passages semblables, pour le fond, au miracle de S. Erkenwald. Ce serait toute une étude à faire, et qui devrait commencer par l'édition des textes. La plupart, en effet, sont connus seulement par des descriptions de manuscrits ; nous venons d'en signaler un nouveau dans *Ériu*, 1928, p. 169, num. 41. Les lecteurs se souviennent peut-être qu'une historiette irlandaise sur ce thème concerne précisément S. Grégoire (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 167) ; des versions nouvelles sont sur le point de paraître dans la *Revue Celtique*. Mais il semblerait que M. S., dont les mérites comme angliciste ne sont pas à dédaigner, n'a peut-être pas toute l'érudition qu'il faudrait pour rendre des points à M. Gollancz dans la recherche des sources. Sa connaissance de la littérature irlandaise peut d'ailleurs se mesurer au fait qu'il donne le martyrologe d' O'Gorman comme une compilation galloise. Gardons-nous cependant d'insister sur les défauts d'une partie minime de l'introduction à un texte excellemment édité, pourvu de notes copieuses et d'un vocabulaire étymologique. Il est hors de doute que le volume rendra de bons services à l'étude de ce poème hagiographique, dont la source ne peut encore être déterminée avec précision. P. GROSJEAN.

114. — * Hermann FUCHS. *Die Anaphora des monophysitischen Patriarchen Jôḥannân I.*, herausgegeben, übersetzt und im Zusammenhang der gesamten jakobitischen Anaphorenliteratur untersucht. Münster i. W., Aschendorff, 1926, in-8°, LXXXII-66 pp. (= *Liturgiegeschichtliche Quellen*, Heft 9).

Ce travail, présenté comme thèse de doctorat à l'Université de Bonn, en 1923, et remanié depuis, sera reçu avec la plus grande reconnaissance par tous ceux qui s'aventurent dans le champ des anciennes liturgies jacobites syriennes. L'anaphore syriaque inédite que publie M. H. Fuchs, dans la collection où M. A. Rücker a fait paraître précédemment celle de S. Jacques d'après la recension de Jacques d'Édesse (cf. *Anal. Boll.*, XLII, 142-43), est très ancienne et semble pouvoir être attribuée avec certitude au patriarche monophysite d'Antioche Jean Ier († 648), dont il nous reste encore d'autres compositions certainement authentiques. Elle n'a été retrouvée que dans trois manuscrits syriaques postérieurs de beaucoup au VIIe siècle : le ms. 151 de Berlin, qui date de 1279/80, le ms. Borgia 159, à peu près contemporain, mais qui ne nous conserve

qu'un texte incomplet, et le ms. Warner 108 de Leyde, qui ne doit pas remonter au delà du XIVe-XVe siècle et qui cite comme auteur de l'anaphore le patriarche jacobite Jean X, Išo' bar Šušan († 1072). L'édition est faite d'après le manuscrit de Berlin, collationné sur les deux autres, dont les variantes sont dues principalement à des adaptations liturgiques plus récentes. La traduction allemande n'est pas des plus serrées, et il est des endroits où elle obscurcit, jusqu'à le rendre méconnaissable, le sens du syriaque parfaitement clair. Elle est accompagnée, au bas des pages, d'annotations dont beaucoup sont des parallèles tirés des liturgies grecques. L'index des termes syriaques a été conçu sur le modèle de celui de M. Rücker et il est plus développé encore. La longue introduction qui précède le texte (p. IX-LXXXII) est, pour le moins, tout aussi importante que celui-ci. Loin de se borner à présenter l'anaphore en question, elle embrasse ce vaste chaos qu'est la liturgie jacobite syrienne et tente une première classification. C'est là un travail fort utile. Nous regrettons qu'il soit trop long à résumer ici et que nous ne puissions pas faire ressortir l'importance des résultats acquis. Sans doute, tous ne sont pas définitifs, et le dernier classement général aurait dû se faire, à notre avis, non pas surtout d'après les noms d'auteur et la langue, mais plutôt selon les caractères internes des différentes anaphores et leurs rapports mutuels. Mais nous sommes trop heureux du service rendu par M. F. pour songer à insister sur cette remarque. L'ouvrage est soigné, et il fait honneur aussi au maître qui en a suggéré l'idée et surveillé l'exécution.

J. SIMON.

115. — * Albertus BRACKMANN. *Helvetia pontificia.* Berolini, Weidmann, 1927, in-4°, XXIII-296 pp. (= P. F. KEHR, *Regesta pontificum romanorum. Germania pontificia,* vol. II pars II).

Dans ce 4e tome de sa remarquable *Germania pontificia* — pour les tomes précédents voir *Anal. Boll.*, XXX, 99 ; XXXIII, 85 et XLII, 145 — M. Brackmann a donné le regeste de tous les documents pontificaux antérieurs à 1198, qui se rapportent aux églises et monastères situés sur le territoire actuel de la Confédération Helvétique. En adoptant cette division d'après les frontières politiques, qui ne correspondent pas avec les anciennes limites des diocèses, l'auteur s'est obligé à morceler les évêchés de Constance et de Genève, pour en traiter séparément la partie suisse et la partie allemande ou française. D'autre part il a été bien inspiré de faire deux exceptions à son principe, en comprenant dans ce volume-ci tout le territoire des diocèses de Coire et de Bâle, bien qu'il s'étende quelque peu hors de Suisse. Nous avons donc sous les yeux les *Regesta Pontificum Romanorum* correspondant aux diocèses suivants : Constance (la partie suisse), Coire (y compris la partie autrichienne), Sion, Genève (la partie suisse), Lausanne et Bâle (y compris le Sundgau ou Haute-Alsace). Ces six diocèses ne formèrent jamais une province ecclésias-

tique à part : les deux premiers dépendaient de Mayence, Sion de Tarentaise, Genève de Vienne, Lausanne et Bâle de Besançon.

Nous ne recommencerons pas, à propos des Regestes publiés par MM. Kehr et Brackmann, un éloge qui n'est plus à faire. Nous nous contenterons de souligner une fois de plus l'intérêt qu'ils présentent pour nos études. L'histoire des saints est en effet très souvent mêlée à celle des églises ou des monastères, surtout dans la période des origines. Aussi n'est-il pas rare de voir figurer, en tête de la précieuse bibliographie qui précède chaque notice, un document hagiographique : p. ex. la *Vita S. Findani* pour le monastère de Rheinau, les Vies des SS. Colomban, Gall, Otmar, Wiborada pour Saint-Gall, la Passion des SS. Victor, Ours et compagnons pour Saint-Victor de Genève. D'habitude M. B. ne signale qu'une ou deux éditions de ces textes, de préférence celle des *Monumenta Germaniae*, quand elle existe. Peut-être un simple renvoi au numéro de la *BHL.* eût-il permis, sans inconvénient, de ne pas exclure tout à fait les éditions moins récentes. P. 251, l'édition de la *Vita Wandregisili* par M. Krusch (*M.G.*, Scr. rer. Merov. V, 13-24) a été omise par distraction. Au même endroit, la Vie de S. Ursanne, publiée par Trouillat, *Monuments de l'histoire... de Bâle*, t. I (1852), p. 41-44, est attribuée à l'archevêque de Besançon Hugues († 1066). Il y a sans doute confusion : la biographie ancienne a disparu ; le *Compendium* que Trouillat a tiré d'un manuscrit du P. Sudanus est probablement l'œuvre de ce dernier auteur. Outre les indications bibliographiques, les hagiographes remarqueront les notices historiques où M. B. détermine en quelques phrases la valeur des sources et retrace à grands traits l'histoire des différents diocèses, églises ou monastères. Certaines pièces analysées ont pour nous un intérêt tout spécial ; notamment, p. 41, la lettre autorisant le culte de Ste Wiborada (1047) ; p. 72, l'ordre de restituer à l'abbé d'Einsiedeln le chef du martyr S. Juste (1143). Fr. Halkin.

116. — * Lucien Auvray. *Essai de restitution d'un légendier perdu de Saint-Florent de Saumur.* Paris, 1925, in-8°, 40 pp. Extrait du *Bulletin philologique et historique.*

Ceux de nos lecteurs qui connaissent la valeur des travaux de M. Auvray nous reprocheront de ne pas leur avoir signalé plus tôt une étude aussi importante. N'essayons pas de plaider les circonstances atténuantes, et indiquons tout de suite l'objet et les résultats des recherches de M. A. Dom M. J. Huynes († 1651) a laissé, en deux rédactions, une Histoire de l'abbaye de Saint-Florent de Saumur, qui n'a pas trouvé d'éditeur, mais a été mise à profit par plus d'un érudit. Son mérite principal consiste dans le choix et l'utilisation consciencieuse des sources. Parmi ces dernières se trouvait un manuscrit, aujourd'hui perdu, que D. Huynes désigne ainsi : « le cartulaire où est la légende de S. Florent. » M. A. a vu aussitôt qu'il s'agissait, non d'un cartulaire, mais d'un légendier, et il a essayé, avec succès, de retrouver la composition de ce recueil. Il contenait

les pièces suivantes : 1) *Acta S. Florentii*, fol. 1-22 ; 2°) *Miracula et beneficia S.Florentii post mortem*, fol. 23-30 ; 3°) Huit pages, composition inconnue, fol. 31-38 ; 4°) *Miracula* par Rainaud d'Angers, fol. 39-51 ; 5°) *Miracula* anonymes, fol. 53-66 ; 6°) composition incertaine, fol. 67-136 ; 7°) *Historia eversionis monasterii Sancti Florentii*, fol. 137-146. La Vie de S. Florent est le texte *BHL.* 3047, pièce légendaire, dont la première partie n'est qu'un remaniement de la Passion de S. Florian, *BHL*, 3054. La première et la plus ancienne série de Miracles est le recueil *BHL.* 3049. Le second et le troisième recueil de Miracles, rédigés dans le courant du XIe siècle, sont restés inconnus à nos prédécesseurs. Ils n'ont été conservés que dans la traduction de D. Huynes. M. A. les publie en appendice. Son « Essai » peut servir de modèle à tous les travaux du même genre. Souhaitons que M. A. ait le loisir d'appliquer à d'autres recueils hagiographiques la méthode claire et rigoureuse qui nous a rendu le légendier de Saint-Florent. H. D.

117. — * Angelo MERCATI. *S. Pellegrino delle Alpi in Garfagnana. Note agiografiche e storiche.* Roma, Tip. Poliglotta Vaticana, 1926, in-8°, 67 pp., illustrations.

L'intéressant petit volume que l'éminent directeur des Archives Vaticanes vient de consacrer à l'hôpital de San Pellegrino delle Alpi et à son patron montre bien à quels résultats importants pour l'histoire ecclésiastique locale peut conduire l'investigation des sources conservées dans les Registres du Vatican ; à condition toutefois que l'étude et la critique s'en fassent avec la sûreté de doigté et la largeur de vues dont fait preuve Mgr Mercati. L'histoire de l'hôpital de San Pellegrino, à travers le moyen âge et les temps modernes, est ici reconstituée dans le plus grand détail. Les conclusions de l'auteur sur la valeur et la date de la biographie du saint (*BHL.* 6630) sont de celles qu'il faut enregistrer. Que la légende émane de Leonello de' Nobili (milieu du XVe siècle), la chose est rendue extrêmement probable par les détails que Mgr M. accumule sur l'activité de ce personnage en faveur de San Pellegrino. Notons aussi le dernier chapitre, sur les corps saints conservés à San Pellegrino et qu'on dit être ceux de Peregrinus et de son compagnon Blancus. De ce S. Peregrinus, qu'on prétendit fils d'un roi de *Scotia*, nous ne savons rien de certain. On lui donne une généalogie royale ; mais la tradition s'accorde à faire de presque tout Irlandais un fils de famille princière, ce qui n'était guère difficile, vu la manière dont s'établissait la succession royale dans les territoires de l'Irlande, petits et grands ; et ils étaient nombreux. Il est à noter d'ailleurs que l'expression devrait se traduire plutôt par « fils de quelque roitelet (*rí*) en Irlande » que par « fils du roi d'Irlande ». Adopter cette seconde version aurait été vraiment un peu osé de la part même des hagiographes médiévaux, car les noms des rois suprêmes d'Irlande (*árd-rí*) sont bien connus, non

tique à part : les deux premiers dépendaient de Mayence, Sion de Tarentaise, Genève de Vienne, Lausanne et Bâle de Besançon.

Nous ne recommencerons pas, à propos des Regestes publiés par MM. Kehr et Brackmann, un éloge qui n'est plus à faire. Nous nous contenterons de souligner une fois de plus l'intérêt qu'ils présentent pour nos études. L'histoire des saints est en effet très souvent mêlée à celle des églises ou des monastères, surtout dans la période des origines. Aussi n'est-il pas rare de voir figurer, en tête de la précieuse bibliographie qui précède chaque notice, un document hagiographique : p. ex. la *Vita S. Findani* pour le monastère de Rheinau, les Vies des SS. Colomban, Gall, Otmar, Wiborada pour Saint-Gall, la Passion des SS. Victor, Ours et compagnons pour Saint-Victor de Genève. D'habitude M. B. ne signale qu'une ou deux éditions de ces textes, de préférence celle des *Monumenta Germaniae*, quand elle existe. Peut-être un simple renvoi au numéro de la *BHL.* eût-il permis, sans inconvénient, de ne pas exclure tout à fait les éditions moins récentes. P. 251, l'édition de la *Vita Wandregisili* par M. Krusch (*M.G.*, Scr. rer. Merov. V, 13-24) a été omise par distraction. Au même endroit, la Vie de S. Ursanne, publiée par Trouillat, *Monuments de l'histoire... de Bâle*, t. I (1852), p. 41-44, est attribuée à l'archevêque de Besançon Hugues († 1066). Il y a sans doute confusion : la biographie ancienne a disparu ; le *Compendium* que Trouillat a tiré d'un manuscrit du P. Sudanus est probablement l'œuvre de ce dernier auteur. Outre les indications bibliographiques, les hagiographes remarqueront les notices historiques où M. B. détermine en quelques phrases la valeur des sources et retrace à grands traits l'histoire des différents diocèses, églises ou monastères. Certaines pièces analysées ont pour nous un intérêt tout spécial ; notamment, p. 41, la lettre autorisant le culte de Ste Wiborada (1047) ; p. 72, l'ordre de restituer à l'abbé d'Einsiedeln le chef du martyr S. Juste (1143). Fr. Halkin.

116. — * Lucien Auvray. *Essai de restitution d'un légendier perdu de Saint-Florent de Saumur.* Paris, 1925, in-8°, 40 pp. Extrait du *Bulletin philologique et historique.*

Ceux de nos lecteurs qui connaissent la valeur des travaux de M. Auvray nous reprocheront de ne pas leur avoir signalé plus tôt une étude aussi importante. N'essayons pas de plaider les circonstances atténuantes, et indiquons tout de suite l'objet et les résultats des recherches de M. A. Dom M. J. Huynes († 1651) a laissé, en deux rédactions, une Histoire de l'abbaye de Saint-Florent de Saumur, qui n'a pas trouvé d'éditeur, mais a été mise à profit par plus d'un érudit. Son mérite principal consiste dans le choix et l'utilisation consciencieuse des sources. Parmi ces dernières se trouvait un manuscrit, aujourd'hui perdu, que D. Huynes désigne ainsi : « le cartulaire où est la légende de S. Florent. » M. A. a vu aussitôt qu'il s'agissait, non d'un cartulaire, mais d'un légendier, et il a essayé, avec succès, de retrouver la composition de ce recueil. Il contenait

les pièces suivantes : 1) *Acta S. Florentii*, fol. 1-22 ; 2°) *Miracula et beneficia S.Florentii post mortem*, fol. 23-30 ; 3°) Huit pages, composition inconnue, fol. 31-38 ; 4°) *Miracula* par Rainaud d'Angers, fol. 39-51 ; 5°) *Miracula* anonymes, fol. 53-66 ; 6°) composition incertaine, fol. 67-136 ; 7°) *Historia eversionis monasterii Sancti Florentii*, fol. 137-146. La Vie de S. Florent est le texte *BHL.* 3047, pièce légendaire, dont la première partie n'est qu'un remaniement de la Passion de S. Florian, *BHL*, 3054. La première et la plus ancienne série de Miracles est le recueil *BHL.* 3049. Le second et le troisième recueil de Miracles, rédigés dans le courant du XIe siècle, sont restés inconnus à nos prédécesseurs. Ils n'ont été conservés que dans la traduction de D. Huynes. M. A. les publie en appendice. Son « Essai » peut servir de modèle à tous les travaux du même genre. Souhaitons que M. A. ait le loisir d'appliquer à d'autres recueils hagiographiques la méthode claire et rigoureuse qui nous a rendu le légendier de Saint-Florent. H. D.

117. — * Angelo MERCATI. *S. Pellegrino delle Alpi in Garfagnana. Note agiografiche e storiche.* Roma, Tip. Poliglotta Vaticana, 1926, in-8°, 67 pp., illustrations.

L'intéressant petit volume que l'éminent directeur des Archives Vaticanes vient de consacrer à l'hôpital de San Pellegrino delle Alpi et à son patron montre bien à quels résultats importants pour l'histoire ecclésiastique locale peut conduire l'investigation des sources conservées dans les Registres du Vatican ; à condition toutefois que l'étude et la critique s'en fassent avec la sûreté de doigté et la largeur de vues dont fait preuve Mgr Mercati. L'histoire de l'hôpital de San Pellegrino, à travers le moyen âge et les temps modernes, est ici reconstituée dans le plus grand détail. Les conclusions de l'auteur sur la valeur et la date de la biographie du saint (*BHL.* 6630) sont de celles qu'il faut enregistrer. Que la légende émane de Leonello de' Nobili (milieu du XVe siècle), la chose est rendue extrêmement probable par les détails que Mgr M. accumule sur l'activité de ce personnage en faveur de San Pellegrino. Notons aussi le dernier chapitre, sur les corps saints conservés à San Pellegrino et qu'on dit être ceux de Peregrinus et de son compagnon Blancus. De ce S. Peregrinus, qu'on prétendit fils d'un roi de *Scotia*, nous ne savons rien de certain. On lui donne une généalogie royale ; mais la tradition s'accorde à faire de presque tout Irlandais un fils de famille princière, ce qui n'était guère difficile, vu la manière dont s'établissait la succession royale dans les territoires de l'Irlande, petits et grands ; et ils étaient nombreux. Il est à noter d'ailleurs que l'expression devrait se traduire plutôt par « fils de quelque roitelet (*rí*) en Irlande » que par « fils du roi d'Irlande ». Adopter cette seconde version aurait été vraiment un peu osé de la part même des hagiographes médiévaux, car les noms des rois suprêmes d'Irlande (*árd-rí*) sont bien connus, non

moins que ceux des rois de race irlandaise en Écosse, à partir du moment où ce pays fut universellement dénommé *Scotia*.

P. GROSJEAN.

118. — * W. Douglas SIMPSON. *On Certain Saints and Prof. Watson*. Aberdeen, Milne and Hutchinson, 1928, in-8°, 33 pp.

119. — * James WILKIE. *The Benedictine Monasteries of Northern Fife in History and Tradition*. Edinburgh, W. Blackwood, 1927, in-8°, XIII-339 pp., illustrations.

Une polémique s'est engagée en Écosse à propos des ouvrages récents de M. Simpson sur S. Columba. A une critique assez âpre de M. Watson (*Aberdeen University Review*, t. XV, 1928, p. 134-140), M. Simpson répond par une brochure. Les saints dont il y traite sont Columba, Ninnian, Ternan, Drostan, Fergus et Finbar. Cette nouvelle publication nous amènerait à modifier le jugement que nous avons porté naguère sur M. S. Sauf, peut-être, en un ou deux points de détail, et notamment dans l'étude comparée des martyrologes irlandais et de l'hiéronymien, ses réponses aux arguments de M. Watson sont sérieusement motivées. Il est à espérer que de telles discussions contribueront à faire la lumière sur cette période obscure de l'histoire des églises celtiques.

M. Wilkie, auteur d'une importante histoire du comté écossais de Fife, la fait suivre d'une étude sur les deux abbayes bénédictines situées dans le nord de cette province, Lindores et Balmerino. Sans qu'il néglige le point de vue de l'art, c'est surtout au point de vue historique que ses recherches précédentes mettaient naturellement l'auteur. Son œuvre mérite les félicitations et les remercîments de tous ceux qui s'intéressent à l'Écosse du moyen âge. Une solide introduction résume la Vie de S. Benoît et l'histoire de sa règle ; elle prépare le lecteur écossais, trop peu au courant de cette partie des annales ecclésiastiques, à remettre dans leur milieu les générations de moines bénédictins qui se sont succédé sur le sol de la Calédonie depuis l'introduction de leur ordre par Ste Marguerite. C'est à cette période que M. W. ramène le lecteur au commencement de chacune des deux études qu'il consacre à Lindores et à Balmerino, pour mesurer la part d'influence de la sainte reine dans ces deux fondations. Le récit se poursuit ensuite jusqu'aux jours tragiques de la Réforme en Écosse. Nous n'avons trouvé que de minimes erreurs échappées à la plume du savant auteur : la fête de Ste Agnès *secundo*, par exemple, est celle du 28 janvier (p. 86). Ne doutons pas que le public ne fasse à cet excellent volume l'accueil qu'il mérite, et que ce succès engage M. W. à s'occuper des autres fondations bénédictines du même comté, en particulier de cette abbaye de Culross, où il semblerait que les traditions des Culdées se sont conservées, du moins par écrit, chez les moines bénédictins, probablement sous forme d'adaptations récentes de textes hagiographiques (cf. supra, p. 205).

P. GROSJEAN.

120. — * G. H. Doble. *Saint Gwinear, Martyr.* — *Saint Mewan and Saint Austol.* — *Saint Petroc, Abbot and Confessor.* — *Saint Docco and Saint Kew.* — *Saint Melor.* — *Saint Carantoc, Abbot and Confessor.* — Shipston-on-Stour, The King's Stone Press, 1927-1928, in-8°, 6 brochures de 40 pages, nombreuses illustrations et cartes (= *Cornish Saints Series*).

L'heureuse initiative du Rév. G. H. Doble nous vaut cette série de bonnes monographies, illustrées avec goût et fort abondamment, sur les saints du Cornwall, négligés trop longtemps dans leur pays en dépit de l'intérêt que depuis nombre d'années leur portaient les érudits bretons. Outre les six plaquettes qu'il nous envoie, M. D. a étudié dans la même collection S. Mawes, S. Euny, S. Budoc, S. Guénolé, S. Corentin, S. Germain, S. Melaine, S. Feock et le P. Julien Maunoir (si nous le reconnaissons bien sous le titre *A John Wesley of Armorican Cornwall*). Ces opuscules sont formés de notes réunies çà et là, non sans beaucoup d'érudition et un sens critique fort en éveil. M. D. ne cache pas ses sympathies pour les manifestations de la foi bretonne d'aujourd'hui, avec une largeur d'esprit qui n'a pas toujours été le partage de certains hagiographes de Galles et de Cornwall. Son désir de réunir des documents authentiques sur les saints bretons l'a même conduit plusieurs fois à faire le voyage d'Armorique, d'où il a rapporté d'utiles informations. Il a eu la bonne fortune de profiter également des conseils et des plus récentes recherches de M. C. G. Henderson, dont on connaît la compétence. Dans son *Saint Melor*, M. D. reproduit en traduction un essai inédit du regretté René Largillière ; dans son *Saint Petroc*, en traduction également, la Vie contenue dans le manuscrit de Paris 9989, fol. 142 (*BHL.* 6639), dont M. Fawtier a mis une copie à sa disposition. C'est dire que nous n'avons pas affaire ici à de simples brochures de vulgarisation. Il est permis d'espérer que la série se poursuivra,et même qu'il en paraîtra quelque jour un index permettant de retrouver les nombreux détails patiemment accumulés par l'auteur. Ce sera l'occasion de rectifier ou de compléter certains points. Dans *Saint Petroc*, p. 24, le *Félire* d' O'Gorman est qualifié de livre liturgique, bien que ce soit un poème issu de la dévotion privée et qui n'a certes jamais eu rang parmi les livres d'office. Que Petroc y soit qualifié de prince ou chef,et non d'abbé, cela n'a rien qui doive étonner : le mot irlandais *flaith* est, comme terme lyrique, de signification plutôt vague, et le poète, qui cherchait dans le vers en question une allitération pour *fial*, n'avait guère de choix. L'opuscule *De Sepultura Sanctorum Anglorum*, conservé à Peterborough au XIVe siècle et dont M. D. cite à la même page une référence empruntée à John Leland, doit avoir été une recension assez différente de celles qui subsistent du petit traité bien connu, édité par Liebermann, *Die Heiligen Englands*, où une phrase semblable se rencontre à la p. 18. Nous ne le retrouvons pas dans les listes publiées par M. James (cf. p. 442). P. 16, le mot traduit « worms » est certainement le latin « ver-

mes », qui voulait dire, en l'espèce, « des serpents ». A propos de S. Docco, M. D. eût pu donner en référence : *Anal. Boll.* XLII, 100-120. Dans la note de la page 9 de *Saint Docco*, M. D. présente le saint Maidocus, commémoré au 28 février dans un calendrier gallois bien connu (ms. Cotton. Vespasian A. XIV) comme un saint du Glamorgan. Est-ce bien sûr ? Il ne faut pas oublier que ce calendrier porte des traces d'influence irlandaise, et qu'à cette date le Martyrologe de Tallaght indique Aid mac Bric, dont Maidoc peut très bien être une forme (cfr. *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 497). Il est curieux de voir, dans la Vie ancienne de S. Melor, que l'autorité d'un jeune prince semble s'affirmer à propos d'un cadeau de noix cueillies sur ses domaines. Cela rappelle un épisode de la Vie de S. Columba d'Iona (dans le texte que nous venons de publier d'après le manuscrit d'Édimbourg, *Scottish Gaelic Studies*, t. II, 1927-28, § 9). Le dernier volume de la série qui nous soit parvenu est celui sur S. Carantoc. L'étude comparative des patrons de paroisses a mené M. D. à d'importantes conclusions sur la distribution géographiques du culte de ce saint et de ses compagnons ; quatre esquisses cartographiques en résument les données. Les pages 28-39 renferment l'histoire de l'église de Crantock, signée C. G. Henderson. Nous nous plaisons à remarquer les heureux résultats de la collaboration de savants ecclésiastiques bretons, bien connus de nos lecteurs, tels que MM. Pérennès et Calvez.

A propos de S. Petroc, mentionnons les pages récentes de Dom Anscar Vonier dans le *Month* (mars 1928, p. 193-210). L'abbé de Buckfast tente d'y rapprocher des structures anciennes qui subsistent à Grimspound en Devonshire les restes d'établissements monastiques en Irlande. Il va même jusqu'à prononcer timidement le nom de S. Petroc comme celui d'un fondateur possible : on a, en effet, la certitude qu'il a travaillé dans cette région. D'excellentes photographies de Grimspound, Fahan et Skellig Michael accompagnent cet article. Cette intéressante hypothèse est reprise et développée par Miss Beatrice Chase dans une plaquette illustrée, *Dartmoor Hermits* (publiée à Venton House, Widecombe-in-the-Moor, Devon).

Signalons aussi les sérieux essais de M. Henderson insérés naguère au *Cornish Church Guide* (publié à Truro sans nom d'auteur, en 1925). Modestes notes sur chacune des paroisses du Cornwall, elles résument le grand ouvrage que prépare M. H. sur l'histoire ecclésiastique de cette importante province : nous en attendons avec impatience la publication. P. GROSJEAN.

121. — * A. MAWER, F. M. STENTON. *The Place-Names of Buckinghamshire*. Cambridge, University Press, 1925, in-8°, xxx-274 pp., cartes (= *English Place-Name Society*, Vol. II).

122. — * ID. *The Place-Names of Bedfordshire and Hunting-*

donshire. Ibid., 1926, in-8°, XLII-316 pp., carte (même collection, Vol. III).

123. — * A. MAWER, F. M. STENTON, F. T. S. HOUGHTON. *The Place-Names of Worcestershire*. Ibid., 1927, in-8°, XLIV-420 pp., carte (même collection, Vol. IV).

Le premier volume des publications de l'*English Place-Name Society* indiquait le plan de la nouvelle collection ; il a été présenté à nos lecteurs (*Anal. Boll.*, XLIII, 170). Avec une vigueur remarquable, MM. Mawer et Stenton en ont depuis poursuivi l'exécution. Trois volumes ont vu le jour, traitant des comtés de Buckingham, Bedford, Huntingdon et Worcester. Nous tenons à noter les résultats atteints, au fur et à mesure que se poursuit la publication. Ce travail a mérité les félicitations des juges les plus avertis ; nous sommes heureux d'y joindre les nôtres en ce qui concerne l'emploi des textes hagiographiques proprement dits. Il est possible de marquer fort exactement l'apport considérable des noms fournis par cette branche de la littérature médiévale aux listes de MM. M. et S. ; le choix a été fait très judicieusement et d'après les meilleures sources. Signalons en particulier la place d'honneur faite de droit à un texte parfois trop négligé, celui publié par F. Liebermann, *Die Heiligen Englands* (Hannover, 1889) dans ses recensions latines et anglo-saxonnes. Un texte latin inconnu à Liebermann a été brièvement indiqué ici même (supra, p. 68). Il y aura lieu sans doute pour MM. M. et S. de s'assurer de la place qu'il occupe dans la tradition manuscrite de cette antique compilation, et peut-être d'en tenir compte dans leurs prochains volumes. Les traces de culte sont, comme il fallait s'y attendre, beaucoup plus rares qu'elles ne le seraient dans des ouvrages concernant un pays celtique d'étendue sensiblement égale. Le plus intéressant des résultats acquis pour l'histoire générale est l'appréciation plus exacte et mieux motivée des détails de l'occupation, par les peuplades germaniques, de territoires qu'elles ont lentement conquis sur les provinces romaines de Bretagne, abandonnées par les légions à la garde de leurs habitants. Quelques détails sont à noter, qui se rapportent directement à nos études. En Buckingham, la chapelle *Sancti Leonardi de Blakemere*, mentionnée aux XIIe et XIIIe siècles (p. 144-45). L'*Albonescumbes*, Combes d'Alban, relevée au XIIIe siècle, n'aurait, lisons-nous, rien à voir avec le culte du martyr de ce nom ; la désignation proviendrait du propriétaire, *Nigel de Aula Sancti Albani*, c'est-à-dire de St. Alban's Hall, à Oxford. Nous nous permettons de douter de cette explication, que les auteurs ne donnent d'ailleurs qu'avec certaines réserves. La première mention connue de St. Alban's Hall est de 1305. Il faut sans doute concéder à MM. M. et S. que la maison a dû exister à une époque plus ancienne, mais il est improbable au plus haut point qu'un nom de lieu en Buckinghamshire ait pu se trouver établi sous une forme aussi caractéristique dès 1244. L'existence même de « halls » à Oxford n'est devenue possible, semble-t-il, que par une évolution lente du

système de logements chez l'habitant, tel que le permit l'ordonnance du légat Nicolas de Tusculum (à la Saint-Michel de 1241). D'ailleurs les coutumes universitaires *De domibus et scolis*, qui concernent ces institutions, ne semblent dater que de la fin du XIIIe siècle. Il est plus croyable que le nom de lieu Albonescumbes, s'il ne renferme pas celui du martyr de Verulam, désigne un propriétaire local qui en portait le nom. St. John's Wood, à côté de Temple Farm, dans le même comté, ne serait pas une trace d'un ancien patronage de saint ; l'explication des termes doit se chercher dans le fait que les Templiers avaient des biens dans la paroisse et qu'après leur suppression, les propriétés de l'ordre furent dévolues aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Dans le troisième volume, notons que les noms d'origine celtique deviennent plus fréquents. A ceux qui sont indiqués dans la préface (p. XVIII) ajouter l'intéressant Brickhill ; *brig* en gallois veut dire sommet (p. 12). En Bedfordshire, un sobriquet dérivant du nom du diable, Deule, forme un singulier parallèle à l'emploi des noms de baptême (p. 157), et le curieux Holliwick semble provenir de l'existence de propriétés monastiques aux environs de Dunstable (p. 121). Le comté de Huntingdon nous offre une récolte plus abondante : traces de dédicace à S. Botolph (p. XLI et 194), à S. André et à Tous les Saints (p. 169), non loin de l'endroit qui s'appela *Saltreia Monachorum*, fameux par l'auteur du plus ancien pèlerinage au Purgatoire de S. Patrice (*BHL.* 6510-12). La comtesse Judith, femme du comte Waltheof, qui possédait des terres en ces lieux, a été canonisée par la voix populaire, puisqu'on trouve un endroit appelé St. Judith. S. Ives, le prétendu évêque persan, explique l'origine de deux noms dans la paroisse qui l'a pour patron, et la fameuse sainte d'Est-Anglie Æthelthryth se cache sous la forme moderne Tawdry Lane (p. 221-22). Le saint qui donne son nom à St. Neots est peut-être identique à l'ermite d'Angleterre et de Cornwall ; cf. *BHL.* 6055 pour la translation des reliques en Huntingdonshire (pp. 265 et XLII). Deux traces d'anciennes croix sont à mentionner (p. 297), la première appelée au XIIIe siècle *Chrystetrewesdole*, la seconde à la même époque *Crucem Aluredi*. On voudrait en savoir plus long sur cette dernière, dont le nom cache peut-être celui d'un saint, vu la coutume d'élever une croix en l'honneur d'un saint aux lieux où il avait fait, par exemple, quelque miracle. Noter au tome IV les mentions de croix (pp. 26, 243, 269), et la curieuse forme *cruise* que le mot emprunté au latin *crux* semble avoir prise dans ce district. Le volume qui traite du Worcestershire est peut-être le plus important de la collection. Relevons l'emploi fait par les éditeurs de sources encore manuscrites concernant les propriétés monastiques d'Evesham. Deux passages de Bède sont étudiés au point de vue de la distribution des noms de lieu (p. XVII-XVIII). St. Clairs et Clairs Barn (pp. 25, 37) ne représentent probablement pas un nom de saint. Ce seraient des formes corrompues, à com-

parer au St. Chloe qu'on trouve dans le comté de Gloucester. Notons enfin une dédicace à S. Gudwald ou Gudwal, honoré en Basse Bretagne et à Gand (p. 361), et le lieu dit anciennement *Cyrstel mæl ac*, c'est-à-dire le chêne marqué d'une croix ou situé près d'une croix (p. 394). Dans les corrections faites au tome I, p. 125, une chapelle dédiée à S. Ethelbert (t. IV, p. xxxix). On peut regretter que les auteurs n'aient pas cru devoir introduire, dans l'Index des noms propres, les noms de paroisses dont la forme n'est pas analysée dans le volume du point de vue philologique. L'index ne signale pas non plus les formes diverses mentionnées sous les différents titres, et souvent si éloignées du nom moderne qu'on risquerait de les chercher vainement. Enfin, on a cru pouvoir omettre les noms de rues et de quartiers dont l'explication donnée, à propos de la ville de Worcester, par exemple, est d'un grand intérêt. Bref, la façon dont l'index a été compris ne semble pas tenir compte des besoins de ceux qui essaieraient d'identifier un nom rencontré dans quelque document sous une forme ancienne : on ne trouve, en effet, que le nom moderne. Nous comptons bien que les éditeurs remédieront à cette légère imperfection, en publiant à la fin de la série une sorte de dictionnaire de toutes les formes énumérées au cours de l'ouvrage. Nul doute qu'un tel lexique n'en doive être le digne couronnement. P. Grosjean.

124. — * F. J. E. Raby. *A History of Christian-Latin Poetry from the beginnings to the close of the Middle Ages.* Oxford, Clarendon Press, 1927, in-8°, xii-492 pp.

125. — * *The Oxford Book of Medieval Latin Verse*, chosen by Stephen Gaselee. Oxford, Clarendon Press, 1928, in-8°, xiv-250 pp.

M. Raby est un guide littéraire d'un goût très sûr ; il est aussi un historien érudit et un bon écrivain. Son ouvrage, si substantiel, ne ressemble en rien à tant de « précis » ternes et encombrés, où l'on se renseigne à l'occasion sur un titre, sur une date, mais qu'on ne songe pas à lire. Pour apprécier l'intérêt que présente cette Histoire de la poésie latine chrétienne, comme aussi pour mesurer le courage de celui qui l'a tentée, il suffira de jeter un coup d'œil sur l'essai de bibliographie systématique publié en appendice. Dans cet énorme amas de matériaux épars, et où tout n'est pas digne d'être retenu, M. R. a su mettre de l'ordre, de la continuité, de la ligne. A l'appui du jugement esthétique qu'il porte sur les auteurs il a cité, parfois intégralement, les meilleures pièces qui caractérisent leur manière. Cette méthode anime singulièrement le dessin des analyses littéraires ; de plus, le lecteur ne perd jamais le contact des œuvres et des hommes.

L'histoire qu'a entreprise M. R. embrasse plus de dix siècles, depuis les origines du lyrisme chrétien en Occident jusqu'à l'âge des poètes franciscains. Elle se divise en treize chapitres. Le premier touche à des matières dont l'analyse est fort délicate ; M. R. y étudie le lent passage de l'hellénisme chrétien aux œuvres d'expression

latine, en Afrique d'abord, puis en Gaule, en Espagne et en Italie. Pour la poésie, les coups d'essai ne furent pas toujours des coups de maître. Voici l'énigmatique Commodien, dont on nous cite le poème acrostiche *Martyrium volenti*. D'aucuns ont voulu voir en lui le précurseur de la prosodie nouvelle qui ira s'affranchissant de plus en plus des règles classiques, fondées sur la quantité, pour devenir bientôt purement rythmique. M. R. n'est guère plus disposé que M. Monceaux à croire que l'auteur du *Carmen apologeticum* a, de propos délibéré, recherché dans l'accent un nouveau principe de versification. Des premiers débuts datent aussi le *Phoenix* de Lactance, l'épopée évangélique de Juvencus, les inscriptions du pape Damase, le curieux psaume rimé de S. Augustin. La technique et le mérite littéraire de ces productions appellent des jugements fort divers. Une section a pour objet l'introduction des hymnes dans l'usage de l'Église occidentale. Hilaire, à Poitiers, Ambroise, à Milan tentent, avec un résultat bien inégal, d'imiter les Grecs en faisant chanter à leurs ouailles, durant les offices liturgiques, des louanges qui les instruisent en même temps des dogmes de la vraie foi. Un autre chapitre est consacré tout entier à Prudence, le premier représentant de la poétique proprement littéraire et chrétienne. La grâce et la vigueur tout ensemble caractérisent son lyrisme dont la forme, sinon l'inspiration, s'apparente encore aux grands modèles classiques. Nous signalons particulièrement les pages écrites par M. R. sur le *Peristephanon* et les admirables peintures épiques que nous légua l'amour de Prudence pour les martyrs de sa terre natale et de Rome. De l'avis de M. R., c'est là que l'originalité du poète espagnol s'affirma le plus brillamment. Avec Ausone et son disciple Paulin de Nole, avec Sidoine Apollinaire, Sedulius et quelques autres grands noms du cinquième siècle, avec Dracontius et les derniers échos de la culture classique en Afrique, on atteint insensiblement le crépuscule de l'âge romain ; puis tout s'oriente vers les transformations politiques décisives, vers le siècle de Grégoire le Grand et le triomphe de l'idée médiévale. Fortunat, qui n'est pas seulement « a true *bon vivant* », un dilettante amoureux d'épigrammes, nous apparaît dans le *Vexilla regis*, dans le *Pange lingua*, comme le premier représentant d'un ordre nouveau, d'une émotion religieuse plus sensible ou, si l'on veut, plus mystique. Dès la fin du VI[e] siècle, Irlandais, Anglo-Saxons et Germains entrent en foule dans la vie des lettres. La seule liste de leurs noms remplirait des pages et nous ne pouvons songer à suivre M. R. à toutes les étapes de son voyage littéraire. Remarquons en passant sa critique impartiale, assez dure pour Aldhelm par exemple, dont M. R. ne s'explique pas le prestige ; Bède est un peu mieux partagé. La plus importante figure de poète qui ait illustré la renaissance littéraire à l'époque d'Alcuin est, selon M. R., l'auteur du *Gloria laus*, Théodulphe d'Orléans ; ses poèmes présentent, nous dit-il, un vrai miroir de l'âge carolingien, et il en fait un éloge chaleureux. En Allemagne Rhaban Maur, qui s'est formé à Fulda et aime le savoir encyclopédique, a

cultivé aussi la poésie, mais d'une manière assez livresque en somme ; son disciple Walafrid Strabon, par contre, qui décrivit avec tant de grâce le jardin de Reichenau, est appelé ici « a poet of genuine gifts, a lover of nature and a man of tolerant sympathies and human learning ». On ne saurait mieux dire. Après avoir parcouru ensuite les nombreuses écoles de chantres religieux allemands, français et italiens des XIe et XIIe siècles, M. R. s'étend longuement sur les origines et le développement de la séquence, dont il étudie avec complaisance l'âge d'or. Nous voici au temps d'Adam de Saint-Victor et du symbolisme religieux. Les derniers chapitres ont pour objet le XIIIe siècle en Angleterre, avec Alexandre Neckham, Jean de Garlande et Jean de Hoveden, en France, avec Philippe de Grève, en Italie, avec Thomas d'Aquin, le poète de l'Eucharistie. L'office de la Fête-Dieu est largement décrit, cité et commenté. Enfin, une esquisse du « christianisme franciscain », celui des *laude*, du *Stabat mater* et du *Dies irae*, nous conduit au terme de la période proprement médiévale de la littérature latine chrétienne. Les humanistes de la Renaissance viendront, qui, par delà le moyen âge méprisé et souvent méconnu, se chercheront d'autres modèles et exalteront d'autres gloires.

Le choix de poésies latines du moyen âge, disposé par M. Gaselee dans le cadre attrayant des *Oxford Books*, vient à propos servir les intentions de M. Raby et le désir de ses lecteurs. Il débute par le morceau bien connu *Hymnum dicat* (*Repert. hymnol.* 8270), dont l'attribution à S. Hilaire n'est plus guère contestée de nos jours. M. G. nous permettra de ne pas approuver comme lui les corrections apportées à certains vers de cette hymne par A. S. Walpole dans ses *Early Latin Hymns ;* nous nous en tenons aux raisons exposées ici même (XLII, 445). Parmi les poèmes consacrés aux saints, nous citerons les n°s 9 (Ste Eulalie), 53 (S. Samson de Dol), 67 et 98 (S. Thomas de Cantorbéry), 77 (Ste Catherine d'Alexandrie), 91 (S. Pierre martyr), 101 (S. Éloi), 106 (Ste Barbe), 108 (S. Ignace d'Antioche), 111 (S. Thomas d'Aquin). Cette dernière hymne, une médiocre adaptation du *Pange lingua*, clôt le recueil ; elle ne méritait certes pas un tel honneur. Au vers 9, nous croyons qu'il faut lire *conversatus* au lieu de *conservatus*. A côté de la poésie religieuse, il y a le lyrisme profane. M. G. a aussi cueilli, et même abondamment, dans ce jardin. Les *Carmina Burana* ne sont pas toujours, on le sait, une lecture d'édification. Il est assez choquant de voir ici la licence voisiner avec la piété, *Lesbia nostra* (n° 84) avec *Stabat mater* (n° 83). M. Coens.

126. — * Gall Jecker, O. S. B. *Die Heimat des hl. Pirmin, des Apostels der Alamannen.* Münster i. W., Aschendorff, 1927, in-8°, xv-192 pp. (= *Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums und des Benediktinerordens*, Heft 13).

Parmi les pages les plus remarquables du recueil jubilaire consacré en 1925 à l'abbaye de Reichenau, nous avons résumé (*Anal.*

Boll., XLV, 176-78) celles que Dom Jecker avait rédigées sur les origines et la mission apostolique de S. Pirmin (*Die Kultur der Reichenau*, t. I, p. 19-36). Leur auteur annonçait alors comme prochaine la publication d'un dossier fort compact qu'il avait réuni. Le voici, et nous ne pouvons que redire, devant un faisceau de preuves aussi convaincantes, notre pleine adhésion à la thèse de Dom J. S. Pirmin est d'origine romane ; il est venu du Sud, de la région soumise autrefois aux rois wisigoths. Espagne ou Septimanie ? Dom J. inclinerait à proposer, comme cadrant mieux avec la profession bénédictine de Pirmin, la région de Narbonne, où la règle de S. Benoît se répandit fort tôt et qui vit s'élever dès le premier quart du VIIe siècle le monastère d'Altaripa. Pirmin, entre 710 et 720, aurait dû fuir son couvent, menacé par l'invasion sarrasine. Rappelons que les bandes d'El-Horr franchirent les Pyrénées en 718 et que Narbonne tomba en 720. Réfugié d'abord en Aquitaine, le moine devenu missionnaire serait de là passé en Austrasie. Ces conclusions qui dérivent, en partie du moins, d'une pénétrante analyse des *Dicta Pirminii*, ou *Scarapsus*, une sorte de compendium de la foi chrétienne, jettent à leur tour une lumière nouvelle sur la composition de ce curieux document. Nous avons jadis indiqué, d'après Dom J., les sources diverses du *Scarapsus*. Ce vade-mecum, le futur apôtre des Alamans a fort bien pu le compiler lors de son séjour à Meaux ; il se serait servi surtout de quelques écrits catéchétiques — Martin de Braga, Césaire d'Arles, Isidore de Séville — qu'il aurait serrés dans son bagage en partant pour l'exil. Mais ici, avouons-le, nous entrons déjà plus avant dans le domaine de la conjecture.

Il faut nous réjouir que Dom J., soucieux de donner au lecteur toutes les pièces qui éclairent ce débat, n'ait pas hésité à faire les frais d'une édition critique du *Scarapsus*. Il a pris pour base le manuscrit 199 d'Einsiedeln, de la fin du VIIIe siècle, à propos duquel il fait d'intéressantes suggestions. Deux autres manuscrits, qui furent malheureusement signalés un peu tard à son attention, ne purent être pleinement utilisés pour l'établissement du texte : ce sont les mss. 1603 et 13408 de la bibliothèque Nationale de Paris. Le premier, de la fin du VIIIe siècle, a pour origine le Nord de la France ; le second, plus jeune d'un demi-siècle, provient peut-être de Corbie. Assurément, le présent volume des *Beiträge* représente une somme considérable de recherches précises et bien coordonnées aboutissant à un résultat fécond : c'est un vrai travail de bénédictin.

M. Coens.

127. — * Eugeen Danïels. *De invallen der Hongaren. Hun groote inval in Lotharingen ten jare 954.* Antwerpen, Opdebeek, 1926, in-8°, 156 pp. (= *Vlaamsch historisch Boekenfonds*, 3).

Assurément l'idée était bonne de concentrer les renseignements épars qui peuvent éclairer l'histoire des incursions hongroises en Occident au Xe siècle. Même après les recherches de R. Lüttich (*Ungarnzüge in Europa im 10. Jahrhundert*, Berlin, 1910), il restait

à glaner, particulièrement en ce qui concerne la grande invasion de 954 dans nos provinces. M. Daniëls a lu beaucoup de chroniques, d'annales, de Vies de saints ; un peu naïvement il nous en communique au début de son livre une liste assez encombrante, qui fait double emploi avec l'annotation du texte. Celui-ci, par malheur, trahit en trop d'endroits une réelle incurie typographique, et le lecteur n'a que rarement le sentiment de la sécurité. Les premiers chapitres répètent souvent l'exposé de Lüttich. Quant aux sources hagiographiques, elles n'ont pas toujours été consultées dans les éditions les plus récentes. M. Coens.

128. — * Alberico Pagnani. *Vita di S. Romualdo abbate, fondatore dei Camaldolesi.* Sassoferrato, Monastero di S. Croce, 1927, in-8°, VIII-393 pp., illustrations.

129. — * Parisio Ciampelli. *Vita di S. Romualdo abate, fondatore dei Camaldolesi.* Ravenna, Arti grafiche, 1927, in-8°, 248 pp., illustrations.

Nous ne ferons que mentionner ces deux volumes ; c'est par une même inspiration que deux fils de S. Romuald les ont consacrés à sa mémoire pour le neuvième centenaire de sa mort. Ouvrages de haute vulgarisation, ils donneront aux pèlerins cultivés une idée juste de l'époque et des œuvres du saint fondateur, ainsi que du genre de vie des ermites Camaldules. Le livre de Dom Ciampelli, historien de l'Ordre, comme celui de son confrère, montre que les bibliothèques des Camaldules sont tenues au courant. Le souci de défendre certaines traditions est visible dans ces deux volumes ; mais nulle part n'apparaît l'affectation d'ignorer les objections qui ont été soulevées contre elles dans les travaux les plus récents. P. Grosjean.

130. — * Antonin de l'Assomption. *Les origines de l'Ordre de la Très Sainte Trinité d'après les documents.* Rome, Maison éditrice de St. Cajetan, 1925, in-8°, 172 pp., illustrations et fac-similés.

131. — * Carlo Salotti. *Die Selige Anna Maria Taigi. 1769-1837.* Historisch-kritische Ausgabe in einzigberechtigter Uebersetzung dargeboten von P. Leo Schlegel. St. Ottilien (Oberbayern), Missionsverlag, 1928, in-8°, XX-461 pp., illustrations.

Le P. Antonin de l'Assomption continue ses recherches et ses utiles publications sur l'histoire, encore peu étudiée, de l'Ordre de la Très Sainte Trinité (cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 451). Dans le présent ouvrage, il réunit et publie in-extenso les principaux documents relatifs aux origines de l'Ordre : bulles des papes, actes de donation, lettres de recommandation, extraits de chroniques anciennes. Plusieurs de ces pièces semblent inédites. De plus, il donne d'après des inventaires existants la description de 26 sceaux trinitaires. Douze sceaux et plusieurs chartes sont reproduits en phototypie. A quoi bon affirmer si solennellement et à plusieurs reprises que « les pièces qu'il apporte à l'appui de ses thèses sont d'une authenticité indiscutable » ? La sincérité de l'auteur n'est certes pas en question.

Boll., XLV, 176-78) celles que Dom Jecker avait rédigées sur les origines et la mission apostolique de S. Pirmin (*Die Kultur der Reichenau*, t. I, p. 19-36). Leur auteur annonçait alors comme prochaine la publication d'un dossier fort compact qu'il avait réuni. Le voici, et nous ne pouvons que redire, devant un faisceau de preuves aussi convaincantes, notre pleine adhésion à la thèse de Dom J. S. Pirmin est d'origine romane ; il est venu du Sud, de la région soumise autrefois aux rois wisigoths. Espagne ou Septimanie ? Dom J. inclinerait à proposer, comme cadrant mieux avec la profession bénédictine de Pirmin, la région de Narbonne, où la règle de S. Benoît se répandit fort tôt et qui vit s'élever dès le premier quart du VIIe siècle le monastère d'Altaripa. Pirmin, entre 710 et 720, aurait dû fuir son couvent, menacé par l'invasion sarrasine. Rappelons que les bandes d'El-Horr franchirent les Pyrénées en 718 et que Narbonne tomba en 720. Réfugié d'abord en Aquitaine, le moine devenu missionnaire serait de là passé en Austrasie. Ces conclusions qui dérivent, en partie du moins, d'une pénétrante analyse des *Dicta Pirminii*, ou *Scarapsus*, une sorte de compendium de la foi chrétienne, jettent à leur tour une lumière nouvelle sur la composition de ce curieux document. Nous avons jadis indiqué, d'après Dom J., les sources diverses du *Scarapsus*. Ce vade-mecum, le futur apôtre des Alamans a fort bien pu le compiler lors de son séjour à Meaux ; il se serait servi surtout de quelques écrits catéchétiques — Martin de Braga, Césaire d'Arles, Isidore de Séville — qu'il aurait serrés dans son bagage en partant pour l'exil. Mais ici, avouons-le, nous entrons déjà plus avant dans le domaine de la conjecture.

Il faut nous réjouir que Dom J., soucieux de donner au lecteur toutes les pièces qui éclairent ce débat, n'ait pas hésité à faire les frais d'une édition critique du *Scarapsus*. Il a pris pour base le manuscrit 199 d'Einsiedeln, de la fin du VIIIe siècle, à propos duquel il fait d'intéressantes suggestions. Deux autres manuscrits, qui furent malheureusement signalés un peu tard à son attention, ne purent être pleinement utilisés pour l'établissement du texte : ce sont les mss. 1603 et 13408 de la bibliothèque Nationale de Paris. Le premier, de la fin du VIIIe siècle, a pour origine le Nord de la France ; le second, plus jeune d'un demi-siècle, provient peut-être de Corbie. Assurément, le présent volume des *Beiträge* représente une somme considérable de recherches précises et bien coordonnées aboutissant à un résultat fécond : c'est un vrai travail de bénédictin.

M. COENS.

127. — * Eugeen DANIËLS. *De invallen der Hongaren. Hun groote inval in Lotharingen ten jare 954.* Antwerpen, Opdebeek, 1926, in-8°, 156 pp. (= *Vlaamsch historisch Boekenfonds*, 3).

Assurément l'idée était bonne de concentrer les renseignements épars qui peuvent éclairer l'histoire des incursions hongroises en Occident au Xe siècle. Même après les recherches de R. Lüttich (*Ungarnzüge in Europa im 10. Jahrhundert*, Berlin, 1910), il restait

à glaner, particulièrement en ce qui concerne la grande invasion de 954 dans nos provinces. M. Daniëls a lu beaucoup de chroniques, d'annales, de Vies de saints ; un peu naïvement il nous en communique au début de son livre une liste assez encombrante, qui fait double emploi avec l'annotation du texte. Celui-ci, par malheur, trahit en trop d'endroits une réelle incurie typographique, et le lecteur n'a que rarement le sentiment de la sécurité. Les premiers chapitres répètent souvent l'exposé de Lüttich. Quant aux sources hagiographiques, elles n'ont pas toujours été consultées dans les éditions les plus récentes. M. Coens.

128. — * Alberico Pagnani. *Vita di S. Romualdo abbate, fondatore dei Camaldolesi.* Sassoferrato, Monastero di S. Croce, 1927, in-8°, viii-393 pp., illustrations.

129. — * Parisio Ciampelli. *Vita di S. Romualdo abate, fondatore dei Camaldolesi.* Ravenna, Arti grafiche, 1927, in-8°, 248 pp., illustrations.

Nous ne ferons que mentionner ces deux volumes ; c'est par une même inspiration que deux fils de S. Romuald les ont consacrés à sa mémoire pour le neuvième centenaire de sa mort. Ouvrages de haute vulgarisation, ils donneront aux pèlerins cultivés une idée juste de l'époque et des œuvres du saint fondateur, ainsi que du genre de vie des ermites Camaldules. Le livre de Dom Ciampelli, historien de l'Ordre, comme celui de son confrère, montre que les bibliothèques des Camaldules sont tenues au courant. Le souci de défendre certaines traditions est visible dans ces deux volumes ; mais nulle part n'apparaît l'affectation d'ignorer les objections qui ont été soulevées contre elles dans les travaux les plus récents. P. Grosjean.

130. — * Antonin de l'Assomption. *Les origines de l'Ordre de la Très Sainte Trinité d'après les documents.* Rome, Maison éditrice de St. Cajetan, 1925, in-8°, 172 pp., illustrations et fac-similés.

131. — * Carlo Salotti. *Die Selige Anna Maria Taigi. 1769-1837.* Historisch-kritische Ausgabe in einzigberechtigter Uebersetzung dargeboten von P. Leo Schlegel. St. Ottilien (Oberbayern), Missionsverlag, 1928, in-8°, xx-461 pp., illustrations.

Le P. Antonin de l'Assomption continue ses recherches et ses utiles publications sur l'histoire, encore peu étudiée, de l'Ordre de la Très Sainte Trinité (cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 451). Dans le présent ouvrage, il réunit et publie in-extenso les principaux documents relatifs aux origines de l'Ordre : bulles des papes, actes de donation, lettres de recommandation, extraits de chroniques anciennes. Plusieurs de ces pièces semblent inédites. De plus, il donne d'après des inventaires existants la description de 26 sceaux trinitaires. Douze sceaux et plusieurs chartes sont reproduits en phototypie. A quoi bon affirmer si solennellement et à plusieurs reprises que « les pièces qu'il apporte à l'appui de ses thèses sont d'une authenticité indiscutable » ? La sincérité de l'auteur n'est certes pas en question.

Boll., XLV, 176-78) celles que Dom Jecker avait rédigées sur les origines et la mission apostolique de S. Pirmin (*Die Kultur der Reichenau*, t. I, p. 19-36). Leur auteur annonçait alors comme prochaine la publication d'un dossier fort compact qu'il avait réuni. Le voici, et nous ne pouvons que redire, devant un faisceau de preuves aussi convaincantes, notre pleine adhésion à la thèse de Dom J. S. Pirmin est d'origine romane ; il est venu du Sud, de la région soumise autrefois aux rois wisigoths. Espagne ou Septimanie? Dom J. inclinerait à proposer, comme cadrant mieux avec la profession bénédictine de Pirmin, la région de Narbonne, où la règle de S. Benoît se répandit fort tôt et qui vit s'élever dès le premier quart du VII[e] siècle le monastère d'Altaripa. Pirmin, entre 710 et 720, aurait dû fuir son couvent, menacé par l'invasion sarrasine. Rappelons que les bandes d'El-Horr franchirent les Pyrénées en 718 et que Narbonne tomba en 720. Réfugié d'abord en Aquitaine, le moine devenu missionnaire serait de là passé en Austrasie. Ces conclusions qui dérivent, en partie du moins, d'une pénétrante analyse des *Dicta Pirminii*, ou *Scarapsus*, une sorte de compendium de la foi chrétienne, jettent à leur tour une lumière nouvelle sur la composition de ce curieux document. Nous avons jadis indiqué, d'après Dom J., les sources diverses du *Scarapsus*. Ce vade-mecum, le futur apôtre des Alamans a fort bien pu le compiler lors de son séjour à Meaux ; il se serait servi surtout de quelques écrits catéchétiques — Martin de Braga, Césaire d'Arles, Isidore de Séville — qu'il aurait serrés dans son bagage en partant pour l'exil. Mais ici, avouons-le, nous entrons déjà plus avant dans le domaine de la conjecture.

Il faut nous réjouir que Dom J., soucieux de donner au lecteur toutes les pièces qui éclairent ce débat, n'ait pas hésité à faire les frais d'une édition critique du *Scarapsus*. Il a pris pour base le manuscrit 199 d'Einsiedeln, de la fin du VIII[e] siècle, à propos duquel il fait d'intéressantes suggestions. Deux autres manuscrits, qui furent malheureusement signalés un peu tard à son attention, ne purent être pleinement utilisés pour l'établissement du texte : ce sont les mss. 1603 et 13408 de la bibliothèque Nationale de Paris. Le premier, de la fin du VIII[e] siècle, a pour origine le Nord de la France ; le second, plus jeune d'un demi-siècle, provient peut-être de Corbie. Assurément, le présent volume des *Beiträge* représente une somme considérable de recherches précises et bien coordonnées aboutissant à un résultat fécond : c'est un vrai travail de bénédictin.

M. COENS.

127. — * Eugeen DANIËLS. *De invallen der Hongaren. Hun groote inval in Lotharingen ten jare 954.* Antwerpen, Opdebeek, 1926, in-8°, 156 pp. (= *Vlaamsch historisch Boekenfonds*, 3).

Assurément l'idée était bonne de concentrer les renseignements épars qui peuvent éclairer l'histoire des incursions hongroises en Occident au X[e] siècle. Même après les recherches de R. Lüttich (*Ungarnzüge in Europa im 10. Jahrhundert*, Berlin, 1910), il restait

à glaner, particulièrement en ce qui concerne la grande invasion de 954 dans nos provinces. M. Daniëls a lu beaucoup de chroniques, d'annales, de Vies de saints ; un peu naïvement il nous en communique au début de son livre une liste assez encombrante, qui fait double emploi avec l'annotation du texte. Celui-ci, par malheur, trahit en trop d'endroits une réelle incurie typographique, et le lecteur n'a que rarement le sentiment de la sécurité. Les premiers chapitres répètent souvent l'exposé de Lüttich. Quant aux sources hagiographiques, elles n'ont pas toujours été consultées dans les éditions les plus récentes. M. Coens.

128. — * Alberico Pagnani. *Vita di S. Romualdo abbate, fondatore dei Camaldolesi.* Sassoferrato, Monastero di S. Croce, 1927, in-8°, viii-393 pp., illustrations.

129. — * Parisio Ciampelli. *Vita di S. Romualdo abate, fondatore dei Camaldolesi.* Ravenna, Arti grafiche, 1927, in-8°, 248 pp., illustrations.

Nous ne ferons que mentionner ces deux volumes ; c'est par une même inspiration que deux fils de S. Romuald les ont consacrés à sa mémoire pour le neuvième centenaire de sa mort. Ouvrages de haute vulgarisation, ils donneront aux pèlerins cultivés une idée juste de l'époque et des œuvres du saint fondateur, ainsi que du genre de vie des ermites Camaldules. Le livre de Dom Ciampelli, historien de l'Ordre, comme celui de son confrère, montre que les bibliothèques des Camaldules sont tenues au courant. Le souci de défendre certaines traditions est visible dans ces deux volumes ; mais nulle part n'apparaît l'affectation d'ignorer les objections qui ont été soulevées contre elles dans les travaux les plus récents. P. Grosjean.

130. — * Antonin de l'Assomption. *Les origines de l'Ordre de la Très Sainte Trinité d'après les documents.* Rome, Maison éditrice de St. Cajetan, 1925, in-8°, 172 pp., illustrations et fac-similés.

131. — * Carlo Salotti. *Die Selige Anna Maria Taigi. 1769-1837.* Historisch-kritische Ausgabe in einzigberechtigter Uebersetzung dargeboten von P. Leo Schlegel. St. Ottilien (Oberbayern), Missionsverlag, 1928, in-8°, xx-461 pp., illustrations.

Le P. Antonin de l'Assomption continue ses recherches et ses utiles publications sur l'histoire, encore peu étudiée, de l'Ordre de la Très Sainte Trinité (cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 451). Dans le présent ouvrage, il réunit et publie in-extenso les principaux documents relatifs aux origines de l'Ordre : bulles des papes, actes de donation, lettres de recommandation, extraits de chroniques anciennes. Plusieurs de ces pièces semblent inédites. De plus, il donne d'après des inventaires existants la description de 26 sceaux trinitaires. Douze sceaux et plusieurs chartes sont reproduits en phototypie. A quoi bon affirmer si solennellement et à plusieurs reprises que « les pièces qu'il apporte à l'appui de ses thèses sont d'une authenticité indiscutable » ? La sincérité de l'auteur n'est certes pas en question.

Mais le P. A. a beau « indiquer très exactement et avec la plus grande précision possible les archives et les ouvrages » où il a puisé ses documents, cela ne suffit pas à nous en faire « reconnaître l'autorité historique supérieure à toute critique » (p. 7). Évidemment la référence « Registres du Vatican » rassurera les plus pointilleux sur l'authenticité d'une lettre empruntée directement à ce recueil. Mais qu'un cartulaire soit conservé sous telle cote aux Archives Nationales de Paris ou de Madrid, cela ne prouve pas encore qu'il ne contienne aucun acte faux ni aucune copie interpolée. Au surplus, les pièces les plus authentiques peuvent recéler des affirmations erronées.

La thèse qu'à l'aide de cette documentation, le P. A. prétend établir est que l'Ordre de la Très Sainte Trinité fut institué à la suite d'une révélation surnaturelle : la fameuse apparition de Notre-Seigneur à S. Jean de Matha. A vrai dire, la bulle de confirmation de l'Ordre (1198) ne parle qu'en termes généraux d'une inspiration d'en haut : *propositum tuum quod ex inspiratione divina creditur processisse.* L'épitaphe gravée sur le tombeau de S. Jean de Matha n'est pas plus explicite : *institutus est nutu Dei.* Le premier récit daté qui mentionne expressément l'apparition est celui de Thomas d'Eccleston (1264). Avant lui, ni Jacques de Vitry, ni Albéric de Troisfontaines n'y font allusion. Mais le P. A. croit tenir un témoignage plus ancien, dont il fait le plus grand cas ; c'est la brève relation anonyme, non datée, publiée pour la première fois par M. Deslandres, *L'ordre des Trinitaires pour le rachat des captifs*, II, 141. Cette relation nous a été conservée dans un seul manuscrit, du XVe siècle. Pour oser affirmer, comme le fait le P. A., que ce récit remonte au XIIIe siècle, il nous faudrait des arguments plus consistants que ceux qu'il invoque.

Faute d'en avoir eu connaissance, nous n'avons point parlé, lorsqu'elle parut en 1922, de la Vie italienne de la B^se^ Anne Marie Taigi composée par Mgr Salotti.Nous sommes d'autant plus heureux de l'occasion qui s'offre aujourd'hui de la présenter dans la traduction allemande que vient d'en faire le P. Schlegel, Cistercien. Que les pieux lecteurs ne se laissent pas effaroucher par les mots du sous-titre : « historisch-kritische Ausgabe » — dans l'original italien : « secondo la storia e la critica ». Si l'auteur a consciencieusement recouru aux sources, s'il a laborieusement compulsé et mis à contribution les actes — très copieux — des divers procès canoniques, l'érudition chez lui n'est point desséchante et la critique qu'il exerce n'a rien de destructeur. On admirera dans cette biographie d'une véritable femme forte selon l'Écriture, les exemples des plus solides vertus chrétiennes et le récit de faveurs surnaturelles extraordinaires. R. L.

132. — * Edw. ORTVED. *Cistercieordenen og dens Klostre i Norden*, t. I. København, J. H. Schultz, 1927, in-8°, 212 pp., illustrations.

133. — * Abbé N. Tillière. *Histoire de l'Abbaye d'Orval.* 3e éd., Gembloux, J. Duculot, 1927, in-8°, xi-275 pp., plan.

134. — * Joseph-Marie Canivez O. Cit. *L'Ordre de Cîteaux en Belgique des origines (1132) au XXe siècle.* Forges-lez-Chimay, Abbaye, 1926, in-8°, xvi-551 pp., carte et planches.

L'ouvrage de M. Ortved, par endroits semblable à celui de Dom Canivez, fournira peut-être une contribution originale à la recherche scientifique. Telle est du moins notre impression à la lecture du premier volume, simple introduction générale à une étude sur les cloîtres de moines et de moniales cisterciens en Suède et en Danemark. Cette histoire sera le sujet des tomes II et III. Elle constitue une entrée en matière, destinée, semble-t-il, à un public savant, mais plus au courant des données générales que de l'histoire monastique. Rédigée avec de sérieuses connaissances des sources non scandinaves de l'histoire cistercienne, elle témoigne d'un grand respect de l'idéal religieux. M. O. doit beaucoup aux travaux du P. Gregor Müller. Il est regrettable que des erreurs faciles à éviter n'aient pas été corrigées, par exemple celles qui sautent aux yeux dans la transcription de quelques lignes de l'*Exordium Magnum*, p. 27.

L'abbé Tillière avait donné lui-même une édition abrégée de son grand ouvrage sur l'histoire d'Orval. Les notes accumulées par l'auteur, en vue d'une refonte de l'édition complète, ont été brûlées en 1914 avec le presbytère de Jamoigne. La résurrection d'Orval à laquelle nous assistons est l'occasion pour Dom Joseph-Marie Canivez de rééditer le texte abrégé, qu'il a revu et soigneusement retouché. Un appendice nouveau indique les livres et les manuscrits d'Orval actuellement conservés à l'abbaye de Tamié, en Savoie. Nous apprenons surtout avec plaisir que le manuscrit contenant la Vie de S. Bernard par Geoffroy d'Auxerre (*BHL.* 1207) y a été retrouvé. On ne tardera pas, espérons-le, à en donner le texte au public. Le Comité de patronage de l'abbaye d'Orval s'acquerrait ainsi la reconnaissance des érudits, qui ne possèdent de cette *Vita* que des textes établis sur des copies modernes, dérivant toutes de l'ancien manuscrit d'Orval.

Un simple aperçu de l'histoire de l'ordre cistercien dans nos provinces d'abord destiné aux seuls novices de l'ordre s'est développé très heureusement sous la plume de Dom Canivez, au point de former un beau volume illustré. Après une introduction traitant de la vie monastique dans les cloîtres belges, depuis l'origine, viennent des notices sur chacune des soixante-huit maisons que l'ordre comptait chez nous à la fin du XVIIIe siècle, et sur les monastères actuels. L'histoire et la légende s'unissent en un agréable ensemble, que des références aux sources d'archives et des bibliographies permettent de contrôler. P. Grosjean.

135. — * Hermann Fischer. *Die heilige Hildegard von Bingen, die erste deutsche Naturforscherin und Aerztin.* Ihr Leben und Werk,

München, Münchner Drucke, 1927, in-8°, 162 pp., fac-similé (= *Münchener Beiträge zur Geschichte und Literatur der Naturwissenschaften und Medizin*, Heft 7-8).

136. — * *Der heiligen Hildegard von Bingen Wisse die Wege*, « *Scivias* », nach dem Urtext des Wiesbadener kleinen Hildegardiskodex ins Deutsche übertragen und bearbeitet von D. Maura Boeckeler, O.S.B. Mit einem Geleitswort von Dr. Ildefons Herwegen, O.S.B. Berlin, Sankt Augustinus Verlag, 1928, in-8°, xxiv-508 pp., 35 planches.

Convient-il, ou non, de louer le botaniste Geisenheyner, lorsqu'il nous montre Hildegarde enfant, attentive à cueillir parmi les roches du Boeckelheim un bouquet d'*oxytropis pilosa* et préludant ainsi à ses recherches scientifiques? Il importe assez peu ; les œuvres authentiques de l'abbesse de Rupertsberg sont là pour édifier les spécialistes sur l'étendue du savoir qu'elle acquit et la valeur de ses recettes médicinales. De nombreux travaux avaient été consacrés déjà à ces problèmes, assez insolites, il faut l'avouer, en hagiographie critique (voir dernièrement *Anal. Boll.*, XXXIX, 206-208). M. Fischer y revient aujourd'hui. Dans son livre, qui fait partie d'une collection d'ouvrages sur la médecine, il a étudié la tradition manuscrite, les sources et la portée scientifique des écrits d'Hildegarde sur l'histoire naturelle. L'exposé, parfois un peu confus et où quelque lyrisme se mêle au langage technique, emprunte un intérêt particulier à la connaissance personnelle que l'auteur a de la médecine empirique du moyen âge. M. F. nous communique aussi les résultats d'une collation qu'il a faite du texte de la *Physica* (éd. Daremberg et Reuss, dans *P. L.* CXCVII, 1125 et suiv.) avec le manuscrit 3590 (XIIIe siècle) de Wolfenbüttel, lequel fournit quelques bonnes corrections.

Depuis que Dom Baillet lui avait consacré dans les *Monuments et Mémoires* de la Fondation Eugène Piot (t. XIX, 1911, p. 49-149) une étude copieusement illustrée, on connaissait mieux la richesse et la portée artistique du recueil de Wiesbaden qui contient le plus ancien texte du *Scivias*. Ce manuscrit à miniatures a été appelé, comme on sait, le « codex minor » par opposition à un autre recueil, plus compact, du même fonds où sont conservés la plupart des écrits de Ste Hildegarde. En attendant l'édition critique des *Opera omnia* promise par Dom Huyben, une moniale de l'abbaye d'Eibingen, Maura Boeckeler, a pris le fameux « codex minor » pour base d'une traduction allemande — la première — du *Scivias*. Le mot traduction ne doit pas s'entendre ici au sens d'une version servilement littérale, et c'est tant mieux. En nombre d'endroits le texte des célèbres visions est diffus et peu clair ; on s'y heurte à maintes répétitions fastidieuses et à des digressions, qui gênent la perspective de l'œuvre. La traductrice a judicieusement voilé ces défauts en élaguant ou en condensant de-ci de-là, sans jamais porter atteinte au trésor, si riche, des doctrines spirituelles de l'abbesse de Rupertsberg. Par un louable souci de probité et pour l'utilité des lecteurs,

elle a joint à l'ouvrage un tableau de concordance entre la traduction et le texte du *Scivias*, tel qu'on le trouve dans la Patrologie de Migne. Mais une annexe de plus grand prix complète ce beau livre, dont le R^me^ P. Herwegen loue à bon droit la haute valeur religieuse : c'est la reproduction intégrale des miniatures qui ornent le codex de Wiesbaden. Comme le fit jadis remarquer Dom Baillet, l'auteur de ces enluminures inaugurait un genre tout nouveau : il tenta, peut-être du vivant d'Hildegarde († 1179) et suivant les indications de la sainte, de fixer sur le parchemin les images apparues dans la contemplation surnaturelle. Mme M. B. incline à voir dans le « codex minor » le chef-d'œuvre d'un moine formé à son art dans le *scriptorium* de Saint-Mathias de Trèves. M. Coens.

137. — * Watkin W. Williams. *Studies in St. Bernard of Clairvaux.* London, S.P.C.K., 1928, in-8°, VI-160 pp., illustrations.

138. — * Tiburtius Hümpfner O. Cist. *Ikonographie des hl. Bernhard von Clairvaux.* Augsburg, B. Filser, 1927, in-8°, X pp., 96 planches.

Le dessein de M. W. W. Williams n'est pas de faire une Vie de S. Bernard, mais de rendre compte de l'atmosphère dans laquelle le saint naquit, fut élevé et fit profession religieuse. Histoire assez détaillée des années de jeunesse de Bernard, origine et esprit de la réforme cistercienne, fondation de Clairvaux et de ses premières filiales, le récit ne va pas plus loin. Tout en reconnaissant loyalement ce qu'il doit à M. Vacandard : « There is little that these studies do not owe to the inspiration and the generosity of the Abbé E. Vacandard », M. W. W. reste constamment en contact avec les sources, qu'il cite largement au bas des pages. Le livre débute d'ailleurs par un exposé clair et assez étendu de l'état actuel de la documentation.

Depuis vingt ans, le P. Hümpfner recueille dans tous les pays d'Europe, surtout en Allemagne, Italie, France, Belgique, Suisse, les éléments d'une iconographie de S. Bernard, qu'il voudrait la plus complète possible. La présente publication n'est qu'un essai préparatoire à un ouvrage descriptif de plus grande envergure, qui comptera, nous assure le P. H., un millier de numéros, au moins. Pour le moment l'auteur nous donne 50 belles reproductions de peintures, gravures, miniatures, statues, vitraux, tapisseries, représentant S. Bernard ; puis, en 46 planches également soignées, la Vie du saint sculptée, en 1645, par Garavaglia pour les stalles de l'abbaye cistercienne de Chiaravalle Milanese. R. L.

139. — * Émile Denis. *Sainte Julienne et Cornillon. Étude historique.* Liège, Printing Co., 1927, in-8°, 190 pp., illustrations.

Plutôt qu'une histoire de Ste Julienne, c'est une histoire de la léproserie de Cornillon que nous apporte le livre de M. l'abbé Denis. Grâce aux archives de cet établissement de bienfaisance, conservées en bonne partie au dépôt de l'État à Liège, l'auteur a pu

en retracer les vicissitudes et en préciser la physionomie assez curieuse, avec ses quatre communautés distinctes de frères lépreux, frères sains, sœurs lépreuses, sœurs saines. Dans cette histoire de la maison s'insère assez naturellement l'histoire de la sainte qui y vécut 50 années et en fut longtemps prieure. Les recherches de M. D. l'ont d'ailleurs amené à éclaircir plusieurs points de la vie de Ste Julienne. Et notamment il réfute les prétentions de ceux qui voudraient faire d'elle, les uns une religieuse norbertine, d'autres une cistercienne. Le livre, déjà attrayant, l'aurait été plus encore si l'auteur avait su y mettre un peu plus d'ordre et de méthode. Les références sont souvent incomplètes ; la table des matières fait défaut. Ce reproche ne s'applique pas à l'appendice. Là sont analysées ou même reproduites en entier 64 chartes du XIIIe siècle. Les indications usuelles sont données avec précision et il y a un index des noms de personnes. Enfin il faut louer sans restriction la clarté et l'élégance des illustrations hors texte. R. L.

140. — * F. Ohrt. *Da signed Krist. Tolkning af det religiøse indhold i Danmarks signelser og besværgelser.* København, Gyldendalske Boghandel, 1927, in-8°, 492 pp., fac-similés.

M. Ohrt s'est fait une spécialité de l'étude des formules de bénédiction et de malédiction usitées dans le Danemark ancien et moderne. La savante édition qu'il a donnée de ces textes disparates et dispersés, danois, latins et autres, forme deux gros volumes, *Danmarks Trylleformler* (1917, 1921). Il en a examiné également quelques aspects particuliers, en 1922, dans son *Vrid og Blod* et son *Trylleord*. L'ouvrage qu'il vient de faire paraître est une sorte de complément à la grande collection. Les références exactes aux formules publiées là sont données dans chaque cas, mais un choix d'exemples permet au lecteur, muni seulement du dernier volume *Da signed Krist*, de suivre sans peine le cours de la pensée. M. O. étudie le contenu religieux de ces formules, qu'il connaît mieux que personne. On ne doit pas craindre, en le prenant pour guide, de se fourvoyer dans les interprétations tirées de la magie sympathique ou les survivances de traditions nordiques primitives, qui firent fureur il y a quelques dizaines d'années. M. O. est trop bien au courant pour ne pas situer exactement la tradition danoise dans le fait européen : les nombreux parallèles qu'il trace démontrent la ressemblance fondamentale des formules allemandes, anglaises, françaises, grecques même et surtout latines. Quant à l'antique mythologie des Eddas, il est persuadé que rien n'est plus mythique que sa survivance, supposée par l'ancienne école de folklore. Il se résigne bien volontiers à confesser que ses recherches ne lui ont guère fait découvrir en Danemark de vestiges d'une tradition originale. On voit que l'intérêt de son livre est loin d'être limité par le sujet. Pour apprécier le secours qu'en peuvent tirer les études hagiographiques, il suffit de parcourir les noms des saints qu'il énumère, patriarches de l'Ancien Testament, la Vierge

Marie, les Rois mages, les apôtres et les disciples, enfin la foule des martyrs, des confesseurs et des vierges. Ces catégories sont étudiées avec une richesse de citations, de références, de comparaisons qui fait de l'ouvrage de M. O. un excellent guide de l'hagiographe dans les traditions populaires de l'Europe du Nord.

P. GROSJEAN.

141. — * JACQUES MEURGEY. *Histoire de la Paroisse Saint-Jacques-de-la-Boucherie.* Paris, Champion, 1926, in-4°, XI-348 pp., nombreuses illustrations et plans.

La paroisse de Saint-Jacques-de-la-Boucherie a été l'objet au XVIIIe siècle d'une bonne monographie : *Essai d'une histoire de la paroisse de Saint-Jacques-de-la-Boucherie*, par l'abbé Villain. M. Meurgey, qui avait choisi cette ancienne paroisse comme objet de sa thèse à l'École Nationale des Chartes, a réuni tout un dossier qui lui a permis de renouveler le sujet. Les principales pièces de ce dossier sont les documents que l'abbé Villain continua à recueillir sur l'histoire de sa paroisse après la publication de l'*Essai.* En outre lors du percement de la rue de Rivoli en 1852, Théodore Vacquer, que le baron Haussmann chargea de surveiller les travaux de déblaiement exécutés aux pieds de la tour Saint-Jacques, rédigea un journal des fouilles, dans lequel on relève de précieuses indications sur les édifices qui se succédèrent à cet endroit depuis l'époque carolingienne jusqu'à l'ancien régime. Enfin, M. M. avait à sa disposition les documents, plans et photographies conservés par M. Alb. Ballu, fils de l'architecte Th. Ballu, qui restaura la tour au milieu du XIXe siècle.

Au point de vue archéologique, le travail est excellent, et c'est une joie pour le lecteur que de parcourir les riches et abondantes illustrations, qui ornent ce beau volume, et de pouvoir suivre, grâce à des plans soigneusement dressés, les fouilles exécutées au cours du XIXe siècle. Voici, en résumé, le résultat des recherches de M. M. : « La chapelle primitive du Xe ou XIe siècle fut remplacée vers le milieu du XIIe siècle par un édifice qui, dans la seconde moitié du XIVe siècle et les premières années du XVe, fut allongé du côté de l'est et élargi du côté du sud. Dans la seconde moitié du XVe siècle, le nef du XIIe fut, du moins en partie, reconstruite... Une tour latérale fut construite du côté du sud entre 1509 et 1523 sous la direction de Jean de Felin. Entre 1525 et 1560, un bas côté méridional fut élevé... L'église fut démolie en 1797, à l'exception de la tour, qui, en 1854-1855 fut reprise en sous-œuvre et restaurée (p. 193) ». M. M. n'a pas seulement voulu étudier l'église de Saint-Jacques, mais retracer l'histoire de la paroisse. Il a diligemment reconstitué la liste des curés et des marguilliers, énuméré les fondations de messes, dressé des statistiques du nombre des paroissiens, décrit les principaux métiers qu'ils exerçaient. Pourtant cette abondance de détails ne laisse pas suffisamment entrevoir l'activité spirituelle et administrative qui

fait la vie quotidienne d'une paroisse. L'auteur, avec sa précision d'archéologue, s'est défendu d'en tracer un tableau d'imagination ; peut-être a-t-il poussé la réserve un peu loin. M. M. nous eût davantage intéressés au vénérable monument qu'il a si consciencieusement étudié, s'il avait fait revivre les institutions qu'il signale au cours de son ouvrage, telles, par exemple, ces nombreuses confréries qui réunissaient sous le patronage d'un saint les gens d'un même métier : parmi celles-ci relevons la confrérie de Saint-Jacques de Roncevaux.

Les origines de la paroisse sont encore bien obscures. On ne voit pas comment elle s'est constituée ni pourquoi elle fut placée sous la protection de S. Jacques. M. M. est porté à croire (p. 38) que le voisinage de la route que les pèlerins suivaient pour se rendre à Saint-Jacques de Compostelle aurait entraîné le choix du vocable. Ce n'est qu'une conjecture. Ce problème n'est pas sans intérêt si l'on songe que l'église de Saint-Jacques-de-la-Boucherie est la première église parisienne qui fut consacrée à l'apôtre, que la chapelle primitive était située dans les dépendances de Saint-Martin-des-Champs, qui à la fin du XIe siècle fut donné par Philippe I à l'abbaye de Cluny, dont les moines ont été les grands propagateurs du culte de S. Jacques, enfin que l'église de Saint-Jacques-de-la-Boucherie est une des églises qui, s'il faut en croire la légende du Pseudo-Turpin, auraient été fondées par Charlemagne après son séjour à Compostelle « ...multas ecclesias fecit... et ecclesiam sancti Jacobi quae est apud urbem Parisios inter Sequanam fluvium et montem Martyrum... » M. Bédier, dans ses *Légendes épiques*, avait déjà attiré l'attention sur ces faits ; M. M. se rallie aux conclusions du savant académicien ; malheureusement les sources qu'il a consultées n'ont pas apporté de nouveaux éléments. P. 257, M. M. reproduit l'épitaphe de Pierre le Blanc, peintre ordinaire du Roy. Nous avons eu en main des gravures qui portaient cette inscription : « A Paris, par le Blond, Peintre ordinaire du Roy, demeurant rue du Crucifix St. Jacques-de-la-Boucherie, au soleil d'or avec Privilège. » Il est aussi un petit livre qui eût rendu de bons services à M. M. : *Traité du gouvernement spirituel et temporel des paroisses* par M. J. (Daniel Jousse), Paris, Debure, 1769 (voir BARBIER, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, t. IV, col. 793).

B. DE GAIFFIER.

142. — * *Saint François d'Assise. Son œuvre. Son influence. 1226-1926.* Publié sous la direction de Henri LEMAITRE et Alexandre MASSERON. Paris, E. Droz, 1927, in-4°, 323 pp., portrait, 2 fig.

143. — * *Collectanea franciscana neerlandica. Uitgegeven bij het zevende eeuwfeest van Sint Franciscus. 1226-1926.* 's Hertogenbosch, Teulings, 1927, in-4°, 460 pp., illustrations.

Un beau volume, largement et élégamment édité, où des maîtres de l'histoire de S. François et de son ordre résument, à l'intention du grand public instruit, les derniers résultats de la recherche

scientifique. M. A. Masseron précise avec toute la clarté possible en une matière aussi enchevêtrée et aussi controversée, l'état actuel des sources de la Vie de S. François et les positions diverses des érudits vis-à-vis de ces documents. M. G. Goyau raconte les étranges destinées du Livre des Conformités de Barthélemy de Pise, si vivement attaqué comme blasphématoire par les réformateurs du XVIe siècle, et dont certains bibliographes ont cru, bien à tort, qu'il avait été mis à l'Index des livres prohibés. M. E. Jordan fait l'histoire du premier siècle franciscain, siècle de luttes ardentes, de crises dangereuses, drame émouvant où, par la force même des choses, se heurtent en « une opposition perpétuelle... ce que le saint avait voulu et ce qui s'est passé ». Querelle de la pauvreté, conflit avec le clergé séculier, influences joachimites, rivalité entre les Spirituels et la Communauté, tout cela est exposé et apprécié avec une modération et une sérénité toute franciscaines. La philosophie, la mystique, la poésie franciscaines en langue latine et en langue italienne, sont présentées respectivement par MM. E. Gilson, P. Pourrat, D. Tardi, P. Arcadi. Le P. Bracaloni fait ressortir l'influence, bien imprévue certes, exercée par S. François sur l'art. M. L. Gillet rend compte des plus récents travaux sur la basilique d'Assise, ceux du R. P. Beda Kleinschmidt et ceux de M. Benedetto Supino. Le volume se clôt par la magnifique épopée, encore peu connue du grand public, des missions franciscaines au moyen âge : les missions d'Orient par M. L. Bréhier, la mission du Maroc, par M. P. de Cenival.

Les *Collectanea* publiés par les Frères Mineurs de Hollande à l'occasion du septième centenaire de leur saint Fondateur comprennent une quinzaine d'articles. Deux seulement ont trait directement à S. François : *De kultuurhistorische beteekenis van den H. Franciscus van Assisi*, par le P. Fidentius van den Borne, et *De vroegere Mis-formulieren op de feesten van Sint Franciscus vóór het jaar 1570*, par le P. Bruning. Parmi les autres contributions, relevons, comme se rattachant de plus près à l'hagiographie, une étude du P. Onings : *De H. Bonaventura als « Tweede Stichter » van de Orde der Minderbroeders.* L'auteur y montre avec quelle sagesse et quelle fermeté S. Bonaventure, placé entre les tendances divergentes des relâchés et des zelanti, sut orienter et fixer l'Ordre des Frères Mineurs dans la voie du juste milieu, qui sans les faire déchoir de l'idéal de S. François, pouvait seule leur assurer la perpétuité. Le P. Lamers recherche quels auteurs ascétiques franciscains Ste Thérèse a lus et quelle influence ils ont exercée sur sa spiritualité. On ne connaissait jusqu'ici que la seconde édition, parue à Ingolstadt en 1582, de la *Novorum martyrum historia* de Florentius Leijdanus. Le P. Doedens décrit et analyse un exemplaire de l'édition princeps (Naples, 1581) qu'il a retrouvé à la bibliothèque Vaticane dans le fonds Barberini. Le P. Hoevenaars réimprime, en les abrégeant légèrement, les tableaux où le frère mineur François Peri (1771) a condensé l'histoire de la province de

Germanie Inférieure. C'est une mine de renseignements précis, auxquels on peut en général se fier, puisque en sa qualité d'archiviste de sa province, l'auteur avait sous la main la meilleure source d'information. Il donne pour les années 1528-1771 la liste des ministres provinciaux, des chapitres provinciaux, des présidents des chapitres et les noms des défunts les plus marquants de chaque année. Les PP. Kruitwagen et Lampen nous font l'historique de l'édition monumentale des œuvres de S. Bonaventure entreprise et menée à bonne fin par les Pères de Quaracchi. Ces divers travaux se recommandent assez par le nom de leurs auteurs. Outre le sérieux du fond, le recueil se présente dans une tenue extérieure soignée et distinguée. R. L.

144. — * *Catálogo general ilustrado de la Exposición Franciscana* (Madrid, Mayo y Junio, 1927). Barcelona, J. Vilamala, 1927, in-4°, 156 pp., 61 planches (= *Sociedad española de amigos del arte*).

145. — * Beda Kleinschmidt O. F. M. *Maria und Franziskus von Assisi in Kunst und Geschichte.* Düsseldorf, L. Schwann, 1926, in-4°, xvii-147 pp., 50 illustrations et 34 planches (=*Franziskus und sein Werk in Einzeldarstellungen*, I).

L'exposition franciscaine organisée en 1926 à Madrid par la Société espagnole des Amis de l'art a présenté un intérêt tout spécial d'inédit. La plupart des tableaux et autres objets exposés ne sortaient pas de Musées publics, où chacun aurait pu les voir cent fois, mais avaient été recueillis dans un très grand nombre de couvents et de maisons particulières, où parfois les propriétaires eux-mêmes les ignoraient. Faute de temps, les organisateurs ont dû limiter leurs investigations aux diocèses de Tolède et de Madrid-Alcala. On jugera du succès de leurs recherches en parcourant les 258 numéros de leur magnifique catalogue illustré. Les portraits de S. François d'Assise y occupent naturellement la plus grande place. Le P. Facchinetti y recueillera ample moisson pour le supplément de son *Iconografia Francescana* (*Anal. Boll.*, XLIV, 207). D'autres saints franciscains sont aussi représentés ; par exemple : S. Antoine de Padoue, S. Pierre d'Alcantara, S. Diego d'Alcala, S. Bernardin de Sienne, S. Bonaventure, S. Pascal Baylon, S. Benoît de Palerme, S. Félix de Cantalice, le B. Factor (portrait par lui-même), S. Jacques de la Marche, Ste Claire et d'autres. Soixante et une grandes planches, soigneusement exécutées, reproduisent les pièces les plus intéressantes du catalogue et aussi quelques vues de couvents franciscains. En manière d'introduction, plusieurs articles de vulgarisation sur l'histoire des Frères Mineurs en Espagne et sur l'influence franciscaine dans les arts, peinture, sculpture, architecture.

Un ouvrage d'art aussi celui du P. Kleinschmidt, richement et excellemment illustré. Mais ici l'auteur a délimité très précisément le champ de ses recherches. S. François n'a pas seulement été pendant sa vie un des plus grands dévots de la Sainte Vierge.

Il est peu de saints que les artistes se soient plu aussi souvent à peindre aux côtés de Marie. Le P. K. en présente un choix d'exemples abondant. Il les groupe par sujets. D'abord l'Immaculée Conception et les scènes de la vie de Marie jusqu'à son Assomption, puis les œuvres exaltant sa glorification dans le ciel. L'auteur se contente d'analyser les diverses compositions sans tirer de son étude aucune conclusion générale. Y a-t-il quelque raison pourquoi, parmi les autres saints qui entourent en même temps que S. François le trône de Marie, reparaissent avec une préférence marquée S. Jean Baptiste, S. Sébastien, Ste Catherine, S. Jérôme? R. L.

146. — * Domenico SPARACIO O. M. Conv. *Storia di S. Francesco d'Assisi, a ricordo del VII centenario.* Assisi, Casa editrice francescana, 1928, in-fol., XXIV-509 pp., 261 fig.

147. — * FREDEGANDO DA ANVERSA. *L'allegra giovinezza di S. Francesco d'Assisi. Esame critico.* Extr. de *L'Italia Francescana,* I (Roma, 1926), p. 273-92.

148. — * G. GARZI. *La Patria di Frate Elia. Contributo agli studj francescani.* Cortona, Stab. Tipogr. Sociale, 1926, in-8°, 36 pp., portrait.

Que de Vies de S. François d'Assise parues en ces dernières années! Et quelle variété, quelle fantaisie parfois dans l'image qu'elles nous présentent du saint! Le P. Sparacio a voulu nous donner enfin un portrait bien authentique, ressemblant, achevé, dessiné en dehors de toute idée préconçue. Pour réaliser ce louable idéal, il a, avec raison, mis à la base de son récit le témoignage de Thomas de Celano, non sans s'exagérer un peu le caractère tendancieux des écrits sortis de la plume des Spirituels. Dans la fièvre des recherches franciscaines, la surabondance même des travaux d'érudition et de critique a parfois embrouillé les questions au lieu de les éclaircir, et plusieurs découvertes qui firent sensation ont dû être abandonnées ou feraient bien de l'être. Les jugements du P. Sp. sur la médiocrité des résultats de tant d'efforts n'en sont pas moins empreints d'un pessimisme exagéré et formulés en termes injustes. Si devant tel problème épineux les chercheurs y vont chacun de son hypothèse et renversent hardiment les conjectures antérieures, ce n'est pas nécessairement que « si sbizzarrî a dismisura la facile fantasia dei nostri contemporanei ». Au reste ces travaux contemporains qui excitent sa pitié, il a le bon esprit de ne pas les négliger tout à fait, et il sait, quand il y a lieu, en adopter les conclusions. Quelques-uns pourtant lui ont malheureusement échappé.

Sur la jeunesse de S. François, il aurait trouvé confirmation de son point de vue dans l'article du P. Frédégand dont on a lu le titre ci-dessus. L'érudit archiviste général des PP. Capucins y analyse très bien la page sombre de Celano qui a donné naissance à la légende de la jeunesse licencieuse du fils de Bernardone ; elle n'est qu'une peinture, à tendance moralisante, de la dépravation

de la jeunesse en général, peinture composée principalement à l'aide de réminiscences d'auteurs profanes et sacrés. Le contraste entre le texte de la *Legenda I*, destinée au grand public qu'elle veut édifier, et le passage parallèle de la *Legenda II*, écrite pour les membres de l'Ordre, est suggestif à cet égard.

Y avait-il lieu de s'attarder encore à réfuter la thèse du P. Mandonnet sur l'origine du Tiers Ordre? Outre le travail du P. van den Wyngaert dont il s'aide, le P. Sp. aurait pu s'inspirer de l'étude plus récente du P. van den Borne (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 206).

La rencontre de S. François et du B. Luchesius de Poggibonsi est un épisode charmant à raconter. Le P. Sp. admet sans discussion que le B. Luchesius fut le premier membre du Tiers Ordre. Comme unique référence, il renvoie au tome et à la page des *Acta Sanctorum*. Il n'eût pas été sans intérêt de savoir que le texte édité à l'endroit marqué des *Acta Sanctorum* est une *Vita B. Luchesii* datant du XIVe siècle et que, loin d'affirmer que Luchesius a été le premier à entrer dans le Tiers Ordre, elle donne plutôt à entendre le contraire.

Le P. Sp. a l'âme belliqueuse. Malgré la sérénité de ton qu'il s'efforce de maintenir, l'écho de ses polémiques antérieures se perçoit dans son récit. Il ne résiste pas à la satisfaction de souligner au passage les faits ou indices favorables à ses thèses de prédilection. Conventuel filialement attaché à son Ordre, il ne peut songer aux Observants sans faire remarquer qu'ils ne sont pas le tronc primitif de l'Ordre de S. François, mais un rameau détaché du seul et véritable tronc primitif, les Conventuels (cf. *Anal. Boll.*, XLI, 207). Il répète que frère Élie a été outrageusement calomnié par ses ennemis et que malgré un moment d'égarement, il est l'une des figures les plus imposantes, les plus dignes d'admiration de l'Ordre franciscain, l'homme auquel, après S. François, l'Ordre doit le plus (cf. *Miscellanea Francescana*, t. XVII, 1916, p. 33-57). Sur le lieu de naissance d'Élie, question secondaire, à vrai dire, le P. Sp. écarte d'un mot les arguments en faveur de Cortone, présentés en 1908 par le chanoine Garzi dans l'opuscule qui vient d'être réédité. Sans être péremptoires, ces arguments rendent pourtant l'hypothèse de Cortone au moins aussi vraisemblable que celle d'Assise. Mais si Élie n'est pas d'Assise, il devient plus difficile de le reconnaître, comme le veut le P. Sp., dans le mystérieux compagnon de promenade et confident de S. François avant sa conversion, et dans le bienfaiteur anonyme qui le ravitailla en sa cachette de Saint-Damien, et enfin dans le tout premier disciple que recruta le fondateur, avant même Bernard de Quintavalle. Ces identifications, chères au P. Sp., on nous permettra de les trouver fort gratuites. Il se peut, à la rigueur, quoique rien ne le donne à penser, qu'il s'agisse dans les trois circonstances d'un même personnage. Si c'était la *Legenda II*, écrite après la chute du fameux Vicaire, qui évitait ainsi de prononcer un nom, on aurait un motif de conjec-

turer que le nom si soigneusement omis est celui du Vicaire déchu. Mais ce n'est pas dans la *Legenda II* que l'on constate cette réticence, c'est dans la *Legenda I*, laquelle mentionne Élie en plusieurs autres endroits avec honneur.

Que si, malgré les meilleures intentions, la critique du P. Sp. prête donc, elle aussi, à quelques menues objections, nous nous garderons pourtant bien de porter sur l'œuvre un jugement trop sévère. Dans l'ensemble cette Vie de S. François est très belle, très sérieusement étudiée, et elle rend bien la vraie physionomie du saint. Ce qui ajoutera au succès du livre, c'est qu'en même temps qu'un historien, le P. Sp. est un artiste et un lettré. Il conçoit la Vie de S. François comme un poème, une épopée. Il la partage en trois chants : *Verso Dio — Con Dio — In Dio* — qui marquent les étapes des ascensions de l'âme du héros. La narration ne se perd pas dans les détails d'une érudition fastidieuse. Sans se hâter, elle s'agrémente volontiers de réminiscences littéraires et de réflexions philosophiques et ascétiques. Enfin par la richesse et la qualité de l'illustration l'auteur a fait de son volume un véritable album d'art. Presque point de pages sans gravures, gravures soignées et toujours en rapport avec le texte. A côté des œuvres anciennes et si connues des Gozzoli, des Cimabue, des Sermei, des Berlinghieri, des Taddeo Gaddi, de tant d'autres, et surtout de Giotto, qui a fourni le plus grand nombre de sujets, on admirera une série d'eaux-fortes toutes modernes de Laurent Laurenzi, représentant des vues d'Assise. R. L.

149. — * Angelo Sacchetti Sassetti. *Anecdota franciscana Reatina.* Potenza, Giornale di Basilicata, 1926, in-8°, 90 pp., illustrations.

150. — * M. Faloci Pulignani. *I Fioretti di San Francesco. Osservazioni.* Assisi, Casa editrice francescana, 1927, in-8°, 51 pp.

151. — * Agostino Pennisi. *Intorno ai Fioretti di Messere sancto Francesco.* Extr. de : *Memorie della R. Accademia di scienze, lettere ed arti degli Zelanti di Acireale*, ser. IV, vol. II, p. 69-85.

On se rappelle le récit des *Fioretti :* s'étant arrêté quelques jours dans une église proche de Rieti, S. François y est visité par une telle foule que la vigne attenante à l'église en est toute ravagée. A la prière du saint, la récolte du vin, qui aux années les meilleures était de douze mesures, en produit désormais vingt régulièrement. Une tradition fortement enracinée localise ce miracle près de l'église de S. Maria della Foresta, occupée encore aujourd'hui par les Frères Mineurs, à deux ou trois milles au nord de la ville. M. Sacchetti Sassetti n'a pas de peine à démontrer, pièces en main, que l'église S. Maria della Foresta n'existe que depuis le début du XIVe siècle, et qu'elle doit son origine à deux ermites, dont il n'est même pas dit explicitement qu'ils fussent franciscains. D'ailleurs la plus ancienne relation du miracle (*Speculum Perfectionis*) nomme l'église où il se produisit : San Fabiano. Et de fait, l'existence de

cette église tout près de la ville, au sud, est attestée depuis le XIe siècle au moins. Dès avant 1289, les Clarisses vinrent s'y installer, attirées peut-être par le souvenir du miracle, dont, en tout cas, elles conservèrent la tradition : on en a des traces encore pour le début du XVIe siècle. Mais en 1554 les Clarisses quittèrent San Fabiano. L'église abandonnée ne tarda pas à tomber en ruines et à disparaître — et avec elle le souvenir du miracle. A la fin du XVIe siècle, Gonzaga avait déjà commis la confusion et rattachait l'histoire de la vigne au couvent de N.-D. della Foresta. Tout cela est démontré par M. S. S. avec clarté, sobriété et documents à l'appui. Il dénonce également les confusions et les erreurs où sont tombés les auteurs au sujet du couvent de Santa Croce, qui aurait été fondé sous forme d'hôpital par S. François lui-même. Les archives ont livré également à M. S. S. quelques renseignements précis et certains sur quatre citoyens de Rieti qui furent en rapport avec S. François : frère Angelo di Tancredi, un de ses premiers compagnons ; le chanoine Tebaldo Saraceni, dont il fut l'hôte en 1225 ; le médecin Nicolas, qui le soigna ; le prêtre Gédéon, qu'il guérit miraculeusement, mais qui, étant retourné à son péché, ne tarda pas à périr dans un accident. D'après les documents ce Gédéon vivait encore en 1236. Notons enfin une description géographique très détaillée de Rieti au temps de S. François.

Mgr Faloci Pulignani caractérise brièvement les *Fioretti* au triple point de vue littéraire, ascétique et historique. Valeur littéraire incontestable ; valeur ascétique relative, selon les dispositions d'âme du lecteur ; valeur historique nulle ou peu s'en faut ; et il relève quelques-uns des passages manifestement légendaires, par exemple la fable du loup de Gubbio. Découverte inattendue : le livre qui a charmé et édifié tant d'âmes pieuses, aurait été, vers la fin du XVIe siècle, mis à l'Index. C'est du moins ce qu'allègue l'auteur des *Nuovi Fioretti*, en 1597, et ce que répète, en 1770, le Frère Mineur Giulio Antonio Sangallo. Nous avons eu la curiosité de consulter quelques anciennes éditions de l'Index que nous avions sous la main, celles de 1568, 1570, 1611, 1614, puis 1761, 1806, l'Index expurgatorius de 1599 et de 1607, et le travail classique de Reusch sur la matière ; nulle trace des Fioretti. Aussi peut-on se demander si nous ne sommes pas ici en présence d'une confusion comme il s'en est produit à l'endroit du *Liber Conformitatum* de Barthélemy de Pise (cf. *Analecta Franciscana*, V, p. c-ci). Le catalogue des livres prohibés mentionne en effet des *Discorsi sopra i Fioretti di S. Francesco* (pamphlet de J. P. Vergerio contre les Fioretti). Des argumentations dans le genre de celle qu'on lit dans le *Labyrinthus Cretico-Hunnianus* de Gretser (1602 ; *Opera omnia*, t. XIII, Ratisbonae, 1739, p. 474) ont très bien pu donner naissance à la confusion. L'hérétique Hunnius se plaignait précisément que l'Église tolérât les *Fioretti*. Le jésuite Gretser — qui semble ne les avoir pas lus — répond : un livre contenant des propositions telles que celles que vous reprochez aux *Fioretti* tombe par le fait même sous les lois de l'Index.

Tout en s'élevant vivement contre le jugement porté par Mgr Faloci sur la valeur historique des Fioretti, M. Pennisi, à une nuance près, ne fait que confirmer, je dirais presque renforcer la thèse de l'érudit de Foligno. Cette absence de valeur historique Mgr F. en fait un reproche à l'auteur du recueil ; il va même jusqu'à prononcer le mot de mauvaise foi. M. P. montre que les Fioretti ne se présentent nullement comme un livre d'histoire. Œuvre de pure édification, œuvre hagiographique, elle suit les lois du genre. « Non è esatto affermare, come fa il Faloci, che i Fioretti siano *una storia destituita di fondamento ;* storia i Fioretti non sono, perchè storia, negli intendimenti del compilatore, non vollero essere. » C'est juste. M. P. se réserve de venger une autre fois les Fioretti — toujours contre Mgr F. — d'être un livre de polémique.

R. L.

152. — * R. Gout. *La Vie de sainte Douceline. Texte provençal du XIVe siècle.* Traduction et notes. Paris, Bloud et Gay, 1927, in-8°, 299 pp. (= *Ars et Fides*, 8).

Les *Acta Sanctorum* n'ont accordé que quelques lignes — et encore par prétérition — à la Bse Douceline (1274), sœur du B. Hugues de Digne, fondatrice, à Hyères et à Marseille, des béguines dites Dames de Roubaud. C'est que le culte — incontestable pourtant — rendu à cette bienheureuse est resté strictement local et ne semble pas s'être perpétué ; de plus, il n'existe de la Bse Douceline aucune légende latine. Mais sa vie a été écrite en provençal dès 1297. Retrouvée par Paul Meyer dans le ms. 13503 du fonds français de la bibliothèque Nationale de Paris, elle fut imprimée pour la première fois par Albanès, en 1879. M. Gout en donne une réédition très soignée. Le texte d'Albanès a été minutieusement collationné sur le manuscrit, et les remarques critiques de Camille Chabaneau et d'Else Wehowski ont été mises à profit. La traduction, très fidèle, a conservé autant que possible la saveur archaïque et le charme naïf du vieux langage provençal. En même temps qu'un érudit, M. G. est un esthète qui éprouve devant le récit de Dame Philippine de Porcellet (car telle est bien, semble-t-il, l'auteur de la *Vida*) une véritable jouissance. Dans son introduction, il communique sans peine cette jouissance au lecteur, et fait ressortir l'intérêt multiple de l'œuvre, tant sous le rapport historique que sous le rapport littéraire et linguistique, psychologique et mystique.

La *Sainte Douceline* de M. Gabriel Mourey (Paris, Édit. du Monde Nouveau, 1922, in-8°, 260 pp.), élégamment éditée et illustrée de dessins à la plume de M. Pierre Girieud, s'inspirait également de l'ancienne légende, mais sans s'astreindre à la suivre pas à pas. M. M. a voulu faire et a fait avant tout une œuvre littéraire. R. L.

153. — * *S. Thomas van Aquino. Bijdragen over zijn tijd, zijn leer en zijn verheerlijking door de kunst.* Uitgegeven door A. W. Van

WINCKEL, O. P. en F. VAN GOETHEM. Gent, Uitgaven « St. Thomas van Aquino », 1927, in-4°, 228 pp., 131 planches.

Provoquer dans des sphères toujours plus larges l'intérêt et l'estime pour la pensée de S. Thomas, si riche, si féconde, toujours actuelle, voilà, déclarent les éditeurs, le but de cette luxueuse publication. Une douzaine d'écrivains belges et hollandais, professeurs pour la plupart, y ont collaboré. Donnons aussitôt, en traduisant les titres, la liste de leurs mémoires : *Introduction* par M. F. Van Goethem, de l'université de Louvain ; *Thomas d'Aquin et la philosophie du moyen âge* par M. F. Sassen, professeur à Rolduc ; *S. Thomas d'Aquin et la civilisation médiévale* par M. M. De Wulf ; *La lutte contre S. Thomas*, à Paris et à Oxford, en 1277, par le P. W. Van Winckel, O. P. ; *L'intellectualisme de S. Thomas d'Aquin* par le P. P. Kreling, O. P. ; *L'eudémonisme d'Aristote et la morale thomiste* par le chanoine A. Mansion ; *La théorie thomiste des vertus et des vices* par M. J. Th. Beysens, professeur à Utrecht ; *S. Thomas et la famille* par Mgr S. Deploige ; *S. Thomas et la mystique* par le P. J. Van Wély, O. P. ; *La renaissance du thomisme* par le chanoine L. Noël ; *Le thomisme depuis 1914* par le P. N. Broeckaert, O. F. M. ; et enfin *S. Thomas dans la peinture* par le P. B. H. Molkenboer, O. P.

Cette dernière contribution, plus étendue que les précédentes (page 141 à la fin) et illustrée de plus de cent phototypies, a surtout retenu notre attention ; elle représente un fort beau chapitre d'iconographie chrétienne. Nous y trouvons d'abord (p. 147-48 et pl. 1-5) les éléments indispensables pour juger de la valeur des divers « portraits » qui consacrèrent le type désormais populaire du saint, à partir d'une soi-disant copie de la fresque, perdue depuis des siècles, d'un certain Francesco di Giacomo (vers 1270 ?). Le titre, fort sujet à caution, il faut l'avouer, de « vera effigies » est aujourd'hui attribué au tableau (pl. 4) de Pompeo Batoni (1708-1787) qui appartenait autrefois au pape Grégoire XVI et se trouve à présent au Collegio Angelico : « Divi Thomae Aquinatis Angelici Doctoris vera effigies Viterbii asservata ipsius sancti temporibus exarata eumque naturaliter exprimens ». L'artiste y a réuni les caractères iconographiques suivants : l'auréole, le bonnet de docteur, un soleil rayonnant au milieu de la poitrine, le geste significatif des doigts qui accompagnent le jeu de l'argumentation, un livre ouvert et un crucifix. Le soleil, ou plutôt le joyau éclatant, sur la poitrine apparaît pour la première fois, d'après le P. M., dans les fresques de la chapelle des Strozzi à Santa Maria Novella (Florence), peintes vers 1357 par Orcagna (pl. 20-23). Pour expliquer ce détail il faut, semble-t-il, recourir à une vision d'Albert de Brescia, à qui le saint se montra un jour en compagnie de S. Augustin, *et in pectore habebat magnum lapidem pretiosum qui ecclesiam illuminabat* (*Act. SS.*, Mart. I, 708). D'autres traits, propres à cette vision : une couronne d'or, deux anneaux etc., n'ont cependant pas été retenus. Il demeure que, pour nous représenter le saint au naturel, nous nous souviendrons avant tout de la description, si réaliste et certainement véridique, d'un témoin au

procès de 1319 : *Fuit magnae staturae, et calvus, et etiam grossus et brunus* (ibid., p. 692). Le P. M. y a intercalé, sans doute par distraction, les mots : *et pinguis*, se rappelant à cette occasion un vers de Dante, où l'humour perce à travers le symbole et qui nous montre S. Dominique conduisant son troupeau « per cammino u' ben s' impingua » (*Paradiso*, X, 96).

Nous noterons, en terminant, que la plus ancienne interprétation artistique de la Vie de S. Thomas d'Aquin se trouve, non en Italie, mais à Maastricht, où elle orne les murs d'une chapelle latérale de l'église Saint-Paul-aux-Dominicains (pl. 6-10). Cette légende peinte, aujourd'hui bien dégradée, date de l'année 1337 et forme un cycle d'épisodes qu'expliquent de courts textes sur banderoles. Réservons aussi une mention spéciale aux miniatures tirées des mss. de Bruxelles 9228, 7559-60, 7561-62, 486-87, du XVe siècle, et 10389, du XVIe (pl. 62-66). M. Coens.

154. — * Konrad von Würzburg. *Die Legenden*, III. Herausgegeben von Paul Gereke. Halle (Saale), Niemeyer, 1927, in-8°, VIII-66 pp. (= *Altdeutsche Textbibliothek*, 21).

155. — **Priester Wernhers Maria. Bruchstücke und Umarbeitungen*, herausgegeben von Carl Wesle. Ibid., 1927, in-8°, LXXXVIII-324 pp.

La légende rimée de S. Pantaléon est la dernière en date des œuvres de Conrad de Wurzbourg († 1287). Le célèbre « minnesinger » s'y montre plus indépendant vis-à-vis de sa source latine que dans ses légendes de S. Silvestre et de S. Alexis. C'est ainsi que le théâtre des événements se trouve transporté par lui de Nicomédie à Rome. M. Gereke nous donne un texte amélioré du poème, d'après le ms. 2884 de Vienne, dont Haupt s'était déjà servi pour son édition.

C'est en linguiste, au cours d'une étude sur la technique de la rime allemande, que M. Wesle s'est intéressé à la *Maria*, poème biographique en trois chants du prêtre Wernher (d'Augsbourg ?), qui vécut au XIIe siècle. L'œuvre originale, qui s'inspire surtout de l'apocryphe *Liber de ortu beatae Mariae et infantia Salvatoris* du pseudo-Matthieu, devait compter environ 5900 vers ; elle ne nous est connue que par des fragments plus ou moins longs et, en outre, sous la forme de deux remaniements, d'ailleurs assez libres. M.W. a été amené par la nécessité où il se trouvait d'utiliser ces documents dispersés, à préparer une édition à la fois maniable et critique de l'ensemble. Il a fait précéder celle-ci d'une minutieuse étude linguistique ; un registre des rimes et un glossaire complètent l'ouvrage. M. Coens.

156. — * José A. de Lizarralde O. F. M. *Semblanza Religiosa de la Provincia de Guipúzcoa.* T. I. *Andra Mari.* Bilbao, C. Dochao de Urigüen, 1926; in-8°, XXIX-237 pp., 72 pl.

Le P. J. de Lizarralde a la garde d'un des principaux sanctuaires du Guipuzcoa : *Nuestra Señora de Aránzazu.* Il se propose d'en écrire

l'histoire et, en guise de préface, il retrace dans un premier volume les manifestations du culte de la Vierge dans le Guipuzcoa.[1] *Andra Mari* signifie en basque Vierge Marie, littéralement *Dame Marie*. Le volume suivant sera consacré tout entier au sanctuaire de Aránzazu. Sans vouloir être un travail strictement scientifique, ce joli petit livre résume la substance d'ouvrages sérieux sur la dévotion à Marie et sa représentation dans l'art. L'auteur s'est mis avant tout au point de vue archéologique. Il a parcouru toute la région, recueillant les traces du culte de la Vierge ; il a noté un nombre considérable de statues, de tableaux, d'œuvres d'art représentant la Madone. La plupart ont été reproduits dans le volume, et chaque gravure est accompagnée d'une notice descriptive et historique. Le monument le plus remarquable est le portail de Deva (pl. 1 à 6) tout entier consacré à la Vie de la Vierge. La collection des statues est particulièrement riche. Les types sont rudes, les attitudes raides et peu variées. Nous ne rencontrons qu'une seule vierge ouvrante. A ce propos l'auteur semble ignorer le travail de J. Sarrète, *Vierges ouvertes, Vierges ouvrantes et la Vierge ouvrante de Palau-del-Vidre* (cf. *Anal. Boll.*, XXXIII, 235). Le livre du P. Beissel, *Wallfahrten zu unserer Lieben Frau in Legende und Geschichte* (*Anal. Boll.*, XXXIII, 441) eût été consulté avec profit.

B. DE GAIFFIER.

157. — * F. M. POWICKE. *Stephen Langton. Being the Ford Lectures delivered in the University of Oxford in Hilary Term 1927.* Oxford, Clarendon Press, 1928, in-8°, IX-227 pp., frontispice.

158. — * Alfred B. EMDEN. *An Oxford Hall in Medieval Times. Being the Early History of St. Edmund Hall.* Ibid., 1927, in-8°, XVI-320 pp., illustré.

159. — * M. R. NEWBOLT. *Edmund Rich, Archbishop and Saint.* London, S.P.C.K., 1928, in-8°, 152 pp., illustrations.

Le sept-centième anniversaire de la mort de Stephen Langton (9 juillet 1228) a été célébré par des cérémonies commémoratives dans la cathédrale de Cantorbéry. Chose qui peut sembler curieuse à notre mentalité continentale, c'est un laïc, un professeur d'université, qui a été chargé de prononcer dans la nef le discours de circonstance, pièce sérieuse et importante dont on trouvera le texte complet dans *Theology*, t. XVII (1928), p. 82-96. Il est vrai que cet orateur n'était autre que M. Powicke, dont le *Stephen Langton* vient d'être publié. Telle est la carrière du successeur de S. Thomas le martyr sur le trône de Cantorbéry, qu'une étude sur ce personnage ne pouvait que présenter le plus vif intérêt, quand même elle n'aurait rien apporté de bien neuf. Et fallait-il s'attendre à rien découvrir d'inédit sur une période de l'histoire d'Angleterre aussi diligemment explorée ? M. P. ne se berçait d'aucune illusion à ce sujet. Quelle ne fut pas sa surprise de voir son attente détrompée et les faits nouveaux surgir de toute part. C'est donc un volume des plus remarquables que celui où il publie le résultat de ses investigations. Celles-ci ont porté principalement sur des points

d'histoire de la philosophie et d'histoire profane. Elles forment cependant une sorte d'épilogue à toute l'histoire de S. Thomas, qu'il n'est pas permis à l'hagiographe de négliger, et elles illustrent singulièrement la carrière du martyr. Le sceau de Stephen Langton représente le meurtre de son prédécesseur ; il est reproduit en frontispice, d'après une charte de 1226, conservée au Musée Britannique. Un fait curieux est l'existence de fragments d'une Vie de Stephen Langton, écrite par Matthieu Paris en personne, et tout à fait dans le style des Vies de saints. C'était une sorte de premier pas vers la canonisation que cette publication des gestes d'un grand ecclésiastique par un annaliste en renom, et Langton n'aurait pas été loin, peut-être, de recevoir les honneurs des autels, si l'attention populaire, sous l'influence sans doute de l'université d'Oxford, n'avait été dirigée vers un autre archevêque de Cantorbéry, S. Edmond d'Abingdon. Une brève série de sources contemporaines que M. P. semble n'avoir pas mises à profit est constituée par certains poèmes de Henri d'Avranches (manuscrit de Cambridge, University Library, Dd. 11.78, décrit *Anal. Boll.*, XLIII, 96-100 et plus récemment étudié par M. J. C. Russell dans les articles signalés plus bas, p. 443).

C'est un point intéressant de l'histoire des universités anglaises que la disparition presque complète des anciennes *aulae*, qui ont fait place aux collèges. Le vice-principal de St. Edmund Hall aurait cru manquer aux devoirs de sa charge s'il n'avait pas consacré à cette question les premières pages de son volume. Ses conclusions sont solidement étayées et par endroits fort neuves, l'essai classique de Rashdall n'ayant pas été très poussé, semble-t-il, sur ce point. Ce n'est d'ailleurs pas le seul endroit où M. E. apporte des faits nouveaux. Grâce aux rapports qui ont existé entre S. Edmond d'Abingdon et St. Edmund Hall, son sujet touchait à l'hagiographie. Nous devons à l'auteur des pages bien étudiées sur le séjour du saint à Oxford, sa canonisation et son culte (p. 81-104). Une note montre que le nom ordinairement usité, *Edmund Rich*, est d'origine tardive et suspecte ; la forme *Edmond d'Abingdon* est certainement plus ancienne et plus correcte. Enfin, la lettre de l'Université à Grégoire IX pour demander la canonisation d'Edmond, une des toutes premières en date, est éditée en fac-similé.

La biographie du successeur de Stephen Langton sur le siège de Cantorbéry, que vient de publier M. Newbolt, est écrite avec autant de grâce que d'érudition. L'auteur excelle surtout à reproduire le charme du passé, à rappeler l'atmosphère où se situa la vie, relativement peu mouvementée, de ce professeur d'université, qui devint un consciencieux archevêque. Les travaux de M. Emden sont arrivés trop tard pour que M. N. pût en profiter.

P. GROSJEAN.

160. — * C. Kenneth Brampton. *The « De Imperatorum et Pontificum Potestate » of William of Ockham.* Oxford, Clarendon Press, 1927, in-8°, xxxviii-108 pp., frontispice.

Le traité de Guillaume d'Ockham publié par M. Brampton est important pour les théories politiques médiévales. Il est édité avec assez de soin et suivi de notes copieuses, relevant les allusions, dont il est rempli, aux problèmes de l'époque [1]. L'introduction, d'allure plutôt générale, n'est peut-être pas très fouillée. Mais le plus curieux est que M. B. présente ce traité comme inédit, alors que le texte du même manuscrit a été publié par M. R. Scholz, *Unbekannte kirchenpolitische Streitschriften aus der Zeit Ludwigs des Bayern*, II. (= *Bibliothek des Preussischen historischen Instituts in Rom*, VIII. Rome, 1914). D'autre part, le P. W. Mulder, ayant trouvé un nouveau manuscrit à Deventer, en avait donné les variantes (dans l'*Archivum Franciscanum Historicum*, t. XVI, 1923, p. 489-492) et (t. XVII, 1924, p. 72-97), toute une partie de l'œuvre qui manque au texte employé par M. Scholz et M. B. Inutile d'ajouter que M. B. n'a pas profité de l'excellente introduction du P. Mulder (t. XVI, p. 469-88).

P. Grosjean.

161. — * C. R. S. Harris. *Duns Scotus.* Oxford, Clarendon Press, 1927, 2 vol. in-8°, ix-380, 401 pp.

162. — * [Balić] *Les commentaires de Jean Duns Scot sur les Quatre Livres des Sentences.* Étude historique et critique. Louvain, 1927, in-8°, xvi-369 pp., 16 planches (= *Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique*, fasc. 1).

A la biographie du Docteur Subtil, seul point de vue qui soit de notre compétence, le gros ouvrage que M. Harris vient de publier n'apporte guère de neuf qu'un plaisant argument pour démontrer que Duns Scot n'était pas Irlandais ; il est tiré du sérieux imperturbable de ses œuvres philosophiques. Le travail du P. Diomede Scaramuzzi, *Il Pensiero di Giovanni Duns Scot nel Mezzogiorno d'Italia*, aurait mérité d'être au moins signalé dans l'énorme bibliographie qui termine le premier volume. Celle-ci est, d'ailleurs, d'un emploi assez difficile par suite d'un morcellement dont on ne lit nulle part, dans la table des matières, les subdivisions complètes, et ces catégories, qui ne sont pas très claires, se recouvrent en partie. Celle qui renferme les biographies du philosophe, p. 344-46, se rattache directement à nos études. Le corps de l'ouvrage est formé de deux travaux académiques, présentés à Princeton et à Oxford, le premier sur le rôle de Duns Scot dans l'histoire de la philosophie au moyen âge, le second se donnant pour un exposé de sa doctrine.

La nouvelle *Bibliothèque de la Revue d' Histoire ecclésiastique*

[1] Un traité de Guillaume d'Ockham sur le même sujet vient d'être découvert à Ulm par M. Scholz, qui rend compte de sa trouvaille, *Neues Archiv*, t. XLVII (1928), p. 562-66.

s'ouvre par l'étude que consacre le P. Balić aux Commentaires de Scot sur les Quatre Livres des Sentences. Une table schématique des manuscrits et des éditions l'accompagne en annexe. Il semble bien que les œuvres du Docteur Subtil prêtent encore à d'âpres controverses, et que toutes les questions d'authenticité n'aient pas été tranchées à l'unanimité des juges compétents. En attendant que le calme permette aux éditeurs de Quaracchi de terminer une édition longtemps attendue, notons dans l'étude du P. Balić plusieurs discussions importantes pour la chronologie de la vie et des œuvres de Duns Scot (surtout p. 239-46). Contentons-nous de signaler un manuscrit qui semble avoir échappé aux investigations de l'auteur ; il est à la cathédrale de Hereford, coté P. 6. v. et décrit dans le catalogue récent de M. Bannister (cf. p. 440) comme renfermant les questions sur le quatrième livre des Sentences.

P. GROSJEAN.

163. — * Eric G. MILLAR. *La miniature anglaise aux XIVe et XVe siècles.* Traduit de l'anglais par Jean BUHOT. Bruxelles, G. Van Oest, 1928, in-4°, x-115 pp., 100 planches.

Le livre de M. Millar est en réalité le second volume d'une œuvre monumentale dont le premier a paru il y a deux ans (*English Illuminated Manuscripts from the Xth to the XIIIth Century ;* cf. *Anal. Boll.*, XLV, 144-48). Il est publié, comme le précédent, en une double édition anglaise et française. La traduction est de M. Jean Buhot ; de temps en temps on pourrait y noter une certaine imprécision, provenant peut-être du manque de familiarité avec le vocabulaire technique ; pour ne citer qu'un exemple, le « monastère de Knaresborough, Yorkshire » (p. 45), « couvent des Frères de Knaresborough, comté de York » (p. 100), devrait être donné sous une traduction plus exacte de son titre correct « Priory of Trinitarian Friars ». Le volume se divise en deux parties : l'historique d'abord, suivi d'une liste de tous les manuscrits (qui porte à 317 le nombre des pièces ainsi décrites dans les deux tomes) ; puis la série des planches justificatives. Celles-ci sont au nombre de 100 et contiennent parfois plusieurs sujets ; il faut y ajouter le magnifique frontispice en couleurs, portrait par lui-même de l'enlumineur Friar John Siferwas. C'est un total de 159 reproductions de miniatures, dont il est assez difficile de critiquer le choix. Il pourrait sembler pourtant que M. M. s'est trop aisément contenté d'un nombre de manuscrits plutôt restreint et d'ailleurs facilement accessibles, leur prenant à chacun un assez grand choix de sujets. Cette méthode, il est vrai, a l'avantage de montrer sous divers aspects l'activité d'un même artiste ; et nous ajoutons, à la décharge de M. M., que les manuscrits dont il n'offre pas ici de spécimens sont tous, ou bien déjà connus par des reproductions, ou moins remarquables que la plupart de ceux qu'il a choisis. Pour la façon dont les planches ont été photographiées et tirées, elle ne mérite que des éloges. Nous en dirions autant de l'impression des textes et notices, si malheu-

reusement elle n'était déparée par l'emploi de deux papiers différents. L'introduction dont M. M. fait précéder cette belle collection de gravures, vient remplir un vide dans l'histoire de l'art. Il fallait, en effet, l'érudition et le goût de l'auteur pour mettre à profit les nombreuses contributions spéciales dispersées dans des collections d'art et des périodiques souvent rares et difficiles à réunir. L'historique des diverses écoles et des phases de leur développement est très nettement tracé. De tous les artistes dont M. M. traite avec tant de compétence, c'est peut-être l'école d'Est Anglie et l'enlumineur Friar John Siferwas dont le lecteur emporte le plus agréable souvenir. Au point de vue spécial de nos études, c'est malheureusement une caractéristique de cette époque, que les livres à l'ornement desquels on s'attache, sont presque exclusivement des textes liturgiques, et non des pièces hagiographiques, comme on en rencontrait à l'âge précédent.

P. GROSJEAN.

164. — * Arthur Thomas BANNISTER. *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Hereford Cathedral Library* with an Introduction by M. R. JAMES. Hereford, Wilson and Phillips, 1927, in-8°, VIII-190 pp.

165. — * M. R. JAMES. *Lists of Manuscripts formerly in Peterborough Abbey Library.* Oxford Univ. Press, 1926, in-8°, 104 pp. (= Supplement to the *Bibliographical Society's Transactions*, 5).

166. — * Josiah C. RUSSELL. *Three Short Studies in Medieval Intellectual History.* Colorado Springs, 1927, in-8°. Extr. de *Colorado College Publications*, No. 148, p. 47-69.

167. — * ID. *Henry of Avranches as an International Poet.* Extr. de *Speculum*, January 1928.

Presque en même temps que le catalogue des manuscrits de Lincoln (cf. *Anal. Boll.*, XLVI, 186-87) paraissait celui de Hereford. On est heureux de voir progresser si rapidement, entre des mains compétentes, l'inventaire des richesses manuscrites des anciennes cathédrales anglaises. Leur importance est, en effet, très grande, non seulement pour les Vies de saints anglais, mais aussi pour certaines pièces classiques de l'hagiographie continentale, car les grands légendiers anglais de la bonne époque représentent une tradition moins facilement contaminée que celle des pays romans par les développements de la langue vulgaire. L'introduction que M. M. R. James a écrite pour le Catalogue de Hereford est une étude brève, mais très intéressante, des bibliothèques capitulaires anglaises en général : il fait ensuite l'histoire de la collection de Hereford. M. le chanoine A. T. Bannister, dont on se rappelle l'utile volume sur la cathédrale de Hereford (cf. *Anal. Boll.*, XLIII, 442) a suivi, comme il était naturel, le plan tracé dans ses nombreux catalogues par M. James, méthode devenue classique dans les récents travaux anglais de bibliographie médiévale. Partout où c'était facilement réalisable, les pièces hagiographiques portent

le numéro de la *BHL.* Ce n'est pas que tout soit parfait. D'étranges coquilles ont été laissées sur la conscience de l'imprimeur, principalement dans les textes latins. Nous ne pouvons en dresser la liste. D'autres points sont à corriger. P. 6, lire *Vita sancte Marine* (et non *Marie*) *virginis;* c'est un texte qui rappelle *BHL.* 5528. Des corrections sont nécessaires surtout dans la description que fournit M. B. de l'intéressant Passionnaire pour une partie des mois de novembre et de décembre coté P. 7. vi (XIIe siècle). L'indication du folio manque pour les pièces numérotées 9, 10 et 35. Ce dernier numéro, non identifié par l'auteur, est *BHL.* 4980. Au numéro 23, lire *BHL.* 1989 *a* ou *b* au lieu de 2989. Au numéro 33, lire *BHL.* 4504 au lieu de 5404. Le numéro 36 semble bien être la Passion de Paul de Narbonne (*BHL.* 6589). Les identifications suivantes peuvent être proposées : numéro 26, seconde partie, Miracles de S. Nicolas, *BHL.* 6172 ; numéro 46, *Vita Ebrulphi abbatis, BHL.* 2374. M. B. donne le numéro 45 pour une recension de *BHL.* 4320 ; la chose n'est pas facile à vérifier, car il imprime le titre au lieu de l'*incipit.* Enfin nous ne réussissons pas à tirer au clair les renseignements donnés sur le numéro 37 : *Vita Eadburge virginis;* la phrase dont nous lisons l'*incipit* ne peut se rapporter qu'à l'abbesse de Thanet, et rappelle *BHL.* 2384 ; le texte est pourtant présenté comme une Vie de la sainte du même nom, qu'on prétend avoir été moniale à Lyminge et dont ne connaissait pas encore de Vie latine. L'auteur assigne la fête de cette dernière au 10 décembre, ce qui serait de prime abord assez peu croyable et l'est d'autant moins que l'ordre des dates dans le Passionnaire en question s'y oppose clairement. La pièce suivante, *Miracula eiusdem,* semble également inconnue. Notons quelques détails intéressants : aux pages 2-3, M. B. imprime l'hymne *In Arildis memoria* (*Repertorium hymnologicum,* num. 38115 ; ce texte n'est pas inédit), et l'oraison propre de cette vierge martyre honorée à Gloucester ; elle est mentionnée également dans un fragment de calendrier à l'usage de Gloucester, décrit à la p. 161 ; mais sur le calendrier de cette église, nous espérons donner bientôt à nos lecteurs la primeur de quelques fragments inédits que nous a promis le distingué conservateur-adjoint de la Bodléienne, M. T. R. Gambier Parry. P. 49, M. B. mentionne une Vie anonyme de S. Thomas de Cantorbéry, manuscrit du XIVe siècle ; elle serait différente de celles qu'on a publiées jusqu'ici, et vaudrait sans doute la peine d'être éditée, si elle n'est pas un simple résumé. A la p. 98, un manuscrit du VIIIe ou du IXe siècle contient un document anglo-saxon daté « au monastère de S. Ethelbert et de S. Guthlac », le seul cas où l'on rencontre ces deux noms ainsi accouplés. P. 110, nous trouvons un titre : *Miracula quae contingunt in domo de Dora;* mais le bref *incipit* donné par M. B. ne laisse pas même entrevoir ce que peuvent être ces prodiges opérés à Abbeydore, dans le comté de Hereford. P. 147, M. B. relève, au verso du dernier feuillet d'un manuscrit copié à Conall, dans le

comté de Kildare, en Irlande, « a list (Cent. xv) of English or Irish names ». On voudrait en savoir plus long.

Le Prévôt d'Eton, vétéran de l'histoire des bibliothèques monastiques de l'Angleterre médiévale, publie avec le plus grand luxe de typographie les anciennes listes des manuscrits de Peterborough. Elles se composent de cinq pièces, de valeur et de date très différentes : 1° la liste des livres donnés par l'évêque Æthelwold, mort en 984 ; 2° les listes des livres légués au monastère par les différents abbés, de 1194 à 1396 (les dons des abbés suivants jusqu'à la Réforme, relatés par Gunton dans son histoire de l'abbaye, mais dont on ignore la source, ne sont malheureusement pas signalés même par manière de supplément) ; 3° le catalogue du XIIe siècle, déjà connu (BECKER, *Catalogi bibliothecarum antiqui*, num. 96) ; 4° le catalogue de la fin du XIVe siècle, manuscrit de la bibliothèque actuelle du chapitre de Peterborough, publié déjà par Gunton et depuis réimprimé ; 5° la liste des livres vus à Peterborough par John Leland, peu de temps avant la dissolution du monastère, telle qu'on la lit dans ses *Collectanea* (on aurait aimé la voir accrue des livres cités par Leland comme se trouvant à Peterborough ; cf. p. 411). Ces pièces, dont aucune n'est inédite, étaient trop dispersées pour que l'emploi en fût aisé. Les voici présentées avec le plus grand soin, dans un format commode et avec des tables. Une introduction brève et nette indique les sources employées et identifie quelques manuscrits retrouvés çà et là dans plusieurs bibliothèques. Il en est une qui ne semble pas avoir été déjà examinée à ce point de vue ; nous inclinons pourtant à croire que les recherches y seraient couronnées de succès : c'est celle de Trinity College, à Dublin. Il nous paraît probable que les richesses de certaines grandes abbayes anglaises y ont échoué au XVIIe siècle ; elles avaient sans doute fait partie de la collection réunie par James Ussher et dont l'histoire fut si dramatique. Peut-être un certain nombre des manuscrits de St. Albans est-il maintenant à Dublin. Vraisemblablement les intermédiaires des transactions qui les ont amenés là ne seront jamais connus ; avaient-ils des raisons pour se cacher ? Mais ces recherches sur l'ancien fonds de Trinity College doivent être laissées aux soins des autorités de cette bibliothèque. Retournons à Peterborough. C'est dans cette abbaye que Henri d'Avranches composa et récita publiquement sa Vie de S. Oswald en vers latins (cf. *Magister Henricus de Abrincis Archipoeta*, dans *Studies*, t. XVII, 1928, p. 296-308). Rien d'étonnant donc si nous trouvons dans des listes de Peterborough un certain nombre de manuscrits renfermant des ouvrages que nous n'hésiterions guère à considérer comme sortant de la plume du même poète. Mais l'examen détaillé des œuvres qui semblent être de lui, dans les catalogues des bibliothèques monastiques du moyen âge, sera mieux à sa place dans l'étude que nous comptons consacrer à Henri d'Avranches, quand nous aurons achevé l'édition commencée de ses *Car-*

mina Hagiographica. L'identification des diverses pièces que rencontrait M. J. ne rentre pas dans le cadre qu'il s'est tracé. Nous ne nous attarderons pas à détailler les manuscrits où les moines de Peterborough lisaient les classiques de l'hagiographie ou les Vies des saints locaux. Passons aux récentes contributions faites à la littérature concernant Henri d'Avranches par un distingué savant américain.

Sous la direction de M. C. H. Haskins, M. Josiah C. Russell a conquis naguère, à Harvard, son diplôme de docteur par une importante thèse sur Henri d'Avranches. Il a bien voulu nous en communiquer des extraits relatifs aux pièces hagiographiques, dont nous avons commencé il y a quelques années l'édition dans les *Analecta Bollandiana.* Le travail de M. R., qui, nous l'espérons, sera bientôt publié, est très consciencieux et illumine d'un jour nouveau bien des points de l'histoire littéraire du XIIIe siècle en Angleterre et sur le continent. Heureux si nous avions pu lire le travail complet avant de publier les recherches sur Henri d'Avranches, dont nous avons eu l'occasion de donner récemment un bref aperçu (*Studies*, l. c.). Le texte comme les notes des pièces hagiographiques de ce poète devront certainement beaucoup à l'érudition et à l'obligeance de M. R. Sans entrer dans le détail de ses recherches, nous ne pouvons manquer de mentionner, en attendant, les deux articles qu'il vient de publier. Ils donnent un aperçu de quelques points de son investigation sur le poète et ses œuvres. Le premier retrace l'étrange carrière de cet *Archipoeta* errant de cour en cour et de pays en pays. Il est suivi, en appendice, de deux séries importantes de documents : les mentions du poète dans les comptes du roi d'Angleterre, son protecteur, et la liste de ses œuvres, tant imprimées que manuscrites. Partout où nos propres recherches nous permettent de contrôler cette nomenclature, nous avons trouvé parfait le guide bibliographique de M. R. La deuxième brochure renferme trois courts essais dont le second traite en ordre principal des œuvres hagiographiques élaborées à l'instigation de l'abbé de Croyland, Henry Longchamp (1191-1237). Le troisième étudie la cour du roi d'Angleterre comme centre intellectuel au XIIIe siècle. Il convient d'y joindre un important article de M. C. H. Haskins dans le numéro d'avril 1928 de *Speculum* (p. 129-151), intitulé *Latin Literature under Frederick II.* P. GROSJEAN

168. — * Heinrich SCHREIBER. *Die Bibliothek der ehemaligen Mainzer Kartause. Die Handschriften und ihre Geschichte.* Leipzig, Harrassowitz, 1927, in-8°, XII-234 pp. (= *Zentralblatt für Bibliothekswesen*, Beiheft 60).

Rien n'éclaire l'évolution de la vie scientifique à travers les âges comme l'histoire d'une bibliothèque dont le fonds ancien, progressivement enrichi par l'apport des siècles, peut encore être reconstitué, au moins partiellement, de nos jours grâce aux recherches de quelque patient érudit. Sur le conseil de M. Paul Leh-

mann, M. H. Schreiber a entrepris la « reconstruction » d'une bibliothèque particulièrement riche, celle de la chartreuse de Mayence. On sait que ce monastère remonte à l'archevêque Pierre d'Aspelt, qui l'établit en 1308 dans le Peterstal ; transféré dès 1324 sur le Michaëlsberg, il y abrita pendant quatre siècles et demi les dévots exercices des fils de S. Bruno. Si la chartreuse de Mayence ne compta pas au nombre de ses écrivains autant d'illustrations que celles de Cologne ou d'Erfurt par exemple, sa librairie fut néanmoins, avec celle de Bâle, une des plus importantes de l'Ordre et Ludolphe de Saxe y rédigea en partie sa célèbre *Vita Iesu Christi.* Plusieurs centaines de ces manuscrits peuvent être identifiés encore aujourd'hui notamment à Bâle, à Londres, à Oxford, à Darmstadt, à Pommersfelden et, cela va sans dire, à Mayence. Le catalogue ancien que M. S. a mis à la base de son travail nous a été conservé dans le ms. 577 de Mayence ; il date des années 1466-1470 et contient 298 feuillets. De ce document et de plusieurs autres, comme aussi des manuscrits eux-mêmes, M. S. a tiré une foule de renseignements intéressants sur l'ordonnance et l'administration du fonds aux étapes diverses de son existence, sur ses accroissements, sur les us e tcoutumes de son « scriptorium », sur ses principaux directeurs, etc. Chose assez curieuse, il n'y a que peu d'hagiographie à relever dans cet ouvrage. L'auteur, il faut le dire, s'est placé avant tout au point de vue de la « bibliothéconomie », et son inventaire ne prétend pas à être complet. Notons cependant, pour mémoire, une *Historia martyrum Angliae,* de Vitus a Dulken, composée dans la chartreuse en 1550.

M. Coens.

169. — * Joan Avinyô. *Història del Lulisme.* Barcelona, Llibreria i Tipografia católica, 1925, in-8°, xiv-661 pp.

170. — * E. Allison Peers. *A Life of Ramón Lull,* written by an unknown hand about 1311, and now first translated from the Catalan with Notes and an Appendix. London, Burns, Oates and Washbourne, 1927, in-8°, vii-86 pp.

171. — * José M. March, S. I. *San Ignacio de Loyola y el B. Ramón Lull,* Semejanzas doctrinales. 20 pp. Extrait de *Manresa,* oct. 1926.

M. J. Avinyô est un lulliste fervent et même quelque peu passionné. En 1912, il publiait un gros ouvrage : *El terciari francescan Beat Ramón Llull, Doctor Arcangelich y Martre de Crist.* Ce livre fut sévèrement jugé (cf. *Estudis Universitaris Catalans,* t. VI, 1912, p. 251-53). Mais il semble que les critiques, parfois assez amères, que l'auteur dut essuyer ne l'ont guère ému, et le nouveau livre de M. A. mérite les mêmes reproches que ceux qui furent adressés à son premier travail sur Raimond Lulle : manque de tenue scientifique, interminables longueurs, style ampoulé. La mémoire de R. Lulle y est défendue avec une ardeur qui rappelle les luttes que provoqua l'œuvre du bienheureux. M. A. se soucie peu des nuances et parfois il affirme avec assurance là où une prudente réserve serait de mise,

L'auteur prétend que R. Lulle et non Duns Scot est le premier docteur scolastique qui ait enseigné le dogme de l'Immaculée Conception (p. XI). C'est bien catégorique. Un spécialiste tel que le P. Le Bachelet était autrement circonspect (*Dict. théol. Cath.*, fasc. LIII, col. 1064). De plus, dans toute l'histoire du Lullisme, M. A. lie trop la mémoire de Raymond Lulle aux disputes théologiques que suscita le dogme de l'Immaculée Conception. M. A. date la fameuse bulle de Grégoire XI, *Conservationi puritatis*, du 6 février 1376. Elle est du 25 janvier de cette année. La question de l'authenticité de ce document, si important dans la controverse lullienne, est discutée d'une manière trop sommaire ; il était cependant facile de résumer les pages que le P. du Sollier a écrites sur ce sujet dans les *Acta Sanctorum* (Iun. t. V, p. 718). On trouvera dans le livre de M. A. (p. 3-30) le texte catalan de la plus ancienne Vie de R. Lulle. L'auteur reproduit l'édition qu'en avait donnée Salvador Bové, d'après le ms. Add. 16432 du British Museum (*Boletin de la Real Academia de Buenas Letras* de Barcelone, 1915, p. 89-101). Ce texte vient d'être traduit en anglais par M. Peers. Il en existe une version latine (*BHL.* 7067). Depuis longtemps le débat est ouvert aux fins de savoir si le texte latin dérive du texte catalan ou inversément. M. P. préfère ne pas prendre position, mais pour permettre au lecteur de comparer les deux versions, il réimprime en appendice la *Vita latina* d'après l'ancienne édition de Salzinger (Mayence, 1721). La *Vita* telle qu'elle se trouve dans les *Acta Sanctorum* est à peu près identique, mais ainsi que l'indique du Sollier (t. c., p. 664), elle a une lacune. Récemment dans l'excellent article qu'il a consacré à R. Lulle (*Dict. théol. cath.*, fasc. LXXIV, col. 1073) le P. Longpré opinait que le texte catalan est l'original. Le problème vient d'être étudié à nouveau par deux spécialistes MM. Jordi Rubio et William J. Entwistle. Le premier donne la priorité au texte latin, le second croit que les deux textes dérivent d'une même source (cf. *Estudis Universitaris Catalans*, t. XII, 1927, p. 477-78). Littré, dans la grande monographie de R. Lulle (*Hist. litt.*, t. XXIX, p. 1) écrivait : « On a moins remarqué qu'Ignace de Loyola eut en Raimond Lulle un précurseur, qui assurément pour le succès, resta loin derrière lui, mais dont la vie fut en quelque sorte calquée d'avance sur la sienne et en paraît le crayon anticipé. » Le P. J. de Guibert vient d'attirer l'attention des historiens de l'ascétisme sur les ressemblances qui existent entre l'art de contemplation de R. Lulle et l'exercice des Trois puissances tel qu'il est exposé dans les *Exercices* de S. Ignace (*Revue d'ascétique et de mystique*, t. VI, p. 366-78). Le P. March a repris le problème et n'hésite pas à reconnaître une dépendance assez étroite entre les écrits du Bienheureux et ceux de notre Fondateur.

B. DE GAIFFIER.

172. — * R. GUILLAND. *Essai sur Nicéphore Grégoras.* Paris, P. Geuthner, 1926, in-8°, XL-308 pp.

173. — * St. Bezdeki. *Nicephori Gregorae epistulae XC*, dans *Ephemeris Dacoromana*, t. II (1924), p. 239-377.

174. — * R. Guilland. *Correspondance de Nicéphore Grégoras*, texte édité et traduit. Paris, « Les Belles Lettres », 1927, in-8° xxiii-392 pp.

175. — * William Miller. *Trebizond the last Greek Empire.* London, S.P.C.K., 1926, in-8°, 140 pp.

Ce n'est pas une tâche aisée que s'est donnée M. Guilland en entreprenant de faire connaître un écrivain très fécond, dont l'œuvre extraordinairement variée est en bonne partie inédite. Nicéphore Grégoras n'a pas seulement abordé l'histoire. Il s'est occupé d'astronomie, de physique, de philosophie ; il a été grand rhéteur et aussi hagiographe, et ce n'est pas un mince travail de dresser un catalogue complet de ceux de ses écrits dont aucun éditeur n'a daigné s'occuper. M. Guilland a compris qu'il fallait « se résigner à faire le pionnier ». Il convient de lui savoir gré de n'avoir pas reculé devant une besogne ingrate dont d'autres profiteront. Car il sera désormais plus facile de s'orienter dans l'énorme bagage littéraire que nous a laissé Grégoras et d'en tirer ce qui mérite de retenir l'attention. Nous nous arrêterons un instant à son hagiographie. D'abord on a de lui quelques sermons. Celui qui a pour sujet la Nativité et la Présentation de la Sainte Vierge est publié (*BHG.* 1079). L'homélie *εἰς τὸν εὐαγγελισμόν* (M. G. a écrit par distraction, p. xxxiii : « sur l'Évangile de la Vierge ») est inédite, comme le sermon sur la naissance du Christ. Les Vies de saints ou éloges de martyrs sortis de la plume de Grégoras sont les suivants : Vie de S. Michel le Syncelle ; Vie de Ste Théophano ; Vie de Ste Basilissa ; Vie de S. Jean d'Héraclée ; Vie de S. Antoine Cauléas ; éloge de S. Mercure ; Passion de S. Codrat ; éloge de S. Constantin. M. G. hésite à y ajouter le discours *εἰς τοὺς ἁγίους τρεῖς μεγάλους μάρτυρας Δημήτριον, Γεώργιον καὶ Θεόδωρον*, indiqué dans *Anal. Boll.*, XXV, 471, et dont il n'a pu se procurer le texte. Cette hésitation est louable. Mais on se demande si telle autre pièce, qui paraît dans les manuscrits tantôt comme l'œuvre de Grégoras, tantôt comme anonyme, n'aurait pas exigé quelques recherches avant d'être définitivement attribuée à notre écrivain. Le texte grec de la Vie du patriarche Antoine n'est pas inédit. Il a été publié par A. Papadopoulos-Kerameus (*BHG.* 139). Il n'est pas exact que le texte de la Passion de Codrat ne figure qu'en latin dans les *Acta Sanctorum*. Voir Mart. III, 696-700. Le discours sur Constantin et Hélène n'est pas non plus complètement inconnu. Voir *BHG.* 369. Sur S. Mercure, M. G. aurait pu consulter nos *Légendes grecques des saints militaires*, pp. 91-101, 134-58. Il y aurait trouvé quelques indications sur la légende de la mort de Julien. Le fonds grec de la Vaticane ne contient pas sept panégyriques de S. Mercure, différents de celui de Grégoras, mais trois Passions de ce martyr, réparties en sept manuscrits. Les idées que M. G. émet sur les sources de la Passion de Ste Basilissa devraient être corrigées en ce sens que les traits communs à ce texte et aux synaxaires ne sont probablement pas empruntés à ceux-ci, mais à une source commune.

M. G. avait terminé son ouvrage lorsqu'il a eu connaissance de la publication de M. Bezdeki, qui comprend quatre-vingt-dix lettres de Grégoras, avec le dialogue *Φιλομαθὴς ἢ περὶ ὑβριστῶν*, d'après les manuscrits de la Vaticane gr. 1086, 116, 1085, 228, Barb. gr. 174, Urb. gr. 137. Depuis lors, M. Guilland a trouvé le moyen de nous donner toute la correspondance de Grégoras, soit un ensemble de 161 lettres, conservées dans vingt-cinq manuscrits, dont aucun ne la renferme au complet. Les lettres sont groupées chronologiquement, par périodes : avant 1330, entre 1330 et 1340, entre 1340 et 1350, après 1350. Il n'est guère possible de les dater avec une plus grande précision. Nous n'étonnerons personne en disant que les lettres de Grégoras ne sont pas toutes d'un vif intérêt, et l'on comprend que M. G. se soit décidé à ne donner qu'un résumé d'une bonne partie d'entre elles, qui ne sont que d'insignifiants billets, qui souvent ne valent que par le nom du destinataire. Celles qui nous apprennent quelque chose sur l'auteur, sur les correspondants ou sur les événements d'alors sont publiées intégralement et accompagnées d'une traduction, qui vient souvent bien à point pour aider à comprendre ce qu'a voulu dire ce rhéteur incapable de s'exprimer simplement. Nous aurions voulu lire dans leur texte original quelques-unes des lettres adressées à Grégoras, et que M.G. s'est contenté de résumer, notamment celles qui ont trait à des œuvres hagiographiques (par exemple IX, XIV, XV). C'est d'ailleurs une lacune aisée à combler, car les sources manuscrites sont clairement indiquées. Un appendice très important est joint au volume sous le titre de « Notices sur les correspondants de Grégoras. » Ces notices viennent souvent bien à propos compléter nos connaissances de l'histoire littéraire byzantine. Quelques-unes d'entre elles auraient besoin d'être retouchées. Une partie de l'œuvre de Nicéphore Calliste a été négligée : ainsi, son *Περὶ συστάσεως τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει ζωοδόχου Πηγῆς* (avec les Miracles accomplis dans le sanctuaire (*BHG.* 1073, 1074), un panégyrique de Ste Marie Madeleine (*BHG.* 1162), les Miracles de S. Nicolas (*BHG.* 1361), et la Vie de Ste Euphrosyne la Jeune, publiée dans les *Acta SS.*, Nov. t. III, p. 861-77. Dans la notice de Théodore Métochite nous trouvons citées comme inédites les Vies du néomartyr Michel, et de S. Jean le Jeune. L'une et l'autre ont paru dans les *Acta SS.*, Nov. t. IV, p. 670-87.

La *Ῥωμαϊκὴ ἱστορία* de Grégoras compte parmi les sources de l'histoire de l'empire de Trébizonde. A qui chercherait un exposé clair et concis des origines et des destinées de cet empire, qui sut se maintenir deux siècles et demi et survécut près de huit ans à l'empire de Constantinople, on ne saurait conseiller rien de mieux que le le petit livre de M. W. Miller, un des savants les plus versés dans l'histoire orientale de cette période, et à qui aucune des nombreuses publications qui touchent de près ou de loin à son sujet n'est demeurée inconnue. Les données de tout genre qu'il en retire sont disposées avec art, et l'ouvrage est d'une lecture agréable. Dans la courte esquisse de l'histoire de Trébizonde avant l'empire, M. M. n'oublie

pas S. Eugène et ses compagnons martyrs, patrons de la cité. Au chapitre III on trouvera d'utiles renseignements sur les fondations religieuses du territoire, et notamment sur la restauration du monastère de Soumela par Alexis III. A propos de la *Παναγία Γοργοεπήκοος*, on nous permettra de renvoyer aux notes recueillies dans *Deux typica byzantins*, p. 152-53, sur la signification et la popularité de ce vocable. H. D.

176. — * *Saint Joan of Orleans. Scenes from the fifteenth century « Mystère du Siège d'Orléans »*. Selected and translated by Joan Evans. Edited by Paul Studer. Oxford, Clarendon Press, 1926, in-8°, xxxi-191 pp., 4 pl.

Parmi les manifestations les plus anciennes du culte voué à la Pucelle, ou pour parler exactement, de la commémoration annuelle de la délivrance d'Orléans, il faut mettre en avant les mentions de représentations du Mystère du Siège d'Orléans, dans les comptes de la cité. Ce Mystère, dont certaines parties au moins remonteraient à 1433 ou à 1434, a été édité in extenso par Guessard et de Certain (*Le Mistere du siege d'Orleans*, dans *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*, 1835). Le volume publié par Mlle Evans et M. Studer obéit à la double préoccupation de servir à ceux qui étudient le vieux français et à ceux qui s'intéressent à l'histoire. C'est une sélection, ne fournissant que les passages appartenant à la rédaction la plus ancienne. Le texte a été revu soigneusement, ce qui a permis de corriger quelques erreurs et d'ajouter sept vers omis par les premiers éditeurs. Une brève introduction historique, un résumé du Mystère entier, quelques notes sur la langue et quatre reproductions de miniatures accompagnent le texte, qui est traduit en anglais. P. Grosjean.

177.— * Giuseppe Caselli. *Studi su S. Giacomo della Marca pubblicati in occasione del II centenario della sua canonizzazione.* Ascoli Piceno, E. Tassi ; Offida, N. P. De Sanctis, 1926, 2 vol. in-8°, xviii-442, xiv-333 pp., illustrations.

Il nous manque sur S. Jacques de la Marche (Iacobus Picenus) un travail d'ensemble préparé d'après les méthodes modernes. Sans nous apporter encore ce travail définitif, les *Studi* de M. Caselli, curé de Monteprandone, nous y acheminent ; ils réunissent une bonne partie des matériaux et en ébauchent la mise en œuvre. L'ouvrage se compose de trois parties. La première (p. 1-223) est bibliographique. Elle rendra de bons services, grâce surtout aux pièces d'archives et aux chroniques locales inédites ou peu connues qu'elle signale. Elle ne compte pas moins de 117 numéros, la plupart très développés : appréciation, analyse et parfois longs extraits. M. C. imprime même en entier (p. 48-78) le *Liber miraculorum BHL.* 4109b, d'après l'autographe qui serait conservé à Monteprandone et d'après la copie de fr. Venanzio (cod. Vatic. 7639). Son répertoire aurait pourtant rendu plus de services encore s'il avait été dressé

avec plus de méthode : pièces d'archives et documents narratifs, textes publiés et manuscrits inédits, travaux modernes et compilations démodées, monographies consacrées tout entières au saint et ouvrages généraux qui ne parlent de lui qu'en passant, œuvres de valeur et publications sans aucune importance, tout est présenté pêle-mêle et décrit d'une façon peu scientifique, sans aucun classement autre que la succession chronologique. Si riche qu'elle soit, la liste aurait pu être allongée encore. M. C. signale mais n'a pas examiné le procès de canonisation conservé à la bibliothèque Nationale de Paris. Il n'a point remarqué la lettre de S. Jacques de la Marche, datée de Pérouse 22 janvier 1446, publiée par le P. Bulletti dans les *Studi Francescani* (t. XX, 1923, p. 357). A propos de la controverse sur la manière de représenter S. Jacques un calice vide à la main, un curieux petit livre aurait pu être mentionné : *De imagine S. Iacobi Picaeni, cum calice vacuo in dextera manu... publice exposita Neapoli in ecclesia S. Mariae... Colloquium theologi Parisiensis cum fratre minore S. Francisci de Observantia* (Beneventi, 1729, 163 pp.). La seconde partie de l'ouvrage de M. C. (p. 225-442) est une sorte de « sylloge » où l'auteur note année par année ce qu'il sait de son héros et discute éventuellement les points controversés. La troisième partie, qui remplit le tome II, est le couronnement des deux premières. L'auteur y expose d'une manière plus développée quelques points plus intéressants de la vie de S. Jacques de la Marche ; il y trace un portrait de l'homme, du saint, du prédicateur, de l'inquisiteur ; il étudie son attitude dans le conflit entre Conventuels et Observants, l'institution des monts de piété, la croisade, la controverse sur le sang du Christ. C'est déjà presque la biographie que nous souhaitions ; beaucoup de lecteurs la liront avec plaisir. R. L.

178. — * Luigi SARNO. *La taumaturga agostiniana. Santa Rita da Cascia.* [Nuova ed.] Napoli, Tocco, 1924, in-16, 205 pp.

179. — * Possidio MARABOTTINI. *Vita di S. Rita da Cascia, agostiniana.* 2ª ed. Roma, P. Sansaini, 1923, in-8°, XIII-209 pp., 14 pl.

180. — * Agostino RUELLI. *Notizie biografiche di Santa Rita da Cascia, agostiniana.* Ibid., 1927, in-12, VI-113 pp., 13 pl.

La « Sainte des impossibles » a été l'objet d'une abondante littérature au cours de ces dernières années. Depuis l'article que M. A. Morini consacrait en 1916 à l'inscription du premier cercueil de la sainte (*Archivio per la storia ecclesiastica dell' Umbria*, t. III, p. 75-80), les Augustins italiens n'ont pas édité moins de six Vies de leur illustre consœur. Trois de ces Vies ont déjà été annoncées dans nos *Analecta* (XLIII, 221-22 ; XLIV, 437). Celles que nous signalons ici ne poursuivent d'autre but que l'édification des lecteurs. La première surtout, celle du P. Sarno, a un caractère purement ascétique, comme l'indique l'en-tête des différents chapitres : « S. Rita, modello alle bambine ; ... S. Rita, modello alle vedove ; ... S. Rita, modello di mitezza, » etc. Les deux autres s'appuyent à peu près uniquement sur les Procès de canonisation ; ces

documents inspirent même tant de respect au P. Ruelli, qu'il en regarde la chronologie comme intangible. Parmi les pièces qui forment le très court appendice du livre du P. Marabottini, il y a lieu de signaler quelques passages d'un vieux livre de comptes du monastère de Cascia : nous y relevons, dès 1490 et 1493, la mention d'offrandes faites à la « beata Rita ».

En dehors des cloîtres augustiniens, la sainte ombrienne a inspiré à M. Corrado Ricci, le critique d'art bien connu, des pages très suggestives : le chapitre IV de son *Umbria Santa* (Milano, Treves, 1926) évoque la figure sereine et résignée de Rita Mancini et décrit les sites pittoresques de Roccaporena et de Cascia où se conserve très vivant le souvenir de ses vertus. Le chapitre VIII intéresse aussi l'hagiographie. Sous le titre *Fra voti e capestri*, M. C. Ricci y parle du « miracle du pendu » qui se lit dans les histoires de S. Nicolas de Tolentino, de S. Dominique de la Calzada et de S. Jacques de Compostelle, et que les artistes ombriens ont maintes fois représenté.

Fr. Halkin.

181. — * Pio Paschini. *S. Gaetano Thiene, Gian Pietro Carafa e le origini dei Chierici Regolari Teatini.* Roma, Scuola tipografica Pio X, 1926, in-8°, 211 pp. (= *Lateranum*, 1926).

182. — * Gennaro Maria Monti. *Papa Paolo IV. Profilo.* Benevento, Istituto Maschile Vittorio Emanuele III, [1926], in-8°, 37 pp.

Quand se rencontrèrent pour la première fois les deux futurs fondateurs des Théatins ? Grâce à quelles circonstances se noua leur amitié ? Comment naquit l'idée de fonder une congrégation nouvelle ? Les documents ne le disent pas. M. Paschini commence donc par raconter séparément l'histoire de S. Gaétan de Thienne et celle de Jean-Pierre Carafa, le futur Paul IV, jusqu'au moment (1524) où furent entreprises les premières démarches en vue de la fondation du nouvel Institut. Suit, par le menu, l'histoire des premières fondations : Rome — qu'il fallut abandonner lors du sac de la ville en 1527 — Venise et Naples. L'auteur ne la poursuit pas au delà de l'installation définitive à Naples à San Paolo Maggiore, en 1537. L'exposé se fait remarquer par l'abondance de l'information et la multitude des détails précis. Mais on pourrait lui reprocher d'être un peu sec. Ce n'est pas un portrait des deux fondateurs, ni une étude psychologique, c'est une énumération de faits. Ces détails, M. P. les a puisés non seulement chez les anciens biographes, Caracciolo, Castaldo, et dans la documentation publiée naguère par de Maulde la Clavière et plus récemment par Monti ; ils sont aussi le fruit de ses recherches personnelles aux archives du Vatican, aux archives de l'État à Venise et à celles des Théatins à San Paolo Maggiore de Naples. Une quarantaine de lettres inédites ou publiées jusqu'ici partiellement ou imparfaitement, sont imprimées in-extenso en appendice.

D'un tout autre caractère est le *Profilo* esquissé en quelques pages

par M. Monti. Ici nous avons un vrai et beau portrait de Paul IV, étudié aux diverses étapes de sa carrière, surtout dans le souverain pontificat. Quel contraste entre l'énergique pontife poussant avec une ardeur presque excessive la réforme de l'Église et l'extirpation de l'hérésie, et l'homme intime, moins connu, pieux, modeste, presque mystique, tel qu'il se révèle dans sa correspondance avec sa sœur religieuse. Les éléments de ce portrait sont pris à une étude plus technique que M. M. a publiée en 1925 et que nous n'avons malheureusement pas eue sous les yeux : *Ricerche su Papa Paolo IV Carafa, con 108 documenti inediti* (Benevento). R. L.

183. — * Paul VAN DYKE. *Ignatius Loyola, the Founder of the Jesuits.* New York, Scribner, 1927, in-8°, VI-381 pp.

184. — * Johannes METZLER S. I. *Der hl. Petrus Canisius und die Neuerer seiner Zeit.* Münster i. W., Aschendorff, 1927, in-8°, VIII-48 pp., portrait (= *Katholisches Leben und Kämpfen im Zeitalter der Glaubensspaltung*, 1).

185. — * C. C. MARTINDALE S. I. *The Vocation of Aloysius Gonzaga.* London, Sheed and Ward, 1927, in-8°, XVIII-301 pp., frontispice et fac-similé.

186. — * Enrico ROSA S. I. *Lettere ed altri scritti spirituali di S. Luigi Gonzaga, raccolti ed annotati.* Firenze, Libreria editrice fiorentina, s. a., in-8°, LV-197 pp. (= *I libri della fede*, XXVII).

187. — * Engelbert MAASS S. I. *Briefe des heiligen Aloysius Gonzaga,* übersetzt von Maria Gräfin MAMMING, erläutert und herausgegeben von E. M. Innsbruck, F. Rauch, 1927, in-16, v-112 pp., portrait (= *Sendbotenbroschüren*, Serie I, Nr. 29).

Voici à un bien court intervalle la seconde étude biographique sur S. Ignace publiée par un protestant américain (cf. *Anal. Boll.*, XLII, 464-66). M. van Dyke était préparé à son œuvre par ses travaux sur la Renaissance et en particulier sur Catherine de Médicis. Nous avons été surtout frappé de la candeur et de l'impartialité de ses jugements sur les hommes et les choses. Il n'a pas hésité à se servir des documents de première main publiés dans les *Monumenta historica.* Quoique son expérience et ses recherches lui donnent assurément le droit de défendre des opinions personnelles, il a la modestie de se ranger le plus souvent à l'avis des récents historiens de la Compagnie, comme les PP. Astrain et Tacchi Venturi. Fort justement, M. van D. exprime l'opinion que ceux-ci ont retracé la véritable image de S. Ignace, laquelle avait été obscurcie par les hagiographes des derniers siècles. Bref, un livre excellent où de temps en temps seulement une expression, qui s'écarte légèrement de l'usage des catholiques de langue anglaise, rappelle au lecteur qu'il a affaire à un écrivain indépendant. Par endroits aussi, de curieux avis à l'adresse du lecteur protestant. Car c'est bien à ses coreligionnaires que paraît songer M.van D. quand il fait remarquer qué certains reproches adressés à S. Ignace pourraient tomber aussi sur les héros des églises réformées.

La plaquette du P. Metzler inaugure une collection nouvelle, série d'essais destinés à compléter, en les illustrant, les textes publiés dans le *Corpus Catholicorum*. Il suffit de rappeler le *Petrus Canisius* du même auteur (*Anal. Boll.*, XLIV, 225-29) pour faire entendre que c'est avec toute la compétence désirable qu'il étudie la manière d'agir du second apôtre de l'Allemagne envers les novateurs. Par une suite d'extraits des œuvres du saint, le P. M. montre que son secret fut la douceur, en dépit du surnom de *malleus haereticorum* que lui ont imposé des admirateurs.

Dans l'attachante biographie de S. Louis qu'il présente au public anglais, le P. Martindale a voulu surtout mettre le caractère de son héros dans la vraie lumière de son époque. Son talent lui a permis de tirer le meilleur parti de ses abondantes lectures, dont des articles récents ont permis de mesurer l'étendue (*Gonzagadom*, dans *Studies*, t. XVI, 1927, p. 579-91). Il a réussi à donner à cette Vie de saint une couleur et un élan qu'on n'est guère accoutumé d'y rencontrer, du moins dans un grand nombre de récentes publications anglaises. Dirigées vers un but pratique d'édification et d'entraînement au bien, ces qualités ne se perdent pas en pure littérature, comme c'est trop souvent le cas dans les Vies romancées. Rien ici qui rappelle ces procédés factices, employés plutôt pour charmer le lecteur que pour lui rendre service. Au contraire, une interprétation simple et directe des renseignements fournis par les meilleures sources. Les détails pittoresques qui rendent le volume si agréable à la lecture sont tirés, non point de l'imagination du P. M., mais de documents contemporains. Ils n'intéressent pas directement S. Louis, mais le plus souvent ses parents ou quelqu'un des nombreux personnages avec lesquels il s'est trouvé en rapport ; de là vient qu'ils ont été jusqu'ici assez négligés par les biographes du saint jeune homme. Sans rien sacrifier de la vérité historique, le P. M. s'est trouvé ainsi en mesure d'infuser à son sujet une vie nouvelle. Quelques coquilles viennent déparer le livre par endroits, et certains détails appelleraient des corrections ; mais ces défauts légers disparaîtront sans doute dans une prochaine édition. On y respire le souffle d'une piété robuste et intelligente, fort au fait des mœurs particulières et des difficultés de l'époque troublée où se plaça la vie du saint. Nous devons au P. M. un commentaire sérieux et profond des actions de S. Louis, et aussi l'explication de certaines réticences chez ses premiers biographes, comme de certaines de leurs admirations : elle doit se chercher, avec le P. Martindale, dans les circonstances, surtout politiques, et dans le milieu si différent de celui auquel s'adressent ordinairement les biographes pieux. La délicatesse du sentiment et de l'expression dans les passages nombreux où l'auteur s'efforce de ressusciter, pour le lecteur moderne, le travail intime de l'âme de S. Louis, ne mérite que des éloges. On y sent unis un respect et une piété qui ne peuvent manquer d'être communicatifs. Par une rare fortune, le P. M. est en mesure de donner, en fac-similé,

texte et traduction, une lettre autographe inédite, conservée à Oxford.

Il est bien dommage que cette découverte n'ait pas été communiquée à temps au P. Rosa pour son excellente édition des lettres et écrits spirituels de S. Louis. Elle a paru dans la collection que dirige M. Giovanni Papini (*Anal. Boll.*, XLV, 137-40). Une bonne introduction précède l'édition, la plus soignée et la plus complète qui existe. Le P. R. a pu retrouver l'original de plusieurs lettres et documents qu'il a soigneusement collationnés. L'édition italienne du P. Molza comptait 29 pièces ; trois lettres supplémentaires avaient été fournies par lui à son traducteur français, le P. Antonin Maurel. Le P. R. y ajoute une lettre, et un billet qui a l'air d'un post-scriptum détaché. Des notes précieuses permettent de suivre pas à pas les démarches du saint, et constituent une sorte de biographie par tranches. Le P. R. écarte sans scrupule les lettres forgées par Iozzi, pour qui le P. Martindale n'est pas assez sévère.

La traduction allemande préparée sous la direction du P. Maass et brièvement annotée par lui a été faite d'après l'édition de Molza et complétée sur celle du P. Rosa. P. GROSJEAN.

188. — * James BRODRICK S. I. *The Life and Work of Blessed Robert Francis Cardinal Bellarmine, S. J., 1542-1621.* London, Burns, Oates and Washbourne, 1928, 2 vol. in-8°, XXIII-521, IX-543 pp., illustrations.

189. — * Stanisław BEDNARSKI S. I. *Stosunki Kardynała R. Bellarmina z Polską i Polakami.* Kraków, 1928, in-8°, 54 pp., portrait, fac-similé. Extrait de *Przegląd Powszechny.*

Nous somme heureux de voir paraître en langue anglaise une Vie de saint dont le héros n'appartient pas à l'Angleterre et qui constitue une œuvre nouvelle et originale, fondée sur des documents de première main et digne de rivaliser pour la facilité et le charme du style avec ce qu'on a écrit de meilleur sur les saints modernes. Les deux volumes du P. Brodrick se présentent sous l'aspect le plus agréable ; ils sont imprimés avec grand soin et illustrés d'une quarantaine de planches hors texte : portraits, cartes, reproductions de titres ou de pages caractéristiques des anciennes éditions, objets d'art ou de curiosité. Le P. B. s'était entraîné à ce *magnum opus* par des travaux préparatoires, telle son étude sur la mort de Bellarmin (*The Month*, t. CXLVI, 1925, p. 234-40). Il a eu surtout le mérite de prendre comme fil conducteur les notes et les travaux d'approche accumulés au cours d'une longue vie par le P. Le Bachelet, pour la période étudiée par cet érudit remarquable et modeste. Celui-ci, en effet, était mort avant d'être sorti de la phase préparatoire à cette grande Vie de Bellarmin qu'il avait rêvée. Sur ces fondements solides, que les recherches personnelles du P. B. ont d'ailleurs encore élargis, vient enfin s'élever un édifice digne à la fois de la mémoire à laquelle il est dédié et de la reconnaissance

que lui doivent, entre toutes les nations, les catholiques anglais. S. É. le Cardinal Ehrle a daigné honorer d'une émouvante préface cette biographie du grand et pieux savant dont il est,de tant de façons, le digne successeur. Il faut avoir lu ces deux attachants volumes pour se rendre compte des difficultés que l'auteur a rencontrées dans sa tâche. Il lui fallait notamment aborder certains sujets où la controverse n'a cessé de se donner carrière et qui divisent les écoles catholiques jusqu'à ce jour. Le P. B. a conservé partout la sérénité de l'historien, et l'on ne saurait assez admirer la remarquable impartialité qu'il apporte à ces discussions. Elles sont pourtant encore brûlantes, comme vient de le montrer une regrettable attaque, dirigée contre l'œuvre du P. B. Mais ce n'est pas ici le lieu de nous attarder à des études commes celles que le R. P. Whitacre a publiées dans *Blackfriars* (avril, mai et juillet 1928), et plus récemment, dans les colonnes de correspondance du *Tablet*. Les procédés employés consistent, par exemple, à attaquer en général l'honnêteté des jésuites belges et allemands, et à affirmer que Bellarmin et Lessius étaient des individus dangereux et sans scrupule, et Lessius en particulier un menteur impudent. Cette manière de traiter l'histoire n'est guère de nature à rendre beaucoup de services à la vérité. Revenons à des régions plus sereines et terminons ce trop bref aperçu d'un important ouvrage en indiquant quelques-unes des pièces publiées par le P. B. dans ses appendices latins. Ceux du premier volume renferment l'autobiographie du bienheureux, ses opuscules sur la correction de la Bible, l'obéissance aveugle, les devoirs du Souverain Pontife, la prédication chrétienne et l'Immaculée Conception. Ceux du second volume contiennent des pièces empruntées aux phases récentes du procès de canonisation, et la messe propre. Le P. B. a donné au public, un peu après son grand ouvrage, une nouvelle édition de l'ancienne traduction anglaise du *De ascensione mentis ad Deum* (mêmes éditeurs, 1928). telle qu'elle était sortie, en 1616, des presses de Saint-Omer pour la consolation et l'édification des catholiques anglais.

Le P. Bednarski étudie avec assez de détail les relations de Bellarmin avec la Pologne, d'après sa correspondance en partie inédite, Un long passage concerne les difficultés de Bzovius, le continuateur de Baronius, avec l'Index, et la part prise par Bellarmin dans sa condamnation.

P. GROSJEAN.

190. — * *Obras de Santa Teresa de Jesus editadas y anotadas por el P.* SILVERIO DE SANTA TERESA C. D., t. VII, VIII, IX (Epistolario I-III). Burgos, Tipografia de « El Monte Carmelo », 1922-1924, 3 vol., CXV-436, 531, 624 pp.

Nous avons dit tout le bien que nous pensons de l'édition critique des œuvres de Ste Thérèse par le P. Silverio (*Anal. Boll.*, XL, 226). Les trois derniers volumes contiennent la correspondance de la sainte. C'était la partie la plus délicate, mais l'éditeur a été à la hauteur de sa tâche. Il nous reste environ 450 lettres de Thérèse,

La tradition manuscrite de ces documents est, on le devine, fort complexe, et il faut se tenir en garde contre les lettres apocryphes ou interpolées. M. Morel Fatio était d'avis que seules les lettres autographes, soit environ 230, pouvaient être acceptées en toute sécurité. A juste titre le P. Silverio estime que ce critère est trop exclusif et que nous disposons d'autres moyens pour établir l'authenticité des lettres : des collections telles que le manuscrit 12763 de la bibliothèque Nationale de Madrid permettent de s'assurer avec quel souci scrupuleux certaines copies ont été exécutées d'après les originaux. On pourra apprécier et admirer la critique du P. Silverio en lisant les pages qu'il a consacrées à la collection du marquis de San Juan de Piedras Albas (t. VII, p. XCVI).

Les lettres sont disposées dans l'ordre chronologique et chacune d'elles est accompagnée d'une annotation : description des manuscrits, identification des personnages, brefs éclaircissements historiques sur les faits et les allusions contenus dans le document. Mais afin d'éviter les redites, l'auteur a traité dans son introduction deux questions plus délicates dont on trouve des échos dans de nombreuses lettres : les démêlés de la réformatrice avec les Carmes Mitigés et les appréciations parfois sévères de la sainte au sujet de quelques membres de la Compagnie de Jésus. Le P. Silverio a retracé et interprété les faits avec une circonspection et une loyauté qui l'honorent ; et la solution qu'il propose est celle que suggèrent et l'histoire et une saine psychologie. En appendice il publie le texte du *Chemin de la perfection*, d'après les copies de Salamanque et de Madrid. Ce traité avait déjà été édité au t. III d'après les originaux de Valladolid et de l'Escurial et la copie de Tolède. Le P. Silverio, au lieu de donner les variantes et les corrections que contiennent ces documents, préfère les reproduire intégralement. Cette méthode a ses avantages mais aussi ses inconvénients et il faut de la patience pour se rendre compte des variantes qui séparent les différents états du texte.

Lors de la rédaction des *Constitutions* Ste Thérèse avait sûrement présentes à l'esprit les Constitutions en vigueur au couvent de l'Incarnation d'Avila. Une copie fort ancienne de ce texte a été conservée. Elle se trouve maintenant en la possession des Carmélites de Séville. Le P. Silverio qui avait décrit ce manuscrit, dans l'introduction du t. VI, l'édite à la fin du t. IX.

L'éditeur a dressé une table analytique des trois volumes ; elle contient surtout les noms de personnes.

B. DE GAIFFIER.

191. — * P. E. PIERIS et M. A. H. FITZLER. *Ceylon and Portugal.* Part I. *Kings and Christians 1539-1552.* From the original documents at Lisbon. Leipzig, Verlag der Asia Major, 1927, in-8°, VIII-408 pp.

192. — * G. SCHURHAMMER et E. A. VORETZSCH. *Ceylon zur Zeit des Königs Bhuvaneka-Bâhu und Franz Xavers 1539-1552*, Ibid., 1928, 2 vol. in-8°, XXXIII-727 pp., carte.

193. — * C. Wessels. S. I. *De geschiedenis der R. K. Missie in Amboina vanaf haar stichting door den H. Franciscus Xaverius tot haar vernietiging door de O. I. Compagnie, 1546-1605.* Nijmegen-Utrecht, N. V. Dekker en van de Vegt en J. W. van Leeuwen, 1926, in-8°, xxviii-204 pp., 6 planches et une carte.

Ce n'est point par un simple jeu de hasard que l'on a vu paraître à un court intervalle deux recueils documentaires, comprenant deux séries inégalement complètes des mêmes pièces, puisées aux mêmes sources et se rapportant toutes à l'histoire religieuse de Ceylan, durant les années 1539-1552. Comment s'est produite cette rencontre, l'avant-propos du P. G. Schurhammer et de M. E. A. Voretzsch l'explique fort clairement. Parmi la masse énorme de documents relatifs aux missions de l'Inde qu'il a découverts dans les bibliothèques de Lisbonne, notamment aux archives de Torre do Pombo et à la bibliothèque Ajuda, le P. S. a discerné et groupé un nombre important de pièces originales, émanant de personnages mêlés de près aux événements qui se déroulèrent à Ceylan pendant les treize ans de l'apostolat de S. François Xavier aux Indes. S'inspirant uniquement des intérêts de la vérité, il informa de sa trouvaille un savant cinghalais, M. P. E. Pieris, auteur de travaux estimés sur l'histoire de son île natale. M. Pieris, à cette nouvelle se mit en route pour Lisbonne, avec un empressement facile à comprendre ; car il n'est pas exagéré de dire que les documents retrouvés par le P. S. jettent une lumière inespérée sur une période historique extrêmement confuse, que de prétendues traditions locales et des chroniqueurs sans conscience avaient dénaturée à qui mieux mieux. Laissant à l'auteur de la découverte le soin de publier les textes originaux, M. P. assuma la tâche, méritoire aussi, de les vulgariser. Avec le secours de Mlle Fitzler, il prépara une traduction anglaise du précieux dossier. Son premier volume, auquel une suite est annoncée, comprend 63 des pièces dont le P. S. avait dressé la liste. Mlle F. y a joint en appendice des éclaircissements et des notes, que l'on pourra consulter avec pleine confiance sur les choses cinghalaises et indiennes, avec confiance encore mais non sans une certaine circonspection, sur d'autres sujets. Nous aurons tout à l'heure à dire un mot de l'introduction, dont M P. revendique la paternité.

Pendant que ce dernier, rentré chez lui, s'empressait de livrer son travail au public, le P. S. continuait posément ses fructueuses recherches, qu'il eut le bon esprit de ne pas limiter exclusivement aux textes inédits. Quand son édition se trouva prête, elle comprenait, outre les 63 pièces communiquées à M. P., un nombre presque égal d'autres documents originaux, sans parler de ceux qui étaient déjà connus par des publications surannées ou défectueuses. A quoi il faudrait ajouter encore la somme incalculable de matériaux entièrement neufs qui sont partout répandus dans la substantielle annotation des éditeurs. Le recueil du P. S. et de M.V. porte à chaque page la marque d'un savoir approfondi, consciencieux et servi par une impeccable sûreté d'exécution.

Pour jeter la sonde dans le recueil de M. P., nous sommes allé droit à une pièce offrant un intérêt hagiographique : la lettre de S. François Xavier au roi Jean III de Portugal (Doc. 53, p. 225-27). Elle nous réservait une surprise, de laquelle nous nous garderons bien de tirer aucune conclusion généralisée. M. P. doit s'être servi d'une copie assez fautive : sa version, comparée au texte critique que le P. S. a rétabli (N° 115, p. 532-34), se distingue par des variantes qui vont jusqu'au contre-sens caractérisé. Non loin de là (Doc. 50, p. 217) dans une lettre adressée au Gouverneur par quatre résidents de Goa, le 27 novembre 1547, un triangle d'astérisques tire le regard. On croirait à une lacune du manuscrit, comme dans le Document 57 (p. 243). Il n'y a pas de lacune ; il y a simplement que M. P. a reculé devant une accusation portée en termes formels contre les vices infâmes du roi Bhuvaneka Bâhu et des prêtres bouddhistes (voir le texte complet dans SCHURHAMMER-VORETZSCH, p. 495 ; la même accusation est produite, avec une netteté non moins accablante, dans une relation des Franciscains de Ceylan, en 1543-1544 ; ibid., p. 127). Nous n'avons aucune raison de croire ou de laisser croire que cette coupure ne serait pas unique. C'en est tout de même une de trop ; et elle enlève beaucoup de leur poids aux considérations historiques et morales sur lesquelles M. P. s'étend dans son introduction. M. P. n'est pas tendre pour les premiers missionnaires catholiques de l'Inde et de Ceylan, auxquels il reproche de s'être faits les instruments de la politique portugaise et d'avoir marqué d'une empreinte beaucoup trop européenne l'éducation religieuse de leurs néophytes.

Là-dessus, en raisonnant dans l'abstrait, il y aurait moyen de s'entendre. On pourrait accorder à M. P. que les méthodes qu'il incrimine n'ont plus aujourd'hui que des partisans attardés. Mais la question est de savoir si, au XVIe siècle, S. François Xavier et ses premiers successeurs pouvaient en appliquer ou même en concevoir une autre. Refuser l'onéreux patronage de la couronne portugaise, c'eût été se fermer la porte des Indes ou s'engager dans une lutte sans issue avec les fonctionnaires royaux. Il eût fallu, dit-on, donner à la prédication chrétienne des formes mieux adaptées aux aspirations et à la culture nationale de l'âme indigène. Peut-être. Mais M. P. n'ignore pas que d'autres, qui l'ont essayé plus tard, ont tragiquement échoué. Au XVIe siècle, une telle tentative ne pouvait venir à la pensée de personne. L'unique alternative possible était de gagner les populations de l'Inde à la civilisation occidentale en même temps qu'à la religion chrétienne, ou de les laisser à leur paganisme, avec toutes ses conséquences morales et sociales, y compris celles qu'il faut dissimuler sous des astérisques. Ce n'est évidemment pas à cette conclusion pratique que M. P. voulait en venir. Mais quant à dire si lui-même a vu sans un certain dépit le prestige exercé sur ses compatriotes par la supériorité de la puissance portugaise, tous ses lecteurs en sont juges. Ce sont les témoignages des anciens missionnaires catholiques

qui lui permettent de faire la lumière sur l'histoire de son propre pays ; c'est par un missionnaire étranger qu'il a connu l'existence de ces précieux documents ; et ni envers celui-ci ni envers ceux-là, sa reconnaissance n'a trouvé le mot juste, qui eût donné la vraie mesure du service rendu. Nous espérons qu'à l'avenir il se défendra mieux contre cette disposition d'esprit, qui risque d'amoindrir l'utilité durable de son ouvrage. En attendant qu'il lui plaise d'atténuer certains de ses jugements, qui passent la mesure, les lecteurs de son Introduction feront bien de la confronter avec l'aperçu autrement équitable et objectif du P. S. et de son savant collaborateur.

Ils pourront aussi lire avec profit le volume du P. Wessels sur la mission d'Amboine, où l'on voit en action le zèle et la méthode de l'apostolat catholique dans les Indes orientales au XVI[e] siècle. Amboine est une île rattachée, abusivement paraît-il, à l'archipel des Moluques. S. François Xavier y séjourna environ trois mois, qui lui suffirent à jeter ou à consolider, les fondements d'une petite chrétienté. Son apostolat aux « Moluques » a donné naissance à des récits mêlés de légendes, où la connaissance des lieux n'est pas seule en défaut. Le P. W. s'est appliqué à rétablir la vérité historique, avec un soin et une compétence qui ne laissent que fort peu de chose à désirer.

Après le départ de Xavier, la mission d'Amboine continua, non pas de vivre mais de végéter, sur un sol terriblement ingrat, qu'il fut plus d'une fois question d'abandonner. Mal soutenue par les gouverneurs de Goa, elle eut à essuyer, de la part des princes musulmans de l'archipel, des persécutions sanglantes, où plus d'un missionnaire laissa la vie. En 1605, après la conquête de l'île par les calvinistes hollandais, les missionnaires catholiques furent bannis. Leur troupeau ne jouit pas longtemps de la liberté de conscience que lui avait garantie l'amiral Steven van der Haegen. Privée de tout secours efficace, la communauté catholique demeura vouée à l'anéantissement complet. La mission d'Amboine avait vécu son demi-siècle de luttes, d'épreuves, de détresses et d'angoisses. Les soins pieux du P. W. lui ont rendu ce que la postérité lui devait de conserver : son martyrologe et ses annales. On voudrait les faire lire à tous ceux qui, pour l'honneur d'un système, jettent trop légèrement le blâme sur le zèle et le courage malheureux. P. P.

194. — * Luis Frois S. I. *Die Geschichte Japans (1549-1578)*, nach der Handschrift der Ajudabibliothek in Lissabon übersetzt und kommentiert von G. Schurhammer und E. A. Voretzsch, zweite bis vierte Lieferung. Leipzig, Verlag der Asia Major, 1926, in-4°, p. 101-535.

195. — * Georg Schurhammer. *Ein christlicher japanischer Prunkschirm des 17. Jahrhunderts*. Extrait de *Artibus Asiae* (Hellerau-Dresden, 1927), p. 94-123, illustrations.

Grâce à la diligente activité du P. Schurhammer et de son *fidus*

Achates M. E. A. Voretzsch, les trois derniers fascicules de leur traduction de l'histoire du Japon par le P. Louis Frois ont suivi de près celui que nous avons annoncé ici même (XLIV, 448-49). L'ouvrage est désormais complet autant qu'il peut l'être, car le chapitre 116, où il s'arrête maintenant, ne dépasse pas l'année 1578. Les 99 chapitres qui conduisaient le récit jusqu'à l'an 1589 ont disparu sans retour ou se sont fondus dans une compilation postérieure. On sait déjà, les traducteurs n'ayant pas manqué de nous en avertir, que les annales de Frois ne réservaient ni surprise ni révélation inattendue. Tout ce qu'elles relatent d'événements et de menus faits avait déjà été aussi bien et mieux raconté dans d'autres relations, et tout d'abord par Frois lui-même, dont les rapports et les lettres ont une valeur documentaire et un agrément fort supérieurs à ceux de sa chronique. Mais ce n'en est pas moins un avantage précieux que de posséder tous ces renseignements réunis, coordonnés et agencés en une suite chronologique par un contemporain et, dans une large mesure, par un témoin, qui les dominait parfaitement. L'avantage est double quand cet aperçu d'ensemble nous est présenté en une claire et commode édition, pourvue de bonnes tables, et qu'un interprète expérimenté accompagne le lecteur pour l'aider à franchir les pas difficiles, identifier les noms propres, expliquer les détails exotiques et rappeler les témoignages parallèles. A moins que l'on ne publie bientôt le texte portugais original de l'*Historia do Japão*, et même après qu'on l'aura publié, l'œuvre de ses traducteurs est assurée de garder un rang honorable parmi les sources de l'histoire religieuse et politique du Japon au XVIe siècle.

Du livre de Frois au parasol japonais qui fait l'objet de la note dont il nous reste à parler, la distance est moins longue qu'on ne le croirait à première vue. Sur ce très curieux objet d'art, le P. Schurhammer a reconnu, entre autres motifs ornementaux, la fameuse scène du cancre rapportant le crucifix de S. François Xavier. Elle y reparaît jusqu'à trois fois. Le P. S. en a pris texte pour rechercher toutes les attestations que l'on possède de cet épisode. On sait que certains érudits le tiennent pour une contrefaçon d'un thème emprunté à la mythologie japonaise. Des faits allégués par le P.S., il ressort, nous dit-il, que la légende bouddhique qu'on a citée comme source est de très basse époque et paraît elle-même imitée d'un récit chrétien. Le P. S. sait beaucoup mieux que nous ce qu'il en est, et nous ne pouvons que nous rendre à son autorité. Mais l'authenticité de l'anecdote se trouve-t-elle par là même mise hors de cause? Voici, sauf meilleur avis, les difficultés que nous y voyons. Tout ce que l'on a raconté du crabe miraculeux repose sur le seul et unique témoignage d'un vieillard illettré, nommé Fausto Rodriguez. C'était un ancien artilleur, natif de Viena do Alemtejo, en Portugal, qui avait habité Amboine, pendant ou après son temps de service. Chassé de l'île par la conquête hollandaise en 1605, ce Rodriguez s'en alla échouer, avec d'autres fugitifs, à Cebù dans les Philippines espagno-

les. C'est là que, sur la requête du P. François de Otaço, recteur du collège des jésuites, il fut interrogé juridiquement, une première fois le 3 novembre 1608 et derechef en 1613. Dans sa première déposition, qui fut reçue par le vicaire général de l'évêque défunt, Rodriguez déclara être âgé « d'environ » 74 ans. Le prodige dont il se disait témoin oculaire aurait eu lieu à l'île de Baranula, où Xavier s'était rendu, dans une petite embarcation, pendant son séjour à Amboine, soit donc durant les premiers mois de 1546. Il s'ensuit que le saint aurait pris pour compagnon, dans une expédition aventureuse jusqu'à la témérité, un enfant « d'environ » douze ans. Et à quel âge ce navigateur précoce avait-il quitté le Portugal ? Rodriguez ajoutait qu'il avait vécu cinq mois avec Xavier alors que le séjour du saint à Amboine ne dura pas trois mois entiers (WESSELS, *Missie in Amboina*, p. 13-14 ; cf. supra, p. 458). Enfin il est à retenir que Xavier ne mentionne nulle part son hardi et stérile voyage dans l'archipel voisin d'Amboine ; sans le crabe on n'aurait jamais rien entendu de ce périple, qui n'eut pas de résultat visible, et pour cause ! On pourrait encore glisser sur tout cela, si le reste, au moins, inspirait confiance. Mais le reste, sans regarder au côté littéraire de l'anecdote, c'est l'insuffisante moralité du témoin. Accordons que ce vieux *descobridor*, qui dès l'âge de douze ans, courait les mers de la Malaisie, n'avait pas nécessairement la conscience boucanée de ses pareils. Mais quelle espèce de discernement et de réflexion faut-il lui supposer ? Voilà un jeune garçon qui a vu de ses yeux dans une île sauvage, un prodige du pittoresque le plus ahurissant. Dès son retour, évidemment il va le publier partout, et à la moindre invitation, sa vie durant, il en recommencera le récit. Non ! il n'en souffle mot à quiconque, et ne le retrouve tout à coup au fond de sa mémoire que soixante ans après, en pays lointain, à l'abri de tout contrôle importun. S'il l'a raconté à Amboine, il a parlé à des sourds ; car sur les lieux mêmes, pendant plus d'un demi-siècle, personne, jamais, n'a fait état de cette histoire. Était-ce que la réputation du conteur, sa mine, sa buffleterie, quelque chose enfin nuisait à l'effet de son discours ? Toujours est-il que l'épisode du crabe était tout neuf et inédit quand, vers 1608, son unique témoin l'ébruita dans Cebù, et d'emblée trouva créance. A cette date, usé par l'âge, invalide peut-être et en tout cas, sans instruction ni profession utile, ruiné, déraciné, jeté comme une épave, lui Portugais en terre espagnole, Rodriguez vivait depuis trois ans de la charité étrangère. Comme ancien bombardier, il devait se connaître en artifices : lui faisons-nous une bien gratuite injure en nous demandant si peut-être il n'aurait pas imaginé celui-là pour attirer sur sa misère désespérée la bienveillance des confrères et compatriotes de Xavier, que l'on savait très avides en ce moment-là de recueillir des témoignages en vue de sa béatification prochaine ? La question se pose comme d'elle-même ; nous accueillerons volontiers toute réponse plausible. Mais, jusqu'à plus ample informé, Bartoli, qui paraît avoir flairé une odeur d'en-

cre trop fraîche dans le récit de l'expédition de Xavier à Baranula (cf. WESSELS, p. 15, note 2), ne peut, en bonne justice, être accusé d'avoir cédé à un caprice de scepticisme indigne de son excellent esprit. P. P.

196. — * Henry PERROY. *Deux martyrs de l'Eucharistie. Les bienheureux Jacques Salès et Guillaume Saultemouche, de la Compagnie de Jésus.* Lyon, E. Vitte, 1926, in-12, 191 pp., illustré.

Nous avons en somme peu de renseignements sur la vie de ces deux jésuites, massacrés par les Huguenots en 1593, et récemment béatifiés par S. S. Pie XI. Presque tous les témoignages et documents, soigneusement recueillis par le P. Jules Blanc (*Les Martyrs d'Aubenas*, Valence, 1906), se rapportent à leur fin tragique. En dépit de cette pénurie des sources, le P. Perroy a réussi à nous tracer du Père Jacques Salès et du Frère Guillaume Saultemouche des portraits vivants et sympathiques. On ne peut lire sans émotion l'histoire de ce jeune et brillant professeur de théologie, devenu l'apôtre infatigable des protestants du Vivarais et payant généreusement de sa vie son zèle à prêcher le dogme de la Présence réelle. La figure de son humble compagnon, plus modeste, plus effacée, n'est pas moins attachante. Le sort qui fut fait, au cours des âges, aux reliques des deux martyrs est brièvement rappelé dans l'appendice.

D'autres biographies, fondées également sur l'ouvrage capital du P. Blanc, ont paru en italien et en allemand. Nous en donnons les titres : Francesco M. D'ARIA S. I. *I beati Giacomo Salès e Guglielmo Saltamochio S. I., martiri dell' Eucaristia, uccisi dai Calvinisti ad Aubenas in Francia il 7 febbraio 1593.* Roma, Guerra e Mirri, 1926, in-8°, 173 pp., illustré ; Alfons KLEISER S. I. *Märtyrer der heiligen Eucharistie. Pater Jakob Salès und Bruder Wilhelm Sautemouche...* Freiburg (Schweiz), Kanisiusdruckerei, 1926, in-16, 64 pp., illustré (=*Kleine Lebensbilder*, 5). FR. HALKIN.

197. — * Antoine REDIER. *La vraie vie de saint Vincent de Paul.* Paris, Grasset, 1927, in-8°, 348 pp., portrait.

198. — * Paul RENAUDIN. *Saint Vincent de Paul.* Marseille, Éditions Publiroc, 1927, in-8°, 280 pp., portrait.

199. — * Henri LAVEDAN. *Monsieur Vincent, aumônier des galères.* Paris, Plon, 1928, in-8°, 318 pp. (= *Le roman des grandes existences*, 17).

Deux années à peine se sont écoulées depuis que s'acheva, par les soins de M. Coste, l'édition des œuvres de S. Vincent de Paul. Nous y avons applaudi avec joie (*Anal. Boll.*, XLIV, 459-61), non sans exprimer le souhait que l'heureux commentateur de tant de lettres et de documents publiât lui-même l'histoire vraie, désormais impatiemment attendue, du père des pauvres. Ce désir, que nous ne fûmes pas seul à formuler, sera rempli. Sous le titre *Saint Vincent de Paul à la cour*, la *Revue de Gascogne*, (t. XXIII, p. 61 suiv.) vient

de nous donner un long chapitre détaché de l'ouvrage qui se prépare. Mais M. Coste, en rassemblant les matériaux d'une Vie de S. Vincent, n'a pas entendu s'en réserver l'usage exclusif ; il les a livrés à tous les écrivains que l'admiration convierait un jour à prendre la plume en l'honneur du héros de la charité. Voici coup sur coup paraître trois esquisses biographiques. Leurs auteurs, MM. Lavedan, Redier et Renaudin, se ressemblent en ceci que leur verve — et ils l'ont tous trois fort vive — s'était le plus souvent exercée dans des récits d'un genre bien différent. On pouvait craindre qu'aux endroits difficiles de leur tâche d'hagiographes la libre fantaisie ne les inspirât plus que l'austère critique ; l'un des ouvrages que nous annonçons n'appartient-il pas à une collection qui a pour titre : « Le *roman* des grandes existences » ?

Ce n'est pas un roman, à coup sûr, qu'a prétendu composer M. Redier, dont voici l'exorde « ex abrupto » : « S. Vincent de Paul est né en 1581, cinq ans plus tard que n'ont dit la plupart de ses biographes. L'erreur est assez grave, et c'est en tout cas se tromper un peu vite que de le faire au premier mot qu'on écrit sur un homme » (p. 5). M. Redier s'est donc mis résolument à l'école de M. Coste (cf. *Anal. Boll.*, XLI, 231-34). Soucieux d'écarter de son livre tous les apports suspects de la légende, il déclare : « J'ai conscience de la responsabilité que j'assume en tentant d'écrire une histoire vraie » (p. 8). Ce goût de la franchise n'a bandonne pas un instant M. Redier ; son récit, rapide et animé, tourne souvent à la polémique. M. Lavedan, lui, ne perd jamais le sourire, le sourire du poète chez qui l'imagination parle toujours plus haut que le doute. S'il recommande la lecture des « très beaux et savants ouvrages du R. P. Coste », il n'est nullement embarrassé par une « question d'état-civil » (p. 313) et retient, sans en disserter, la date de naissance traditionnelle. On trouvera chez lui de chaudes peintures, des parallèles saisissants, d'émouvantes conjectures du cœur. Il a surtout désiré, tout en « ranimant l'histoire », rendre à S. Vincent un pieux et ardent hommage. Puisse son livre réchauffer beaucoup d'âmes ! Mais nul, croyons-nous, ne jugera expédient de le rouvrir, pour s'y éclairer, lorsqu'il voudra corriger les erreurs du vieil Abelly. Quant au petit ouvrage de M. Renaudin, il tient entre les deux premiers une sorte de *via media*. Comme M. Redier, l'auteur estime tranchés définitivement par M. Coste tels problèmes de chronologie ; par contre, il retrace fidèlement la captivité de S. Vincent chez les Barbaresques, et fait même suivre son récit de cette remarque : « Ceci n'est pas un épisode de roman » (p. 20). M. Redier, de son côté, a réimprimé, il est vrai, la lettre à M. de Comet sur la fameuse aventure des années 1605-1606, mais ce n'est pas dans le seul dessein de nous édifier : « Le moins qu'on puisse en dire, écrit-il, c'est que le faux s'y mêle évidemment au vrai » (p. 24). Il en va de même de la mission confidentielle de 1608 auprès de Henri IV. M. Redier la rejette ; M. Renaudin s'en tient à la tradition, tout en exprimant, en note, un léger doute. M. Coste saura-t-il nous dire enfin sur tout ceci le dernier mot ? Reconnaissons

à M. Renaudin le grand mérite d'avoir fort bien dégagé les leçons de cette vie si simple à la fois et si prodigieuse. Son style est plus serein que celui de M. Redier, d'un lyrisme moins coloré que celui de M. Lavedan ; il s'éclaire d'autant mieux du « bon sourire grave » de S. Vincent. M. Coens.

200. — * Ciro Ortolani da Pesaro, O. F. M. *S. Leonardo da Porto Maurizio e la diocesi di Jesi*. Tolentino, F. Filelfo, 1927, in-8°, xv-78 pp.

S. Léonard de Port-Maurice prêcha la mission à Iesi en 1734. Les autographes des lettres qu'il écrivit à cette occasion à l'évêque Antoine Fonseca ont été religieusement conservés, authentiqués par acte notarié, en 1791, quand le secrétaire de l'évêque défunt en fit présent aux Frères Mineurs Observants de Monte Novo. Ce sont d'utiles documents pour l'histoire religieuse du diocèse non moins que pour la biographie du saint missionnaire. Le P. Ciro Ortolani les publie soigneusement, en y joignant trois autres lettres du même apôtre relatives à Iesi. L'introduction et l'annotation sont sobres, trop sobres même. Les autographes reposent-ils encore actuellement au couvent de Monte Novo ? Sans doute, puisque l'éditeur ne dit pas le contraire. Étaient-ils restés jusqu'ici inédits ? Nous le supposons, puisque la lettre 17e, adressée au Magistrat de Iesi, est la seule dont on nous apprenne à quel endroit elle a été jadis publiée. Les notes qui suivent chaque pièce vont surtout à souligner les beaux sentiments et les traits de vertu du saint. Les indications historiques et géographiques sont réduites au plus strict minimum. Aussi sera-t-on bien aise de trouver un complément et quelques rectifications dans le compte rendu développé et d'ailleurs très sympathique que le P. Innocenti a fait de cette publication dans les *Studi Francescani*, 1928, p. 101-105. R. L.

201. — * Clemente da Terzorio. *Le Missioni dei Minori Cappuccini*. Sunto storico. Vol. VII. *Turchia Asiatica*. Roma, Manuzio, 1925, in-8°, viii-434 pp., illustrations.

On sait que le P. Clemente da Terzorio O. M. Cap., ancien missionnaire à Montevideo, puis secrétaire de son Ordre et définiteur général, a entrepris, il y a nombre d'années déjà, une vaste histoire des missions des Capucins, destinée à remplacer la *Storia delle Missioni dei Cappuccini* (3 vol., Parigi, 1867, 1872, 1873) du P. Rocco da Cesinale. Les missions sont classées par continents et chacune d'elles traitée séparément. L'historique va des origines jusqu'à nos jours. Les deux premiers volumes ont été consacrés à l'Europe : le tome I (1913) comprend la Rhétie, les vallées de Mesocco et de Calanca (Suisse, canton des Grisons), Sofia et Philippopoli ; le tome II (1914) est réservé à Constantinople. Les volumes suivants traitent des missions de la Turquie d'Asie : t. III (1917), Smyrne ; t. IV (1918), archipel grec ; t. V (1919), Syrie et Palestine ; t. VI (1920), Perse et Mésopotamie. Le tome VII, paru en 1925, embrasse les missions de

Géorgie, de Russie et de Trébizonde. Cette fois l'auteur donne, en tête du volume, la liste de ses sources. Il puise abondamment, comme toujours, dans les différents dépôts d'archives de son Ordre et surtout dans le fonds de la Propagande. C'est d'ailleurs là ce qui fait le principal mérite du travail. Il est à regretter que les autres sources ne soient pas d'égale valeur et que les quelques références, au bas des pages, ne permettent pas de discerner suffisamment la qualité des données mises en œuvre. Certaines n'inspirent guère confiance. L'exposé pourrait être plus serré et plus précis. La narration s'ouvre par un aperçu, presque insignifiant, sur l'histoire religieuse de la Géorgie jusqu'à l'arrivée des Capucins (p. 1-17). Avant eux, le pays avait vu venir, comme missionnaires, les Dominicains, au XIIIe siècle, les Franciscains, au siècle suivant, et les Théatins, en 1628. Manquant de personnel, ceux-ci demandèrent bientôt à être remplacés, et, en 1661, la Propagande confia la Géorgie aux Capucins, qui fixèrent leur première résidence à Tiflis, deux ans plus tard. L'histoire qui commence alors est, peut-on dire, celle de toutes les missions de l'Orient chrétien, où alternent plus qu'ailleurs espoirs et déconvenues, rapprochements et ruptures, succès et revers, et où presque tout finit par tomber en ruines. Ce fut surtout de la part de la colonie arménienne schismatique que les missionnaires et leurs fidèles eurent à souffrir de cruelles vexations. Mais le coup de grâce fut porté par le gouvernement russe, après l'annexion de 1800. Au nombre des événements heureux qui émergent dans cette histoire est la conversion au catholicisme du roi Georges II, en 1686 (p. 88-96), suivie bientôt de beaucoup d'autres. Les plus remarquées furent celles de princes appartenant à l'illustre famille des Orbélian, à commencer par Barzin, dont l'exemple fut particulièrement influent (p. 104-119), et par Soulkhan, qui, devenu le moine basilien Saba, rendit à la cause de l'Union les plus grands services (p. 236-49). Parmi les missionnaires capucins qui ont excellé dans la connaissance de la langue géorgienne, un des pionniers de la seconde moitié du XVIIe siècle, le P. Bernard de Naples († 1707) occupe une place d'honneur (p. 59-60). Il traduisit notamment la Vulgate, l'*Introduction à la Vie dévote* et le catéchisme de Bellarmin, qu'il fit imprimer à Rome, en 1681, après son retour en Italie ; il composa lui-même des ouvrages divers. La mission de Russie (p. 122-204) et celle de Trébizonde (p. 348-406) doivent toutes deux leur origine aux apôtres de la Géorgie. La première fut fondée par le P. Patrice de Milan, au début du XVIIIe siècle, sous Pierre le Grand ; l'autre par les Capucins expulsés de Géorgie, en 1845. C'est la seule des trois qui ait survécu tant bien que mal jusqu'à l'heure présente. J. SIMON.

202. — * Winfried HÜMPFNER. *Tagebuch des Dr. med. Franz Wilh. Wesener über die Augustinerin Anna Katharina Emmerick.* Würzburg, St.-Rita-Verlag, 1926, in-8°, LXXIV-591 pp., portrait.

S'il nous est arrivé d'entretenir nos lecteurs de certaines publications concernant Anne Catherine Emmerick (*Anal. Boll.*, XLII,

245), ce n'est pas que nous ayons l'intention de nous laisser entraîner dans les discussions qui, périodiquement, s'engagent autour des phénomènes de stigmatisation anciens, modernes ou même contemporains. C'est la question littéraire, souvent malaisée à résoudre en matière d'hagiographie, qui avait attiré notre attention sur les influences étrangères dont l'action est visible dans les célèbres révélations de la voyante de Dülmen. Il s'agissait avant tout d'une méthode à recommander dans d'autres cas analogues. Hélas, elle n'est pas toujours applicable, les moyens de contrôle faisant trop souvent défaut. Ici ils abondent. On a compris que, parmi les témoignages importants, il fallait donner la première place au journal du médecin Wesener qui, depuis le 23 mars 1813 jusqu'au 3 novembre 1819, a mis par écrit, pour ainsi dire jour par jour, le résultat de ses observations. Ce journal vient d'être publié intégralement, avec beaucoup de soin, par le P. W. Hümpfner, qui l'a enrichi de notes et le fait précéder d'une introduction où la personnalité du Dr Wesener et ses mérites scientifiques sont mis en lumière. Le texte du journal est suivi d'un récit de l'enquête officielle ordonnée par le gouvernement prussien et qui eut lieu du 7 au 29 août 1819. Le Dr Wesener l'a recueilli de la bouche d'Anne-Catherine, et il indique très consciencieusement la manière dont il a procédé, et la part qui lui revient dans la rédaction. Nous lui devons aussi une courte biographie de la stigmatisée (p. 369-394). Une série de 86 documents, empruntés généralement à la correspondance de Wesener, termine le volume. Il n'est sans doute pas trop tard pour signaler un utile travail du P. Hümpfner, paru dans la revue *Theologie und Glaube*, 1924, p. 455-82, sous le titre : *Uebersicht über die Literatur über Anna Katharina Emmerick*. Cette énorme « littérature » et la documentation exceptionnellement abondante que nous possédons sur la vie d'une personne morte il y a peu un plus de cent ans à peine ne suffisent pas à éclaircir le mystère d'une existence extraordinaire, mais nullement isolée dans les annales de l'hagiographie. Cela donne à réfléchir. Quelle circonspection n'exige pas l'examen de faits analogues, dont plusieurs siècles nous séparent, et qui sont relatés par des témoins dont nous connaissons à peine un peu plus que le nom ?

H. D.

203. — * J. Angot des Rotours. *La bienheureuse Thérèse de l'Enfant Jésus (1873-1897)*, 7e édit. Paris, Lecoffre, 1925, in-8°, 175 pp. (= *Les Saints*).

204. — * Gaëtan Bernoville. *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus*. Paris, Grasset, 1926, in-8°, 245 pp.

205. — * Ubald d'Alençon. *Sainte Térèse de l'Enfant Jésus comme je la connais*. Barcelona-Sarria, Couvent des PP. Capucins, 1926, in-8°, 15 pp., portrait. Extr. d'*Estudis Franciscans*, t. XXX.

206. — * P. de Puniet O. S. B., M.-V. Bernadot O. P., Jérôme de la Mère de Dieu O. C. D., E.-M. Lajeunie O. P. *Saint Teresa of the Child Jesus*. Translated from the French by a Dominican of

Headington. London, Burns, Oates and Washbourne, 1925, in-8°, IX-147 pp.

207. — * Mgr LAVEILLE. *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus (1873-1897)*. D'après les documents officiels du Carmel de Lisieux. Lisieux, Office central de Ste Thérèse, 1925, in-8°, XVI-440 pp., portrait.

Nous aurions aimé à recommander quelques-unes des nombreuses études biographiques parues en ces dernières années sur Ste Thérèse de l'Enfant Jésus, et notamment à louer, comme nous n'avons pu le faire lors de sa première édition, la Vie donnée à la collection *Les Saints* par le baron J. Angot des Rotours. Ce qui nous avait charmé dans cette esquisse, c'est un accent de piété grave et sérieuse, joint à une parfaite mesure de ton et de langage. On ne peut laisser parler avec plus de tact et de respect l'admiration émue d'un chrétien qui voit sur les autels une jeune fille entrée dans la vie après lui peut-être et à un rang moins favorisé. N'ayant trouvé dans cette âme d'élite ni tache ni ombre à dissimuler, M. A. des R. n'a ressenti aucune difficulté à être sincère, et il a surmonté avec un rare bonheur celle de retracer une image infiniment gracieuse et délicate sans la noyer en des nuances trop éthérées ni l'affadir par aucune pointe de mignardise. Discrètement aussi, et avec une retenue dont les bornes n'ont pas toujours été aussi bien observées, il a laissé entrevoir quels prodiges d'obéissance et de force patiente avaient hâté la sanctification de cette jeune âme, et pourquoi le temps d'épreuves qui a suffi à l'élever si haut avait pu être si court. Mais faire ressortir ces mérites, que le charmant volume de M. A. des R. n'est du reste pas seul à posséder, ce serait opposer celui-ci et ses pareils à tel et à tel portrait qui brillent assurément beaucoup moins par le naturel, par la droiture spontanée, sans apprêt ni réticence, et surtout par la belle simplicité que la sainte aimait tant. Des incidents, dont nous n'avons à retenir que la conclusion pratique, nous ont avertis que cette seule comparaison pourrait être taxée d'empiètement. Plus d'une fois déjà il a été rappelé en termes assez clairs que la mémoire de la jeune sainte de Lisieux a ses gardiens et ses promoteurs attitrés, et que leur compétence est exclusive. Dignes de tout respect comme témoins, ils entendent aussi être seuls juges et se réservent de mettre une sorte de visa, non seulement sur tous les souvenirs concernant sainte Thérèse et son entourage, mais sur toutes les manifestations de son culte. Il ne nous appartient pas d'élever une contestation sur ce droit exceptionnel de contrôle, qui, cela va sans dire, ne prétend pas se substituer à l'autorité de l'Église. Nous exprimerons seulement le vœu que, le jour où ces considérations d'opportunité cesseront leur effet, on ne prétextera pas que les réclamations de la vérité historique sont prescrites par un trop long silence. P. P.

208. — * Pino BENATI. *Santa Cecilia nella leggenda e nell'arte.* Milano-Roma, Alfieri, in-4°, 114 pp., nombreuses gravures.

Cet ouvrage, qui est d'un artiste plutôt que d'un érudit, est le plus

important que nous ayons sur l'iconographie de Ste Cécile. Sa valeur consiste principalement dans le choix et le classement des œuvres d'art (peintures, sculptures, édifices), reproduites en un grand nombre de belles planches. On y remarquera deux séries importantes, mais peu connues du public : les dix fresques de l'église Sainte-Cécile de Bologne et celles de Lorenzo di Bicci dans l'église du Carmine de Florence. M. Benati dans son texte, n'a pas voulu empiéter sur le domaine des historiens et des critiques, et s'en est tenu sagement à la légende, qui est la source unique de l'inspiration des artistes. Nous ne lui reprocherons donc nullement d'être presque exclusivement tributaire de Bosio, et dans la partie qui relève surtout de l'histoire de l'art, nous ne lui chercherons pas querelle pour quelques distractions dont l'imprimeur sans doute porte en partie la responsabilité (cathédrale d'*Aubry*, pour Alby ; *Clamer* pour Chaucer). Un travail trop peu connu du P. A. De Santi sur Ste Cécile (*Civiltà cattolica*, 19 nov. 1921) aurait pu être d'un grand secours à l'auteur et lui eût épargné de reconnaître, après beaucoup d'autres d'ailleurs, Ste Cécile dans l'ange musicien du panneau de Van Eyck. A propos de cette peinture, l'auteur fait la remarque qu'elle est à sa manière un document pour l'histoire des instruments de musique. Je ne dis pas non. Mais avec les peintres, il est bon d'y regarder d'un peu près. L'incomparable Ste Cécile de Raphaël tient en main un petit orgue où les tuyaux de basse sont placés à droite du clavier, les notes aiguës à gauche. L'observation est du P. De Santi. De l'ensemble des représentations réunies par M. B. ressort déjà cette conclusion, qu'un complément de recherches rendrait évidente, c'est que le type de Ste Cécile musicienne est relativement récent, et que c'est aux peintres que les musiciens doivent leur patronne. H. D.

209. — **Archiv für elsässische Kirchengeschichte*, herausgegeben von Joseph Brauner. Zweiter Jahrgang, Strassburg, 1927, in-4°, VII-448 pp., nombreuses illustrations.

Les membres de la nouvelle société d'histoire ecclésiastique de Strasbourg tiennent largement leurs promesses. Dans le tome II de leur *Archiv* annuel (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 431-33), ils continuent à exploiter avec un rare souci de science et de méthode les trésors cachés de l'Alsace religieuse. La couleur nettement locale des mémoires, parfois fort étendus, qu'ils publient, assure à leur recueil un réel intérêt documentaire ; pour notre part, nous avons été agréablement surpris, en parcourant le nouveau volume, d'y lire tant et de si substantielles contributions hagiographiques.

Voici d'abord, signées par M. Lucien Pfleger, près d'une centaine de pages sur l'histoire des fêtes mariales dans le diocèse de Strasbourg. Elles sont denses, bien informées, d'une illustration originale empruntée à d'antiques livres d'église ; à l'avance elles forment un chapitre, et non le plus commode à écrire, de l'« Alsatia mariana » que l'on souhaite, avec l'auteur, voir paraître quelque jour. M. P.

traite, en des sections distinctes, des quatre fêtes les plus anciennes : Purification, Annonciation, Assomption, Nativité de la Vierge ; viennent ensuite les solennités nombreuses instituées tant au cours du moyen âge que des temps plus récents. Incidemment, à propos de la fête mariale du 15 août, l'auteur consacre quelques pages fort curieuses (23-27) à « la Saint-Napoléon », en Alsace, spécialement aux lettres pastorales de l'évêque de Strasbourg Saurine sur cette épineuse affaire ; ces lignes sont à rapprocher du récent article du P. Delehaye : *La légende de Saint Napoléon,* dans les *Mélanges d'histoire offerts à Henri Pirenne* (t. I. p. 81-88).

Le second travail, encore plus copieux (p. 89-198) et le plus important pour nos études, a pour objet : *Die Legende und Verehrung der hl. Attala, der ersten Aebtissin von St. Stephan in Strassburg.* Son auteur, M. Médard Barth, répond tout d'abord à une double question préliminaire : exista-t-il une sainte alsacienne du nom d'Attala ; si oui, celle-ci fut-elle la fille du duc Adalbert qui fonda, au début du VIIIe siècle, l'abbaye de Saint-Étienne à Strasbourg ? Des recherches conduites avec prudence lui ont permis de donner une solution affirmative à ces deux problèmes. La démonstration, dont les éléments sont d'ordre historique et qui fait abstraction, comme il est sage, des données littéraires, assez tardives, de la *Vita,* se trouve résumée p. 102. Il est certain qu'au Xe siècle Strasbourg honorait une sainte du nom d'Attala et que des rapports étroits unissaient celle-ci avec Saint-Étienne. Des motifs plausibles conduisent à chercher ces rapports au temps où le duc Adalbert fonda Saint-Étienne. Ce monastère abrita dans la suite le tombeau du père et de la fille. Le chapitre 19 de la biographie de Ste Odile, tante d'Attala, recevrait donc ici une intéressante confirmation ; on s'expliquerait aussi plus aisément et le culte de Ste Odile à Saint-Étienne et celui de Ste Attala à Hohenburg. M. B. s'occupe ensuite de la légende (cf. *BHL.* 740-41), dont le texte original, fort long, est publié ici (p. 110-59) pour la première fois d'après le manuscrit 348 (fol. 18-43^v^) de l'Université de Munster, originaire de Böddeken (décrit dans *Anal. Boll.,* XXVII, 268). Le biographe, qui dans son prologue adressé aux religieuses de Saint-Étienne, se désigne par les mots : *C. diaconus humilis,* ne peut être identifié selon M. B. qu'avec un certain Conrad Mendewin, qui fut chanoine à Strasbourg. Celui-ci dut écrire, jeune encore, la Vie de Ste Attala, sans doute entre les années 1270-1280. Il n'a pas travaillé d'après une légende plus ancienne, mais a utilisé, outre la Vie de Ste Odile, quelques diplômes et les traditions qui entouraient le tombeau de son héroïne. Son but a été surtout d'édifier ses lectrices ; M. B. décèle aussi çà et là (pp. 110, 120) des vues moins désintéressées.

Au texte de la *Vita Attalae* se joint immédiatement, sans rubrique nouvelle, dans le manuscrit de Munster (f. 43^v^-46^v^) une autre Vie, celle d'une sainte Ymma. Sous le titre : *Die Legende der hl. Ymma* (p. 199-206), M. B. nous explique en peu de lignes ce qu'il faut penser de ce singulier document, dû lui aussi à la plume de

Conrad Mendewin. Le culte de Ste Ymma, épouse d'un certain Luitold, ne sortit pas de l'enceinte du couvent de Saint-Étienne, où elle avait été inhumée après d'invraisemblables péripéties. Aucun livre liturgique de Strasbourg ne contient son nom.

Nous signalerons encore parmi les études réunies dans le présent volume un court mais important travail de M. Nicolas Paulus : *Der Strassburger Kartäuser Ludolf von Sachsen* (p. 207-222), la suite des commentaires esthétiques de M. Franz Stoehr sous le titre : *Die Dormitio Mariae am Südtransept des Strassburger Münsters* (p. 367-434), et enfin quelques notes de M. Pfleger sur le culte de S. Adelphus, évêque de Metz, en divers lieux d'Alsace (p. 443-44).

M. Coens.

L'interruption de presque six ans subie par la publication des *Analecta Bollandiana* (1914-1920) a chargé notre Bulletin d'un arriéré que malgré tous nos efforts nous n'avons pas réussi à liquider. L'encombrement qui en résulte s'est aggravé par une conséquence de l'heureux essor que les études hagiographiques ont pris en ces dernières années. Pour éviter que le compte rendu des ouvrages adressés à la rédaction ne soit exposé à des retards, il nous a paru préférable d'annoncer aussitôt après leur réception ceux qui n'abordent pas de questions sujettes à controverse ou dont la valeur peut être caractérisée en peu de mots.

*J. Baudot, *Le Martyrologe romain* (Paris, Tralin, 1925, 534 pp.). Dom Henri Quentin a dit à nos lecteurs, avec tout le poids qui s'attache à son autorité, ce qu'il fallait penser de l'édition du Martyrologe romain de 1922 (*Anal. Boll.*, t. XLII, p. 387-406). Un article du P. Thurston a depuis souligné la portée des remarques de Dom Quentin (*Studies*, t. XIV, 1925, p. 389-402). Dom Baudot n'ignore pas ces critiques, et dans la table des divergences principales entre la *typica* et la *prima post typicam* (insérée après le corps du volume, p. 437-52), aussi bien que dans sa préface, il est loin de se montrer partisan des nouveautés introduites. Son ambition s'est bornée à rendre service aux communautés qui ont coutume d'entendre lire le Martyrologe en français.

Le **Martyrologium sacri ordinis Fratrum Praedicatorum R. P. Fr. Ludovici Theissling... iussu editum* (Romae, Typ. Vaticanis, 1925, xxiii-522 pp.) reproduit le texte romain de 1922 en y incorporant le propre de l'Ordre. Quelques index ont été remplacés par celui des bienheureux dominicains et par la liste des fêtes propres.

La collection **Fiori di Letteratura ascetica e mistica* (Firenze, G. Giannini) se compose de vingt petits volumes imprimés avec goût et précédés d'un frontispice et d'une introduction. Les numéros suivants sont en partie des traductions nouvelles, en partie des *testi di lingua*. G. Battelli, *La Passione di S. Agnese*, version italienne inédite de *BHL.* 156. Les *Visioni* de Ste Hildegarde, quatre extraits du *Scivias*, rendus en italien par M. Levasti. G. Battelli, *La Leg-*

genda di S. Sebastiano, un *volgarizzamento* du XIVe siècle (version de *BHL.* 7543). Tommaso da Celano, *La Leggenda di S. Chiara d'Assisi*, un texte composite préparé par G. Battelli d'après deux manuscrits légèrement différents. Santa Caterina da Bologna, *Le Arme Spirituali*, reproduction de l'incunable imprimé à Bologne par Azzoguidi ; elle est précédée des *Laude* qui se lisent dans le même volume et du fragment de *canzona* de Savonarole. S. Lorenzo Giustiniani, *Pagine mistiche*, traduites par G. Battelli. Girolamo Savonarola, *Trattato dell' Amore di Gesù*, la conclusion seulement. Santa Caterina da Genova, *Dialogo del Divino Amore*, extrait de l'édition de 1887. Santa Maria Maddalena de' Pazzi, *Estasi e Lettere*, extrait de l'édition de 1895 des œuvres de la sainte.

La collection **L'Art et les Saints* (Paris, Laurens) continue à faire paraître ses intéressants petits volumes ; une brève biographie s'accompagne de reproductions choisies et de quelques notes sur les caractéristiques et les patronages du saint. Nous avons reçu les plaquettes suivantes : *Sainte Élisabeth*, par Ch. Florisoone ; *Saint Vincent de Paul*, par L. de Lanzac de Laborie ; *Saint Benoît*, par H. de Kerlorian ; *Sainte Barbe*, par le Comte de Lapparent ; *Saint Matthieu*, *Saint Marc*, *Saint Luc* et *Saint Jean*, les quatre volumes par H. Martin.

*Mgr Dubois, *Saint Joseph* (Paris, Gabalda, 1927, 224 pp. = *Les Saints*). Bref exposé de la vie, du culte, de l'iconographie du saint patriarche, avec un court aperçu de l'histoire de la dévotion.

Au tome II des *Symbolae grammaticae in honorem Io. Rozwadowski* (Cracoviae, 1927), M. Jean Sajdak réédite (p. 153-77) le court lexique anonyme des discours de S. Grégoire de Nazianze que Cramer avait publié, d'après l'unique ms. Baroccianus gr. 50, dans ses *Anecdota graeca* (t. II, 1835, p. 475-87). Bon nombre de leçons fautives de la première édition ont été corrigées. De plus, l'annotation fournit de précieuses références aux endroits où « le Théologien » a fait usage des termes expliqués, ainsi qu'aux passages parallèles des autres lexiques et scholiastes.

Dans la collection *Eclogae Graeco-latinae*, à l'usage des écoles, M. A. Tewes publie, sous le titre *Eugippius. *Vita Sancti Severini in Auswahl* (Leipzig, Teubner, 1928), quelques chapitres du texte *BHL.* 7655-57, d'après l'édition de Mommsen.

M. J. Balogh nous envoie une série d'essais récemment sortis de sa plume sur différents points qui touchent de plus ou moins loin à nos études. **Vasa lecta et pretiosa* (Budapest, Franklin-Társulat Nyomdâja, 1918, 59 pp.) est une esquisse sur les Confessions de S. Augustin, au point de vue de l'histoire du style. **Szent Gellért és a Symphonia Ungarorum* (Budapest, 1926, 16 pp.) s'attache à percer le sens des paroles « Audis symphoniam Ungarorum, qualiter sonat ? » dans la Vita maior de S. Gérard de Csanád (*BHL.* 3424). **Voces Paginarum* (Leipzig, Dieterich, 1927, 66 pp.) forme une contribution à l'étude de la lecture et de l'écriture accompagnées de prononciation à haute voix, depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes. Enfin

dans son article **Tänze in Kirchen und auf Kirchhöfen* (1928, 15 pp.), il étudie la coutume, païenne d'origine, de danses accompagnant des cérémonies funèbres pour le repos de l'âme des trépassés.

C'est sans doute au cours des lectures variées nécessaires à ses récents travaux patristiques, que l'excellente idée est venue à M. Zellinger de réunir les passages concernant l'usage des bains aux premiers siècles de l'Église. Complété et ordonné par la suite, le résultat de ses trouvailles se présente en un intéressant petit volume, **Bad und Bäder in der altchristlichen Kirche* (München, Hueber, 1928, VII-136 pp.). Les Vies de saints ont été mises à profit dans cette enquête, que nous souhaiterions voir continuer pour le moyen âge, dans une monographie qui ne viserait, comme celle-ci, qu'à être exacte et non, comme telle autre, à plaider le pour ou le contre sur la propreté de nos ancêtres. Sur le chapitre des immersions ascétiques dans les anciennes chrétientés celtiques, M. Z. n'a pas recouru aux ouvrages de Dom L. Gougaud, plus récents que l'article qu'il cite de Dom Henri Dumaine (cf. supra, p. 206).

* C. Butler, *S. Benedicti Regula monasteriorum* (Friburgi, Herder, 1927, XXIV-223 pp.). Le texte de la règle bénédictine publié par Dom Butler est bien connu de nos lecteurs. Cette nouvelle édition, sous un titre légèrement différent, n'est pas une simple réimpression. On a mis à profit notamment les critiques de Dom Morin et de Dom Linderbauer. Les changements apportés çà et là au texte semblent pour la plupart le rapprocher encore du fameux codex de Saint-Gall, originairement à Reichenau. Enfin Dom B. a une bonne nouvelle à donner : l'édition critique de M. H. Plenkers, si longtemps attendue, est sur le point de voir le jour.

Le * *San Benedetto* de N. Grimaldi (Torino, Soc. Editr. Internazionale, 1926, 194 pp.) est une œuvre d'édification destinée à la jeunesse. L'auteur n'a pas su se garder partout d'inadvertances de détail qui déparent un volume agréablement présenté.

Deux études de M. L. L. Hammerich sur le Purgatoire de S. Patrice se complètent mutuellement : * *Eine Pilgerfahrt des XIV. Jahrh. nach dem Fegefeuer des hl. Patrizius* (Extr. de *Zeitschrift f. deutsche Phil.*, 1928, p. 25-40) et * *Der junge ungarische Ritter im Fegefeuer* (dans *Ungarische Jahrbücher*, 1927, p. 313-30). Il y examine dans le plus grand détail le contenu historique du récit du pèlerinage fait par le jeune hongrois Georges « Crissaphan » (*BHL.* 6512 m). C'est une introduction précieuse à l'édition critique de ce texte, qu'annonce M. H.

Le volume que M. Parkinson consacre à la ville de Downpatrick (* *The City of Downe*, Belfast, W. Erskine Mayne, 1928) a peut-être son utilité pour la période moderne. Mais les chapitres consacrés à l'antiquité et aux rapports de S. Patrice avec la cité sont presque entièrement dépourvus d'exactitude et de critique.

* J. Fuhrmann, *Irish Medieval Monasteries on the Continent.* (Washington, The Catholic University of America, 1927). Ce travail, qui est la thèse de doctorat de Dom Fuhrmann, se limite aux mo-

nastères fondés sur le continent européen pour des Irlandais, entre 600 et 1500. On y trouve réunis les renseignements dispersés dans des études anciennes parfois, mais non sans valeur. Les tendances de l'auteur nous ont semblé, sur certains points, plus traditionnelles que critiques.

* B. C. Boulter. *The Pilgrim Shrines of England* (London, Allan, 1928, VIII-264 pp.). M. Boulter, dont le talent de dessinateur est égal à son talent d'écrivain, a été bien inspiré de les consacrer l'un et l'autre aux anciens lieux de pèlerinage de l'Angleterre : Glastonbury, St. Albans, Iona, St. Davids, York, Lindisfarne, Whitby, Durham, Croyland, Beverley, Oxford, Bury St. Edmunds, Canterbury, Sempringham, pour ne citer que ces noms. Sauf quelques fantaisies, la documentation de ces petites notices est soignée, et le tout forme un beau volume, avec des croquis parfois très évocateurs dans la simplicité de leurs traits, et une carte, de style antique, des pèlerinages anglais, dans les feuilles de garde de la reliure.

* Gregor Müller, *Vom Cistercienser Orden* (Bregenz, 1927, 261 pp.). Ces extraits de la *Cistercienser-Chronik*, que le P. Müller a fondée et qu'il dirige depuis quarante ans, constituent une véritable histoire de l'ordre cistercien. *J. M. Canivez, *Auctarium D. Caroli De Visch ad Bibliothecam Scriptorum S. O. Cisterciensis* (Brigantii, 1927, 79 pp.), d'après le manuscrit autographe du prieur des Dunes, daté de 1665 et conservé au Grand Séminaire de Bruges. Également extrait de la *Cistercienser-Chronik*. Les travaux du P. Müller et de l'école qu'il a su former méritaient d'être commémorés par les mélanges que lui ont offerts ses confrères de Mehrerau : * *Festgabe zum diamantenen Priesterjubiläum des Hochw. Herrn P. Gregor Müller O. Cist.* Dans cet ensemble d'articles, notons les essais de Dom A. Friedrich, sur quelques coutumes importantes pour l'histoire de l'Ordre ; de Dom O. Baumann sur les chapitres généraux de Cîteaux ; de Dom B. Griesser sur le scriptorium et la bibliothèque de Heilsbronn au temps de l'abbé Henri de Hirschlach (1282-1317).

* G. Wellstein, *Die Zisterzienserabtei Marienstatt im Wester-, wald* (Marienstatt, Abtei, s. a., 103 pp.), abondamment illustré. Id., *Hermann, erster Abt von Marienstatt im Westerwald* (Hachenburg, Ebner, 1927, 68 pp.). Cet abbé est parfois honoré du titre de bienheureux ; son activité a laissé sa marque dans les trois monastères qu'il gouverna : Stromberg-Heisterbach, Himmerod et Marienstatt.

* K. Otten, *Die heilige Freundschaft* des sel. Abtes Aelred von Rieval (München, Theatiner-Verlag, 1927, 124 pp.). Traduction soignée, accompagnée de quelques notes discrètes et précédée d'une brève introduction historique et ascétique.

* T. F. Bumpus, *The Cathedrals and Churches of Belgium* (London, Laurie, 1928, XVI-301 pp.). Nouvelle édition, richement lilustrée, d'un volume qui rentre dans une série d'ouvrages sur les cathédrales et les grandes églises de l'Angleterre et du continent

européen. Elle a été mise au courant, surtout, hélas ! par la liste des monuments détruits au cours de la grande guerre.

L'importante publication de Mgr A. CAPONE sur la cathédrale de Salerne, qui se glorifie de posséder le corps de l'apôtre S. Matthieu, les reliques des martyrs Fortunat, Gaius et Anthes, et le tombeau du pape S. Grégoire VII, a bien le droit d'être mentionnée dans ce Bulletin (**Il duomo di Salerno*, I : parte storica. 1927, 400 pp.). Le premier volume contient l'histoire de l'édifice depuis sa fondation par Robert Guiscard (1080) jusqu'à nos jours. On aurait tort d'y chercher une étude critique sur les deux Inventions de S. Matthieu ; mais on y peut glaner des renseignements utiles, par exemple sur la reconnaissance et la mutilation du corps de S. Grégoire VII. Le second volume renfermera la description du Duomo et de sa fameuse crypte.

Au lendemain des Vêpres siciliennes (1282), les Messinois élevèrent un sanctuaire en l'honneur de la *Dama bianca*, à l'intervention miraculeuse de laquelle ils attribuaient leur victoire. Le chapelain de Montalto, Mgr Francesco BRUNO a entrepris de retracer, d'après les traditions locales et quelques pièces d'archives, l'histoire un peu merveilleuse peut-être de l'église et du monastère voisin (**Il santuario di Montalto in Messina*, 1927, xv-336 pp.) Nous aurons, espérons-le, l'occasion de reparler plus en détail de cet ouvrage, qui doit comprendre trois volumes, dont le dernier sera un recueil de documents. Le premier sert surtout un but d'édification.

* *Notre-Dame de Saint-Remy. Son histoire et son culte* (Liége, 1925, 63 pp.), par M. l'Abbé L. HENDRIX, offre des détails sur la Pietà vénérée d'abord en l'église Saint-Remy, et maintenant en celle de Saint-Jacques à Liége. On y trouve une courte notice sur l'ancienne église Saint-Remy et des pièces justificatives : miracles, litanies, chansons.

* A. G. LITTLE and R. C. EASTERLING, *The Franciscans and Dominicans of Exeter* (Exeter, A.Wheaton, 1927, 92 pp.). La publication de monographies préparatoires à un ouvrage de longue haleine sur l'histoire d'Exeter est connue déjà de nos lecteurs (*Anal. Boll.*, XLIII, 442). Elle se poursuit avec rapidité. Le présent fascicule, que les seuls noms des auteurs recommandent assez, est un modèle de recherche diligente parmi des documents peu connus. M. Little y a fait, à son habitude, d'intéressantes découvertes, d'autant plus qu'il s'occupait récemment des Franciscains d'Oxford et pouvait ainsi faire bénéficier l'une de l'autre les deux études. Parmi les textes imprimés en appendice (p. 54-80), notons une édition de la prophétie contre les Mendiants, faussement attribuée par la tradition à Hildegarde (cf. supra, pp. 100, 103).

La brève Vie allemande de Ste Hedwige par Helène RIESCH, * *Die hl. Hedwig* (Steyl, Missionsdrückerei, 1926, 118 pp.) est écrite en un style facile d'après les sources les plus sérieuses. On trouvera dans ce petit volume des reproductions de curieuses miniatures qui ornent la légende de la sainte (*BHL.* 3766). Celles-ci étaient

connues déjà par la publication qu'en avait faite, en 1846, Adolf von Wolfskron, *Die Bilder der Hedwigslegende nach einer Handschrift vom Jahre MCCCLIII., in der Bibliothek der PP. Piaristen zu Schlackenwerth ;* mais la photographie donne des garanties de fidélité qui manquaient à cette ancienne étude.

* F. Kaulen, *Legende von dem sel. Hermann Joseph* (Freiburg, Herder, xvi-160 pp.). Ce récit, au tour naïf et archaïque, parut en 1862, puis une deuxième fois en 1880. La maison Herder vient d'en donner une nouvelle édition à peine allégée. En annexe, l'hymne *Summi regis cor*, la plus ancienne qui ait été composée en l'honneur du Sacré Cœur et qu'on attribue au B. Hermann. L'impression en rouge et noir sur papier teinté augmente encore le charme de la pieuse lecture.

* *Der Heilige Habenichts. Zwei Wörtlein* (München, « Ars Sacra », 1928, 31 pp.). Quelques sages considérations de M. H. Federer, sur l'engoûment actuel qui entraîne croyants et incroyants, historiens, esthètes, psychologues, sociologues vers S. François d'Assise.

* Édouard d'Alençon, *Frère Jacqueline* (Paris, Libr. S. François, 1927, 65 pp.). Réédition légèrement retouchée des recherches publiées en 1899 (cf. *Anal. Boll.* XIX, 238). L'auteur n'admet plus, comme il l'avait fait à la suite de P. Sabatier, qu'on puisse identifier Jacqueline de Settesoli avec la *Domina Iacoba de Roma* mentionnée dans deux testaments de 1258 et 1273. Car celle-ci est encore en 1288 l'objet d'une lettre de Nicolas IV. A pareille date, l'amie de S. François aurait été centenaire.

En dépit de son grand âge, le P. Léopold de Chérancé, en même temps qu'il donnait à la collection *Il Poverello* une cinquième édition de sa * *Sainte Marguerite de Cortone* (Gembloux, Duculot, 1927, 270 pp.) parue pour la première fois il y a quarante ans, a pu entreprendre et mener à bonne fin une Vie de * *Ste Élisabeth de Hongrie* (Ibid., 1927, 246 pp.). L'on retrouve dans ce nouvel ouvrage toutes les qualités qui ont fait le succès de tant d'autres portraits franciscains sortis de la même plume.

En rééditant en un volume (* *Il beato Paoluccio Trinci da Foligno e i Minori Osservanti.* Foligno, F. Salvati, 1926, viii-104 pp.) les deux articles documentaires et critiques qu'il donna jadis (1896 et 1920) à la *Miscellanea Francescana*, Mgr Faloci Pulignani n'a eu pour ainsi dire aucune retouche à y apporter. Les *Confutazioni polemiche* du P. Ciro da Pesaro (cf. *Anal. Boll.*, XL, 441) n'ont ébranlé en rien ses conclusions. Seule l'illustration est nouvelle.

Le travail du P. B. Mathis, * *Die Privilegien des Franziskanerordens bis zum Konzil von Vienne (1311)* (Paderborn, Schöningh, 1928, xvi-179 pp.) est une étude de droit canonique. L'auteur recherche dans quelle mesure et par quelles étapes les privilèges des anciens ordres religieux furent communiqués aux Frères Mineurs et aux ordres mendiants en général, et quels privilèges nouveaux, appelés par la nouvelle conception de la vie religieuse, ceux-

ci obtinrent et firent entrer dans l'organisation ecclésiastique générale. Il est question successivement de privilèges relatifs à l'exemption, à la collation des ordres sacrés, à la célébration des offices en temps d'interdit, à certaines fonctions liturgiques, au droit de sépulture, à la dîme, à la faculté de prêcher et d'administrer le sacrement de pénitence, au pouvoir coercitif dans l'Ordre.

* *Les œuvres de sainte Catherine de Gênes précédées de sa Vie'* par M. Th. DE BUSSIERRE (Paris, Tralin, 1926, VIII-264 pp.). Cette réimpression a été allégée de la notice sur M. de Bussierre et de l'office propre de Ste Catherine. On n'a pas corrigé l'erreur de la première édition affirmant que l'auteur du commentaire dans les *Acta Sanctorum* (Sept. V, 123-48) est resté inconnu. Ce travail est pourtant signé en marge, selon notre habitude, des initiales U. S., c'est-à-dire Urbanus Stickerus.

Le joli petit volume de Dom GRAF, * *Revelations and Prayers of St. Bridget of Sweden* (London, Burns, Oates and Washbourne, 1928, VII-88 pp.) donne, en traduction anglaise, le *Sermo angelicus* et quatre prières de Ste Brigitte. Destiné d'abord aux Brigittines qui maintiennent, en Devon, les traditions de l'ancien monastère de Syon, près de Londres, ce travail méritait certes d'être livré. au public. D'heureuses coupures ont supprimé, dans les prières, certains passages peu conformes au goût et à la piété modernes

M. FRANÇOIS, vicaire à Ligny-en-Barrois, publie une * *Vie du B. Pierre de Luxembourg, évêque de Metz* (Ligny-en-Barrois, Gettliffe, 1927, XII-87 pp.), né dans la paroisse. Il a puisé surtout au document très vivant qu'est le procès de béatification.

* G. McN. RUSHFORTH, *The Kirkham Monument in Paignton Church, Devon* (Exeter, W. Pollard, 1927, 37 pp.). Pages bien documentées sur le monument funéraire édifié, croit-on, par la famille Kirkham, dans l'église de la petite paroisse de Paignton en Devonshire. Ce monument date certainement de la fin du XVe siècle. Au point de vue iconographique, il n'a rien de bien remarquable. La valeur du petit volume vient surtout de l'excellent essai consacré à la « Messe de S. Grégoire ». M. R. y mentionne des parallèles importants (p. 21-29).

Les * *Huit fresques de saints* du R. P. LHANDE (Paris, Art catholique, 1927, x-220 pp.) sont huit panégyriques qui ont passé « par le feu de la chaire » : S. Ignace de Loyola, S. François Xavier, S. Louis de Gonzague, S. Thomas d'Aquin, S. Bertrand de Comminges, S. Jean-Baptiste-Marie Vianney, le B. Michel Garicoïts, les BB. Martyrs français de Septembre. L'éloquence, dans ces discours, n'a pas trop nui à l'histoire, et le petit volume qui nous les présente est orné avec goût.

Homme du monde, écrivant pour les personnes qui vivent dans le monde, M. le Vicomte E. DU JEU n'ignore rien de ce qui peut nous éclairer sur l'époque, le cadre, l'entourage familier où se sanctifia — combien humainement ! — la pénitente de S. François de Sales. Il possède un rare talent de conteur et d'écrivain. Les lecteurs et

surtout les lectrices de * *Madame de Chantal. Sa vie dans le monde, sa vie religieuse* (Paris, Perrin, 1927, VIII-292 pp.) trouveront maintes raisons de s'y édifier.

* E. ROSA, *Il buon soldato di Cristo e la sua milizia. S. Ignazio di Loiola e le origini della Compagnia di Gesù* (Roma, Civiltà Cattolica, s. a., VII-229 pp.). — * Fr. S. KUBÍČEK, *Svatý Stanislav Kostka* (Olomouc, 1927, Matice Cyrilo-Metodějské, 126 pp.).— * L. ŠKAREK, *Život sv. Aloise z Gonzagy* (ibid., 1927, 270 pp.). — * A. KOCH, *A Nobleman of Italy. The Story of Aloysius Gonzaga*, translated by D. DONNELLY (London, Sands, 1928, VIII-166 pp.) — *D. DONNELLY, *A Prisoner in Japan, Carlo Spinola* (London, Sheed and Ward, 1928, 181 pp.). — * M. DIETZ, *Der hl. Alfons Rodriguez* (Freiburg i. Br., Herder, 1925, IX-116 pp. = *Jesuiten*). Brèves et vivantes biographies, puisées aux meilleures sources et présentées surtout à la jeunesse.

* V. CEPARI, *Vita di S. Luigi Gonzaga* (Roma, Università Gregoriana, 1926, XVI-386 pp.). Le P. L. Rocci a enrichi cette nouvelle édition d'une copieuse annotation qui met le lecteur au courant des faits le plus récemment acquis. Quelques appendices des dernières éditions italiennes ont été supprimés.

Les deux premiers volumes de l'important ouvrage de M. DUPONT-FERRIER, * *Du collège de Clermont au lycée Louis-le-Grand*, ont été signalés naguère avec les éloges qu'ils méritaient (*Anal. Boll.*, XLII, 242). Le troisième (Paris, E. de Boccard, 1925, 498 pp.) renferme en une série d'appendices, quantité de renseignements introuvables ailleurs : des listes détaillées du personnel administratif et enseignant, des statistiques sur les élèves, leur lieu d'origine, leur âge, leur nombre, les thèses et exercices publics. Il reproduit le *Mémoire sur les Jeunes de Langues ou « Arméniens » à Louis-le-Grand*, paru en 1922 et 1923 dans la *Revue des Études Arméniennes*. Enfin il se termine par un ample Index général alphabétique des trois volumes.

*A. H. ATTERIDGE, *The Elizabethan Persecution* (London, Harding and More, 1928, 72 pp.). M.A. examine en juriste et en historien la signification spéciale du grief de trahison porté contre les catholiques anglais sous Élisabeth. Politique d'abord, le terme avait pris, comme l'on sait, une signification toute religieuse. M. A. fait l'historique de l'évolution graduelle qui permit de condamner à mort comme traître ou félon tout catholique dont on voulait débarrasser le royaume. Cette esquisse est tracée de main ferme et très clairement, à dater des premières mesures contre l'acceptation de l'autorité papale, sous Henry VIII, jusqu'à la fin du XVIe siècle. Une typographie d'un goût élégant ajoute du charme à cette utile plaquette.

* C. A. NEWDIGATE, *Our Martyrs. A Chronological List of those who died for the Faith in England an d Wales in the 16th. and 17th. Centuries.* London, Catholic Truth Soc., 1928, 36 pp. La signature du P. Newdigate est le meilleur garant de la sûreté de l'information contenue dans cette brochure. On y trouvera, avec des notes brèves

et substantielles, les noms des 64 Bienheureux et des 252 Vénérables martyrs anglais. En appendice, celle des 44 « Dilati », suivie d'une utile bibliographie. Presque en même temps, le P. Newdigate réimprime, avec une excellente introduction et des notes, la relation du martyre de John Rigby, dont la cause est introduite en cour de Rome : **A Lancashire Man* (London, Burns, Oates and Washbourne, 1928, x-45 pp.). Rédigée d'après les notes mêmes du Vénérable, par Thomas Worthington,elle était devenue introuvable dans sa première édition, datée d'un an après l'exécution de la sentence. C'est un récit extrêmement vivant, dont les interrogatoires rapides et précis rappellent les *Acta martyrum* authentiques.

* ALOYSIUS AB IMM. CONCEPTIONE und AMBROSIUS A S. THERESIA, *Des hl. Johannes vom Kreuze sämtliche Werke* (München, Theatiner-Verlag,1924-27, t.I-IV). Nouvelle traduction allemande faite sur l'édition du P. Gerardo, qui n'est peut-être pas aussi critique que semblent le croire les traducteurs. Si l'on avait pu attendre la nouvelle édition que prépare le P. Silverio, on aurait certainement travaillé sur un texte beaucoup plus satisfaisant. A l'occasion du second centenaire de la canonisation du saint, le P. STANISLAO DI S. TERESA publie en un petit volume de forme élégante une biographie italienne : * *San Giovanni della Croce* (Milano, S. Lega Eucaristica, 1926, 260 pp.).

Les meilleures éditions ont été consultées et mises à profit pour la préparation du gros volume où la société *Apostolado de la Prensa* vient de réunir toutes les œuvres du B. Jean d'Avila, * *Obras del B. Maestro Juan de Avila* (Madrid, 1927, 2199 pp.).

Comme beaucoup de recueils de ce genre, le * *Ricordo del II. Centenario di S. Veronica Giuliani da Mercatello* (Milano, Lanzani, 1927, 190 pp.) est destiné uniquement à l'édification des fidèles et à la propagation du culte de la sainte. A signaler peut-être aux hagiographes de profession les notes d'iconographie, et le relevé des reliques de la sainte conservées à Mercatello.

Œuvre toute d'édification aussi celle du P. DÉSIRÉ DES PLANCHES, * *La Passion renouvelée, ou Ste Véronique Giuliani* (Gembloux, Duculot, 1927, 303 pp.) dans la collection « Il Poverello ». Il n'a pas tort d'expliquer dans quel sens il faut entendre les termes de corédemptrice et de médiatrice qu'il n'hésite pas à appliquer à son héroïne, chez qui il veut trouver comme un renouvellement de la Passion du Christ.

* C. VILLANI, *Il beato Crispino da Viterbo* (Torino, Soc. editr. internazionale, 1926, 77 pp.) Aucune référence aux sources. L'auteur n'a voulu faire qu'une simple brochure de propagande ; dans son genre elle ne manque pas de mérite.

* SEBASTIÂN DE UBRIQUE, *Vida del B. Diego José de Cádiz* (Sevilla, « Divina Pastora », 1926, 2 vol., XXIV-668, 544 pp.). L'auteur prétend nous apporter enfin du grand thaumaturge espagnol du XVIIIe siècle une Vie « écrite selon les exigences de la critique moderne et dans le goût de notre époque ». **On peut douter qu'il y ait parfaitement réussi.**

* M.-J. DE BLÉMUR. *Éloges de plusieurs personnes illustres en piété de l'Ordre de saint Benoist décédées en ces derniers siècles*, t. I. Ligugé, Abbaye S. Martin, 1927, VI-175 pp. Ce volume, le premier des Éloges de la Mère de Blémur, ouvre la quatrième série des Éditions de la Revue Mabillon (*Textes choisis des anciens auteurs bénédictins*). L'avant-propos et les notes de Dom G. Chardin mettent en valeur les quatre éloges ici publiés. En appendice, la lettre circulaire écrite par Mabillon sur la mort de Madame de Blémur.

Nous avons signalé l'an dernier (*Anal. Boll.* XLV, 481) le deuxième volume de *La Vie chrétienne*, collection catholique de doctrine et d'histoire religieuse, publiée chez B. Grasset sous la direction de M. Maurice Brillant. Voici le titre des volumes 3, 4 et 5 : * *L'union des Églises et le christianisme pratique*, par Ch. JOURNET (1927, 301 pp.) ; * *L'Église russe*, par N. BRIAN-CHANINOV (1928, 211 pp.) ; * *Sur les ruines du Temple* (*Le judaïsme après Jésus-Christ*), par J. BONSIRVEN (1928, 379 pp.). Nous espérons avoir l'occasion de reparler du 4e volume dans notre prochain Bulletin.

*W. PERRY, *George Hay Forbes. A Romance in Scholarship* (London, S.P.C.K., 1927, 204 pp.). Volume consacré par l'Église épiscopalienne d'Écosse à l'un de ses plus distingués pasteurs. Malgré de grandes difficultés il mena à bien d'importants travaux de patrologie et de liturgie : l'édition des œuvres de S. Grégoire de Nysse, en grec et en latin, des missels de Sarum, d'Arbuthnott et de Drummond. George H. Forbes était frère d'Alexandre Penrose Forbes, l'évêque de Brechin, dont on connaît les excellents travaux sur l'hagiographie écossaise et qui fut un fidèle correspondant du P. Victor De Buck.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

ALÈS (A. D'). *Providence et libre arbitre.* 2e éd. Paris, G. Beauchesne, 1927, in-8°, VII-321 pp.

Aus Fuldas Geistesleben. Festschrift zum 150-jährigen Jubiläum der Landesbibliothek Fulda, herausgegeben vom Direktor Dr Joseph THEELE. Fulda, Fuldaer Actiendruckerei, 1928, in-4°, 96 pp., 12 planches.

BATIFFOL (Pierre). *Saint Grégoire le Grand.* Paris, J. Gabalda, 1928, in-8°, 235 pp. (= *Les Saints*).

BAUDISSIN (Wolf Wilhelm). *Kyrios als Gottesname im Judentum und seine Stelle in der Religionsgeschichte.* Herausgegeben von Otto EISSFELDT. 6.-10. Lieferung (= t. II, p. 33-316 ; t. III, p. 321-710). Giessen, A. Töpelmann, 1928, in-8°.

BELLARMIN (le B. Robert) S. I. *La montée de l'âme vers Dieu par l'échelle des créatures.* Trad. et annoté par Jean-Baptiste HERMAN S. I. Bruges, C. Beyaert, 1924, in-12, 421 pp. (= *Museum Lessianum*, Sect. asc. 16).

BERNARD GUI. *Manuel de l'inquisiteur*, édité et traduit par G. MOLLAT avec la collaboration de G. DRIOUX. Paris, H. Champion, 1926-27, 2 vol. in-8°, LXVIII-197, 170 pp. (= *Les classiques de l'hist. de France au moyen âge*, 8, 9).

BESCHIN (Ignazio) O.F.M. *Vita del servo di Dio P. Bernardino Dal Vago da Portogruaro, Ministro generale dei Frati Minori (1822-1895)*. Treviso, Tip. editr. Trevigiana, [1927], 2 vol. in-4°, XXIII-647, 562 pp., illustrations.

BIERMANN (Benno M.) O. P. *Die Anfänge der neueren Dominikanermission in China*. Münster, Aschendorff, 1927, in-8°, XXII-237 pp., cartes (= *Missionswissenschaftliche Abhandlungen und Texte*, 10).

BOISSIEU (Comtesse Henri DE). *Figures de Carmélites en Belgique au XVIIe siècle*. Bruxelles, A. Dewit, 1928, in-8°, 192 pp., illustré.

BREY (Henriette). *Joseph ben David*. Trad. par Joseph VERHOEVEN. Bruges, Desclée, 1928, in-8°, 146 pp., portrait.

BRUDERS (H.). *Die geschichtliche Kirchenverfassung in Gallien und am Rhein im Gegensatz zu den apostolischen Legenden*. Extr. de *Bonner Zeitschrift für Theologie und Seelsorge* (Düsseldorf, 1927), p. 197-218.

ID. *Phantasiereiche Legenden über Christianisierung der Heimat, wie sie die germanische Ritterromantik geformt hat*. Extr. de *Zeitschrift für Missionswissenschaft*, t. XVII (Münster, 1927), 8 pp.

BUCHNER (Max). *Das Vizepapsttum des Abtes von St. Denis*. Paderborn, F.Schöningh, 1928, in-8°, XXXIX-260 pp. (= *Quellenfälschungen aus dem Gebiete der Geschichte*, 2).

BUDGE (E. A. Wallis). *The Book of the Saints of the Ethiopian Church*. A Translation of the Ethiopic Synaxarium. Cambridge, University Press, 1928, 4 vol. in-8°, LXXXVII-308 ; XVIII, 309-660 ; XVI, 661-953 ; XVIII, 955-1333 pp.

BULIĆ (Frane). *St. Venance le premier évêque de Salone et martyr de Duvno* (en croate avec un résumé en français). Extr. de *Vjesnik hrv. arheol. Društva u Zagrebu*, N. S. t. XV (1926), p. 55-71, 1 pl., fac-similé.

CANGIANO (G.). *Origini della Chiesa Beneventana*, 2ª ed., Benevento, Cooper.tip., 1925, in-4°, 62 pp., illustrations.

CATHREIN (Victor) S. I. *De bonitate et malitia actuum humanorum doctrina S. Thomae Aquinatis*. Louvain, 1926, in-8°, 148 pp. (= *Museum Lessianum*, Sect. phil. 9).

CHARLES (Pierre) S. I. *La robe sans couture. Un essai de Luthéranisme catholique. La Haute Église allemande, 1918-1923*. Bruges, Beyaert,1923, in-8°, XII-187 pp. (= *Museum Lessianum*, Sect. théol. 8).

Le chiese di Bologna illustrate, con cenni sulle tradizioni religiose della città. Bologna, N. Zanichelli, [1927], in-12, XIII-183 pp., illustrations.

CONNOLLY (James L.). *John Gerson, Reformer and Mystic*. Louvain, Uystpruyst, 1928, in-8°, XVIII-408 pp., illustrations (= *Recueil de travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie*, 2e série, fasc. 12).

COULTON (G. G.). *Life in the Middle Ages*. Vol. I. *Religion, Folk-Lore and Superstition*. Cambridge, University Press, 1928, in-8°, XIV-246 pp., illustrations (= *The Cambridge Anthologies*).

COULTON (G. G.) *Five Centuries of Religion*. T. II. *The Friars and the Dead Weight of Tradition, 1200-1400 A. D.* Cambridge, University Press, 1927, in-8°, XXX-703 pp., illustrations (= *Cambridge Studies in Medieval Life and Thought*).

COUTY (Victor) S. I. *Une âme mystique au temps présent. Vie et lettres de Sœur Émilie, des Filles de la Croix de Liége,* d'après le P. Charles RICHSTAETTER. T. II. *Lettres.* Louvain, 1927, in-12, XI-181 pp. (= *Museum Lessianum,* Sect. asc. 20).

CROSNIER (Alexis). *Le bienheureux Noël Pinot, curé du Louroux-Béconnais, martyr sous la Terreur.* Paris, Beauchesne, 1926, in-8°, 220 pp., illustré.

DAESCHLER (René) S. I. *La spiritualité de Bourdaloue.* Louvain, 1927, in-12, 196 pp. (= *Museum Lessianum,* Sect. asc. 23).

DELATTRE (A. L.). *L'épigraphie funéraire chrétienne à Carthage.* Tunis, J. Barlier, 1926, in-8°, 101 pp., nombreux fac-similés.

DIEHL (Ernestus). *Inscriptiones latinae christianae veteres.* Vol. III, fasc. 1. Berlin, Weidmann, 1928, in-8°, 80 pp.

DÖLGER (Franz Joseph). *Die Fisch-Denkmäler in der frühchristlichen Plastik, Malerei und Kleinkunst.* Tafeln. Münster i. W., Aschendorff, 1927, in-4°, XXIV pp., planches 105-293 (= *ΙΧΘΥΣ,* IV).

ID. *Das Fisch-Symbol in frühchristlicher Zeit.* 2. Aufl. ibid., 1928, in-8°, IX-21*-XX-473 pp., 3 pl. (= *ΙΧΘΥΣ,* I).

DOM (Ev.). *Onze-Lieve-Vrouw van Goeden Wil te Duffel, 1683.* s. l. a., in-8°, 14 pp.

DORE (G.). *Savonarola.* Torino, Soc. Editr. Internazionale,1928, in-8°, VII-299 pp. (= *Pagine cristiane,* 3).

DURENGUES (A.) *Le livre de S. Phébade contre les Ariens.* Nouvellement édité d'après le manuscrit de Leyde, avec fac-similé, notice biographique, introduction, traduction et notes. Agen, P. Laborde, 1927, in-8°, 103 pp.

Les élites en pays de mission. Compte rendu de la 5e semaine de missiologie de Louvain, 1927. Louvain, 1927, in-8°, 254 pp. (= *Museum Lessianum,* Sect. missiol. 8).

Enciclopedia Universal Ilustrada Europeo-Americana, t. LVIII-LXI. Madrid, Espasa-Calpe, 1927-1928, in-8°, 1697, 1518, 1583, 1709 pp., nombreuses illustrations et planches.

FINK (Hans). *Die Kirchenpatrozinien Tirols. Ein Beitrag zur tirolisch-deutschen Kulturgeschichte.* Passau, Institut für ostbairische Heimatforschung, 1928, in-8°, 246 pp.

GADDONI (Serafino) O.F.M. *Le chiese della diocesi d'Imola,* t. I. Imola, P. Galeati, 1927, in-8°, LVII-355 pp., portraits.

GHEDINI (Giuseppe). *Le clausole ritmiche nella Historia Persecutionis Africanae provinciae di Victor de Vita.* Milano, « Vita e Pensiero », 1927, in-8°, 79 pp. (= *Pubblicazioni dell' Università Cattolica del Sacro Cuore,* ser. 4ª, vol. VI).

GILES. *Latin and Greek in College Entrance and College Graduation Requirements.* Brookland, The Catholic Education Press, 1926, in-8°, XIII-192 pp.

GIOVENALE (G. B.). *La basilica di S. Maria in Cosmedin.* Roma, P. Sansaini, 1927, in-4°, XVI-445 pp., 59 pl., illustrations (= *Monografie sulle chiese di Roma,* II).

GIUSTO (Egidio M.), POLTICCHIA (Raimondo). *Storia documentata della Porziuncola,* t. I. S. Maria degli Angeli, Tip. Porziuncola, 1926, in-4°, XVI-821 pp.

GOLUBOVICH (Hieronymus) O.F.M. *Vita et gesta Fr. Ioannis de Monte Corvino,*

primi archiepiscopi Kambaliensis († *1328*). Ad Claras Aquas, Coll. S. Bonaventurae, 1928, in-16, 52 pp. Extr. de *Acta Ord. Fr. Min.*, XLVII.

Id. *S. Francesco e i Francescani in Damiata.* Firenze, Vallecchi, [1927], in-8°, 26 pp. Extr. de *Studi Francescani*, XII.

Groult (Pierre). *Les Mystiques des Pays-Bas et la littérature espagnole du seizième siècle.* Louvain, Uystpruyst, 1927, in-8°, xi-288 pp. (= *Recueil de travaux publiés par les membres des Conférences d'histoire et de philologie*, 2e sér., fasc. 9).

Guilbert (E.). *Saint Vaast, fondateur de l'église d'Arras.* Arras, Nouv. Soc. An. du Pas-de-Calais, 1928, in-8°, 161 pp., frontispice.

Hermann (Basilius) O.S.B. *Geistliche Gespräche des hl. Abtes Dorotheus.* Kevelaer, J. Thum, 1928, in-16, 222 pp.

Hessel (Alfred) und Krebs (Manfred). *Regesten der Bischöfe von Strassburg.* Bd. II, Lieferung 5. Innsbruck, Wagner, 1928, in-4°, iii, 407-441 pp.

Hilpisch (Stephanus) O.S.B. *Die Doppelklöster. Entstehung und Organisation.* Münster i. W., Aschendorff, 1928, in-8°, 95 pp. (= *Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums und des Benediktinerordens*, 15).

Hofmeister (Adolf). *Das Leben des Bischofs Otto von Bamberg von einem Prüfeninger Mönch.* Uebersetzt und eingeleitet. Leipzig, Dyk, 1928, in-8°, xxix-78 pp., portrait (= *Die Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit*, 96).

Honoré (Léon) S. I. *Le secret de la confession. Étude historico-canonique.* Bruges, Beyaert, 1924, in-8°, xxi-159 pp. (= *Museum Lessianum*, Sect. théol.10).

Järnström (Edw.) et Långfors (Arthur). *Recueil de chansons pieuses du XIIIe siècle*, t. II. Helsinki, Suomalaisen Tiedeakatemian Toimituksia, 1927, in-8°, 215 pp. (= *Annales academiae scientiarum Fennicae*, XX, 4).

Jahrbuch für Liturgiewissenschaft, in Verbindung mit A. Baumstark und A. L. Mayer, herausgegeben von Odo Casel O.S.B. 7. Bd. (1927). Münster i. W., Aschendorff, 1928, in-4°, 404 pp., illustrations.

Jansen (F.-X.) S. I. *Baius et le Baianisme. Essai théologique.* Louvain, 1927, in-8°, xviii-238 pp. (= *Museum Lessianum*, Sect. théol. 18).

Kanters (Ch. G.). *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus dans les anciens États des Pays-Bas (XIIe-XVIIe siècle).* Bruxelles, A. Dewit,1928, in-8°, xv-297 pp., illustrations.

Kehr (Paul). *Papsturkunden in Spanien. Vorarbeiten zur Hispania Pontificia.* II. *Navarra und Aragon.* 1. *Archivberichte.* Berlin, Weidmann, 1928, in-8°, 252 pp. (= *Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, phil.-hist. Klasse, N. F. Bd. XXII, 1).

Kekelidse (K.). *Die Bekehrung Georgiens zum Christentum.* Leipzig, J. C. Hinrichs, 1928, in-8°, 51 pp., carte (= *Morgenland*, 18).

Kidd (B. J.). *The Churches of Eastern Christendom, from A. D. 451 to the Present Time.* London, The Faith Press, [1927], in-8°, 541 pp., illustrations.

Künstle (Karl). *Ikonographie der christlichen Kunst.* Bd. I. *Prinzipienlehre, Hilfsmotive, Offenbarungstatsachen.* Freiburg i. Br., Herder, 1928, in-8°, xvii-670 pp., nombreuses illustrations.

Laveille (E.) S. I. *Le Père Adolphe Petit, S. I. (1822-1914).* 2e édit. Louvain, 1927, in-12, xvi-295 pp., portrait (= *Museum Lessianum*, Sect. asc. 24).

Id. *Le P. De Smet, apôtre des Peaux-Rouges (1801-1873).* 4e éd. Louvain, 1928, in-8°, xiv-480 pp., portrait, carte (= *Museum Lessianum*, Sect. missiol. 9).

LAVEILLE (Mgr). *Une Sœur missionnaire. Sœur Théodorine de la Passion, de la Congrégation des Filles de la Croix de Liège (1832-1911).* Louvain, 1928, in-12, XII-434 pp., portrait (= *Museum Lessianum*, Sect. asc. 16).

LEBRETON (Jules). *Histoire du dogme de la Trinité, des origines au concile de Nicée*, t. I (6e éd.) et II. Paris, G. Beauchesne, 1927-28, 2 vol. in-8°, XXIV-694 et XXII-702 pp. (= *Bibliothèque de théologie historique*).

LEROY (Olivier). *La lévitation. Contribution historique et critique à l'étude du merveilleux.* Paris, Valois, 1928, in-8°, 387 pp. (= *Les écrivains du nouveau siècle*, IX).

MAAS (Otto) O.F.M. *Die Wiedereröffnung der Franziskanermission in China in der Neuzeit.* Münster i. W., Aschendorff, 1926, in-8°, XXXI-183 pp. (= *Missionswissenschaftliche Abhandlungen und Texte*, 9).

MACALISTER (R. A. S.). *The Archaeology of Ireland.* London, Methuen, 1928, in-8°, XVI-373 pp., illustré.

MARÉCHAL (J.) S. I. *Le point de départ de la métaphysique.* Cahier I. *De l'antiquité à la fin du moyen âge* (2e éd.). Cahier V. *Le thomisme devant la philosophie critique.* Paris, F. Alcan, 1926, 1927, in-8°, 218, XXIII-482 pp. (= *Museum Lessianum*, Sect. phil. 3, 7.).

MARIE-AMAND DE SAINT-JOSEPH O.C.D. *Carmes et carmélites martyrs de la Révolution.* Paris, P. Téqui, 1925, in-8°, VIII-154 pp.

MERSCH (Émile) S. I. *L'obligation morale, principe de liberté.* Paris, F. Alcan, 1927, in-8°, 166 pp. (= *Museum Lessianum*, Sect. phil. 10).

MEUFFELS (Hubert) C. M. *De heilige Liduina van Schiedam.* 's Hertogenbosch, G. Mosmans, 1928, 175 pp., illustrations.

MONTI (Gennaro Maria). *Le Confraternite medievali dell' Alta e Media Italia.* Venezia, « La Nuova Italia », 1927, 2 vol. in-8°, XV-311, 185 pp. (= *Storici antichi e moderni*).

MORICCA (Umberto). *Storia della letteratura latina cristiana.* Vol. II. *Il IV secolo.* Torino, Soc. Editr. Internazionale, 1928, 2 tomes, in-8°, 1436 pp.

MUMBAUER (Johannes). *Die Briefe des seligen Jordan von Sachsen.* Aus dem Lateinischen übersetzt. Vechta i. O., Albertus Magnus-Verlag, 1927, in-8°, LI-129 pp. (= *Dominikanisches Geistesleben*, 1).

NICOLAS DE CUSE. *La vision de Dieu.* Trad. par Edmond VANSTEENBERGHE. Louvain, 1925, in-12, XXVIII-128 pp. (= *Museum Lessianum*, Sect. asc. 18).

O'LEARY (De Lacy). *The Difnar (Antiphonarium) of the Coptic Church.* Part II. London, Luzac, 1928, in-4°, VIII-119 pp.

Ordo divini officii recitandi sacrique peragendi iuxta kalendarium ecclesiae universalis pro anno Domini MCMXXIX. Taurini, Marietti, 1928, in-8°, 106 pp.

ORLANDOS (Anastasios K.). *Μοναστηριακὴ ἀρχιτεκτονική.* Athènes, Imprimerie Hestia, 1927, in-4°, 88-γ′ pp., illustrations.

OUSPENSKY (Th.) et BÉNÉCHÉVITCH (V.). *Actes de Vazélon. Matériaux pour servir à l'histoire de la propriété rurale et monastique à Byzance aux XIIIe-XVe siècles.* Texte grec et commentaires russes. Léningrad, 1927, in-8°, CLII-124 pp., 11 planches (= *Gosudarstvennaja Publičnaja Biblioteka v Leningrad.* Ser. V. Orientalia, 2).

PHILIPS (Gérard). *La raison d'être du mal d'après S. Augustin.* Dissertation. Louvain, 1927, in-8°, 241 pp. (= *Museum Lessianum*, Sect. théol. 17).

PINARDI (Serafico) O.F.M. *S. Angelo*. Milano, Soc. Amici dell' arte cristiana, 1926, in-8°, 62 pp., 38 planches (= *Collana di chiese Milanesi*).

PONNELLE (Louis) et BORDET (Louis). *S. Philippe Néri et la société romaine de son temps (1515-1595)*. Paris, Bloud et Gay, 1928, in-8°, LXXI-563 pp., 4 pl.

PONS (Jaime) S. I. *Vida y virtudes de la Reverendísima Madre Anita Soler de Santa Sabina*. Barcelona, R. Casulleras, 1926, in-8°, VIII-439 pp., illustré.

PUECH (Aimé). *Histoire de la littérature grecque chrétienne depuis les origines jusqu'à la fin du IVe siècle*. Paris, Les Belles Lettres, 1928, 2 vol. in-8°, 500, 668 pp. (= *Collection d'études anciennes*).

RAND (Edward Kennard). *Ovid and his Influence*. New York, Longmans, 1928, in-8°, XI-184 pp., illustré.

RÉJALOT (Thierry) O.S.B. *Le culte et les reliques de S. Hubert*. Gembloux, J. Duculot, 1928, in-8°, 50 pp., 8 pl. Extr. de la *Semaine religieuse du diocèse de Namur*.

SACCAVINO (Alceste). *Grado, la madre di Venezia*. Milano, Sonzogno, [1928], in-4°, 16 pp. (= *Le cento città d'Italia illustrate*, fasc. 233).

SALAVILLE (S.). *Deux manuscrits du Περὶ τῆς ἐν Χριστῷ ζωῆς de Nicolas Cabasilas*. Extr. du *Bulletin de la section historique de l'Académie roumaine*, t. XIV. Bucureşti, 1928, in-8°, 10 pp., 6 pl.

SALONIUS (A. H.). *Die griechischen Handschriftenfragmente des Neuen Testaments in den Staatlichen Museen zu Berlin*. Extr. de *Zeitschrift für neutestamentliche Wissenschaft*, Bd. XXVI (Giessen, 1927), p. 97-119, 2 pl.

SANCHIS SIVERA (Josep). *Quaresma de S. Vicent Ferrer predicada a València l'any 1413*. Barcelona, [Institut d'Estudis Catalans], 1927, in-4°, LIX-358 pp., fig. et fac-similés (= *Institució Patxot*).

SCHNÜRER (Gustav). *Das Kümmernis-Problem in Bayern*. Extr. de *Bayerischer Heimatschutz*, 1927, p. 43-58, illustrations.

ID. *Ueber Alter und Herkunft des Volto Santo von Lucca*. Extr. de *Römische Quartalschrift*, 1926, p. 271-306, 2 pl.

SCHOLL (Richard). *Thomas von Kandelberg. Eine mittelhochdeutsche Marienlegende*. Leipzig, H. Eichblatt, 1928, in-8°, 86 pp. (= *Form und Geist*, 7).

SCHULTZE (Rudolf). *Basilika. Untersuchungen zur antiken und frühmittelalterlichen Baukunst*. Berlin, W. de Gruyter, 1928, in-4°, 87 pp., illustrations, 13 pl. (= *Römisch-germanische Forschungen*, Bd. 2).

SCHWARTZ (Eduardus). *Concilium universale Ephesenum*. Vol. I, *Acta graeca*. Pars IV. Berolini, W. de Gruyter, 1928, in-4°, XXVIII-70 pp. (= *Acta conciliorum oecumenicorum*, I, I, IV).

SELLERS (R. V.). *Eustathius of Antioch and his Place in the Early History of Christian Doctrine*. Cambridge, University Press, 1928, in-8°, X-124 pp.

SIGALAS (A.). *Ἡ διασκευὴ τῶν ὑπὸ τοῦ Χρυσίππου παραδεδομένων θαυμάτων τοῦ ἁγίου Θεοδώρου*. Athènes, P. D. Sakellarios, 1924, in-8°, 45 pp. Extr. de *Ἐπετηρὶς τῆς ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, I.

STADE (Kurt). *Der Politiker Diokletian und die letzte grosse Christenverfolgung*. Wiesbaden, H. Staadt, [1926], in-8°, 197 pp.

SULZBERGER (Max). *Le symbole de la croix et les monogrammes de Jésus chez les premiers chrétiens*. Liége, H. Vaillant-Carmanne, 1926, in-8°, 114 pp. Extr. de *Byzantion*, t. II.

Suys (Émile) S. I. *Vie de Pétosiris, grand prêtre de Thot à Hermopolis-la-Grande.* Bruxelles, Fondation Égyptologique, 1927, in-8°, 158 pp., illustrations.

Uppsala Universitets Biblioteks Minnesskrift. 1621-1921. Uppsala, 1921, in-4°, IX-622 pp., illustré (= *Acta Bibliothecae R. Universitatis Upsaliensis*, I).

Valenti (Tommaso). *La Chiesa monumentale della Madonna delle Lagrime a Trevi (Umbria*). Roma, Desclée, 1928, in-4°, VII-315 pp., illustrations.

Valli (Francesco). *Il Cantico delle Creature* (Interpretazione). Faenza, 1927, 10 pp., portrait. Extr. de *Valdilamone*, III.

Vermeersch (A.) S. I. *Petit catéchisme des vœux solennels.* Bruges, C. Beyaert, 1924, in-8°, 51 pp. (= *Museum Lessianum*, Sect. théol. 12).

Veuillot (François). *Sainte Germaine Cousin, vierge de Pibrac.* Paris, Bonne Presse, [1927], in-8°, 85 pp.

Vromant (G.). *De bonis Ecclesiae temporalibus, ad usum praesertim missionariorum et religiosorum.* Louvain, 1927, in-8°, XIV-397 pp. (= *Museum Lessianum*, Sect. théol. 19).

Welter (J.-Th.). *L'Exemplum dans la littérature religieuse et didactique du moyen âge.* Paris, Occitania, 1927, in-8°, 564 pp. (= *Bibliothèque d'histoire ecclésiastique de France*).

Id. *La Tabula exemplorum secundum ordinem alphabeti. Recueil d'exempla compilé en France à la fin du XIIIe siècle.* Paris, Occitania, 1926, in-8°, LVI-151 pp. (= *Thesaurus exemplorum*, fasc. III).

Wohleb (Leo). *Das Testimonium Flavianum. Ein kritischer Bericht über den Stand der Frage.* Extr. de *Römische Quartalschrift*, XXXV, 1927, 19 pp.

Zanolini (V.). *Per la storia di S. Vigilio. Appunti.* Trento, « Tridentum », 1926, in-8°, 43 pp. Extr. du *Bollettino del Clero*, anno 1924-25.

Id. *I martiri dell' Anaunia e la valle di S. Romedio secondo la lettera di S. Vigilio ad Ioannem U. Const. Episcopum.* Trento, Scuola Tipogr. Artigianelli, 1927, in-8°, 71 pp.

Zawart (Anscar) O.M.Cap. *The History of Franciscan Preaching and of Franciscan Preachers (1209-1927).* New York, J. F. Wagner, 1928, in-8°, p. 241-596 (= *Franciscan Studies*, 7).

INDEX SANCTORUM

Indicem in pagellas 81-145 vid. supra, p. 145.

Achilleus et Nereus mm. 66.
Adelmudis v. 216.
Adelphus ep. Metten. 469.
Aegidius ab. 217.
Aemilianus 163.
Agapius m. 385.
Agnes v. m. 469.
Aidus ep. Lindisfarnensis 209.
Aidus mac Bric ep. 208, 412.
Albanus m. Verulamii 412.
Albertus Magnus 196.
Albertus in Germania 196.
Alcuinus 196.
Aldelheidis v. 216.
Alexius conf. 435.
Alfonsus Rodriguez 476.
Aloysius Gonzaga 240, 451, 475, 476.
Alphius et Zachaeus mm. 385.
Altmannus ep. Patav. 315.
Ambrosius ep. Mediol. 176, 416.
Ananias ap. m. 159.
Anastasius ep. 385.
Anastasius monachus, disc. S. Maximi 8, 24, 31, 34, 40-43.
Anastasius presb. apocrisiarius 8, 9, 24, 35, 38, 40-46.
Andreas ap. 316, 318, 319, 385, 414.
Andreas ep. Cretensis 184.
Angela de Fulginio 167, 228.
Angelus Tancredus O. F. M. 432.
Anna Maria Taigi 419.
Ansbertus ep. Rotomagensis 218.
Antonius et soc. mm. Caesareae 385.
Antonius Cauleas ep. CP. 446.
Antonius de Padua **344-364**, 428.
Aphroditus m. 67.
Arator ep. Virodunensis 192.
Arčil rex m. 390.
Arildis v. m. 441.
Artemius m. Antiochiae 158.
Attala abb. Argentorati 468.
Augin archimandrita 273.
Augustinusep.Cantuariensis 208.
Augustinus ep. Hippon. 167, 182, 193, 317, 373, 470.
Austolius in Britannia minore 411.
Aventinus presb. Trecis 216.
Avia v. m. 217, 218.

Balthildis regina 216.
Barbara v. m. 217, 235, 317, 417, 470.
Barsauma Syrus 271.
Bartholomaeus erem. Farnensis 209.
Basilissa 446.
Basilius ep. 176, 178.
Basilla 52.
Benedictus ab.167, 316, 317, 410, 470, 471.
Benedictus Ioseph Labre 167.
Benedictus Panormitanus O. M. 428.
Benevenutus Recanatensis O. M. 315.
Benignus cultus Glastoniae 222.
Berchundus ep. Ambianensis 216.
Bernardinus Senensis 428.
Bernardus ab. Clarevall. 167, 421, 423.
Bertrandus ep. Convenarum 475.
Birgitta Suecica 235, 475.
Blancus soc. S. Peregrini 409.
Blasius 217, 317.
Bonaventura O.M. 167, 427, 428.
Bonifatius ep. Moguntinus 203, 213.
Botulfus ab. 414.
Brendanus Clonfertensis 195, 204, 206, 345,

Brigida v. Kildariae 204, 222.
Bruno fund. O. Carth. 167.
Budocus ep. Dolensis 411.

Caecilia v. m. 162, 175, 466.
Caietanus Thienensis 450.
Cainnechus ab. 195.
Calocerus m. *Vid.* Parthenius.
Carantocus ab. in Hibernia 411.
Carolus Magnus 185, 186.
Carolus Spinula m. 476.
Carpus, Papylus et Agathonice 161.
Cassianus m. Tingi 161.
Castitas v. 216.
Catharina v. m. 217, 316, 317, 318, 417, 429.
Catharina Bononiensis 470.
Catharina Genuensis 470, 475.
Catharina Senensis 167.
Ceadda 196.
Christina v. m. 217.
Christophorus m. 217.
Cirycus et Iulitta mm. 67, 216.
Clara v. Assisiensis 167, 288, 317, 428, 470.
Codratus m. Corinthi 446.
Coemgenus ab. Glendaloch. 206.
Columba ab. Hiensis 193, 197, 410, 412.
Conradus de Seldenburen 223.
Conradus *al.* Cuno ep. Treverensis 192.
Constantianus ab. 218.
Constantinus imp. 179, 446.
Constantius Kakhaï m. (=Constantinus Hiberus) 390.
Cordula m. soc. S. Ursulae 216.
Corentinus ep. Corisopitensis 411.
Corona v. m. (soc. S. Victoris) 185.
Cosmas ep. Maiumae 184.
Crispinus Viterbiensis 477.
Crux D. N. I. C. 158.
Cungarus (Docco, Kew) erem. in Anglia 411.
Cuthbertus ep. 196, 209.
Cyprianus ep. 161.
Cyrus et Iohannes mm. 159.

Dancumdis v. 216.
David Dunensis neom. 404.
Demetrius m. Thessalonic. 395, 446.
Didacus O.F.M. Compluti 428.
Didacus Iosephus a Gadibus 477.
Dionysius ep. Parisien. 217.
Docco. *Vid.* Cungarus.
Dominicus Calciatensis 450.
Dominicus fund. O. P. 167, 223, 317.
Dominicus Loricatus presb. 272.
Donatianus ep. Remensis 317.
Drostanus in Scotia minore 410.
Dulcelina v. 433.

Ebrulfus ab. Uticensis 441.
Edburga v. 441.
Edmundus ep. Cantuar. 187, 436.
Eduardus II rex m. 218.
Eleutherius m. Romae 160.
Elias proph. 385.
Eligius ep. 417.
Elisabeth mater S. Ioh. Bapt. 470.
Elisabeth Thuring. 317, 474.
Elphegus ep. Cantuariensis 216, 218.
Eoaldus ep. Viennensis 192.
Eoghan (*al.* Eunius, Euny, Eugenius) ep. in Ard Srâtha 411.
Ephraem diac. 394.
Erkenwaldus ep. 405.
Eskillus ep. m. in Suecia 216.
Ethelbertus (varii?) 415, 441.
Etheldreda regina 218, 414.
Ethelredus ab. Rievallensis 472.
Eucharius ep. m. 216.
Eugenius et soc. mm. Trapezunte 160, 448.
Eulalia v. m. 417.
Eunius, Euny. *Vid.* Eoghan.
Euphrosyna iunior 447.
Eustathius m. Romae 385.
Eustratius, Eugenius, Mardarius et soc. mm. 159.
Euthymius ab. 159.
Evurtius ep. Aurelianensis 216.
Exuperius ep. Tolosanus 216.

Fabianus p. m. 317.
Felix de Cantalicio 428.
Felix ep. Thibiucen. m. 161.
Feock in Cornubia 411.
Fergus in Scotia minore 410.
Fides v. m. 317.
Findbarrus in Scotia minore 410.
Fingar (*al.* Guignerus, Gwinear) m. in Britannia minore 411.
Finnianus 203.
Flannanus ep. **122-141**, 206.
Florentius presb. in Glonna monte 409.
Florianus m. Laureaci 409.
Fortunatus, Gaius, Anthes 473.
Franciscus Assisiensis 167, 238, 426, 428, 429, 472, 474.
Franciscus a Paula 166.
Franciscus Salesius 167.
Franciscus Xaverius 167, 455, 459, 475.
Fusca v. m. 175.

Gabinius m. Romae 215.
Gabriel archang. 385.
Gallus ab. 194, 195.
Gatianus ep. Turonensis 219.
Gemma v. m. 218.
Genovefa v. Paris. 167, 218.
Georgius m. 217, 317, 385, 395, 446.
Georgius Hagiorita 251,274, 281, 282.
Gerardus ep. Chanadensis 470.
Germanus ep. 411.
Gertrudis Magna 317.
Gervasius et Protasius mm. 56, 57, 375.
Glodesindis abb. Mettis 192.
Gregorius Magnus p. 199, 406.
Gregorius p. VII 473.
Gregorius ep. Agrigentinus 159.
Gregorius Nazianzenus 187, 470.
Gregorius Nyssenus 370, 478.
Gregorius thaumaturgus 385.
Grimaldus ab. 216.
Gudwalus ep. 415.
Guignerus. *Vid.* Fingar.
Guthlacus erem. 200, 441,
Gwinear. *Vid.* Fingar.

Hedwigis ducissa Silesiae 473.
Helena imper. 446.
Heliodorus ep. Altinensis 175.
Hermannus Ioseph 474.
Hermannus ab. Marienstattensis 472.
Herveus conf. 218.
Hesychius et soc. mm. 389.
Hierarchae tres 160.
Hieronymus presb. 162, 429.
Hilarius ep. Arelatensis 200.
Hilarius ep. Pictavensis 416,417.
Hildegardis abb. 315, 421, 469.
Hildevertus ep. Meldensis 218.

Iacobus Maior ap. 171, 189, 316, 319, 385, 426, 450.
Iacobus Minor ap. 319.
Iacobus Florentinus O. M. 235.
Iacobus Picenus 428, 448.
Iacobus Sales m. S. I. 461.
Ignatius ep. Antioch. m. 417.
Ignatius a Loyola 167, 230, 444, 451, 475, 476.
Iohanna de Arc 167, 448.
Iohanna de Signa v. 315.
Iohanna Francisca de Chantal 167, 475.
Iohannes Baptista 316, 385, 429.
Iohannes ap. 158, 316, 470.
Iohannes de Avila 477.
Iohannes Baptista M. Vianney 167, 475.
Iohannes de Cetina O.M. 235.
Iohannes Chrysostomus 176, 391.
Iohannes a Cruce 167, 230, 237, 477.
Iohannes Damascenus 160, 275.
Iohannes Duns Scotus 438, 445.
Iohannes Heracleensis 446.
Iohannes Hesychastes 184.
Iohannes Hierosolymitanus 385.
Iohannes iunior mon. 447.
Iohannes de Matha 419.
Iohannes Ristori O. M. 235.
Iohannes Zedazenus 254, 283, 284, 286,

Ionius presb. m. 216.
Iosaphat ep. 232.
Ioseph sponsus B. M. V. 470.
Ioseph ab Arimathaea 221.
Iudith comitissa 414.
Iudocus presb. 219.
Iuliana priorissa Montis Corneli i 230, 423.
Iulianus m. Anazarbi 178.
Iulianus m. Brivate 178.
Iulianus hospitator 218.
Iusticia v. 217.
Iustinianus imp. 385.
Iustus m. 408.
Ivo ep. Persa 414.

Kethevan regina m. 395.
Kew. *Vid.* Cungarus.
Kiliana m. soc. S. Ursulae 216.

Lambertus ep. Leodiensis 316.
Landrada abb. Belisiensis 215.
Languida soc. S. Ursulae 216.
Laurentius diac. m. 317.
Laurentius Iustinianus 470.
Leo Magnus p. 370.
Leo (*al.* Leonius) conf. Melodunensis 218.
Leo ab. Mentuniacensis 216.
Leonardus Nobiliacensis 288.
Leonardus cultus in Blakemere 413.
Leonardus a Portu Mauritio 463.
Leontius m. Tripoli 385.
Leopardus m. Romanus 185.
Leopoldus marchio 315.
Lucanus m. in dioec. Carnutensi 217.
Lucas ev. 470.
Luchesius T. O. S. Fr. 430.
Ludovicus rex 167.
Ludovicus Tolosanus **344-364**.
Luxor (Luxoenus) et Warlesius conf. 218.

Macrina soror S. Basilii 370.
Maelruanus 204.
Magi Tres 425.
Magnus ep. Tranensis 218.
Maidocus. *Vid.* Aidus.
Malachias ep. Ardmachanus 197.
Mammes m. **78-80**.
Marcellus m. Cabillonen. 215.
Marcellus m. Tingi 161.
Marcellus ep. 215.
Marcellus ep. Diensis 215.
Marcellus ep. Parisiensis 215.
Marcus ev. 470.
Margarita v. m. 217, 218, 316, 317, 319, 375.
Margarita de Cortona 474.
Margarita v. inclusa Magdeburgi 230.
Margarita reg. Scotiae 199, 222, 410.
Margarita Maria Alacoque 167.
Maria Deipara 158, 160, 169, 217, 400, 424, 428, 435, 436, 446, 447, 468, 473.
Maria Dolorosa v. m. 315.
Maria Iunior 393.
Maria Magdalena 317, 447.
Maria Magdalena de Pazzis 470.
Marina v. dicta Marinus **68-77**, 187, 441.
Martha v. hospita Christi 217.
Martinianus erem. 160.
Martinus ep. Turon. 167, 288, 316, 317, 318, 375.
Martinus I p. 6, 7, 9, 17, 18, 23, 29, 45, 48.
Martyres XL Sebasteni 370, 376.
Martyres LX Hierosolymis 184.
Martyres Angli 444, 476.
Martyres Parisienses 475.
Martyrianus (Mari de Beth-Sahde) m. 263, 271.
Matthaeus ap. 319, 470, 473.
Matthias ap. 318.
Maudetus (*al.* Mawes) ab. in Britannia minore 411.
Mauritius m. Agaun. 192.
Maurus ep. Virodunensis 192.
Maximinus ab. Miciacensis 216.
Maximus Confessor **5-49**.

Melanius ep. Redonensis 411.
Melorus m. in Britannia minore 411.
Memmius ep. Catalaun. 218.
Menas m. in Aegypto 180, 385, 405.
Mercurius m. 159, 446.
Mesrob (Maštotz) doctor Armenorum 372, 382.
Mevennus (*al.* Mewan) ab. in Britannia minore 411.
Michael archang. 160, 217, 316, 385.
Michael cognatus S. Theodori Edesseni 184.
Michael Garicoïts 475.
Michael neomart. 447.
Michael Syncellus 446.
Modoaldus ep. Treverensis 192.
Molua ab. (*al.* Lugidus) Clonfertensis 195.

Nemesianus ep. m. 216.
Neotus erem. 414.
Nicephorus m. 162.
Nicetas de Pereïaslavl 272.
Nicolaus ep. Myren. 5, 7, 43, 316, 317, 318, 441, 447.
Nicolaus Factor O.M. 428.
Nicolaus de Monte Corvino 235.
Nicolaus de Taulicis O.M. 235.
Nicolaus a Tolentino 450.
Ninnianus ap. Pictorum 410.
Niphon 160.

O'Heney in Hibernia 195.
Odilia abb. in Alsatia 218.
Odilia m. soc. S. Ursulae 216.
Oswaldus rex 209.
Oswaldus ep. Wigorniensis 196.

Pancratius m. 63.
Pantaleon m. 435.
Pantulus m. soc. S. Ursulae 216.
Papulus m. Tolosan. 215.
Parthenius et Calocerus **50-55**.
Paschalis Baylon 428.
Patientia v. 216.
Patres Nicaeni 164,
Patricius ep. **141-45** 195, 207, 222, 414, 471.
Patrum vitae 166.
Paulus ap. 52, 167, 316, 319.
Paulus ep. CP. 385.
Paulus ep. Narbonensis 441.
Paulus Thebaeus 160.
Paulus ep. Virodunensis 192.
Paulutius de Trincis 474.
Pelagia q. meretrix 159.
Peregrinus erem. prope Mutinam 409.
Perpetua m. 161.
Petrocus ab. in Cornubia 206, 411, 412.
Petronilla 398.
Petrus ap. 52, 172, 316, 319, 373.
Petrus de Alcantara 428.
Petrus ep. Alexandr. 160, 385.
Petrus Canisius 451.
Petrus Hiberus ep. Maium. 388.
Petrus ep. Hierosol. 385.
Petrus de Luxemburgo 475.
Petrus Martyr O.P. 317, 417.
Petrus Thomas O. Carm. 235.
Philippus ap. 319, 385.
Pinnosa m. soc. S. Ursulae 216.
Pirminius ep. 192, 417.
Polycarpus ep. 373.
Porphyrius ep. Gazae 159, 182.
Potentiana (Pudentiana) v. m. 218.
Praecordius mon. 216.

Quiteria v. m. 317.

Raimundus Lullus 444.
Remigius ep. 167.
Richardus Rolle de Hampole 187.
Richardus Scrope 196.
Richarius ab. 218.
Rita de Cascia 449.
Robertus erem. apud Knaresburgh 196.
Robertus Bellarminus 453.
Rochus conf. 237.
Romanus m. Antiochiae 385.
Romualdus ab. 419.
Rosa Limana v. 167,

Sabas ab. in Palaestina 183.
Sabas Gothus m. 161, 365.
Sabina v. Trecis 218.
Sabinianus ep. Senonensis 189.
Sabinus 162.
Sahak ep. Armenor. 382, 383.
Salvinus ep. Virodunensis 192.
Samson ep. ab. Dolensis 202,417.
Samuel Calamonensis 405.
Sanctinus ep. Meldensis 218.
Saula m. soc. S. Ursulae 216.
Scholastica v. 317.
Sebasteni mm. *Vid.* Martyres XL.
Sebastianus m. 159,317, 429, 470.
Sequanus ab. 218.
Severinus presb. in Norico 470.
Silvester p. 179, 435.
Simon et Iudas ap. 189, 319.
Šio Syrus mon. 386.
Sossius soc. S. Ianuarii 216.
Soteris v. **59-67**.
Stanislaus Kostka 238, 476.
Stephanus protom. 317, 318.
Stephanus Sabaïta 184.
Sukhias et soc. mm. *Vid.* Hesychius.
Symeon Iunior theol. 160.
Symeon Stylita 158, 182, 189, 241-286.
Symeon Stylita iunior 183, 241-286.
Symeon mon. reclusus Treverensis 192.

Tancha v. m. 218.
Teresia a Iesu 167, 230, 231, 427, 454.
Teresia a Iesu Infante 167, 465.
Ternanus in Scotia minore 410.
Thalelaeus m. Aegis 385.
Theobertus cultus Theolegii 192.
Theodoretus m. 159.
Theodorus ep. Edessenus 184.
Theodorus Stratelates 393, 446.
Theodorus Studita 212.
Theodorus Tiro 393.
Theofredus ab. 218.
Theophano imperatrix 446.
Thomas ap. 319.
Thomas Aquinas 167, 417, 433, 475.
Thomas ep. Cantuariensis 417, 441.
Tibba in Hibernia 195.

Udalricus ep. Augustanus 218.
Ursicinus erem. in Helvetia 408.
Ursula et soc. mm. 192, 216.

Varus m. in Palaestina 159.
Veneranda 398.
Venissa (Veronica) 218.
Verena m. soc. S. Ursulae 216.
Veronica de Iulianis 477.
Victor m. in Aegypto 385.
Victor et Corona 185.
Victoria v. m. Romae 215.
Vincentius diac. Caesaraug. m. 219, 238, 317.
Vincentius Ferrerius 167, 484.
Vincentius Madelgarius 219.
Vincentius a Paulo 167, 461, 470.
Virgilius ep. Salisburgensis 203.
Vitalis m. **55-59**.
Vitonus ep. Virodunensis 192.
Volusianus ep. Turonensis 215.

Warlesius. *Vid.* Luxor.
Wiborada v. m. 408.
Wilfridus ep. Eboracensis 196.
Willehadus ep. 317.
Willelmus de Castellamare O. M. 235.
Willelmus Firmatus 216.
Willelmus puer m. Norwicensis 196, 216.
Willelmus Saultemouche S. I. m. 461.
Winnocus ab. 218.
Winwaloeus ab. Landevenecensis 411.
Ymma 468.

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt.

ABDOU, Rissalat al Tawhid 402.
ALOYSIUS AB IMM. CONC. et AMBROSIUS A S. THERESIA, Joh. vom Kreuz Werke 477.
ANGOT DES ROTOURS, La Bse Thérèse de l'Enfant Jésus 465.
ANTONIN DE L'ASSOMPTION, L'ordre de la T. S. Trinité 419.
Armeniaca 379.
ATTERIDGE, Elizabethan Persecution 476.
AUVRAY, Un légendier de St.-Florent de Saumur 408.
AVINYÔ, Hist. del Lulisme 444.
BALIĆ, Les commentaires de Jean Duns Scot 438.
BALOGH, S. Gérard de Csanád 470.
— Tänze in Kirchen 471.
— Vasa lecta 470.
— Voces paginarum 470.
BANNISTER, Catalogue of MSS. in Hereford Cathedral Library 440.
BARDY, Clément d'Alex. 165.
BARNETT, Margaret of Scotland 222.
BATTELLI. *Vid.* Fiori di letter.
BAUDOT, Martyrologe 469.
BAUER, Griechisch - Deutsches Wörterbuch des N. T. 373.
BEDNARSKI, Stosunki Kard. R. Bellarmina z Polska 453.
BENATI S. Cecilia 466.
BENEŠEVIČ, Liste des Pères de Nicée 164.
BERLIÈRE, L'ascèse bénédictine 210.
BERNOVILLE, Ste Thérèse de l'Enfant Jésus 465.
BETTEN, St. Boniface and St. Virgil 203.
BEVAN, Early Christians of Rome 398.
BEYER, Die Katakombenwelt 398.
BEZDEKI, Nicephori Gregorae epistulae 446.
Bibliothek der Kirchenväter 370.
BLÉMUR (DE), Éloges 478.
BLUDAU, Die Pilgerreise der Aetheria 176.
BÖCKELER, Hildegard's Scivias 422.
BONSIRVEN, Sur les ruines du Temple 478.
BOULTER, Pilgrim Shrines 472.
BRACKMANN, Helvetia pontificia 407.
BRAMPTON, The De imperatorum potestate of Ockham 438.
BRAUNER, Archiv. f. elsässische Kirchengesch. 467.
BREMOND, Les Pères du désert 165.
BRIAN-CHANINOV, L'Église russe 478.
BRODRICK, Bl. Robert Bellarmine 453.
BRUNO, Il santuario di Montalto 473.
BUDGE, The Book of the Cave of Treasures 377.
Bulletin de l'Univ. de Tiflis 384.
BUMPUS, The Cathedrals of Belgium 472.
BURCH, Myth and Constantine the Great 179.
BURKITT, St. Samson of Dol 202.
BUSSIERRE (DE), Œuvres de Ste Catherine de Gênes 475.
BUTLER, S. Benedicti regula 471.
CANIVEZ, L'ordre de Cîteaux en Belgique 421.
— Auctarium C. De Visch 472.
CAPONE, Il duomo di Salerno 473.
CASELLI, Studi su S. Giacomo della Marca 448.

CASPAR, Römische Bischofsliste 162.
CASTELLANI, Atti di Lorenzo Cozza 233.
Catalogo de la exposición Franciscana 428.
Catalogue des mss. alchimiques grecs 187.
Caucasica 381.
CEPARI, S. Luigi Gonzaga 476.
CHASE, Dartmoor Hermits 412.
CIAMPELLI, S. Romualdo 419.
CLEMENTE DA TERZORIO, Le missioni dei Cappuccini 463.
CLERICI, Atti autentici dei martiri 161.
CLOCHÉ, Les élections épiscopales sous les Mérovingiens 211.
Collectanea franciscana neerlandica 426.
CONSTANT, Sur les pas de S. Dominique 224.
CRASTER, The Red Book of Durham 209.
CRUM, Koptisches Leben Symeons des Styliten 182.
DALLEGGIO D'ALESSIO, La cristianità di Pera 235.
DANIËLS, De invallen der Hongaren 418.
D'ARIA, BB. G. Salès e G. Saltamochio 461.
DEFERRARI, St Basil. Letters 178.
DENIS, Ste Julienne et Cornillon 423.
DE REGIBUS, Lattanzio 370.
DÉSIRÉ DES PLANCHES, Ste Véronique Giuliani 477.
DEVONSHIRE, L'Égypte musulmane 403.
DIEHL, L'art chrétien 398.
DIETZ, Hl. Alfons Rodriguez 476.
DOBLE, Cornish Saints 411.
DONCOEUR, Ste Angèle de Foligno 228.
DONNELLY, Carlo Spinola 476.
DUBOIS, S. Joseph 470.
DU JEU, Madame de Chantal 475.
DUPONT-FERRIER, Collège de Clermont 476.
DŽAVACHIŠVILI, But, sources et méthodes de l'histoire 395.
Ecclesia. Encyclopédie populaire 188.
ÉDOUARD D'ALENÇON, Frère Jacqueline 474.
EMDEN, History of St. Edmund Hall 436.
Enciclopedia Europeo-Americana 188.
EVANS, St. Joan of Orleans 468.
FALOCI PULIGNANI, I Fioretti 431.
— B. Paoluccio Trinci 474.
FEDERER, Der hl. Habenichts 474.
FERRÉ-BAUDRY, Ste Angèle de Foligno 228.
Festgabe Gregor Müller 472.
Fiori di letteratura. ascet. 469.
FISCHER, Die hl. Hildegard 421.
FLORISOONE, Ste Élisabeth 470.
FRANÇOIS, B. Pierre de Luxembourg 475.
FRAZER, Man, God and Immortality 399.
FREDEGANDO DA ANVERSA, La giovinezza di S. Francesco 429.
FUCHS, Die Anaphora des Jôhannàn I. 406.
FUHRMANN, Irish monasteries 471.
GALASSI PALUZZI, Le Chiese di Roma 173.
GARZI, La patria di fr. Elia 429.
GASELEE, The Oxford Book of Medieval Latin Verse 415.
GATZWEILER, Liturgische Handschriften Aachen 184.
GEREKE, Konrad von Würzburg Legenden 435.
GEROULD, Passio S. Margaritae 375.
—Aelfric's Lives of St. Martin 375.
— Aelfric's rhythmic Prose 375.
GIBB-MONTGOMERY, The Confessions of Augustine 373.

GOLUBOVICH, Biblioteca della Terra Santa 233.
GOUGAUD, L'Ordo monasticus de Culross 205.
— La croyance au répit périodique des damnés 205.
— Devotional Practices 205.
GOUT, Ste Douceline 433.
GRABAR, La décoration byzantine 398.
GRAF, Prayers of St. Bridget 475.
GRIMALDI, S. Benedetto 471.
GRUYER, Calvaires bretons 199.
— Fontaines bretonnes 199.
— Saints bretons 199.
GUILLAND, Nicéphore Grégoras 445.
GWYNN, The Rule of Tallaght 203.
HALPHEN, Les Barbares 401.
HAMMERICH, Der Ritter im Fegefeuer 471.
— Pil gerfahrt im Fegefeuer 471.
HANSON, Monastic Schools of Ireland 194.
HARRIS, Duns Scotus 438.
HARRISON, Glass of York 195.
HASKINS, The Renaissance of the XII. Century 220.
HAY, Error in Scottish History 197.
HELM, Die Chronik des Hieronymus 162.
HENDERSON, Cornish Church Guide 412.
HENDRIX, N.-D. de Saint-Remy 473.
HERMANN, Abt Theodor von Studion 212.
Historische Aufsätze A. Schulte gewidmet 190.
HÜMPFNER T., Ikonographie des hl. Bernhard 423.
HÜMPFNER W., Tagebuch über K. Emmerick 461.
IVŠIĆ, Passion des XL Martyrs 376.
JAMES, Latin Infancy Gospels 169.
— Lists of Mss. in Peterborough 440.
JECKER, Die Heimat des hl. Pirmin 417.
JOURNET, L'union des Églises 478.
JOYNT, Life of St. Gall 194.
JUNKER, Das Awestaalphabet 381.
KARUTZ, Maria im fernen Osten 169.
KAUCHTSCHISCHWILI, Georgische Uebersetzung des Georgius Hamartolus 387.
KAULEN, Sel. Hermann Joseph 474.
KERLORIAN (DE), S. Benoît 470.
KLAUSER, Die Cathedra im Totenkult 171.
KLEINSCHMIDT, Maria und Franziskus in Kunst 428.
KLEISER, Jakob Salès und W. Sautemouche 461.
KOCH, Aloysius Gonzaga 476.
KOLON, Vita S. Hilarii Arelatensis 200.
Konrad von Seldenbüren 223.
KUBIČEK, S. Stanislav Kostka 476.
KURTZ, From St. Antony to St. Guthlac 200.
LABRIOLLE (DE), Confessions de S. Augustin 373.
LAMBERMOND, Der Armutsgedanke des hl. Dominikus 224.
LANZAC DE LABORIE (DE), S. Vincent de Paul 470.
LAPPARENT (DE), Ste Barbe 470.
LAVEDAN, Monsieur Vincent 461.
LAVEILLE, Ste Thérèse de l'Enfant Jésus 466.
LEMAÎTRE-MASSERON, S. François d'Assise 426.
LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ, Ste Marguerite de Cortone 474.
— Ste Élisabeth de Hongrie 474.
LEROQUAIS, Les Livres d'Heures mss. 213.

LEVISON, Eine Predigt des Lupus von Ferrières 219.
LHANDE, Fresques de saints 475.
LITTLE-EASTERLING, Franciscans of Exeter 473.
LIZARRALDE (DE), Andra Mari 435.
LÖHR, Theologische Disputationen in Köln 224.
MAASS, Briefe des hl. Aloysius Gonzaga 451.
MABELLINI, Leggenda di S. Margherita 375.
MACLEAN, The Law of the Lord's Day 206.
MAHER,Footsteps of Irish Saints 194.
MARABOTTINI, S. Rita 449.
MARCH, S. Ignacio y Ramón Lull 444.
MARSHALL, Popular Rhymes of Ireland 194.
MARTIN, S. Marc,— S. Matthieu, — S. Luc, — S. Jean 470.
MARTINDALE, S. Aloysius Gonzaga 451.
Martyrologium O. P. 469.
MATHIS, Die Privilegien der Franziskaner 474.
MAWER-STENTON-HOUGHTON,Place-Names 412.
MENZIES, St. Margaret of Scotland 222.
MERCATI, S.Pellegrino delle Alpi 409.
METZLER, Petrus Canisius 451.
MEURGEY, Hist. de la paroisse Saint-Jacques 425.
MICHEL-ABDEL RAZIK. *Vid.* ABDOU.
MICHELS, Gesch. des Bischofsweihetages 211.
MILLAR, Miniature anglaise 439.
MILLER, Trebizond 446.
MILLET, Monuments de l'Athos 398.
MONTI, Papa Paolo IV 450.
MOORREES,De Kerk van Noord-Afrika 181.
MOUREY, Vie et Œuvres de quelques grands saints 166.
— Ste Douceline 433.
MÜLLER, Vom Cistercienser Orden 472.
MUNCEY, The Passion of St. Perpetua 161.
MUYLDERMANS, La domination arabe en Arménie 403.
NEWBOLT, Edmund Rich 436.
NEWDIGATE, Our Martyrs 476.
— A Lancashire Man 477.
Obras del B. Juan de Avila 477.
OHRT, Da signed Krist 424.
OLIGER, Diarii di Lorenzo Cozza 233.
ORTOLANI, S. Leonardo da Porto Maurizio 463.
ORTVED, Cistercieordenen 420.
OTTEN, Die hl. Freundschaft 472.
OWEN, Acts of early Martyrs 161.
PAGNANI, S. Romualdo 419.
PARKINSON, City of Downe 471.
PASCHINI, S. Gaetano e G. P. Carafa 450.
Patristic Studies 176.
PEERS, A life of Ramon Lull 444.
— Studies of the Spanish Mystics 230.
PENNISI, Intorno ai Fioretti 431.
PERROUD, Les origines du diocèse de Belley 201.
PERROY, Les Martyrs d'Aubenas 461.
PERRY, G. H. Forbes 478.
PETERSON, *Εἷς Θεός* 167.
PHOCYLIDES, *Ἡ ἱερὰ λαύρα τοῦ ἁγίου Σάβα* 183.
PIERIS-FITZLER, Ceylon and Portugal 455.
POWICKE, Stephen Langton 436.
PUNIET (DE), St. Teresa of the Child Jesus 465.
RABY, History of Christian-Latin Poetry 415.
RAMBAUD, S. Dominique 224.
Recueil N. P. Kondakov 392.
REDIER, La vraie vie de S. Vincent de Paul 461.

RENAUDIN, S. Vincent de Paul 461.
RHODE, Hl. Porphyrius Bischof von Gaza 182.
RICCI, Umbria santa 450.
Ricordo di S. Veronica Giuliani 477.
RIESCH, Hl. Hedwig 473.
ROBINSON, Two Glastonbury Legends 221.
ROSA, Lettere di S. Luigi Gonzaga 451.
— S. Ignazio di Loyola 476.
RUELLI, Notizie di S. Rita 449.
RUSHFORTH, The Kirkham Monument 475.
RUSSELL, Henry of Avranches 440.
— Medieval Intellectual History 440.
SACCHETTI-SASSETTI, Anecdota franciscana Reatina 431.
SAJDAK, Lexicon in S. Greg. Nazianzenum 470.
SALOTTI, Die sel. Anna Maria Taigi 419.
SARNO, S. Rita da Cascia 449.
SAVAGE, St. Erkenwald 405.
SCHEEBEN, Hl. Dominikus 223.
SCHREIBER, Die Bibliothek der Mainzer Kartause 443.
SCHULZ, Die Kirchenbauten Torcello 174.
SCHURHAMMER, Ein christlicher Japanischer Prunkschirm 458.
— -VORETZSCH, Die Gesch. Japans von L. Frois 458.
— — Ceylon zur Zeit Fr. Xavers 455.
SCHWARTZ, Acta conciliorum 180.
SEBASTIAN DE UBRIQUE, B. Diego de Cadiz 477.
SILVERIO DE S. TERESA, Obras de S. Teresa 454.
SIMPSON, The Origins of Christianity in Aberdeenshire 197.
—The Historical St. Columba 197.
— On certains Saints and Prof. Watson 410.
ŠKAREK, S. Aloise z Gonzagy 476.
SLIPYJ, S. Josaphat Kuncevyč 232.
SPARACIO, S. Francesco d'Assisi 429.
STACHNIK, Die Bildung des Weltklerus im Frankenreiche 212.
STANISLAO DI S. TERESA, S. Giovanni della Croce 477.
STONE, The Cult of Santiago 169.
STYGER, Die altchristliche Grabeskunst 171.
Symbola litteraria 192.
TEEUWEN, Tertullian 176.
TEWES, Eugippius 470.
THOMPSON, York Minster 195.
THOUVEREZ, Pierre Nicole 165.
TILLIÈRE, Abbaye d'Orval 421.
UBALD D'ALENÇON, Ste Thérèse de l'Enfant Jésus 465.
VALLI, Gioviniano 370.
VAN DYKE, Ignatius Loyola 451.
VAN WINCKEL-VAN GOETHEM, S. Thomas van Aquino 433.
VILLANI, B. Crispino da Viterbo 477.
VONIER, Grimspound 412.
WALSH, Debt to the Irish 194.
WATSON, Celtic Place-Names 193.
WELLSTEIN, Abtei Marienstatt 472.
— Hermann, Abt von Marienstatt 472.
WESLE, Priester Wernhers Maria 435.
WESSELS, De Missie in Amboina 456.
WILKIE, The Monasteries of Northern Fife 410.
WILLIAMS, St. Bernard of Clairvaux 423.
WOOLLEY, Catalogue of MSS. of Lincoln Cathedral Libr. 186.
ZELLINGER, Bad und Bäder 471.

HOC VOLUMINE CONTINENTUR

Robert Devreesse. La Vie de S. Maxime le Confesseur et ses recensions 5

Hippolyte Delehaye. Trois dates du calendrier romain 50

Alfons Hilka. Une Vie inédite de sainte Marine . . . 68

Auguste Coulon. A propos d'une relique de S. Mammès 78

Paulus Grosjean S. I. Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Dubliniensium 81

Hippolyte Delehaye. Les lettres d'indulgence collectives (*suite et fin*)

Chapitre V. Les lettres collectives au XVe et au XVIe siècles 149

Chapitre VI. Forme et composition des lettres d'indulgence collectives 287

Ad Catalogum codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Scholae theologicae in Chalce insula supplementum 158

Paul Peeters. L'église géorgienne du Clibanion au Mont Admirable 241

Paulus Grosjean S. I. Vitae S. Ludovici Tolosani et S. Antonii de Padua e codicibus Dubliniensibus 344

J. Mansion. A propos des chrétientés de Gothie . . . 365

Robert Lechat. Le vénérable Marc d'Aviano à Liége. 367

Bulletin des publications hagiographiques. . . . 161, 370

Imprimerie Jules DE MEESTER et Fils WETTEREN

— 180. A. Ruelli. — 181. P. Paschini. — 182. G. M. Monti. — 183. P. van Dyke. — 184. J. Metzler. — 185. C. C. Martindale. — 186. E. Rosa. — 187. E. Maass. — 188. J. Brodrick. — 189. S. Bednarski. — 190. Silverio de Santa Teresa. — 191. P. E. Pieris, M. A. H. Fitzler. — 192, 194-195. G. Schurhammer. — 193. C. Wessels. — 196. H. Perroy. — 197. A. Redier. — 198. P. Renaudin. — 199. H. Lavedan. — 200. C. Ortolani da Pesaro. — 201. Clemente da Terzorio. — 202. W. Hümpfner. — 203. J. Angot des Rotours. — 204. G. Bernoville. — 205. Ubald d'Alençon. — 206. P. de Puniet, M. V. Bernadot, Jérôme de la Mère de Dieu, E. M. Lajeunie. — 207. Mgr Laveille. — 208. P. Benati. — 209. J. Brauner.

Ce numéro a paru le 29 octobre.

DERNIÈRES PUBLICATIONS DES BOLLANDISTES

24, BOULEVARD SAINT-MICHEL, BRUXELLES.

Compte chèques postaux 1415.59

I. ACTA SANCTORUM NOVEMBRIS.

Propylaeum. *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. DELEHAYE. — 1902, in-fol., LXXX-1180 col.
Tomus II, pars prior. — 1894, in-fol., 922 pp., portrait.
Tomus III. — 1910, in-fol., XII-1000 pp., portrait.
Tomus IV. — 1925, in-fol., XII-767 pp.

II. ANALECTA BOLLANDIANA. Revue trimestrielle.
Tomes I-XLVI (1882-1928), in-8°.
Indices in tomos I-XX. — 1904, in-8°, 148 pp.
Prix de l'abonnement : Belgique 45 fr. Étranger 15 belgas.

III. SUBSIDIA HAGIOGRAPHICA.

14. H. DELEHAYE. *Les saints stylites.* Bruxelles, 1923, in-8°, VI-CXCV-276 pp.
15. C. PLUMMER. *Miscellanea hagiographica Hibernica.* Vitae adhuc ineditae sanctorum Mac Creiche, Naile, Cranat. Accedit Catalogus hagiographicus Hiberniae. Bruxellis, 1925, in-8°, 288 pp.
16. Mgr Louis PETIT. *Bibliographie des Acolouthies grecques.* Bruxelles, 1926, in-8°, XL-315 pp.
17. H. DELEHAYE. *Sanctus. Essai sur le culte des saints dans l'antiquité.* Bruxelles, 1927, in-8°, VIII-266 pp.
18. H. DELEHAYE. *Les légendes hagiographiques.* Troisième édition revue. Bruxelles, 1927, in-8°, XV-226 pp.

VIENT DE PARAITRE

ACTA SANCTORUM NOVEMBRIS

TOMI II PARS PRIOR, qua dies tertius partim et quartus continentur. Praemissum est *Martyrologium Hieronymianum* edentibus Iohanne Baptista DE ROSSI et Ludovico DUCHESNE.

Un vol. in-fol. de 922 pages.— Reproduction anastatique.

TOMUS IV, quo dies nonus et decimus continentur.

Un vol. in-fol. de XII-767 pages.

Ces deux volumes sont en vente à « The Manresa Press », Roehampton, Londres S. W. 15, Angleterre, seul dépositaire pour l'étranger.

SUBSIDIA HAGIOGRAPHICA

17. **SANCTVS**

Essai sur le culte des saints dans l'antiquité
par Hippolyte DELEHAYE
Un vol. in-8° de VIII-266 pages
Prix : Belgique, 25 fr. Étranger, 6 belgas.

18. **LES LÉGENDES HAGIOGRAPHIQUES**

par Hippolyte DELEHAYE
Troisième édition revue
Un vol. in-8° de XV-226 pages
Prix : Belgique, 17,50 fr. Étranger, 5 belgas.

Imprimerie J. De Meester et Fils - Wetteren (Belgique)